
3 1761 07459160 3

ALFRED DREYFUS



Elle lui asséna un coup de poing en pleine poitrine...

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

fausse accusation de conspiration anarchiste. Depuis lors, il a complètement disparu sans laisser de trace. Mais tout cela ne vous apprend point mon nom. Je suis la princesse Paulowna Mirowitch...

— Paulowna Mirowitch ! s'écria Louise, avec émotion. Dieu ! Vous seriez donc la jeune et riche étrangère qui devait épouser le comte Esterhazy ?

— Oui, mais je lui ai échappé, déjà aux pieds des autels, depuis cette époque j'ai eu beaucoup à souffrir de ses perfidies et de ses ruses. Je me suis vue, d'autre part, tellement persécutée par le sort que peu de personnes, en ce monde, pourraient se plaindre d'autant de souffrances. Mais s'il n'y a point d'indiscrétion à vous le demander, dites-moi, à votre tour, qui vous êtes.

— Je m'appelle Louise Caillot et suis la fiancée du colonel Picquart, le vaillant officier français commandant la colonne envoyée contre Abdallah le Lion, chef des Bédouins révoltés.

Les deux jeunes filles, assises sur le divan, se racontèrent alors leur histoire respective.

En moins d'une demi-heure, elles étaient devenues amies jurées.

Comme il est beau et consolant de voir la facilité et la promptitude avec lesquelles les jeunes cœurs font alliance !

Hélas ! au début de la vie, l'âme est encore pleine de confiance et cette disposition ne s'évanouit que trop vite avec les années !

Nous connaissons des aventures de Paulowna — redites par elle, avec force larmes, à sa nouvelle amie — tout ce qui lui était arrivé jusqu'au moment où nous l'avons laissé, en Chine, dans la maison de campagne du marchand de thé, Hong-Wah.

Et nos lecteurs se souviendront, sans doute, aussi, de la nouvelle traversée qui vint arracher la pauvre enfant à ce dernier et heureux asile.

Accusé de trahison, auprès de l'Empereur de Chine, par

l'indigne mandarin Kwon-Ying — se servant d'instrument, pour cette infamie, de l'esclave bossu Pitou — Hong-Wah s'était vu inopinément arrêté et trainé en prison.

Nous avons vu que Paulowna, dont le gros fonctionnaire s'était si fort amouraché, était parvenu à se soustraire aux poursuites de son perfide et répugnant adorateur.

La femme du vieux jardinier, chargée de la servir, l'avait fort à point cachée dans le pavillon même habité par elle.

Cependant, Kwon Ying l'avait fait fouiller, à plusieurs reprises de fond en comble. Mais il ignorait heureusement que la salle de bain en communiquait, par une dalle pivotante, avec les travaux souterrains que le riche marchand avait fait exécuter pour la distribution d'eau potable sur tous les points de sa propriété d'été.

Cependant, Hong-Wah, homme de résolution et de ressources, avait réussi, après quelques jours de détention, à démontrer sa complète innocence.

Délivré de ses fers et rétabli dans son honneur, il avait été remplacé dans son cachot par Kwong-Ying, son infâme accusateur, exposé d'abord, en public, dans la cangue, ce carcan chinois équivalant à notre ancien pilori.

On ne put malheureusement point s'emparer également de l'infernal Pitou.

Le fin policier, libéré d'ailleurs et récompensé par son nouveau patron, avait eu vent de la tournure malheureuse que prenaient les choses et, d'après la pittoresque expression de ses pareils, s'était empressé de se tirer des pieds.

Hong-Wah s'était montré vraiment grand et noble vis-à-vis de Paulowna.

Quoiqu'il l'aimât passionnement et eût donné sa vie pour qu'elle devînt sa femme, il n'avait pas voulu insister pour la retenir chez lui.

— Partez, lui avait-il dit, un matin. Retournez chercher celui

que votre cœur me préfère. Le monde est moins grand qu vous ne le pensez. Vous retrouverez votre fiancé.

Le généreux marchand avait alors frété un navire pour elle et l'avait abondamment pourvue d'argent.

Paulowna aurait bien voulu apprendre de lui la cause de la subite et profonde émotion qu'il avait manifestée en lui entendant prononcer le nom de son fiancé, Emile de Ribès.

Mais elle n'avait osé l'interroger et Hong-Wah avait persisté à garder un silence absolu sur ce sujet, même, lorsque avec intention, il lui était arrivé de prononcer encore le nom du vicomte.

L'heure de se séparer était enfin arrivée.

Hong-Wah accompagna sa jeune amie jusqu'au port de Tientsin, où l'attendait le bâteau en partance pour l'Europe.

La traversée s'était affectuée très rapidement par tout l'Océan Indien. Mais peu avant d'entrer dans la Mer Rouge, et à l'approche du cap Guardafui, le navire avait été attaqué par des corsaires arabes, qui massacrèrent tout l'équipage mais firent grâce de la vie à Paulowna, parcequ'elle était belle et pouvait, vendue pour le harem de quelque riche pacha d'Egypte, rapporter gros aux cupides forbans.

Mais les dits forbans avaient fait, à leur tour, dans le Désert de Nubrie la facheuse rencontre d'Abdallah le Lion qui, les battant â plate-couture, leur avait arraché leur belle proie.

Paulowna avait trouvé en Abdallah un noble et généreux vainqueur.

Quoique l'intrépide chef de Bédouins fut vivement enchanté de sa prise et tout à fait séduit par sa touchante beauté, il s'était laissé attendrir par les supplications de Paulowna, jusqu'au point d'oublier volontairement le droit de conquête, sacré en Orient, en amour aussi bien qu'en affaires, et de se renfermer vis à vis d'elle dans les limites d'une tendre et presque fraternelle amitié.

Il entourait la jeune Russe d'éclat et de richesse et avait promis de lui rendre la liberté sitôt après l'issue de sa campagne contre les armes françaises.

Mais jusque là, il voulait la retenir dans son camp exigeant pour unique salaire de ses bienfaits et de ses soins, qu'elle le perfectionnât dans la langue française qu'il parlait fort incorrectement.

Paulowna avait bientôt acquis une grande influence sur Abdallah.

Ce guerrier Arabe avait, comme nous l'avons vu, des accès de sauvagerie qui se prolongeaient pendant quelques heures et faisaient revenir à la surface l'ancien barbare, dompté à force d'empire sur lui-même et d'amour de l'équité.

Seule, en ces moments redoutables, la jeune fille calmait par son inaltérable douceur les sombres transports du Sheik et ramenait la sérénité sur son front menaçant.

Grâce à son intervention, nombre d'arrêts de mort, prononcés par Abdallah, n'avaient point reçu d'exécution et par ses avis elle avait empêché le chef bédouin de commettre maintes fautes de jugement et de tact, dans ses rapports avec l'élément européen.

Voilà comment Paulowna, bien que captive, exerçait dans le camp arabe une sorte de souveraineté et, bien que Chrétienne, était aimée et respectée par la tribu tout entière.

Louise Caillot recueillit, avec une émotion sympathique, tous ces détails de la bouche même de sa nouvelle amie.

— Ah ! quelle malheureuse guerre ! s'écria en terminant la pauvre Paulowna, et combien de fois j'ai fait des efforts pour engager Abdallah à conclure une paix honorable !...

Mais les Français sont orgueilleux et ne prétendent faire aucune concession aux enfants du Désert, sans lesquels, pourtant, ils ne seront jamais certains de maintenir leur domination en Afrique..

Mais aujourd'hui, l'espoir m'est revenu, car le colonel Picquart a fait avertir encore, il y a quelques semaines, le généreux Abdallah qu'il avait écrit au Gouvernement français pour préconiser la conclusion de la paix, moyennant la reconnaissance d'Abdallah comme suzerain de toutes les autres tribus bédouines, en qualité, naturellement, de fidèle allié de la France.

En ce moment, la draperie tendue à l'entrée de la tente fut brusquement écartée et le Sheik, suivi de quelques-uns de ses plus farouches guerriers, entra sans se faire annoncer.

Au premier coup d'œil jeté sur le chef Arabe, Paulowna se dit que quelque chose de terrible devait s'être produit.

Son visage, sous sa couche de hâle, était devenu de la couleur des sables du Désert.

Il promena autour de la tente un regard flamboyant qui finit par s'arrêter sur Louise Caillot.

— Saisissez-là ! dit-il aux soldats de sa suite.

Quelques secondes plus tard, la malheureuse jeune fille, qui ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, se sentait les mains solidement liées derrière le dos.

— Ton amant m'a trahi ! lui cria alors Abdallah d'une voix tonnante. Il a pris vis à vis de moi les semblants d'un homme loyal, mais ce n'est qu'un hypocrite, un misérable !...

Oui, l'infâme projette de m'infliger une mort honteuse. Mais le hasard a permis que je tinsse en mon pouvoir la meilleure partie de son cœur lâche et félon...

Cette nuit, quelques heures avant le lever du jour, dans les défilés du Marbel el Sur j'écraserai, comme un essaim de taons, le colonel Picquart et les hommes de sa cohorte. Mais avant cela, le misérable endurera la torture de te voir périr...

Je ferai voler à ses yeux, au moyen de ce damas, ta tête de dessus tes épaules.

Paulowna se jeta aux pieds du farouche Bédouin.

— Grâce pour elle, Sheik Abdallah ! cria-t-elle, élevant vers

lui des mains suppliantes. Quoiqu'il puisse être survenu, de nature à déchaîner l'ouragan de ta juste colère, ne t'en prends point à une femme innocente, qui ne peux t'avoir offensé, ne souille point tes mains glorieuses du sang d'une pure victime que tu ne pourrais qu'assassiner !...

Même si le colonel Picquart avait commis envers toi un acte de trahison, sa fiancée n'en pourrait subir aucune part de responsabilité. Non, non ! Abdallah est grand, Abdallah est bon. Il n'entachera point le renom immaculé de ses pères par le meurtre d'une femme innocente.

Le chef Arabe l'interrompit avec un geste violent.

— Relève-toi, lui ordonna-t-il d'un ton dur, auquel il ne l'avait guère habituée jusques là. Tu as l'esprit clair et sensé, je dois le reconnaître, mais cette fois tu me donnes avec intention, un mauvais conseil...

Tu t'entremets, assez naturellement en faveur d'une compatriote, mais au lieu de la sauver, tu ne pourrais qu'attirer sur toi-même le poids de ma colère. Je tiens ici sur mon sein la preuve que le Franc maudit Picquart m'a trahi. Et je ne serai pas digne d'entrer jamais dans le Paradis de Mahomet si je ne profitais de l'occasion qui m'est offerte de me venger, selon lès prescriptions même du divin Prophète.

— Ne lui as-tu point promis l'hospitalité ? répliqua intrépidement Paulowna. Depuis quand Abdallah le Lion viole-t-il la sainte loi qui lui commande de respecter l'étranger, quelqu'il soit, auquel il a accordé la sécurité de ses tentes ?

Le Bédouin se troubla.

En effet, la loi de l'hospitalité est pour les Orientaux, sacrée entre toutes.

Ce qu'il avait promis, il lui était défendu de l'oublier maintenant.

Déjà la courageuse Paulowna espérait avoir sauvé la vie de Louise par son énergique rappel à la fo' prêtée.

Mais, cette fois, le Sheik s'était avisé d'un expédient, prouvant en faveur de l'ingéniosité, sinon de l'intégrité musulmane.

Se tournant vers Louise Caillot avec un sourire perfide, il lui dit :

— J'ai juré que jusqu'au jour nouveau tu serais respectée dans mon camp comme un hôte. Et ce serment, je le tiendrai. Mais le jour nouveau commence dès la première seconde après minuit...

Et alors je redeviens libre de faire de toi ce qu'il me plaît d'en faire. J'attendrai donc, mais à l'heure fatale, rien ne m'empêchera de faire voler ta tête aux pieds de ton fourbe fiancé.

Et avec un rire amer, il s'élança hors de la tente.

Les soldats de la suite du Sheik se saisirent de la pauvre Louise et l'entraînèrent au dehors.

Mais déjà Paulowna avait eu le temps de murmurer, en Français, à l'oreille de sa nouvelle amie :

— Ne désespère point ! Je vous protègerai, toi et l'élu de ton cœur. Abdallah le Lion ne déchirera point ses victimes. Je saurai bien l'en empêcher.

. . . .

Il s'en fallait d'une demi-heure encore que minuit ne fut là.

Entre les murailles rocheuses du défilés de Marbel el Sur, serpente comme un long et sombre dragon, poursuivant sa route avec une régulière tenacité.

Ce dragon en marche, c'est la colonne française.

Silencieux et le fusil sur l'épaule, les soldats vont de l'avant.

A leur tête est le colonel Picquart.

Il était descendu de son cheval, le bouillant coursier pouvant difficilement se frayer un chemin entre les rocailles obstruant la route, et son maître ne voulant point le fatiguer inutilement.

Cependant, le colonel Picquart était dévoré d'inquiétude en ne voyant point revenir le sergent Paul Braga.

Quelqu'accident avait-il arrêté sur sa route le dévoué soldat ?

Le colonel commençait à le craindre, car l'absence de Braga s'était prolongée maintenant si anormalement, qu'il aurait eu le temps de le rejoindre en y mettant toutes ses aises.

Puis, le vaillant officier ne se sentait point en sûreté dans ces passes étroites, hérissées de crevasses, favorables aux embus cades.

Il aurait souhaité ardemment d'être sorti déjà du redoutable défilé car une attaque, de la part des Bédouins, tentée en pareil endroit, aurait pu lui devenir fatale.

Tout en cheminant, il songeait à sa Louise.

Si elle pouvait savoir dans quel péril il se trouvait, comm elle tremblerait pour ses jours, comme elle répandrait sur lu d'amères larmes.

Soudain les pensées du colonel Picquart suivirent une autre direction.

Un évènement singulier vint le rappeler a la réalité.

Un jeune Arabe, à cheval, lui était apparu, sur un grand pan de rocher, dominant le chemin creux.

Quoiqu'il règna dans le défilé de profondes ténèbres, son burnous blanc ne pouvait manquer de le trahir, au cas où il aurait voulu se dérober aux regards.

L'avant-garde s'arrêta aussitôt, et l'on entendit le bruit des fusils qu'on armait.

— Ne tirez pas ! cria en ce moment une voix au timbre cristallin. Et conduisez-moi devant le colonel Picquart ! Quoi, vous hésitez ! Je vous en conjure, au nom du Dieu de miséricorde, ne perdez pas un moment car le plus terrible danger est suspendu sur votre tête à tous !

On courut avertir le colonel Picquart de cet étrange incident et il se fit amener aussitôt le jeune Arabe.

Après avoir fait allumer deux torches et les avoir plantées dans des fentes du roc, il attendit le singulier messager de nouvelles favorables ou terribles.

L'obscurité l'aurait empêché de regarder ledit messager au visage et le colonel Picquart se flattait, à bon droit, d'être un pénétrant et sagace physionomiste, sachant lire sur le front et dans les yeux.

Cependant, le jeune Bédouin avait sauté au bas de son cheval pour suivre le soldat chargé de le conduire devant le chef de la colonne.

Quelle ne fut pas la stupéfaction du colonel en distinguant, sous le large turban du soi-disant Arabe, les traits délicats et fins d'une jeune fille.

— Vous êtes une femme, s'écria-t-il, et une femme de race blanche. Pourquoi vous êtes-vous déguisée ainsi, et vous trouvez-vous à cette heure dans ces défilés de montagnes, au milieu du Désert inhospitalier ?

Paulowna, car c'était elle, saisit la main de Picquart, avec une agitation fébrile.

— Je viens du camp d'Abdallah le Lion, répondit-elle et Dieu a stimulé lui-même le vol de mon coursier, car je suis encore arrivée à temps à votre rencontre. Colonel Picquart, vous êtes trahi, trahi d'une manière infâme par quelqu'un en qui vous aviez placé votre pleine confiance. Connaissez-vous l'homme qui dit s'appeler le sergent Paul Braga ?

Le colonel pâlit et respira profondément.

— Que voulez-vous m'apprendre de ce Braga ? demanda-t-il, d'une voix mal assurée. Je l'ai renvoyé à mon camp, établi sur la limite du Désert, afin de m'en rapporter un papier que j'y avais oublié.

— Un papier oublié ? Je comprends tout, maintenant ! Ce papier ne contenait-il point la condamnation à mort d'Abdallah le Lion ?

— Au nom du Ciel, madame, comment avez-vous appris cela ?

— Le misérable Braga l'a apporté à Abdallah, reprit Paulowna

avec précipitation. Il lui a aussi confié que par ces défilés de montagnes vous vous dirigiez, par des marches de nuit, vers l'Oasis de Goleb.

— Malédiction ! Tout mon plan de bataille dévoilé ! Oh ! le traître infâme !

— Le chef bédouin écumait de rage. Lui et ses hommes sont en chemin pour vous rencontrer dans cet étroit défilé et vous y anéantir jusqu'au dernier. Je l'ai laissé tranquillement abandonner le camp avec ses hommes, puis ai sauté sur un cheval laissé en arrière, et suis venu ici, comme en démence et sur les ailes du vent. J'estime colonel, que l'avertissement que je vous donne vous fera gagner au moins un quart d'heure. Mais il sera vite écoulé et alors, là-haut, sur ces roches surplombant le chemin, vous verrez se dresser les Arabes, qui vous accableront sous un feu meurtrier.

— Et en vaillants soldats nous saurons mourir, répondit le colonel Picquart.

— Hélas ! la mort n'est point ce qui vous attends de pis, reprit Paulowna. J'ai à vous appreudre, colonel, quelque chose de bien plus effroyable !

— De plus effroyable ?

— Oui. Attirée par le traître Braga, depuis hier, une jeune française se trouve dans le camp d'Abdallah. Jusqu'à présent, il ne lui a été fait aucun mal, mais le Sheik a conçu, à son égard, un projet terrifiant. Il veut trancher la tête à cette jeune fille, devant vos yeux, sâchant qu'en faisant cela, il pourra le mieux exercer sur vous sa cruelle vengeance. Quant à cette jeune fille — colonel Picquart, rassemblez toutes vos forces et tout votre empire sur vous-même — elle s'appelle Louise Caillot et se dit votre fiancée !

Un cri d'angoisse rompît le silence règnant dans la passe de Marbel el Sur.

— Mais ne vous abandonnez point encore au désespoir, dit

Paulowna à l'oreille du malheureux officier, effaré et anéanti. J'ai conçu un plan pour sauver Louise et Dieu m'a accordé son aide.

La vaillante jeune fille n'attendant point sa réponse, était remontée d'un bond à cheval et avait disparu à ses yeux, par un sentier de traverse, pratiqué dans les roches.

Aussitôt, le colonel distribua ses ordres avec la promptitude et la concision du véritable homme de guerre.

Il fit immédiatement se former, sur l'un des côtés de l'étroit chemin, un cordon de troupes assez fort pour répondre victorieusement, et à couvert, au feu des Arabes.

A peine ces dispositions étaient-elles prises, que les Français entendirent s'élever au loin le cri de guerre des Bédouins.

Quelques minutes plus tard, les roches encaissant la passe se couvrirent de cavaliers farouches, à longues barbes noires, et d'en haut partit une fusillade enragée qui, grâce aux précautions du vaillant officier, ne causa que fort peu de mal aux Français.

Entretemps, les Arabes avaient allumé sur une des hautes roches, suspendues dans le vide, un vaste bûcher, aux vives lueurs duquel on pouvait distinguer les visages des personnes placées sur cette espèce de plateau surplombant.

Mais la table de pierre était trop élevée et trop bien abritée pour que les balles des soldats pussent y atteindre efficacement.

Soudain, tout le sang de Picquart se glaça dans ses veines, et le spectacle qu'il découvrit sur la hauteur faillit le frapper de démence.

Le malheureux officier vit apparaître sur la roche la bien-aimée de son cœur, sa jeune fiancée.

On avait lié les bras de la jeune fille derrière le dos et elle portait, attaché sur la poitrine, un papier revêtu du sceau officiel français.

Le colonel Picquart ne le connaissait que trop.

C'était la condamnation, à une mort infâmante. du noble Abdallah le Lion.

Le Sheik se tenait tout près de l'infortunée jeune fille. Il était en complète toilette de guerre. Ses armes, incrustées d'or et ornées de pierres précieuses, brillaient aux rouges feux du bucher allumé par son ordre.

Il tenait à la main la poignée d'un damas, à la lame recourbée et étincelante.

Se courbant au dessus du défilé, il cria d'une voix tonnante :

— Voici, chien de Chrétien, comment se venge Abdallah le Lion. Tu m'avais réservé une mort ignominieuse, mais le sort en a décidé autrement. Toi même, tu mourras aujourd'hui même de ma propre main, mais avant, tu verras tomber la tète de ta fiancée. Regarde! Dans un instant, elle va rouler à tes pieds.

Un coup de feu retentit.

C'était le colonel Picquart qui l'avait tiré, ne voyant dans so désespoir, que ce seul moyen de sauver sa chère Louise d'un supplice immédiat.

Mais la balle manqua son but et alla ricocher contre la roche.

Abdallah fit entendre un rire de triomphe.

— Tu as entamé le duel, colonel Picquart, rugit-il. Tu viens de tirer le premier. A mon tour maintenant. Mais par la barbe du Prophète je saurai toucher mieux.

Il recula de deux pas et fit tournoyer son redoutable damas.

Un frisson secoua les membres liés de l'infortunée jeune fille.

La lame, brillant à la lumière du brasier coupa l'air en sifflant.

En ce moment, Abdallah fut rudement repoussé sur le côté.

Un Bédouin, monté sur un cheval impétueux, s'était placé entre lui et sa victime.

En moins d'une seconde, le survenant avait assis la pauvre Louise sur le cou de son coursier et alors se passa quelque chose de si extraordinaire qu'Arabes et Français restèrent sans voix et frappés de stupeur.

Le jeune Bédouin, entourant Louise d'un de ses bras, enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval qui se dressa tout droit et d'un bond prodigieux s'élança dans le gouffre, ouvert devant lui.

A dix mètres, en contrebas du plateau rocheux, sur lequel se dressaient Abdallah et ses Bédouins, s'en trouvait un autre, communiquant avec le défilé même par un sentier presque à pic.

Le saut fantastique du noble coursier avait miraculeusement réussi.

Cheval et cavaler se trouvèrent intacts sur la seconde table de pierre et, dévallant par le sentier taillé dans la roche, se virent bientôt au fond du défilé, au milieu de la colonne française.

Le colonel Picquart tenait dans ses bras sa chère Louise, qui avait perdu connaissance.

— Je vous serai reconnaissant, toute ma vie, de votre sublime dévouement ! cria-t-il d'une voix émue au jeune Bédouin qui, rejettant en arrière le capuchon de son burnous blanc, découvrit le visage héroïque de la belle Paulowna.

Mais il n'y avait point de temps à perdre en actions de grâce.

Abdallah le Lion, écumant de rage, en se voyant arracher sa victime, excitait le siens à une attaque décisive.

— Etendons les Chrétiens dans la poussière ! rugissait-il. Que

pas un d'entre-eux n'en réchappe! Bientôt vont luire les premiers rayons du soleil. Qu'il n'éclaire que des Français morts, dans le défilé de Marbel el Sur!

— Allah est grand et Mahomet est son prophète! Qu'ils nous accordent la victoire.

Sur ce cri de guerre, les Bédouins descendirent dans le chemin creux, à la rencontre des soldats français.

Ceux-ci voyant qu'il ne leur restait qu'a vaincre ou à mourir, se tinrent devant l'ennemi comme un mur vivant et accueillirent l'assaut des Bédouins par une fusillade meurtrière.

Les rochers se teignirent du sang des guerriers arabes, qui malgré le feu de leurs coursiers, ne parvenaient point à rompre le cordon des soldats français.

Hommes et chevaux roulaient dans le gouffre ou allaient se déchirer sur les rocailles tranchantes des pentes escarpées.

En vain Abdallah combattit avec la fureur d'un lion assoiffé de sang humain. En vain, ramena-t-il, à chaque fois contre l'ennemi, ses guerriers découragés. En vain, saignait-il lui même, par trois blessures.

Trois fois, les Français repoussèrent le féroce assaut des Arabes.

Lorsque le soleil, montant à l'horizon, inonda de ses rayons d'or le Désert, transformé en une mer lumineuse, les derniers combattants durent interrompre le combat, à bout de forces e d'espoir.

Cependant, une heure plus tard, Abdallah donna de nouveau le signal du combat.

Lui-même déploya l'étendard du Prophète, surmonté du Croissant, et était sur le point de redescendre dans le défilé, à la tête de ses plus farouches Bédouins, lorsque l'on entendit s'élever au loin, une sonnerie de trompettes et qu'on vit s'avancer rapidemen un nuage de poussière

Les clairons des Français, massés dans le chemin creux répondit par un signal d'alarme, pressant, suppliant.

Des deux côtés, les guerriers sursirent à la lutte suprême.

Un silence de mort règna dans les passes de Marbel el Sur et tous, Bédouins aussi bien que Français, prêtèrent l'oreille avec angoisse.

Aux sons, devenus plus rapprochés, des trompettes de guerre, des impressions bien différentes s'emparèrent des deux adversaires en présence.

Abdallah le Lion et les siens ne pouvaient supposer autre chose que l'approche d'importants renforts, envoyés aux Français, renforts qui lui enlèveraient la victoire qu'il croyait déjà tenir, où du moins qu'il faudrait arracher plus chèrement encore à un ennemi supérieur en nombre et soutenu par des troupes fraîches.

Quant au colonel Picquart, sitôt qu'il eut entendu le signal lointain des clairons, un rayon d'enivrante joie vint illuminer son mâle visage et d'une voix tonnante, il cria :

— Camarades, nous sommes sauvés ! Entendez-vous ces accords ? Voyez-vous là-bas, cette colonne de poussière qui roule vers nous ? C'est le lieutenant de Ribès qui accourt avec ses troupes de réserve. Il nous apporte du secours et avec lui la victoire.

Un triple hourrah s'élança de la poitrine des Français.

Aussitôt, le vaillant officier s'empressa de distribuer ses ordres.

Une compagnie fut désignée pour protéger par une infranchissable barrière la pauvre Louise, toujours évanouie et la vaillante Paulowna, rendue de fatigue.

Lui-même résolut de tenter, à la tête du reste de ses hommes, un assaut, à l'escalade, contre les Bédouins, massés sur les hauteurs.

En repoussant l'ennemi dans la plaine il le tiendrait pris

entre lui et le feu des troupes amenées par le vicomte de Ribès.

Pendant qu'il préparait ses hommes à cette manœuvre hardie, on vint l'avertir que les Arabes s'étaient retirés à quelque distance de la montagne.

En effet, Abdallah avait jugé nécessaire de suspendre provisoirement le combat, ses guerriers étant épuisés par les nombreux assauts qu'il leur avait fait tenter contre les Français, et éprouvaient le pressant besoin de se raffraîchir, aux grandes outres, remplies d'eau, apportés de l'Oasis de Goleb.

Entretemps, le nuage de poussière, aperçu à l'horizon, devenait de plus en plus visible aux guerriers des deux camps.

Le colonel et ses officiers, avaient gagné une haute roche, du haut de laquelle ils pouvaient observer les mouvements de la troupe arrivante, sans cependant s'exposer au feu des Arabes.

Enfin la nuée tomba et des deux côtés s'éleva un cri de surprise.

Ce n'étaient point les troupes de réserve laissées dans le camp français qui accouraient au secours de leurs frères en péril.

Les cavaliers s'approchant au galop de leurs rapides coursiers, n'étaient qu'au nombre de cinq et à leur tête se trouvait le lieutenant de Ribès.

Il agitait un papier au dessus de sa tête, tout en aiguillonnant encore les flancs de son cheval.

Derrière lui, galoppait un soldat portant au bout d'une longue feuille de palmier, le drapeau blanc, emblême de la paix.

Trois autres soldats formaient l'arrière garde.

— Que signifie cela? s'écria le colonel Picquart. Le lieutenant de Ribès, envoyé ici en parlementaire. Serait-ce peut être?... Ah! s'il pouvait en être ainsi!... Si Dieu avait voulu m'envoyer cette joie. Combien je lui en aurais de douce gratitude!

Et l'intrépide guerrier, qui tout, à l'heure, agitait le glaive sanglant des batailles, joignit les mains et pria.

Abdallah, lui aussi, croisa les bras sur sa poitrine.

Sombre et plein de défiance, il regarda venir à lui le drapeau blanc.

Mais soudain il entendit s'élever à son côté une voix rauque.

C'était celle de Ravaillac.

Le gredin, qui avait encore les mains liées derrière le dos, lui murmura à l'oreille :

— Abdallah le Lion se laissera-t-il entraîner dans un piège ? Les Français t'inviteront à entamer avec eux des négociations pacifiques, mais lorsque tu te seras rendu au milieu d'eux, oyal et sans soupçons, ils te coucheront par terre à coups de fusil, pour disperser, ensuite, comme un timide gibier, les malheureux Bédouins privés de leur chef.

Abdallah ferma les yeux et réfléchit longuement. On eut pu voir les veines de son front se gonfler sous l'effort de la pensée et se tendre les muscles de sa brune poitrine.

— Je te jure, ô digne petit fils du Prophète, reprit la langue perfide et calomniatrice, je te jure avoir entendu, de mes propres oreilles, le colonel Picquart développer ce projet perfide.

Le Sheik rouvrit les paupières et tourna son regard flamboyant vers le misérable chargé de liens.

— Tes officiers, dit-il simplement, ont-ils tenu si peu le secret sur leurs plans, que tu aies pu les surprendre ?

— Il croyaient bien avoir pris toutes leurs précautions, répondit Ravaillac, avec son méchant rire, car ils s'étaient réunis sous la tente de leur supérieur. Mais moi, je m'étais glissé derrière et et je pouvais tout voir et tout entendre par une déchirure pratiquée par moi dans l'étoffe.

— Gredin ! Tu as donc espionné ton propre chef ! Comme un serpent tu as rampé jusqu'à sa tente pour trahir ces projets ?

Va-t-en! Tu n'es qu'un misérable imposteur et je ne te crois pas.

Abdallah avait prononcé ces dernières paroles avec une sainte colère et une magnanime indignation.

En même temps, il allongea au traître un violent coup de pied qui l'envoya rouler dans la poussière, à quelques pas de lui.

Le bandit se tordit sous la douleur et sous l'affront. Son visage gonflé exprima une affreuse soif de vengeance et il vomit un flot d'imprécations à l'adresse du « crédule et stupide Bédouin ».

Mais Abdallah ne prit plus garde à lui.

Son intention était maintenant concentrée sur un sujet autrement intéressant.

Le lietenant de Ribès, toujours porteur du drapeau blanc, s'était approché de lui, à la distance de deux cents pas.

De nouveau sonna la trompette et le signal du parlementaire fut agité.

Puis, le jeune officier français cria d'une voix mâle et énergique

— Abdallah le Lion, prince des Bédouins, noble rejeton d l'arbre de Mahomet, que le Dieu de tes pères te protège t'inspire la sagesse, afin que tu prêtes une oreille attentive à ce que je t'ai à te communiquer pour le plus grand bien de ton peuple et l'honneur de la République Française. Il est arrivé hier au camp, une dépêche du Gouvernement, par laquelle une paix honorable est offerte, à toi et aux tiens, et cela aux conditions arrêtées, il y a quelques semaines entre toi et le colonel Picquart. Ta suzeraineté indépendante, sur toutes les tribus édouines est reconnue. Tu ne seras donc point le vassal, mais bien l'ami et le puissant allié de la France. Nous t'invitons à venir signer, en personne, le traité de paix, dans notre camp. Nous te tendons une main loyale. Accepte-là et deviens notre mi.

Abdallah répondit d'une voix non moins forte :

— Si vos intentions sont droites, Français, si vous désirez vraiment la paix, vous pouvez tout aussi bien vous fier à mon hospitalité que vous me conviez à croire à la votre. Venez donc à moi et je vous souhaiterai la bienvenue. A l'endroit même où je me tiens, sera dans l'instant dressé une tente sous laquelle nous pourrons conférer ensemble... Je vous attends.

— Nous saurons te convaincre que la ruse et l'hypocrisie nous sont étrangères, reprit le lieutenant de Ribès. Je vais dépêcher immédiatement un messager au colonel Picquart et en moins d'un quart d'heure, il nous aura rejoints ici.

Emile se retourna et dit quelques mots à un de ses compagnons de route.

Aussitôt celui-ci se dirigea, au galop de son cheval, vers les défilés du Marbel el Sur.

De son côté, Abdallah donna l'ordre de dresser une tente, ce que les Arabes firent avec la promptitude et l'adresse particulières aux Bédouins.

De moëlleux coussins de soie furent jetés sur le sable et un grand coffre, sur lequel étaient peintes des maximes du Coran, y tint lieu de table.

Bientôt on vit déboucher de loin le colonel Picquart, accompagné de trois officiers.

— Neuf Français ! dit Abdallah. Que huit Bédouins, seulement, restent ici, avec moi. Et que les autres se retirent, à cheval, dans le Désert, à cinq minutes d'ici.

L'ordre fut exécuté avec la rapidité de l'éclair.

Et naturellement, on ne négligea point d'emporter le traître Ravaillac, toujours garotté.

Le colonel Picquart arriva à bride abattue avec sa suite.

Parvenu à quelque distance, il sautèrent au bas de leur selle et pénétrèrent dans la tente où déjà les attendait le chef des Bédouins.

Abdallah n'avait pas cru compatible avec sa dignité d'aller à leur rencontre.

Les bras croisés sur la poitrine, il les salua gravement, mais lorsque le colonel Picquart lui tendit la main il feignit de ne point s'apercevoir de son geste.

Français et Arabes prirent aussitôt place sur les coussins.

Le colonel Picquart voulut entamer immédiatement la conférence, mais Abdallah fit un signe à un de ses hommes qui alla chercher des pipes, qu'on s'empressa d'allumer.

Puis on servit d'excellents sorbets et des dattes savoureuses, présentées sur un plat d'argent gravé.

— Fumez et raffraîchissez-vous avec moi, dit Abdallah. Car ainsi parle Allah par la bouche de son prophète Mahomet : « Tu reconforteras le voyageur pour que ta demeure lui soit un champ fertile, un jardin fleuri et un solide rempart. »

— Je te rends grâce, noble Arabe, de ta bienveillante hospitalité, répondit le colonel Picquart. Nous avons soutenu, tout à l'heure, en ennemi, l'un contre l'autre, un sanglant combat. Considérons-nous maintenant comme amis sous cet abri pacifique. Les Français et les Bédouins marcheront à partir d'aujourd'hui, la main dans la main et les chemins du Désert seront sûrs pour les uns comme pour les autres.

Abdallah inclina la tête en signe d'approbation.

— Ouvrons donc notre conférence, dit-il.

Celle-ci fut bientôt terminée.

Le Gouvernement français souscrivait à presque toutes les conditions formulées par Abdallah et ne reclamait de lui qu'une seule mais solennelle promesse : celle d'assurer désormais la sécurité du Desert Africain, pour ce qui conserne les dangers d'essence humaine, d'y couper court à tout brigandage, sous les châtiments les plus rigoureux et, en cas de guerre, de se rallier avec toutes ses forces à l'armée française, en bon et fidèle allié.

— Et maintenant, es-tu satisfait, illustre petit-fils du Prophète ! demanda le colonel Picquart.

— Je suis satisfait. Les Français trouveront en moi un ami loyal et dévoué.

— Qu'il te plaise, alors, revêtir ce traité de ta signature. Il contient les clauses de la paix et de notre accord. Tu vois ici nom du Président de la République. Appose-y à côté, le tien.

Abdallah se fit apporter une fine tige de bambou, effilée à pointe.

Puis, se faisant, au moyen de son poignard, une légère incision dans la peau de l'avant bras, il trempa l'extrémité du bambou dans le sang frais et traça sa signature au bas du traité de paix et d'alliance.

Aussitôt après, il courut vers l'entrée de la tente, en écarta la draperie, et cria de loin, de sa voix puissante, aux Bédouins, attendant dans le Désert :

— Allah est grand et Mahomet est son Prophète ! Il nous a accordé une éternelle paix.

De son côté, le lieutenant Emile de Ribès était sorti, lui aussi, de la tente où avait eu lieu la conférence.

Se tournant dans la direction des défilés de Marbel el Sur, il gita par trois fois, au dessus de sa tête, le drapeau blanc, en signe que la paix était conclue.

Aussitôt, des deux côtés éclatèrent les transports d'une commune allégresse.

Les Bédouins, en burnous blancs et au nombre de plusieurs mille, se prosternèrent dans le sable du Désert et leurs hymnes, en l'honneur du Prophète, s'élevèrent majestueusement vers le Ciel.

Dans le camp français éclatèrent les mâles et belliqueux accent de la Marseillaise, réveillant les échos du Sahara.

Cependant, le colonel Picquart s'était levé, et s'approchait d'Abdallah.

— Tout à l'heure, lui dit-il, tu n'as point voulu me donner la main. J'ai bien remarqué la façon dont tu as détourné les yeux. Tu agissais sans doute ainsi parceque tu me considérais encore comme ton ennemi. Mais maintenant tu sais bien le contraire. Tends-moi donc la main, noble Sheik.

Abdallah fit un geste de refus et recula de quelques pas.

— Je suis bien l'ami des Français, répondit-il avec fierté, et sans baisser les yeux cette fois. Mais je ne suis pas le tien colonel Picquart.

L'officier supérieur le regarda d'un air surpris.

— Aurais-tu donc contre moi des motifs de haine personnelle, Abdallah ?

— Je méprise un fourbe.

— Voilà un outrage que tu me paieras de ton sang. Je t'appelle en combat singulier qui, si tu y réponds, aura lieu sur l'heure.

— J'y consens, répondit Abdallah d'un air sombre. Tu peux choisir le poignard ou le revolver, tout m'est indifférent. Ou préférerais-tu que nous laissions le sort désigner celui qui doit mourir?

— Pour l'amour du Ciel, point si vite ! s'écria Emile de Ribès, qui, ainsi que tous les autres officiers avait pâli, en entendant cette altercation imprévue. Il doit y avoir dans ceci un malentendu certain...

Abdallah était encore, il y a quelques semaines — en dépit de l'état de guerre — l'ami personnel et l'admirateur du colonel Picquart, qu'il avait surnommé le « Vaillant » et le « Juste ». Je t'en conjure, noble Arabe, apprends-nous de quelle source a jailli le poison qui a envenimé les anciens et bons rapports existant entre toi et notre cher colonel?

— Le voilà, ce poison ! s'écria le chef Bédouin, dont les yeux lancèrent des flammes.

Et, en un mouvement farouche, il tira de son sein un papier scellé aux armes de la France, qu'il jeta, avec un regard de mépris, aux pieds du colonel Picquart.

Emile de Ribès se baissa vivement pour le ramasser.

— L'arrêt de mort ! s'écria-t-il. Ah ! qui a commis l'infâmie de mettre entre les mains d'Abdallah ce fatal document ?

— Qui ? dit à son tour le colonel. Nul autre que le traître Paul Braga. Maintenant je comprends tout. Et ce misérable ne t'a-t-il point dit, noble Seigneur, que c'est moi-même qui ai réclamé cet ordre honteux du Gouvernement français ? Sois sincère et parlons en hommes.

— Oui, il m'a dit cela, répondit avec colère le chef bédouin.

— Et tu as cru cela de moi ? reprit le colonel, d'un ton de douloureux reproche. Ah ! Abdallah, je croyais que le dard envenimé de la vipère ne pouvait atteindre dans son vol l'aigle superbe. Et cependant tu as prêté l'oreille à la voix d'un imposteur et d'un traître. Cela me peine pour toi, Abdallah.

— Il m'aurait donc menti ? demanda l'Arabe d'une voix moins assurée. Ce chien roux, sur le front duquel Allah a imprimé la marque de la méchanceté, se serait donc servi de moi comme d'un imbécile instrument pour assouvir sa soif de vengeance ?

— Il t'a menti et trompé, noble Sheik ! s'écria le lieutenant de Ribès. Prend seulement connaissance de la lettre, envoyée de Paris en même temps que les clauses du traité de paix, et tu demanderas pardon au colonel Picquart de tes injustes soupçons à son égard.

En parlant ainsi, il tendit au chef bédouin un pli ouvert.

— Sage Muley, dit Abdallah avec agitation, lis cette lettre et fais m'en la traduction fidèle.

— Que le courroux de Mahomet tombe sur ce noir imposteur ! s'écria le vieillard, après avoir pris connaissance du message.

Mon Seigneur et mon Chef, tu as été scandaleusement trompé! Par cette lettre, le Gouvernement français fait savoir au colonel Picquart qu'elle accède à ses pressantes sollicitations pour la conclusion d'une paix honorable et révoque l'arrêt de mort, te concernant, qui lui avait été arraché d'autre part.

Abdallah resta un moment comme écrasé.

Le rouge de la honte couvrit ses joues basanées et des larmes s'échappèrent de ses yeux sombres.

Puis, s'avançant lentement vers le colonel Picquart, il plia le genou devant lui.

— En signe que tu me pardonnes, mon frère, dit-il d'une voix suppliante, relève-moi de la poussière, dans laquelle tu me vois prosterné, à tes pieds.

L'officier français jeta vivement les bras autour du cou du chef humilié et l'attira sur sa poitrine.

Une longue et silencieuse étreinte scella entre ces deux hommes, si bien faits pour s'entendre, une inaltérable et éternelle amitié.

Mais brusquement, Abdallah s'arracha des bras du colonel Picquart.

Ses yeux lançaient des éclairs. Un pli menaçant se creusa à la commissure de ses lèvres, fièvreusement serrées, et il frappa du pied sur le sol.

— Qu'on amène ici le misérable! cria-t-il à ceux de ses soldats présents. J'ai un compte à régler avec lui!

Aussitôt, les Bédouins se précipitèrent hors de la tente pour exécuter l'ordre de leur chef.

— Calme-toi, noble Sheik, dit Emile de Ribès à l'Arabe. Le gredin n'échappera point au châtiment qu'il a mérité. Mais ses crimes sont encore plus nombreux que ceux que nous découvre l'heure présente. Si mes soupçons sont fondés, les noms de Paul Braga, dont il s'affuble lui ont été imposés ou il les a usurpés. Cet homme, j'en jurerai, n'est nul autre que l'abject Ravaillac,

le tueur de femmes. Nous le renverrons enchaîné à Paris, pour y subir la peine à laquelle il a réussi, comme avec le secours de l'Enfer, à échapper par trois fois.

Abdallah sourit, d'un air sinistre.

— Cet homme m'appartient ! décida t-il. Plutôt que de vous le livrer, je déchirerai ce traité de paix et je recommencerai la lutte.

— Qu'il soit donc abandonné à ta vengeance, dit vivement le colonel Picquart.

Abdallah reprit sa place sur les coussins et invita les Français, ainsi que les chefs bédouins, à en faire autant.

En ce moment, la portière de la tente s'ouvrit toute large, pour laisser passer huit Arabes, traînant au milieu d'eux un homme, les mains liées et se tortillant comme un serpent blessé.

Un coup de pied envoya rouler l'infâme Ravaillac au milieu de la tente.

Et le mouvement fut si juste ou si bien calculé, que le traître se trouva à genoux aux pieds d'Abdallah le Lion.

Le Sheik arabe tira lentement son poignard, d'une gaîne toute ornée de pierreries, en jetant un regard d'écrasant mépris sur le bandit vautré devant lui.

Ravaillac comprit qu'enfin sa dernière heure avait sonné. Ni mensonge, ni ruse, ni violence ne pouvaient plus le sauver du filet qu'il avait tendu pour d'autres et dans lequel il s'était imprudemment laissé prendre, lui-même.

— Tu m'as trompé ! lui cria Abdallah le Lion, d'une voix de tonnerre, de celle-là qui lui avait valu son nom, parmi les enfants du Désert. Dis-moi la vérité, à présent, ou je te troue le cœur avec mon poignard.

Ravaillac tremblait comme une feuille, devant lui.

— Je versai dans une erreur, balbutia-t-il, en proie à une mortelle angoisse. Je m'étais trompé, moi-même...

— Et tu t'es trompé encore lorsque tu t'es laissé inscrire,

sous un faux nom dans le corps du colonel Picquart. Parle. Quel est le véritable ?

A cette fâcheuse question, le bandit conserva un silence obstiné.

Mais Emile de Ribès s'avança et lui lança ces paroles à la figure, comme autant de coups de fouet.

— Je le dirai, moi. Tu es Ravaillac, le tueur de femmes ! Tu es le misérable qui a pratiqué une voie d'eau dans la coque de la « Brigitte » et as causé ainsi volontairement la mort de nombre de braves et honnêtes marins ! Tu as sur la conscience le meurtre de plusieurs femmes, tuées par toi avec des rafinements atroces de luxure et de cruauté ! Tu es le plus noir scélérat que le soleil ait éclairé jamais de ses rayons ! Nieras-tu cela, infâme drôle, oseras-tu le nier.

Ravaillac avait courbé le front si bas qu'il touchait la poussière.

La certitude d'être démasqué lui avait enlevé le dernier espoir de salut.

Sur un signe d'Abdallah, deux Bédouins le redressèrent violemment.

— Ecoute maintenant ce que je vais te dire, reprit le Sheik. J'ai juré que je récompenserai royalement ta trahison. J'ai promis de te remplir les poches d'or et de te faire présent du plus beau coureur de mes écuries. Abdallah reste toujours fidèle à sa parole et il ne la viole point, même à l'égard du plus abject scélérat.

Ravaillac releva le front, agréablement surpris.

Ce magnanime Arabe pousserait-il le scrupule de l'honneur jusqu'à le combler d'or, au lieu d'ordonner son juste châtiment. Et cela par un stupide respect de la foi jurée?

— Allez me chercher deux sacs plein d'or, commanda le Sheik, et emmenez Moustapha devant la tente.

Quelques minutes plus tard, un serviteur noir entra, et s'inclinant, les bras étendus, à la manière des Orientaux :

— Seigneur, dit-il, tes ordres sont exécutés. Le cheval Moustapha piaffe devant ta tente et voici les deux sacs d'or.

— Vide-les et remplis-en les poches de cet homme, dit le Sheik. en désignant Ravaillac.

Les Bédouins obéirent et presque tout le précieux métal disparut dans les nombreuses et larges poches de Ravaillac.

— Maintenant, cousez-lui soigneusement l'ouverture de ses poches, poursuivit le chef bédouin, afin qu'il ne perde point une pièce de son or et qu'on ne puisse point lui en voler.

L'ordre fut encore rapidement exécuté.

— Ne me délivreras-tu point de mes liens, noble Seigneur? Puisque tu as décidé de me laisser m'éloigner d'ici sur mon nouveau coursier, il me faut du moins avoir les mains libres pour tenir es brides et me guider dans le Désert.

Abdallah né daigna point honorer Ravaillac d'un seul mot de réponse.

— Sortons tous de la tente, mes amis, dit-il aux officiers français, afin que vous puissiez vous assurer que le coursier Moustapha n'a point son pareil au monde. C'est lui qu'on a surnommé dans nos tribus « l'oiseau du Desert. »

Tous suivirent au dehors Abdallah, et Ravaillac, lui aussi, fut trainé à l'extérieur.

Là, piaffait, en effet, un magnifique cheval, à la robe d'un roux doré, vaillant et plein de feu et aux pattes aussi fines qu'eut jamais coursier africain.

Sa queue était surtout de toute beauté. Elle trainait jusqu'à terre.

Moustapha n'avait ni selle ni bride.

Tous les officiers français exprimèrent leur admiration pour cet incomparable animal et les yeux de Ravaillac brillèrent d'une flamme cupide.

Ce cheval constituait, en effet, un cadeau princier et surtout

maintenant, il aquerait à ses yeux un prix inestimable puisqu'il allait lui permettre de se mettre, avec la rapidité d'une flèche, à l'abri de ses compatriotes.

Ce superbe cheval arabe et les poches pleines d'or ! Ah ! Ah ! Les esprits de Ravaillac commençaient à se remettre et l'avenir se rouvrait prospère devant lui.

Abdallah marcha au cheval. Il jeta le bras autour du cou de l'animal, comme s'il eût été celui d'une femme aimée qu'il voulût embrasser tendrement.

Et le cheval, comme s'il eut compris qu'ils allaient se séparer pour toujours, frotta sa tête intelligente et fine contre la barbe du chef bédouin.

— Adieu, Moustapha, adieu, mon coursier favori ! s'écria Abdallah vivement ému. Pardonne-moi de te sacrifier dans un pareil but. Mais la foi des serments est sacrée. Adieu, et qu'Allah te donne une mort douce !

Puis se tournant vers Ravaillac, attendant devant lui, les mains toujours liées derrière le dos.

— Crois-tu, demanda-t-il, que ce cheval soit le meilleur coureur de mes écuries ?

— Comment ne le croirais-je pas ? répondit le gredin en grimaçant un sourire. Oui, certes, « mon » Moustapha est le roi des chevaux !

— Ton Moustapha ? Tu as bien dit cela. Ce cheval est désormais ta propriété exclusive et te fera traverser le Désert avec la rapidité de la foudre...

Ne me remercie pas. Tes remerciements me souilleraient ! gronda Abdallah changeant alors de ton. J'ai tenu mon serment. Mais je n'ai rien juré pour ce qui concerne la façon dont Moustapha te fera traverser le Désert...

Allons, mes serviteurs, cria-t-il de sa voix tonnante, saisissez vous de ce misérable imposteur, de ce traître infâme, de cet

impur meurtrier de femmes innocentes et de braves marins ! Saisissez-vous de lui et attachez-le à la queue de son cheval.

Ravaillac poussa un cri d'effroyable angoisse.

— Grâce, miséricordieux Seigneur ! gémit-il, en se roulant comme un chien, dans le sable, aux pieds du chef bédouin. Grâce et pitié ! Fais de moi ton esclave, accable-moi de coups de fouet, foule-moi sous tes sandales, crache-moi au visage. Mais point cela, au nom du Ciel, point cela !

— Brute immonde, rugit Abdallah le Lion, tu es venu me trouver dans le Désert et c'est dans le Désert que se terminera ta vie infâme ! Tu as calomnié un homme d'honneur, tu as forcé Abdallah le Lion à s'humilier devant celui qu'il avait offensé, grâce à toi, et à lui demander pardon ! Que pour cela les chacals t'arrachent le foie hors de la poitrine et que les vautours se repaissent de tes entrailles !

Le colonel, douloureusement ému, ainsi que les autres officiers français, à l'annonce de cet effroyable châtiment, s'avança vers Abdallah.

— Ta colère est légitime, mon frère, dit-il au chef bédouin, mais en ce jour d'allégresse, qui nous a fait ami, tu ne dois point fermer ton cœur à tout sentiment humain. Ce bandit, à la vérité, a mérité les plus affreux supplices. Mais accorde lui, je t'en conjure, un trépas moins affreux. Permets que je le fasse fusiller par mes soldats qu'il a trahis.

— Si je devais être privé de la béatitude de contempler jamais la face du divin Mahomet dans son Paradis de délices, répondit Abdallah le Lion, ma justice aura son cours. Liez ce chien à la queue de Moustapha, ou, par Allah, je perce de mon poignard qui tente de s'y opposer.

Pendant que le chef arabe prononçait ces dernières et menaçantes paroles, Ravaillac avait fait une tentative désespérée pour lui échapper.

Renversant d'un vigoureux coup d'épaule dans le sable le

Bédouin qui se trouvait le plus près de lui, le bandit, dont la terreur décuplait la force et l'agilité, sauta en deux bonds sur le coursier impatient, lui étreignit les flancs des genoux et, l'excitant de la voix, s'élança avec lui dans le Désert.

Les Français, au comble de la surprise, voulurent monter à cheval pour le poursuivre mais avec un geste calme, Abdallah leur fit signe de ne point bouger.

Tirant de son sein un sifflet d'or, il l'approcha de ses lèvres, et en tira un sen strident.

Aussitôt, le noble coursier se retourne. Comme s'il eut eu des ailes, il revint vers son maître en effleurant à peine le sable de ses sabots.

Avant que Ravaillac ne put s'en douter, il se retrouvait au milieu de ses mortels ennemis, qui se jettèrent sur lui et le tirèrent à bas de son cheval.

Une minute plus tard, il était si solidement lié à la queue de Moustapha que, même, eut-il eu les mains libres, il n'eût pu s'en délivrer sans des efforts inouis.

Sauf ses pieds, tout son corps reposait maintenant sur le sable du Désert.

Abdallah s'était fait apporter un fouet.

— Pauvre Moustapha ! murmura-t-il. Jamais, jusqu'ici, je n'ai employé, vis à vis de toi le fouet ou l'épéron. Et maintenant, je suis obligé de te traiter comme un cheval vicieux.

— Grâce ! cria Ravaillac, d'une voix rauque. Bédouin, enfonez-moi un poignard dans le cœur ! Je veux bien mourir, car je l'ai mérité mille fois ! Mais point de cette manière, point de cette mort là !

Le chef Arabe allongea un violent coup de fouet dans le cou du noble coursier.

Moustapha se cabra d'une manière terrible.

Puis, comme s'il se fut estimé deshonoré par un pareil traitement, il s'élança dans le Désert, avec des bonds prodigieux,

entraînant derrière lui le corps pantelant de l'immonde scélérat.

On vit rouler, s'éloignant avec la rapidité de l'éclair, une colonne de sable, voilant le cheval et l'homme à tous les regards, et qui bientôt se perdit au lointain horizon.

— Mon pauvre coursier ! murmura l'Arabe, d'une voix douloureuse.

Puis, se détournant lentement, il reprit, silencieux, le chemin de sa tente.

. . . .

Les ombres du soir s'étendaient sur le Désert.

Le flamboyant soleil s'était voilée derrière un rideau de nuages et, lentement s'attièdissait le sable brûlant.

A l'horizon, le Croissant d'argent de la lune se découpait sur l'azur, auréolé d'un léger halo.

Une apparition fantastiqne vint animer soudain l'immense solitude.

Un cheval, la crinière hérissée et couvert d'écume, trainait derrière lui, frémissant de tous ses membres, le corps d'un homme.

Et cet homme vivait.

Oui, Ravaillac reespirait encore. Il était encore en état de se rendre compte de ses sensations.

Dieu, dans sa juste colère, avait voulu que l'infâme vidât jusqu'à la dernière goute la coupe du châtiment.

Quelles souffrances, quelles effroyables tortures n'avait-il point dû endurer, depuis les dix longues et mortelles heures qu'il était trainé par le cheval affolé, sur le sable ardent du Saharah !

Le soleil avait converti son corps tout entier en une seule ampoule. Son visage était horriblement tuméfié, sa bouche et ses oreilles pleines de sable. Ses yeux dilatés et sanglants, lui sortaient presque de la tête.

Et la fin de ses douleurs n'était point encore venue !

Il vivait toujours. Dans ce corps brulé, sanglant, déformé, persistait le sentiment d'une indicible angoiss

ALFRED DREYFUS



Méliora perdit connaissance sur le cadavre d'Aladar...

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Moustapha, ayant éventé une oasis à l'horizon, se dirigeait vers elle de toutes les forces qui lui restaient.

La langue pendante, il aspirait à une gorgée d'eau fraîche.

Les chevaux, habitués à vivre dans le Désert, devinent l'eau à la distance de plusieurs milles.

Surement, Moustapha allait droit vers la source.

Bientôt il eut atteint l'oasis, traînant derrière lui son cadavre vivant.

Cette oasis était inhabitée et n'avait probablement jamais reçu l'empreinte d'un pied humain, car des buissons épineux l'entouraient de toutes parts.

Mais ils ne purent arrêter le coursier assoiffé.

Le misérable Ravaillac se sentit labourer le corps par les épines et les feuilles tranchantes.

Mille poignards, lui fouillant à la fois les chairs meurtries, n'eussent pu lui faire plus de mal.

Lorsque le cheval eût traversé ronces et broussailles, Ravaillac resta couché, saignant et sans connaissance dans les hautes herbes.

Mais en reprenant ses sens, il s'aperçut avec une joie profonde que les épines, qui l'avaient si cruellement déchiré, avaient en même temps tranché les liens qui le retenaient à la queue du cheval.

Il était libre.

Et à dix pas de lui, Moustapha se désaltérait avec délices au flot cristalin d'une source.

Ah ! s'il avait pu en faire autant !

Une gorgée, rien qu'une gorgée !

Il aurait donné une fortune royale pour pouvoir ramener de cette source le creux de la main plein d'eau fraîche.

Le misérable essaya de se lever, mais ses pieds ne pouvaient plus le porter, ses membres rompus lui refusaient tout service.

Au moindre mouvement qu'il essayait de faire, des souffrances intolérables lui arrachaient des cris.

Et lorsque, au prix d'efforts surhumains, il eut réussi à se redresser à moitié sur son séant, deux poids, qu'il portait des deux côtés du corps, le firent retomber dans l'herbe.

Ces deux poids provenaient de l'or qu'Abdallah avait fait coudre dans ses larges poches.

— Oh! cet or! Cet or maudit! soupira-t-il. N'y a-t-il point dans ces solitudes de bandits qui voudrait m'en délivrer? Avec quelle reconnaissance je lui baiserais les mains.

Mais personne ne paraissait, pour le débarrasser de son encombrant trésor!

Pendant ce temps, le cheval se régalait l'herbe fraîche.

Comme Ravaillac enviait le pauvre animal qui pouvait, lui, faire usage de ses membres!

Cependant, la nuit vint.

La lune sortit tout à fait de son rideau de buée grise et répandit sa clarté azurée sur la silencieuse oasis.

Le cheval s'était couché dans l'herbe. Il semblait dormir, se reposant de sa course effrénée à travers le Désert.

Mais l'homme, lui, torturé par mille plaies, ne dormait pas, et le bienfait de l'oubli lui était refusé.

Ravaillac appella en vain à lui le sommeil qui fuyait sa paupière.

Soudain, Moustapha releva la tête.

Ravaillac vit le noble animal, dresser les oreilles, la robe secouée par un frisson violent.

L'instant d'après, il s'était dressé sur ses pieds, tournant autour de lui ses yeux effarés comme s'il se demandait par où il lui serait possible de fuir.

Les buissons craquèrent et livrèrent passage à une grande forme de couleur fauve.

Ravaillac crut devenir fou d'angoisse et de terreur.

A dix pas de lui se ramassait un formidable lion, prêt à bondir.

Cependant, ce n'est point de l'homme que s'occupa d'abord le féroce animal, en quête d'une proie.

Il n'avait encore vu que le cheval.

Le noble coursier restait là, comme cloué au sol.

Les naseaux affreusement ouverts, la crinière hérissée et tremblant de tous son corps, il attendait l'attaque, sans plus songer maintenant, à s'y soustraire.

Le lion décrivit une élipse dans l'air, retomba sur le pauvre animal, le mordit en plein cou et le renversa dans l'herbe.

Un râle de mort s'éleva dans la silencieuse nuit.

Le lion lui avait enfoncé ses crocs dans la gorge et de la langue, sortant de sa gueule, plus grosse qu'un bras humain, lapait le sang chaud, jaillissant à flots, de l'horrible blessure.

Rien de cet effroyable spectacle n'avait échappé à Ravaillac, incapable de détourner les yeux du monstre fauve et de sa victime.

L'excès de la terreur commença, enfin, à obscursir son cerveau. Il voulut prier, supplier Dieu de lui épargner le sort du malheureux cheval, déchiré à ses regards par l'implacable roi du Désert.

Les mots lui manquaient et sa mémoire troublée ne lui offrit, au lieu de saintes supplications que d'immondes blasphèmes.

Mais les jurements aussi s'éteignirent dans sa bouche.

Le lion venait de se retourner vers lui.

Remuant majestueusement la queue, il baissa sa large tête, vers la proie nouvelle que lui offrait le hasard.

Un nouvel élan, de dix mètres au moins, le rapprocha de l'homme aux mains liées.

Ravaillac réunit ses dernières forces pour se redresser et pour tâcher de fuir. Mais déjà les griffes du lion lui étaient entrées dans la poitrine.

Un dernier râle, un flot de sang. Le féroce animal avait déchiré le corps pantelant du bandit.

Le lion léchait maintenant le sang, et dévorait le cœur du scélérat, ce cœur faux et traite, qui avait couvé tant de sombres projets, qui était resté sans pitié pour personne au monde.

Il mangea le cœur, disons-nous et laissa le reste de la répugnante dépouille, déjà rassasié par le banquet que lui avait procuré le pauvre Moustapha.

Rugissant de satisfaction, il quitta l'oasis pour regagner son antre.

Après lui vinrent les chacals nécrophages du Désert.

Ils tombèrent avec voracité sur les reliefs à eux abandonnés par le roi des animaux.

Ils rongèrent les deux cadavres jusqu'aux os, qu'ils finirent par emporter, aussi, à travers la haie épineuse.

Lorsque les rayons d'or du riant matin chassèrent de l'oasis les ombres nocturnes et éclairèrent le théâtre du sinistre drame, il ne subsistait plus trace de Ravaillac, le tueur de femmes.

Seul, un tas d'or, et quelques lambeaux de vêtements ensanglantés, auraient pu indiquer l'endroit où lui était échu enfin, le trop juste châtiment de sa vie criminelle et infâme.

Les nombreuses et innocentes victimes qu'il avait assassinées étaient vengées.

Et la terrible sentence de l'Ecriture avait rencontré en lui une nouvelle application :

« Œil pour œil, dent pour dent ! »

CIV

Enfin réunis !

Le colonel Picqnart, accompagné du vicomte de Ribès, avait été retrouver ses soldats.

Eutretemps, le soir était tombé.

Abdallah n'avait laissé partir ses hôtes qu'après leur avoir prodigué toutes les recherches de l'hospitalité arabe.

Jusqu'à présent, le vicomte ne pouvait soupçonner, en aucune façon, que l'héroïne dont, en chemin, son ami lui racontait le sublime dévouement, que l'esclave européenne d'Abdallah le Lion, à laquelle Louise Caillot était redevable de l'existence, n'était autre que sa Paulowna, tant chérie et si douloureusement pleurée

Silencieux, il cheminait au côté de Picquart.

Les autres officiers avaient pris les devants.

— Et maintenant, dit enfin Emile, en se tournant vers le colonel, que va-t-il se passer ? Pendant que vous, cher ami, retournerez à Paris avec votre fiancée, je resterai ici aux confins du Désert, sans un cœur qui m'aime et dans lequel je puisse m'épancher.

— Que dites-vous là? répondit le colonel. Moi, retourner à Paris? Comment le pourrais-je sans y être formellement rappellé par mes supérieurs ? Et croyez-le, ils soigneront à ne m'en pas faire revenir de sitôt !...

L'influence du major D... et du major Esterhazy est toujours fort grande et ils mettront tout en œuvre pour me tenir éloigné

de France, car mon témoignage serait écrasant pour Esterhazy et aurait pour conséquence certaine, la mise en liberté du malheureux Dreyfus. Nous resterons donc, provisoirement, ensemble, mon bon ami, pour partager, comme devant, en frères, joies et douleurs.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Mais j'y songe, reprit Emile après un long silence. Savez-vous bien que le noble Sheik, qu'on nomme Abdallah le Lion, nous a joué un fort mauvais tour ?

— Comment cela ?

— En se chargeant, d'autortté, du châtiment de ce scélérat de Ravaillac, il nous a privés d'un témoin précieux pour confondre le sinistre major.

— Est-ce que vous croyez vraiment que ce misérable se trouvait en rapport avec Esterhazy ?

— J'oserais parier ma tête que nul autre que lui ne vous a dépêché ce Ravaillac. Seul des officiers supérieurs, comme son ami le colonel, ont pu procurer à ce bandit les papiers du vrai sergent Braga...

Plus je réfléchis à tout cela et plus cette noire intrigue me parait évidente. Ravaillac avait mission de vous faire périr, parce qu'on n'avait point en moi une suffisante confiance.

— Enfin, son effroyable tentative n'a pas réussi. Dieu sait sur quel point du Saharah git maintenant le cadavre déchiqueté du tueur de femmes, proie assurée pour les chacals et les vautours du Désert. Mais pressons, je vous prie, un peu l'allure de nos chevaux. Je brûle de revoir ma chère Louise, pour m'assurer qu'il ne lui est plus rien arrivé de fâcheux.

Les deux officiers éperonnèrent leurs chevaux et bientôt arrivèrent à l'endroit où était campée la colonne française.

Ce camp, les soldats avaient profité de la journée pour l'établir le plus commodément possible.

Les tentes étaient plantées, par files et la lune déversait sur

es coquets pavillons de toile blanche ses plus aimables rayons.

Il régnait dans le campement un profond silence, rompu, seulement, par les pas réguliers des sentinelles, encore assourdis par le sable.

Les deux amis vidèrent la selle et se dirigèrent vers une tente plus grande que les autres et au sommet de laquelle flottait le drapeau, aux trois couleurs, de la République.

Mais avant même d'en avoir franchi l'entrée, Emile de Ribès étreignit convulsivement la main de son ami.

— Dieu Puissant ! s'écria-t-il d'une voix altérée. Que veux dire ceci ?

Il chancelaiait sur ses jambes et Picquart fut obligé de le soutenir.

Quelle était donc la cause de ce puissant émoi ?

Une voix de femme, douce et pénétrante, mais pleine aussi et d'un timbre passionné, disait une chanson dans la tente.

C'était une mélodie russe.

A certains moments, la voix roulait des larmes.

Mais ce fut avec l'élan d'un cœur faisant appel à un autre qu'elle termina par ce refrain, traversant le frêle abri de toile et résonnant, pathétique, dans le Désert silencieux :

Ne me demande point, Mazeppa, si je t'aime !
La rose, au calice vermeil
Peut-elle se passer des rayons du soleil ?
Comme le Steppe aspire au fécondant baptême
Des eaux du Ciel qui le font verdoyer,
Ainsi ma lèvre ardente aspire à ton baiser !

— C'est sa voix et c'est son chant ! s'écria Emile devenu pâle comme un mort.

Il étendit les bras vers la tente, en tremblant comme un jeune arbre battu par la tempête.

— Emile, mon ami, mon frère, qu'avez-vous ? demanda le colonel Picquart.

Mais Emile n'entendit point ces paroles. Il avait bondi vers la tente et violemment écarté la draperie qui en masquait l'entrée.

— Paulowna ! cria-t-il, hors de lui à la fois de joie et d'égarement. Paulowna, ne m'as-tu point appellé dans ton chant ? Est-ce bien toi ? Ne suis-je point le jouet d'un rêve ? Ou bien, la douleur de ta perte a-t-elle troublé à ce point mes sens que, même dans le Désert, je crois entendre encore ta voix, peut-être depuis longtemps à jamais muette ?

Mais une femme s'était précipitée à sa rencontre avec un cri d'allégresse.

Elle se jeta sur sa poitrine et l'entourant de ses bras, elle l'étreignit avec une tendre violence, toujours plus étroitement et plus passionnément.

— Emile ! Emile ! Mon bien-aimé ! Mon fiancé !

— Paulowna, mon cœur, ma vie !

Et leurs lèvres s'unirent en un long et enivrant baiser.

Après avoir été si longtemps séparés, ces tendres et malheureux amants s'étaient enfin retrouvés.

Mais Dieu ne peut-il point, comme partout ailleurs, réunir deux cœurs épris, au milieu du Désert, quand par une longue épreuve de pureté, de constance et de courage, ils ont prouvé l'indestructible puissance de leur amour ?

Emile attira doucement à quelque distance de la tente, sa bien-aimée qui le tenait toujours tendrement enlacé.

Ils devaient jouir, seuls, de ce premier moment d'ivresse, à l'abri de tous les regards, fussent-ils amis.

Etreignant les mains de Paulowna dans les siennes, il la regardait dans une profonde et muette extase.

Puis, il lui demanda, à voix basse, avec un léger tremblement dans la voix :

— Chère Paulowna, parle-moi sincèrement. Es-tu encore toujours toute à moi seul, d'âme et de corps ? M'es-tu restée fidèle ? N'as-tu point cessé un instant de m'appartenir, malgré la longue et cruelle absence, et alors que nous séparaient océans et montagnes, même d'entières parties du monde ?

Paulowna lui jeta un de ses beaux bras autour du cou, mais leva l'autre pour prêter un serment solennel, dont seraient les témoins, la lune d'argent, les étoiles brillantes, au firmament bleu, et le majestueux Désert, s'étendant à perte de vue.

— Je suis revenue à toi, murmura-t-elle en rougissant, telle que je t'avais quittée, au moment de la douloureuse séparation. De terribles orages se sont déchaînés autour de moi et l'infernale méchanceté des hommes m'a poursuivie. Bien souvent, il s'en est fallu de peu que je ne succombasse à la violence et au crime et dans mon angoisse j'ai crié ton nom. Mais je te le jure, c'est vierge et pure que ta Paulowna repose entre tes bras. Son corps, aussi bien que son âme, ont, conservé pour toi les fleurs d'un éternel printemps.

A toi, maintenant, soleil de ma vie, à les faire éclore au feu de tes baisers et à en semer la route qu'il nous reste à parcourir ensemble. Qu'à ton souffle ardent, le bouton timide s'épanouisse en une rose éclatante et oublions tous deux les rigueurs de l'hiver évanoui !

— Paulowna, ma bien-aimée, mon ange, ma sainte !

— Emile mon fiancé, mon époux !

Il l'attira de nouveau sur son cœur et ils se tinrent embrassés en une union désormais irrévocable.

Oui, même le Désert peut contempler aussi des scènes des pur amour, de bonheur et d'ivresse et non point seulement des spectacles d'angoisse, de souffrance et de mort, dont les acteurs sont les membres de cette race humaine, choisie par Dieu pour être chargée de si lourds fardeaux !

Ce soir là, il put écouter les paroles d'amour murmurées à voix basse par quatre enfants de la terre.

Car le colonel Picquart, lui aussi, assis sous sa tente, étreignait les mains de sa chère Louise, dont la tête charmante s'abandonnait sur son épaule.

Ce furent de riants projets d'avenir, alternés de doux serments et de chaleureuses promesses.

Si pour chacun des baisers que leurs lèvres, à tous, échangèrent ce soir là, avait pu éclore une plante ou un palmier dans la terre, redevenue féconde, certes la région où ils se trouvaient, aux pieds des rochers de Marbel el Sur, aurait vu surgir la plus vaste oasis qu'eut jamais compté le Sahara. Et les larmes de sympathie, de joie et de tendresse, répandues par ces quatre nobles et vaillantes créatures, eussent fait surgir une source, aux flots intarissables.

Car qui n'aurait pleuré au récit émouvant des traverses de Paulowna ?

A plusieurs reprises, Emile de Ribès fui obligé de se couvrir les yeux de la main et de réprimer ses sanglots.

Si l'Oasis, par nous entrevu en rêve, avait pu se former, on aurait dû la baptiser du nom d'Oasis de l'Amour fidèle.

Mais nous vivons dans un temps prosaïque, où de pareils prodiges ne peuvent se réaliser.

Aucune végétation ne surgit du sable et, le lendemain, lorsque les soldats français se réveillèrent à l'appel de la Diane, l'endroit où ils avaient établi leur camp, était aussi aride que la veille.

Cependant, le colonel Picquart attendit le retour du soir, pou donner le signal du départ à ses hommes suffisamment reposés

Comme les clairons venaient d'ordonner la marche, une troupe d'Arabes, à cheval, s'avança vers la colonne française.

C'était Abdallah le Lion avec ses Bédouins, qui venait prendre congé de ses nouveaux amis.

Le fastueux chef Arabe apportait de superbes présents, consistant

en objets d'or et d'ivoire, richement incrustés de pierre précieuses.

Il les offrit au colonel Picquart, au vicomte de Ribès et à Louise Caillot et les pria de bien vouloir les accepter en souvenir des événements mémorables auxquels ils avaient assisté, en plein Saharah.

Puis, s'inclinant respectueusement devant Paulowna :

— Fleur séduisante de féminine splendeur, dit-il, tu m'as trop longtemps sacrifié ta liberté. En te rachetant de tes ravisseurs, il m'a été donné de jouir assez longtemps de ton aimable présence pour que je puisse entendre et parler l'idiome Franc qui, grâce à notre alliance, devait devenir pour moi une seconde langue. Mais tu m'as comblé de bien d'autres trésors de l'esprit et du cœur. Avant tout, et surtout, tu m'as appris à estimer et à respecter la vertu occidentale, en me faisant voir qu'un noble cœur de jeune fille peut conserver toute sa pureté, même au sein du Désert et exposée aux violentes sollicitations, aux pressants dangers de nos passions indomptées à nous, hommes, dont les désirs sont des ordres pour les esclaves de nos harems. Permets-moi donc, étoile du Désert, qui bientôt hélas ! ne luira plus sur nous, permets-moi de payer les biens précieux dont tu m'as comblé par d'autres qui certes, ne les valent point, mais témoigneront de l'étendue de ma reconnaissance.

Sur un signe d'Abdallah, deux Bédouins amenèrent un haut dromadaire, si chargé de coffres et de ballots, qu'il pliait presque sous leur poids.

— Il n'y a là que de l'or, de l'ivoire et des pierres précieuses, reprit Abdallah, seules richesses terrestres, qu'il me soit permis de t'offrir en retour des trésors impérissables que tu as laissés dans mon âme. Accepte-les, en même temps que ce puissant animal et apporte les en dot à l'élu de ton choix, au fiancé que tu as jugé digne de ton divin amour. Je sais, continua Abdallah, visiblement ému, en unissant les mains d'Emile de

Ribès et de Paulowna, je sais que ce noble guerrier se trouverait trop heureux de te posséder si même tu n'étais que la fille la plus pauvre du plus pauvre des fellahs.

Mais Abdallah le Lion te considère comme sa sœur chérie e invoque le droit glorieux de te doter en princesse. Et maintenant soyez heureux, mes amis. Aimez-vous tendrement et fidèlement, car, seul, l'amour. — ainsi parle Mahomet, notre saint Prophète — seul, l'amour fait tourner la terre et entraîne les astres du ciel dans leur marche éternelle, seul, le même amour anime le palmier du Désert, aussi bien que le cœur de l'homme, et continuera à être lorsque le monde ne sera plus que décombres! Si tu as besoin jamais d'un ami, d'un soutien, d'un sauveur, souviens-toi du prince des Bédouins, règnant sur le Saharah. Et dans le bonheur, n'oublie point, non plus, Abdallah le Lion.

Le noble Arabe unit solennellement les mains du jeune couple et se détourna pour cacher les larmes perlant à sa paupière brûlante.

Puis, il sauta d'un bond à cheval et, avant que ses amis français puissent songer à le retenir, il était parti avec sa brillante escorte.

La marche, vers la limite du Désert, s'accomplit sans le moindre incident.

Il se trouvait dans le camp français un aumônier. Les deux couples résolurent de faire bénir immédiatement par lui leur hyménée, anticipant sur la cérémonie civile pour rendre leur union impossible à rompre par la suite.

L'autel de campagne, servant à célébrer le service divin, fut rapidement dressé et devant lui s'agenouillèrent Picquart avec sa Louise. Emile de Ribès avec Paulowna.

Le vieux prêtre bénit les époux et au nom de l'Eglise unit leurs mains.

Et lorsqu'il prononça l'amen final, la musique du camp fit

entendre la marche nuptiale de Mendelsohn, dont les accords retentirent fièrement dans l'espace.

Puis, après un roulement de tambours, une compagnie d'honneur exécuta la salve d'usage.

Ce fut un vrai mariage de soldat, empoignant et grandiose dans sa simplicité.

La table du banquet fut dressée sous la vaste tente du colonel Picquart, et l'aumonier, aussi bien que les officiers, y prirent place avec les deux nouveaux couples. Et le menu fut aussi recherché que le permettaient l'endroit et les ressources qu'il offrait, un point de vue du ravitaillement.

Les soldats prirent aussi part à la fête.

On leur distribua largement des vivres frais et du vin, ainsi qu'une semaine de solde supplémentaire, aux frais du colonel Picquart et de son adjudant Emile de Ribès.

En réalité, n'était-ce point une double fête que l'on célébrait, fête de l'amour et fête de la paix ?

Le festin n'était point terminé que les sentinelles avancées faisaient entendre leur « Qui vive ? »

Quelques minutes plus tard, un soldat d'estafette, couvert de poussière, pénétrait dans la tente.

Il apportait une dépêche du Gouvernement français au colonel Picquart.

— Quelque nouveau malheur, sans doute ? murmura ce dernier, en décachetant le pli, scellé aux armes de la République.

Mais il n'eut pas plus tôt pris connaissance de la dépêche, qu'il se redressa, comme mû par un choc électrique.

— Mes amis, s'écria-t-il, ce soir encore, il me faut reprendre la route de Paris. Des évènements importants s'y sont produits. Il semble qu'enfin le soleil de la vérité va se lever, pour dissiper les profondes ténèbres épaissies par le mensonge et la haine !...

Emile Zola a résolument jeté le gant à la bande des imposteurs, comme un second Saint Georges, il s'est mis en selle pour combattre le dragon calomnie. Il a publiquement accusé tous ceux qui ont coopéré à la condamnation du capitaine Dreyfus. Ecoutez, mes amis et réjouissez-vous avec moi :

Tous s'étaient levés et fixaient sur lui des regards ardents.

— Le major comte Esterhazy, reprit le colonel Picquart, est suspendu provisoirement de son grade et traduit devant un conseil de guerre. Moi-même je suis rappelé à Paris en qualité de témoin important...

Vous m'accompagnerez, lieutenant de Ribès, et nous partirons tous deux ensemble avec nos femmes. Et maintenant, mes amis, levez votre verre et buvons. Poussez tous avec moi le double cri : « Vive la vérité ! Vive le droit ! » Buvez à la confusion, à l'écrasement du mensonge et du crime !...

Et puisse le martyr de l'Ile du Diable, le malheureux capitaine Alfred Dreyfus, condamné injustement à une peine infâmante, récupérer tous les biens que veut lui rendre Emile Zola : la liberté, l'honneur et la félicité domestique !

. . . .

. . . .

Le même soir, Picquart et Emile reprenaient avec Paulowna et Louise le chemin de Paris.

CV

Serment d'ivrogne

Il nous faut, maintenant reprendre notre récit en reculant de plusieurs semaines, c'est à dire jusqu'au moment où Mathieu Dreyfus et Lucie sa belle-sœur, avaient résolu de visiter ensemble tous les bouges et tous les autres parisiens, afin de reprendre possession du petit André, le pauvre enfant qui leur avait été ravi avec une si infernale et scélérate habileté.

En ce moment là, Gilbert n'avait point encore le titre de Gouverneur de la Guyane Française et exerçait toujours ses fonctions délicates et compliquées de directeur de la police secrète de Paris... Mathieu Dreyfus, ne voyant en Gilbert que le docile instrument dont s'étaient servi ses ennemis, pour faire arrêter son frère, s'était mis en rapport avec l'adroit policier, auquel, du reste, il avait déjà eu l'occasion de s'adresser, lors de sa visite, avec Salomon Bénas et le caporal Robert, visite qui avait eu pour résultat d'établir l'identité de Ravaillac, le tueur de femmes, avec Jacques, le domestique roux, qui avait vendu à vil prix, à Cayenne, l'anneau donné par Mathieu Dreyfus à la vaillante Alice Terry.

Avec l'autorisation de M. La Brière, préfet de police, Gilbert s'étaient engagé à accompagner et à préserver de tout danger l'oncle et la mère du petit André, dans leur difficile et douloureuse recherche.

Pendant que tous trois s'équipaient pour leurs futures expéditions, l'enfant qui en était l'objet et le but, se trouvait toujours sous la garde du père Carousse et habitait la cave malsaine où non seulement le vieux chiflonnier avait établi ses pénates, mais entassait encore les guenilles et les débris de toute espèce, formant le fond de son commerce!

Comme nous le savons, cette cave était située derrière une écurie, et s'ouvrait sur la cour de l'immeuble dont la partie avancée abritait le cabaret et les logements de « Russe follichon ».

Nos aimables lecteurs se souviendront aussi que le père Carousse et le petit Andre, n'étaient plus seul dans leur cave.

Il leur était survenu, certain jour, une visite aussi étrange qu'imprévue. Méliora, la Tzigane, attirée dans les Catacombes par la ruse diabolique de sa rivale, Pompadour, avait brusquement fait irruption chez eux.

Les terribles émotions, les souffrances endurées par Méliora, pendant son long séjour dans les Catacombes et surtout la perte d'un de ses yeux, avait retenu sur son grabat la jeune femme, d'un tempérament autrement si ardent et si vivace.

Une fièvre violente s'était emparée d'elle et, pendant deux semaines, la cloua sur place après l'avoir conduite maintefois sur le bord de la tombe.

Le père Carousse, qui bien qu'auparavant ivrogne incorrigible et voleur par intermittence, avait toujours gardé un cœur bon et pitoyable, prit soin de la malheureuse femme.

Pendant toute la durée de sa maladie, il ne sortit pour ainsi dire plus, et se tint en permanence au chevet de la Tzigane.

André, lui aussi, fut associé, dans les limites de ses faibles forces, à cette œuvre de Samaritain.

Souvent de ses petites mains, il tenait appliqué de la glace sur le front brûlant de la Bohémienne.

Et alors, en regardant de si près la malade, il se murmurait, tout bas, à lui-même :

— Méliora ! Méliora !

Cependant la jeune femme allait de mieux en mieux et, un beau matin, elle se trouva si bien rétablie qu'elle résolut de ne pas rester plus longtemps à charge de ses hôtes.

Car, à regarder le père Carousse, il était facile de s'apercevoir qu'il n'en avait guère plus qu'il ne lui fallait pour vivre au jour le jour.

— Vous ne m'aurez pas recueillie pour rien, dit-elle au vieux chiffonnier, en se préparant au départ. Un heureux hasard m'a mise en possession d'une assez forte somme, en papier américain. Acceptez, en récompense de vos soins et en dédommagement de votre temps perdu, ces cinq cents dollars.

En parlant ainsi, Méliora posa sur la table cinq billets de banque de cent dollars chacun.

Le vieillard fit un saut de joie.

— Tout cet argent pour moi ? s'écria-t-il. En toute propriété ? Voilà un jour de bonheur que je marquerai, au crayon rouge, sur mon almanach. André, mon garçon, mon chéri, viens-t-en près de moi...

Vois, nous voilà riches, et richissime, car cinq cents dollars... que diable, combien ça peut-il bien faire en pièces de vingt sous ? Une minute de patience, mon vieux, je m'en vais te calculer ça au juste, car j'ai précieusement conservé un ancien barême, trouvé dans un baquet d'ordures. Toutes les monnaies du monde y sont renseignées, et réduites en argent français. Voyons ça, voyons ça.

Tremblant de joyeuse agitation, il alla s'asseoir sur un monceau de chiffons et, tirant de sa poche un livre en pitoyable état, en étala sur son genou les feuilles détachées qu'il se mit à consulter attentivement.

— Donne-moi un morceau de craie, André ! dit-il au bout de quelques instants.

S'accroupissant alors sur le sol, relevé partout en bosses, assez semblables à des flots figés et armé d'un formidable morceau de craie, il aligna force chiffres en s'abimant dans le plus compliqué des calculs.

Cependant, les totaux devenaient de plus en plus dissemblables et considérables, les additions, les soustractions et les multiplications se combinaient d'une façon incohérente, si bien qu'à bout de ses mathématiques, le père Carousse fut forcé de s'arrêter.

Fort déconcerté il se gratta l'oreille.

— Je n'ai pas pu tirer la chose complètement au net, dit-il à l'enfant, mais j'estime que ça doit bien se monter à près de trois mille francs. Mais qu'importe une centaine de francs de plus ou de moins. Nous sommes au dessus de ça, maintenant. Ramasse qui voudra les chiffons de Paris, je te promets bien de ne plus m'en mêler, mon garçon ! Nous nous en irons loin de cette sacrée ville et achèterons à la campagne un petit champ et une petite maison avec un petit jardin. Nous tiendrons une vache qui nous donnera du lait, du beurre et du fromage. C'est ça qui sera une fière vie ! Une existence de Paradis, quoi ! Et là-bas, André, tu deviendras grand et fort, tu te feras homme et honnête homme, j'en réponds !

— Mais, demanda André, joyeux, est-ce que nous n'emmènerons point Bellah ?

— Naturellement. Nous ne faisons qu'un à nous trois, Bellah, toi et moi.

Méliora avait écouté en silence les discours naïfs ou plaisants du vieux chiffonnier, sans détourner un instant le regard du petit André.

Sous son front soucieux semblaient s'agiter des pensées, dissimulées au plus profond de son âme.

De temps en temps, cependant, un pli perfide se creusait près

de ses lèvres et un sourire énigmatique naissait et s'évanouissait sur son visage sombre.

— Je suis là à tenir le crachoir, reprit le père Carousse et j'oublie de remercier notre bienfaitrice. Mais attendez, madame. Les paroles ne signifient rien, il faut encore témoigner sa reconnaissance par des actes. Vous m'avez richement étrenné, aujourd'hui. Pourquoi ne vous ferais-je point un cadeau en retour ?

Ce disant, il toisait attentivement la Tzigane, toujours revêtue de ses habits d'hommes.

— Il vous plait de nous quitter aujourdhui, continua-t-il, mais ne craignez-vous point de conserver ce costume masculin, tout frippé et tout déchiré, pour affronter les yeux de la foule. Je vous assure que personne ne s'y tromperait et que vous risqueriez fort d'avoir à faire avec la police, fort indiscrète par essence. Or, je ne sais pas s'il vous plairait beaucoup d'avoir à lui rendre des comptes.

Méliora se regarda dans un fragment de miroir.

— C'est vrai, murmura-t-elle, mais comment faire ?

— Ah ! Ah ! dit le père Carousse. Un bienfait n'est jamais perdu. Vous verrez que tout dénué que je sois, je trouverai peut-être encore chaussure à votre pied.

Il alla d'un pas allègre vers le fond du souterrain, où il amoncellait les guenilles triées par lui en détail, en attendant de les revendre en gros, et revint un moment après en tenant à la main une robe de soie noire.

Cette robe semblait bien vieille et peu faite à la taille de la Tzigane, mais elle était encore en fort bon état et faite d'étoffe solide et cossue.

— Voilà, dit gaiment le père Carousse, en présentant le vêtement à Méliora. Voilà mon cadeau, à moi. Cette robe n'a été portée que par la mère Cazotte qui voulait se faire enterrer avec. Ce n'était sans doute point une bien brave femme que la mère Cazotte mais elle avait du moins une excellente habitude,

celle de ne pas mettre souvent ses habits de gala. Car elle était avare en diable, c'est une justice à lui rendre. Vous serez peut-être obligée d'arranger par ci par là, d'allonger et de rétrécir, surtout, car la particulière à qui elle a servi n'était pas si grande mais infiniment plus corpulente que vous. Mais voilà des ciseaux du fil et des aiguilles. Installez-vous là, vous finirez bien par en tirer bon parti.

— Je vous remercie, père Carousse, dit la Tzigane. Votre présent arrive bien à point et je l'accepte de grand cœur. Mais avant que je ne me mette à la besogne, il faut que je vous fasse une question.

— Une question ?

— Oui, concernant cet enfant, le petit André.

Le front du vieux chiffonnier se rida avec inquiétude.

— Dites-moi donc, père Carousse, comment vous êtes arrivé en sa possession ? Ce n'est point votre fils. Il ne semble même point appartenir de près ou de loin à votre famille. Quel hasard a fait tomber cet enfant entre vos mains ?

Le père Carousse eut une mine désolée.

— Voilà comment sont les hommes, murmura-t-il, et surtout les femmes ! Toujours curieuse, jusqu'à l'indiscrétion.

Puis, secouant la tête avec énergie :

— Si vous voulez ravoir vos cinq cents dollars, reprit-il, je vous les rendrai avec plaisir. Mais je ne répondrai point à cette question là.

— Fort bien, répondit Méliora, avec feinte indifférence. Je n'y attacherai pas tant d'intérêt que ça. Mais avant de nous séparer, ne trinquerons-nous point ensemble ? Voici de l'argent. Allez donc chercher une bouteille d'absinthe ici près, au « Russe Follichon », je crois.

— De l'absinthe ! s'écria le père Carousse, avec un geste d'horreur. Du poison, plutôt ! Il y a belle lurette que je me

suis deshabitué de cette infernale boisson, et il n'y a puissance au monde qui m'y ferait reprendre...

Oui, ma chère dame, poursuivit le chiffonnier d'un ton sérieux, j'ai été auparavant un ivrogne fieffé, et lorsque j'avais ma cuite, j'étais en état de commettre toutes sortes de sottises et de méfaits. Cette damnée absinthe m'a bien des fois mené derrière les grilles d'une prison...

Mais depuis que j'ai ce petit là, avec moi, depuis que je je suis devenu père de ce gentil enfant, j'ai juré solennellement de ne plus boire. Nous, trinquer et avec de l'absinthe encore? Je parierai maintenant n'en avoir pas plus de trois verres dans le coco pour que tout tourne autour de moi et que je ne sache plus où est situé mon propre domicile.

— Si ce n'est pour vous, cherchez en une bouteillle pour moi, insista la Tzigane. J'ai une envie folle d'absinthe et je sens que quelques gorgées me rendront des forces.

— Dans ce cas là, dit le père Carousse, je ne puis pas vous refuser.

Et il remonta l'escalier de sa cave pour revenir bientôt, tenant à la main une bouteille pleine du poison vert et un seul verre.

Méliora ôta lentement le bouchon, remplit le verre et en but une toute petite gorgée.

— Ça me ranime, dit-elle. L'absinthe est bonne, au « Russe folichon ».

A dessein, elle avait répandu quelques gouttes sur la table.

— Oui l'absinthe y est bonne, répondit le chiffonnier, du moins elle l'était quand je buvais encore. Il n'y en avait peut-être pas de meilleure dans tout Paris. Est-ce qu'ils auraient toujours... hum! hum! la même marque?

En disant ces mots, il avait recueilli du doigt les quelques gouttes échappées à la bouteille et se l'était lèché avec gourmandise.

— Mais pas pour rien au monde, s'écria-t-il aussitôt, je ne voudrais plus licher de ça, pur et à pleins canons, comme je faisais autrefois. Non, pas pour tout l'or du Pérou ! Un verre comme vous en avez là, à la bonne heure. Ça ne tient pas plus qu'une coquille de noix et l'homme le plus tempérant du monde le viderait sans qu'on pourrait lui en faire reproche.

— Eh bien, à votre tour, dit doucement Méliora, en remplissant le verre jusqu'aux bords.

— Ce sera donc pour boire à votre santé, assura Carousse. Impossible de refuser cela à une dame. Je connais trop les usages de la bonne société.

La main qui tenait le verre, trembla. Un désir sauvage, une frénétique soif d'alcool l'avait ressaisi, lui qui, il y avait quatre mois à peine, ne pouvait vivre sans s'abreuver d'absinthe.

D'un seul coup, il avala le verre plein du pernicieux nectar.

— Eh ! dit-il d'une voix joyeuse et en se caressant la poitrine. Un petit coup, le matin, ça fait du bien à l'estomac. Depuis quelque temps, j'ai la digestion difficile... Quelques verres, de temps à autre, ne peuvent que me remettre.

Méliora remplit de nouveau le verre et le plaça devant le vieillard.

La tentation était trop forte.

A cinq reprises, le père Carousse fit émeraude sur l'ongle, suivant sa pitoreste expression.

Il était devenu joyeux et communicatif.

— Y a pas ! s'écria-t-il en riant. Des fois, la vie est belle ! — Et des larmes gaies brillaient dans ses yeux. — Autrefois, c'est vrai, lorsque je n'avais pas le petit André, je ne valais pas mieux qu'une bête brute, ruminant dans son trou. Ah ! lorsque je pense combien j'étais alors seul et abandonné, il me prend envie de braire comme un vieil âme...

Et suivant l'exemple aux paroles il se mit à sangloter comme un enfant auquel on a donné la fessée.

Méliora s'empressa de le consoler, en lui remplissant un sixième verre.

— C'est en effet un enfant bien gentil, dit elle. Je parierai bien qu'il sort d'une bonne famille.

— Ah ! Ah ! Vous êtes une finaude ! s'écria le père Carousse, en riant aux éclats, pendant que les larmes, répandues à flots, un moment auparavant, mouillaient encore ses joues ridées. Vous aimez à parier à coup sur... Un enfant de bonne famille ? Je te crois, ma fille !... J'ai vu sa mère... Une belle dame de la haute, encore ! Elle est bien un peu pâlotte et tirée. Mais rien d'étonnant... Lorsqu'on a un mari innocent, qui se morfond, de son côté, à l'Ile du Diable. Car il est innocent ! cria le chiffonnier, avec énergie en frappant du poing sur la table, comme si Méliora avait contesté ce point de son discours. Quoi ? Le père de mon André serait un traître ? Qu'on ose me dire ça en plein visage et l'on verra. Je suis un vieillard paisible et bon, mais il ne faut point m'exaspérer car, alors, je deviens terrible ! Tout ça, voyez-vous, c'est la fante de ces maux d'estomac. Versez-moi donc un verre, car je sens qu'ils vont me reprendre.

Meliora versa le fond de fg bouteille dans le verre.

Le vieux chiffonnier, retombé en plein dans son vice, buvait son absinthe pure comme si c'eut été de l'aau claire.

— Cette Bellancy n'est qu'une gueuse ! cria-t-il, en reposant le verre vide sur la table. Elle et le sinistre major ont comploté toute l'affaire. Ils ont rendue toute la famille Dreyfus malheureuse comme les pavés de la rue. Et comment l'ont-ils fait ? Par des canailleries, des infâmies, toutes sortes de malpropretés infectes, que sais-je ? Mais ce que je sais fort bien, par exemple, c'est qu'ils ont volé l'enfant à sa mère pour le placer dans une école de voleurs, chez ce pince-sans-rire de Gaspard Mourier. En voilà encore, un joli Monsieur. Il n'y a pas au monde pire gredin que lui ! Tonnerre, l'estomac me tire, lorsque je pense

à ce coco-là ! Versez donc ! Mais la bouteille est vide ! Déjà ! Chère madame, permettez-moi de vous faire observer que, pour une convalescente, vous pompez rudement bien. Prenez-y garde, poursuivit-il, d'un ton doctoral. L'intempérance est un vice ignoble. Défaites-vous en, croyez-moi, autrement vous courrez tout droit à l'abîme... Vous seriez perdue !... Oui, et mon petit André aurait été perdu, lui aussi. Dans la caverne de ce scélérat de Gaspard Mourier, il serait mort de faim, ou serait devenu un vagabond, un voleur, un brigand ! Mais je l'ai sauvé, moi ! J'ai infusé, jusqu'à un certain point une vie nouvelle à cet enfant, mort pour la société. J'ai été pour lui une mère, un père et toute une famille, en même temps... Aussi ne nous séparera-t-on plus jamais ! N'est-ce pas, André mon garçon que, seule, la mort, pourra nous désunir ?

L'enfant qui jusqu'à présent s'était retiré dans un coin de la cave et jouait avec la chèvre, leva la tête et regarda d'un air effrayé la face congestionnée du vieillard.

— Père Carousse, s'écria-t-il, en se tordant les mains, et des larmes pleins les yeux, voilà que tu t'es remis à boire... Et cependant, tu avais juré, bien juré...

— Moi, j'ai bu ? répondit le chiffonnier en riant aux éclats. Tu rêves, mon petit. C'est la dame qui a vidé la bouteille. Que diable, ce n'est pas en regardant boire qu'un homme à jeun peut se ficher un plumet !

— O père Carousse, sanglotta l'enfant, maintenant nous n'irons point certainement demeurer tous deux à la campagne. Nous ne pourrons plus acheter un joli jardin, tout plein de fleurs... Et Bellah ne broutera point l'herbe verte et fraîche... Nous resterons dans cette sombre cave... Car tu l'as bien dit que Dieu te punirait si tu violais ton serment... Il te puniras, père Carousse, et moi avec toi !

Le vieillard regarda l'enfant de ses yeux dilatés où pétillait l'ivresse.

— De quoi! balbutia-t-il. Nous n'irons point demeurer à la campagne? C'est ce que nous verrons! Je m'en vais de ce pas changer mes billets de banque américains et avant peu, j'aurai acheté une propriété dans la banlieue. Aies pas peur, va... Je vais chez le changeur, que je te dis.

Il porta machinalement la main sur la poche où il avait serré les billets, traversa en chancelant la cave pour prendre son chapeau, le posa tout de travers sur sa tête chauve et, sans dire un mot de plus à Méliora et à André, remonta l'escalier et disparut derrière la porte menant à l'écurie voisine.

S'il avait pu s'apercevoir du diabolique et triomphant sourire, qui illuminait maintenant la face de la Tzigane, peut-être se se serait-il subitement dégrisé.

Mais le père Carousse ne voyait ni n'entendait plus rien, en ce moment.

L'ivresse qui s'était emparée de lui, éveillait en son esprit troublé tout un monde de pensées et de projets, plus riants les uns que les autres.

Oh! il était animé de plus sages et des plus nobles dispositions, en parcourant, en zig-zag, la cour malpropre où débouchait son logis souterrain.

D'abord, il aurait les yeux bien ouverts sur les doigts du changeur et veillerait à ce qu'il lui donnât juste son compte.

Il ne s'agissait point de se laisser refaire, ah! mais!

Puis, il irait porter immédiatement à la caisse d'épargne les trois mille francs qu'il supposait « approximativement » devoir lui revenir.

Ils resteraient là, en sureté, jusqu'au moment où il trouverait, d'occasion, une petite propriété pas chère et bien gentille.

A la caisse d'épargne l'argent ferait des petits, produirait des rentes.

Pour si peu que ce fut, c'était toujours cela de gagné!

Quant à garder le magot chez lui, « jam de laf ! » Pas une nuit, pas une heure !

L'homme est faible, n'est-il pas vrai ? Il pourrait se laisser aller à dépenser une couple de ronds en superfluités.

Et cela, non ! Cet argent était sacré ! En distraire quoi que ce fût aurait été pis qu'un crime, ce serait un sacrilège !

En monologuant ainsi, le vieux chiffonnier s'était engagé dans le long et étroit couloir menant au dehors.

Et comme nous le savons, dans ce couloir donnait le cabaret du « Russe Follichon. »

Justement, la porte de l'assommoir était ouverte.

Le bruit confus des rires, des cris, des dès roulant sur le marbre, le choc des verres et le cliquetis des bouteilles, les exclamations triomphantes ou rageuses des joueurs de manille et le son de voix connues frappèrent l'oreille du père Carousse.

En même temps, son odorat fut agréablement chatouillé par des parfums combinés d'alcools, de cuisine et de tabac.

Diable ! Il fleurait bon, là-dedans !

Le chiffonnier s'arrêta et, les mains dans les poches, il s'appuya contre la muraille, aspirant avec délices les émanations empestées de cet antre de l'ivresse bestiale et de la boustifaille de contrebande.

Hésitant encore, il se rapprocha de la porte et jeta les yeux dans la salle remplie de fumée.

Tous des visages de connaissances, de vieux camarades, de bons zigs avec lesquels il avait passé jadis, en lichant, bien des heures joyeuses.

Quand le diable y serait, il pouvait bien sans crime ou pêché, échanger quelques plaisanteries avec les frangins en, buvant un demi-setier sur le zinc.

Carousse avança un pied sur le seuil, mais s'arrêta soudain, hésitant et inquiet. On eut dit qu'un frisson lui passait dans les membres.

— « Tu as juré ! lui avait crié l'enfant, dont les paroles semblèrent résonner encore à ses oreilles. Si tu violes ton serment, Dieu te punira.

Le punir ? Et comment ?

En lui reprenant le chéri de son cœur, la tardive et seule consolation de sa vie gâchée ?

— Non, pas cela ! Pas cela !

Il n'avait rien à faire au « Russe Follichon. » S'il était sorti, c'était pour aller chez le changeur. Il devait d'abord mettre sa fortune en lieu sur.

— En route, et vivement !

Carousse retira le pied et se retourna pour aller plus loin.

Mais en ce moment, il s'entendit appeler par son nom.

Deux vieux amis, en train de boire à l'intérieur, l'avaient remarqué.

— Carousse ! Eh ! père Carousse ! crièrent-ils. Arrive, arrive chiffonnier de mon cœur !

Ils se précipitèrent vers la porte, saisirent le vieillard au collet et riant plaisante, le tirèrent dans l'assommoir.

— Laissez-moi !... Je ne veux pas !... C'est juré...

— Juré ? Ah ! Ah ! Le père Carousse qui a fait serment de ne plus boire ! Eh ! bien, tu ne boiras pas, quoi ! Tu te contenteras de siffler un simple bock en l'honneur de la très sainte tempérance !

Ils l'entraînèrent et le forcèrent à s'asseoir auprès d'eux.

Le patron du « Russe Follichon » auquel on avait cligné de l'œil, posa devant lui un verre de bière, à laquelle il avait mélangé tiers ou moitié de rhum.

— A ta santé Carousse. A ta conversion, ma vieille branche ! cria-t-on de vingt côtés à la fois !

Le vieux chiffonnier regarda un moment, d'un œil effaré le verre posé devant lui, et se rassurant à l'aspect de la soi-disant bière, le porta à ses lèvres.

Il but, et lui trouvant bon goût, vida la chope à fond.

Ce fut l'étincelle de feu approchée d'une mine chargée.

Le chiffonnier, éclatant de rire, lança le verre se briser sur le carreau en criant :

— Tonnerre, cette bière est bonne ! Encore ! Encore !

CVI

Une partie de banque

Le patron du « Russe Follichon » était en réalité d'origine slave.

Il s'appelait Golensky et était né dans un petit village des environs de Varsovie où son père, distillateur et cabaretier, lui avait enseigné, depuis son plus jeune âge, comment l'on combine les différents poisons qui minent lentement la santé de l'homme et le font plus rapidement courir vers une fin misérable.

Tous les breuvages, blancs, rouges, verts ou bleus, contenus dans les caraffes garnissant son comptoir, étaient d'une nature également malfaisante car tous avaient été fabriqués par Golensky lui-même des plus toxiques casse-poitrines et ronge-nerfs que l'on puisse rêver.

Les consommations que Golensky servait à ses habitués — et ce dans de grands verres, car il n'en était point avare — avaient la propriété d'étourdir rapidement ceux qui y trempaient imprudemment leurs lèvres.

Qui croyait ne s'attabler que pour quelques instants, au

« Russe Follichon » n'en ressortait qu'après y avoir laissé son dernier sou.

Golensky, d'ailleurs, n'apportait aucun préjugé à ses procédés Il dépouillait les gueux avec autant d'entrain que les bourgeois.

Il ne croyait point avoir beaucoup a tirer du père Carousse. Mais le vieux chiffonnier, lorsqu'il était ivre, racontait de si plaisantes histoires et mettait tout le monde si bien en train qu'on ne démarrait plus que fort tard dans la nuit, au grand bénéfice du patron.

C'est pourquoi il n'aurait pas eu besoin du signe fait par les amis de Carousse pour lui corser sa bière d'un alcool extra-corrosif.

Ce dangereux mélange, succédant à l'absinthe absorbée précédemment par le vieillard, ne rata point son effet.

Le père Carousse trouvant la bière une boisson à la fois réconfortante et saine, redemanda sans scrupule un second bock, puis un troisième et d'autres encore.

S'il n'eut point été gris, avant d'entrer, s'il ne se fut point complèté à boire ses bocks, Carousse se serait grisé en contant ses blagues.

Car on avait fait cercle autour de lui.

C'était bien toujours le même boute-en-train, qu'on ne se lassait point d'entendre. La brebis égarée était revenue au bercail.

Tout le monde le connaissait au « Russe Follichon » et tout le monde lui faisait fête.

Nous ne prétendrons point qu'il n'y eut là que des malfaiteurs, des voleurs, des vagabonds et des escrocs.

Il s'y trouvait aussi pas mal d'ouvriers et même de jeunes bourgeois, placés sur le meilleur chemin possible pour devenir ce que leurs compagnons de bouteilles étaient depuis longtemps.

Autour de la table, où perrorait, jacassait, gouaillait, le père Carousse, se pressaient de nombreux auditeurs. On applaudissait

aux discours du chiffonnier ivre et on l'encourageait à de plus fortes incohérences.

— Que veut dire ceci ! l'entendit-on crier soudain, en prenant un air indigné. Tous les verres sont vides ! Hola ! Golinsky, vieux mangeur de chandelles, n'as-tu plus de poison dans ton officine ? Apporte à boire sur le champ à ces messieurs. Ce sont tous mes amis intimes, de respectables gouapes, d'honorables fripouilles, qui cadrent à merveille avec mon commerce de chiffons. Eh bien, tavernier du diable ! n'as-tu pas entendu ?

Cependant, Golinsky, d'ordinaire si pressé de pousser à la consommation, regardait attentivement le bout de ses ongles.

— Et qui me paiera ? Serait-il indiscret de le demander ?

— Comment, vieux loup de l'Ukaine, ex-déporté de Sibérie ? Lorsque je commande, j'ai l'habitude de payer. Tu penses, peut-être, que je n'ai pas le sou ? Regarde-moi donc un peu ceci ? Sont-ce là des chiffons, double empoisonneur ?

En prononçant ces mots avec emphase, le père Carousse tira de la poche de son gilet les cinq billets de cent dollars et les jeta dédaigneusement sur la table.

Aussitôt, comme par un coup de magie, tout bruit cessa dans l'assommoir, un moment auparavant si bruyant et si animé.

Tous fixèrent des yeux stupéfaits sur les billets étrangers et les reportèrent avec méfiance sur leur imprudent possesseur.

On n'aurait pas évalué la fortune du vieux chiffonnier à quarante sous, seulement, et voilà qu'il lançait sur la table la succession d'un millionnaire. Car personne qui ne crut avoir entrevu une fortune incalculable.

— Bah ! s'écria enfin une voix railleuse, ces billets-là ne valent pas un sou. Ils sont contrefaits. Qui sait sur quel monceau d'ordures les a ramassés le père Carousse ?

— Il n'a qu'à les mettre avec ses autres déchets, dit en riant un autre. Golensky n'en donnerait pas le moindre canon d'eau de vie.

— Imbécille ! s'écria irrévérencieusement Golinsky, qui avait prestement ramassé les billets et les examinait par transparence pour y retrouver la marque d'usage. J'en donne autant de champagne qu'on en pourra boire... c'est à dire jusqu'à concurrence de deux mille quatre cents francs, s'il plait au vieux boire ou d'en abreuver vos gosiers indésaltérables.

— Les billets seraient donc véritables? demanda une voix cassée, celle de Salomon Bénas, l'usurier Juif, entré justement dans l'assommoir au moment où l'ivrogne jetait sur la table la fortune inespérée, saluée, il y avait une heure à peine, avec une si triomphante joie.

— Faites donc voir, dit-il, en arrachant les billets à Golinsky pour les examiner plus attentivement.

Au bout d'une seconde :

— Que ne suis-je aussi sur d'avoir une année favorable que ces papiers représentent d'authentiques dollars américains, Voyez. Lorsque vous découvrez dans la pâte même ce filet rouge, il n'y a point de doute à avoir sur la valeur réelle du billet. Le plus habile faussaire ne saurait l'imiter.

Puis, se tournant vers le vieux chiffonnier qui, pendant toute cette discussion, était resté gravement assis et tambourinait des doigts sur la table :

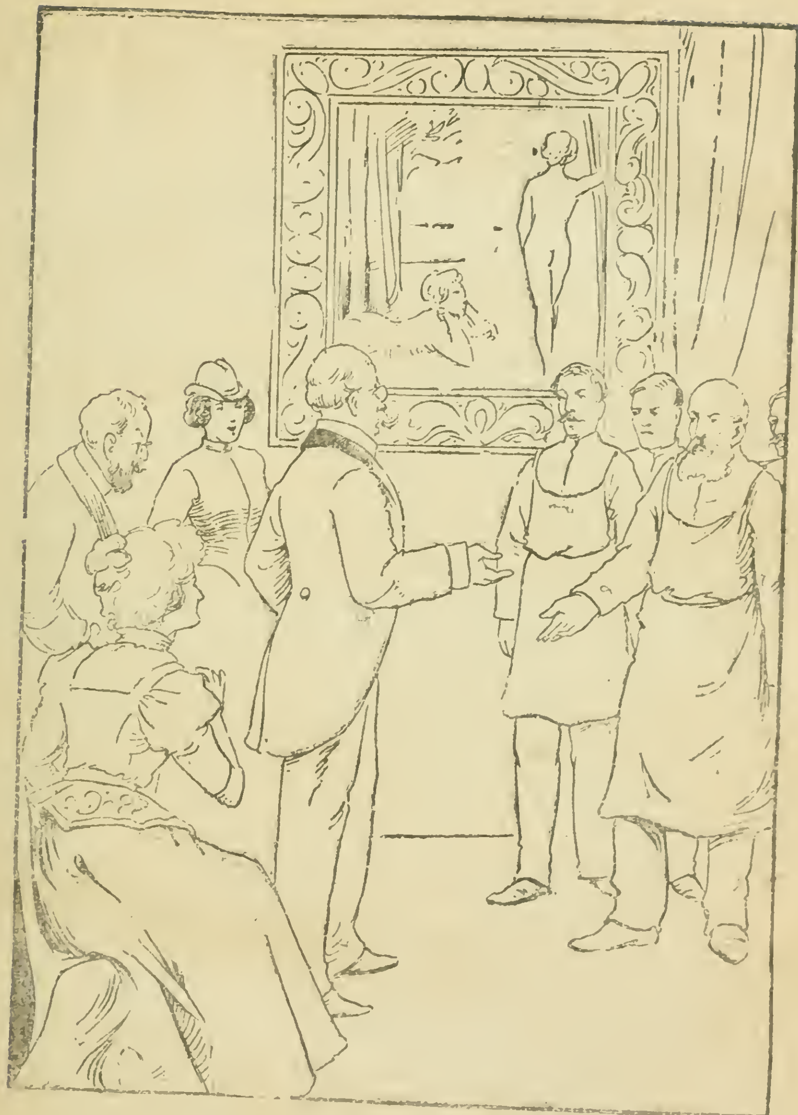
— Comment vous va-t-il, père Carousse. Voulez-vous que nous baclion une petite affaire ensemble ? Je vous donne deux mille francs de vos billets sans vous demander comment il se fait que vous ayez tant d'argent en votre possession.

— Malin ! murmura Golinsky à l'oreille du Juif. Un bénéfice net de quatre cent francs ! Vous ne vous mouchez pas du pied ? Mais part à deux et je me tais.

— Convenu gronda Salomon Bénas.

L'usurier sortit de sa poche un crasseux portefeuille et en tira pour deux mille francs de menus billets de banque, qu'il posa sur la table devant le père Carousse.

ALFRED DREYFUS



Vous leur direz que je diminue les salaires...

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

— Est-ce que les miens ne valent pas davantage ? demanda ce dernier, qui dans son ivresse croissante ne se souvenait même plus de la somme à laquelle il avait évalué sa nouvelle fortune.

— Je vous ai calculé ça au cours le plus élevé de la bourse, répondit Bénas et ne suis même plus bien certain de ne pas y mettre du mien.

— Mais il y aura un verre de cognac pour arroser le marché ? balbutia l'ivrogne, repris par son vice.

— Cela va sans dire, mon bon ami ! répondit Salomon Bénas d'un ton affable. Eh ! Golensky, du cognac et dans le verre le plus sérieux que tu trouveras sur ton comptoir.

Le mastroquet en apporta plein un verre à absinthe, et de sa fabrication naturellement.

Le chiffonnier le vida d'un trait, en jurant que de sa vie il n'avait bu cognac plus velouté.

Golinsky reçut de Bénas les deux cents francs du partage et les deux amis se retirèrent dans un coin vide de l'assommoir pour combiner quelque autre coup.

— Mes enfants, s'écria au bout d'un instant le joyeux cabaretier russe, en sautant sur une chaise, et en faisant mine de bénir l'assistance, puisque nous voilà si bien réunis entre bons zigs, je vous propose un petit jeu des salons. Je prends la banque, pour commencer et tant pis si elle saute entre mes mains !

La motion fut accueillie avec enthousiasme.

On rapprocha les tables et Golinsky alla prendre, dans son comptoir, un paquet de cartes graisseuses.

Puis, le banquier, se plaçant vis à vis du père Carcusse, distribua les cartes, sur lesquelles les joueurs s'empressèrent de déposer leurs mises, monnaie d'argent ou de cuivre, mais ce dernier en majorité.

Tout le monde prit part au jeu et les plus rapés de l'honorable compagnie sortirent de leurs poches malades leurs derniers sous.

Seul, Carousse ne mit rien, protégeant d'une de ses larges et rudes mains ses billets de banque, qui formaient un assez gros tas sur la table.

Un observateur perspicace eut pu voir, à son regard égaré et farouche, qu'en ce moment, en lui, un dernier reste de volonté et de raison combattait encore l'envahissante ivresse.

Il voulait s'arracher à ces lieux séducteurs mais dangereux et réagir contre les fumées de l'alcool.

Y réussirait-il ? Son bon ange viendrait-il le protéger ?

En ce moment, la porte du cabaret s'ouvrit et trois nouveaux clients y pénétrèrent.

Nouveaux, c'était le cas de le dire, car aucun des habitués présents ne se souvenait les y avoir vus auparavant. Mais à en juger par leur extérieur ils n'étaient certes point déplacés dans un pareil milieu.

C'étaient deux hommes et une femme.

L'un des premiers avait les cheveux roux et point de barbe. Le second portait court, sa barbe grise, et tenait une harpe, retenue à l'épaule par une courroie en cuir.

La femme était jeune et belle mais ses vêtements, comme ceux de ses compagnons, attestaient d'une existence vagabonde et aventureuse.

— Des musiciens ambulants ou des saltimbanques, murmura Golinsky, habitué à voir de pareils hôtes alimenter son commerce !

Du coin de l'œil, il fit signe au garçon de comptoir de servir les nouveaux venus, car les mises étaient sérieuses et la partie de nature à réclamer toute son attention.

Les trois saltimbanques s'attablèrent dans un angle du cabaret. Ils se firent servir à boire et à manger, et se mirent à souper sans paraître s'inquiéter d'autre chose que d'eux-mêmes.

Après avoir expédié leur sommaire repas, il semblèrent s'absorber dans une conversation animée.

Pendant ce temps, la partie continuait, mais d'une façon

assez calme, car il s'en fallait que les mises fussent aussi fortes que Golinsky ne l'avait espéré et celui sur lequel comptaien surtout les deux compères, semblait ne pas se soucier du jeu.

Salomon Bénas était allé s'asseoir à côté du vieux chiffonnier.

— D'où vient que vous ne jouez pas, père Carousse? demanda-t-il d'un air innocent.

Le vieillard, ivre, releva la tête, comme sortant d'un songe.

— Parceque je n'ai pas d'argent, répondit-il.

— Pas d'argent? Vieux farçeur! Lorsque vous avez là, devant vous, deux mille francs?

— Ceci, c'est ma maison des champs, dit le chiffonnier, en serrant plus fort de la main ses billets de banque.

Mais Salomon Bénas ne lâchait point prise si facilement.

— Votre maison des champs? demanda-t-il. Où ça? N'avez-vous pas un logis, bien commode, dans la cave, ici, derrière l'écurie?

Mais Carousse se fâcha.

— Va-t-en au diable, vieux Youpin! répondit-il brutalement. Tu m'as assez trompé et volé, durant ta garce de vie. Mais cet argent là, tu ne me le subtiliseras point. Il est à mon petit fils, à mon chéri. C'est pour lui que je veux acheter une maison et un champ, hors Paris, pour nous retirer tous les deux à la campagne.

— Tout cela pour deux mille francs! lui siffla railleusement à l'oreille le perfide usurier.

Mais abandonnant le ton moqueur pour l'accent du plus cordial intérêt.

— Veux-tu que je te dise, mon vieux Carousse?... Tu sais si je t'ai jamais été de mauvais conseil. Deux mille francs, c'est à peine de quoi acheter une chaumière, sans un pouce de terrain autour. Pourquoi ne pas chercher à décupler ton capital? Qui ne risque rien, n'a rien. Passe-moi ces misérables billets que je les joue, en ton nom, contre ce Crésus de Golinsky.

Gros jeu, surtout, pour faire sauter la banque ! Avec un peu de bonheur, et tu en as toujours eu, vieux soiffard, je veux être pendu si en moins d'une couple de minutes tes deux mille francs ne montent point à dix mille !

Le chiffonnier ivre ne lui opposa qu'une faible résistance.

— Traite-moi d'imbécile et de maladroit, reprit l'usurier, en lui parlant toujours à l'oreille, appelle-moi voleur si tu ne sois d'ici les poches plus remplies d'or que tu n'en sauras porter. C'est alors que tu pourras mener une vie de baron avec ton gosse !

— Oui, mon garçon doit devenir baron pour le moins, affirma Carousse, la langue pâteuse. Mais, pour cela, il s'agit de ne pas perdre mon argent. Gagner, à la bonne heure. Gagner, entends-tu, Salomon Bénas ?

— Cela va sans dire, répondit le Juif en grimaçant.

Salomon Bénas partagea aussitôt les billets de banque en trois paquets.

— Tu vois, dit-il au chiffonnier. Comme cela, tu n'es pas obligé de risquer le tout à la fois et, en cas de perte, tu as deux réserves à faire donner.

— Deux réserves, c'est vrai, balbutia l'ivrogne. Mais où me faut-il mettre ? On pipe si fort ici, et puis, je n'y vois plus bien clair.

Le Juif, guidant la main de Carousse, lui fit faire sa mise sur un des paquets de cartes alignés par Golinsky qui, cela va sans dire, avait adroitement fait sauter la coupe.

— La dame, cria joyeusement Salomon d'une voix assez élevée pour que le cabaretier l'entendit, malgré le vacarme général.

— La dame de cœur, répéta Carousse, en avançant déjà la main.

Mais la banque avait le roi.

Golinsky jeta prestement une pièce de dix sous à l'heureux

joueur qui avait retourné l'as et attira non moins vivement à lui les billets du père Carousse.

— Bah ! Ça ne signifie rien ! murmura Salomon à l'oreille du chiffonnier, en lui tapant amicalement sur l'épaule. La banque va te recracher ça, et dare-dare encore.

— Recracher ! dit Carousse. Il faut qu'elle recrache. L'argent de mon petit ! Pas de ça Lisette.

Et il avala le nouveau verre de cognac placé devant lui sans qu'il eut eu besoin de le commander.

— Faites votre jeu, messieurs, cria Golinsky.

— Voilà ! dit Salomon Bénas, poussant lui-même, cette fois, le deuxième paquet de billets de billets de banque vers la carte du père Carousse. La dame nous a porté malheur... Eh ! eh ! rien d'étonnant à notre âge. Mais nous allons bien voir. Oh ! oh ! Qu'est-ce que je disais ! Un roi, cria-t-il d'un air triomphant.

Golinsky allongea la lèvre d'un air piqué. Un roi ! Il lui fallait l'as pour l'emporter.

Mais cet as, tout naturellement encore, il le retourna.

— Banquo ! dit-il d'une voix tranquille, en rafflant toutes les mises, y compris, et en premier lieu, celle du père Carousse.

Le chiffonnier releva péniblement la tête.

Son visage flamboyait et ses yeux, à moitié clos, à la suite de libations répétées se rouvrirent démesurément.

Aux deux terribles coups qui venaient de lui être portés, les fumées de l'ivresse se dissipaient lentement.

— Encore une mise, s'écria-t-il d'un voix rauque en avançant, cette fois, son dernier paquet de billets de banque, sans y être poussé par Salomon Bénas. Ni dame ni roi ne m'ont porté bonheur. Je m'en vais retourner un valet... Ça me rappellera mon garçon, car le roi c'est moi et la dame... ma chèvre ! Les jeunes gens se doivent assistance entre eux...

— Ah ! ah ! ah ! fit l'usurier, riant aux éclats. Voilà le pèr

Carousse qui fait des rapprochements philosophiques. Nous allons rire.

— Oui, nous allons rire ! répéta le chiffonnier. Mais un instant. Garçon, un citron s'il vous plait !

Golinsky et Bénas échangèrent un coup d'œil alarmé. Ils savaient que le père Carousse se débarrassait de ses plus fortes « cuites » au moyen d'un seul citron.

— En attendant, jouons, dit le cabaretier, s'empressant de battre les cartes et de les distribuer.

— Un instant, ai-je dit, cria le père Carousse. Le feu n'est pas à vos cartes, j'espère. Nous avons tout le temps. Ah ! voilà le citron demandé. Merci, garçon, je ne t'oublierai pas.

Il coupa le citron par le milieu, en succa les deux moitiés et en avala jusqu'à la chair.

L'acidité du fruit exerça comme toujours un résultat immédiat chez l'ivrogne. Comme par enchantement, il se sentit plus qu'à demi dégrisé.

Il clappa des lèvres avec une grimace.

— C'est pas agréable à boire, dit-il, mais souverain pour l'estomac.

— Peut-on commencer, maintenant ? demanda Golinsky d'un ton d'impatience.

Carousse inclina la tête et le cabaretier ayant battu les cartes et fait couper, se mit en devoir de les distribuer.

Au même instant, le chiffonnier entendit une voix qui lui murmurait doucement à l'oreille :

— Demandez à battre les cartes vous-même. Le filou vous a déjà refait deux fois.

Le père Carousse se retourna vivement.

Derrière lui se tenait le saltimbanque, aux cheveux roux. Le vieillard à la harpe s'était placé près de la chaise de Golinsky. Quant à la jeune femme, elle semblait garder la porte.

Carousse cligna de l'œil.

— Passez-moi les cartes, Golinsky. Je voudrais leur donner un coup de peigne.

Le banquier pâlit et échangea un nouveau regard avec Salomon Bénas. Mais il n'osa s'opposer à une demande faite assez fréquemment en pareille société et à pareil jeu.

Carousse battit soigneusement les cartes et les remit au banquier qui fit couper.

Mais Golinsky était un grec de première force. Rien qu'à regarder le biseau des trois cartes, échues au vieux chiffonnier, il reconnut l'intérieure pour un as.

Salomon Bénas reçut et comprit son regard de détresse.

Feignant de trébucher, il tomba sur la table, la main étendue. Cette main, en se retenant, se posa sur les cartes de Carousse, qu'elle sépara.

Vivement, en s'excusant, il les remit en place, mais en intervertissant l'ordre.

Golinsky jeta un regard rapide sur les cartes et cligna des paupières, en guise d'approbation.

Puis, tâtant lui-même le biseau de sa première carte, il dit tranquillement :

— Allons, en voilà assez. Rien ne va plus !

Et retournant sa carte après que les joueurs eurent tous retourné la leur.

— C'est moi qui ai le valet, dit-il et toi, un dix seulement. Mon bon Carousse, tu as perdu.

CVII

Un nouveau coup

Le chiffonnier qui s'était levé, retomba sur sa chaise, avec une sourde exclamation.

Il semblait anéanti, mais sa torpeur ne dura point longtemps.

Pourpre de colère, il se redressa, sauta par dessus la table, avec une vigueur et une agilité que personne n'eut attendues de lui et se rua sur Golinsky.

Celui-ci alla rouler sur le carreau avec sa chaise.

Rugissant et écumant de rage, le père Carousse l'avait saisi d'une main à la poitrine et de l'autre abaissa son poing fermé vers le blême visage de l'escroc.

— Mon argent, cria-t-il d'une voix hâletante. Rends-moi mon argent ! Tu me l'as volé en trichant, gredin. Tu as fait sauter deux fois la coupe, et maintenant encore, tu n'as gagné que pa un nouveau truc. Mon argent, ou je t'étrangle.

— Au meurtre ! A l'assassin ! cria Salomon Bénas, qui se sauva en sautant par une fenêtre de l'arrière-salle, donnant sur la cour.

L'honorable société ne s'étonna point de cette fugue.

C'était une chose bien connue, dans la haute comme dans la basse pègre parisienne, que le Juif n'aimait pas les coups et disparaissait généralement au premier horion.

Mais pour être poltron, Salomon Bénas n'en était que plus pratique.

Profitant du tumulte, il avait fait main-basse, sans qu'on n'y prit garde, sur un des paquets de billets de banque et l'était allé mettre en sureté, en même temps que sa précieuse personne.

Golinsky, pendant ce temps, faisait des efforts désespérés pour se débarrasser de la poigne du chiffonnier, qui lui meurtrissait la poitrine du genou.

En temps ordinaire, la chose lui aurait été facile, car il était autrement vigoureux que le vieillard, miné par l'abus des liqueurs fortes.

Mais le père Carousse semblait avoir retrouvé, pour la circonstance, des forces herculéennes.

Le chiffonnier serrait la gorge du cabaretier russe avec une telle énergie que celui-ci sentait la respiration lui manquer.

— Veux-tu ma rendre mon argent? criait toujours Carousse. Rends le, ou je te tords le cou comme un poulet! Cet argent n'est pas à moi, continua-t-il d'une voix lamentable. Il appartient à mon garçon, à mon petit André...

Il devait étre consacré à assurer son avenir! Je voulais l'emmener vivre à la campagne, pour qu'il y devint fort et bien portant, car ce petit là n'est pas fait pour respirer l'air humide d'une cave!...

Quoi! que veux tu dire? Que cet enfant n'est pas à moi, peut-être... Qu'il appartient à une famille riche... Et après, dis le, si tu l'oses! Mon argent, il me le faut, ou sinon!... Ne me pousses point au désespoir! Je rendrai plutôt André à ses parents et leur apprendrai ce qui est arrivé...

Je ne l'ai pas volé, moi. On ne peut rien me faire. Pour la dernière fois, chenapan, veux-tu me rendre la fortune d'André? Tu te tais? Tu secoues la tête... Meurs donc comme un chien!

Carousse aurait exécuté sa menace et bien véritablement étranglé Golinsky, devenu bleu et dont les yeux lui sortaient de la tête, mais il en fut empêché à temps.

Un des témoins de cette scène qui, jusqu'à ce moment, n'y avait pris aucune part, était brusquement intervenu.

Ce témoin, c'était la jeune femme, entrée dans le cabaret avec les deux saltimbanques.

Dans les discours incohérents de l'ivrogne, penché sur Golinsky, les derniers mots l'avait frappée.

Pour qui l'eût observée, en ce moment, le nom d'André semblait surtout avoir produit sur elle une impression extraordinaire.

André !

Ce nom avait-il donc un pouvoir magique ?

Comme sous l'impulsion d'un courant magnétique, la jeune femme avait couru vers les deux hommes.

Pâle comme la mort, les yeux dilatés et les mains tremblantes, elle se trouva soudain derrière le père Carousse.

Le saisissant par les deux épaules à la fois, elle le tira avec tant de vigueur de dessus le corps du cabaretier suffoqué, que le vieux chiffonnier, lâchant sa proie, alla rouler à la renverse.

Péniblement il se releva et à l'aspect de la jeune femme, qui lui barrait le chemin :

— Que voulez-vous de moi, la belle ? demanda-t-il, d'une voix rauque. Pourquoi m'empêcher d'étrangler ce misérable ?

La jeune femme saisit les deux mains du vieillard.

A peine l'émotion subite, dont elle était saisie, lui permettait-elle de parler.

— Dites-moi, répondit-elle avec effort. Ne me cachez rien de la vérité. Vous avez prononcé tout à l'heure le nom d'André. Vous disiez que l'enfant appartenait à une famille riche ?

Carousse redevint furieux.

— Mon enfant ! cria-t-il d'une voix rude. Mon petit fils ! Qu'est-ce que ça vous regarde, à vous ?

— Non, ce n'est pas votre enfant à vous, ce n'est pas votre fils, s'écria l'inconnue. Vous l'avez dit tantôt. Ce n'est pas vous

qui l'avez volé, c'est un autre. Je le sens aux battements de mon cœur, c'est mon fils, c'est mon enfant que vous tenez caché.)

On me l'a volé, on l'a enlevé par ruse. Mais, maintenant, tout me le dit... Je ne me trompe pas, je suis sur la vraie trace. Mon enfant est ici, tout près, et je ne vous laisserez que lorsque vous me l'aurez rendu, à moi, sa mère!

Et la malheureuse femme — dans laquelle nos lecteurs ont reconnu depuis longtemps Lucie Dreyfus — se cramponnait au bras du vieux chiffonnier.

Un silence profond règnait maintenant dans le cabaret, où tout le monde semblait frappé de stupeur.

Les deux vagabonds, qui étaient entrés avec la pauvre Lucie, se placèrent rapidement à ses côtés.

Sur le visage du père Carousse, en proie à un trouble profond, se peignaient tour à tour les sentiments les plus opposés, la colère, la douleur, l'attendrissement et l'angoisse.

Soudain, cependant ses traits reprirent une expression plus calme.

— Lâchez-moi, madame, dit-il, d'une voix sourde. Lâchez-moi et écoutez-moi tranquillement, vous n'aurez point à le regretter.

Lucie lâcha le bras du vieux chiffonnier.

Celui-ci se redressa avec une dignité soudaine.

Les dernières traces d'ivresse avaient disparu en lui.

— Le père Carousse n'a été toute sa vie qu'un rien qui vaille, dit-il, et il n'est pas devenu meilleur depuis, autrement il ne se serait pas laissé entraîner en une pareille compagnie. Il ne se serait pas laissé aller à boire et n'aurait pas, surtout, perdu l'argent destiné à son garçon!...

Mais le vieux et misérable chiffonnier n'est pas assez dénaturé pour refuser à une mère au désespoir de lui rendre son enfant. Oui, madame, si André est vraiment votre fils, vous l'emmène-

rez avec vous. C'est lui qui doit décider de la chose, car dans quelques minutes vous pourrez le serrer contre votre cœur.

— Mon enfant! sanglotta Lucie. Je le reverrai!

— Oui, vous le reverrez, répondit tristement Carousse. Mais il y a, sur terre de méchantes gens, madame. Vous ne vous étonnerez pas qu'avant de vous rendre l'enfant, j'exige la certitude absolue que vous n'avez pas été envoyée ici par ceux qui s'acharnent à la perte de la famille de mon petit André. Dites-mo votre nom, d'abord.. Dites-moi qui vous êtes?

— Qui je suis? Je me nomme Lucie Dreyfus et suis la femme de l'infortuné capitaine, injustement condamné à la déportation à vie.

Le vieux harpiste arracha sa fausse barbe grise et dit à son tour :

— Et moi, je suis le beau frère de madame, l'oncle de l'enfant volé. Je m'appelle Mathieu Dreyfus.

La stupéfaction des spectateurs de ce drame croissait de plus en plus.

Mais cette stupéfaction devait bientôt arriver à son comble, se changer en effroi, lorsque le troisième personnage, pris par tout le monde et par Golinsky, lui-même, pour quelque escamoteur ambulant, ota tranquillement sa perruque rousse et son nez postiche.

— Moi aussi, je tiens à me faire reconnaître, dit-il d'une voix railleuse. Car je pense bien ne pas être tout à fait ici un étranger.

Le geste et les paroles provoquèrent une sensation égale.

Tous les habitués du « Russe Folichon » tournèrent instinctivement les yeux vers la porte de sortie et une même exclamation échappa à toutes les lèvres :

— Gilbert, le directeur de la police secrète!

Parmi ceux qui cherchaient le plus vivement possible à

s'esquiver, était Golinsky, quoique à peine remis de la mortelle étreinte du vieux chiffonnier.

Mais en deux sauts, Gilbert l'eut rejoint.

Dirigeant vers lui le canon d'un revolver, il s'écria d'une voix tonnante :

— Que personne ne bouge ! Et toi, gredin, pas un pas, pas un geste ou je t'abats, comme un chien enragé.

Le mastroquet du « Russe Folichon » demeura immobile, plus blanc que les tables de marbre de son bouge.

— Enfin, j'ai surpris tes sacrées manigances, continua Gilbert, en passant lestement les menottes à Golinsky. Les preuves que j'en ai aujourd'hui t'enverront siffler pour quelques années derrière les verrous et ton tapis-franc sera fermé.

— Mais je n'ai rien fait contre la loi, gémit le Slave. Ce n'est pas parceque je donne à jouer et ai tenu la banque, qu'on peut me condamner à une forte peine.

— Tenu la banque ? Oui, tu l'as tenue. Je t'ai vu, trois fois, faire sauter la coupe, et escroquer deux mille francs à ce vieux chiffonnier. N'essaie point de nier. Je connais toutes vos maniques et ne t'ai pas perdu de l'œil. Maintenant, en route. Je sais bien où pincer ton digne compère, le Juif Salomon Bénas.

Gilbert porta un sifflet à ses lèvres et dix agents de la paix se précipitèrent dans l'assommoir.

Malgré ses protestations d'innocence, Golinsky fut entraîné au dehors, ainsi que quelques habitués, reconnus par les agents comme des malfaiteurs depuis longtemps recherchés par la police.

Lorsque l'atmosphère fut un peu assainie, sous ce rapport, Gilbert se tourna vers le chiffonnier, resté entre Mathieu et Lucie et répondant d'un air désolé et piteux à leurs questions.

— N'ayez pas peur de nous, père Carousse, dit le directeur de la police secrète, d'un air bienveillant. Il ne vous arrivera rien de désagréable si vous nous rendez l'enfant de bonne volonté.

Vous avez été un grand pêcheur, autrefois, mais la police, qui à l'œil sur vous autres, sait que, depuis quelque temps, vous vous conduisez fort bien.

— Je suis un grand misérable, murmura Carousse, car j'ai failli à mon serment, en me remettant à boire. L'enfant me l'avait bien dit : « Dieu te punira, si tu manques à ton serment. » Et Dieu m'a puni. Bien durement, hélas ! puisqu'il m'a repris le petit. Car maintenant, je vais me retrouver seul, comme avant. Il était ma lumière. Lui parti, je retombe dans les ténèbres !

Et le malheureux vieillard se mit à pleurer amèrement. Il semblait beaucoup souffrir et se couvrit le visage de ses mains ridées.

Lucie lui mit la main sur l'épaule.

— Ne pleurez pas, bon vieillard, lui dit-elle. Je vous promets que vous pourrez revoir André, quand il n'habitera plus avec vous. Vous avez soigné et aimé mon enfant et cela me reconcilie avec vous. Mais ne faites pas languir plus longtemps une malheureuse mère. Rendez-lui son fils. Chaque minute que je passe loin de lui, maintenant, me paraît un siècle. Venez, père Carousse, conduisez-moi vers notre enfant.

Le vieux chiffonnier regarda autour de lui comme s'il sortait d'un rêve.

— Notre enfant, avez-vous dit, madame ? Ah ! soyez bénie pour cette parole. Elle me lave de bien des hontes et me relève à mes propres yeux. Et maintenant, suivez-moi à ma cave. C'est ici tout près, dans la cour même de cette maison. Mais n'aurez-vous point crainte et dégoût, madame, de descendre dans le taudis souterrain d'un chiffonnier, dans un caveau avoisinant les catacombes ?

— Je descendrai aux Enfers pour en ramener mon enfant ! répondit Lucie.

Elle saisit la main du père Carousse et le tira hors de l'Assommoir.

Gilbert et Mathieu les suivirent.

Qui pourrait décrire les impressions ressenties par la pauvre femme, si souvent et si rudement éprouvée, en traversant la cour malpropre sur laquelle donnait la cave, refuge de l'enfant volé ?

Son cœur de mère était à la fois pénétré de douleur et débordant de joie.

Enfin, elle allait revoir l'enfant de ses entrailles, le fils de l'infortuné et adoré Alfred Dreyfus. Elle allait l'étreindre sur son cœur, après une si longue absence. Du moins, cette douleur là serait enlevée à sa vie de martyre ?

Elle tremblait d'anxieuse attente.

Comment retrouverait-elle le petit André, au point de vue physique et moral ?

Dans quel affreux séjour allait-elle reprendre possession de lui ?...

Ils étaient arrivé devant l'écurie.

Le père Carrousse ouvrit avec précaution la trappe inclinée, conduisant à son habitation souterraine.

— Attention, dit-il. Voici l'escalier, mais il est peu sur.

Mais peine inutile que de recommander la prudence à une mère qui brûle d'embrasser son fils.

Lucie descendit comme un trait les marches branlantes.

— André ! André ! cria-t-elle, lorsqu'elle se trouva à l'entrée de la sombre voûte. Mon enfant, mon cher petit, accours vers moi.

Mais aucune voix humaine ne lui répondit.

Elle entendit seulement le bèlement d'une chèvre.

— Que veut dire cela? s'écrie le père Carousse, Pourquoi le petit ne répond-il pas? N'aie pas peur, André, mon chéri. C'est

moi, le père Carousse et ceux que j'amène sont de braves gens !

Mais tout resta muet comme une tombe.

Lucie et le vieux chiffonnier se précipitèrent ensemble dans la cave.

A la lueur tremblante d'une lampe ils explorèrent tout le souterrain, fouillèrent tous les coins.

Gilbert et Mathieu les aidaient dans leurs infructueuses recherches.

Plus de cent fois l'un ou l'autre cria :

— André ! André ! Où es-tu donc ? Réponds-nous, au nom du Ciel !

Mais soudain le père Carousse se frappa le front des deux poings.

— Je comprends tout ! cria-t-il. Ah ! comment n'ai-je point tout de suite pensé à cela ? Oui, il n'en faut point douter, ce ne peut être qu'elle. André a été volé ! André nous a été de nouveau enlevé !...

La Bohémienne, la maudite Bohémienne, qui m'a séduit avec son argent et m'a fait boire de l'absinthe ! C'est elle qui m'a soûlé, pour emmener l'enfant !

— Quelle Bohémienne ? demanda vivement Gilbert. Voyons, père Carousse, contez nous ça. Mais ne lanternons pas, car le temps est précieux.

Pendant que Lucie, éplorée et se tordant les mains, se laissait aller sur le petit lit de camp, où une heure auparavant reposait, peut-être, son fils ; pendant que Mathieu Dreyfus cherchait vainement à consoler sa belle-sœur, le vieux chiffonnier dit au directeur de la police secrète comment Méliora — ainsi qu'elle avait dit se nommer — comment la Tzigane hongroise, arrivée d'une façon si extraordinaire des Catacombes dans sa propre cave avait été recueillie et soignée par André et lui même.

— Elle m'a récompensé par la plus lâche ingratitude, sanglota-il, en terminant son récit. Elle m'a volé mon petit. Mais la robe de soie noire dont je lui avais fait cadeau, elle l'a laissée ici. Probablement qu'elle ne la trouvait pas assez à la mode !

Le directeur de la police secrète qui avait écouté le père Carousse avec une attention soutenue, s'avança vers Lucie et Mathieu, qui formaient un groupe douloureux dans un autre angle du souterrain.

— Ne désespérez point encore, leur dit-il. Malgré tout, malgré cette terrible déception, nous avons fait un grand pas vers le but que nous poursuivions ensemble. Nous savons maintenant que le petit André a été enlevé par une Bohémienne, qui n'a qu'un œil. Et le diable y serait, qu'on me casse de ma charge de directeur de la police secrète, si avant trois jours je n'ai point démêlé cet écheveau là. Je la retrouverai, dussé-je faire fouiller tout Paris. Venez, ne perdons pas un instant. Je m'en vais mettre tous mes limiers sur la piste de cette Tzigane là.

Un léger espoir se glissa dans l'âme de la pauvre Lucie.

Aussitôt, tous les quatre abandonnèrent la cave déserte.

Gilbert avait jugé nécessaire d'emmener le père Carousse pour reconnaître la Bohémienne dans le cas où il capturerait quelque drôlesse de sa race et répondant à son signalement.

Il y avait un peu plus d'un quart d'heure qu'ils avaient quitté le souterrain, lorsqu'un des tas de chiffons, amoncelés dans le fond de la cave, se souleva.

Une créature malingre et falotte en sortit à quatre pattes, puis se dressa avec précaution sur ses pieds.

C'était Salomon Bénas.

Il s'étira les bras, fit jouer les articulations de ses jambes, puis se caressant la barbe :

— C'est le cas de dire, murmura-t-il philosophiquement, qu'un mal est presque toujours doublé d'un bien.

Le vieux Juif se frotta les mains avec satisfaction,

— Récapitulons, reprit-il. Les agents ayant cerné la maison, dans ma détresse je me suis réfugié ici. Mais loin, de me causer aucun dommage, leur arrivée et ma propre angoisse me procureront de nouveaux et jolis bénéfices. En effet, vautré sous ces chiffons, où vingt fois, par exemple, j'ai manqué d'être découvert, j'ai pris connaissance d'un secret d'importance. Or, qui dit secret, dit argent. Et celui-ci vaut une fortune ! Une Bohémienne, qui n'a qu'un œil à volé l'enfant du capitaine Dreyfus. Je connais quelqu'un qui me paiera cette nouvelle là le prix que je lui en demanderai.

Tout en se livrant à ce monologue, Salomon Bénas s'était dirigé vers l'escalier de la cave.

Mais avant d'y atteindre, il faillit tomber, ses pieds s'étant embarrassé dans quelque chose, tombé à terre.

Ce quelque chose, c'était la robe de soie noire dont Carousse avait hérité de la mère Cazotte, bien entendu sans l'assentiment de la respectable défunte.

— Une robe en fort bon état, ma foi ! murmura-t-il. Qui eut pensé trouver pareille chose dans les loques du père Carousse. La laisserai-je ici, pour que quelqu'un, en entrant dans cette cave, se casse le cou dessus, comme j'ai failli me le casser ? Non ! Je serais coupable... Décidement, je l'emporte... Personne ne me voit d'ailleurs...

Vivement, le Juif roula le lourd vêtement, le glissa sous son bras et s'esquiva, pendant que la chèvre, laissée seule, bêlait plaintivement.

CVIII

Profondeur de scélératesse

— Acquitté !

C'est en criant joyeusement ce mot que le sinistre major pénétra dans l'élégante et luxueuse chambre à coucher de sa maîtresse, la noble dame de Bellancy.

Elle lui ouvrit les bras et le serra avec passion sur son cœur.

— Acquitté ! répéta-t elle. On n'a donc pu invoquer aucune preuve décisive contre toi ? As-tu pu refuter toutes les accusations de ce maudit Mathieu Dreyfus ? Ah ! cheri, je savais que tu finirais par triompher de tes ennemis.

Le beau ténébreux se laissa tomber dans un fauteuil.

Il s'épongea avec un foulard la sueur dont était couvert son front hautain et audacieux.

— Tonnerre ! répondit-il, cette fois l'affaire à été chaude ! La plainte avait été régulièrement introduite auprès du conseil de guerre et il y avait contre moi un tas de génantes présomptions, que dis-je, des preuves. Mathieu Dreyfus s'était donné un mal du diable pour les rassembler.

La question se posait dans les termes suivants :

« Quel est le traitre, le capitaine Dreyfus où le major Esterhazy ? »

Là dessus, me voilà mis sur la sellette et rudement encore. On me reproche ma vie dissolue — les puritains ! — On produit

certaines lettres, que j'ai eu l'imprudence d'écrire, dans le temps à un camarade — il n'y a plus d'amis — lettres dans lesquelles, entre autres appréciations... poivrées des hommes et des choses de la politique j'exprimai le vœu d'une guerre nouvelle où une centaine de mille soldats français, tomberaient sous le sabre de quelques compagnies de uhlanss. J'étais fort nerveux à cette époque là et mécontent de ne pas voir mes talents appréciés à leur valeur. Bref, j'avais oublié que si les paroles s'envolent les écrits restent.

Ces sacrées lettres ont bien failli me casser le cou. Mais j'ai su arriver à la parade.

— « Non seulement, m'écriais-je avec indignation, ces lettres ne sont pas de moi, mais elles ont dû être forgées par mes ennemis, auxquels tous les moyens sont bons pour me perdre. Et cela, parce que j'ai contribué à purger la patrie d'un traître exécrable, qu'on veut réhabiliter, au discrédit et à la déconsidération de l'armée tout entière. »

Entre nous, belle Pompadour, l'argument était de nature à faire hausser les épaules au plus obtus des magistrats. Mais mes juges l'acceptèrent sans protêt. Parbleu ! J'en sais bien plus sur le compte des aigles de l'Etat-major, qu'ils n'en pourraient soupçonner sur le mien. En cas de lâchage, ils me savaient homme à manger le morceau. Bref, ils se sont souvenus du proverbe : « Les loups ne se mangent point entre eux. »

Le beau ténébreux se laissa aller à un accès de sinistre gaîté et ses yeux pétillèrent d'une malice infernale.

Mme de Bellancy caressa amoureusement sa noire chevelure de sa blanche main, puis, s'asseyant sur ses genoux, elle lui jeta les bras autour du cou.

— Enfin, l'important, c'est que tu sois acquitté, dit-elle, et je puis me vanter d'avoir contribué à ce résultat. Ces traîneurs de sabre, transformés en juges, s'imaginaient qu'ils auraient pu tirer de moi quelque chose qui te liât les mains à leur égard.

Mais je leur ai fait faire du chemin. Es-tu content de moi, mon beau major ?

— De toi ? Je serais bien difficile ! N'es-tu point toujours ma belle, mon intelligente, ma dévouée Pompadour ?

— Et c'est moi seule, de nouveau, que tu aimes, maintenant, moi seule ?

— Toi seule, je te le jure.

— Et cette misérable Bohémienne, qui pendant trop longtemps, par ses sortilèges, avait réussi à désunir nos cœurs, si bien faits pour s'entendre, l'as-tu complètement oubliée ?

— Méliora ? Je n'y pense pas plus qu'aux neiges de l'an dernier. Et si je la revoyais paraître devant moi...

— Oh ! tranquillise-toi à ce sujet, mon cher, interrompit Pompadour. Tu ne reverras plus jamais ta belle Tzigane, car elle est morte !

— Morte ?

— Oui, répondit rudement Pompadour, se dégageant des bras d'Esterhazy et se dressant devant lui. Je l'ai attirée dans les Catacombes où elle doit être morte de faim.

Un frisson glacial courut dans les membres du sinistre major.

C'était décidément une terrible et dangereuse femme que cette Pompadour !

— Tu le vois, mon trésor, poursuivit sur le ton le plus calme l'horrible créature, je parle moins que je n'agis. Voilà ma façon à moi, de débarrasser mon chemin d'impudentes rivales. Seulement, je t'avertis d'une chose, mon bon. Ne me donnes plus de sujets de jalousie. Cela dans ton propre intérêt. J'ai la haine aussi violente que l'amour et si l'on m'outrage, je suis en état d'anéantir celui pour lequel autrement je me jetterais au feu !

Mais avant qu'Esterhazy eut pu répondre à cette menace, elle lui ressauta au cou et couvrait son visage de baisers brûlants.

— Non, non, il ne faut me croire, mon chéri, cria-t-elle avec

une amoureuse frénésie, en le serrant plus étroitement sur sa poitrine. Ne crains point que jamais je tente rien contre toi. Je t'aime trop pour cela !

Cependant, le beau ténébreux jugea opportun de donner un autre tour à la conversation.

— Si tu m'aimes tant que ça, dit-il en riant, prouve le moi en me donnant quelque chose à manger. Je n'ai rien pris depuis ce matin et j'ai une faim de loup.

— Viens donc, mon beau loup, répondit Pompadour, en riant, elle aussi. Ton diner est là qui t'attend.

Et le prenant par le bras, elle le conduisit dans la pièce voisine où se trouvait une table toute servie.

Des huitres, une tranche de saumon, un poulet rôti, une becassine, un pâté de foie gras, du caviar et autres mets recherchés, cuisinés à la perfection par le Vatel de la Bellancy, composaient le menu.

Le digne couple attaqua avec entrain les victuailles abondamment arrosées d'une Léonville exquis et de champagne frappé.

Mais la séance était à peine commencée, qu'un valet vint avertir monsieur le comte qu'un vieux Juif insistait pour lui parler sur l'heure, bien certain, disait-il, que monsieur le comte était ici.

— Pas besoin de tant de paroles, dit la voix de Salomon Bénas, debout dans l'entrebaillement de la porte. Le major ne peut qu'être charmé de me recevoir.

— Salomon Bénas ! s'écria le beau ténébreux, désagréablement surpris.

Madame de Bellancy fit signe au valet de se retirer sur le champ et l'usurier, riant dans sa barbe, opéra son entrée avec force salutations.

— Vous poussez loin l'impudence ! s'écria le sinistre major, en allant à sa rencontre. Comment avez-vous osé me pourchasser

jusqu'ici, dans une maison étrangère? Allons, videz-moi le plancher, vieux coquin! Je n'ai plus rien à faire avec vous.

— Monsieur le comte, répondit Salomon Bénas, avec un calme souverain, faites-moi jeter à la porte si le cœur vous en dit, mais auparavant écoutez-moi. Ah! que j'ai couru pour ne pas vous manquer. Et qu'il sent bon ici! Pauvre vieillard, je n'ai pas seulement pris le temps de déjeûner, tant l'objet qui m'amène est grave et sérieux!... Un poulet rôti et du bon vin! Bien heureux ceux qui peuvent se payer de pareils festins.

Plus fine et plus souple qu'Esterhazy, et se disant que pour sortir ainsi de son humilité, le Juif devait, en effet, apporter de bien sérieuses nouvelles, Pompadour le fit asseoir et le débarrassa de son chapeau.

Puis, en dépit des regards irrités du beau ténébreux, qui se promenait à grands pas dans la chambre, elle glissa devant Salomon Bénas une assiette, chargée d'un bon morceau de volaille et lui remplit un plein verre de fin bordeaux.

— Il y a ici, dit l'usurier bien des choses que la loi de Moïse me défend de manger, comme aliments impurs et il nous est interdit, aussi, de nous servir d'assiettes et de plats, employés par des Chrétiens. Mais nécessité fait loi. Vous êtes en danger, monsieur le comte, et c'est ce qui me fait violer les préceptes de ma religion.

Il enfourna dans sa large bouche un énorme blanc de volaille et l'avala presque sans mâcher ce qui le força à verser par dessus un plein verre de vin.

Le beau ténébreux s'arrêta et fixa son noir regard sur l'usurier, occupé de mettre les bouchées doubles.

— Je suis en danger, moi? demanda Esterhazy. Que voulez-vous dire, par cela, Salomon Bénas?

— Je veux dire ce que je dis, répondit le Juif, étendant une épaisse couche de foie gras, sur une tranche de pain. La Tzigane, vous savez bien...

Le couple tressaillit et Bénas mordit tranquillement dans sa tartine.

— Eh bien! s'écrièrent en même temps Esterhazy et Pompadour.

— Eh bien, dit le Juif, remplissant son verre, la Tzigane a volé l'enfant... A votre santé... Ce gosse n'a vraiment pas de chance... Le père Carousse l'avait volé précédemment... et avant lui, madame de Bellancy... Ce pâté est délicieux... Dieu d'Abraham, si jamais la chose s'ébruite, quel scandale, quel désastre!.. Une goutte de champagne, vous permettez.. Et comment pourrait-elle ne point s'ébruiter, puis Gilbert, le fin policier et Mathieu Dreyfus sont sur la trace...

Ces paroles incohérentes pour tout autre furent très bien comprises par ceux auxquels elles étaient adressées.

Pompadour et le beau ténébreux échangèrent un regard d'effroi.

Salomon Bénas, faisant agir ses larges dents, comme la meule d'un moulin, broyait une moitié de la bécasse.

Un long silence s'ensuivit.

— De quel enfant parlez-vous? demanda enfin le sinistre major, affectant l'indifférence.

— De quel enfant?... Quel dommage que la loi de Moïse nous défende le gibier! De quel enfant? Et de quel autre s'agirait-il, sinon du propre fils du condamné de l'Ile du Diable?... Allons, vous me comprenez bien... Du petit André... Dreyfus.

Il avala un nouveau verre de champagne glacé.

— Et cette Tzigane, qui a volé l'enfant, demanda Pompadour, est-ce que nous la connaissons?

— Je pense bien que oui. Elle s'appelle Méliora... C'est toute une histoire voyez-vous... Cette diablesse est arrivée à moitié morte dans la cave du père Carousse, par les Catacombes... Et lui l'a recueillie et soignée.

— Elle vit donc encore! s'écria Pompadour avec explosion. Elle a donc échappé...

Esterhazy, vivement ému, avait recommencé sa promenade dans la chambre.

— Je te récompenserai richement pour cette nouvelle, Salomon Bénas, dit-il en s'arrêtant. Mais tu le seras doublement si, aujourd'hui encore, tu peux me retrouver cette femme.

— Je l'ai retrouvée, monsieur le comte. Et savez-vous où vous pourrez la trouver vous-même ?... Dans votre propre logis.

— Chez moi ?... Impossible !

— Quand je vous dis qu'elle y est et l'enfant aussi. Je voulais d'abord vous aller trouver dans votre charmant logement, monsieur le comte, et c'est comme ça que j'y ai vu entrer la Tzigane avec le gosse. Comme elle n'est pas ressortie, je présume qu'elle vous attend. Elle veut probablement vous remettre l'enfant en mains propres.

— Elle croit peut-être, en agissant ainsi, regagner ton amour, dit la Bellancy à l'oreille du beau ténébreux. Mais je la mettrai carrément à la porte et à coups de pied, encore.

— Calme-toi, répondit le sinistre major. Méliora se prendra, cette fois, à ses propres filets. Mais passons dans ta chambre à coucher. Nous y arrêterons la ligne de conduite à tenir.

Tous deux quittèrent la salle à manger sans que Salomon Bénas s'en formalisât. Bien au contraire.

Un quart d'heure plus tard, ils reparurent, joyeux et dégagés. Ils avaient combiné ensemble un plan infernal.

Salomon Bénas avait mis le temps à profit. Ce vieillard coriace, qui s'était exercé à manger pour plusieurs jours, lorsqne l'occasion se présentait de le faire aux dépens dss autres, avait non seulement dévoré la moitié du succulent déjeuner et bu tout le vin, mais encore mis les reliefs dans ses larges poches.

Le sinistre major le congédia en lui glissant dans la main deux billets de cent francs et, ayant arrêté lui-même une voiture de louage, se fit conduire grand train chez lui.

. . . .

Lorsque Esterhazy ouvrit la porte de sa chambre à coucher, Méliora se dressa devant lui.

Il chercha l'enfant des yeux, mais au bout de quelques instants, seulement, remarqua, couchée sur le divan, une forme grecile, recouverte d'un drap.

Ce devait être le petit André.

Cependant, le beau ténébreux avait dû se faire violence pour ne point laisser échapper un cri de stupéfaction, à l'aspect de son ancienne maîtresse.

Etait-il possible à une jeune femme de changer si complètement en aussi peu de temps ?

Qu'était devenue la triomphante beauté, dont il y avait tout au plus six semaines il était si passionnément épris ?

La femme qu'il avait devant lui n'était que l'ombre de Méliora, la Reine des Eaux. Elle avait horriblement maigri, ses traits s'accusaient durement, ses joues, autrefois pleines étaient rentrées.

Non seulement elle avait perdu un de ses yeux, mais celui qui lui restait, n'avait plus à beaucoup près le feu ensorcelant de jadis.

Méliora avait vieilli, en quelques semaines, de trente ans.

Néanmoins le traître et hypocrite scélérat feignit d'éprouver la plus grande joie en la revoyant.

— Te voilà enfin revenue, Méliora, s'écria-t-il. Oh ! comme j'aspirais après toi et combien m'a torturé l'incertitude où j'étais de mon sort ! Viens sur mon cœur, ma chérie ! Ah ! Dieu ! Que t'est-il donc arrivé à l'œil ?

La Tzigane se jeta dans ses bras.

— J'ai payé mon amour pour toi de la perte d'un de mes yeux, répondit-elle en pleurant et il m'en a presque coûté la vie. O Esterhazy, si je suis revenue ici c'est pour te dire que je ne puis vivre sans toi et pour te rendre un service signalé.

— Est-ce que sans service du tout, tu ne serais pas toujours la bienvenue, trésor de mon âme !

Il l'embrassait avec une feinte tendresse et la serrait passionnément sur sa poitrine.

Après qu'ils eurent consacré quelques minutes à leurs caresses, la Tzigane courut au sofa et souleva la couverture qui y était jetée.

— Connais-tu cet enfant ? demanda-t-elle, en lui montrant le petit André profondément endormi.

— Grand Dieu, c'est le fils du capitaine Dreyfus !

— Ton ennemi mortel, ajouta la Tzigane. Je sais de quelle importance il est que tu rentres en possession de cet enfant, car si on le rendait à sa mère tu aurais à craindre qu'il ne racontât comment et par qui il a été volé ! Eh ! bien, cet enfant, le fils de ton ennemi mortel, je l'ai ramené entre tes mains.

— Jamais je n'oublierai le service que tu me rends !

Et le sinistre major couvrit de baisers les joues maîgres de Méliora.

— Maintenant, reprit-il, j'ai à t'apprendre quelque chose que tu pourras considérer comme la récompense de ton fidèle amour. Ta rivale, ton ennemie, Mme de Bellancy, ne se trouve plus à Paris.

Méliora le regarda d'un air heureux.

— Cela est-il bien vraie ? demanda-t-elle, d'une voix qui tremblait encore au seul souvenir.

— Je te le jure. Du reste, elle pourrait y être restée que ce serait tout un. Il n'y a plus rien entre moi et cette misérable femme.

— Tu ne l'aimes donc plus du tout ?

— Je la méprise ! Je l'ai surprise en flagrant délit de trahison. D'abord, je voulais la tuer, mais j'ai réfléchi qu'il serait honteux à moi de souiller mes mains de son sang infâme et j'ai rompu nos liens d'une autre façon en la chassant de la villa qu'elle

occupait jusqu'ici et qui est ma propriété personnelle ainsi que tout ce dont elle disposait, d'autre part.

Si j'ai pris cette résolution c'est surtout en apprenant la perfidie avec laquelle elle t'avait attirée dans les Catacombes, pour débarrasser son chemin d'une rivale aimée. Elle a quitté Paris le jour suivant et, si mes renseignements sont exacts, se trouve actuellement à New-York. Quant à toi, pauvre chérie, qui as tant souffert, à cause de moi, pleine réparation te sera faite. La villa habitée aux Champs Elysées par Mme de Bellancy est toujours vide. Rien n'y a été changé, depuis son départ et même la plupart des anciens domestiques sont restés à leur poste. Je t'en supplie, Méliora, accepte cette habitation de ma main et viens t'y établir, reine de mon cœur. Sois pour moi ce que tu était auparavant et garde-moi ta foi.

— Eternellement, éternellement ! s'écria la pauvre dupe, extasiée. Je te le jure !

De nouveau elle tomba dans les bras du sinistre major, dont les paroles séductrices auraient enlevé ses dernières défiance si elle en eut encore nourries à son égard.

— Ne perdons point de temps, reprit Esterhazy. J'ai une voiture en bas, et vais t'installer sur le champ dans ta nouvelle demeure. Je suis certain que tu t'y plairas, ma chérie.

— Je me plairai partout où tu seras, répondit la Tzigane. Et tu resteras près de moi, n'est-il pas vrai ?

— Toujours ! En peux-tu douter ? C'est ma plus grande félicité que te t'appartenir tout entier... Seulement, cette nuit, je serai obligé de m'absenter pour quelques heures.

Le sinistre major indiqua l'enfant endormi.

— Il faut que je l'éloigne à jamais de Paris, répondit-il à voix basse. Tu comprends que s'il demeure dans mon voisinage, il pourrait me devenir fatal. Viens, maintenant, ma chérie. Je vais t'emmener où plus personne ne pourra troubler notre bonheur.

Combien facilement se leurre le cœur d'une femme qui aime!

Méliora ne pouvait se soustraire au charme que, de nouveau, exerçait sur elle le beau ténébreux.

Elle reprit l'enfant, toujours endormi, descendit les marches de l'escalier, sans qu'il se réveillât et monta avec Esterhazy dans la voiture.

Mais lorsqu'elle fut entrée dans la luxueuse habitation de la Bellancy, et qu'elle eut traversé qnelques-unes de ses pièces richement décorées et meublées, elle se sentit oppressée par une vague angoisse, dont les baisers du beau ténébreux eurent promptement raison.

Ils étaient arrivés dans la chambre à coucher où se dressait le large et superbe lit de Mme de Bellancy.

Le major prit l'enfant des mains de la Tzigane et l'étendit doucement sur la couverture. Puis il attira Méliora sur un divan en lui murmurant à l'oreille de captivantes paroles d'amour.

Sur un guéridon se trouvaient un plateau avec une carafe de cristal, remplie de vin et deux verres.

Le major remplit ces dernier.

Ce devait être du vin capiteux d'Espagne ou de Portugal, car un parfum pénétrant se répandit aussitôt dans la chambre.

— Buvons à notre bonheur, Méliora, dit le beau ténébreux. Vidons jusqu'à la dernière goutte le calice d'amour et puis je sècherai tes lèvres par un baiser.

Ils levèrent leurs coupes, en échangeant un regard passionné.

Les verres tintèrent et la Tzigane se renversant en arrière, but entièrement le sien.

— Ah! quel malheur! s'écria Esterhazy.

Sa coupe lui avait glissé des mains et s'était brisée sur le tapis.

— Bah! reprit-il en riant, si le vin manque le baiser tient toujours.

Il étreignit amoureusement sa victime qui se laissa aller sur le divan.

Comme en un rêve elle sentit le baiser d'Esterhazy brûler ses lèvres.

Ses tempes battaient et les pensées s'entrechoquaient sous son front brûlant. Il lui semblait entendre bruire à ses oreilles les flots de la vaste mer.

En ce moment, à son côté, elle vit ou crut voir se dresser soudain, le fantôme d'Aladar Forkatz, qui lui souriait d'un air triste.

Puis, une lourde et invincible torpeur s'empara d'elle. Ses yeux se fermèrent et elle perdit connaissance.

Le beau ténébreux, qui l'avait tenue pendant tout ce temps serrée contre sa poitrine, se leva.

— Elle dort ! murmura-t-il.

— Oui, le narcotique a produit son effet! lui répondit une voix de femme.

C'était celle de Mme de Bellancy.

Elle était sortie de derrière une psychée, placée dans un des angles de la chambre à couche.

Les sourcils froncés et les yeux brillants d'un feu sombre elle s'approcha de la Tzigane endormie.

Avec un geste brusque, elle tira un poignard de son sein.

— Maintenant, elle est en ma puissance, cette maudite gronda-t-elle d'une voix rauque. Et cette fois, elle n'échappera plus à ma vengeance. Comment elle est sortie des Catacombes? Comme elle appuyait ses lèvres sur les tiennes! Comme elle savourait tes témoignages d'amour! Quel regard triomphant elle promenait autour de cette chambre dont elle me croyait chassée! Recule-toi, Esterhazy, que je répande tout son sang.

Elle voulut se précipiter sur la jeune femme narcotisée mais le sinistre major l'arrêta en la saisissant si rudement par le poignet qu'elle ne put réprimer un cri de douleur.

Sa main meurtrie laissa tomber le poignard.

— Insensée ! dit le sinistre major à sa maîtresse. Veux-tu nous mener tous deux à la guillotine ?

— Faut-il donc qu'elle continue à vivre ? demanda Pompadour en grinçant des dents. Faut-il qu'elle m'échappe pour la seconde fois ?

— Non, répondit le major, elle disparaitra, mais sans laisser de traces. Elle mourra. Mais la tuer ici, dans ta maison, nous exposerait trop facilement à être découverts. Et c'est ce qu'il faut éviter. Ecoute-moi. Je te dirai ce qu'il faut faire de cette malheureuse. Jusqu'au lever du jour, qu'elle repose ici tranquillement. Il vaudrait même mieux que nous la déposions sur ton lit car elle pourrait tomber de ce divan et se réveiller plus tôt qu'il ne convient. Aide-moi à l'y coucher.

Pompadour, malgré son dépit, n'osa pas s'opposer à la volonté de son amant.

Ils soulevèrent doucement Méliora et la couchèrent sur le lit à côté de l'enfant, dormant toujours.

— Demain, reprit le major, avant que le soleil ne se lève, je transporterai la Tzigane dans ma voiture vers un lieu où personne ne puisse me voir et d'où elle disparaitra à jamais.

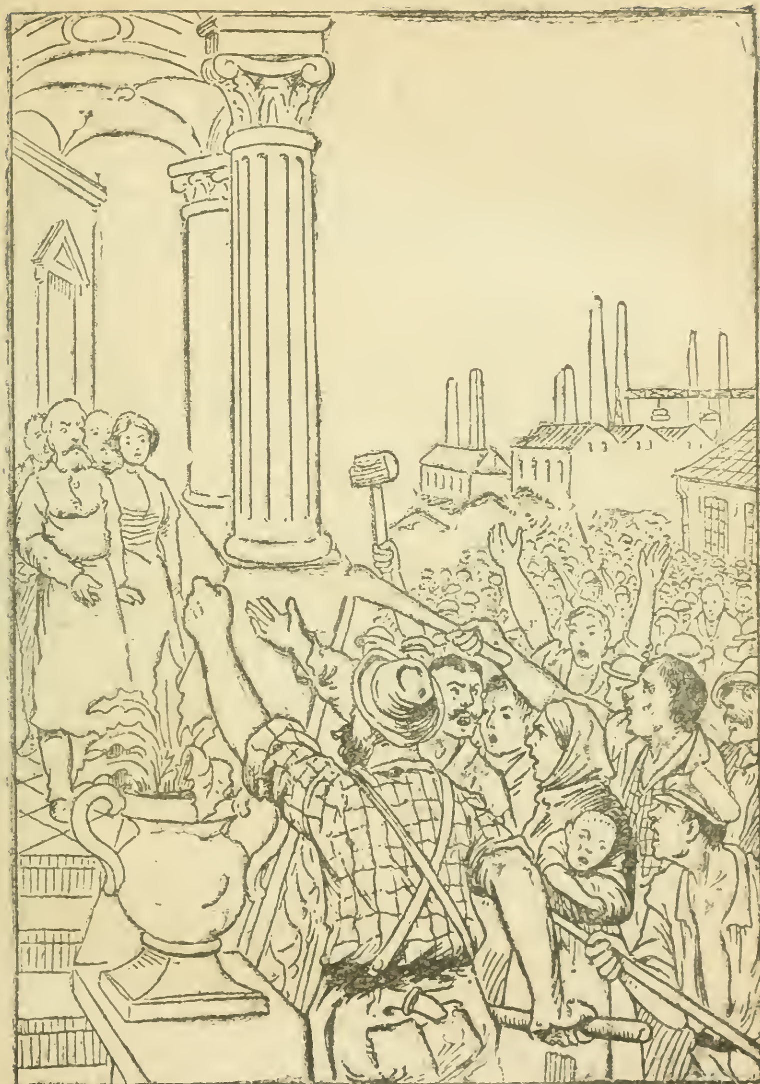
— Et quel est cet endroit ? Où est-il situé ?

— C'est mon secret, que je ne confierai pas même à toi, répondit le sinistre major, sur un ton qui ne permettait point d'insister. D'ailleurs, j'ai de l'ouvrage pour toi aussi. Es-tu prête à l'exécuter ? La chose n'est point sans péril et demande autant d'habileté que de sang-froid.

— Alors, il vaut mieux que ce soit moi qui m'en charge.

Esterhazy consulta sa montre.

— Il est à peine huit heures, dit-il. A neuf heures part le train express qui arrive au Hâvre, à deux heures du matin. C'est celui qu'il faut prendre, en emportant l'enfant. Lorsque tu seras arrivée là-bas, au lieu de descendre à l'hôtel tu loueras une



A bas le coquin ! s'écrièrent les grévistes.

barque pour faire, seule, une promenade en pleine mer. Quand je dis, seule, n'emmène point de batelier, mais n'oublie pas l'enfant. Je sais que tu rames fort bien et sais diriger un bateau. Ce n'est pas toi qui aurais peur des vents et des flots.

— Lorsqu'il s'agit de te servir, je ne crains rien, répondit Pompadour, avec le fanatisme de la passion. Mais j'ai un doute...

— Un doute? Lequel?

– Quel pêcheur me confierait sa barque, à moi, une femme, seule, et cela au milieu de la nuit? Est-ce qu'agir ainsi n'éveillerait point de fâcheux et dangereux soupçons.

— Ne t'inquiétes de rien. J'ai songé aussi à cela. Lorsque tu te trouveras sur le port, marche tout droit, en gardant la mer à droite, tu arriveras, au bout d'une demi-heure, devant une chaumière, à moitié ruinée, occupée par un pêcheur et par sa femme. On l'appelle là-bas le vieux Cyrus. C'est un misanthrope, un sauvage, mais un brave homme. Tu te présenteras en mon nom et lui demanderas la barque, au « Grand-Œil ».

— La barque au « Grand-Œil » ? Que signifie ce singulier nom ?

— Rien du tout, ma chère, répondit en riant le beau ténébreux. Un simple mot de passe qui prouvera au pêcheur que c'est bien de ma part que tu viens.

— Bien. Je m'adresserai donc au vieux Cyrus. Et après ?

— Après ? Quelle question puérile ? N'as-tu donc rien compris? Tu partiras avec l'enfant, pour faire ta promenade en mer, mais tu reviendras sans lui.

— Ah! Il faut que je le noie?

— Là, là! Tu l'embrasseras et le cajoleras bien fort, au contraire, mais ce ne seras point de ta faute s'il échappe à tes bras maternels et tombe à la mer par accident.

— Un accident? Un meurtre!

— Ce ne serait pas le premier qui tu aurais sur la conscience,

ma belle Pompadour, dit le beau ténébreux d'une voix sarcastique. Mais ne perdons point inutilement notre temps. Adieu. Hâte-toi de te rendre à la gare avec l'enfant. Ta voiture est toujours à ta disposition, n'est-ce pas?

— Je viens de faire atteler.

— A merveille, dit le sinistre major. S'il en est ainsi, je ne te retiendrai pas plus longtemps. Cette nuit même, je dois avoir un entretien sérieux avec le colonel D. Mais je serai de retour vers deux heures, pour débarrasser ton logis de la Tzigane. Ne ferme donc point ta chambre à coucher et donne ordre à tes domestiques de ne pas s'inquiéter, quoi qu'ils entendent cette nuit

— Je ferai comme tu me l'ordonnes, mon bien-aimé, dit d'une voix soumise l'impérieuse Pompadour. Mais embrasse-moi, une dernière fois, avant que nous nous séparions.

— Folle! Je t'embrasserai encore bien des fois, je l'espère, à ton retour. Mais pourquoi pleurer?

— Je l'ignore moi-même, murmura la jeune femme. Mais la mission dont tu me charge me remplit d'angoisse. Ce voyage nocturne au Hâvre... Il me semble que c'est le dernier que j'entreprendrai jamais et que je ne te reverrai plus.

Le diabolique personnage étreignit la jeune femme sur son cœur.

— Tu n'es qu'un grand bébé, lui dit-il, d'une voix moitié fâchée, moitié tendre. Va, nous ne serons complètement heureux que lorsque cette pierre sera écartée de notre route, — Et en parlant ainsi, il montrait l'enfant endormi. — Maintenant adieu. De la résolution et de l'adresse.

— Adieu, Esterhazy, adieu!

Elle l'étreignit comme si elle n'eut plus voulu se séparer de lui et l'embrassa avec passion.

Le beau ténébreux dut employer une douce violence pour mettre fin à ses caresses, trempées de larmes.

Drapé dans un ample manteau et le chapeau rabattu sur les yeux, il se précipita au dehors.

Lorsque la porte se fut refermée sur lui, il s'arrêta au moment, essuya son front, où perlaient quelques gouttes de sueur et alluma une cigarette.

— Du diable ! murmura-t-il, en descendant les Champs-Elysées Cette double comédie me cause de grands cassements de tête ! Mais quel chef d'œuvre en fait d'intrigue, que de tromper deux maîtresses à la fois et de les faire s'entredétruire l'une, l'autre. Le colonel avait raison. Il faut que je me débarasse des femmes avec lesquelles j'ai entretenu des rapports jusqu'ici. Le conseil de guerre a eu beau m'acquitter il y a, désormais, à Paris, sans parler d'ailleurs, des centaines de mille esprits défiants qui ont absout Dreyfus du crime de trahison et sont prêts à m'en charger ! Et ça ne peut plus que faire boule de neige. C'est pourquoi, il faut que je tienne ma chandelle plus droite qu'autrefois. Les femmes, surtout, lorsqu'elles aiment bien, comme ces deux diablesses, sont toujours imprudentes. La jalousie leur fait perdre la tramontane. La Tzigane en sait trop, à mon sujet, pour ne point disparaître. Et Pompadour la suivra. De cela je suis bien certain. Le bâteau « Grand-œil » du vieux Cyrus y mettra bon ordre.

Le sinistre major poussa un strident éclat de rire, qui fit se retourner les rares promeneurs, attardés aux Champs-Elysées, à cette heure un peu tardive déjà.

Reprenant aussitôt son calme, il poursuivit sa route du pas nonchalant d'un honnête bourgeois, incapable de faire du mal à une mouche.

. . . .

Cependant, Pompadour avait suivi en tous points, les instruction de son amant.

Après s'être habillée à la hâte, pour le voyage, elle avait sonné ses domestique, pour les avertir de ne point bouger de

leur chambre quoiqu'ils entendissent dans le courant de la nuit.

Il est vrai que le personnel de confiance de la Bellancy, avait été fort fort réduit depuis que, pour des raisons de prudence, elle ne donnait plus à jouer chez elle.

Il se composait seulement, à cette heure, du cocher, d'une cuisinière, d'une femme de chambre, et d'une servante à tout faire, assez habitués à recevoir de pareils ordres.

Dix minutes plus tard, Mme de Bellancy montait avec l'enfant qu'elle avait réveillié, dans une voiture arrêtée devant la porte du jardin.

Au grand galop, les chevaux la menèrent à la gare Saint-Lazare, où elle prit ses billets pour le Hâvre.

Le train express était prêt au départ. Pompadour y prit place, et coucha, à côté, sur la banquête, le petit André qui s'était rendormi en souriant.

Comme l'avait fait Mélioria, elle avait dit au pauvre enfant qu'elle le ramenait à sa mère.

Tout cela, elle l'accomplit comme en un rêve et, au dernier moment, lorsque retentit le sifflet du départ, elle serait revenue sur ses pas, si cela lui eut été encore possible.

Jamais, encore, elle n'avait entrepris de voyage dans de semblables et étranges dispositions.

Était-ce remords ou pressentiment ?

CIX

Nuit sanglante !

Les évènement que nous venons de rapporter, avaient eu lieu le même jour, dans la soirée duquel, Tête-de-Mort, le mendiant aveugle, s'était introduit furtivement dans la villa de Mme de Bellancy.

Nos lecteurs se souviendront des circonstances dans laquelles le vieux bandit avait découvert le logis de son ex-compagne, devenue sa plus mortelle ennemie et avait concu un plan effroyable pour étancher enfin sa soif de vengeance.

Munie d'un couteau bien affilé, d'une corde et de quelques vivres, il s'était donc caché dans la cave de la villa.

Les heures s'écoulaient et il demeurait immobile dans son coin pendant que son imagination lui peignait en traits de feu tous les détails de la scène qu'il ne pourrait voir avec les yeux du corps.

Cette fois, la misérable « largue » ne lui échapperait point !

Il avait enfin réussi à la dépister, il se trouvait tout près d'elle, sous le même toit et il ne s'agissait plus pour lui que de parvenir jusqu'à sa chambre à coucher.

Pour un aveugle, cette tâche semblait bien difficile, sinon impossible.

Comment réussirait-il à trouver cette chambre et à la distinguer entre toutes celles d'une habitation qui lui était totalement étrangère ?

Impossible !

Combien il lui serait facile de se tromper, de pénétrer dans une chambre plutôt que dans une autre, de prendre pour le lit où couchait Pompadour, celui d'un domestique ou d'une servante, qui appellerait au secours, se jetterait sur lui et se rendrait maitres du visiteur nocturne, privé de la vue !

Cependant, Tète-de-Mort ne douta point un instant de la réussite.

Son esprit était resté vivace et pénétrant et ce n'était point à la légère qu'il s'était introduit dans la maison de sa redoutable ennemie. S'il n'avait plus d'yeux, son odorat s'en était afiné d'autant. Presque toujours la perte d'un sens accroit la sensibilité des autres.

Tête-de-Mort, ne pouvant voir son gibier humain, l'éventerait, à la façon d'un chien de chasse.

Il savait que son infidèle et cruelle moitié, affectionnait un parfum, à l'exclusion de tous les autres, une espèce de patchouli.

Tous ses vêtements étaient impreignés de ce parfum, des plus pénétrants, dont elle allait jusqu'à embaumer les draps de son lit.

Rien de plus aisé, dès lors, à Tête-de-Mort, qui le connaissait bien, de se guider à la seule odeur.

Tel était le calcul du bandit.

Certainement, Pompadour n'avait pas dû changer de parfum, depuis leur séparation. Tout autre lui montait autrefois à la tête.

Combien des fois, jadis, s'en était-il énivré lui-même, en roulant dans ses mains amoureuses les beaux cheveux de la redoutable syrène !

Tête-de-Mort n'avait point de montre, mais il avait demandé l'heure à la Louve, avant de se glisser dans la villa.

Avec la rare faculté qu'ont les aveugle de se rendre compte de

la marche du temps, lorsqu'il évalua à une heure celui qu'il avait déjà passé dans la cave, il fit un nœud à sa corde.

Cette opération, répétée d'heure en heure, le mena jusqu'à minuit.

L'aveugle compta les nœuds fait à la corde et se dit que l moment d'agir était venu.

Avec une grande habilité, il défit les nœuds indicateurs de l'heure, et s'enroula la corde autour des reins.

Puis, il vida, tout entière, la bouteille de vin, à laquelle il n'avait fait que toucher jusque là.

La généreuse liqueur lui rendit toutes les forces de sa robuste jeunesse.

Mettant dans sa poche, le couteau fermé, Tête-de-Mort se redressa.

— Je viens, belle Pompadour, je viens, murmura-t-il d'une voix lugubre. Il y a trop longtemps que nous vivions loin l'un de l'autre. Comme nous sommes bel et bien mariés, mignonne, il convient de nous rapprocher un peu. Bientôt on nous déposera, tous les deux, sur la même couche mortuaire. Ah ! Ah ! Ce nous sera comme un second lit de noces !

L'aveugle atteignit à tâtons la porte de la cave, laissée ouverte. Mais eut-elle été fermée, il connaissait le secret de faire jouer toutes les serrures, au moyen d'un clou tordu, que même, dans sa nouvelle carrière de mendiant, il n'avait point cessé de porter sans cesse sur lui.

A pas de loup il monta l'escalier de pierre. Pour ne pas faire de bruit, il avait ôté ses souliers et allait doucement sur ses gros bas de laine.

Parvenu, sans encombre, au rez-de-chaussée, il s'arrêta et, le nez en l'air, comme un chien de chasse, flaira l'atmosphère.

Il n'était point probable que la chambre à coucher de Mme de Bellancy fut établie si bas. Les mains étendues, Tête-de-Mort chercha et trouva la rampe d'escalier. Le parfum cherché, encore

vague et faible semblait venir à sa rencontre, descendant du haut.

Sans hésiter il monta, mais l'oreille au guet et redoublant encore de précautions.

Retenant sa respiration et se retenant à la rampe, il se glissa, comme un Indien, sur la piste de guerre, le long du large escalier, orné d'un tapis.

Personne! Tous devaient dormir.

En quelques instants, il se retrouva à l'étage, arrêté devant une porte.

Après avoir hésité un instant, il tourna doucement le pommeau.

La porte glissa sans bruit et le parfum, cette fois, frappa en plein les narines avides du bandit qui faillit défaillir d'émotion. Tout son sang lui reflua au cœur et il dut s'arrêter de nouveau.

Les mains toujours étendues, il reprit son voyage nocturne, contournant une table qui se trouvait sur son chemin.

Au bout de quelques pas, sa main rencontra les plis lourds d'une portière.

Il l'écarta doucement, poussa sa tête à l'intérieur et écouta.

L'athmosphère, tout entière, maintenant, était chargée des délicats effluves du parfum aimé.

Tout était tranquille. Non, point, cependant. Il entendit la calme respiration d'une personne endormie.

Il touchait au but!

Pas de doute! Il se trouvait au seuil de la chambre même de Pompadour!

L'aveugle dut faire sur lui un effort surhumain pour ne point pousser un cri de triomphe.

Désormais, sa victime ne pouvait plus lui échapper.

Il fit un pas en avant.

Depuis bien longtemps, il ne s'était trouvé dans la chambre à coucher de sa traîtresse et criminelle moitié.

Sa main droite étreignit fortement le couteau dont il s'était muni.

Sa gauche, assurant sa route, rencontra enfin les rideaux d'un lit. Il se pencha et écouta la respiration de la dormeuse.

Certain que sa proie ne pouvait plus lui échapper, il se laissa aller à lui toucher doucement le visage de la main.

Comme il la trouva changée, depuis qu'il ne l'avait *vue* ! Son visage lui apparut tout autre. La cicatrice de la blessure que son couteau lui avait faite, à la ferme de Montreuil-sous-bois, semblait totalement disparue. Ses joues étaient creusées, ses cheveux étaient devenus moins soyeux

Mais le parfum qui l'enveloppait toute était resté le même.

L'aveugle sortit le couteau de la poche. De l'autre main il secoua la dormeuse et lui cria à l'oreille, d'une voix terrible.

— Eveille-toi... Eveille-toi ! Voici le vengeur !... Nous allons fêter joyeusement la nuit de nos secondes noces.

Cependant, la femme endormie ne s'était pas réveillée.

Tête-de-Mort s'effraya.

Le sort jaloux l'aurait-il prévenu ? Lui aurait-il enlevé au dernier moment le triomphe, si longtemps attendu, de sa vengeance ?

Sa femme venait-elle justement de succomber à une mort naturelle ?

Non, Dieu merci ! Elle vivait ! Il sentait se soulever et s'abaisser doucement son sein charmant.

Tête-de-Mort ouvrit son couteau et de la pointe piqua le bras rond et satiné de la dormeuse.

Il sentit le sang chaud ruisseler sur sa main. Cette fois, *elle*, allait bien s'éveiller.

Et en réalité, le lourd sommeil, provoqué artificiellement, s'évanouit.

Méliora s'éveilla, la perte de son sang ayant détruit l'effet du

narcotique que lui avait perfidement fait boire le beau ténébreux.

Elle se redressa à moitié sur son séant et promena autour d'elle un regard trouble.

Etait-ce un effroyable rêve ?

A la faible lueur de la veilleuse, elle vit, debout, à son chevet, un grand vieillard à barbe grise.

Un homme, non, mais un monstre à tête de mort !

Il se dressait devant elle, un long couteau la main et riant diaboliquement.

Méliora voulut crier au secours.

Elle voulut se précipiter au bas du lit pour fuir cette horrible chambre, cette maison maudite !

Mais le monstre, à tête de mort, l'avait saisie à la gorge et l'étreignait si rudement qu'elle ne put proférer aucun son.

Une angoisse mortelle s'empara de la Tzigane en entendant le rire infernal de l'assassin, ponctuer les paroles suivantes, grondées d'une voix terrible :

— Les aveugles trouvent aussi leur chemin, madame, lorsque la vengeance les guide ! Vous croyiez être bien à l'abri, de mon côté ? Vous pensiez que l'homme, par vous privé de la lumière, dont vous avez fait un objet de risée, même pour les enfants, ne pourrait pénétrer jusqu'à vous dans cette maison, fruit de votre trahison ?... Misérable courtisane, opprobre de ton sexe, maintenant nous allons compter ensemble. Ton châtiment sera terrible ! Je t'arracherai ton traître cœur de la poitrine, je le foulerai au pied et je cracherai dessus, comme sur une chose vile et immonde. Debout, vâche, voici l'abatteur qui va te couper en quartiers.

Tête-de-Mort renversa Méliora sur les coussins. Il tira à lui les couvertures, et sentant qu'elle avait conservé ses vêtements, de la main restée libre, il les déchira pour découvrir la poitrine, du cou jusqu'à la ceinture.

Puis, il saisit le couteau qu'il avait tenu, pendant ce temps, entre les dents serrées.

— Maudite, hurla-t-il, à moi ton cœur, il me le faut.

En disant ces mots, il porta, en pleine poitrine, à Méliora, un coup de couteau suffisant pour percer une plaque de tôle.

Le sang jaillit du sein de Méliora sur le visage de son meurtrier.

L'aveugle laissa échapper un cri de joie et sauta en arrière.

Cependant, la malheureuse femme, malgré la blessure mortelle qu'elle venait de recevoir, eut encore assez de force et de présence d'esprit, pour se mettre aussitôt à l'abri d'une nouvelle atteinte.

Sautant au bas du lit elle courut vers la fenêtre, laissant derrière elle une large trace de sang.

Ouvrant rapidement la fenêtre elle se pencha au dehors en criant au secours.

Sa voix déchirante retentit lamentablement dans le silence de la nuit.

Mais à cette heure, les rues étaient à peu près désertes et l'allée écartée de la vaste promenade, se trouvait surtout, abandonnée.

Méliora entendit derrière elle les pas du monstre, doublement aveugle.

L'angoisse et le désespoir lui enlevèrent le reste de sa raison.

Elle se pencha en avant et se laissa tomber au dehors.

— Grand Dieu ! Qu'est-ceci ? Une femme !

— Et couverte de sang ! Horrible ! Elle semble porter au côté une large blessure !

Ces paroles étaient échangées entre deux hommes, survenus sur le lieu de cette terrible scène. Un moment, ils restèrent indécis. Puis, l'un d'eux prenant la parole :

— Soulevez la, mon prince ! Là-bas, sous les arbres, il y a un banc. Aidez-moi à y transporter cette malheureuse femme. Je verrai s'il y a encore quelque chose à faire pour elle.

Les deux hommes portèrent avec précaution Méliora sur le

banc, qui se trouvait à proximité d'un réverbère, encore allumé.

Celui, traîté par l'autre de prince, ôta son pardessus et l'étendit sous la mourante.

Le second se mit immédiatement à examiner la plaie et à tâter le pouls avec l'autorité d'un médecin de profession.

— Eh bien, docteur Burger, demanda Stéphan Dubisky, qu'en pensez-vous ?

— Elle n'en a plus pour deux minutes, répondit l'homme de science. On lui a porté en pleine poitrine un coup furieux qui lui a déchiré l'estomac et, probablement en sautant par la fenêtre, elle s'est brisée l'épine dorsale. Voyez combien souffre la pauvre créature !

Stéphan se baissa vers la mourante.

La lueur du réverbère tombait en plein sur le visage blême de la jeune femme.

Le magnat hongrois se redressa avec un cri de stupeur.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, c'est Méliora, la Tzigane !

La voix mâle du prince sembla avoir rappelé à elle la malheureuse et lui avoir rendu l'exercice de la pensée.

Elle leva vers lui son œil mourant.

— Stéphan ! murmura-t-elle d'une voix faible. Le prince Stéphan Dubisky ! Je devais donc encore vous revoir !

— Oui, c'est moi, Méliora, répondit le prince, profondément ému. Mais dites-nous vite, quel est votre assassin.

— C'est Dieu qui m'a frappée. Sa justice devait m'atteindre tôt ou tard.

Elle releva un peu la tête, et réunit ses dernières forces pour confesser ce qu'elle avait sur le cœur.

Le prince se courba sur la bien aimée de sa folle et impétueuse jeunesse et elle lui murmura à l'oreille.

— Stéphan, votre femme Juliana vit toujours... Cherchez-la dans Paris. Pardonnez-moi, Stéphan, et que Juliana me par-

donne, elle aussi. Dieu vous bénisse!.,. Priez pour la pauvre Méliora!

De grosses larmes roulaient sur ses joues hâves.

Soudain, sa tête retomba sur le dossier du banc.

— Elle est morte! dit le docteur Burger.

— Dieu prenne son âme en pitié! soupira le prince Dubisky, qui était tombé à genoux.

. . . .

Cependant, Tête-de-Mort était resté comme pétrifié, en attendant l'appel au secours qu'avait poussé Méliora avant de se précipiter par la fenêtre.

— Qu'est-cela! s'écria-t-il enfin, laissant échapper le couteau de sa main sanglante. Ce n'était point la voix de Pompadour! C'était une voix étrangère! J'ai donc assassiné une femme innocente et elle, la parjure et l'infâme, que je voulais entraîner avec moi aux enfers, m'échappe encore!..,

De nouveau j'ai répandu le sang innocent! gémit-elle. De nouveau j'ai fait œuvre de vil meurtrier et ma vengeance n'est point satisfaite! Ah! je suis maudit de Dieu! La seule chose qu'en ce monde je considérais encore comme une joie, la suprême volupté de me désaltérer dans le sang de l'infidèle, m'est enlevée. Le sort en est jeté. J'ai assez vécu.

Il retourna sur ses pas, sans prendre garde, désormais, à faire du bruit ou à éviter un obstacle quelconque placé sur son chemin.

Ses mouvements étaient redevenus prompts et assurés.

Il déroula la corde passée à sa ceinture.

Puis, re redressant, de toute la hauteur de sa grande taille, il en assujetti l'extrémité à un des ornements massifs de ciel de lit, après avoir eu la précaution de se passer lui-même au cou le nœud coulant, fait d'avance à l'autrebout de la corde.

— Périr par le gibet! murmura-t-il. On m'a prédit souvent

cette fin là. Mais je n'aurais jamais pensé que je me servirais de bourreau à moi-même. Encore un moment. Je veux élever mes dernières pensées vers le Dieu que j'ai si souvent blasphémé et nié.

Il se recueillit un moment en joignant les mains pour s'écrier bientôt, d'un ton désespéré :

— Dieu, je ne puis plus même penser à lui ! Une figure de femme est là qui se entre lui et moi ! Fille du démon, je te reconnais bien. C'est toi, tu es Pompadour ! Eh ! bien, je vais te précéder dans l'enfer où nous nous retrouverons bientôt. Ouvre-moi les bras ! Serre-moi une dernière fois sur ton sein. Bien, bien, mauvais génie de ma coupable existence. Je crois sentir ton baiser sur mes lèvres !

Tête-de-Mort se laissa retomber d'une pièce sur le parquet.

Le nœud coulant se retrécit autour de son cou nerveux.

— Plus fort, plus fort ! râla-t-il. Que tes bras m'étreignent à m'étouffer. Ah ! beau démon, je te retrouve. Plus fort encore... Non, ce n'est pas l'Enfer, c'est le Paradis... Ah !.. ce baiser...

Les paroles expirèrent sur ses lèvres et ses mains battirent plusieurs fois le tapis.

Puis il demeura immobile et muet.

Un rire, horrible et voluptueux à la fois, se figea sur l'immonde visage du bandit qui, cette fois, avait bien vraiment une tête de mort sur les épaules.

CX

Une ancienne et bonne connaissance

Une tempête furieuse soufflait sur la côte normande et élevait, même, dans le port du Hâvre, des vagues hautes comme des montagnes.

Le vent hurlait effroyablement et le ciel, couvert de sombres nuages, semblait peser sur la terre comme un lourd manteau.

Balancés par les flots, les navires en rade dansaient sur leurs ancres.

Dans les habitations, donnant sur le port, les lumières étaient éteintes depuis longtemps.

Seul, à l'entrée de la rade, le grand phare projetait sa lueur sur la mer convulsée.

Par cette terrible nuit, pendant laquelle les habitants du Havre ne se seraient pas volontiers aventurés au dehors, une femme de tournure élégante, marchait, cependant, le long du port en suivant le bord de la mer.

Elle n'était pas seule.

Un enfant à cheveux blonds, se pressait à son côté.

La promeneuse nocturne était profégée contre les averses par un manteau de gutta-percha, mais l'enfant s'y trouvait exposé sans défense.

Le pauvre petit semblait de plus être fatigué et avoir grand besoin de dormir.

Il trottait à pas menus et précipités, à la main de sa conductrice, qui le tirait rudement après elle.

Chaque fois qu'il essayait de s'arrêter pour reprendre haleine ou pour se reposer un instant, une brutale secousse le remettait en mouvement.

— Je n'en peu plus! gémissait le malheureux enfant, en lequel nos lecteurs auront déjà reconnu André Dreyfus, comme ils auront vu dans sa cruelle conductrice, Mme de Bellancy, l'exécutrice sans entrailles des ordres du sinistre major. Je n'en puis plus... Je suis si fatigué... Je veux dormir !

— Dormir ! certainement, mon garçon, tu dormiras bientôt ! répondait la voix railleuse de Pompadour, se plaisant à cette équivoque. En attendant, viens, il faut tâcher de nous mettre promptement à l'abri, car il pleut terriblement.

Et elle le tirait plus loin, malgré ses plaintes.

Le vent et la pluie leur fouettaient cruellement le visage.

— Chien de temps ! gronda Pompadour. Vraiment j'ai presque regret d'avoir accepté cette corvée là ! Je me sens le cœur malade et le cerveau rempli d'idées noires. Mais qu'y faire ? Il faut bien que je lui obéisse si je ne veux encourir sa redoutable colère et perdre son amour.

— Ramenez-moi auprès de ma maman, ou près du père Carousse ! supplia l'enfant. J'ai froid et j'ai peur ici, avec vous.

— Je le crois fichtre bien, répondit l'odieuse femme. Je ne suis pas plus à mon aise que toi. Mais encore un petit effort. Bientôt tu seras quelque part, où il ne t'arrivera plus de réclamer.

Ils étaient arrivés au bout des quais de pierre.

Mais Pompadour ne se trouvait point encore à destination.

Il leur fallait maintenant marcher dans le sable mouillé où, à chaque instant, le pied enfonçait jusqu'à la cheville.

Le petit André continuait à pleurer doucement.

Cependant, en dépit des ténèbres, du vent et de la pluie, un

souvenir agréable s'était offert à l'esprit de l'enfant. Souvent, c'est dans les circonstances les plus tristes de la vie que surgissent les plus gracieux tableaux du passé.

Le pauvre petit se voyait reporté, en imagination, dans une chambre bien chaude, d'une belle et riche habitation. Il revit le petit lit tout doré, où jadis il dormait paisiblement, sur de moelleux coussins et sous des rideaux d'un blanc de neige. Un beau et souriant visage était penché sur lui. De nombreux jouets étaient disséminés sur le tapis.

Puis, il revoyait aussi, lorsque le soir était venu, un homme de haute taille, en habits d'officier, qui le soulevait dans ses bras, jouait avec lui, le faisait manœuvrer ou lui raccontait de belles histoires.

Que lui était-il donc arrivé, depuis tant de temps que ce rêve délicieux s'était évanoui ?

Voilà qu'on le traînait, maintenant, à travers vents et pluie, par une ville étrangère.

Pourquoi ne l'écoutait-on pas, lorsqu'il se disait fatigué, pourquoi ne le mettait-on pas coucher ?

Le pauvre enfant ne comprenait rien aux singuliers revirements de sa jeune existence. Mais il persistait en lui un sentiment très net, celui qu'on agissait injustement à son égard.

Enfin, la Bellancy était arrivée avec lui, au bout d'une espèce de sablonneux promontoire. s'avançant dans la mer.

Là se trouvait une misérable chaumière, habitée, selon toute apparence, par d'aussi misérables gens.

Le toit, en planches, était dans le plus mauvais état, mais on l'avait consolidé et radoubé de façon à empêcher du moins la pluie depénétrer trop librement l'intérieur.

Il n'y avait point de rideaux aux fenêtres. Mais les pots de fleurs et les plantes grimpantes empêchaient de jeter un regard indiscret par les carreaux, pour la plupart cassés et maintenus à l'aide de larges bandes de papier.

Tout cela réuni donnait à cette branlante masure un aspect qui n'était rien moins qu'engageant.

Cependant, un cri joyeux échappa à Pompadour.

— Dieu merci, nous y sommes ! Maintenant tu vas bientôt pouvoir te reposer à fond, mon bonhomme, ajouta-t-elle en s'adressant à l'enfant, un peu rassuré.

Elle chercha à voir par la fenêtre. Tout était sombre à l'intérieur.

— Ils dorment tous, là dedans, se dit-elle. Il m'importe. Je saurai bien les réveiller.

Elle alla droit à la porte et y frappa un coup sec.

Aucun bruit ne lui répondit de l'intérieur.

Au bout d'un instant, elle heurta une seconde fois et plus rudement.

Cette fois, un certain mouvement se produisit dans la hutte. Un pas ferme se rapprocha de la porte.

— Enfin ! dit Pompadour avec impatience.

De l'intérieur une grosse voix demanda :

— Qui est là, si tard dans la nuit ?

— Commencez toujours par ouvrir, répondit Pompadour avec assurance. Je vous dirai alors ce qui m'amène. Mais faites vite, car il pleut terriblement.

— Ce temps de chien est encore plus désagréable pour ceux qui sont en mer ! gronda la grosse voix de l'intérieur.

— Le vieux Cyrus me semble un personnage d'une amabilité relative, se dit Pompadour. Mais les vieilles gens sont parfois difficiles. Quelques pièces d'or rendra celui-ci d'humeur plus accommodante.

Pendant ce temps, une clef avait grincé dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Mais à la grande surprise de Pompadour, en place du vieillard grincheux qu'elle s'attendait à voir paraître, elle se trouva en présence d'un homme jeune, à belle barbe blonde.

Cet homme élevait une lanterne dont le rayon tomba sur le visage de la nocturne visiteuse.

— Entrez, madame, lui dit-il, d'un ton cordial. Par une pluie pareille, vous devez être trempée et l'enfant aussi.

Et, faisant franchir à ses hôtes inattendus l'étroite porte de la hutte, il les introduisit dans un intérieur assez pauvre, mais proprement tenu.

— Il faut m'excuser, monsieur, dit à son tour plus poliment Mme de Bellancy. Je désirais parler au vieux pêcheur qu'on nomme Cyrus. Votre père sans doute? Voudriez-vous être assez bon pour l'éveiller.

L'homme se gratta l'oreille.

— Vous désirez parler au père Cyrus, madame? répondit-il en souriant. Alors, bonté du ciel, vous venez trop tard. Nous l'avons enterré depuis deux mois.

Pompadour resta muette.

Ni Esterhazy ni elle n'avaient songé à pareille et désagrable éventualité. Cependant, elle reprit, au bout d'un instant.

— Et vous, qui êtes-vous, mon ami?

— Moi? Je suis le successeur du vieux Cyrus. Mon nom est Boche, Zéphyrin Boche, et j'habite ici avec ma femme. J'exerce la même profession dont le vieux Cyrus a vécu si longtemps, c'est-à-dire que je vais à la pêche et que je loue des barques à ceux qui veulent faire une promenade en mer.

Pompadour reprit quelqu'espoir. Si cet homme était le successeur de Cyrus, il devait avoir repris la succession de ses affaires secrètes et comprendrait le mot d'ordre que lui avait donné, à Paris, le beau ténébreux.

— Eh! bien, monsieur Boche, dit-elle d'un ton assuré, je suis venu tout exprès ici pour louer un de vos bâteaux. Il m'a pris pris fantaisie de m'aller promener en mer cette nuit même, afin d'assister au majestueux spectacle d'un lever de soleil.

Le pêcheur, étonné, secoua la tête

— Vous voudriez aller vous promener en mer par ce temps ci? demanda-t-il. C'est là une dangereuse fantaisie, madame, et à laquelle un honnéte homme ne pourrait guère se prêter.

— C'est-à-dire que vous refuseriez de m'accompagner? Mais il n'importe. Je sais fort bien diriger toute seule une barque. Allez, allez, brave homme, ne craignez rien pour moi. D'ailleurs voilà que le vent tombe et qu'il ne pleut plus. Voyez plutôt.

Le pêcheur alla à la fenêtre.

— Il est vrai, dit-il. Le temps tourne. Mais je ne me fierais pas beaucoup à cette accalmie là.

— S'il faut tout vous dire, il s'agit d'une importante gageure reprit la Bellancy en tirant vivement sa bourse. Tenez, voyez vous ces cinq pièces d'or. Elles sont à vous si vous voulez me louer la barque au « Grand œil. »

Etait-ce l'éclat des pièces d'or, que l'élégante visiteuse étalait d'une façon tentatrice sur la table de bois brut, ou bien, le mot d'ordre du sinistre major avait-il fait son effet ?

Quoiqu'il en fût, le jeune pêcheur les épaules d'un air perplexe.

— Pour ce qui me concerne, répondit-il enfin, je ne vois pourquoi je vous empêcherais de risquer votre vie, si ça peut vous faire plaisir. C'est vous seule, que cela regarde, après tout. Nous sommes de pauvres gens pour lequel l'argent est bien dur à gagner et ce serait péché à nous de le repousser quand il nous arrive. N'est-il pas vrai, Yvonne ?

Ces dernières paroles étaient adressées à une jolie petite femme, fort proprement vêtue, qui venait de pénétrer dans la chambre, avec une salutation discrète.

— C'est bien comme tu le dis, Zéphérin. Mais pendant que tu apprêteras la barque, cette dame et l'enfant ne prendraient-ils pas une tasse de café chaud ? Ils sont si mouillés que cela leur ferait grand bien.

— J'accepte bien volontiers, répondit la Bellancy, enchantée de l'offre.

— Alors, je vais préparer le bateau, dit le jeune pêcheur.

Et, en disant ces paroles, il se dirigea vers la porte. Mais arrivé sur le seuil, il s'arrêta et se retournant vers sa visiteuse nocturne :

— Pardon, excuse, madame, dit-il, en se regrattant l'oreille, mais pourquoi justement avez-vous choisi cette vieille barque, sur le fond de laquelle est peint un grand œil? C'est bien la plus mauvaises de toutes celles que j'ai reprises de la succession du vieux Cyrus. Non seulement, je ne l'ai encore voulu louer à personne, mais je ne m'en suis jamais servi moi-même. Ne prefererez-vous point, une de mes barques neuves?

— Non, je vous remercie. Faites ce que je vous ai dit et donnez moi le bâteau au « Grand œil. »

— Ne voudrez-vous point m'accompagner, madame, afin de voir avant ce vieux bachot, là, ? demanda le pêcheur

— Au fait oui, je vous suis, répondit Pompadour.

Boche et la Bellancy quittèrent la hutte.

Pendant ce temps, Yvonne s'occupait à préparer le café. dans l'âtre encore chaud et où elle n'avait eu besoin que de jeter une poignée de bois sec.

Comme l'enfant, frileusement rapproché du feu, lui plaisait fort, elle lui demanda :

— Comment vous appelez-vous, mon petit monsieur?

— André, madame.

— André? C'est un joli nom. Mais vous devez en avoir encore d'autres?

L'enfant ne répondit pas.

Il s'était arrêté soudain, concentrant toute son attention sur un portrait suspendu à la muraile et qu'il considérait avec une indicible surprise.

Ce portrait était celui d'un vieux soldat.

— En avant, marche, sergent! s'écria soudain André, en riant aux éclats.

— Oui, c'est un sergent, confirma la femme du pêcheur avec étonnement, et un soldat des plus braves. Vous êtes un fin petit monsieur, pour avoir deviné son grade, du premier coup d'œil.

— Oh! je le connais! répondit vivement André.

— Vous le connaissez? Dites-moi donc comment il s'appelle.

L'enfant laissa retomber sa jolie tête sur sa poitrine et s'abima dans de profondes réflexions.

Mais sa mémoire refusa de lui venir en aide.

— Ah, ah! reprit en riant la jeune femme. Vous vous êtes trompé, mon jeune monsieur. Ce sergent là n'est point de votre connaissance. Ils doivent se ressembler un peu tous, du reste, et avoir une barbe comme celle de ce portrait.

L'eau avait fini par bouillir et Yvonne la versa sur le café moulu.

Une odeur délicieuse se répandit dans la chaumière.

Vivement, la jeune femme couvrit la table et disposa dessus les tasses, le sucre, le pain et le beurre.

Puis, elle plaça sur un plat de bois, la cafetière toute fumante.

En ce moment, la dame inconnue rentra dans la chaumière avec le jeune pêcheur.

— Ainsi donc, ça reste bien convenu. Je prend la barque au « Grand œil », dit-elle encore sur le seuil.

— C'est comme madame voudra, répondit Zephyrin Boche. Mais je me permettrai d'insister tout de même pour qu'elle attende du moins jusqu'au lever du soleil. C'est à peine s'il y en a encore pour une couple d'heures.

— Soit, j'attendrai, dit la Bellancy. Elle avait réfléchi, qu'en effet, il vaudrait mieux, pour sa propre sureté, de ne pas s'aventurer en mer par une nuit sombre et houleuse, bien que pour

l'exécution de sa criminelle mis... ;
beaucoup de la côte.

— Mais comme il sent bon ici, s'écria-t-elle joyeusement. Viens, mon cher enfant, on nous offre ici une trop aimable hospitalité pour que nous ne puissions mieux la reconnaître qu'en nous mettant à table.

Le petit André qui avait faim, soif et froid, attaqua avec entrain le café chaud et les tartines de beurre.

Le pêcheur et sa jeune femme eussent volontiers engagé la conversation avec le charmant bonhomme. Mais la Bellancy sut empêcher toute communication entre eux, en parlant abondamment elle-même et en multipliant les questions.

Le jeune couple dut lui conter toutes les circonstances heureuses ou triste de son existence, les difficultés et les dangers de la des pêcheurs.

Boche n'eut garde d'oublier qu'il avait déjà sauvé la vie à quatre personnes, en train de se noyer.

Ah ! la vie était bien dure, surtout en hiver, pendant lequel on ne louait guère de bâteau, pour faire des promenades en mer, et où la pêche donnait peu.

— Oui, madame, ajouta la jeune femme, il nous faut être bien ménager pour joindre les deux bouts. Mais, heureusement, nous sommes bien portants, tous les deux, et, tout bien considéré, nous avons plus que beaucoup d'autres, autour de nous. Il faut vous dire qu'il nous est arrivé quelque chose de fort heureux. Un oncle à moi, est venu se fixer auprès de nous. C'est un ex-sérgent, à la retraite, qui depuis avoir quitté le service militaire, a été employé dans la maison d'un riche et important monsieur de Paris.

Un épouvantable accident, l'ayant rendu un peu invalide, il est venu demeurer avec nous. Et comme son ancien patron lui fait une jolie petite rente, bien supérieure aux besoins du cher homme, nous en profitons comme lui.

— D'où vient donc que je ne voie point ce bon vieillard? demanda Pompadour, en songeant à toute autre chose.

— Ah! c'est qu'il est allé à une fête, tenue au Havre par d'ancien soldats de son régiment. Ce vieux là, madame, c'est encore solide quand même, et quand ils se mettent à boire à leurs campagnes, ils dameraient le pion aux jeunes gens. Notre oncle nous a prévenus qu'il ne rentrerait que demain matin.

— Demain matin? fit observer la Bellancy. C'est tout à l'heure alors, car voilà le jour qui commence à poindre.

Et son doigt dressé se dirigea vers la fenêtre.

L'horizon, en effet, se teintait de lignes claires, présageant le prochain lever du soleil.

La visiteuse se leva et déclara vouloir partir sans nouveaux délais.

Après avoir habillé l'enfant et s'être habillée elle-même — car dans l'intervalle, leurs vêtements transpercés avaient eu le temps de sêcher devant l'âtre — elle quitta la chaumière, suivie du pêcheur et de sa femme, pour gagner la barque, balancée sur le flot.

Cette barque méritait en tous point l'épithète de vieux bachot que lui avait donné dédaigneusement Zéphyrin Boche.

Tout y était en mauvais état, du gouvernail aux avirons.

Sur le fond était peint curieusement un grand œil, d'où partaient dans tous les sens des rayons. Boche et sa femme estimaient que cet œil ne pouvait voiloir représenter que celui même de la Providence.

— Bonne promenade, dit la jeune femme et puisse Dieu veiller sur vous et sur votre enfant!

— Un pieux souhait! dit Pompadour, reprenant son sourire moqueur. L'enfant et moi, nous vous en sommes bien reconnaissants, madame!

— La barque est prête! cria joyeusement Zéphyrin.

Mme de Bellancy souleva l'enfant, et entra avec lui dans la barque.

Chose étrange, en ce moment même, il lui vint une hésitation et elle se demanda si elle n'abandonnerait pas sa lâche et criminelle entreprise.

Mais, il lui était impossible de reculer. Le sinistre major avait commandé et il lui fallait obéir!

Elle prit place sur la banquette et vigoureusement mis le rames en mouvement.

La barque s'éloigna lentement du rivage.

Debout sur le plage, Zephyrin et Yvonne la suivaient du regard.

Déjà le soleil s'était élevé assez au dessus des nuages massés à l'horizon, pour inonder d'une pure clarté la vaste étendue des eaux.

Soudain, le jeune pêcheur, réunissant les deux mains devant la bouche, en guise de porte-voix, cria de loin à Pompadour:

— Eh! Madame! Madame!

Pompadour, en quelques coups de rames, se rapprocha du rivage.

— Est-ce que vous avez encore quelque chose à me dire? demanda-t-elle.

— Oui, madame. Je me souviens à présent qu'on attend, pour ce matin, au Hâvre, un grand vapeur, la « République » qui vient de Cayenne. Prenez bien garde à ne pas vous trouver dans son sillage, car votre frêle barque pourrait chavirer par le remou.

— N'ayez pas peur, répondit Pompadour, en riant. La « République » ne nous fera pas de mal.

Elle remit les rames en mouvement et, vigoureusement, se dirigea vers la haute mer.

Le jeune couple regagna silencieusement sa chaumière.

Boche, trouvant qu'il ne valait plus la peine de se recoucher,

alluma une pipe et Yvonne se mit à procéder diligemment aux soins du ménage.

Soudain, ils se regardèrent d'un mouvement irréfléchi et spontané.

— Je parie, femme, que nous avons tous deux la même idée? dit le pêcheur.

— Je pensais à la dame et à l'enfant.

— Moi, aussi. Et ce qu'elle nous a conté là, d'un pari sérieux, me parait à présent un peu... drôle.

— Et à moi, aussi, mon homme.

— Voyons, qu'est-ce que tu en penses, toi?

— Je pense, répondit Yvonne, je pense que cette femme médite quelque chose de mal.

Elle se rapprocha de son mari et, quoiqu'il n'y eut là personne qui put les entendre, lui dit à l'oreille :

— Ne te souvient-il pas, Zéphyrin, de ce que quelques camarades t'ont dit recemment, à propos de ce vieux Cyrus, dont tu as repris l'établissement?

— Bah! Propos en l'air! Potins d'envieux! répondit Boche. Dans tous les ports de mer, on invente de ces racontars là!

La jeune femme secoua la tête d'un air sérieux.

— Et si ce n'étaient point des racontars? demanda-t-elle. Si le vieux Cyrus se livrait en réalité à des trafics étranges et louches?

Boche tressaillit et retira sa pipe de ses lèvres, signe chez lui, d'attention profonde.

— N'a-t-on pas dit de lui, continua la jeune femme, qu'il louait des bâteaux spécialement établis en vue des personnes se trouvant dans des situations inextricables, dégoutées de la vie et désireuses de la quitter, sans éveiller l'attention du public ou des sociétés d'assurances? Et bien pis, encore. Selon tes amis, ce ne seraient point seulement à des suicides, qu'auraient servi les bâteaux spéciaux du vieux Cyrus, mais encore aux projets cri-

minels de scélérats, pour se débarrasser de ceux qui les gênaient. Voyons... Tu te souviens bien du procès qui s'est déroulé au Hâvre, il y a une couple d'années. Un homme, qui venait d'épouser une riche héritière, pour laquelle il ne se sentait pas d'amour, avait loué un bâteau au vieux Cyrus pour faire une promenade en mer avec sa jeune femme, mais il revint sans elle au port. La barque était aux trois quarts remplie d'eau et différents experts déclarèrent que'lle devait avoir donné contre un écueil. Et comme aucune preuve ne put être relevée contre lui, l'homme fut acquitté. Tu te souviens bien de ça, dis, Zéphyrin ?

Boche inclina soucieusement la tête.

— Cependant, reprit Yvonne, pour beaucoup de gens ici, la chose est toujours restée obscure. Mon Dieu, lorsque je pense que cette femme, aux manières si résolues, pourrait avoir projetté quelque chose d'analogue par rapport à l'enfant et que, sans le savoir, nous l'y aurions aidée ! Non, je n'aurais plus un moment de repos de ma vie entière !

— Ce sont là de sottes et impertinentes pensées, dit Boche. Cette dame était très aimable et fort bien élevée.

— Eh bien, elle ne me revenait pas du tout, à moi ! As-tu remarqué cette cicatrice qui lui partageait en biais tout le visage ? Comment aurait pu lui arriver une pareille mutilation ?

— Et qu'est-ce que ça te regarde ? Ne peut-elle être tombée sur quelque chose de tranchant ? Femme, toutes tes histoires et toutes tes paroles vont faire que je ne trouverai plus si brillantes et si bien venues les cinq pièces d'or qu'elle m'a aliguées là, sur la table !

Le pêcheur secoua les cendres de sa pipe, ramassa un filet endommagé, le tendit sur un chassis et se mit à le réparer en conscience.

Pendant ce temps, Yvonne se remit aux soins de son peti ménage.

Une heure s'écoula ainsi dans le plus complet silence.

Puis, la porte de la chaumière s'ouvrit brusquement et un nouveau venu en franchit le seuil en titubant.

C'était un vieillard qui aurait gardé l'apparence martiale, n'eut-il point été revêtu d'un vieil uniforme de sergent d'artillerie, portant sur la poitrine une quantité de médailles militaires.

Ce respectable vêtéran, ne tenant plus fort bien sur ses jambes, devait s'appuyer sur un gros bâton.

A son aspect, la jeune femme s'écria d'un air joyeux :

— Dieu merci, vous voilà rentré bien portant et gaillard, oncle Michon ! J'étais déjà inquiète à votre sujet. Il a fait si mauvais cette nuit !

— Pas pour nous, répondit le vieux brave, en déposant son manteau sur une chaise. Nous étions bien à sec tous, extérieurement, s'entend, car pour l'intérieur, hum, hum ! Quelle fête et quel banquet !...

Tous les camarades étaient enchantés de me voir sur pattes. J'ai été obligé de boire au moins une vingtaine de fois à ma propre santé. Mais on semble avoir festiné ici, aussi, continua l'invalide, en allongeant le cou vers la table encore toute servie. Le meilleur service, une nappe blanche, du sucre, une odeur de vrai moka...

Diable ! c'est tout autre chose que d'habitude, chez nous. Est-ce que ce serait aujourd'hui ta fête, Yvonne, ou ton anniversaire de naissance. Dans ce cas, tu aurais dû m'avertir Zéphyrin, car ton oncle Michon n'a pas la moindre fleur sur lui.

— Non, mon oncle. C'est que nous avons eu une visite, et une bien singulière visite, encore ?

— Une visite ? Cette nuit ?

— Oui, celle d'une dame et d'un enfant, venant de Paris.

Là-dessus Yvonne raconta, avec tous les détails voulus, comment on avait frappé à la porte de la chaumière, au beau milieu de la nuit et comment, une dame, accompagnée d'un bel

enfant, aux cheveux blonds, était venue louer une barque pour faire une promenade nocturne en mer.

— Un enfant, aux cheveux blonds ! répéta tristement le vieux sergent. Ce que tu me racontes là me fait penser à mon pauvre petit enfant, perdu, au cher petit André. Où peut-il être à présent ? Je vous ai bien souvent narré, à tout deux, comment il m'a été enlevé. Ah ! maudit voyage en voyage en ballon, dans lequel je regrette de ne point m'être cassé le cou au lieu des deux jambes !

Le vieux Michon avait bien conté cent fois son histoire, à ses jeunes parents, en n'en omettant aucune circonstance, quelque minime qu'elle fut.

Mais loin de l'impatienter, cette reprise nouvelle sembla provoquer chez la jeune femme plus qu'un regain d'intérêt.

Elle cessa brusquement de travailler et s'avançant, la mine troublée, vers le digne vétéran.

— Mais j'y pense, dit-elle d'une voix tremblante. L'enfant qui est venu ici, cette nuit, s'appellait André, lui aussi.

— André ? Sacrebleu ! Mais il y a bien des vaches qui s'appellent Lise. Le nombre d'André qu'il y a en France, suffirait pour lever plus d'un régiment.

D'autres souvenirs, à présent, se représentaient à Yvonne, qui n'abandonna point son sujet.

— Oui, mais il avait de belles boucles blondes, comme votre André, à vous.

— Il ne manque pas d'enfants, aux cheveux blonds

— Le notre semblait âgé de cinq à six ans.

— Hum ! L'âge correspont assez bien.

— Grand Dieu ! s'écria soudain la jeune femme. Il y a bien d'autres indices que c'est bien lui... Vous voyez bien votre portrait, accroché là, à la muraille, n'est-il pas vrai, mon oncle ? Eh ! bien, l'enfant s'est arrêté devant. Il m'a dit qu'il repré-

sentait un sergent. Oui... Et il s'est écrié aussi, que ce sergent, il le connaissait bien.

Le vieux sergent se redressa sur ses jambes. comme mû par une pile éleétrique, et se mit à arpenter la chambre d'un pas aussi nerveux, que s'il ne fut jamais tombé d'un ballon captif.

— Il me connaissait ! murmura-t-il. Il est blond et il s'appelle André !... Et il est âgé de cinq à six ans ?... Est-ce qu'il n'a pas prononcé mon mon ?

— Il ne parvenait point à s'en souvenir.

— Voilà qui serait singulier ! Oublier mon nom... Mon nom, qu'il a écorché tant de fois dans son langage enfantin... Misson, Migeon !... L'avoir oublié. Non, ce ne devait point être mon petit André.

En ce moment, Zéphyrin Boche déposa son filet, se frotta le nez, comme il avait l'habitude de le faire quand une idée sérieuse on plaisante lui venait à l'esprit, et prenant â son tour la parole :

— Oncle Michon, dit-il, peut-être bien reconnaîtrez-vous la dame, qui se trouvait tantôt ici avec l'enfant. Elle a une grande balafre qui lui partage toute la figure, de gauche à droite.

Michon poussa un cri.

Il pâlit atrocement et il se mit à trembler si violemment sur ses jambes, que sans une chaise, dont il saisit fort à propos le dossier, il aurait roulé sur le sol.

— La Mutilée ! dit-il d'une voix sourde. C'est elle ! C'est la même et maudite femme qui à enlevé l'enfant, en le faisant monter dans le ballon captif, dont le cable s'est rompu si a propos... C'est elle qui voulait me précipiter dans le vide, en faisant couper par ce pauvre diable d'aéronaute la corde à laquelle je m'étais cramponné. Et cette femme a été ici ? s'écria-t-il d'une voix si furieuse que Zéphyrin Boche recula avec effroi de plusieurs pas. C'est à elle que vous avez loué un bâteau ? C'est elle que vous avez laissé aller en mer avec

l'enfant ? O bête brute, que tu es, imbécile! Ane! Crétin! Tu as fait là un beau coup!

— Ah! je te disais bien qu'il arriverait quelque malheur! s'écria la jeune femme en larmes et se tordant les mains.

— Un malheur! répéta Boche, en faisant une mine qui justifiait tous les titres d'honneur que venait de lui décerner dans son désespoir, l'oncle de sa femme.

— Un malheur! cria le vétéran, se redressant et frappant du pied le sol, comme un éléphant captif. Un malheur, as-tu dit Yvonne? Je te dis un meurtre, un exécrable forfait comme la terre n'en a point encore vu jusqu'ici! Non, ce n'est point sans de sinistres dessins que la misérable a emmené l'enfant en pleine mer. Elle veut le noyer.

— Grand Dieu! s'écria la pauvre Yvonne levant les bras au Ciel. Et nous y aurions prêté les mains!

— Ne pleurnichons pas! lui dit Michon d'un ton rude. Et toi, triple animal, ne restes point là comme un veau devant une lanterne! Il s'agit d'agir, maintenant! Apportez-moi du papier de l'encre et une plume! Allons, vite, Yvonne. Il n'y a pas un instant à perdre.

La jeune femme vola par la schaumière et apporta en un clin d'œil tout ce qu'avait demandé l'oncle Michon.

— Et toi Zéphyrin, apprête ton meilleur bâteau. Un bâteau à voile, naturellement. Nous allons nous embarquer sur le champ. Peut-être pourrons-nous encore la rejoindre à temps.

Boche se précipita au dehors.

— Il faut qu'ils le sachent, murmura le vieux sergent. Monsieur Mathieu doit être averti de tout. Il faut qu'il arrive ici, que petit André existe encore ou que...

Il regarda Yvonne, qui attendait près de la table où elle avait déposé tout ce qu'il faut pour écrire.

— Tu as été à l'école et tu y as eu tous les prix, dit Michon à sa nièce. Tu sais mieux manier la plume que moi. Qui sait



Que vos souffrances prennent fin, Greffin, s'écria-t-il.

où je ne serais pas arrivé, si j'avais eu ton instruction.. Assieds-toi là, et écris ce que je vais te dire.

La jeune femme obéit, en essuyant ses larmes du coin de son tablier.

Michon réfléchit un instant, puis dicta à sa nièce le télégramme suivant :

« Monsieur Mathieu Dreyfus, Paris
Rue Fourchambault

« Venez immédiatement au Hâvre et accourez à la chaumière du pêcheur Zéphyrin Boche. La Mutilée a été vue par ici avec André. Elle a loué une barque et est allé se promener en mer avec l'enfant, probablement dans l'intention de le noyer. Nous allons tenter de le sauver.

« Michon ».

— As-tu fini d'écrire ? demanda le sergent.

— Oui, mon oncle.

— Cours donc au plus prochain bureau télégraphique et lançe cette dépêche à Paris. Paye bien, peut-être seras-tu plus promptement servie. As-tu de l'argent ?

— Oui, mon oncle, plus qu'il ne m'en faut !

La jeune femme, elle aussi, sortit en courant.

Michon s'enveloppa de son manteau et se recoiffa de son ancien bonnet militaire.

Puis, il prit dans le tiroir d'une commode, affectée à son usage, un revolver à six coup, et vérifia s'il était chargé.

— S'il le faut, je ne reculerai point devant le sang versé, s'écria-t-il, haletant. Ne sera-ce point celui de cette exécrable femme !

Il mit le revolver dans sa poche et sortit à son tour de la chaumière.

Boche avait fini de préparer son bâteau.

— Nous avons le vent pour nous s'écria-t-il joyeusement à l'aspect du vieux sergent. Embarquons ! Nous allons tendre

les eaux, comme si nous étions montés sur la barque du diable !

— Tu n'es qu'un diable, toi-même, mais pas des plus malins, répondit Michon, toujours furieux. As-tu préparé une bouée de sauvetage, des cordes ?...

— Tout cela est au fond de la barque.

— Démarrons donc, et à la grâce de Dieu !

Plus lestement que n'aurait pu le faire un jeune homme, le vétéran sauta dans le bâteau.

Le pêcheur, d'un coup de rame, piqué dans le sable, éloigna la barque du rivage, le vent gonfla la voile et comme un alcyon rapide, le frêle esquif prit son essor sur les vagues.

En ce moment, le soleil apparaissait à l'horizon dans toute sa gloire, épandant sur la mer des flots de clarté, réfléchis par celle-ci avec des scintillements éblouissants.

Hélas ! aussi loin que le regard pouvait s'étendre, il n'y avait point de barque en vue.

— Nous arrivons, nous arrivons, André ! cria le vieux sergent en étendant les bras vers l'horizon.

Puis, accablé par l'excès de l'angoisse et de la ur, il cacha son rude visage dans ses mains.

XI

La dernière consolation de la famille Dreyfus

Il était près de huit heures du matin.

Mathieu Dreyfus, après avoir expédié son premier déjeuner, cherchait à comprendre ce que lui disait son journal.

Hélas ! son esprit ne pouvait s'attacher à ce qu'il lisait des yeux, seulement.

La politique et les affaires lui étaient devenues également indifférentes.

En ce moment, la presse parisienne, tout entière, était plein d'un crime horrible et mystérieux.

On avait relevé, pendant la nuit, en plein Champs-Elysée une Bohémienne assassinée d'un furieux coup de couteau.

Cette nouvelle qui, en d'autres temps, peut-être, eut attiré son attention, le laissait froid et distrait.

Il n'avait de pensées que pour André, le fils disparu de son malheureux frère.

Cependant ?.. Une Tzigane, disait le journal ! N'était-ce point une Tzigane qui avait enlevé l'enfant de la cave à chiffons du père Carousse ?

Si la femme assassinée n'était autre qu'elle même, que pourrait-il être advenu du petit André ?

Mathieu jeta le journal sur la table et se leva vivement.

Lucie n'avait point encore paru à table. Il résolut de ne rien lui dire, encore, afin de ne pas inquiéter inutilement la pauvre mère.

Mais il voulait aller voir Gilbert, pour lui communiquer ses soupçons.

En ce moment, on vint lui annoncer la visite de deux messieurs qui, sans plus de cérémonie, pénétrèrent dans la salle à manger, sur les pas du valet.

L'un de ces messieurs était le docteur Burger, l'autre, le prince Stéphan Dubisky que le médecin présenta à son ami Mathieu Dreyfus.

— Ah ! s'écria ce dernier. Sans doute l'étranger que vous avez guéri d'une dangereuse atteinte de typhus ?

— Précisément. Monsieur Burger m'a sauvé la vie, dit le

prince. Si je l'ai accompagné ici, c'est amené par de très graves évènements, dans lesquels vous avez une part directe.

— Veuillez vous asseoir, messieurs, je vous prie.

Le prince sortit de sa poche une grande lettre, fermée par plusieurs sceaux de cire et un carnet de notes.

— Ces objets, dit-il, sans autre préambule, ont été trouvés, cette nuit, par nous sur le corps d'une Tzigane, assassinée dans une villa des Champs-Elysées.

Mathieu se troubla.

Etait-il possible que l'évênement qui, justement, occupait si fortement sa pensée, lui valait la visite matinale de ces messieurs?

— Vous me demanderez, monsieur Dreyfus, reprit le prince Stéphan, pourquoi il faut que ce soit moi, justement, qui vienne vous trouver avec le singulier dépot délaissé par cette malheureuse femme? C'est parcequ'il est fort possible qu'ils soient pour vous du plus grand intérêt... Nous ignorons de quelle façon Méliora peut être arrivée en possession de ce carnet. Mais il contient d'étranges annotations, toutes de la main d'un mourant, un ingénieur américain, du nom de Thomas Starin, égaré dans les catacombes, où il serait mort de faim. Cet homme — cela résulte du moins de ses propres notes — était un malfaiteur, condamné, en son pays, à la prison, pour vol.

Devant ses juges, ce Thomas Starin accusa une jeune fille, soi-disant sa maîtresse, de l'avoir aidé à accomplir son méfait. L'objet de cette dénonciation inutile — car elle ne pouvait amoindrir le crime du voleur — était la fille d'un surveillant fort respectable d'une mine de charbon à Wilkes-Barre, en Pensylvanie...

Jusqu'alors, aucune tâche n'avait souillé l'honneur de cette famille, universellement aimée et estimée. La malheureuse, condamnée sur le témoignage de Thomas Starin, fut enfermée dans une maison de correction. Or, l'Américain, mort dans les Catacombes, reconnait, dans ses notes, la fausseté de ses accusations.

Non seulement la fille du surveillant n'était pas sa maîtresse, mais elle n'avait point eu la plus minime part à son crime. Et c'était justement parce qu'elle avait repoussé son amour, qu'il s'était si atrocement vengé de trop légitimes dédains.

— Quel froid scélérat ! s'écria Mathieu Dreyfus, lorsque le prince se fut tû. Mais je ne comprends pas, monsieur, comment vous êtes arrivé à croire que cette touchante et regrettable histoire puisse avoir pour moi un intérêt direct.

— Oh ! ce n'est pas moi qui ai cru cela, mais le docteur Burger ! Lorsque nous avons pris connaissance, ensemble, du carnet de l'Américain et que nous fûmes arrivés au nom de l'innocente victime de Thomas Starin, il s'est écrié : « Mais j'ai connu chez mon ami, Mathieu Dreyfus, une jeune dame américaine qui s'appelait ainsi. »

Mathieu se leva brusquement et, attachant sur le prince hongrois un regard anxieux, il le reporta sur le docteur Burger.

Celui-ci lui prit la main et lui dit d'une voix émue :

— Mathieu, le nom de cette jeune fille, de cette martyre, plutôt, est : Alice Terry.

— Alice ! s'écria Mathieu, en retombant sur sa chaise. Alice ! Ah ! tout s'éclaire maintenant, pour moi, d'un jour complet !... Oh ! Alice, chère, bien chère Alice !... Comme elle a dû souffrir !

Le prince et le médecin se retirèrent ensemble dans l'encoignure d'une croisée. Ils comprenaient à quel point était chère au cœur de Mathieu Dreyfus l'infortunée dont il était question dans le carnet de l'Américain.

L'homme vaillant et fort avait laissé tomber son front dans ses mains, et murmurait à travers ses larmes :

— Voilà pourquoi, ô chère, tu as repoussé mon offre... Parce qu'un misérable avait flétri ton honneur, qu'il l'avait traîné dans la boue et terni aux yeux du monde ton angélique pureté, tu refusais de devenir la femme d'un honnête homme ! Grand Dieu ! Permets qu'elle revienne vers moi, la fiancée de mon cœur. Que

je puisse lui crier : « Tu es lavée de la honte qui a trop longtemps pesé sur toi. Alice, sois à moi ! »

Le prince s'avança doucement derrière Mathieu et lui toucha l'épaule.

— Encore un mot, monsieur Dreyfus, dit-il à l'heureux amant de la pauvre Alice. Lorsque vous lirez attentivement les notes renfermées dans ce carnet, vous verrez que Thomas Starin, pris tardivement de remords, avait l'intention de réparer le tort fai par lui à sa victime. Il la désigne comme héritière d'une riche mine de diamants, découverte par lui dans l'Afrique du Sud, et ce pli, scellé de plusieurs cachets, renseigne la situation et la façon de parvenir à ladite mine. Comme il est probable que vous rencontrerez miss Alice plutôt que je ne pourrais le faire, je remets, en vos mains, et la lettre et le carnet.

Mathieu Dreyfus croyait rêver.

Machinalement il serra dans sa poche les deux documents, si importants pour l'honneur et pour la fortune d'Alice Terry, et tendit la main au prince, en le remerciant avec effusion.

En ce moment un domestique entra dans la salle à manger et remit à son maître un télégramme qui venait de parvenir à l'hôtel.

— Vous permettez un instant, messieurs ? dit Mathieu, en se tournant vers ses visiteurs. Ceci contient probablement pour moi une autre nouvelle d'importance.

Il ouvrit la dépêche, pâlit de nouveau et poussa un cri.

Le docteur Burger courut à son ami.

— Ici... Lisez !.. Lisez ! .. s'écria Mathieu Dreyfus, comme en un râle. Encore un nouveau malheur ! Encore un nouveau coup de l'aveugle destinée !

Le télégramme, on le sait, envoyé par le sergent Michon, prévenait Mathieu Dreyfus de l'apparition, au Hâvre, de la Mutilée et de l'enfant, de l'étrange promenade en mer, entreprise par la première, aux rayons du jour levant et des soupçons on ne peut

plus fondés du vieux soldat sur les intentions de l'exécrable femme.

Sans aucun doute, elle était venu au Hâvre, pour noyer le petit André.

Au cri poussé par Mathieu Dreyfus, le prince et le docteur s'étaient vivement rapprochés de lui.

— Silence ! murmura Mathieu. Parlez bas ! Lucie ne doit rien apprendre, pour le moment, de cette épouvantable affaire. La pauvre femme ne résisterait point à ce nouveau coup !

— Qu'allez-vous faire ? demanda le docteur Burger.

— Partir immédiatement pour le Hâvre, naturellement ! répondit Mathieu Dreyfus. Si je ne puis plus contribuer au sauvetage du fils de mon pauvre frère, je tâcherai au moins de rapporter ici son cadavre.

— Allons, allons, dit le docteur Burger. Ne jetons point le manche après la cognée. Vous reverrez notre cher petit blondin. Au diable la clientelle. Je ne vous quitte pas ! Et vous, prince Dubisky, ne feriez-vous point, en notre compagnie, un petit tour au Hâvre ?

— Je vous prierai de m'excuser, répondit Stéphan avec un triste sourire. Mes propres malheurs me rendent égoïste. La Tzigane m'a dit en expirant que ma pauvre femme se trouve encore à Paris. Si cela est, je saurais bien la retrouver !

Deux heures plus tard, Mathieu Dreyfus et le docteur Burger roulaient vers le Hâvre.

Mathieu avait laissé quelques lignes pour sa belle-sœur.

Il lui faisait savoir, sur un ton plus ou moins léger que poussé par un rêve, il était parti inopinément pour le Hâvre, devenu superstitieux, grâce à la succession de malheurs qui avaient fondu à la fois sur leur malheureuse famille.

Ce rêve lui avait fait entrevoir la possibilité de retrouver là-bas la trace du petit André.

Et, tout en n'accordant qu'une confiance relative à l'avertisse-

ment des songes, il n'avait point cru devoir se montrer plus esprit — fort que l'illustre Pharaon, protecteur de Joseph.

Mais pendant qu'il s'étendait sur la banquette du train express, le rapprochant probablement de quelqu'autre et terrible catastrophe, il se disait amèrement :

— Un rêve? Oui, et un bien mauvais cauchemard!

Les deux amis arrivèrent au Hâvre vers quatre heures.

Immédiatement, après s'être renseignés sur le port, ils prirent le chemin conduisant à la chaumière du pêcheur Zéphyrin Boche.

. . . .

La barque, dans laquelle étaient montés Mme de Bellancy et le petit André, glissait rapidement, sur les flots calmés, aux coups de rame, vigoureux et méthodiques d'une ex-canotière d'Asnières et de Bougival.

Bientôt le vieux bachot laissa, loin derrière lui, le rivage, et la force du flot s'en accrût d'autant.

L'enfant, un peu effrayé, au début de cette course, toute nouvelle pour lui, se sentait de plus en plus à son aise.

La fraiche brise du matin vint colorer ses petites joues pâles et ses yeux brillèrent joyeusement.

Il laissa pendre ses mains, par dessus le bord du canot, prenant plaisir à voir l'eau filer entre ses doigts.

Ce qui l'amusait, surtout, c'était le « Grand-œil » grossièrement peint sur le fond de la barque.

— Est-il vrai, demanda-t-il à Mme de Bellancy, que c'est l'œil de Dieu? L'homme de la petite maison, là bas, nous l'a dit, mais je ne voulais pas le croire.

— Oui, répondit sèchement, la jeune femme, toute à ses rames.

Chose étrange, à mesure que la barque s'éloignait du rivage et que l'affreuse « mission » que lui confiée le sinistre major, devenait plus facile à accomplir, elle devenait plus sombre, plus

concentrée, plus pensive, elle, femme de premier mouvement et d'action.

Un flot de pensées nouvelles et étranges lui passait par le cerveau, naguère si positif et si inflexiblement tourné vers le seul but à atteindre.

Et elle se surprenait à avoir horreur et dégoût du crime lâche dont elle s'était chargée.

Comment se faisait-il que, cessant de ramer et s'abandonnant au flot, elle restait là, paralysée sur son banc, remettant d'instant en instant l'exécution de son forfait ?

N'était-elle plus la créature, cyniquement scélérate, ne reculant devant aucun forfait, devant aucune infâmie ?

N'avait-elle point fait aveugler son mari, étranglé, elle-même, sa mère moribonde, attiré sa rivale dans les Catacombes, pour qu'elle y mourut de faim.

N'avait-elle point trempé dans bien d'autres crimes, devant esquels auraient frémi plus d'un bandit de profession et qui l'avaient laissée, elle, sans remords ?

Et cependant, voilà qu'elle hésitait, aujourd'hui, devant le meurtr facile d'un enfant !

— Pourquoi ? se demanbait-elle. Pourquoi ? Je ne suis pa lâche, pourtant. Je sais que cela doit être, car il le veut ainsi, et je n'oserais retourner vers lui sans avoir précipité l'enfant dans les flots. Et cependant... cependant ! Ah ! tuer un faible enfant est une chose terrible ! C'est étouffer l'innocence, et il n'y a que l'innocence qui mérite de vivre ici-bas. On écrase d'un pied indifférent une rose qui a fini de fleurir, mais un bouton qui n'est pas encore éclos !

Pompadour, elle aussi, avait eu un enfant. Instinctivement, elle sentait, maintenant, que chaque naissance, chaque trépas est une émanation de la volonté divine.

Qui anéantit ce qui vient de naitre, se met en contradiction avec cette volonté

Dieu laisserait-il sans châtiment ce défi audacieux ?

Involontairement, Pompadour abaissa le regard vers le fond de la barque.

— L'Œil de Dieu ! murmura-t-elle.

Mais, en même temps, l'image du beau ténébreux se représenta à son esprit.

Elle se souvient de ses caresses, de ses baisers, des heures d'ivresse, passées entre ses bras.

Devait-elle perdre tout cela, renoncer à tout bonheur, au gré d'une niaise faiblesse ?

Non ! Elle n'abandonnerait point son amour, à peine satisfait, au prix de tant de crimes ! Elle obéirait à son amant et se l'attacherait à jamais, par le meurtre de cet enfant, inutile et dangereux.

Elle retira les rames de l'eau et jeta autour d'elle un rapide regard, car une mauvaise conscience, même isolée, en plein océan, se croit toujours épiée par quelque œil vengeur.

Rien !

La terre avait disparu à l'horizon et un épais brouillard s'était étendu sur la mer.

C'était le moment d'exécuter l'inexorable arrêt.

Pompadour se leva. A son brusque mouvement, la barque s'était penchée, mais elle reprit aussitôt son équilibre.

— Viens ici, dit-elle d'un ton dur à l'enfant.

Celui-ci s'effraya à la rudesse de la voix et, plein d'angoisse, resta assis sur son banc.

— Ne m'as-tu point entendu ? demanda Pompadour. Je t'ai dit de venir près de moi.

— Vous voulez me faire du mal ! cria le petit André. Vous avez l'air fâchée contre moi.

Pompadour se pencha vers lui, l'arracha brutalement de la banquette et le jeta à genoux dans la barque.

L'enfant se mit à pleurer.

— Prie ! commanda Pompadour. Tu sais bien prier, n'est-ce pas ?

— Oui... Petite mère m'a appris...

— Eh ! bien, fais une prière et dépêche-toi.

L'enfant joignit les mains et, pendant que des pleurs ruisselaient le long de ses joues :

— Dieu clément, qui êtes au Ciel, murmura-t-il, accorde-moi la grâce de rester pur et bon. Rends-moi mon père chéri, qui gémit, innocent, sur l'Ile du Diable. Et que ton nom soit glorifié maintenant et toujours. Amen !

En entendant le petit André invoquer le nom du martyr de l'Ile du Diable, Pompadour frémit.

Son rôle néfaste avait commencé par la perte du père et maintenant devait finir par le meurtre du fils.

Sans se rendre compte de ce qu'elle disait, machinalement, elle répéta :

— Amen !

Au même instant, elle saisit l'enfant et le souleva.

— Que ce crime soit mon dernier, dit-elle, en cherchant à lancer dans les flots le pauvre enfant, criant de terreur et qui se cramponnait à elle.

Mais soudain ses yeux se dilatèrent.

Ses mains tremblantes laissèrent retomber l'enfant au fond de la barque pendant qu'elle même se laissait aller sur la banquette.

Là où, tout à l'heure, se trouvait, grossièrement peint un œil, se découpait maintenant une ouverture circulaire, par où l'eau entrait en bouillonnant dans la barque.

En se débattant, l'enfant avait fait jouer du pied un ressort secret, faisant basculer la soupape ménagée au fond du fatal bâteau.

En une minute la barque fut à moitié submergée.

Pompadour jeta un cri perçant, suivit d'un appel au secours désespéré.

— Nous coulons! s'écria-t-elle, avec angoisse. Nous coulons! Et pas de salut à espérer. Ah! ceci n'est point le résultat d'un simple accident. Je suis la victime d'un piège abominable. Au secours! Au secours!

Comme un éclair, l'affreuse vérité lui était apparue.

Elle comprit que le sinistre major avait résolu de se débarrasser d'elle en même temps que de l'enfant de son mortel ennemi.

L'homme, qu'elle aimait au dessus de tout au monde, pour lequel elle avait tout foulé au pied, devant qui elle se couchait comme un chien fidèle, avait froidement prémédité sa mort!

Car elle ne voyait que trop bien qu'il n'y avait plus espoir de salut pour elle.

Déjà la barque s'enfonçait à vue d'œil et, autour d'elle, elle ne voyait que les flots et toujours les flots, prêts à la dévorer, comme des monstres voraces.

Pas de secours possible! Pas un voile, pas une barque aux environs!

Pleurant, gémissant, rugissant d'effroi, d'angoisse et de colère, elle déchira ses vêtements et s'arracha ses beaux cheveux blonds.

— Maudit sois-tu, misérable! cria-t-elle. Maudit trois fois! Que toutes les tortures de l'Enfer deviennent ton partage! Puisse ton cœur être tenaillé cent fois plus que ne l'est à présent le mien par le remords et la rage impuissante. Puisse-tu ne descendre dans la tombe que déshonoré, flétri, marqué à jamais d'infâmie!

Mais les rugissements et les clameurs d'angoisse de la misérable créature se changèrent soudain en un cri de joie folle.

Le brouillard s'était un peu éclairci et, à une cinquantaine

de mètres de la barque, qui s'enfonçait, elle avait vu surgir la coque haute d'un bateau à vapeur.

La situation des naufragés semblait avoir été remarquée à bord.

Sur le pont, les matelots s'empressaient, courant çà et là et s'occupant à descendre à la mer un canot de sauvetage.

Toutes ces opérations semblèrent, cependant, trop longues à une femme qui, à moitié dépouillée déjà de ses vêtements les plus encombrants, avait sauté debout sur le bastingage du navire.

— Tenez-vous bien, cria-t-elle à Pompadour, sombrant dans le flot amer. J'arrive à votre secours !

— Sauvée, sauvée ! s'écria Pompadour avec ivresse.

Au même moment, la barque se déroba sous ses pieds.

L'enfant fut pris par une vague qui le souleva et l'emporta dans la direction du steamer.

Pompadour, elle, avait disparu sous l'eau, mais pour revenir, un moment après, à la surface.

Ses mains se cramponnèrent à la coque retournée de la vieille barque, revenue, elle aussi, sur l'eau et flottant à la dérive.

— Je vivrais ! se disait-elle en se soulevant au dessus des vagues.

On lui jeta des cordes du haut du vapeur, brusquement arrêté.

Déjà elle en avait saisi une et s'y retenait, certaine désormais du salut, lorsqu'une barque à voile arriva droit sur elle.

Au gouvernail se tenait un vieillard, revêtu de l'uniforme militaire.

Ses cheveux gris flottaient au vent.

— Maudite ! cria-t-il d'une voix de tonnerre. Tu as tué l'enfant. La mesure de tes crimes est comble ! Meurs à ton tour !

Un coup de pistolet retentit.

La balle frappa la misérable Pompadour au milieu du front.

Une dernière fois, elle rouvrit les yeux.

Puis, lâchant la corde, qu'on ramenait déjà, elle descendit à pic dans le gouffre liquide.

Cependant, tout près de la barque s'éleva une voix de femme.

— Aidez-moi, au nom du Ciel ! Tirez-moi à bord, j'ai l'enfant dans les bras !

Quatre mains se tendirent vers l'intrépide nageuse.

D'abord, fut hissé à bord un enfant, qui semblait privé de vie, puis, sans plus réclamer d'aide, une jeune et jolie femme escalada la barque.

Elle secoua gaiment l'eau ruisselant de ses vêtements et de sa brune chevelure qui s'était dénouée.

— L'enfant vit, dit elle. J'ai senti battre son cœur.

A sa vue, le sergent Michon, stupéfait, heurta ses mains l'une contre l'autre.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il. Est-ce que j'ai la berlue ? N'êtes vous pas Alice Terry ?

— Si fait. Et vous aussi, je vous reconnais. Vous êtes le vieux et fidèle sergent Michon.

— Pour vous servir, mademoiselle. Mais savez-vous bien qui vous venez de sauver ?

— Non. Je n'avais pas à me demander cela. Une vie humaine était en péril et cela suffisait.

Le vieillard saisit les mains de la jeune Américaine.

Et, pendant que des larmes de joie ruisselaient sur son visage hâlé, il lui dit :

— Alice Terry, l'enfant que vous venez de retirer de l'eau au péril de votre propre existence, n'est autre que le petit André, le fils du malheureux capitaine Alfred Dreyfus.

. . . .

— Est-ce bien ici que demeure le pêcheur Zéphyrin Boche ?

Cette question, Mathieu Dreyfus l'adressait à un grand gail-

lard, à barbe blonde, assis, dans l'après-midi du même jour, devant la chaumière que nous connaissons, et fixant sur la mer un mélancolique regard.

Mais au lieu de répondre simplement par un oui ou par un non, le géant étendit soudain les bras et attira Mathieu Dreyfus sur sa large poitrine avec une énergie telle que le docteur Burger, arrêté à quelque pas, crut entendre craquer les côtes de son ami.

— Monsieur Dreyfus ! Monsieur Dreyfus? Est-ce bien vu ! cria le colosse, d'une voix retentissante.

— C'est vous, capitaine Klaus Grot ! Par quel miracle vous retrouvai-je ici ?

— Par quel miracle ? répondit le capitaine hambourgeois, dont l'honnête visage rayonnait de bonheur. Qu'y a-t-il encore besoin de miracle pour un homme qui vient de faire le tour du monde avec la femme la plus extraordinaire du siècle? Mais, comme je le suppose, vous venez ici pour le petit André ?

— Oui ! Le pauvre enfant ! Est-ce qu'on a déjà retrouvé son corps ?

— Son corps ? Que le Ciel me protège, c'est bien lui-même, tout entier, que nous avons repêché. Et en parfaite santé encore, bien qu'il ait pris un fameux bain dans la grande tasse !

— André existe ! Oh Dieu ! Sois béni, au nom de sa mère, qui ne se doute point encore de mes précédentes angoisses, ni de l'excès de son propre bonheur !

Mathieu Dreyfus avait levé les mains au Ciel et des pleurs de joie coulaient sur son noble visage.

Son cœur, inondé de joie, débordait de pieuse gratitude.

— Qui l'a sauvé ! demanda-t-il. Je veux récompenser royalement l'homme qui nous a rendu le pauvre petit. La moitié de ma fortune sera à lui, s'il veut l'accepter.

— M'est avis que le sauveur d'André ne se montrera point hostile à ce procédé, répondit Klaus Grot, avec un énigmatique

sourire. Du moins, sous certaines réserves. Mais arrivez. Je vais vous mener auprès du gamin et en même temps vous ferez connaissance avec le « sauveur » qui l'a retiré de l'eau.

D'un geste de la main, il invita les deux hommes à le suivre dans la chaumière.

Tout doucement, il ouvrit la porte de la chambre à coucher.

Au milieu de la chambre était dressé un lit, d'une propreté extrême, sur lequel était couché un enfant.

Ses petites joues étaient bien un peu colorées par une fièvre légère, résultant des émotions de la matinée et aussi de son bain forcé, mais il reposait paisiblement et il était facile de voir qu'il ne courait aucun danger.

Au chevet du lit, et sur une chaise de paille, était assise Alice Terry, les yeux baissés et semblant plongée dans une profonde rêverie.

A l'entrée des visiteurs, elle se dressa debout, avec un léger cri.

Mathieu Dreyfus était devant elle.

Une rougeur brûlante crouvrit ses joues et la vaillante jeune fille, si intrépide en toute occasion, tremblait si fort qu'elle ne pouvait articuler un mot.

Et Mathieu?

Il s'inclina et baisa avec une tendre émotion les deux mains tendues vers lui.

Puis, se dirigeant vers le lit, il embrassa l'enfant retrouvé, sur le front et sur les yeux.

Aussitôt, le docteur Burger se mit à visiter l'enfant.

— Pas la moindre complication à craindre, dit-il gaiment. Un léger refroidissement, une grande fatigue et, comme suite, une invincible propension à dormir, voilà tout. Demain matin, nous pourrons emmener ce monsieur, là, à Paris, pour le rendre à sa maman.

— Et s'il nous est donné de le faire, dit la voix puissante du bon Klaus Grot, c'est à celle-ci que nous le devons !

Et sa main désignait Alice Terry.

— C'est elle qui a sauvé des flots le petit André.

Michon ayant dit ces mots, se saisit littéralement du docteur Burger et le porta plutôt qu'il ne l'entraîna au dehors en lui murmurant à l'oreille :

— M'est avis que nous sommes de trop, ici, monsieur le médecin.

Le docteur saisit la main du brave capitaine. Il l'avait compris.

— Ainsi, dit Mathieu Dreyfus d'une voix profondément émue, lorsqu'il se trouva seul avec la jeune fille, ainsi, cela encore, nous vous le devrons ! Ah ! Combien vous avez déjà souffert pour nous. Jamais je ne pourrais m'acquitter du tribut de reconnaissance que je vous dois.

— Je n'ai fait, cependant, que mon devoir, répondit simplement Alice.

— Votre devoir ? Oh ! Alice, c'est là un mot bien grand, bien noble et bien sacré, et, à la fin de sa carrière, heureux es celui qui peut se dire, en mourant : « J'ai rempli mon devoir ! » Vous, Alice, nous avez sacrifié une partie même de votre existence et la vie seule, peut payer la vie. Voulez-vous accepter la mienne, jusqu'au dernier soupir en échange de la votre ? Chère fille, réponds-moi, parle... Dis moi : Oui !

Et ses mains tremblante de tendresse exaltée l'avaient attirée sur sa poitrine.

— Oh ! Mathieu, murmura-t-elle à travers ses larmes, et en laissant reposer son front sur le sein de Mathieu Dreyfus, il me serait impossible de vous cacher la vérité : c'est à vous que je pensais, dans tous les dangers que nous avons couru. A vous seul, je pensais, quand grondait la tempête, ou dans les profondeurs redoutables de la forêt vierge. A vous, je pensais,

lorsque j'étais en la puissance d'un vil assassin. Chaque fois que je croyais ma vie arrivée à son terme et que j'entrevoyais la mort prête à me saisir, je sentais plus vivement combien tendrement je vous aimais !

Mathieu posa ses lèvres brûlantes sur celles de la jeune fille, mais elle s'arracha vivement à son étreinte.

Elle tremblait.

— Et cependant, reprit-elle, d'une voix brisée, je ne puis devenir votre femme. Je ne le puis, ni le veux. Et cela justement parce que je vous aime. Hélas ! la honte, une honte éternelle, s'attache à mon front. Je suis flétrie, Mathieu, flétrie comme voleuse !

Et la malheureuse fille tomba, en sanglottant, aux pieds de l'homme qu'elle aimait si ardemment.

Mathieu posa doucement sa main sur son front humilié.

— Relève-toi, Alice Terry, dit-il, d'une voix solennelle, relève toi, car tu n'as point cessé d'être pure de toute tâche et aucune flétrissure ne peut s'attacher à toi. S'il ne m'est point donné de te récompenser, comme il le faudrait, de tous les services rendus par toi à ma malheureuse famille, Dieu s'en est chargé. Pendant que tu franchissais pour nous les mers et les déserts, il a fait reluire ton innocence. Il ouvrait le cœur du criminel qui avait voulu t'entrainer dans sa perte. Prends ce carnet, où Thomas Starin a consigné ses suprêmes aveux, pour que l'univers entier apprenne que : Alice Terry est innocente !

— Innocente ! s'écria Alice. Dieu juste ! je te rends grâce. Mon innocence reconnue !

Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle fut terrassée par l'excès de ses émotions et elle roula évanouie sur le sol.

Lorsqu'elle revint à elle, Mathieu était agenouillé à son côté et lui soutenait la tête sur son sein.

— Et maintenant, Alice, consens-tu à devenir ma femme ? demanda-t-il doucement.

— Votre femme? répéta-t-elle, en sanglottant, mais de joie, à présent. Ah! combien je suis heureuse et fière! La femme de Mathieu Dreyfus!

— L'oncle Mathieu! cria à ce moment, une claire voix d'enfant.

André s'était réveillé.

Plein de joie, il jeta ses petits bras autour du cou de son oncle, qu'il avait reconnu du premier coup d'œil.

Puis, saisissant la main d'Alice, qu'il retint dans les siennes:

— Tu dois bien l'aimer, oncle Mathieu, dit-il d'un air sérieux. C'est elle qui m'a retiré de l'eau lorsque la méchante femme, à la cicatrice, m'y avait jeté pour me noyer.

— Oui, cher enfant, je l'aimerai bien... Et éternellement.

. . . .

Le lendemain, Lucie, baignée d'enivrantes larmes, étreignait son fils sur sa poitrine et le couvrait de baisers délirants.

— Mon trésor, ma vie! s'écria-elle. J'ai trouvé, enfin, la consolation, qui me donnera le courage de vivre et de perservérer dans ma tâche sacrée! Mon enfant! Maintenant, tu vas grandir, André, en force et en intelligence, pour devenir le sauveur et le vengeur du martyr de l'Ile du Diable!

Autour de la mère et de l'enfant, et complètant le groupe, se trouvaient Mathieu et Alice, Klaus Grot, le sergent Michon et aussi le vieux Carousse.

Tous les yeux étaient baignés de larmes.

Pénétrée de reconnaissance, Lucie leur cria:

— Merci, à vous tous! Ah! si cruel que soit le sort attaché à notre maison, nous avons cependant eu le bonheur de conserver des amis fidèles et dévoués!

CXII

La bénédiction d'un père

Dans le district charbonnier de Wilkes Barre, les esprits étaient loin d'être calmés.

L'agitation n'avait fait que grandir et la façon outrageante et inhumaine avec laquelle le baron-houillier Henry Mason avait accueilli les réclamations légitimes de ses ouvriers, n'avait pas contribué à amener l'apaisement.

Ils avaient passé bien des jours pénibles et gros de soucis, William Terry, nos amis Degouves et Erwin et, aussi, Edith, la fille du riche propriétaire de la mine, qui s'était détournée de son père pour aller demeurer avec le vieux surveillant.

Nos quatre amis observaient, avec une croissante inquiétude, les tendances au pillage de la propriété d'autrui s'accentuer au sein de la population minière et ils s'attendaient à voir éclater, d'instant en instant, la colère publique, attisée par des discours séditieux et et par les fumées affolantes de l'alcool.

Les grévistes avaient coupé les fils télégraphiques reliant la mine à Wilkes-Barre, si bien que Henri Mason se trouvait dans l'impossibilité de réclamer, par dépêche, le secours de la force armée.

Une grande confusion règnait dans l'habitation du millionnaire.

Quelques-uns des domestiques avaient fait leurs paquets et étaient partis, prétextant qu'ils n'éprouvaient pas la moindre envie de se faire massacrer avec et pour leur gracieux seigneur.

Ceux qui étaient restés, ne faisaient plus rien qui vaille et se contentaient de faire bombance, comme si la fin du monde était proche.

Henri Mason, lui-même, ne songeait plus qu'à la fuite.

Mais il ne semblait point facile de recourir à ce moyen suprême, car les grévistes faisaient bonne garde, jour et nuit, autour de l'habitation et il n'y avait aucune chance de passer inaperçu de leurs vigilantes sentinelles.

Le jour où nous nous retransportons, par la pensée, aux Etats-Unis, le soir était tombé.

Henri Mason se tenait dans son cabinet de travail avec Maxime Magnin et Ninon de Clère qui, dans ces moments critique s'étaient plus étroitement serrés, encore, autour du riche exploiteur, mais naturellement pour mieux atteindre leur but intéressé.

— Ainsi que je vous l'ai déjà dit, cher monsieur Mason, disait Maxime Magnin, c'est cette nuit qu'éclatera la bombe. Les grèvistes ont l'intention, non seulement d'envahir votre habitation pour la piller, mais bel et bien de vous massacrer, ainsi que nous.

— Oseraient-ils pousser les choses jusque là ? s'écria Henri Mason. Je ne crois pas, je ne puis le croire. Mes ouvriers peuvent bien faire valoir leurs griefs d'une façon brutale, mais ce ne sont ni des voleurs, ni des assassins.

— Voulez-vous des preuves ? demanda Maxime en se levant. Vous vous rappellez, mon cher Mason que, pas plus tard que hier soir, j'ai risqué une petite promenade. Pour ne pas trahir mon incognito, j'avais endossi une blouse d'ouvrier. Ainsi affublé, j'ai fait connaissance avec un mineur, employé au service de la descente, un homme à tout faire, pour de l'argent, et qu'à l'aide de quelques dollars j'ai fait parler.

Ce drôle m'a confié que cette nuit, vers deux heures, une attaque sera dirigée contre votre maison. Jusqu'à présent, l'ancien sur-

veillant, William Terry, a su empêcher l'exécution de ce plan mais maintenant, Bob le Rouge, lui-même, se trouvait à la tête du mouvement et les ouvriers feraient ce qu'il leur dirait de faire. Et pour vous prouver cher monsieur Mason, que je vous dis la vérité, ajouta en terminant Maxime, mon donneur de renseignements vous les confirmera en personne.

Magnin prit une des deux lampes allumées, placées sur la table et la déposa sur l'appui de la fenêtre.

Cinq minutes après, Bob le Rouge pénétrait en personne dans l'appartement où étaient réunis réunis Henri Mason et ses hôtes.

— L'ami, tu peux gagner une bonne somme, ce soir, dit Maxime au farouche Irlandais. Mais il faut dire la vérité à monsieur Mason, relativement à l'attaque projettée pour cette nuit.

— D'abord l'argent et puis la vérité ! dit le grand coquin roux, d'une voix éraillée.

Le millionnaire prit quelques bank-notes dans son portefeuille et les tendit à l'Irlandais.

— Parle, l'ami, dit-il, essuyant, de son foulard de soie, les grosses gouttes de sueur qui lui étaient venues au front. Est-il vrai que les ouvriers en veulent, non seulement à mon argent, mais encore à ma vie ?

— Vous autres riches, répondit Bob le Rouge, en ricanant, vous êtes des gens curieux. Pensez-vous qu'au lieu de sang libre ce soit votre sang esclave qui coule dans nos veines comme dans les votres ? Je vous dis en confidence, Monsieur Mason, si vous ne faites pas en sorte de vous tirer des pieds vous ne verrez plus le jour de demain. C'est à deux heures, cette nuit-même, que commencera l'attaque de la maison. On vous massacrera, vous et vos amis, puis l'on mettra le feu à la barraque.

— Horrible ! s'écria Ninon de Clère. Prenez donc une résolution, monsieur Mason, car il nous faut fuir.

— Fuir ! gémit le millionnaire, auquel l'angoisse serrait la gorge. C'est facile à dire, mais presque impossible à exécuter. Ces gredins occupent toutes les issues et, comme mon valet de chambre me l'a appris tantôt, ils ont placé une garde devant l'écurie, de sorte que nous ne pouvons plus nous servir de chevaux et de voiture.

— Alors, nous sommes perdus ! cria la belle Française, en éclatant en sanglots.

A la voir, on l'eut crue au comble de l'effroi et du désespoir, mais en réalité, elle jouait supérieurement bien une comédie concertée à l'avance avec Maxime.

Il était du plus grand intérêt, à tous deux, de porter à son comble la lâche terreur du baron-houillier.

Mais sous ce rapport, il n'y avait plus besoin de pousser à la roue. Mason arpentait la chambre d'un pas chancelant.

— Que faire ? gémissait-il. Impossible de leur échapper !

— N'y a-t-il point, dans l'habitation, même, quelque cachette? demanda alors Maxime. J'entends un endroit où nous puissions nous refugié tous jusqu'à demain, car demain, il peut et doit nous arriver du secours, envoyé par ceux de vos domestiques qui ont fuit vers la ville.

— J'en connais, une moi, de cachette, dit Bob le Rouge, et où vous trouverez aussi en sureté que dans le sein d'Abraham. Mais pour l'atteindre, il faut montrer un certain courage.

— Parlez, mon ami, parlez ! dit Mason. Si vous me donnez un bon conseil et réussissez à me mettre en sureté, moi et mon argent, non seulement vous recevrez une récompense de mille dollars, mais serez encore nommé surveillant en chef de la mine, aussitôt que le travail y sera repris.

Et, dans son effroi, l'arrogant Masson, ne dédaigna point de tendre la main à l'ivrogne Irlandais.

— Marché conclu ! répondit Bob, en topant. Suivez-moi et cachez-vous dans une galerie, maintenant abandonnée de la mine.

Je vous y ferai descendre moi-même et le diable m'emporte si Personne songerait à aller vous dénicher, si loin sous terre !

— Votre conseil est bon. Mais ne pouvons-nous y être surpris par les eaux, au cas d'une pluie diluvienne.

— Niaiserie, gronda Bob. Si cela était, pourquoi, nous autres mineurs, descendrions-nous si insouciamment dans les entrailles de la terre. D'ailleurs, un orage, accompagné de grêle, ne se déclare point tous les jours.

— Je pense, monsieur Mason, que vous n'avez point à hésite plus longtemps à faire ce que vous conseille ce brave garçon-là. Naturellement, nous vous suivrons au fond de la mine. Ninon et moi ne vous abandonnerons point à l'heure du danger.

— Je vous remercie, balbutia Mason. Non, je n'hésite pas. Mais accordez-moi un quart d'heure pour mettre mes affaires en ordre. Je rassemblerai seulement l'indispensable. Attendez-moi, je reviendrai dans quelques instants.

Le millionnaire quitta la chambre, laissant, seuls, Maxime, Ninon et Bob le Rouge.

Pendant quelques moments, il règna un profond silence dans l'appartement.

Puis, sur un regard expressif de Marcel, Ninon courut à la porte pour écouter si personne n'était resté dans le couloir.

— Tout est tranquille, dit-elle, et nous pouvons parler sans nous gêner.

— Mais nous n'avons plus beaucoup à nous dire, je crois, répondit Maxime, en se tournant vers l'Irlandais, qui, les mains dans les poches, le regardait d'un œil impudent.

La clarté de la lampe suspendue au dessus de la table tombait d'applomb sur la figure empourprée et enflée de l'ivrogne.

— N'est-ce pas, mon ami, reprit le Français d'un ton confiant. Tout est bien convenu entre nous, depuis la nuit dernière ?

— Tout, répondit l'Irlandais, en inclinant son front roux. Il

est plaisant de voir l'adresse avec laquelle vous avez attiré le vieux rat dans la souricière.

— Donc, vous savez ce qu'il vous reste à faire ? demanda Maxime.

— Oui, mais il ne serait pas mauvais, pourtant, que vous me le répètiez, car j'ai la mémoire un peu faible, depuis quelque temps.

— Soit. Ecoutez donc. Mason est occupé, en ce moment, à rassembler tout l'argent et les objets précieux qui se trouven dans sa maison pour les emporter avec lui dans son refuge.

— Espérons qu'il aura gros sur lui, ricana l'Irlandais.

— Oh ! Il y en aura assez pour vous, pour ma femme et pour moi, notre vie durant. Vous nous conduisez vers la bure. Le vieux, Ninon et moi, entrons dans la cage et vous nous descendez aussitôt.

— Au fin fond de la mine. Soyez tranquilles, à cet égard.

— Au bout de quelque temps, je vous donnerai le signal de la remonte. Et vous y obéirez aussitôt.

Bob, cette fois, se contenta d'un grognement qui, à la grande rigueur, pouvait passer pour un oui.

— Mais, lorsque vous reverrez la cage revenir à la surface, elle ne contiendra plus que Ninon et moi. Le vieux restera, la gorge coupée, dans le fond de la mine.

— Parfait ! approuva Bob le Rouge. Mais n'oubliez pas de rapporter l'argent avec vous.

— Parbleu. Et de cet argent là, le tiers vous reviendra. J'estime à plus de cent mille dollars par tête notre part respective de butin. Ce qui vaut mieux, n'est-ce pas, qu'un emploi de surveillant en chef ?

— Le diable emporte la mine avec celui qui la possède répondit l'ivrogne en riant.

Puis, il reprit d'un air sérieux :

— Mais, lorsque le coup sera fait, il faudra vous dépêcher

de vous tirer des pieds. Je vous indiquerai la route la plus directe vers Wilkes Barre.

— Nous, nous partirons immédiatement pour San Francisco, où nous prendrons le bateau pour l'Australie, acheva complaisamment Maxime Magnin.

— Silence, il est là ! dit tout bas Ninon, qui s'écarta rapidement de la porte.

Un moment après, Henri Mason rentra dans la chambre.

Il portait péniblement sur l'épaule une malle assez volumineuse, qui semblait peser lourd et tenait à la main un petit sac, dont s'échappait des tintements de métal.

— Je suis prêt, dit-il. Partons.

Ninon et Maxime le prièrent d'attendre encore un moment pour leur permettre de prendre dans l'appartement qui leur avait été réservé, leurs manteaux et leurs chapeaux.

— As-tu le couteau ? demanda Maxime à sa maîtresse, avant de quitter leur chambre.

— Oui. Il est assez pointu et solide pour saigner un bœuf. Mais dis-moi, Maxime, est-ce que tu as vraiment l'intention de partager le magot avec cet ivrogne?

— Tu ne l'as jamais cru, n'est-ce pas ? Il n'en s'aura pas un sou, je te le promets bien. Sitôt qu'il nous aura remonté et pendant que tu l'occuperas en lui parlant, je lui assènerai sur le crâne un coup de barre de fer qui le fera s'affaisser sans connaissance. Cela fait, nous le précipiterons tout bonnement dans la mine pour aller tenir compagnie au vieux Mason.

Ninon embrassa tendrement son amant.

C'est bien là l'homme de tête et ressources, digne d'elle-même Où aurait-elle pu trouver autre part, un pareil compagnon ?

Cinq minutes plus tard, il quittèrent tous quatre la maison par une petite porte ignorée pratiquée dans le mur du jardin

Bob guida Mason et ses hôtes, vers la mine, par des chemins détournés qu'il savait ne point être gardés par les grèvistes.

Il fallait certainement du courage pour recourir à un pareil asile. Le gouffre noir était là, devant eux, béant dans la nuit et au dessus se trouvait suspendue une cage en bois, retenue par une simple corde.

Cette installation primitive ne répondait guère aux exigences de la loi, mais Henry Mason se préocupait peu de garantir suffisamment la sécurité de ses ouvriers.

Souvent, déjà, le surveillant Terry avait insisté pour qu'on remplaca les cordes par des cables de fils de fer galvanisés. Mais toujours, le baron-houillier avait répondu :

— Tout ça coûterait trop d'argent. Et puis, lorsqu'un malheur doit arrivé, il se produit aussi bien avec des cables en fils de fer, qu'avec de vulgaires et fortes cordes.

Mais, lorsqu'il disait cela, Henri Mason ne se doutait guere qu'une fois en sa vie il devrait se confier à ces simples cordes là.

Auparavant, il n'exposait que la vie de quelques pères de famille. Aujourd'hui, il devrait éprouver que les cordes de chanvre ne valent pas précisement les cables de fil de fer.

— Mais il fait effroyable, là-dedans, murmura Ninon de Clère qui, ayant enflammé une allumette-bougie, s'était penchée sur l'abîme.

— Ne t'effraies donc pas, lui répondit son amant à l'oreille. Tu sais bien qu'un seul de nous doit y rester.

Mason entra dans la cage, en tremblant.

Maxime et Ninon l'y suivirent.

Le baron-houillier avait posé sa malle et sa sacoche tout près de lui.

Bob le Rouge saisit la manivelle du treuil et se mit en devoir de faire son office.

— Etes-vous prêt ? demanda-t-il.

— *All right*! répondit joyeusement Maxime.

Ses deux compagnons se tûrent.

L'Irlandais commença à dérouler le cable et la cage descendit lentement dans les profondeurs.

Mais le lourd paquet n'était point éloigné de dix mètres de l'entrée que Bob suspendit brusquement son mouvement.

En ce moment, la cage se balançait à cent cinquante mètres du fond.

Retenant d'une main la manivelle, l'Irlandais tira de l'autre, de sa poche, un long couteau, dont il ouvrit la lame au moyen des dents.

— Descendez tous trois aux Enfers, cria-t-il, en se penchant sur le gouffre, de façon à être entendu par les malheureux suspendus dans le vide. Pas un dollar de tout l'argent que vous avez cru mettre en sûreté ne m'échappera. Vous allez être réduit en bouilllie en tombant au fond de la mine et moi je descendrai par l'échelle de fer pour pour recueillir le butin. Eh! là-bas, monsieur le Français, l'Irlandais Bob est plus malin que toi. Ce n'est pas toi qui iras vivre de tes rentes en Australie, mais Bob le Rouge.

Un cri de colère et d'effroi s'éleva de l'abîme quand les malheureux, d'abord muets de terreur, s'aperçurent que l'Irlandais était occupé de serrer la corde qui retenait la cage.

— Eh! Henri Mason, cria de nouveau le monstre, à cheveux roux. Si cette corde était un cable de fer, je ne la trancherai pas si aisément.

— Ayez pitié! cria le baron-houillier. Grâce! Prends tout mon argent, mais laisse-moi la vie!

— Non, mais sauve-moi, moi seule, supplia Ninon de Clère d'une voix déchirante. J'ai bien vu, ce soir, que tu me regardais avec plaisir. Je suis belle... Je serai ta maîtresse... Je fuirai avec toi... Fais-moi grâce et je te rendrai heureux!

Une clameur horrible s'éleva, suivie d'un bruit sourd.

Puis, tout fut de nouveau silencieux.

La corde avait été tranchée et la cage précipitée dans le gouffre.

Dans le fond, trois paquets sanglants de chair humaine étaient allé s'applatir.

Bob le Roux poussa sa tête hideuse au dessus du petit mur de pierre, barrant l'entrée de la mine.

— Morts, gronda-t-il, la face illuminée d'une bestiale e. triomphante joie. Ceux là ne reviendront plus jamais à la surface. Maintenant, descendons pour aller chercher l'argent, et puis... au large !

— Arrête, misérable assassin ! que viens-tu de faire ?

Une main de fer avait saisi Bob le Rouge par la nuque.

L'Irlandais dut faire les plus grands efforts pour se dégager et se retourner suffisamment pour reconnaître celui qui venait de le surprendre.

Pâle et hagard, il se trouva devant l'austère et menaçante figure de William Terry, le vieux surveillant.

Ce dernier se ressaisit aussitôt du gredin, en le prenant à la gorge.

Il le poussa en arrière de façon à le tenir à moitié renversé sur le petit mur d'appui.

— Tu as coupé la corde retenant la cage ! reprit William Terry, J'ai attendu la voix de ceux qui s'y trouvaient implorer miséricorde. C'était Henri Mason et la dame française. Malheureusement je suis arrivé trop tard pour empêcher ton forfait. Mais je te mênerai au pied de la potence, misérable chien irlandais, à la potence qui te réclame depuis trop longtemps.

— Prenez-garde, surveillant ! gronda Bob le Rouge, à moitié étranglé sous la poignée de fer de William Terry. Si je dois marcher au gibet, tu y pendras en même temps que moi. Tout le monde a pu entendre les menaces que tu as faites, il y a quelques jours au propriétaire de la mine. L'on me croira,

lorsque je jurerai que nous avons comploté et exécuté ce coup ensemble.

— Scélérat, tu viens de prononcer ton arrêt de mort.

Le vieux surveillant se jeta avec une indicible furie sur le misérable.

Alors, il se passa quelque chose d'effroyable.

Le bois vermoulu du garde-fou craqua et se disjoignit au heurt des deux hommes engagés dans une lutte suprême.

Bob le Rouge disparut, avec un dernier et horrible blasphème.

Et après de vains efforts pour conserver son équilibre, le pauvre William Terry le suivit dans le gouffre.

. . . .

— N'as-tu rien entendu, Erwin ? C'était la voix de William Terry. Ne t'as-t-il pas semblé entendre le vieillard crier au secours ?

Ces paroles étaient dites par Degouves, assis, pour prendre le frais, avant de se livrer au repos, avec Erwin, Odette, Antonia et Edith, devant une petite maison, élevée à proximité de la mine.

Tous écoutèrent, retenant leur respiration.

Il leur sembla entendre un nouvel appel à l'aide.

N'hésitant plus il rassemblèrent le plus promptement possible des lampes de mineur, des cordes et des pics et coururent vers l'endroit d'où étaient partis les cris.

— C'est de la mine même, avait dit Degouves. C'est là qu'il doit s'être passé quelque chose.

Quelques ouvriers mineurs se joignirent à eux.

Arrivés à quelqes pas de la mine, ils avisèrent, dans l'étroit chemin qui y conduisait, une élégante voiture à deux chevaux, dans laquelle se trouvaient un monsieur et une dame, complètement inconnus au groupe de sauveteurs.

— En avant, cocher, cria Degouves. Laissez-nous le chemin libre. Il s'agit ici d'existences humaines en danger

La jeune dame mit la tête à la portière.

— Qu'est-il donc arrivé, mes amis, demanda-t-elle. Est-ce qu'un ouvrier mineur serait en danger.

— Nous le craignons, madame, répondit Degouves. Il s'agit de l'homme le plus respectable de tout le district, du vieux surveillant William Terry.

La dame poussa un cri et, en un instant, fut au milieu des ouvriers mineurs.

— En avant, mes amis, cria-t-elle. Il faut le sauver. Vite! vite!

Le monsieur qui l'accompagnait avait sauté, lui aussi, au bas de la voiture et tous, à la fois, se mirent à courir vers la mine.

Bientôt on se trouva à l'entrée.

A la corde coupée et au garde-fou brisé, il était facile de deviner qu'il devait s'être passé là un terrible drame.

La dame inconnue s'était débarrassée de son manteau et de son chapeau.

Intrépide, elle se pencha au dessus du gouffre béant.

— Silence! dit-elle. Tout n'est pas mort là-dedans. N'entendez-vous pas monter un faible gémissement? Là, il y a quelqu'un qui vit et qui se plaint. Il faut le secourir.

— Est-ce vous, William Terry? cria Degouves, en se penchant à son tour sur l'abime et en se faisant un porte-voix de la main, pour rabattre le son.

— Oui, c'est moi? répondit une voix faible, montant de la profondeur.

— Vous vous êtes donc retenu quelque part?

— Oui, à une échelle de bois. Mais elle s'est rompue et maintenant je suis cramponné à une saillie de pierre. Hâtez-

ALFRED DREYFUS



Canaille, que faites-vous là ?

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

vous, car cette pierre peut se détacher de moment en moment et je sens s'épuiser mes forces.

— Du courage, et rassemblez toute votre énergie, cria à son tour l'étrangère. Vous serez sauvé, aussi vrai qu'il y a un Dieu !

Puis, se tournant vers les ouvriers mineurs.

— Attachez-moi à une corde ! ordonna-t-elle.

— Vous ne pouvez songer à cela, madame, intervint Degouves. Ce n'est point là chose à faire par vous. Il faut, pour s'en tirer, un homme qui n'a pas peur de la mort.

Mais l'étrangère s'était liée elle-même une corde autour de la taille.

— Personne d'autre que moi ne sauvera le vieux William Terry, dit-elle les yeux étincelants. N'est-ce pas Mathieu, n'est-ce pas mon fiancé, tu m'approuves et me comprends ?... Et maintenant, tenez ferme, mes amis. Je suis Alice Terry, la fille du surveillant. Comprenez-vous, maintenant, qu'il faut que ce soit moi qui le sauve.

Tous se turent en s'inclinant, et l'intrépide jeune fille disparut dans le vide.

— Sa fille, murmurèrent les ouvriers mineurs. Celle qu'il a repoussée et maudite !

Deux minutes, plus longues que des siècles, s'écoulèrent.

Mathieu s'était couvert le visage de ses mains.

Mais soudain, une voix monta, énergique et joyeuse.

— Remontez la corde ! Il vit ! Il est sauvé !

La corde fut lentement ramenée et le père et la fille reparurent à la surface du sol.

Alice retenait d'un bras vigoureux le vieillard dont la tête reposait sur son sein.

Et Terry, à moitié évanoui, murmurait :

— Maintenant je suis bien mort, et Alice, bel ange purifié des souillures terrestre, vint me prendre pour m'emporter au Ciel !

. . . .

Dans le Ciel !

Quoique Terry ne fut point mort et se fut tiré de son effroyable chûte, au prix d'une légère blessure, il se retrouva vraiment au Ciel, lorsqu'en revenant à lui, il apprit ce qui s'était passé.

Son Alice était revenue.

Elle avait entre les mains les preuves complètes de son innocence et était fiancée avec un homme de bien et de mérite, dont elle n'avait point, cependant, voulu devenir la femme, avant de s'être rendue, avec lui, en Amérique, pour y rechercher son vieux père.

— Sa malédiction pèse toujours sur mon front, avait dit Alice. Avant que vous ne me conduisiez à l'autel, elle doit être révoquée.

Et elle fut révoquée, en effet, et remplacée par la bénédiction paternelle.

Le père repentant demanda pardon à sa fille d'avoir pu douter de son innocence et de sa pureté.

Et Alice pardonna de tout cœur à son vieux père, coupable seulement par excès d'honnêteté et d'austère rigueur.

Elle lui baisa les mains, en les arrosant de larmes d'allégresse.

La reconnaissance d'Alice et des fugitifs de Cayenne, qu'elle avait sauvés dans la forêt vierge de la famine et de la mort fut émouvante.

Dans le premier moment d'émoi et étant donné la nuit profonde, ils n'avaient reconnu leur bienfaitrice qu'au moment même où, s'enfonçant dans l'abîme, elle élevait d'une main la lampe dont elle s'était munie pour ss périlleuse descente.

Mathieu, profondément ému, salua avec effusion les compagnons d'infortune de son malheureux frère et s'en fit raconter les tortures, subies par eux tous, sur l'infertile et brûlant rocher qu'est l'Ile du Diable.

Ce fut la seule goutte de fiel contenue dans la coupe de félicité.

Mais, non.

D'autres et amères larmes furent encore répandues.

Edith Mason pleurait son père dont on retrouva le corps fracassé, tout au fond de la mine.

Il était cependant le moins mutilé des quatre et on put facilement constater son identité, tandis que les corps de Maxime Magnin, de Ninon de Clère et de Bob le Rouge, n'offraient plus apparence humaine.

Les valeurs et l'or contenus dans la malette et dans la sacoche du baron-houillier, rentrèrent en possession d'Edith, et trois jours après les funérailles d'Henri Mason, le travail fut repris dans la mine.

Toutes les légitimes réclamations des ouvriers furent admises, et, dans tous les Etats-Unis, il n'exista plus de mine mieux exploitée et où les ouvriers fussent plus contents de leur sort.

Cependant, William Terry, résigna ses fonctions de surveillant en chef, son grand âge l'empêchant d'y apporter la même activité.

A sa place fut nommé Erwin, fort en estime, parmi ses compagnons de travail, ainsi que sa femme Odette.

Sur la demande d'Edith, Degouves devint son secrétaire en même temps que l'intendant de ses biens, ou plutôt son second père et son protecteur.

Six semaines après la mort d'Henri Mason, quatre personnes prenaient le chemin de la France.

C'étaient Mathieu, Alice, Edith et Degouves.

Edith, qui avait noué une étroite amitié avec Alice, avait résolu d'acheter un hôtel à Paris et d'y aller passer chaque année quelques mois.

La traversée fut rapide et, vers la fin de février 1898, nos oyageur arrivèrent dans la houleuse et remuante capitale française.

A la gare, ils prirent un fiacre et Mathieu Dreyfus, donna ordre au cocher de toucher, d'abord, chez son notaire, établi ur la rive gauche.

Il voulait lui remettre, sans délai, les pièces concernant l'annulation du jugement frappant Alice Terry et tous les autres documents nécessaires pour son prochain mariage avec la noble et vaillante Américaine.

Dans une rue traversière, avoisinant le Palais de Justice, la voiture dut s'arrêter, à cause de la foule.

Une multitude, animée et hurlante se pressait, articulant de menaces et des blasphèmes.

On eut dit une émeute.

— Que se passe-t-il donc? demanda Mathieu au cocher.

— Oh! rien d'extraordinaire, monsieur, répondit celui-ci. La foule veut arrêter Emile Zola, lorsqu'il sortira du Palais de Justice pour retourner chez lui. On veut le rosser d'importance et lui faire prendre un bain dans la Seine, parcequ'il ose si andaleusement soutenir l'innocence du traître Alfred Dreyfus.

CXIII

Le procès de Zola

— C'est par ici qu'il doit passer!.. Barrez le pont. Il ne peut pas nous échapper.

— Nous le jetterons à la Seine, avec sa voiture et son cheval.

— A bas Zola! Vive Esterhazy.

La foule, d'au milieu de laquelle s'élevaient ces cris odieux et féroces, formait un étrange almalgame d'éléments brouillons ou tarée, étudiants, en quête de tapage, rodeurs de barrière

camelots et souteneurs, filles galantes et femmes publiques et, brochant sur le tout, ces sortes de badauds invétérés que l'on rencontre partout où il se produit un scandale quelconque.

— Si nous pouvions mettre aussi le grappin sur Picquart! cria un étudiant imberbe. Je me charge de lui défoncer le crâne.

— Et Mathieu Dreyfus? cria un autre. Si je le tenais, ce frère de traitre, il ne sortirait pas vivant d'entre mes mains.

A peine les deux étudiants avaient-ils prononcé ces paroles, qu'ils se mirent à hurler, en portant la main à leurs têtes.

Un homme, de stature gigantesque, et à barbe blonde, les avait saisit au collet pour les cogner rudement l'un contre l'autre.

— Maintenant, dépêchez-vous de filer, leur dit le colosse, avec un bon sourire, ou je vous administre une seconde leçon.

Ce géant, qui n'était autre que Klaus Grot, ne se trouvait point seul.

A côté de lui marchaient le vieux Michon, en habit de sergent, avec toutes ses médailles sur la poitrine, et le père Carousse qui, revêtu d'un complet neuf, semblait regarder le commun des mortels avec un certain dédain.

Car, nous avons oublié de dire qu'il demeurait maintenant dans l'hôtel de Mathieu Dreyfus, où il lui était permis de couler en paix le reste d'une existence, jusque là nécessiteuse et errante.

Les trois hommes se frayèrent à coups de coude un chemin à travers la foule pour arriver jusqu'au premier rang de ceux qui barraient le pont.

— C'est ici qu'il faut nous tenir, dit tout bas Klaus Grot à l'oreille de ses compagnons. Et par le Dieu vivant! aussi longtemps que je vivrai, personne de ces gredins ne fera du mal à Emile

Zola ! Ils veulent le tuer, lui, le seul homme en France qui ait eu le courage de proclamer la vérité et d'élever la voix en faveur de l'innocent capitaine Dreyfus ! C'est une honte, pour la nation tout entière, aussi vrai que je suis un honnête marin !

— Tout ce qui arrive maintenant, répondit Michon, n'est qu'un coup monté par Esterhazy. Soyez certains que plus d'un personnage important y a été de sa poche.

L'ex-chiffonnier, qui jusque là avait regardé avec beaucoup de calme la foule qui l'entourait, manifesta soudain une certaine agitation.

— Qu'y a-t-il, père Carousse ? demanda le sergent Michon.

— Il y a que je vois un homme avec lequel il me reste à règler un petit compte ! répondit Carousse. Voyez-vous là-bas, derrière ce pilier, ce vieillard crasseux, si vivement absorbé dans une conversation avec cette jeune et belle femme, pourtant si misérablement vêtue ? Oh ! Je la reconnais, à présent. Je l'ai vue avec Tête-de-Mort, lorsqu'ils mendiaient ensemble... C'est elle qui conduisait l'aveugle... Attendez-moi, ici... Il faut que je sache ce que le Juif Salomon Bénas a à démêler avec elle.

Il se glissa à travers la foule jusqu'à ce qu'arrivé près du pilier, il put entendre parfaitement ce que l'usurier disait à la mendiante.

— Tu as bien compris ce qu'il te faut faire, la Louve ? disait Salomon Bénas. Il y a gros à gagner pour toi et pour moi aussi, car celui qui m'a chargé de la chose paie grassement.

— Répétez-moi donc ce qne vous voulez de moi, demanda la jeune femme pâle. Ma mémoire est si courte, qne j'oublie ce que l'on m'a dit l'instant d'avant.

— Ecoute donc. Je vais te donner une fiole remplie d'un liquide explosif. Lorsque Emile Zola traversera le pont dans sa voiture, tu jettera la fiole dessous. Qu'y a-t-il de si difficile à cela ? Un enfant pourrait s'en charger.

— Mais moi, je ne m'en chargerai pas, répondit la Louve d'un ton résolu, car je sais bien que l'action à laquelle vous voulez me pousser, ne peut constituer qu'un lâche et mortel attentat.

La jeune femme voulut s'éloigner, mais le Juif la saisit par la main et la retint avec force.

— Tu ne t'en iras point d'ici, la Louve, gronda-t-il. Si tu ne veux pas faire ce que je te demande, c'est moi qui le ferai. Mais tu resteras avec moi, car tu pourrais me trahir. Et d'ailleurs, je t'emmène ce soir chez moi. J'ai besoin d'une ménagère, et ta jolie frimousse me plait.

Carousse se sentait une envie folle de sauter immédiatement sur le vil scélérat, mais il se contraignit, car il voulait faire se prendre le Juif à son propre piège.

La jeune femme pâle n'avait ni la force physique, ni la force morale nécessaires pour se dérober à l'étreinte de Salomon Bénas. Du moins, elle demeura près de lui pendant que de grosses larmes coulaient sur ses joues hâves.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, est-ce que je ne pourrais donc jamais plus me souvenir? Cette torpeur ne se dissiperera-t-elle plus ?

De l'autre côté du pont, se tenaient deux messieurs, résolus, eux-aussi, à protéger Emile Zola.

C'étaient le prince Stéphan Dubisky et le docteur Burger.

Soudain, un mouvement se fit dans la foule.

— Il arrive! Il est là! cria-t-on de toutes parts.

Une voiture arrivait rapidement dans la direction du pont. Elle était fermée et, sur son passage, on criait fort.

— Voilà le traitre Zola! A bas Zola! Qu'on le jette à l'eau!

Dans cette voiture se trouvaient, en effet, le célèbre romancier et son défenseur, maître Labori.

Calmes et dédaigneux, ils regardaient la masse hurlante. Mais

les chevaux allaient si vite que jusqu'ici aucun des insulteurs ne s'était hasardé à les arrêter.

Tout à coup, Salomon Bénas bondit en avant.

En ce moment, la voiture n'était qu'à quelques pas de lui.

— A bas Zola ! cria-t-il, en agitant au dessus de sa tête une bouteille d'une couleur vert sombre.

Mais avant qu'il n'eut pu la jeter sous la voiture, un bâton siffla dans l'air et vint frapper si violemment la main du Juif, que la bouteille, décrivant une trajectoire au dessus de la foule, alla tomber dans la Seine.

C'était le père Carousse qui avait fait ce maître coup.

— Malheur à moi ! s'écria Salomon Bénas, en se retournant pour voir qui avait fait avorter l'odieux attentat prémidité par lui...

Mais l'unique seconde qu'il mit à exécuter ce mouvement lui fut fatale.

Les chevaux, en se cabrant, l'avaient renversé sur le sol.

Avant que le cocher ne pût les retenir, ils foulaient le Juif sous leurs pieds ferrés et les roues lui passait sur le corps.

La voiture s'arrêta.

Lorsqu'on releva Salomon Bénas, il était mourant.

On l'emporta quelques pas plus loin, pour l'étendre sur le large parapet du pont.

Cependant, la foule, émue de cet accident, avait renoncé à ses tentatives contre Emile Zola.

Elle fut saisie, d'ailleurs, d'admiration et de respect pour tant de courage et de bonté car, malgré le danger pressant qui les menaçaient, Emile Zola et Labori étaient descendus de voiture, et se dirigeaient vers le mourant dont s'occupaient, d'ailleurs, déjà, le prince Dubisky et le docteur Burger.

— S'il vit encore, qu'on le transporte à l'Hotel Dieu dans

ma voiture, dit l'illustre écrivain. Nous achèverons notre route à pied.

— Il se meurt, répondit le docteur Burger.

Cependant, Salomon Bénas rouvrit une dernière fois les yeux. Elevant le bras qui n'étaient pas broyé, il étendit la main, avec une féroce expression de vengeance, vers la femme pâle et déguenillée, qui ne l'avait pas quitté.

— Voilà ma complice, râla-t-il. Arrêtez-la et conduisez-la en prison.

— Tu auras été jusqu'à ton dernier soupir le plus misérable gredin que la terre ait porté, Salomon Bénas, cria la voix indignée du père Carousse. Cette femme est innocente. Tu as voulu lui faire jeter ta bouteille de nitro-glicérine. Mais je vous écoutais, tous deux, et ai bien entendu qu'elle refusait avec indignation de le faire.

— Oui, Dieu m'en est témoin ! s'écria la jeune femme en pleurant. Je n'ai aucune part à cette tentative scélérate.

Au même instant, le prince Dubisky se précipitait vers elle et, lui saisissant les deux mains :

— Est-ce vous, Juliana? demanda-t-il, d'une voix éclatante. Est-ce que tu ne me reconnais plus ?

Un cri déchirant s'éleva.

— Stéphan, mon époux. Oui, je suis bien la princesse Juliana Dubisky ! Dieu clément, je te rends grâce. Je suis prêt de lui !

Et elle retomba évanouie sur le sein de Stéphan qui la souleva et la porta, au milieu de la foule, secouée par tant d'émotions diverses.

— Dans ma voiture ! leur cria Emile Zola.

Stéphan déposa sa femme sur les coussins du coupé et eut le bonheur, au bout de quelques instants, de lui voir rouvrir les yeux, en le reconnaissant.

— Retrouvé ! murmura-t-elle. Réunis !

— Oui, et pour ne plus jamais nous quitter.

Stéphan couvait de baisers le visage de la mendiante, redevenue princesse et sa femme chérie.

Entretemps Salomon Bénas avait exalé son dernier soupir.

Le père Carousse alluma tranquillement un cigare et prononça sur lui une courte mais peu honorante oraison funèbre :

— C'est encore un bonheur, dit-il, qu'il n'y ait point au monde beaucoup de fieffés coquins de ton espèce, Salomon Bénas, et que de temps en temps, on le purge de si dangereuse parasites. Ignoble scélérat, monstre infâme, tu ne seras plus un danger permanent pour l'humanité.

Emile Zola entendit ces paroles et dit, en se retirant, à son ami Labori :

— Ce simple bonhomme a raison, dit-il. Les misérables comme Esterhazy et tous ceux qui, certain, en leur cœur, de l'innocence d'Alfred Dreyfus, continuent à le faire martyriser sur son rocher de l'Ile du Diable, ne sont que les parasites souillant et dévorant la noble tête de la nation française.

Mais attendez, continua-t-il en levant la main d'un air inspiré. Le temps viendra où la France secouera le front pour les faire rouler dans la poussière et les écraser du pied.

La vérité ne se laisse point tuer, On ne peut que la tenir cachée pendant quelque temps. Vient le jour où elle éclate aux yeux de tous, éblouissant et stupéfiant le peuple qui a pu le méconnaître. Un jours les Français rougiront d'avoir laissé commettre le plus grand forfait judiciaire des temps modernes et resteront accablés sous la honte de l'effroyable martyre infligé à un soldat innocent !

Et Emile Zola, dans un légitime accès d'indignation, ferma le poing, comme pour en écraser la ville insoucieusement injuste et criminelle qui avait laissé s'accomplir cette iniquité.

CXIV

PITOU

Dans les premiers jours du mois de mars 1898, un mariage du grand monde fit beaucoup parler de lui à Paris, celui du vicomte Emile de Ribès et de Paulowna Mirowitch.

C'est que l'époux aussi bien que l'épouse avaient derrière eux une carrière étonnamment dramatique, ce qui suffirait pour leur valoir doublement l'attention et l'intérêt du high-life tout entier.

Voici ce qu'on disait, entr' autres, du fiancé :

Appartenant, par sa naissance, à la première noblesse française, ce beau et charmant jeune homme avait été arrêté sous la prévention d'appartenir à l'association socialiste internationale des « Compagnons de Chaine ».

Envoyé par le gouvernement, à Cayenne, il s'en était évadé, en route, dans des circonstances encore inexplicables.

Après avoir erré lsngtemps de par le monde, il était revenu à Paris où il avait réussi à se faire réintégrer dans l'armée française.

Envoyé en Afrique, avec une colonne expéditionnaire chargée de réprimer une insurrection de Bédouins, il s'y était tellement distingué que non seulement il n'avait plus été question de l'ancienne accusation, mais encore il s'était vu promu au grade de major.

Mais cela n'avait point suffi au vicomte Emile de Ribès qui,

refusant carrément la grâce qui lui était offerte, réclama énergiquement la revision de son procès.

Cette révision lui ayant été accordée, il avait péremptoirement établi sa parfaite innocence.

L'homme qui l'avait défendu n'était autre que le célèbre avocat-notaire, Pierre Caillot, que son passé, assez trouble, sous le rapport financier, n'empêchait point d'occuper toujours une des places les plus en vues parmi les membres du barreau de Paris.

Les débats avaient été forts longs et forts acharnés.

Dans son acte d'accusation, le procureur de la République, avait reproduit toutes les soi-disant preuves de la culpabilité du vicomte.

Il rappela dans quelles conditions, Emile de Ribès avait été arrêté à l'un des bals souterrains du « Moulin d'Or » vêtu d'un manteau de cardinal dans la poche duquel on avait trouvé une médaille en aluminium, semblable à celle qui servait de marque de reconnaissance à la dangereuse fédération des « Compagnons de Chaine ».

Le vicomte ne pouvant nier ces faits, Pierre Caillot avait eu la tâche rude.

Quoique le public, assistant aux débats, fut manifestement sympathique à l'accusé, les bases même de la prévention n'étaient point réfutables.

Mais, pendant qu'on était encore aux plaidoiries, l'huissier du tribunal vint remettre une lettre urgente à l'honorable président.

Cette lettre était datée de Londres et signée : Koert Wallberg.

— Koert Wallberg ? dit le président. N'est-ce point un des plus redoutables agitateurs de la fédération des « Compagnons de Chaine » ?

Après en avoir pris connaissance, il tendit la lettre au Procureur de la République.

L'un après l'autre, les juges en prirent lecture avec les marques d'une profonde surprise.

La Cour s'étant réunie en séance secrète, rentra au bout de quelque temps et le Président du Tribunal fit, en son nom, la déclaration snivante :

— Etant donné les éclaircissements, parvenus, au dernier moment, le Procureur de la République se voit forcé de retirer l'accusation formulée contre le vicomte Emile de Ribès.

Des applaudissements chaleureux éclatèrent sur tous les points de la salle.

Après avoir avoir requis le silence, l'honorable président avait repris en ces termes :

— Le revirement soudain survenu dans ce remarquable procès est provoqué par la lettre, envoyée de Londres par Koert Wallberg, le trop célèbre meneur socialiste.

Ce Wallberg nous écrit qu'il vient seulement de lire dans les journaux anglais, l'annonce de la révision du procès intenté au vicomte Emile de Ribès, accusé de faire partie de l'association secrète internationale, interdite en France, des « Compagnons de Chaîne, » sur la seule foi d'une médaille trouvée dans le manteau pourpre dont il s'était affublé la nuit de l'arrestation.

Or, Koert Wallberg déclare, sur la foi du serment, que c'est lui-même qui a prêté au vicomte ledit manteau, au bal du « Moulin d'Or. » Wallberg ne niant aucunement faire partie des « Compagnons de Chaîne » il devient tout naturel que sa médaille se soit retrouvée dans le manteau porté par lui avant l'échange. Dans tous les cas, le vicomte doit être proclamé innocent.

C'est, pressé par sa conscience, que le dangereux socialiste rétablit les choses dans leur véritable jour. Et en même temps, il nous informe qu'il nous serait fort inutile de réclamer son

extradition d'Angleterre, attendu qu'il s'est embarqué pour les Etats-Unis.

Le vicomte Emile de Ribès avait donc été remis en liberté.

Toute mesure de grâce, à son égard, devenant superflue, on dût lui rendre tous ses biens, mis sous séquestre.

Aussitôt, il ne s'occupa plus qu'à faire régulariser son mariage, en lui donnant la consécration civile, la cérémonie religieuse ayant eu lieu au camp français, sur la limite du Désert africain.

Paulowna était descendue à l'hôtel de sa nouvelle amie, Louise Caillot et c'est de là qu'elle se rendit en voiture à la mairie.

Le jeune couple n'était accompagné que de Louise, du colonel Picquart, de Pierre Caillot, d'Emile Zola et du docteur Burger, ces derniers en qualité de témoins.

Cependant, si Emile de Ribès, ayant donné sa démission, n'eut point à se remarier devant l'église, et put considérer la bénédiction de l'aumonier militaire comme acquise, il n'en fut pas de même du colonel Picquart, toujours en service. L'administration de la Guerre lui refusa formellement tout consentement à son hymen — ce qui, par conséquent, annulait purement et simplement le mariage conclu en Afrique — jusqu'au moment où il se serait innocenté des charges pesant sur lui, dans le procès d'Emile Zola.

Cependant, Emile et Paulowna venaient d'être unis devant la loi et le repas de noces devait avoir lieu dans un élégant hôtel, acheté faubourg Saint-Germain, par l'heureux époux.

Emile de Ribès aidait Paulowna à remonter en voiture, lorsqu'un cri échappa à la jeune femme qui, avec tous les signes d'une violente émotion, indiqua d'une main tremblante un homme debout devant la porte de la mairie.

C'était une assez misérable créature, au dos voûté et à la physionomie farouche. Son corps décharné n'était couvert que de haillons.

— Qu'as-tu donc ma chérie? demanda Emile.

— Ne voyez-vous point cet homme, là-bas? demanda Paulowna, en frissonnant.

— Ce mendiant bossu?

— Oui, c'est lui qui a été le mauvais génie de ma vie toute entière!

— Quoi! Est-ce que je te comprends bien?... Ce serait?...

— Pitou, le policier, acheva Paulowna, avec angoisse.

— Le scélérat! s'écria Emile. Lui qui t'a emmenée en Russie, faussement accusée, fait condamner à la déportation en Sibérie, où il t'a accompagnée... Lui qui n'a cessé de te persécuter avec une infernale opiniâtreté?

— Oui, c'est bien ce misérable!

— Dans ce cas, je m'en vais échanger un petit mot avec lui! s'écria le vicomte, en voulant sauter au bas de la voiture.

Mais Paulowna l'y retint avec force.

— Si tu m'aimes, murmura-t-elle, tu laisseras cet homme passer on chemin. L'infâme Pitou n'échappera point à sa destinée, car Dieu n'a jamais laissé le crime impuni.

Emile fit un signe au cocher et les chevaux se mirent en mouvement.

Mais en ce moment éclata un rire moqueur.

— Nous nous reverrons, belle Paulowna, cria Pitou d'une voix rauque. Je vois que la chance a tourné pour toi. Te voilà redevenue une grande et riche dame. Mais prends garde. Tout peut encore changer!

La voiture avait poursuivi sa route mais Paulowna s'était évanouie dans les bras de son époux.

Pitou, resté à sa place, avait suivi, du regard, aussi longtemps que possible, la voiture s'éloignant au galop.

Lorsqu'elle eut disparu, il se frotta de la paume de la main, son menton rugueux, geste qui lui était familier, lorsqu'une pensée joyeuse lui traversait l'esprit.

— Allons, se dit-il, avec un mauvais rire. La chance ne m'a

point encore totalement abandonnée. Si je suis revenu à Paris vrai vagabond, en haillons et sans sous ni maille, je suis tombé, en revanche sur la piste d'une excellente opération. Cette Paulowna doit devenir pour moi une mine d'or, Je saurai l'exploiter de main de maître. Non, Pitou, rien n'est perdu pour toi, et l'avenir te sourit plus que jamais. Diantrement jolie, cette Paulowna ! Elle semble avoir attrappé là un goujon d'importance. Il faut que je sâche d'abord le nom du mari...

L'huissier de la mairie venait justement de paraître sur le seuil.

Pitou alla à lui.

— Un mot, mon bon ami, dit-il, d'un ton dégagé. Quel est donc le riche couple qui sort d'îci ?

L'huissier toisa le singulier étranger des pieds à la tête.

— D'abord, je ne suis pas votre ami, dit-il dédaigneusement. Mais je répondrai tout de même à votre question. Le mari, c'est le vicomte Emile de Ribès et la jeune femme, la belle princesse Paulowna Mirowitch. Et maintenant, dépêchez-vous de courir à leur hôtel, où vous recevrez, sans aucun doute, quelque riche aumône.

— Apprenez que je ne suis pas un mendiant, répondit Pitou avec colère, en tournant le dos à l'huissier.

Rapidement il s'éloigna, se demandant en traversant les rues de Paris, où il irait d'abord.

Il avait le choix entre deux visites d'arrivée.

D'abord, chez son père, le vieux Salomon Bénas. Mais celui-là pouvait attendre. Il était d'une bien plus grande importance pour Pitou de voir le plus tôt possible le Préfet de police.

M. La Brière lui devait, dans tous les cas, aide et secours. Il était tenu à lui rendre sa position, sinon à lui accorder de l'avancement.

N'était-ce point sur son ordre exprès qu'il avait reconduit

Paulowna en Russie et l'y avait faussement accusée de complot contre la vie du Tzar ?

M. La Brière avait voulu débarrasser son chemin de l'enfant qu'avait eu sa femme de l'aventurier Panine et lui, Pitou, s'était spontanément offert pour cette petite mission de confiance.

Ladite mission lui avait même valu des épreuves et des souffrances sans nombre, pour lesquelles M. La Brière lui devait un dédommagement sérieux.

Pitou décida donc de se rendre d'abord chez le préfet de police.

Il connaissait trop son père pour ne pas savoir que s'il se présentait chez lui, en guenilles, et sans justifier de son ancienne position policière, le vieux Salomon Bénas ne lui allongerait pas un sou et lui fermerait la porte au nez.

Le bossu pressa donc le pas dans la direction de la Préfecture.

L'employé qui le reçut était nouveau dans la place.

Il jugea inutile de se faire connaître à lui et se contenta de lui dire qu'il avait des choses de toute première importance à ommuniquer sur l'heure à M. le Préfet.

Les cas d'urgence sont assez fréquents en matière de police.

L'employé pensa que, sans doute, cet inconnu vêtu si misérablement apportait des renseignements au sujet de quelque crime récemment commis, et s'empressa d'avertir le Préfet.

M. La Brière se trouvait justement dans son cabinet, où iamais il ne refusait de recevoir personne.

Il fit donc entrer le singulier visiteur.

Assis à son secrétaire et occupé à examiner quelques pièces, il fut un certain temps avant de relever la tête.

— Que me voulez-vous, monsieur ? demanda-t-il, enfin, en jetant les yeux sur l'homme en haillons.

A sa grande surprise, le visiteur se mit à rire bruyamment, puis s'approcha familièremet du bureau.

— J'aurai une communication secrète à faire à Monsieur le préfet, dit-il à demi-voix.

— Faites vite, alors.

— Quelqu'un, tenu depuis longtemps par vous pour mort et enterré, existe encore.

- Etes-vous fou, l'ami ? Et que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que même les tombes de la Sibérie rendent leurs hôtes.

Le Préfet se troubla et regarda fixement le visiteur.

— Ah ! reprit Pitou en ricanant. Je m'aperçois qu'un vague souvenir se réveille en vous. Regardez-moi bien. Est-ce que vous ne me reconnaîtriez plus, monsieur le Préfet ?

Le rapport de police que tenait M. La Brière lui échappa des mains.

— Serait-il possible, murmura-t-il, d'une voix altérée. Mais non, cela ne peut être !

— Pourquoi non? demanda Pitou en ricanant. Est-ce qu'il n'arrive pas tous les jours de rencontrer bien vivant quelqu'un que l'on croyait de longtemps trépassé? Auriez-vous cru que votre fidèle Pitou se serait docilement plié sous le knout russe et serait laissé descendre dans les mines de mercure de la Sibérie sans essayer de se soustraire à son malheureux sort? Oui, c'est bien moi, M. le Préfet, et je suis sûr que vous êtes enchanté de me revoir.

M. La Brière sauta debout.

— Vous n'êtes qu'un imposteur, dit-il. Il est vrai que vous ressemblez fort à un de mes anciens agents disparus, du nom de Pitou, mais vous ne l'êtes pas.

Le bossu regarda un instant son chef d'un œil stupéfait.

— Ce qui est impossible, dit-il, au bout d'un moment, c'est que vous ne me reconnaissiez point, car bien que je me trouve en guenilles, devant vous, mon visage ne peut être changé à tel point. Il a un peu pâli et maigri, voilà tout. Mais la meil-

leure preuve d'identité que je puisse offrir et qui suffirait à me décharger de tout soupçon d'imposture, c'est l'ornement que je porte sur le dos. Croyez-vous M. le Préfet qu'il soit si facile de se procurer artificiellement une bosse comme la mienne? L'art du déguisement n'a point encore été porté jusque là. Je dois donc croire que vous ne voulez pas me reconnaître. Je me retrouve intempestivement sur votre chemin et je vous semble de trop, c'est clair. D'après vos instructions, j'ai fait le malheur d'une jeune fille innocente. Poussé par vous, j'ai prêté un faux serment qui l'a fait transporter en Sibérie. Vous pensez que la jeune en question ayant disparu je vous deviendrais un témoin trop gênant, n'est-il pas vrai?

— Si cela était, répondit M. La Brière avec le plus grand calme, je voudrais bien savoir ce que vous pourrez faire pour l'empêcher?

— Si cela était? s'écria Pitou en se redressant d'un air de menace. Si cela était, vous verseriez dans une erreur profonde monsieur le Préfet et vous en repentiriez amèrement par la suite. Oubliez-vous que j'ai votre secret et puis en faire usage.

— On ne vous croira pas, dit avec le même calme M. La Brière. C'est à mon insu, que vous avez commis à Pétersbourg le trait de coquin dont vous venez de vous vanter. Du reste, vous vous y étiez déjà signalé par un autre exploit, le vol, dans les archives de la police russe, d'un livre de renseignements secrets. Ce vol là, soutiendez-vous l'avoir commis, aussi, à mon instigation?

Pitou se mit à ricaner.

— Non? répondit-il, vous êtes bien trop fin pour m'instiguer de pareilles prouesses. Vous vous êtes contenté tout simplement de me charger d'éclairer le passé de votre femme, en me laissant le choix des moyens pour parvenir à mon but. Eh! bien, je n'en avais pas d'autre que celui-là et j'y ai recouru. Mais il est

assez étrange que ce soit vous qui me le reprochiez. Par le diable! monsieur le Préfet, ne me poussez pas à bout. Ce n'est point en mendiant que je reparais devant vous, mais pour faire valoir mes droits à votre reconnaissance intéressée. J'ai assez souffert pour vous. Dix fois j'ai vu la mort de près. Ces chiens de Russes m'ont traîné jusqu'en Sibérie comme une tête de bétail et lorsque je réussis à fuir en Chine, ça été pour me voir vendre comme esclave et forcé de peiner à la tâche comme un simple coolie,

Pour quitter la Chine, il m'a fallu affronter des dangers tels que peu de personne en ont surmontés avant moi, avant de pouvoir prendre place sur un navire qui me ramenât en France. Et comment y suis-je revenu? Voyez, monsieur le Préfet. Les haillons que je porte sur le corps et une pièce de vingt sous que m'a donnée une âme compatissante sont tout ce que je possède au monde...

Me laisserez-vous donc mourir de besoin, moi qui ai tout souffert pour votre service? Non, non, je réclame ici ce qui m'est dû! J'exige la récompense que j'ai loyalement gagnée. Entendez-vous, Monsieur le Préfet? J'attends ma récompense, et une récompense dont j'aie lieu de me trouver satisfait, encore!

Pendant cette revendication furieuse du terrible bossu, M. La Brière avait parcouru pensivement son cabinet de long en large.

Enfin, il interrompit sa promenade et, se plaçant deva Pitou, il lui demanda à voix basse :

— Que veux-tu donc de moi?

Pitou réfléchit un moment, avant de répondre.

— Je réclame le poste de directeur de la police secrète? dit-il d'une voix haute et ferme.

Le Préfet de la police se troubla.

— Perdez-vous la raison? s'écria-t-il.

— Perdre la raison, moi? Et pourquoi cela? Je ne réclame que la position que j'étais en droit de considérer déjà comme

mienne, avant de quitter Paris. Ne m'avez-vous pas dit, à mon départ pour Pétersbourg : « Lorsque vous serez revenu vous recevrez votre nomination de directeur de la police secrète ? »

— Possible ! Mais, alors...

— Alors ?.. Ne suis-je point resté le même ? Croyez-vous que j'aie désappris la chasse aux malfaiteurs ? Oh ! je sais bien autre chose, maintenant. J'ai appris l'art de battre monnaie au moyen des secrets auxquels on m'a initié !

Le Préfet frappa avec violence du pied sur le parquet.

— Laissez-là ces vaines menaces ! dit-il. Elle ne vous serviraient de rien. N'oubliez pas que je suis Préfet de police et que je n'ai qu'un mot à dire pour que vous disparaissiez pendant plusieurs années, sans laisser de traces.

— Dites donc ça à ceux qui n'ont point été mêlés eux-mêmes aux mystères de vos coulisses ! s'écria Pitou. On ne fait plus disparaître aujourdhui quelqu'un aussi facilement. J'ai soigné, du reste, pour qu'on s'informe de mes nouvelles, au cas où je viendrais à disparaitre inopinément. Mon père s'est chargé de demander des explications au Ministre de la Justice, s'il vous prenait fantaisie de vouloir m'escamoter comme une simple muscade.

Un sourire railleur se joua sur les lèvres du Préfet de police.

— Ainsi donc, demanda-t-il d'un ton moqueur, c'est sur votre digne père que vous comptez pour vous protéger ?

— Oui. Ça paraît vous amuser ?

— Comment donc, votre père, en personne naturelle !

— Oui, par le diable, mon père, Salomon Bénas, puisque aussi bien vous savez de qui je suis issu.

— Certes, repris le Préfet d'un air ironique, il n'y faillirait point, le bon vieillard. Mais il vous faudrait pour cela l'avoir réveillé de la tombe et lui avoir insufflé une vie nouvelle.

Pitou regarda le Préfet d'un œil inquiet.

— Que dites-vous là ? s'écria-t-il.

— Est-ce que vous ignoreriez que votre père est mort ?

Pitou chancela sur ses jambes.

— Mort ! répéta-t-il. Salomon Bénas serait mort ?

Anéanti, il tomba sur une chaise.

Ce n'était point la pitié filiale qui le faisait ainsi blémir et trembler, mais la stupéfiante certitude qu'il avait perdu le dernier soutien sur lequel il aurait pu compter en ce monde.

M. La Brière alla à lui et, d'un ton plus doux que celui qu'il avait pris jusqu'alors à son égard :

— Et voilà justement, mon cher, reprit-il, la raison pour laquelle je ne peux plus vous reprendre dans la police, même dans un emploi inférieur à celui que vous occupiez auparavant.

Pitou le regarda d'un œil stupide.

— Entre nous, votre père est mort comme il avait vécu, c'est à dire comme un dangereux malfaiteur. Il avait voulu jeter une bouteille de nitro-glycérine sous la voiture d'Emile Zola et a été renversé et écrasé lui-même par ladite voiture. Après sa mort, nous avons fait chez lui une descente de police, dont il est resulté que toute la carrière de Salomon Bénas n'avait été qu'un tissu de crimes et qu'il n'aurait pu commettre nombre de ses méfaits sans avoir reçu des renseignement et des avis émanés du service même de la police de sureté.

Malheureusement pour vous, on a retrouvé chez lui plusieurs billets, écrits de votre main et qui prouvent que votre père et vous n'étiez que deux têtes sous le même bonnet, Il n'y a plus à douter que vous le teniez au courant de toutes les mesures de police prises à la Sureté.

Pitou laissa échapper un cri sourd.

Il jeta autour de lui un regard d'angoisse.

Le misérable commençait à s'apercevoir qu'il avait perdu au jeu perfide où il croyait s'être assuré tous les atouts.

— Il vous reste donc à choisir, reprit M. La Brière, après

ane courte pause, entre vous voir arrêter, comme complice du vieux Salomon Bénas, ou bien vous conduire en garçon intelligent.

En garçon intelligent ?

Si Pitou avait pu deviner seulemrnt ce que le Préfet de police entendait par là.

Le bossu regarda M. La Brière d'un air interrogateur.

— Vous n'entendez point le sens de mes paroles? demanda le Préfet. Je vais donc m'expliquer plus clairement. D'abord et avant tout il faut renoncer à votre ancien métier de policier.

Pitou soupira douloureusement.

Ce coup l'atteignait plus rudement que tous les autres.

Pendant toutes ses souffrances, en lutte contre la faim, le besoin et le danger, sous le knout russe et le bambou chinois, presque gelé en Sibérie et à moitié roti en Chine par le soleil, une seule idée l'avait toujours soutenu et réconforté.

— Si je réussi a rentrer à Paris, se disait-il, je serai amplement dédommagé de toutes ces épreuves et de toutes ces humiliations. Je me trouverai à la tête de la police secrète de Paris et tiendrai les autres sous mon pied. Je terminerai brillamment la carrière que j'ai si heureusement commencée. J'aurai autant d'or que j'en voudrai avoir et les hommes me caresseront car j'aurai pour moi la fortune et le pouvoir.

Et maintenant, ce rêve s'évanouissait sur un simple mot du Préfet. Plus d'influence, d'argent, de pouvoir, de carrière !

— Mais il ne suffit point que vous renonciez à votre emploi, reprit l'impitoyable préfet. Il faut encore que vous quittiez Paris. Et à ce sujet, je vous conseillerais fort de vous refugier dans quelque village éloigné de la capitale. Si pourtant, vous teniez absolument à rester ici, il faudrait y vivre sous un faux nom et dans un isolement presque absolu, car je serais obligé de vous faire arrêter si, d'une part où de l'autre, on me signalait votre présence à Paris. Maintenant, reste la question de savoir, comment vous ferez pour vivre.

— Cette question n'en est pas une pour moi, interrompit Pitou, sortant quelque peu de son abattement. Pendant le cours de sa longue existence, mon père, Salomon Bénas doit avoir amassé une fortune considérable. Or, comme je suis son unique héritier, l'argent ne me manquera point.

— En cela, encore, vous vous êtes préparé une grande déception, dit le Préfet. Il est bien vrai que la fortune laissée par votre père défunt est considérable. Elle dépasse un million. Mais outre que vous ne pourriez vous présenter pour en être mis en possession, sans vous voir immédiatement arrêté et condamné à la déportation perpétuelle, vous devez savoir que les successions, provenant de crimes et de fraudes, reviennent de droit à l'Etat qui les affecte à des œuvres de bienfaisance. Dans le cas présent, il n'aura guère à revendiquer, d'ailleurs, car une foule de gens se sont offerts à établir, par des preuves iréfutables, qu'ils ont été victimes de Salomon Bénas pour des sommes plus ou moins fortes dont ils réclament aujourd'hui la restitution. Rien qu'en ce moment, il y a une vingtaine de procès entamés de ce chef.

Ptiou sauta sur ses pieds et se mit à courir par la chambre comme un tigre en cage.

Sa face pâle s'était colorée et était devenue pourpre de déception et de rage.

— Que mon père soit maudit, s'écria-t-il, pour ne pas avoir mieux soigné pour son fils unique! Que je sois maudit, moi-même, pour n'avoir point sauvegardé mes propres intérets au lieu de m'en aller à l'aventure, de par le monde, pour compte d'autrui! Que m'en revient-il, à présent? Rien, rien! Je suis un mendiant et puis aller me poster au coin des rues pour décrotter les chaussures des passants ou implorer leur aumône.

— Vous n'en êtes point encore tout à fait là, lui dit le Préfet de police, en manière de consolation. Ecoutez la proposition que je veux vous faire.

Pitou dressa les oreilles.

— Si vous acceptez les conditions, que je vous ai mentionnées tantôt et surtout si vous ne franchissez plus jamais le seuil de mon hôtel, sans mon autorisation expresse, je vous ferai tenir une allocation mensuelle.

— Hum ! Voyons.

— Cette allocation vous la recevrez, le premier de chaque mois, à un endroit déterminé et des mains d'une tierce personne, aussi longtemps, toutefois, que vous garderez fidélement mon secret et que je serai content de vous.

— Et quelle est le montant de la somme que m'octroierait monsieur le Préfet ?

— Deux cents francs par mois.

— Quoi ? Une aumône ! Comment osez-vous m'offrir une semblable misère ?

— Je ne donnerai pas un sou de plus, répondit le Préfet d'un ton résolu. Deux cents francs vous sufferont pour vivre convenablement. Mais j'oubliai que vous étiez joueur. Il vous serait difficile, en effet, de rien distraire d'une pareille rente.

— Deux cents francs par mois, c'est de quoi à peine ne pas crever de faim, reprit amèrement Pitou.

— Possible, mais il faudra vous en arranger. Je vous le demande une dernière fois : faut-il que j'appelle mes hommes pous vous faire conduire en prison ? Eprouveriez-vous le désir de vous voir condamner à la déportation comme complice du Juif Salomon Bénas ? Où bien vous résignez-vous à recevoir commodément, tous les mois, la rente que je consens à vous faire ?

Pitou demeura un moment immobile. Sa large poitrine se soulevait péniblement et ses yeux noirs roulaient dans leurs orbites, farouches comme ceux d'un tigre au abois.

— Donnez ! dit-il, en étendant la main. Aussi bien, il ne me reste que cela à faire.

Le Préfet tira son portefeuille de sa poche et y prit deux billets de cent francs qu'il tendit à Pitou.

Celui-ci les mit dans sa poche, sans prononcer une parole.

— Le premier jour de chaque mois, repris le Préfet de police, vous trouverez, poste-restante, une lettre qui vous indiquera ou vous pouvez en recevoir autant. Et maintenant allez. Notre entretien n'a duré que trop longtemps, déjà. Mon personnel pouvait concevoir quelque soupçon.

Pitou s'inclina et quitta la chambre sans daigner accorder un regard à son ancien supérieur hiérarchique.

Comme une bête poursuivie, il dégringola les escaliers.

Arrivé au dehors, il s'arrêta devant le vaste bâtiment et leva vers les fenêtre du premier étage un regard chargé d'implacable haine.

C'étaient celle des appartements particuliers de M. La Brière.

L'affreux bossu leva son poing fermé, et certes les passants durent le prendre pour quelque ivrogne.

— Ah ! Ah ! s'écria-t-il, avec un rire menaçant. Tu n'as jamais été et ne seras jamais qu'un âne bâté, préfet de mon cœur, autrement tu ne traîterais point avec tant de brutalité un homme au courant, autant que moi, de tes affaires de famille. Je te prouverai que je suis ton maître. Gageons, cher monsieur La Brière, qu'avait un mois d'ici, vous ne serez plus Préfet de police, mais marqué et flétri, à moins que vous ne préfériez vous loger dans la cervelle une balle, grande ou petite, suffisante toutefois pour vous envoyer dans l'autre monde.

Après avoir un peu calmé sa rage par ce solicoque imprécateur, Pitou tourna le dos à la Préfecture de police et se dirigea vers un magasin de confections.

Là, il se fit rhabiller de pied en cap. Un cordonnier voisin lui fournit la chaussure. Un chapeau de soie et une chaîne de montre en doublé lui donnèrent un air décent qui devait lui permettre de se présenter partout sans se voir refuser la porte !

Comme il n'avait rien mangé depuis la veille, il entra dans un petit restaurant où, pendant qu'il expédiait un maigre diner, il se mis à ruminer ses projets de vengeance.

Un atroce sourire vint soudain crisper sa lèvre.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Pitou demanda des papier et de l'encre. Puis, d'une main déguisée — il avait tous les talents — il traça sur une feuille de papier à lettre les lignes suivantes :

« Madame,

« Si vous voulez apprendre des nouvelles de votre fille Natalka, disparue il y a plusieurs mois, promenez-vous, demain soir, vers onze heures, sur le Pont des Arts.

« Votre fille existe et l'on vous procurera les moyens, sous certaines conditions, de la retrouver.

« Mais ne vous confiez de cela à personne au monde et surtout à votre mari.

« Un ami dévoué. »

Pitou plia la lettre et la glissa sous une enveloppe à l'adresse de : « Mme La Brière. »

Il était alors cinq heures.

L'ex-policier savait que la femme du Préfet ne manquait jamais d'assister à l'office de l'Eglise Saint Sulpice.

Il n'avait plus qu'une heure devant lui.

Pitou expédia son repas, paya le garçon et sauta sur un omnibus en destination de la rive gauche.

Arrivé place Saint Sulpice il y fit les cent pas avec la désinvolture des policiers, habitués à pareilles corvées. Mais il n'eut pas bien longtemps à attendre. Au bout de quelques minutes l'équipage du Préfet de police arrivait devant l'église et Mme La Brière, toute vêtue de noir, en descendait.

Pitou pénétra dans l'église en même temps qu'elle.

La pauvre mère était allée s'agenouiller dans une chapelle obscure, devant une statue de la Vierge.

Le bossu, qui l'avait suivie, sans bruit, lui glissa sa lettre dans la main, en murmurant :

— Lisez ceci et silence ! Il s'agit de Natalka.

Mme La Brière se retourna vivement, mais il n'y avait plus qu'elle dans la chapelle abandonnée. Pitou s'était esquivé et, suivant une travée latérale, et un moment après il se retrouvait à l'air libre

— Voilà la première flèche lancée ! se dit-il triomphant. D'autres suivront. Et mes flèches sont empoisonnées, vous saurez ça bientôt, monsieur le Préfet.

CXV

Trésor enfoui

Il nous faut retourner maintenant vers un point où nous n'avons touché barre qu'une seule fois.

Il s'agit de la petite ville d'Andorre, située sur la frontière hispano-française.

Nos lecteurs y ont été témoins d'une scène horrible et ils n'auront certes pas oublié le pauvre abbé Sylvan, qui avait préféré mourir plutôt que de livrer le dépôt à lui confié par la comtesse Esterhazy, dépôt destiné à son indigne fils.

Mais ces évènements sont loin, et peut-être sera-t-il bon de les résumer brièvement, pour la parfaite intelligence de ce qui va suivre.

La comtesse Esterhazy, avant de mourir, avait confié à l'abbé Sylvan, son confesseur, un petit coffret de fer contenant, outre une somme de soixante mille francs, plusieurs documents de haute importance, parmi lesquels une lettre, contenant le secret de sa vie.

Ladite cassette devait être remise à son fils, le comte Esterhazy, major dans l'armée française.

Craignant que ce trésor, si l'on arrivait à l'en savoir dépositaire, n'excitât la convoitise des mauvaises gens de l'endroit, l'abbé Sylvan avait enfoui la cassette près du cercueil de la morte.

Ses craintes n'étaient que trop fondées. La même nuit le presbytère était attaqué par des brigands de la Montagne.

Diégo Gomez, le redoutable bandit qui, avec sa troupe était le fléau du pays tout entier, avait appris, en effet, par l'un de ses hommes, qu'une somme de soixante mille francs se trouvait commise à la garde du bon vieux prêtre. La dépêche lancée par l'abbé au major comte Esterhazy avait trahi le secret.

Les brigands, survenus au milieu de la nuit, avaient en vain fouillé la cure de fond en comble.

En vain ils avaient soumis l'héroïque curé aux plus effroyables tortures, celui-ci s'était refusé à parler.

L'abbé Silvan, secouru trop tard, avait expiré avant de pouvoir révéler au beau ténébreux l'endroit où il pourrait retrouver son héritage.

Et maintement, il reposait dans le même et froid cimetière où l'avait précédé la comtesse Esterhazy.

Ceci rapidement rappellé, transportons-nous à Andorre.

Dans une pauvre petite maison de faubourg, demeurait une jeune et jolie fille, âgée d'environ vingt ans et réunissant en elle la grâce française à l'ardeur espagnole.

Elle s'appellait Urielle Frémy.

Depuis quelques jours seulement, elle était arrivée à Andorre,

où elle avait une loué petite chambre, et subvenait le mieux que possible à son entretien par des travaux de main, maigrement rétribués.

La beauté d'Urielle, ses yeux sombres, sa taille souple et riche, ses cheveux noirs, son teint rose et ses pieds mignons, avaient éveillé bientôt l'attention des beaux messieurs d'Andorre.

Ce furent surtout les officiers de la garnison, envoyé dans cette ville frontière, qui, chacun à sa façon, faisaient une cour assidue à la séduisante Urielle.

La jeune fille n'aurait eu qu'à prononcer un simple « oui » qour qu'il ne lui manquât rien.

Elle aurait pu avoir de l'or, des bijoux, un équipage, domestiques et maison de campagne — car parmi les officiers de la garnison d'Andorre se trouvaient des fils de familles riches qui certes n'auraient rien pu refuser à la charmante espagnole, comme ils l'appelaient en dépit de son nom bien français.

Mais la vertu d'Urielle Frémy était aussi grande que sa beauté et sa porte restait rigoureusement fermée de jour et de nuit aux galants.

Elle se tenait toute la journée, le front penché sur son ouvrage, à la petite fenêtre, encadrée de fleurs d'églantiers de son humble chambrette.

Et lorsque ses admirateurs venaient parader, à cheval, devant la maison, cherchant à attirer un regard de ses grands yeux noirs, ils tâchaient vainement de lui faire redresser la tête.

Jamais elle n'acceptait une indication, refusait tous les cadeaux qui lui étaient envoyés, ne prêtait aucune attention aux exortations des trop insinuantes voisines, qui, moyennant argent, voulaient plaider auprès d'elle la cause de tel ou tel autre beau cavalier, et fermait l'oreille aussi bien aux menaces qu'aux soupirs.

Bref, elle faisait tout ce qu'il fallait pour maintenir sa réputation intacte.

Cependant, bien souvent son visage était triste.

Les voisines avaient remarquées qu'elle pleurait parfois, sans avoir jamais voulu lui communiquer les causes de son chagrin.

Mais sa mélancolie ne pouvait-elle s'expliquer par son isolement même.

Du moins, personne n'eut pu dire qu'il l'eut vu recevoir une visite ou seulement la plus simple lettre.

Urielle Frémy avait-elle encore ses parents? Avait-elle une famille, des amis?

Elle seule aurait pu répondre à ces questions, mais elle se gardait bien de rompre son dédaigneux silence.

Aussi, aurait-on pu trouver d'autant plus étrange que cett même jeune fille qui évitait si soigneusement tout ce qui aurait pu faire mal penser d'elle et dont la vertu était au dessus de tout soupçon, quittât mystérieusement sa maison, à la tombée d'une orageuse soirée de septembre.

Urielle, qui était descendue à petit bruit, ferma doucement la porte derrière elle, regarda une dernière fois dans toutes les directions, pour voir si personne ne pouvait l'observer, puis s'éloigna d'un pas rapide et résolu.

Où allait Urielle Frémy?

Elle avait pris le chemin de la montagne. Le vent de tempête soufflait dans ses vêtements, la pluie la fouettait au visage. Mais sans se laisser arrêter, elle poursuivait intrépidement sa route.

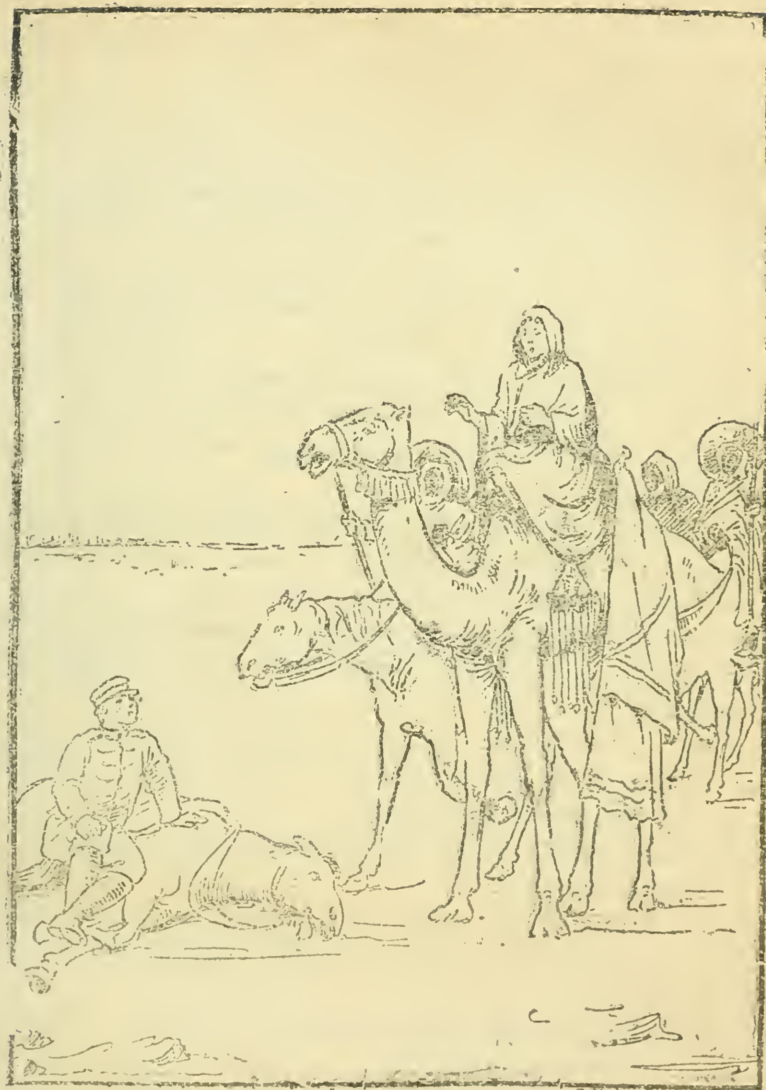
Bientôt le sentier se retrécit et, à certains endroits, les hautes roches tendaient si fort à se rejoindre que la jeune fille avait peine à se frayer un passage.

Mais la jeune fille semblait familiarisée de longue date avec toutes les difficultés d'une course dans la montagne.

Sans aucun doute, elle devait y avoir longtemps vécu pour se tirer si facilement d'affaire.

Elle semblait aussi ignorer la crainte.

ALFRED DREYFUS



Ravaillac vit approcher une caravane.

Imprimerie L. UYSDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Ces gémissements des branches, au dessus de son front, les bruits soudains se produisant entre les roches, les couleuvres, fuyant sur ses pas, les cris sinistres des oiseaux nocturnes, dominant les clameurs de la tempête, tout la laissait calme et résolue.

Depuis une heure déjà, Urielle cheminait par la montagne lorsqu'elle s'arrêta, enfin, à un carrefour, et imita le cri de l chouette.

A ce signal, s'élevant sinistrement dans la sombre nuit, un autre signal répondit de la profondeur.

Urielle se trouvait devant un sentier descendant vers un vallon perdu, en ce moment, dans les ténèbres.

Seule, une faible lumière, semblable à un ver luisant, trouait le rideau noir, interceptant le regard.

Sitôt qu'on eût répondu à son signal, la jeune fille s'engagea sans hésiter dans le sentier rocailleux et presque à pic, décrivant de nombreux zig-zags.

Bientôt elle se trouva au bas et se dirigea vers la lumière qui, maintenant, comme un feu follet, disparaissait et reparaissait à son regard.

C'est que cette lumière provenait d'une lanterne, suspendue par une corde à la fenêtre d'une misérable chaumière, et balottée furieusement au gré du vent d'orage.

Urielle marcha droit à la chaumière et, sans y frapper, en ouvrit la porte et entra.

Elle se trouva dans une misérable pièce, dépourvue de meuble et dont une grande cheminée de pierre occupait la plus large part.

Un grand feu de bois brûlait dans l'âtre sous un chaudron de cuivre, pendu à la crémaillière.

Devant, sur un tas de mousse et de feuilles sèches était assise une vieille femme, horriblement laide et ridée, du bonnet crasseux de laquelle s'échappaient, des deux côtés, des mèches de cheveux gris.

Sa figure, jaune comme un citron, était éclairée de deux yeux noirs, encore brillants et vivaces.

Cette vieille était connue dans la région sous le nom de « la sorcière d'Andorre. »

On accourait de tous les points à sa chaumière et certes jamais médecin ou prêtre ne fut l'objet d'un pareil afflux de visites.

Non seulement les paysans et les montagnards, gens superstitieux par essence, venaient la consulter, mais encore les soi-disants esprits-forts de la ville, parmi lesquels nombre de personnes riches ou notables.

Comme ses pareilles, la sorcière d'Andorre tiraient les cartes et lisait l'avenir dans le marc de café, comme dans les lignes de la main. Elle avait, de plus, des remèdes pour toutes les maladies imaginables.

Comme sa première recommandation était celle-ci : « Ne laissez point franchir le seuil de votre porte par un médecin » elle avait, en réalité, guéri nombre de ses clients en les empêchant de devenir victimes des ignorants et barbares Esculapes du pays-plat.

Ses simples extraits de fleurs et de racines, administrés avec précaution, produisaient incontestablement des effets salutaires sur ses malades, hommes ou animaux.

La vieille faisait de bonnes affaires quoiqu'elle n'acceptât rien des pauvres gens auxquels elle prêtait gratuitement les secours de son art.

Urielle la salua par ces mots :

— Bonsoir, grand'mère !

— La Sainte Vierge soit avec toi, mon enfant ! répondit la sorcière d'un air affectueux, en lui tendant sa main brune et décharnée.

Urielle porta cette main à ses lèvres.

La vieille femme attira sa petite fille sous le manteau de l'âtre pour qu'elle y séchât ses vêtements trempés de pluie.

Puis, elle alla chercher, dans une pièce voisine, une jatte de lait, du fromage de chèvre et du pain de gâteau.

Avant qu'Urielle n'exposât le motif de sa visite, il lui fallut se refaire, ce dont elle avait grand besoin, après un si long chemin fourni par un temps de tempête.

Pendant qu'elle se restaurait, la vieille femme regardait avec satisfaction ses formes sveltes et son charmant visage.

— Il y a longtemps que tu ne t'aies fait voir ici, ma chère enfant, dit-elle, et j'en avais cependant grand désir. Néanmoins, il est bon que tu ne sois point venue et, à l'avenir, comme aujourd'hui, tu ne dois jamais me venir trouver que seule, et alors que tu as besoin de bons avis de ma part ou de mon secours. Il ne faut point que les gens d'Andorre sachent qu'il existe le moindre lien entre toi et la vieille sorcière des Pyrénées. Mais dis-moi, Urielle, personne là-bas ne soupçonne-t-il qui tu es ?

La jeune fille secoua la tête.

— Non, grand'mère, répondit-elle, en pâlissant un peu, personne ne se doute qu'Urielle Frémy n'est autre que la fille du chef de brigands Diégo Gomez...

— De mon fils ! acheva la vieille, d'une voix sombre, en activant la flamme du foyer.

— Oui, reprit-elle, après un moment de silence et bien qu'il ait été un bandit sanguinaire — que Dieu le lui pardonne, et me pardonne aussi de n'avoir pu l'en empêcher ! — il avait cependant encore un bon côté. Il adorait sa femme, une Française, et te chérissait tendrement, toi, sa fille. Pendant qu'il courait la montagne, pillant et massacrant, il soignait, en bon père de famille, pour les siens, qu'il avait établis dans une maison de campagne, située sur le territoire espagnol. Secrètement il s'y glissait de temps en temps, pour y jouir de quelques rares journées de bonheur. Lorsqu'arriva sa fin soudaine, sa femme ne lui survécut que de quelques semaines et tu te trouvas seule et sans ressources

car Diégo Gomez avait l'habitude de dissiper au jeu l'or qu'il se procurait par le crime. Il ne te restait qu'à te rendre à Andorre pour tâcher de t'y suffire par le travail de tes mains. Tu adoptas le nom de ta pauvre mère dont la dernière bénédiction restera attachée à ton front, mon enfant, car tu es restée honnête et vertueuse. J'espère qu'aucun homme ne s'est encore rendu maître de ton cœur... Réponds-moi franchement, Urielle, ce cœur est-il toujours libre ?

Urielle regarda sa grand'mère, sans qu'une ombre d'hésitation parut dans ses beaux yeux.

— Complètement libre, répondit-elle. La Vierge Sainte m'en est témoin, aucun homme ne peut se vanter de m'avoir seulement touchée du bout du doigt.

La vieille femme inclina son front ridé, en souriant.

— Tu es une brave enfant, dit-elle. Mais il faut cependant qu'il te soit arrivé quelque chose, pour laquelle ta seule aide ne suffit pas, car tu ne serais point autrement ici, par cette nuit sombre et orageuse.

— Oui, grand'mère, il y a quelque chose qui me tourmente.

— Et qu'est-ce donc ?

— Un rêve

La vieille se mit à rire.

— Vraiment, dit-elle. Tu viens ici à cause d'un rêve. Crois-tu vraiment, toi aussi, que je sâche interpréter les songes et lire dans l'avenir ? Non, mon enfant, tout cela n'est qu'un leurre, un artifice innocent qui m'attire la confiance des gens simples et crédules. Les pauvres âmes viennent me raconter les extravagances qu'ils ont rêvées, car il est extraordinaire de voir l'importance attachée par eux aux cauchemars enfantés par les excès de nourriture ou de boisson, l'agitation nerveuse où quelque fausse position, prise en s'endormant. Il faut, alors, que je les rassure au sujet de leur puériles imaginations. Mais

à toi, je puis bien le dire, Urielle, songe ne ruine pas pour rien avec mensonge.

La jeune fille hocha la tête avec décision.

— Un songe qui revient nous hanter chaque nuit et qui concerne une personne qui nous a été chère ne peut point être sans signification aucune, grand'maman, dit-elle d'une voix pénétrée.

— Une personne qui t'a été chère, dis-tu?

— Oui, mon père, ton fils.

Le visage de la vieille se fit soudain grave et sérieux.

Elle s'assit sur le tas de mousse et de feuilles, à côté de sa petite fille, l'entoura d'un de ses bras secs et grêles, comme des sarments de vigne, et lui dit doucement :

— Dis-moi ton rêve, ma fille.

Urielle croisa les mains sur son sein oppressé.

— Chaque nuit je revois mon père! répondit-elle. Il se dresse près de mon lit, pâle comme la mort, et portant à la poitrine une plaie saignante. Il soupire, douloureusement, se penche sur moi et me murmure à l'oreille.

— Je ne puis trouver le repos dans la tombe mon enfant. Le divin Justicier m'a tout pardonné, sauf mon dernier forfait.

« Délivre-moi Urielle de ce lourd fardeau, pour que je puisse jouir enfin de la paix éternelle ».

Et lorsque je veux lui saisir les mains, il se recule de moi t s'écrie :

— « Ne me touche point. Le sang du prêtre et resté attaché à mes mains. Prie pour moi! Délivre-moi!.. Adieu! ».

Alors, je le vois se fondre comme un brouillard et j'arrose d'amères larmes les oreilliers de ma couche.

Quelques instants de profond silence régnèrent dans la misérable hutte.

La jeune fille, tremblant d'angoisse, s'était étroitement serrée contre son aïeule.

— Voilà en effet, un rêve bien étrange! murmura la sorcière

d'Andorre, et je ne saurais l'attribuer à une simple et accidentelle obsession. Diégo Gomez n'a que trop chargé sa conscience et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il n'ait point trouvé de repos dans la tombe. Son dernier crime, en effet, dépassait les limites de l'horrible. Torturer et tuer un ministre du Seigneur, le respectable abbé Sylvan ! Et pourquoi cela ? Pour s'approprier l'héritage délaissé par la comtesse Esterhazy. C'est ce forfait là, certainement, que Dieu n'a pu lui pardonner.

— Que me faut-il faire ? demanda Urielle, en pleurant. Je ne puis supporter l'idée que l'âme de mon père erre sans repos. Ces apparitions de nuit me rendent malades. Si elles se prolongent ou bien je deviendrai folle ou je mourrai !

— Pauvre enfant ! murmura la vieille. Il faut te porter secours. Mais comment, comment ?

Elle resta quelques instants, absorbée dans ses réflexions e regardant fixement devant elle.

Soudain, elle s'écria joyeusement.

— J'ai trouvé ! Il faut te procurer un talisman qui te préserve des visites de l'esprit.

— Un talisman ! Où pourrais-je le trouver.

— Dans la tombe de celle qui a souffert du dernier crime de Diégo Gomez ! Dans la fosse creusée pour la comtesse Esterhazy.

— Me faudra-t-il donc ouvrir cette tombe ?

— Oui, demain, à l'heure de minuit.

— Et puis ?

— Puis tu aracheras un morceau de la garniture d'argent de la bière et tu recombleras soigneusement la fosse. Le morceau d'argent, tu le tiendras pendu à ton cou, au moyen d'un cordon. Porte-le sur ton sein et ne le déposes que lorsque tu seras délivrée de l'apparition.

— Crois-tu, vraiment, grand'mère, que cette amulette suffira pour me protéger ?

— Très certainement, mon enfant. Tu dormiras tranquille et le spectre de ton père ne reviendra plus troubler ton repos.

— Mais son âme? Est-ce qu'elle retrouvera la paix?

— Ceci est une autre question et il faut que j'y réfléchisse, avant de te répondre. En attentant, fais ce que je t'ai dit et demain, à l'heure de minuit, ouvre la fosse de la comtesse.

Urielle promit d'obéir à ces prescriptions.

Entretemps, la tempête s'était calmée et la jeune fille se disposa au retour.

La vieille l'accompagna jusqu'au bas du sentier montagneux et prit congé d'elle.

— Quand te reverrais-je? demanda-t-elle à sa petite fille.

— Dès que j'aurais, pendue sur mon sein, l'amulettte d'argent, car il te faudra prononcer dessus ta bénédiction.

— Je le ferai, mais dès à présent, c'est toi que je bénis, ma chère enfant. Reste toujours vertueuse et prie pour l'âme de ton malheureux père!

La sorcière étendit sa main sur le front de la jeune fille et baisa son front blanc et pur.

Puis elle reprit, en boitant, appuyée sur sa béquille, le chemin de la chaumière.

Urielle recommença intrépidement le chemin parcouru et fut assez heureuse de rentrer chez elle sans avoir été aperçue par personne.

Aussitôt, rentrée, elle se déshabilla et se jeta sur sa couche. Mais son rêve de toutes les nuits ne tarda point à la hanter.

De nouveau, elle vit le spectre de son père se dresser devant sa couche, en se tordant les mains et en lui murmurant à l'oreille :

— Délivre-moi, ma fille! Délivre-moi!

Le travail du lendemain n'alla plus si allègrement que de coutume.

La pauvre enfant ne faisait que songer aux moyens d'exécuter

l'œuvre secrète et lugubre qu'il lui fallait exécuter la nuit même.

Il lui fallait pénétrer de nuit dans le cimetière, rouvrir une fosse et détacher d'une bière un des ornements d'argent qu'il est d'usage d'y appliquer.

A la seule pensée d'une semblable expédition, tout autre jeune fille eût senti ses cheveux se dresser sur sa tête.

Mais Urielle Frémy n'était pas pour rien la fille du bandit Diégo Gomez. Elle possédait une bonne dose de sa témérité et de son humeur aventureuse.

Minuit venait de sonner, lorsqu'elle s'introduisit dans le cimetière d'Andorre.

La lune, voilée par de légers nuages, ne projettait qu'une faible lueur sur les monuments funéraires qui se dressaient sur les pas d'Urielle, comme autant de fantômes.

Elle s'agenouilla sur la tombe de l'abbé Sylvain et, après avoir dit une courte prière, elle se dirigea vers la fosse ou avait été enterrée la comtesse Esterhazy.

Cette fosse semblait complètement abandonnée.

Le beau ténébreux qui, à Paris, jetait l'argent par les fenêtres et dépensait des sommes folles au jeu et avec les femmes, n'avait pu trouver une vingtaine de francs pour faire entretenir la tombe de sa mère.

Lui qui comblait de fleurs rares ses misérables maîtresses, n'avait pas une violette, pas une rose sauvage pour honorer la mémoire de celle qui lui avait donné le jour.

De nouveau Urielle s'agenouilla et, dans sa fervente prière, assuma l'engagement de fleurir elle-même la tombe abandonnée.

Puis, se relevant elle regarda autour d'elle pour s'assurer que personne n'était là pour la surprendre dans sa tâche nocturne.

Elle avait apporté une bèche et, comme elle était jeune et forte, bientôt la fosse fut rouverte.

Soudain la bèche donna contre un objet qui devait être métal, à en juger par le son.

Ce ne pouvait être le couvercle de la bière.

— Mais quoi donc, alors ? murmura Urielle.

La curiosité de la jeune fille fut vivement surexcitée et elle précipita sa tâche.

Au bout de quelques instants, elle avait mis à découvert une ite surface plane, brillant dans l'obscurité.

Après avoir surmonté un mouvement d'involontaire et superstitieux effroi elle sauta dans la fosse.

Le cercueil était encore intact, mais il s'en exhalait une odeur fétide. Il lui fallait aller vite en besogne, sous peine de se trouver mal.

Sur la bière était visée une grande croix en argent.

A l'aide de la pince dont elle s'était munie, elle en fit sauter un des coins et le cacha dans son sein.

Puis, reportant les yeux sur la petite surface brillante qui avait d'abord attiré son regard, elle en constata aussitôt la nature.

C'était le couvercle d'une petite cassette de fer, posée près du ercueil.

Elle s'en saisit par la poignée et la souleva.

La cassette était fort lourde et par le mouvement qui lui fut imprimé, il s'en échappa comme un tintement d'or, remué à l'intérieur.

— Un trésor ignoré ! murmura-t-elle. Une cassette remplie d'or et probablement aussi de billets de banque, dans la tombe d'un morte ! Etrange secret !

Elle ne balança point un instant à emporter le trésor enfoui, son bon sens lui disant que l'or et les billets de banque son faits pour les vivants et non pour les morts.

Il ne lui fut pas aisé de sortir de la fosse avec un pareil

fardeau. Urielle y parvint, pourtant, et s'empressa de remettre la tombe en l'état primitif.

Cela fait, elle reprit sa bêche et, chargée de la cassette, elle regagna son logis sans avoir été remarquée de personne au monde.

Arrivée dans sa chambre, elle examina attentivement le mystérieux coffret.

Une petite clef, était attachée à la poignée au moyen d'un cordon de soie.

Cette clef s'adaptait parfaitement à la serrure du coffret. Urielle l'ouvrit, avec un violent battement de cœur.

A la vue de ce qu'il contenait, elle poussa un cri d'étonnement. Le trésor qu'il contenait était plus considérable qu'elle ne l'avait soupconné d'abord.

Sa main déplaça en tremblant des rouleaux d'or et des liasses de billets de banque.

Il s'y trouvait aussi quelques papiers, la plupart revêtus d'une écriture de femme.

Au dessus de tout, était placée une lettre qui lui apprit à qui appartenait en réalité le trésor enfoui.

Urielle lut les lignes suivantes :

« Les soixante mille francs, en or et en billets de banque, ainsi que les papiers qui y sont joints, sont la propriété exclusive du major comte Esterhazy-Walsin, officier d'Etat-Major français. Il constitue l'héritage à lui délaissé par sa mère, la comtesse Esterhazy.

« C'est cette dame qui m'a remis l'argent et les papiers pour que je les remette en mains propres, â son fils. Le comte Esterhazy doit arriver ici demain matin. Mais comme j'ai voulu mettre en sureté ce trésor, pour la nuit qui s'avance, pour l'empêcher de devenir la proie du redouté Diégo Gomez et de

sa bande, qui rodent dans les environs, je l'ai enfoui moi-même dans la fosse de la comtesse Esterhazy.

« Je suis un vieillard et dois me tenir prêt à comparaître à tout moment à l'appel du Seigneur. Mon destin peut encore s'achever cette nuit même. Si cela arrivait et s'il m'était impossible de révéler au comte Esterhazy la place où est enfoui son héritage maternel, ce coffret et son contenant, tomberont fort probablement un jour dans des mains étrangères.

« Je conjure la personne, quelle qu'elle soit, qui trouverait les soixante mille francs et les papiers contenus dans ce coffret, je l'engage, au nom des commandements de Dieu, devant lequel elle sera appellée à rendre compte de ses actes, de remettre le tout à son propriétaire unique et légitime, le comte Esterhazy.

« En agissant ainsi, ô toi qui lis ces lignes, tu seras béni de Dieu et je te bénis moi-même, dès ce jour, en qualité de ministre du Seigneur et de sa sainte Eglise.

« Abbé Sylvan. »

Lorsque Urielle eut lu cette lettre, elle la remis sur le tas d'or et de billets de banque et referma le coffret.

Elle savait que pas un sou du trésor trouvé par elle ne pouvait lui appartenir. Le comte-major Esterhazy en était l'unique légataire et il devait lui être remis.

— Mais comment ? se demanda la jeune fille. De quelle façon lui faire parvenir sûrement ce coffret ?

Après y avoir réfléchi un moment, elle décida de consulter sa grand mère à ce sujet.

Et, sans hésiter, elle reprit, cette nuit même, le chemin de la hutte perdue dans la montagne, emportant le lourd coffret, caché sous sa mante.

CXVI

La nouvelle maîtresse d'Esterhazy

La sorcière d'Andorre ne fut pas peu surprise de recevoir, à si peu d'intervalle, une nouvelle visite de sa petite fille.

— Comme te voilà faite, ma chère enfant ! s'écria-t-elle, en voyant le visage rouge et fatigué d'Urielle. Tu sembles épuisée, hors d'haleine, et Dieu me pardonne, je crois que tu trembles ! Viens, assieds-toi près de moi et dis-moi bien vite ce qui te amène ici si promptement.

Urielle se laissa aller avec un soupir sur le siège de mousse sèche.

— J'ai fait ce que tu m'as ordonné de faire, dit-elle à la vieille.

— Ah ! Tu as rouvert la tombe de la défunte comtesse Esterhazy ?

— Oui.

— Et tu lui as ravi ton talisman?

— Oui, et je le porte sur mon sein. Mais j'ai encore trouvé autre chose dans la fosse.

— Autre chose ?

— Oui, ceci, grand' mère.

La jeune fille écarta un pan de sa mante et découvrit aux yeux de son aïeule le précieux coffret.

— Une cassette ?

Urielle l'ouvrit et la rouge lueur du foyer, déjà allumé à cette heure, tomba sur l'or et sur les billets de banque.

La sorcière d'Andorre demeurait comme pétrifiée, ne pouvant détourner ses regards du trésor retrouvé.

Enfin, revenant à elle, elle fit rapidement trois grands signes de croix.

— De l'or, des billets de banque! dit-elle d'une voix oppressée. Louée soit la sainte Ursula, ma patronne, qui m'a inspiré l'excellente idée de rouvrir cette tombe! Maintenant, te voilà à l'abri du besoin, ma chérie, lumière de mes yeux, joie de mon vieux cœur! Tu n'auras plus à craindre pour l'avenir. Te voilà riche, riche!

Et avant qu'Urielle n'eût pu lui répondre, elle tourna sur les talons et clapant de la langue, à la façon espagnole, elle s'écria:

— De l'or, beaucoup d'or et puis des billets de banque. Tu rouleras carosse, ma mie, et les beaux officiers de la garnison d'Andorre s'apercevront que tu es bien trop haut placée pour devenir leur maîtresse. Tu épouseras l'un d'eux, mon Urielle, et tu deviendras une noble et fière dame, grâce au pouvoir de l'argent, par lequel tout se fait en ce monde!

— Tu fais erreur, grand' mère, put dire enfin dire la jeune fille en se levant. Je ne toucherai pas à un sou de ce trésor, car il ne m'appartient pas.

— Il ne t'appartient pas? Mais à qui donc alors?

— Au major-comte Esterhazy, qui habite Paris en ce moment. Lis plutôt cette lettre, écrite avant sa mort, par le respectable et malheureux abbé Sylvan.

Et pendant que la vieille s'absorbait dans la lecture de la lettre, Urielle reprit avec animation:

— Pourquoi attirerai-je sur mon front la malédiction céleste. N'aggraverais-je point encore le crime de mon malheureux père en volant le trésor qu'il convoitait lui-même, moi sa fille? Fermerais-je l'oreille aux prières du saint ecclésiastique qui, pour

ne point livrer cette fortune à Diégo Gomez, est mort dans les plus affreux supplices...

Non, non, grand' mère, je veux garder ma conscience intacte. Et puis, quel meilleur moyen de rendre le repos à l'âme tourmentée de Diégo Gomez que de restituer à son propriétaire légitime le trésor qui lui a fait commettre son dernier et épouvantable forfait ? C'est ce que j'ai résolu de faire grand' maman, et tu me donneras conseil sur la façon dont je pourrais remettre son héritage au fils de la comtesse.

La vieille réfléchit pendant quelques instants.

Un sourire d'orgueil vint errer sur ses lèvres et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues ridées.

— Chère et noble enfant, dit-elle, tu as raison. Il faut rendre cet argent au nom de ton pauvre père. Alors l'âme de Diégo Gomez sera libérée du Purgatoire. Le mieux que tu puisses faire c'est de te rendre toi-même à Paris pour remettre sa fortune entre les mains du comte...

Certes, il t'indemnisera de tes peines en te donnant une ou deux poignées de cet or. Et moi, en attendant, je t'avancerai tes frais de voyage.

La vieille alla lever une des planches du parquet, remplaçant la terre battue habituelle aux pauvres habitations des Pyrénées.

D'un trou creusé dans le sol, elle tira une grosse bourse remplie de monnaie d'argent et de billon parmi laquelle se trouvaient aussi, quelques pièces d'or.

Elle secoua à peu près le tiers de son épargne dans le mouchoir d'Urielle, le noua soigneusement et dit à la jeune fille :

— Voilà qui te permettra de te rendre commodément à Paris et d'en revenir. Mais ne retarde point ce voyage. Pars dès demain soir.

— Je te remercie, grand' mère, répondit Urielle. Si le comte me donne quelque chose, cet argent te sera fidèlement rendu.

— Fort bien. Mais ne t'appartiendra-t-il point tout entier,

lorsqu'on me retrouvera morte dans ma hutte? Toi seule, sais, où tu pourras retrouver mon petit avoir. Ecoute à présent, ce que j'ai à te dire encore, Urielle.

La vieille attira tendrement près d'elle sa petite fille.

— Lorsque tu débarqueras à Paris, reprit-elle, tes regards seront éblouis par l'éclat de cette ville sans rivale. Tu te croiras transportée dans un monde nouveau. Tu verras de près la vie luxueuse et sans souci des riches et des puissants et peut être s'élèvera-t-il en toi une voix secrète, qui te dira doucement : « Que ne puis-je vivre de cette existence? Moi, aussi, je veux être heureuse! » Ne l'écoute point, Urielle. En vérité, je te le dis. Derrière ce voile doré s'embusque le péché immonde. Une jeune et jolie fille est environnée à Paris de mille dangers. Cette ville cruelle et voluptueuse est un monstre sans pitié, qui chaque année dévore des milliers d'existences et surtout celles d'imprudentes jeunes filles. C'est en dansant qu'elles se rapprochent elles-mêmes de la gueule du monstre dont les dents voraces les broient, dont l'estomac insatiable les digère aussitôt pour faire place à d'autres proies. Voilà Paris, Urielle! Défie toi de Paris et reviens moi pure et vaillante comme tu vas partir.

Urielle écouta, rougissante, les avis de son aïeule et promit, en l'embrassant, de se souvenir de ses sages avis.

Puis, aux premières lueurs du matin, elle revint à Andorre, avec le précieux coffret.

Le soir même, elle quitta, avec le même mystère, sa petite chambre du faubourg.

Elle n'emportait qu'une petite malette, comprenant quelques effets de rechange et aussi le coffret. contenant encore les soixante mille francs, mais non plus les papiers qui les accompagnaient.

Ces papiers, elle en avait pris connaissance dans le courant de la journée.

Ce qu'il lui avaient appris lui firent prendre le parti de les coudre dans la poche secrète d'une jupe de dessous.

Pourquoi avait-elle agi ainsi ?

Parce que à l'aide des documents, fortuitement arrivés à connaissance, elle savait pouvoir, maintenant, sauver une existence humaine, celle d'un infortuné qui, retranché du reste du monde, gémissait captif et solitaire dans une île lointaine ; l'existence d'un homme dont l'innocence ou la culpabilité avaient divisé la France tout entière en deux camps ; l'existence d'un homme auquel déjà, devançant la postérité, la moitié du monde accordait déjà le nom de Martyr de l'Ile du Diable ; l'existence et l'honneur du malheureux capitaine Alfred Dreyfus !

Le beau ténébreux se trouvait seul dans son luxueux fumoi oriental.

Sur un guéridon se trouvait le samovar de cuivre poli, dont la lampe à esprit de vin éclairait, seule de ses lueurs bleues, aux jeux fantastiques, la chambre, privée de tout autre lumière.

Le sinistre major, étendu sur un large divan, brûlait nerveusement ses cigarettes par douzaines. Devant lui était placée une bouteille d'absinthe dont il avait déjà absorbé un plein verre pour calmer l'irritation de ses nerfs.

Il se trouvait, en ce moment, dans une disposition d'esprit, qu'on pourrait qualifier assez exactement d'introductrice au suicide.

Le fait est que ses affaires avaient pris une direction telle qu'il se trouvait bel et bien acculé dans une impasse.

Il se comparait amèrement, lui-même, à un rat, qui ayant pénétré par la porte toute large ouverte, dans la chambre aux provisions, aurait vu soudain se refermer cette porte par un fâcheux coup de vent. Le lendemain, arriverait la cuisinière qui assommerait l'imprudent maraudeur à coups de pelle.

Telle était en réalité la situation du noble comte.

Le conseil de guerre, devant lequel il s'était vu traduit, avait bien prononcé son acquittement, mais en le forçant à donner sa démission.

En même temps s'était évanouie la menaçante auréole qui avait orné son front aux yeux de ses ex-collègues de l'Etat-major. Et, comme première conséquence, il lui était devenu impossible de battre monnaie, au moyen de quelque nouvelle infâmie, les bureaux de la guerre où il puisait les renseignements vendus par lui à beaux deniers comptant, aux puissances étrangères, lui demeurant fermés dorénavant.

Tout cela n'était point encore ce qui lui était arrivé de pis!

Mathieu Dreyfus, Emile Zola, le colonel Picquart, et beaucoup d'autres personnages honorables et influents, avaient entamé contre lui une compagne impitoyable.

Ils recherchaient partout des preuves de son indignité et de ses trahisons et, de jour en jour, le filet tendu par eux se rétrécissait autour de lui.

Qu'importait, maintenant que le duc d'Orléans lui eut donné publiquement l'accolade, en le baisant sur les deux joues; que le présent Ministre de la guerre l'eut nommé avec orgueil son fidèle Esterhazy?

Cette comédie usée ne pouvait plus abuser que le gros du public et tous les gens bien pensant et intelligents de France, se détournaient de lui avec dégout.

Même si Emile Zola ne réussissait point à le convaincre de fourberie et de trahison, le sinistre major était assez flétri, devant l'opinion, pour que toutes les portes se fermassent devant lui.

Déjà le ténébreux coquin avait pu s'apercevoir que tous les gens d'honneur s'écartaient de son chemin,

Pour comble, sa situation financière était devenue déplorable.

La pension de retraite qu'il touchait n'était rien moins que plantu-

reuse. Elle lui donnait à peine de quoi contenter son tailleur, son bottier et son marchand de gants!

Le beau ténébreux avait toujours été un bourreau d'argent. Eut-il possédé dix fortunes, le jeu et les femmes l'auraient encore ruiné.

Les sources du crédit étaient taries pour lui depuis le premier glas sonnant sa chûte, et il eut vainement tenté d'emprunter encore un sou.

Avec cela, il lui était impossible de quitter Paris, car la police particulière, subsidiée par Mathieu Dreyfus, ne le lâchait pas d'une semelle.

Il savait, aussi, que le Gouvernement le faisait étroitement surveiller.

Celui-là, par exemple, l'eut volontiers laissé échapper, car il savait beaucoup de choses et s'il tombait, avec lui s'écroulerait le ministère tout entier. Mais il eut été par trop dangereux de le voir disparaître sans laisser de traces.

En somme, la France toute entière le tenait en observation, car il importait qu'il fût là lorsqu'il serait question de la révision du procès Dreyfus.

C'était lui, surtout, qui pouvait et devait éclairer l'opinion publique sur la culpabilité ou l'innocence du captif de l'Ile du Diable.

Sa comparaison de sa situation avec celle d'un rat enfermé, était donc on ne peut plus juste et il voyait approcher avec terreur le matin où il recevrait son coup de grâce.

L'attendrait-il, ce matin?

Ne serait-il point préférable de déchirer du coup le filet tendu autour de lui et d'échapper à tous ses ennuis par une fugue libératrice?

Fuir? Mais où et comment? Il n'y avait qu'un lieu où il pût se trouver encore en sureté.

La tombe.

Le beau ténébreux jeta sa cigarette dans la cheminée et se leva lentement du divan, sur lequel il était à moitié couché.

La sueur froide perlait à son front blême.

— Il vaut cent fois mieux mourir, s'écria-t-il, que de mener plus longtemps cette vie de chien. Me tuer? Pourquoi non? Il suffit d'une balle de rien du tout, logée en pleine cervelle. La douleur est nulle et la mort foudroyante, car je n'ai pas l'habitude de manquer le but! Alors, j'aurai trouvé le repos et serai délivré de toutes mes angoisses présentes. Ah! ah! Ce matin, encore, j'ai reçu une lettre, signée par un ecclésiastique haut placé, dans laquelle il m'adjurait, plutôt que de recourir au suicide, de soulager ma conscience par une confession publique! Eh! quoi! Je travaillerai moi-même à la rentrée triomphale, à Paris, de ce Dreyfus exécré et maudit, rendu par mon propre témoignage à la vie, à l'honneur et à la félicité domestique? Non, plutôt sombrer moi-même en entraînant dans la tombe ce secret de son innocence.

Le sinistre major arpentait le fumoir de long en large, comme un tigre en cage.

La lampe à esprit de vin du samôvar s'était éteinte et la chambre se trouvait à présent plongée dans de profondes ténèbres.

Il sonna et ordonna à son valet de chambre d'apporter une lampe.

L'instant d'après, une joyeuse clarté faisait resplendir les coûteuses dorures du somptueux retrait.

Le sinistre major alla à son secrétaire et, ouvrant un tiroir, en tira un revolver, richement ornementé.

L'arme était chargée.

Esterhazy retourna sur ses pas et alla fermer la porte du fumoir.

— Il faut en passer par là! murmura-t-il d'une voix sombre. Mais avant de descendre dans la tombe, je veux assurer encore davantage la perte de mon mortel ennemi.

Il s'assit à son bureau et, d'une main ferme, traça sur une grande feuille de papier blanc les lignes suivantes :

« Je me tue, parce que l'existence à laquelle je me vois réduit, me semble intolérable. J'étais soldat de cœur et d'âme. On m'a retiré le droit de l'être plus longtemps, de combattre et de mourir pour ma chère France. Cependant, en face de la mort, je le jure ici : Alfred Dreyfus est coupable! Il a vendu son pays. Qu'il soit maudit à jamais.

Comte ESTERHAZY WALSIN. »

Le sinistre major relut ce qu'il venait d'écrire et éclata d'un rire infernal.

— Je connais mes bons Français, dit-il. Ces dernières lignes d'un suicidé feront plus d'impression sur lui que toutes les plaidoiries des maîtres Labori et Clémenceau, qui s'attachent à ma ruine. On me croira, moi seul, parce que j'aurai contresigné « la vérité » de mon sang! Alfred Dreyfus restera à l'Ile du Diable et y crêvera! Ah! ah! En France, les bons comédiens ont toujours le public avec eux! Celle-ci me coûtera la vie. Mais qu'importe, si Dreyfus est à jamais deshonoré et perdu!

Le diabolique et sacrilège personnage, dont la haine persistait jusque dans la mort, saisit le revolver.

Il se laissa aller nonchalemment sur le dossier de sa chaise et appuya sur sa tempe le canon de l'arme.

— Tu le vois, ma belle Pompadour, murmura-t-il, je ne t'ai pas envoyé beaucoup trop tôt en avant. Dans un instant tu vas me revoir.

Déjà son doigt se posait sur la gachette du revolver, losqu'on frappa à la porte.

Le beau ténébreux laissa tomber son arme sur le tapis.

— Mille diables! Qui donc peut être là? gronda-t-il. Est-ce qu'on ne va pas même me laisser mourir tranquille?

— C'est moi, monsieur le comte, cria du dehors la voix du valet de chambre.

Nerveusement, Esterhazy replaça le revolver dans le tiroir où il l'avait pris.

Puis, il alla rouvrir la porte du fumoir.

Le valet de chambre entra et lui annonça qu'une jeune dame demandait instamment à lui parler.

— Quel est-elle? Quel est son nom.

— Elle ne veut le dire qu'à vous même, monsieur le comte. Elle dit seulement avoir fait un fort long voyage pour vous voir.

— Un voyage.

— Oui, d'Andorre à Paris.

— D'Andorre ?

Le sinistre major sentit soudain se réveiller tout son intéret,

— Faites monter cette dame, dit-il.

Quelques instants après, une élégante silhouette féminine se profila dans l'encadrement de la porte.

L'étrangère, dont Esterhazy dévorait déjà de l'œil les formes pleines et harmonieuses, s'avança vers lui et releva son voile en découvrant un visage d'une beauté ardente et fière.

— Mademoiselle, demanda-t-il avec surprise, ce que mon valet de chambre vient de me dire est-il exact? Etes-vous vraiment venue d'Andorre à Paris pour me parler ?

— Oui, monsieur.

— Puis-je me permettre de demander votre nom ?

— Urielle Frémy.

— Frémy? Ce nom ne m'est pas totalement inconnu,

— Je n'ai point de peine à le croire. C'était celui de ma mère. Mon père, lui, s'appellait Diégo Gomez.

— Diégo Gomez! Le bandit des Pyrénées!

— Je suis sa fille.

Stupéfait, le beau ténébreux fit un pas en arrière.

— La fille de l'homme que j'ai traversé de mon épée! it-il.

— Oui!

— Et vous êtes venue ici pour venger sa mort?

En disant ces derniers mots, le beau ténébreux s'était dirigé à reculons vers son secrétaire et sa main avait ressaisi, derrière le dos, l'arme chargée qu'il venait de rejetter dans son tiroir.

Dans sa pensée, Urielle ne pouvait avoir désiré le rejoindre que pour exercer sur lui une sanglante vendetta.

La vendetta!

Terrible loi de représailles, considérée comme sacrée par toutes lee races du midi de l'Europe.

Antique talion des Juifs et suprême raison de l'Arabe.

« Œil pour œil! Dent pour dent! Sang pour sang! »

Jusqu'à ce que sa mort soit vengée par celle de l'assassin où de quelque membre de sa famille, un espagnol, un italien, un orse, tué perfidement, est cessé ne point reposer tranquillement dans la tombe.

Un fugitif sourire se joua sur les lèvres d'Urielle.

Elle semblait avoir lu dans la pensée du beau ténébreux.

— Oh! ne craignez rien, monsieur le comte, dit-elle de sa voix pleine et riche. Je ne suis point venue ici par désir de vengeance. Comment aurais-je le droit de vous en vouloir. N'avez-vous pas tué mon père en un combat loyal et légitime? Et n'a-t-il pas mieux valu pour lui sentir son cœur travervé par votre épée que d'abandonner sa tête au bourreau ce qui lui serait infailliblement arrivé tôt ou tard?

— Quel est donc le motif qui vous a amené vers moi, mademoiselle?

— Je viens vous rapporter l'héritage de votre mère.

— De ma mère !

— Oui. Voici ce qu'elle vous envoie.

Urielle entr'ouvrit sa mante et fit apparaitre le coffret de fer que le sinistre major couvrit d'un regard d'incrédulité.

— Ma mère ne peut rien m'envoyer, répondit-il, en secouant la tête. Elle dort en paix dans la tombe.

— Et c'est de la tombe de votre mère que j'ai ramené ce coffret, dit la jeune fille. Voici la clef. Veuillez ouvrir cette cassette, monsieur, pour vous convaincre de la vérité de ce qu j'avance.

En disant ces mots, Urielle avait déposé le coffret sur le bureau du comte.

Le beaux ténébreux ouvrit la cassette en redoublant de précautions. Il ne se fiait point encore complètement à sa belle visiteuse, n'estimant point impossible qu'elle ne lui fut envoyée par ses ennemis, afin d'attenter à sa vie.

Mais lorsqu'il eut découvert le contenu de la cassette, il laissa échapper un cri de joie.

— Il doit y avoir là une bien grosse somme, dit-il les yeux brillants. Que signifie ceci, mademoiselle ?

— Je vous l'ai déjà dit, monsieur. Ce coffret vous est destiné et ce qu'il contient, c'est votre héritage.

En quelques mots, la fille de Diégo Gomez apprit au comte la façon dont elle était arrivée en possession de la précieuse cassette.

— Elle contenait soixante mille francs, au moment ou je l'ai retirée de la fosse, dit-elle en terminant. Veuillez être assez bon de vérifier si la somme s'y retrouve en entier, monsieur le comte.

Soixante mille francs !

Le beau ténébreux se sentit renaître à la vie et toute idée de suicide s'était évanouie aussitôt.

Il était de nouveau en fonds et pouvait recommencer à jouir largement de la vie !

Quel imbécile aurait-il été en se logeant une balle dans la tête, comme il allait le faire cinq minutes auparavant !

Et ce n'était point seulement l'argent qui le rattachait à la vie, mais celle qui le lui avait apporté.

L'extraordinaire beauté d'Urielle l'avait mordu au cœur.

Jamais il n'avait rencontré plus séduisante créature.

Et quelle pureté, quelle innocence dans ces yeux de feu !

Le beau ténébreux saisit les mains d'Urielle et les baisa avec effusion.

Comment pourrait-il lui témoigner jamais sa reconnaissance pour le service signalé qu'elle venait de lui rendre ?

En l'écoutant, en sentant ses lèvres sur ses mains, Urielle, rougissante, ne trouva plus une parole.

Chose étrange, fatale !

Sur elle, aussi, comme sur tant d'autres femmes et d'innocentes jeunes filles, le beau ténébreux avait produit une puissante impression.

Esterhazy, gardant ses main dans les siennes, la mena doucement vers le divan, où il la fit s'asseoir et s'assit auprès d'elle.

Il lui prodigua les flatteries et lui parla d'une voix si douce, si caressante qu'avant qu'une heure se fut écoulée, le cœur vierge de la pauvre Urielle se trouva pris !

A la vérité, elle ne souffrit point qu'il prit avec elle aucune liberté et il était trop fin pour se risquer sitôt à le faire, mais lorsqu'il lui offrit de faire reprendre sa malle à l'hôtel pour avoir le plaisir de lui offrir l'hospitalité dans sa propre maison, l'ignorante et imprudente fille ne dit pas non.

Le jour suivant, le beau ténébreux lui fit courtoisement les honneurs de Paris.

Il la mena sur tous les points élégants et somptueux de la

ville mondiale dont elle admira avec ivresse les inoubliables beautés.

Disons que, sans s'arrêter à ses dénégations, Esterhazy lui avait remplacé d'autorité ses humbles vêtements de montagnarde contre un ravissant costume, à la dernière mode, chapeau et brodequins compris.

Il lui faire aussi connaissance avec le vin de champagne.

Le soir du troisième jour qu'Urielle avait débarqué à Paris, il la mena dans un cabaret élégant où il se fit servir en cabinet particulier.

Les mets les plus succulents furent largement arrosés du nectar champenois, frappé à la glace, et dont Urielle ne se défiait point, le prenant pour de la simple limonade.

Bientôt, les yeux de la belle jeune fille brillèrent du plus vif éclat pendant que sa voix devenait moins assurée.,.

Il était plus de minuit lorsque Esterhazy lui entourant la taille du bras lui murmura à l'oreille :

— Si nous nous faisions reconduire chez nous, ma chère Urielle ?

— Oui, retournons chez nous !

Elle se pendit à son bras et il la sentit se presser contre lui.

Il la porta, plus qu'il ne la conduisit vers la voiture.

Elle était fermée.

Le beau ténébreux, à peine assis sur les coussins à côté de la belle jeune fille, lui couvrit le visage d'ardents baisers auxquels elle répondit timidement, d'abord, puis avec la fougue d'un tempérament, qui s'était ignoré jusque là et qui s'éveillait avec toute l'impétuosité d'un volcan.

Lorsque, le lendemain matin, Urielle Frémy, se réveilla de sa douce torpeur, elle était perdue.

Le monstre insatiable qu'est Paris et contre lequel sa vigilante aïeule l'avait cependant mise en garde, l'avait dévorée, elle

En récompense de la probité de celle qui lui avait apporté ne fortune, le sinistre major l'avait déshonoré

CXVII

Le portefeuille rouge

La nuit étendait son ombre sur la Seine, dont les flots écoulaient en clapotant contre les arches du Pont des Arts.

Toute circulation y semblait interrompue.

Seul, un homme se tenait immobile sous l'un des candélabres à gaz éclairant le pont.

C'était Pitou.

Un sourire de railleuse satisfaction se jouait sur ses lèvres minces.

Encore quelques minutes, il aurait remporté une première et secrète victoire sur le Préfet de police, son ancien protecteur, devenu son ennemi mortel.

Celle qu'il attendait, ne ferait certainement point défaut au rendez vous.

Pitou ne se trompait point.

Bientôt, à l'autre extrémité du pont apparut une silhouette féminine, qui se rapprochait rapidement de lui.

En apercevant l'ex-policier, arrêté sous le réverbère, elle s'arrêta, elle-même, brusquement devant lui.

— Etes-vous l'homme qui m'a glissé une lettre dans la main, ce soir, à l'Eglise Saint Sulpice ? demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Me connaissez-vous donc ? Savez-vous qui je suis ?

— Vous êtes madame La Brière, l'épouse de monsieur le Préfet de police.

La dame, soigneusement voilée, jeta derrière elle un furtif regard.

— Je vous prierais de ne point parler si haut, dit-elle. Si quelque passant entendait que la femme du Préfet de police se trouve ici, à pareille heure, avec vous, ce n'est point seulement ma réputation qui en serait atteinte, mais encore celle du fonctionnaire dont je porte le nom.

— Bah ! Que peut bien vous importer votre mari ! dit impertinemment l'affreux bossu. Vous n'avez, je crois, à observer nul égard envers cet homme.

— Comment osez-vous me parler ainsi ?

— Madame La Brière doit s'apercevoir que l'homme qui a l'honneur de l'entretenir est parfaitement au courant des rapports qu'elle à conservé avec son mari. Je n'ignore rien des motifs qui vous autorisent à ne lui porter que de la haine.

— Et pourquoi le haïrais-je ? demanda la dame voilée, quoique d'une voix mal assurée.

— Ne vous a-t-il point ravi votre enfant ? Ne savez-vous point, aussi bien que moi, qu'il vous a arraché la pauvre Natalka, au moment où elle voulait se jeter dans les bras que lui ouvrait sa mère ?

Désagréablement surprise et troublée, madame La Brière recula de plusieurs pas.

— Qui êtes-vous donc, s'écria-t-elle, vous qui connaissez le secret le plus profondément caché de mon existence ? Comment avez-vous connaissance du terrible drame qui s'est passé entre ma fille et moi ?

— Qui je suis, importe peu, madame, répondit Pitou. L'important c'est que je sois en mesure de pouvoir vous rendre votre fille.

— Quoi, vous auriez ce pouvoir ?

— Oui, madame.

— Cette malheureuse enfant vit donc encore !

— Elle vit.

— Et où est-elle? Ou retrouverai-je ma Natalka.

— A Paris, même.

— Et quel prix demandez-vous, pour me rendre ma fille? Je ne dispose point à la vérité, de sommes considérables, mais en vendant tous mes bijoux, je pense bien pouvoir réaliser quarante à cinquante mille francs. Ils sont à votre disposition, monsieur, et, de plus, vous vous serez acquis l'éternelle reconnaissance d'une mère infortunée qui, depuis si longtemps, gémit sur le sort de l'enfant qui lui a été ravie dès sa naissance !

— Je vous tiens quitte de la reconnaissance, répondit Pitou d'un ton froid, mais je compte absolument sur les cinquante mille francs annoncés. Cependant, avant d'aller plus loin, j'ai encore à poser une condition.

— Parlez, monsieur. Rien ne me paraîtra trop dur qui puisse contribuer à me faire retrouver ma Natalka.

Pitou se frotta le menton en regardant d'un œil sournois le visage pâle et amaigri de la pauvre mère.

— Ecoutez donc, reprit-il. Savez-vous que votre miséricordieux époux, après vous avoir arraché la jeune fille, l'a envoyée en Russie, sous la conduite d'un de ses agents, pour la livrer au Gouvernement russe, comme faisant partie de la dangereuse secte des nihilistes ?

Madame La Brière joignait les mains avec indignation.

— Le misérable! s'écria-t-elle. Il voulait donc la perte de cette innocente enfant?

— C'était bien, en effet, son projet, répondit tranquillement Pitou. En homme pratique il avait résolu de se débarrasser de mademoiselle Paulowna — tel est le nom que porte, à présent, votre fille — en la faisant disparaître à jamais. Or, ce but, il

ne pouvait mieux l'atteindre qu'en la faisant transporter en Sibérie.

— Et le barbare, a-t-il réussi dans son dessein?

— Oh! complètement! Mademoiselle Paulowna, fut bel e bien condamnée à un exil perpétuel dans ces régions meurtrières et glacées.

— Pauvre enfant! Comme elle a dû souffrir! Et cet homme peut dormir tranquille! Sa conscience ne le torture point nuit et jour?

— Il n'est pas pour rien Préfet de police, à Paris, répondit sarcastiquement le bossu. Dans ce poste là, l'article « conscience » n'est point de première nécessité.

— Mais vous m'avez dit que Natalka, ou Paulowna, comme vous l'avez nommée tantôt, se trouvait à Paris. Elle a donc pu s'évader de Sibérie?

— Oui, madame. Ceci établi, j'en viens à la condition expresse que je mets à mon intervention. La correspondance que votre époux a entretenue avec le Gouvernement russe, ou plutôt avec la police secrète de Pétersbourg, se trouve contenue dans un portefeuille rouge. Le dit portefeuille doit être enfermé dans le secrétaire même de monsieur le Préfet, septième tiroir de gauche, car il est homme d'ordre et tient à tout avoir sous la main...

Lorsque vous m'aurez remis ce portefeuille — qui doit contenir la preuve des négociations entamées par monsieur La Brière, pour faire disparaître en même temps que votre fille, l'agent chargé de la livrer au Gouvernement russe — lorsque, dis-je, vous m'aurez remis ce portefeuille rouge, je vous rendrai en échange l'enfant dont vous pleurez la perte.

— Cette condition me rend hésitante, dit madame La Brière avec défiance. Auriez-vous l'intention de compromettre ou de perdre mon mari?

— A quoi songez vous donc, madame? Je suis seulement un

agent de la police Péterbourgeoise, désireuse de rentrer en possession de lettres compromettantes pour elle. Comme vous le voyez, cette affaire est des moins dangereuses pour votre mari.

La femme pâle hésita encore un moment.

— Et comment pourrais-je entrer en possession de ce portefeuille? demanda-t-elle.

— Il nous faudra l'enlever du secrétaire de votre mari.

— Mais, il en porte la clef constamment sur lui.

— Pas la nuit, cependant, pendant qu'il dort.

— Ah! je comprends. Il me faudrait?... Ce que vous demandez de moi est horrible, savez-vous bien?... Mais coûte que coûte, il me faut retrouver Natalka. Je vous procurerai ce portefeuille.

— Dans ce cas, notre accord est fait, dit Pitou, observant son interlocutrice à la dérobée. Vous m'apporterez le portefeuille rouge de monsieur le Préfet de police et je vous ménagerai aussitôt une rencontre avec votre fille.

La malheureuse mère étendit vers lui des mains suppliantes.

— Je vous en prie, je vous en supplie, dit-elle, agissez-en loyalement avec moi, ne me mêlez point à quelque affreuse trahison! Vous m'avez promis de ne point faire mauvais usage des papiers contenus dans ce portefeuille. Serez-vous fidèle à votre parole?

Pitou inclina la tête en signe de confirmation.

— Fiez-vous complètement à moi, madame, répondit-il. Vous serez satisfaite de ma façon d'agir à votre égard.

— Et quand vous reverrai-je?

— Demain au même endroit et à la même heure.

— Et quand me conduirez-vous auprès de ma fille?

— C'est ce que vous saurez demain.

— Aussi, je pourrai bientôt embrasser mon enfant?

— Très certainement, répondit Pitou. Je sais qu'elle aspire non moins ardemment à vous que vous aspirez à elle...

— Ah! cela me paraît impossible! s'écria la pauvre mère en levant au ciel un regard désolé. Dieu seul, peu savoir combien j'ai souffert depuis ce jour où, vainement, je l'ai supplié de me l'a rendre. Mais enfin, je vais la revoir! Et mon cœur pourra jouir encore d'un bonheur sans mélange!

— Madame, mes yeux se remplissent de larmes, en vous entendant parler ainsi, dit Pitou, se couvrant le visage de la main pour cacher le sourire moqueur qui contractait son diabolique visage. Mais vraiment, je ne puis m'empêcher de maudire votre époux pour vous avoir privé si inhumainement d'une pareille félicité!

Mme La Brière l'interrompit par un geste de protestation.

Si noble était cette nature d'élite, qu'elle ne pouvait souffrir de voir mal parler de l'homme qui, cependant, s'était fait son bourreau.

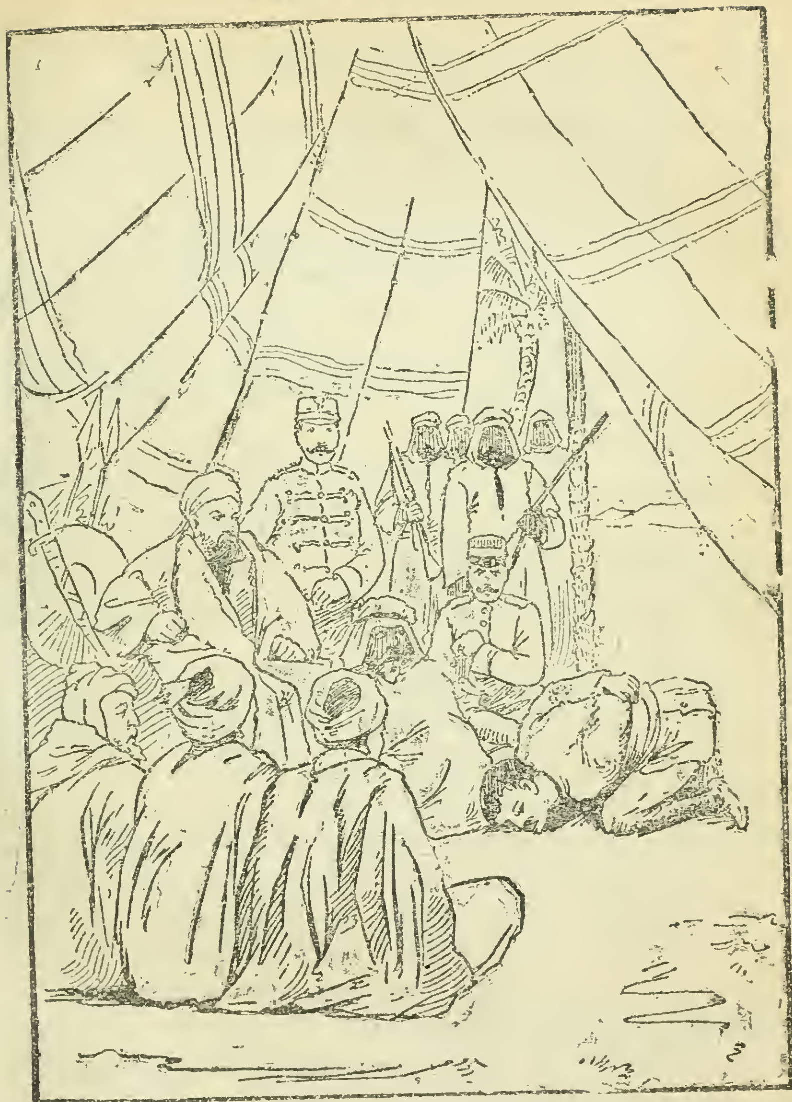
— Assez pour aujourd'hui, dit-elle d'une voix altérée. Cet entretien m'a plus fort émue que je ne m'y attendais, en venant ici. Si vous le trouvez bon, nous nous séparerons, en nous y donnant rendez-vous, pour demain, à la même heure.

Et, saluant légèrement, elle s'éloigna.

Pitou la suivit des yeux avec un sourire moqueur.

— Elle court tout droit à la souricière, murmura-t-il, et bientôt j'aurai atteint mon but. Ah! ah! monsieur le Préfet! Vous apprendrez à danser sur l'air de mes pipeaux! Vous pensiez me jouer sous jambe, mais à ce jeu là je suis plus fort que vous. La possession de votre portefeuille rouge m'assurera sur vous un pouvoir illimité. C'est alors que moi, je vous poserai des conditions, et elles ne seront pas minces. Je deviendrai directeur de la police secrète, et si vous ne voulez point en passer par où je veux, c'est vous même qui quitterez la Préfecture.

Il frotta l'une contre l'autre ses mains décharnées et se dirigea d'un pied léger vers les hauteurs de la Villette.



Vous en avez menti, s'écria Abdallah...

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Tout en marchant, il remuait constamment les lèvres, ébauchant à mi-voix des projets pour l'avenir.

Avant tout, cependant, il voulait voir s'il n'y avait rien à sauver, pour lui, de la succession paternelle.

Etait-il bien vrai que le sequestre eut été mis sur tout ce qu'avait amassé de son vivant le vieux Salomon Bénas?

Pitou espérait mettre quand même la main sur quelque objet de valeur, dans la demeure abandonnée de l'usurier.

Il savait que son père avait l'habitude de dissimuler des sommes d'argent, souvent importantes, là ou l'on aurait le moins songé à les retrouver.

Peut-être découvrirait-il l'un ou l'autre de ces trésors cachés Peut-être n'auraient-ils point tous été éventés par le flair exerc de la police, et, dans la cave, ou au grenier, pigerait-il encore au nid quelque pie d'importance.

Enfin, il se trouva devant la maison, si longtemps habitée par Salomon Bénas.

Un sentiment étrange l'envahit lorsqu'après avoir introduit un passe-partout dans la serrure rouillée, il eut fait rouler la porte sur ses gonds, il pênétra dans le sombre logis.

Les pièces, étroites et basses, revêtaient à ses yeux des aspects fantastiques. A chaque instant il tressaillait, comme si le spectre maigre et courbé, du vieux Juif, à barbe grise, allait paraître sur le seuil d'une porte ou surgir de l'angle d'un mur pour aller à sa rencontre et le saluer d'une voix sourde.

La lune, luisant à travers les vitres grasses et poudreuses, éclairait tout d'une mystérieuse lueur.

A ses rayons, Pitou commença ses recherches. Patiemment il fouilla, l'un après l'autre, les tas d'ordures, semés dans tous les coins, souleva, ici une planche du parquet, là une dalle ou un carreau.

Mais nulle part, il ne trouva rien.

Il descendit dans la cave, où règnait une atmosphère chargeé de moissisure et de puanteur.

Rien, là, aussi !

Son dernier espoir, maintenant, allait vers le grenier, où de son vivant, Salomon Bénas remisait la plus grande partie de son bric-à-brac et passait une partie notable de son temps.

Le bric-à-brac d'autrefois s'y trouvait encore. On n'avait point jugé nécessaire jusqu'ici de l'inventorier pour en tirer partie.

Quelle valeur pouvait avoir, en effet, cet amoncellement de meubles vermoulus et branlants, de bouquins dépareillés, de ferrailles, de guenilles infectes, grouillant de vermine, le tout pêle-mêle et en un désordre incohérent?

Sans se décourager, Pitou reprit ses fouilles opiniâtres, mais, hélas ! sans recontrer là, plus qu'ailleurs, la moindre trace d'un trésor quelconque !

— Voilà donc tout ton héritage, mon père ! s'écria-t-il d'une voix tremblante de rage. Vraiment, tu t'es arrangé à merveille pour faire de ton fils unique un misérable mendiant. Pendant ta vie entière tu n'as fait que grapiller, amasser, tromper et voler. Qu'en est-il résulté. Ta fortune est entre les mains de la police, qui ne la lâchera pas et moi, ton fils, j'en suis réduit à errer comme un vagabond dans les rues de Paris dépendant exclusivement de l'orgueilleux La Brière, qui se contente de me jeter une aumône.

L'ex-commissaire de police promenait autour de lui des yeux roulant d'une manière furibonde dans leurs orbites, creusées par les souffrances et les angoisses.

N'y avait-il donc là rien de quelque valeur qu'il put emporter ?

Tout ce ramas de débris ne lui rapporterait point seulement une pièce de cent sous et il aurait encore la corvée, bien autrement frayeuse, du transport.

Son regard tomba sur une vieille robe de soie, taillée à l'ancienne mode.

Il la souleva et la considéra avec curiosité.

— C'est de la soie, murmura-t-il. Cela doit encore valoir uelque francs. Aujourdhui on tire parti de tout. Cette robe me donnera peut-être de quoi vivre pendant quelques jours.

Mais soudain, il sursauta, effrayé, et resta immobile.

Quelques chose avait remué dans un coin du grenier.

Seraient-ce des rats ?

Non.

Une maigre silhouette de femme venait de se dresser, debout derrière une petite table branlante, et cette apparition subite le remplit d'un véritable effoi.

Combien elle paraissait effrayante à la blafarde clarté de la lune ?

C'était une femme pâle et maigre, semblant à moitié morte de faim, et couverte de haillons sordides. Sur ses épaules anguleuses pendaient éparses, les longues mèches d'une opulente chevelur brune.

Pitou, effrayé, recula d'un pas.

— Qui êtes-vous ? cria-t-il, d'une voix troublée. Qui êtes-vous ? Et que venez-vous faire dans cette maison ?

— Je suis venue y attendre la mort ! répondit la femme d'une voix sourde et lugubre.

A ces paroles, l'ex-policier sentit un frisson lui passer par tout le corps.

Ce ton, cette voix, ces yeux sombres, brillant dans ce visage creusé, ces bras nus, qui n'avaient plus que la peau sur les os et qui s'étendaient vers lui, lui firent se demander un instant s'il se trouvait en présence d'un être vivant, ou d'un spectre échappé du tombeau.

Mais il se remit bientôt, comprenant que cette malheureuse, manquant d'asile, en avait pu chercher de préférence un dans une maison abandonnée.

Qui sait combien de jours et combien de nuits elle avait passé déjà dans ce grenier.

Il y a à Paris tant de gens, sans abri, qui se réfugient, la nuit dans les immeubles inoccupés ou en voie de construction.

Lentement Pitou s'approcha de la mystérieuse habitante du grenier paternel.

— Je ne vous ferai pas de mal, dit-il d'une voix douce, mais il faut me dire comment vous êtes venue ici et quel est votre nom ?

— Je m'appelle Christine, répondit-elle, restant immobile à la place où elle s'était dressée. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?... Tout Paris me connait bien, pourtant.. C'est moi qui a causé sa perte !

— Comment cela ? De qui avez-vous causé la perte?

— De lui... du capitaine... de mon amant !... D'Alfred Dreyfus.

— Allons, bon ! Une folle! murmura Pitou.

Cependant, le nom qu'avait prononcé cette femme, avait éveillé sa curiosité. Ne se trouvait-il point, en ce moment, dans toutes les bouches ? La France, l'Europe le monde entier ne s'intéressait-il point à Alfred Dreyfus, le traître condamné et flétri, relégué à jamais sur l'Ile du Diable ?

— Et ce Dreyfus était votre amant, dites-vous ? demanda Pitou à la pauvre Christine.

Elle inclina la tête et deux larmes roulèrent sur ses joues hâves.

— Oui, je l'ai aimé, répondit-elle d'une voix sépulcrale. Et j'ai possédé aussi tout son amour. Mais il s'est détourné de moi.., Il en aimait une autre, qu'il a épousée... Alors, je suis devenue folle à la pensée que je ne pourrais plus le posséder !

— Diable ! se dit Pitou, voilà ce qui ne me parait point si fou que cela. Peut-être y a-t-il beaucoup de vrai dans ce que dit cette malheureuse et pourrai-je en retirer quelque profit per-

sonnel. Voyons cela ! L'homme habile sait tirer parti des choses, en apparence les plus insignifiantes.

— Et qu'avez-vous donc fait, pour vous venger de Alfred Dreyfus ? demanda-t-il d'une voix insinuante.

— Je l'ai trahi et vendu !

— Vendu ? A qui cela ?

— A son ennemi mortel ! cria Christine, d'un ton déchirant. Ne le connaissez-vous point, non plus, lui ?.. C'est celui qu'on a surnommé le sinistre major... le comte Esterhazy.

Pitou se frotta vivement les mains.

Le nom seul de Esterhazy lui avait fait entrevoir la perspec tive d'une affaire.

Le sinistre major devait avoir pêché en eau trouble. Il s'était fort probablement servi de cette femme pour pousser Alfred Dreyfus à l'abîme. De là à forcer le comte à financer, il n'y avait pas loin. Et puis, il y avait certainement bien d'autres personnages encore, mêlés à cette cause mystérieuse.

— Dites-moi tout, ma chère Christine, dit-il d'une voix insinuante. Confiez-vous à moi. Je suis un homme jouissant d'une certaine influence et en relations avec la police secrète. Je puis vous venir en aide. Comment avez-vous trahi Dreyfus ?

— En vendant une lettre de lui au comte Esterhazy, répondit la folle, en éclatant en sanglots.

— Et que contenait cette lettre ?

— Oh ! rien qui eut quelque intérêt pour d'autres que pour moi ! Des témoignages d'amour et des promesses de fidélité.

— Quelle valeur pouvait-elle donc avoir pour le sinistre major ? demanda Pitou.

— Esterhazy voulait se procurer de l'écriture du capitaine, repondit Christine.

— Ah ! je comprends ! Pour l'imiter ! dit Pitou.

Christine inclina la tête.

— Et vous a-t-on payé cette lettre argent comptant ? reprit l'ex-policier.

— On m'a remis un chèque de cent mille francs sur la Banque d'Angleterre.

— Diable ! Vous y avez touché la somme ?

— Non, je n'ai jamais reçu ces deniers de Judas.

— Pourquoi non ? Cent mille francs ne sont point une bagatelle. Et l'on ne s'en désintéresse point avec ce laisser-aller !

— Comme j'étais en route pour l'Angleterre, répondit Christine, des malfaiteurs m'ont jetée à la mer. Un homme sauta aprè moi pour me sauver. Les flots nous entraînèrent loin du bâteau à vapeur et des pêcheurs anglais réussirent, à grande peine, à nous retirer. Recueillie par eux, je restai quelques jours malade, dans leur cabane. Entretemps, mon sauveur, qui ignorait la part assumée par moi dans la trame ourdie autour de Dreyfus, avait trouvé le chèque dans mes vêtements, trempés d'eau de mer et qu'on avait mis à sècher.

— Et c'est ce monsieur qui a touché le chèque en question ? interrompit le bossu.

— Non, il ne l'a pas fait, car c'est un honnête homme. Pour que le chèque ne put se perdre ou m'être volé, dans la cabane des pêcheurs, et obligé lui-même de se rendre immédiatement à Londres, il me laissa une lettre par laquelle il me prévenait qu'en tout temps, je pouvais venir réclamer le montant du chèque, chez lui.

— L'imbécile ! murmura Pitou. Que n'ai-je été à sa place !

— Et savez-vous quel était cet homme ? demanda la pauvre Christine, d'une voix affaiblie par les pleurs qu'elle n'avait cessé de répandre. C'était Mathieu Dreyfus, le propre frère de l'officier que j'avais trahi et vendu !

— Mille diables ! Voilà ce qui s'appelle jouer de malheur. Et, par la suite, n'avez-vous point fait quelque tentative pour rentrer en possession de votre chèque ?

— Jamais ! J'avais maintenant horreur de cet argent. Et j'ai laissé le chèque entre les mains de Mathieu Dreyfus.

— Il l'aurait donc toujours ?

— C'est probable.

— Mais, avec tout ça, vous voilà pauvre, vous ? dit Pitou. feignant la plus vive commisération pour le sort de l'infortunée Christine. Cent mille francs, vous mettraient à l'abri de tout préoccupation matérielle, Ne seriez-vous point aise de recevoi cette fortune là ?

Christine étendit les bras, en signe de refus.

— Je n'en voudrai point le premier sou ! s'écria-t-elle ave énergie. J'aime mieux mendier, le jour, aux coins des rues, comm je l'ai fait jusqu'ici, et, la nuit, me réfugier dans cette mansard abandonnée. Je mettrai plutôt fin à mon sort, en me précipitan dans la Seine, que de manger une seule bouchée de pain, acheté de ces deniers de Judas !

— Si c'est votre idée, dit Pitou, avec un rire étrange, personne ne peut vous empêcher de la suivre. Dans tous les cas vous agirez sagement, en n'ayant plus aucun rapport avec c Mathieu Dreyfus et en vous garant de lui comme du diable. Ca il est plus que certain que, maintenant, il doit connaître les motifs pour lesquels on vous a délivré ce fameux chèque.

Il se tut. Puis après un moment de silence :

— Tenez, reprit-il, je m'en vais vous faire une proposition. Cette maison m'appartient et j'aurais le droit de vous en faire déloger sur-le-champ. Mais je ne veux point vous priver de votre asile et ferai au contraire, en sorte, que vous y soyez logée plus commodément. Occupez une de ces chambres. Au moyen de ces meubles, vous trouverez encore moyen de la garnir suffisamment. En outre, je prends l'engagement de vous remettre tous les jours vingt sous, pour votre nourriture. Et pour ce qui concerne les vêtements, voici une robe de soie dont vous pourrez toujours vous accommoder.

— Et que désirez-vous en échange de tant de bienfaits ? demanda Christine avec défiance.

— Provisoirement, rien du tout, répondit le bossu. Mais il est possible que, plus tard, vous puissiez me rendre un petit service, en racontant à d'autres l'intéressante histoire dont vous venez de me faire part.

— Et que croyez-vous pouvoir échafauder sur une pareille base ? domanda encore l'étrange créature.

— Diantre ! Elle n'est pas encore si folle qu'elle le paraît ! se dit Pitou. Elle s'est, ma foi, du premier coup doutée du but vers lequel je tends.

— Eh bien, reprit-il, tout haut, si vous voulez la vérité tout entière, je m'en vais vous la dire. J'ai été un ami dévoué et sincère du malheureux capitaine Dreyfus et je me réjouirais fort de pouvoir faire payer au sinistre major, à ce damné comte Esterhazy, tout le mal qu'il a fait au pauvre Alfred.

Comme mue par une secousse électrique, Christine bondit hors de l'angle où elle s'était tenue jusque là.

Elle s'arrêta bien en face de Pitou et lui posa ses mains décharnées sur les épaules.

Son sein se soulevait avec force et ses yeux pénétrants semblaient vouloir plonger au plus profond de l'âme de l'hypocrite et rusé bossu.

— Vous voulez la ruine et la confusion d'Esterhazy ? s'écria-t-elle, avec un tel accent de haine que Pitou en frissonna. Vous voulez venger Alfred Dreyfus sur le comte Esterhazy, son bourreau ? Ai-je bien compris ? Parlez, monsieur, parlez et dites-moi si je ne me suis pas trompée.

— Oui, répondit simplement Pitou, c'est bien là mon espoir et mon intention.

Il avait bien senti, le froid calculateur, qu'il avait mis le doigt sur une plaie vive, saignant au cœur de la pauvre folle.

— Alors, vous êtes mon ami, mon allié ! dit Christine. Précipitez Esterhazy du faite ou il est monté, à force d'intrigue et d'imposture, démasquez-le, menez-le là où par son impitoyable scélératesse il a mené le malheureux et loyal Dreyfus ! Et je vous y aiderai, moi, autant que je le pourrai ! Quand même vous ne me donneriez pas un sou, quand même vous me chasserez de cette maison, que vous dites être le votre, je vous servirai et je vous obéirai. Dites-moi, seulement, que vous êtes un ennemi d'Esterhazy.

— Son ennemi mortel ! répondit Pitou sans hésiter.

— Bien, alors. Disposez de moi. Je resterai ici jusqu'à ce qu vous ayez besoin de mon aide.

— Prenez-donc cette robe, dit Pitou, et, provisoirement, cett pièce de cent sous.

— J'accepte votre aumône, répondit d'une voix douce la pauvre Christine, car je n'osais plus sortir, faute de vêtements et, depuis deux jours, je n'ai mangé.

— Eh ! bien, adieu. Demain nous nous reverrons, dit Pitou.

Il serra la main décharnée de Christine et la laissa seule.

Ce fut le visage radieux qu'il descendit l'escalier branlant et quitta la maison à moitié ruinée où avait vécu son père.

— Si je n'ai point trouvé de l'argent, dans cet affreux bouge, se dit-il, j'y ai découvert, du moins, un trésor qu'au bas mot j'estime valoir une trentaine de mille francs. J'ai dans les mains le fin mot du procès Dreyfus. Le comte Esterhazy donnera gro pour acheter mon silence !

Et, sans hésitation, il prit le chemin de la maison, bien connue de lui, où habitait toujours le sinistre major.

CXVIII

Le ballon dirigeab

Nos lecteurs se rappelleront que nous avons laissé le jeune et pauvre Armand Bonnet, au moment où, après une longue phase de chagrin et de lourd souci, il avait revu se lever encore pour lui le soleil de la félicité.

Nous avons vu de quelle façon peu ordinaire, il était entré en relation avec Edison, le fameux inventeur qui l'avait avantageusement placé dans ses formidables établissements de Menlo-Park, dans les environs de New-York.

Edison, d'abord assez difficiles et qui nourrissait, vis à vis des hommes une trop légitime défiance, s'était fort attaché au jeune Français, depuis qu'il avait su le dissuader d'un affreux suicide.

Il avait littéralement infusé une autre vie à Armand Bonnet en même temps qu'il lui avait assigné une carrière nouvelle.

Le lendemain même qu'Armand avait pénétré dans la maison d'Edison, il avait trouvé à s'occuper dans ses usines.

L'éminent inventeur l'avait placé sous la conduite d'un de ses nombreux ingénieurs qui eut bientôt fait de mettre le jeune Français au courant de tous les secrets de la technique électricienne.

Naturellement, Armand s'était appliqué avec le plus vif intérêt et le plus grand zèle à la science mise à sa portée.

La discipline, du reste était une et rigoureuse pour tous.

Dès six heures du matin, il lui fallait comme les autres ouvriers, être présent à l'usine.

Successivement il passa par toutes les phases de l'enseignement théorique et pratique, mais pour s'élever bientôt du dernier échelon jusqu'au premier.

Pour Edison, même, il le voyait assez rarement.

Lorsque l'infatigable inventeur passait dans ses ateliers l'inspection hebdomadaire des travaux, il saluait familièrement Armand, lui donnait une poignée de main et lui adressait quelques paroles d'encouragement.

Mais jamais il n'allait plus loin.

Le jeune homme, lui, n'aurait plus osé franchir le salut du Saint des Saints où depuis l'aube, jusque tard dans la nuit, l'inventeur du téléphone, du phonographe et de tant d'autres merveilles, poursuivait ses expériences, enfermé dans son laboratoire.

Une année tout entière s'était écoulée de la sorte.

Comme nous l'avons dit, Armand Bonnet était monté d'échelon en échelon, tout au haut de l'échelle.

Il se trouvait maintenant dans l'atelier de dessin, où l'on dressait les plans, coupes et épures des nouveaux modèles crées par l'inépuisable génie d'Edison.

Bien souvent, pendant les courts moments de répit que lui laissait son absorbente profession, Armand s'était reporté en imagination dans sa lointain patrie.

Bien souvent, il avait songé à la douce jeune fille laissée par lui à Paris, à la fiancée dont, s'estimant indigne d'elle, il s'étai interdit la possession!

Ah! combien amèrement il déplorait la faute commise par lui au cours de cette nuit fatale où, dépouillé au tapis vert par le major Esterhazy, il avait joué et perdu la somme considérable donnée par le notaire Pierre Caillot, à son fils, pour lui

permettre de s'établir pour son compte, et d'épouser la femme qu'il aimait !

Et combien, aussi, il haïssait du fond du cœur le sinistre personnage, dont il était loin, cependant, de connaître l'infernale influence sur sa destinée propre et sur celle de la pauvre Marion.

Deux espoirs, seulement, se partageaient encore son cœur.

D'abord, il voulait revoir Marion pour lui dire que jamais il n'aurait cessé de l'adorer comme une pure divinité.

Et puis, se rencontrer avec Esterhazy pour se venger de l'homme qui, en une seule nuit, avait ruiné son avenir tout entier.

Chaque fois que ces idées revenaient le hanter, il était tenté de quitter sur l'heure l'Amérique pour retourner en France et en plein Paris, en pleine rue, y percer d'un coup de couteau le cœur d'Esterhazy, afin de donner satisfaction à son indomptable soif de vengeance.

Heureusement qu'Edison avait pris ses mesures pour rendre impossible au jeune homme l'exécution de tout mauvais coup de ce genre.

Armand avait dû s'engager, par écrit, à demeurer, au moins pendant sept années consécutives, attaché à l'établissement et aux travaux d'Edison.

Il lui avait été alloué de ce chef de forts jolis appointements, qui devaient grossir d'année en année.

Armand ne pouvait ni ne voulait faillir à cet engagement d'honneur.

Comment aurait-il pu se décider, d'ailleurs, à trahir la confiance de l'homme qui avait tant fait pour lui, et auquel il devait l'existence, puisque lui seule l'avait arraché au suicide ?

Non...

Il se sentait pénétré de trop de reconnaissance et d'admiration

pour le savant inventeur et de trop de fierté à l'idée de travailler sur ses indications.

C'est ainsi qu'Armand se résignait à ce qu'il n'aurait pu songer à enfreindre et qu'il restait à New-York, tout en pensant sans trêve à Marion.

Ces explications fournies, reprenons le cours de notre récit.

Le soir était venu.

Sur tous les points de l'immense usines des sonneries électriques avaient annoncée la fin des travaux.

Déjà les ouvriers et les employés avaient regagné leurs demeures, bâties toutes sur le même modèle, autour de l'établissement même.

Armand, lui aussi, se disposait au départ.

Le jeune homme était logé chez uns des plus anciens ingénieurs d'Edison et s'y voyait traité comme l'enfant de la maison.

Impossible, d'être mieux et certainement il n'aurait pu désirer davantage si son esprit chsgrin ne lui faisait regretter à tout heure du jour l'absence de Marion.

Quel bonheur, si au lieu de regagner un logis étranger, il lui était donné de courir à quelque humble chez-soi où l'attendrait la bien aimée de son cœur et de se débarrasser de ses travaux au charme de ses douces caresses, de sa conversation à la fois fine et naïve !

En se redisant cela, pour la millième fois, Armand soupira profondément.

— Le sort n'a pas permis qu'il en fut ainsi, murmura-t-il. J'ai moi-même été l'artisan de mon malheur. Et plus jamais les beaux jours passés ne reviendront.

Il n'avait point achevé que la sonnerie du téléphone, placé dans le bureau de dessin, se mit à tinter longuement.

Ce téléphone se trouvait en communication avec toutes les parties de l'usine et, par conséquent, aussi, avec le cabinet du maître.

— Halo ! qui est là ? demanda Armand.

— Moi, Edison, lui répondit une voix bien connue. Est-ce vous, à qui je parle, monsieur Bonnet.

— Oui, monsieur. Que désirez vous ?

— Je désire que vous veniez me trouver, cette nuit, et sur le coup de minuit, dans mon laboratoire. J'ai une communication à vous faire.

— Je serai exact, monsieur.

— Bien. Mais pas un mot au sujet de cela, n'est-ce pas, quittez votre logis le plus secrètement possible.

— Je me conformerai à vos désirs, monsieur.

Sur ces paroles, la communication se termina et Armand fort intrigué, quitta l'usine.

Quel pouvait être le but de cette mystérieuse invitation ?

Pourquoi Edison avait-il choisi, pour le recevoir, une heure, si tardive, si anormale ?

Armand ne put trouver aucune solution à l'énigme qui préo cupa son esprit pendant tout le cours de la soirée.

Un peu avant minuit, il sortit avec précaution de sa chambre et, sans être entendu de personne, quitta la maison.

Chez le célèbre inventeur, on semblait préparé à sa venue.

Avant qu'il n'eut eu le temps de sonner, le portier lui ouvrit la porte et du geste lui indiqua l'escalier menant au laboratoire d'Edison.

Armand franchit les degrés bien connus de lui et qui lui rappellait des souvenirs à la fois amers et doux.

Le secrétaire particulier de l'inventeur l'attendait dans la pièce précédant le cabinet de travail et auquel elle servait d'anti-chambre.

Après l'avoir prié d'attendre un moment, le secrétaire poussa sur un bouton électrique.

Ce mouvement avait pour but de faire apparaître sur un

panneau du cabinet d'Edison l'image de celui qui désirait lui parler.

De la sorte, le savant savait à qui il avait à faire et pouvait à coup sûr recevoir ceux dont les communications lui semblaient intéressantes ou faire congédier, sans cérémonie, les importuns.

Un instant après, une porte s'ouvrait automatiquement et Armand pénétra dans la pièce d'où tant d'inventions merveilleuses s'étaient répandus dans le vaste monde.

Edison était assis à sa table de travail.

Au bout de quelques minutes, il se leva et alla à Armand.

— Soyez le bien venu, mon jeune ami, dit-il d'un ton cordial. Il m'est agréable de vous donner aujourd'hui une preuve de mon entière confiance. Armand Bonnet, je ne me suis pas trompé à votre égard et vous avez bien réalisé ce que j'attendais de vous. Fidèle, actif et intelligent, vous êtes devenu aujourd'hui un de mes plus précieux collaborateurs...

C'est pourquoi je veux vous confier un secret que deux personnes en ce monde, connaissent, seulement, en dehors de moi et de vous, bientôt. Je vous ai choisi, Armand Bonnet, pour coopérer au sauvetage d'un des êtres humains les plus infortunés qu'il y ait sur terre, en ce moment, sauvetage qui, s'il réussit remplira l'Univers d'admiration pour ses auteurs. Je veux parler de la libération du capitaine Dreyfus, le noble martyr de l'Ile du Diable.

— La libération de Dreyfus! s'écria Armand avec enthousiasme. Oh! monsieur Edison, vous ne pouvez savoir les sentiments que je nourris à l'égard de ce malheureux compatriote! Combien de fois n'ai-je point déploré en silence le sort qui l'accable et souhaité de pouvoir faire quelque chose pour l'adoucir!

— Ainsi donc vous seriez disposé à prêter votre aide pour faire évader Dreyfus de l'Ile du Diable? demanda Edison.

— Avec bonheur! Mais comment serait-il possible de lui faire quitter son rocher, entouré et surveillé nuit et jour, comme

il doit l'être, par de nombreux et infatigables gardiens? Peut-il subsister encore quelqu'espoir de l'arracher à l'Enfer où mon injuste et aveugle patrie l'a plongé vivant?

— Certes cela ne sera pas facile, répondit Edison, mais non point impossible, cependant. Pour y réussir, il faut d'abord des hommes de cœur et d'énergie, qui ne craignent point d'affronter la mort en face, ensuite un capital de trois millions de dollars et, enfin... Edison...

Oui, je me suis intéressé à tel point à la destinée de ce pauvre Dreyfus que depuis bien longtemps je lui ai consacré, en grand secret, de nombreuses veilles. Le capital de trois millions de dollars a été rassemblé, en France, par les amis du capitaine et déposé par eux à la principale « National bank » de New-York. Et pour ce qui concerne les deux personnes, d'un courage éprouvé, nécessaires pour mener à bonne fin cette noble entreprise, j'ai compté sur vous Armand Bonnet, certain que vous consentiriez à être l'une d'elle.

— Et vous avez bien fait, répondit Armand d'une voix décidée. Si je devais perdre la vie, du moins serais-je certain de l'avoir sacrifiée pour une juste et sainte cause!

Edison lui tendit la main.

— Topez-donc! dit-il d'un air enjoué. Je n'attendais point de vous une autre réponse. Et maintenant, suivez-moi. Je vais vous faire voir quelque chose de nature à vous intéresser et peut être à vous surprendre.

En disant ces mots, Edison écarta une portière, découvrant à Armand un escalier de fer qui montait en spirale, jusqu'au faite de l'habitation.

— Suivez-moi, reprit l'inventeur, en mettant le pied sur la première marche.

Armand obéit à l'invitation.

Bientôt ils arrivèrent sur le toit du haut édifice, couronné par une vaste plate-forme.

Sur cette plate-forme, Armand vit une grande tente de toile près de laquelle se trouvait une construction en bois, du genre blockhaus, particulière aux prisonniers américains, si bien décrits par Féminore Cooper.

Edison ouvrit la porte de cette dernière.

A la lueur d'une lampe électrique Armand vit deux personnes assise devant une table de bois brut, chargée de cartes et de plans.

C'étaient un monsieur et une dame.

Ce dernier semblait absorbé par l'étude d'une carte de l'Amérique du Sud, rayée de nombreuses lignes au crayon rouge et au crayon bleu.

Edison fit signe à Armand, qui entra avec lui dans le blockhaus.

Les personnes, assises à la table se levèrent à leur aspect.

L'inventeur américain saisit la main du monsieur inconnu et dit d'une voix émue au jeune homme :

— Je vous présente monsieur Mathieu Dreyfus, le frère du malheureux prisonnier de l'Ile du Diable, et qui n'a cessé de songer aux moyens de rendre à la liberté le plus grand martyr de ce siècle. Et voici, continua Edison, en montrant la dame, jeune et jolie, voici miss Alice Terry, la célèbre détective américaine, devenue la fiancée de monsieur Mathieu Dreyfus. Ces deux personnes représentent ici le nombre considérable de ceux que l'on a nommés les « Dreyfusards « parce qu'ils ont résolu de faire évader, à n'importe quel prix, l'infortuné capitaine, et se sont constitués à cet effet en un généreux syndicat, connu ns le monde entier.

Et baissant la voix comme si, même, là, il craignait encore d'être entendu par quelque oreille indiscrète :

— Pour vous dévoiler tout le mystère, mon cher Armand, reprit Edison, sachez que les amis et partisans de Dreyfus tiennent de temps en temps des réunions occultes. Ils se ren-

contrent à la faveur de la nuit, dans des locaux secrets, dans des souterrains ou dans des bois, situés aux environs de Paris, bref, partout où ils savent ne pouvoir être épiés et écoutés par la police et les espions de l'exécrable major-comte Esterhazy.

— Hélas ! oui, interrompit Mathieu d'une voix triste. Le droit est obligé de nos jours à recourir aux détours tortueux réservés autrefois à la malfaisance et au crime. Ceux qui ont résolu d'accomplir une grande et belle œuvres, quiont juré de laver la France d'un tâche honteuse, doivent se réunir dans l'ombre, comme les nihilistes, des conspirateurs, pour discuter les moyens les plus prompts et les plus pratiques d'atteindre leur but sacré. Il leur est interdit de faire publiquement de la propagande, car les plus hautes influence sont au service du major Esterhazy et le peuple, indignement trompé, acclame les hommes qui, pour ne point perdre ou compromettre leurs positions, se refusent à reconnaître une effroyable et meurtrière erreur !

Les yeux de Mathieu Dreyfus s'étaient remplis de larmes, en parlant ainsi.

Alice lui jeta les bras autour du cou.

— Ne pleure pas, mon bien-aimé, lui dit-elle avec un noble abandon. Quoique la moitié du monde civilisé se dresse encore devant nous, pour nous barrer le chemin, bien qu'en ce moment le sinistre major foula encore, en toute sécurité, le pavé de Paris, souillant par sa présence impunie la vertu et la justice françaises, indignement abusées — l'heure sonnera ou la foudre, déchainée par nous, précipitera de son piédestal l'abjecte idole de la populace. Alors, ton frère sera libre, alors on révèrera à l'égal de pur héros, les Zola et les Picquart. Alors un même et saint lien réunira tous ceux qui placent le droit et la vérité au dessus de tous les biens de ce monde !

Le feu ardent de l'enthousiasme étincelait dans les beaux yeux de la jeune Américaine.

Ici, continua-t-elle, d'un ton solennel en montrant de la

main Edison, ici est l'homme qui nous aidera à atteindre ce but. Son génie a jeté déjà bien des ponts sur de sombres abimes, son flambeau à fait resplendir la lueur de la science où ne régnaient auparavant que les ténèbres de l'ignorance et de l'entêtement. C'est lui qui nous montrera le droit chemin.

— Ce chemin est tout trouvé, mes amis, repondit simplement Edison. Suivez-moi et je vous montrerai ce que j'ai trouvé pour assurer l'évasion du capitaine Dreyfus.

Du geste, il invita ses trois interlocateurs à l'accompagner et les mena vers la tente tendue à côté de la hutte rustique.

Sa main fit glisser un rideau de soie sur la tringle à laquelle il était pendu et, aux yeux surpris de Mathieu, d'Alice et d'Armand apparut un objet étrange et inexplicable.

Etait-ce un aérostat?

Ou bien une embarcation, destinée à fendre les flots do l'occan?

C'était là des question auxquelles aurait pu difficilement répondre le savant le plus distingué qui n'aurait point été dans le secret de ce mystérieux véhicule,

En réalité, c'était un ballon, mais dont la nature avait été rendue méconnaissable par une quantité d'oiseaux postiches masquant complètement son enveloppe de soie.

La nacelle, elle aussi, où il n'y avait guère place que pour deux personnes et que de fines mais résistantes cordelettes retenaient à l'aérostat, offrait l'aspect de deux autres et grands oiseaux, volant de compagnie.

Ces oiseaux, ou du moins leur fac-simile, appartenaient à un genre de vautours, particuliers à l'Afrique du Sud et que nous avons déjà appris à connaitre sous le nom d'Urubus.

— Au moyen de ce bâteau aérien, dit Edison, entamant sa démonstration scientifique, il vous sera possible de vous transporter vers l'Ile du Diable. Les gardiens qui environnent le capitaine

Dreyfus ne se douteront point qu'un ballon plane au dessus de leur tête, mais croirant au vol d'un couple de vautours, accompagnés de leurs petits. Ces oiseaux, d'ailleurs, voyagent volontiers par bandes compactes et serrées. Ce ballon, comme vous le verrez, est dirigeable, lorsque le vent ne souffle point avec trop de violence.

Le petit moteur, suspendu au dessous du filet, comporte un gouvernail aérien. Comme force ascensionnelle, j'ai fabriqué un gaz particulier contenu dans des tuyaux adhérents de tous côtés à la nacelle même. L'aérostat est aménagé, du reste, de façon, qu'en cas de danger, il puisse se diriger sur les flots de la mer. En une seule seconde, les fils qui rattachent la nacelle au ballon, se défont automatiquement et par un mécanisme particulier. Ce gouvernail aérien accomplit les mêmes fonctions, en touchant l'eau. La nacelle est pourvue de vivres suffisant à l'alimentation de deux personnes, pendant tout un mois et d'un appareil destiné à transformer l'eau de mer en eau potable.

Lorsque la provision d'eau est épuisée, il suffit de descendre à quelque distance de la mer, et d'en ramener au moyen de seaux suspendus à un fil de grelin. Tout ce que j'ai imaginé encore pour rendre possible et facile cette aventureuse expédition ne mérite point d'explications spéciales. Reste à trouver deux personnes, seulement, déterminées à risquer leur vie, en faveur du captif de l'Ile du Diable. L'équipage désigné, je ne doute point qu'avec un peu de prudence et beaucoup d'énergie, il ne parvienne à délivrer le capitaine Dreyfus. De ces deux personnes, l'une est toute trouvée. C'est, d'après nos conventions, ma vaillante compatriote miss Alice Terry. L'autre, que je vous présente, est mon ami et collaborateur Armand Bonnet, qui est assez ferré sur la question technique pour assumer la direction de ce ballon dirigeable.

— Vous êtes donc vraiment résolu à vous sacrifier pour la

cause de mon malheureux frère ? demanda Mathieu, en tendant la main au jeune homme.

— Le sort de votre frère m'a vivement touché ! répondit Armand. Mais en le délivrant, je ne crois point seulement porter aide et secours à un seul homme. J'estime combattre les puissances ténébreuses qui veulent se rendre maîtresses de la vérité et du droit pour les voiler et les anéantir. Dans ce noble but, tout homme d'honneur exposerait volontiers son existence. Je suis tout prêt à prendre place dans la nacelle de cet aérostat.

Mathieu serra en silence contre sa poitrine ce nouvel et dévoué ami et Alice Terry serra la main à celui qui devait la guider par le périlleux chemin des airs vers l'horrible Guyane, où déjà elle avait failli laisser l'honneur ou la vie.

— Alors, dit Edison, cette nuit même sonnera l'heure que la moitié du monde civilisé attend avec une impatience fiévreuse. Cette nuit encore, ce ballon, s'élancera dans l'espace. Le vent est favorable et il n'y a point apparence d'orage. Si la température ne change point, vous pouvez atteindre la Guyane française avant trois jours d'ici et apporter au noble captif la nouvelle que sa délivrance est proche. Pour ce qui vous concerne, ma chère Alice, poursuivit l'inventeur, en se tournant vers jeune femme, je vous ai donné toutes les indications désirables au sujet de la façon dont vous pourrez arriver à délivrer Dreyfus. Le costume que vous devrez revêtir dans ce but, vous le trouverez égalemment dans la nacelle.

Les quatre amis retournèrent dans le pavilion rustique. Bien qu'il vint à peine de faire connaissance avec Alice et Mathieu Dreyfus, il semblait à Armand qu'il les connaissait de longue date, tant il est vrai qu'une action commune et un dévouement partagé, rapproche les distances.

Une heure s'écoula, avec la rapidité de l'éclair, en un entretien rempli d'effusion et de cordialité.

Puis, Edison fit signe à Armand d'abandonner, un instant, avec lui, le pavillon.

Le jeune homme comprit, comme lui, le désir que devaient avoir les deux fiancés de se faire leurs adieux sans témoins.

En effet, à peine furent-ils seuls que Alice se jeta au cou de Mathieu Dreyfus.

— Adieu, mon bien aimé, soupira-t-elle, pendant que ses beaux yeux se remplissaient de larmes. Adieu ! Le Seigneur, qui réunit les âmes et les cœurs, ne nous séparera plus l'un de l'autre. Il me protègera et me ramènera vers toi.

— Ah ! pourquoi ne puis-je t'accompagner ! s'écria Mathieu. Pourquoi m'as-tu interdit de faire avec toi ce périlleux voyage ? Ne suis-je pas désigné le premier pour faire à mon malheureux frère le sacrifice de ma vie ? Ne me revient-il pas, avant tout autre, d'aller au devant de la mort, s'il le faut, pour le succès de notre noble cause ?

— Impossible, répondit Alice avec fermeté. Il te faut retourner le plus promptement possible à Paris, pour surveiller de près les sombres menées d'Esterhazy. Il est aussi de ton devoir de veiller sur la femme de ton frère et sur son enfant, exposés aux coupables entreprises des implacables ennemis de ta famille. D'ailleurs, n'ai-je point absolument besoin d'un guide au courant de la mécanique et de la navigation aérienne ? Laisse-moi donc suivre mon chemin et aie confiance en moi. Déjà une fois, la Providence m'a ramassée des marais et des forêts vierges de la Guyane, comme il m'a sauvée de tous les dangers. Il ne m'abandonnera point cette fois-ci.

Ils s'embrassèrent longuement, échangeant un long et ardent baiser.

En ce moment, ils entendirent doucement heurter à la porte.

— Il est temps, dit du dehors la voix d'Edison.

Alice et Mathieu quittèrent le pavillon.

Le ballon dirigeable n'était plus retenu que par un seul cordage, à la tente dont la toile supérieure avait été tirée.

Pendant que les deux fiancés se faisaient leurs adieux, Edison et Armand avaient fait les derniers préparatifs de départ.

Mathieu serra encore la main aux deux électriciens et serra sur sa poitrine Alice Terry, calme et vaillante, comme toujours.

Puis l'Américaine et le jeune Français prirent place dans la nacelle.

— Pour Dieu, pour Dreyfus et pour la Justice! dit la jeune femme, d'un ton inspiré. Celui qui nous a appris à fendre les airs et à planer sur bois, montagnes et océans saura bien nous applanir la voie, pour faire triompher sa cause!

Edison détacha le dernier fil, Armand fit mouvoir une poignee, dont l'inventeur lui avait appris le fonctionnement et l'usage et le ballon s'éleva fièrement dans l'atmosphère.

Au dessus des deux nobles et généreuses créatures, assises dans la nacelle, s'étendait un ciel sans nuages, où étincelaient des millions d'astres lumineux.

— Alice! Mon Alice! cria Mathieu Dreyfus, accablé de douleur.

Sa voix tremblante s'éteignit dans les larmes.

Cependant, l'aérostat s'était élancé rapide comme une flêche.

Les deux hommes restés sur la plate-forme purent s'assurer qu'il se dirigeait directement vers le sud.

Un vent favorable l'y poussait tout droit.

Longtemps encore, Edison et Mathieu Dreyfus, suivirent des yeux, au moyen de longues vues, la marche du ballon qui ressemblaient véritablement maintenant, à quelque oiseau gigantesque et merveilleux, fendant l'espace de ses ailes puissantes.

Mais enfin, il disparut au lointain horizon.

— Ils sont partis, dit solennellement Edison. Que Dieu les protège.

Mathieu pleurait doucement.

Une nouvelle tentative était commencée pour rendre la liberté au martyr de l'Ile du Diable.

Qu'en adviendrait-il?

CLXIX

Proposition sanglante

Depuis quelque temps, déjà, le beau ténébreux occupait un joli appartement dans une des maisons les plus fashionables de la Chaussée d'Antin.

Il n'y habitait point seul, mais avec la belle Urielle Frémy, la séduisante Espagnole, arrivée d'Andorre à Paris, pour lui rapporter l'héritage de sa mère.

Nous savons comment le roué libertin avait réussi à se rendre maître de la pauvre et innocente fille, à la suite d'un souper fin, arrosé de vins capiteux.

Maintenant Urielle était bel et bien sa maîtresse en titre.

Ce dangereux et diabolique séducteur, qui exerçait sur les femmes en général une étrange et inexplicable fascination, s'était emparé de l'esprit de la malheureuse Urielle, au point d'en faire une véritable esclave.

La fille de Diégo Gomez lui était dévouée jusqu'au trépas car elle l'aimait, elle aussi, de l'amour exalté, entier et sans limites, voué auparavant par la belle et infâme Pompadour au monstre effroyable qui, froidement, l'avait envoyée à la mort!

Grâce à l'héritage de la comtesse la situation du beau

ténébreux avait pris, du moins en apparence, une bien meilleure tournure.

A la tête de soixante mille francs, venus à point pour soutenir son crédit expirant, logé dans un quartier élégant et jouissant d'une installation, de beaucoup au dessus de ses moyens, il s'était raccroché à la vie avec un redoublement d'ardeur.

C'était bien l'homme fait pour mener l'existence à grandes guides, sans se préocuper du lendemain, et tout entier à l'heure présente, quand elle lui apportait des sensations, des émotions fortes et d'exorbitantes voluptés.

Nous le retrouvons assis sur un divan avec sa maîtresse, devant une table richement servie.

Le vin doré pétillait dans les verres, comme la passion dans les yeux de ces deux êtres, réunis non point par la bénédiction du Ciel, mais par le caprice de l'Enfer et dont l'amour s'abreuvait à une source empoisonnée.

Le beau ténébreux entourait de son bras gauche la taille de sa maîtresse dont la tête reposait sur sa large poitrine.

— Eh! bien, ma charmante Urielle, disait le sinistre major, n'es-tu pas contente, maintenant, d'avoir quitté l'insipide séjour de ton trou de montagnns pour les délices de ce beau et joyeux Paris?

— Oui, je suis heureuse de t'appartenir, répondit la jeune femme en se serrant tendrement contre lui. Une chose m'attriste, hélas! La pensée que, peut-être, il n'en sera pas toujours ainsi, et que ton amour ne restera point mon partage, à moi, seule!

— Petite folle! De quoi vas-tu te mettre martel en tête? Je te jure bien que je n'ai jamais aimé femme au monde, autant que je t'aime. Lorsque tes lèvres touchent les miennes, je crois sentir la félicité céleste!

Tout en parlant ainsi, le misérable songeait qu'il avait tenu

absolument le même langage à Pompadour, ce qui ne l'avait pas empêché de décider impitoyablement sa perte.

Et il riait intérieurement d'un rire de démon.

Mais Urielle ne doutait plus de ses paroles, et elle lui avait tendrement jeté les bras autour du cou.

En ce moment, on frappa doucement à la porte de la salle à manger et le valet de chambre du comte pénétra avec discrétion dans l'appartement.

Toutefois, Urielle n'avait eu que le temps de se rejetter rougissante et avec un cri effarouché, à l'autre bout du divan.

— Que voulez-vous? demanda durement le beau ténébreux à l'indiscret domestique.

— Que monsieur le comte me pardonne d'avoir osé pénétrer ci malgré sa défense expresse, dit le valet, en s'excusant, mais il y a là un homme qui veut absolument parler à monsieur le comte.

— Quoi, à cette heure-ci? s'écria le beau ténébreux. Quel est cet homme et que me veut-il?

— C'est ce qu'il prétend ne dire qu'à monsieur le comte, lui-même, répondit le valet de chambre. Faut-il le laisser entrer?

— Eh! bien, oui.

En réalité, cette visite nocturne ne semblait point si extraordinaire que cela au sinistre maior, qui avait des espions à sa solde, aussi bien que ses ennemis.

— Faut-il que je me retire? demanda Urielle.

— Non, ma chérie, répondit le beau ténébreux. Reste. Je n'ai pas de secrets pour toi.

La porte se rouvrit et un petit homme maigre et contrefait fit son apparition.

Esterhazy alla au devant de lui d'un air mécontent.

— De quel droit vous permettez-vous de pénétrer chez moi à pareille heure? demanda-t-il rudement. Voyons, parlez et faites ite.

— Je n'ai donc pas l'honneur d'être reconnu par vous? dit le bossu. Il est vrai que je suis quelque peu changé depuis que je n'ai plus mon ancienne situation. Je faisais partie, naguère, de la police secrète de Paris, et, en cette qualité, j'ai eu le plaisir de rendre quelques petits services à monsieur le comte.

Esterhazy porta la main à son front et réfléchit un moment. Où diable avait-il vu cet homme auparavant?

— Pitou! s'écria-t-il enfin. Est-ce bien vous, l'ancien commissaire de police?

— Moi-même, répondit Pitou, faisant une profonde inclinaison devant la dame restée sur le divan. Oui, c'est bien moi, Pitou, le fils de Salom Bénas, avec lequel vous avez fait plus d'une affaire.

— Je ne me souviens point que nos rapports aient jamais été si intimes que cela, dit froidement le sinistre major. Votre père n'était qu'un usurier, qui m'a rudement saigné à l'occasion.

— Mais le voilà mort, à présent, fit observer Pitou, d'un air indifférent, et ce serait perdre sa peine que de récriminer à son endroit.

— Oui, je me souviens d'avoir entendu parler de cela, dit Esterhazy. Il a été victime d'une tentative faite par lui-même pour faire sauter la voiture qui ramenait Zola du Palais de Justice à son hôtel. Le vieux Salomon Bénas m'a rendu là un bien mauvais service, car il ne manque pas à Paris de gens qui m'accusent de l'avoir poussé à ce coup là...

— Ce qui est, naturellement, un infâme mensonge, interrompit railleusement Pitou.

— Naturellement, comme vous dites. Mais voyons, enfin, ce qui vous amène ici.

— Je vous l'apprendrai, mais lorsque nous nous trouverons entre quatre-z-yeux.

— Quoi donc. Il n'y a nul inconvénient à ce que madame,

pour laquelle je n'ai rien de caché, soit présente à votre explication.

— Ce sera comme vous voudrez, mais rappelez-vous que c'est vous qui l'aurez voulu.

Pitou se recueillit un moment.

Sur un signe du sinistre major, il prit place sur un siège, placé près de la table, pendant que le comte était allé se rejetter sur le divan.

— Vous saurez donc, monsieur le comte, que j'ai considéré, comme un devoir, de vous avertir... que vous courez, en ce moment, un fort grand danger.

— Un danger ? Comment et en quoi ? négligemment le sinistre major.

— Monsieur le comte, répondit tout bas, l'ex-policier, rapprochant sa chaise du divan et jetant un regard défiant vers la porte, cependant refermée, monsieur le comte saura qu'il se trouve en ce moment à Paris une personne qui ne doit point tomber entre les mains de ses ennemies, s'il ne veut être bel et bien perdu.

— Bah ! Et qu'elle est cette personne ?

— Une femme.

— Une femme ? Il n'en est point, en ce moment, dont j'aie à craindre quoi que ce soit, dit le beau ténébreux en souriant avec fatuité.

— Soit, disons, si vous le préférez, un spectre, une ressuscitée que vous croyiez sans doute, sous terre, depuis longtemps.

— Parlez plus clairement. Pas de mystérieux bavardages. Je n'aime point ces façons là !

— Eh ! bien donc, monsieur le comte, ne vous souvient-il point d'une femme qui porte le petit nom de Christine ?

Esterhazy se troubla.

A le voir on l'eut cru soudain frappé de la foudre.

Il blémit tellement que Urîelle, effrayée et inquiète, se leva, courut à lui et lui murmura à l'oreille.

— Au nom du Ciel, qu'as-tu? Cette Christine peut-elle réellement te causer quelque préjudice ?

Cependant, le beau ténébreux s'était levé et se promenait à grands pas dans l'appartement.

— Il faut cependant que je te prie, ma chère Urielle, de me laisser seul, avec cet homme, dit-il au bout d'un instant.

Urielle se dirigea aussitôt vers la porte. Mais elle s'arrêta sur le seuil, dirigeant vers son amant un regard anxieux. Dans ce regard, on pouvait lire une vague jalousie.

« Cette Christine, pensait-elle, ne serait-elle point un ancienne maîtresse d'Esterhazy, désireux de faire valoir, sur lui des droits antérieurs aux miens ? »

Le beau ténébreux ayant fait un geste d'impatience, elle se retira et Esterhazy se retrouva seul devant l'ancien commissaire de la police secrète, qui s'était levé de sa chaise.

— Vous avez vu Christine ? demanda le sinistre major d'une voix altérée.

— Oui, monsieur le comte, je l'ai vue et je lui ai parlé.

— Et que vous a-t-elle... conté ?

— Elle m'a parlé d'une lettre que vous lui avez payée cent mille francs. Vous lui avez remis un chèque de cet import ce chèque se trouve actuellement dans les mains de Mathieu reyfus.

— Malédiction !

— Christine est prète à témoigner en justice contre vous. Elle prétend faire connaitre au monde entier que cette lettre, à elle écrite par le capitaine Dreyfus, vous ne l'avez acquise que pour fabriquer le faux bordereau, attribué par la suite à cet officier et que vous aurez fabriqué vous même de toutes pièces.

— Cela n'est pas ! s'écria le sinistre major avec colèr

Personne ne pourrait prouver cela, Le traitre Dreyfus a écrit lui-même le bordereau en question. Il a été condamné régulièrement et finira sa misérable existence à l'Ile du Diable.

— Et c'est ce qu'il fera vraisemblablement, monsieur le comte dit froidement Pitou, à moins que les révèlations de cette Christin ne l'en fassent revenir pour y envoyer un autre en son lieu et place.

Esterhazy se laissa tomber dans un fauteuil.

Mais presque aussitôt, il se redressa et courut à la porte pour la fermer au verrou.

— Pitou, dit-il d'une voix où l'on sentait trembler d'angoisse, mon bon Pitou, c'est bien toi, je te reconnais à présent. Mai j'ai la vue un peu basse, vois tu. Cependant, à te regarder de près, tu ne me semble pas heureux. Tu as perdu ta place, m'as-tu dit. Veux-tu que je te donne le moyen de gagner cinq mili francs?

— Cinq mille francs? Non.

Le beau ténébreux regarda l'ex-commissaire de police avec stupéfaction.

— Peut-être vaudrait-il mieux me demander si je ne veux point en gagner quinze mille, reprit doucement Pitou.

— Oh! je vois que tu m'as compris, murmura le sinistre major, dont la figure s'éclaira un peu. Tu sais déjà ce que je voudrais?

— Vous voudriez que Christine fût mise dans l'impossibilité de parler, répondit le bossu, du même ton calme et froid.

— Il faut s'en débarrasser, dit Esterhazy. C'est à toi d'arranger cela au mieux, mais je ne veux pas de mort violente. Non, par le Ciel, j'ai horreur du meurtre, tu peux m'en croire. Néanmon bon Pitou, il importe qu'elle ne puisse témoigner contre moi. Tu devrais te charger de ça, mon cher.

— Ce qui en d'autres termes signifie : « Expédie là dans l'autre monde, mais en douceur! » fit observer Pitou, ricanant.

Le sinistre major n'eut pas l'air de comprendre.

— J'ai encore autre chose à te proposer, reprit-il. Le chèque resté entre les mains de Mathieu Dreyfus ne peut point y demeurer plus longtemps. Il faut que tu me le procures, Pitou, 'usse-tu le voler.

— Diantre ! monsieur le comte ! Cela ne va pas si facilement ue vous semblez le croire. On n'a pas l'habitude, je pense, de aisser traîner des chèques de cent mille francs et Mathieu Dreyfus doit l'avoir mis en lieu sûr depuis longtemps.

— Si tu le veux bien, il ne te sera pas impossible de mettre la main dessus, toi, ancien agent secret, au fait de tous les trucs possibles et plus expert, certes, en fait de vol que n'importe quel professionnel. Il me revient que tu sais fort bien le moyen d'ouvrir une serrure de coffre-fort, et de pénétrer, de nuit, sans qu'on s'en doute, dans un immeuble habité.

— Ma foi, il est bon de savoir un peu tout faire, aujourdhui, répondit en riant Pitou. A ce point de vue, vous avez raison, monsieur le comte. Ceux qui sont chargés de faire respecter les lois, doivent être au courant de tous les moyens possibles de les tourner ou de les enfreindre. Pour attraper les malfaiteurs, faut être plus rusé qu'eux.

— Eh ! bien, reprit le sinistre major, si tu réussis à éloigner cette femme et à me rapporter le chèque en question, je te donnerai les quinze mille francs que tu me demandes.

— Il me faudrait cependant un petit acompte, dit doucement Pitou.

Esterhazy prit son portefeuille et en tira un billet de mille francs.

— Le voilà, répndit-il, en lui tendant la billet. Lorsque tu m'auras fourni les preuves que cette Christine ne peut plus me nuire, je te compterai cinq mille francs. Et tu recevras le rest contre livraison du chèque.



Paulowna, ma chère fiancée...

Le bossu plia soigneusement le billet en quatre et l'inséra dans la poche de son gilet.

— Voilà une affaire arrangée, dit-il. J'espère que monsieur le comte sera content de moi.

— Dans ce cas, nous aurons encore à travailler ensemble, par la suite. J'ai besoin d'un homme adroit, pénétrant, hardi, en qualité d'espion.

— Et en ma qualité d'ancien commissaire de la police secrète, monsieur le comte, je crois pouvoir poser ma candidature à cet emploi auprès de vous.

Le sinistre major essuya, du foulard qu'il tira de sa poche, les gouttes de sueur qui lui perlaient sur le front.

— Je pense, dit-il, que nous serons également satisfaits l'un de l'autre. Mais fais en sorte d'exécuter vite et intelligemment les deux missions que je te confie. Ah ! Ne te représentes plus ici. Tes visites pourraient éveiller les soupçons de mes ennemis. Ecris-moi, poste restante, à l'adresse de mademoiselle Urielle Frémy, où nous pourrions nous rencontrer le soir, à l'abri des regards indiscrets.

Pitou s'inclina et avança la main vers le comte, qui feignit de ne point s'apercevoir de cette trop familière avance.

Le bossu, de son côté, n'eut garde de trahir sa déconvenue. Sans insister, il quitta la chambre, puis la maison.

D'abord, il se rendit dans un restaurant du voisinage, pour y arrêter, tout en dînant, le plan dont il poursuivrait immédiatement l'exécution.

La première chose à faire, c'était de débarrasser son chemin de la pauvre Christine de Sérignan. Or, cette disparition ne pouvait guère s'obtenir que par des moyens violents, et Pitou, nous le savons, n'était point homme à reculer devant un crime.

Après qu'il eut humé sa demi-tasse, Pitou retourna pédestrement au quartier de la Villette où, dans le grenier de feu Salomon Bénas, Christine devait attendre son retour.

Arrivé devant la bicoque paternelle, l'ex-policier, jetant un regard circulaire dans la rue, déserte en ce moment, ôta doucement ses bottes.

Au bas de l'escalier il avait remarqué un amas de vieilles cordes.

Il en choisit quelques-unes, car il savait en avoir bientôt besoin.

Sans faire de bruit, il gravit les degrés branlants.

Comme il était plus de minuit, Pitou comptait trouver Christine dormant.

La porte du grenier était restée entrebaillée. Il la poussa avec précaution.

Le grenier, encombré de débris sans nom, était éclairé, comme à sa première visite, par les rayons de la lune.

Pitou ne s'était pas trompé. La folle, étendue sur une paillasse, dormait déjà.

es mains croisées sur la poitrine, elle semblait obsédée par un rêve et des paroles entrecoupées se pressaient sur ses lèvres.

Pitou, qui s'était rapproché sans que rien trahit son retour, se pencha vers elle, écoutant avec curiosité.

La pauvre folle s'agita.

— Alfred, l'entendit-il murmurer, Alfred, pardonne-moi ! Je me repens si amèrement de mon crime... Je l'ai déjà si durement expié !...

— Elle rêve de son ancien amant, ricana Pitou. J'ai l'âme bonne, moi, et ne veux point troubler le songe qui lui rend, en imagination, l'objet d'une si belle flamme. Qu'elle parte pour l'autre monde avec le nom de Dreyfus sur les lèvres !

Il regarda autour de lui.

Tout, dans la vieille maison, était ténèbres et silence.

Avec l'agilité et la rapidité d'une panthère il s'élança sur la olle endormie.

Lui broyant la poitrine du genou, il eut, en un clin d'œil, lié

ses poignets au moyen d'une des minces cordes, choisies à cet effet.

Christine se réveilla avec une clameur d'angoisse.

— Grand Dieu ! cria-t-elle. Est-ce que vous voulez m'assassiner ?

Pitou, au lieu de répondre, lui lia les pieds avec la même promptitude.

En moins d'un instant, la malheureuse Christine gisait devant lui, non seulement dans l'impossibilité de lui opposer la moindre résistance, mais encore de faire un seul mouvement.

— Maintenant, essaie si tu peux trahir le sinistre major, dit le bossu avec un rire infernal. Raconte ton secret à Dieu ou au diable, mais à qui que ce soit, encore, en ce monde, je t'en défie bien.

— Assassin ! cria sourdement la malheureuse victime.

Christine essaya vainement de rompre les liens qui maintenaient ses membres.

Ses cris s'élevaient, dans la maison abandonnée, isolée de toute habitation contiguë et dont les fenêtres closes étaient garnies, comme les portes et les murailles, de bourrelets étouffant le son.

Le vieux Salomon Bénas, de son vivant, n'aimait point que rien, de ce qui se passait chez lui, transpirât au dehors et son digne fils avait compté sur ses sages précautions.

Pitou sortit tranquillement de sa poche une boite d'allumettes.

— Tu as froid, ici, ma pauvre Christine, dit-il d'un ton railleur. Attends, je m'en vais te réchauffer un peu.

— Dieu de miséricorde ! Qu'allez-vous faire ? Voudriez-vous me brûler vive ?

— Tu n'as qu'à te figurer être la veuve d'un radjah indou, ricana le scélérat, et que tu t'es placée toi-même sur le bûcher funèbre, pour suivre ton époux défunt aux pieds de Brahma. Que

la pensée de Dreyfus te console. Tu ne resteras pas longtemps, du reste, à retrouver ton bien-aimé là-haut!

— Ce n'est pas la mort que je crains, gémit Christine de Sérignan. La vie que je mène est si malheureuse que je la désire plutôt. Mais il m'est insupportable de mourir sans avoir pu réparer mon crime envers Alfred Dreyfus. Je ne pourrais donc plus révéler l'innocence du malheureux injustement déporté à l'Ile du Diable? Ah! cette idée m'empêchera de trouver aucun repos dans la tombe,

— Bah! Je puis te tranquilliser sur ce dernier point, railla l'implacable démon. Tu n'auras jamais plus profondément dormi que tu le feras bientôt. N'est-ce point œuvre pie, de ma part, de te soulager enfin de toutes tes misères? Qu'est la vie? Un haillon, une chaîne, un insupportable fardeau. Je m'en vais t'en débarrasser, Christine, et tu ne me dis pas seulement merci?

Christine ne répondit rien.

Ses lèvres murmuraient une fervente prière.

Pitou fit craquer une de ses allumettes et la jeta dans un tas de vieux papiers, poussés dans un angle du grenier.

En un clin d'œil, ils flambèrent.

L'affreux bossu jeta rapidement sur le brasier la paille et les chiffons secs répandus sur le plancher, et une âcre fumée commença à s'élever.

Avant de faire retraite, Pitou se rapprocha, cependant une dernière fois de sa victime.

— Meurs! lui cria-t-il d'une voix rauque. Meurs! Et emporte dans la tombe l'idée, qu'en ce monde, jamais ne triompheront la vérité et le droit, mais toujours l'imposture et le crime! Il faut que Dreyfus meurre, maudit et deshonoré, pour qu'Esterhazy, reste considéré et puissant!

— C'est ce que Dieu ne permettra point! répondit la malheureuse d'une voix où plus rien ne trahissait maintenant la terreur de la mort. Quoiqu'il semble, en ce moment, que pour

la France il n'y ait plus de Justice, quoique ceux qui se sont dévoués à la sainte cause du martyr de l'Ile du Diabfe paraissent dévoués à la mort, je te dis, moi, démon à face humaine qu'un jour luira ou la main de la Némesis vengeresse écrasera les coupables. Dreyfus recouvrera la liberté et Esterhazy ira prendre sa place sur son rocher brûlant. Alors, seulement, les âmes de ceux qui auront lutté, souffert et succombé, trouveront le repos dans le tombe. Mais jusqu'à ce moment, sâche le bien, exécrable assassin, et redis le aux misérables qui t'ont payé pour ton forfait, jusqu'à ce moment, elles poursuivront les coupables et empoisonneront leur vie criminelle. Et maintenant, va-t-en, éloigne-toi de mes yeux et laisse-moi mourir en paix.

— Oh ! volontiers, répondit en riant le bossu, car il commence à faire un peu trop chaud dans cette soupente. Entends-tu comme les flammes pétillent ! Et quelle fumée ! Un vrai feu à flamber les pourceaux ! Cette maison de mon respectable père a été bâtie au milieu des gémissements et des malédictions. Elle n'a retenti, jusqu'à présent, que de sanglots et de larmes. Il n'est que strictement logique qu'elle s'écroule après avoir servi de théâtre à un dernier crime, et saluée par une dernière imprécation.

Tout en débitant ces effroyables railleries, l'ex-policier s'était dirigé à reculons vers la porte du grenier. Sa main chercha derrière son dos, l'ouverture par laquelle il s'apprêtait à disparaître pour gagner la rue, mais ses yeux restaient encore diaboliquement fixés sur la malheureuse, dévouée par lui aux flammes.

Soudain, un formidable coup de poing, asséné par derrière sur son crâne, envoya rouler router Pitou au beau milieu de l' soupente.

En même temps, il entendit un bruit sourd.

La porte du grenier venait de se refermer.

En un clin d'œil il bondit debout et se précipita, comme un

désespéré, vers l'entrée. Mais déjà une clef avait grincé dans la serrure.

— Pincé, mon pauvre Pitou! cria une voix du dehors. Pris à ton propre piège!

En même temps, il entendit les pas précipités de quelqu'un qui descendait en courant l'escalier.

— Grâce! cria-t-il. Pitié! Laissez-moi sortir d'ici!.., Ecoutez. J'ai de l'argent... Je puis vous récompenser richement si vous me sauvez la vie!... Ah! je comprends maintenant... On voulu se défaire de moi!.. Ceci est l'œuvre du Préfet de police!... Enfer et damnation! La fumée m'étouffe... La chaleur devien intolérable... Est-ce qu'il n'y a donc pas moyen d'enfoncer cett maudite porte?.. Non, elle est en vieux chêne et toute bardée de fer... Malédiction sur mon père, qui l'a fait faire ainsi... Mais je vais donc mourir ici, brûlé vivant? Brulé sur le bûcher allumé, par mes propres mains!... Ah! je sens la tête qui me tourne!... Au secours! Au secours.

Mais ses cris n'étaient pas plus entendus du dehors que ceux de la malheureuse à l'agonie de laquelle il insultait un moment auparavant.

A travers l'ardente et rouge fumée, il vit se redresser sur sa paillasse, la menaçante Christine, dont la flamme avait déjà rongé les liens.

Debout et les bras levés vers lui, elle lui cria d'une voix terrible :

— Crois-tu que la justice et le droit doivent toujours finir par l'emporter sur le crime et le mensonge?... Nous allons mourir ici et mourir ensemble!... Encore deux nouvelles victimes offertes en holocauste pour la cause de l'infortuné Dreyfus, par la Destinée et l'éternelle Providence!

CLXX

L'oiseau mystérieux

Grâce à conception plus humaine qu'avait de ses fonctions e nouveau Gouverneur de Cayenne, le malheureux Dreyfus jouissait d'un peu plus de liberté qu'auparavant.

Pendant tout le temps qu'il avait servi dans la police secrète, Gilbert s'était montré fort rigoureux, vis à vis des malfaiteurs contre lesquels il était obligé de sévir.

Mais cette rigueur s'était relachée depuis sa nomination au poste de Gouverneur de la Guyane française et de ses trois pénitentiers.

Gilbert ne croyait ni de son devoir, ni de son droit, de rendre la vie encore plus misérable aux malheureux déportés placés sous sa surveillance.

Il ne croyait point, comme son barbare prédécesseur, que le Gouverneur de la Guyane devait être pour les dits déportés un bourreau impitoyable, qui les torturât lentement jusqu'à la mort en leur enlevant jusqu'au dernier souffle, d'air, jusqu'au dernier reste de santé et de force qu'aucun règlement ne menaçait, d'ailleurs.

Il se sentait, surtout, une profonde pitié pour Dreyfus.

Cela provenait, peut-être, de la part qu'il avait prise à son arrestation et des lueurs qui lui étaient arrivées, par la suite, touchant le rôle joué par le sinistre major, l'ex et soi-disant ami du prisonnier, vis à vis de l'infortuné officier.

Etait-il persuadé, au fond, de l'innocence de ce dernier ?

Dans tous les cas, il lui avait accordé toutes les libertés de nature à adoucir son malheureux sort.

C'est ainsi qu'il avait dispensé Dreyfus de rester toute la journée derrière le grillage, entourant sa case, et lui avait permis de reprendre ses promenades sur toute l'étendue de l'île.

Il était bien venu de Paris l'ordre d'affecter continuellement douze gardiens à la surveillance du « dangereux » prisonnier ; mais Gilbert avait commandé à ces gardiens de se tenir à une certaine distance de l'ex-capitaine et de ne point mettre obstacle à ce qu'il échangeât, de temps à autre, quelques mots, avec les autres transportés.

Gilbert savait fort bien que ces adoucissements à une trop lourde peine, il n'y avait aucun danger à les accorder maintenant.

Dreyfus n'était plus l'homme d'autrefois, plein de vigueur et d'énergie, hanté nuit et jour par la volonté et par l'espoir de s'évader de son île.

Le courage de ce malheureux était enfin brisé.

Les hommes puissants, à Paris, n'avaient que trop sûrement atteint le but visé par eux.

De ce jeune et vaillant officier, dans les veines duquel coulait un sang impétueux et vivace, qui n'avait jamais pâli en affrontant un danger quel qu'il fut, toujours prêt à travailler à la délivrance de ses compagnons d'infortune, comme à la sienne propre, de cette organisation de fer et de feu, ils avaient fait un patient, résigné et abattu.

Aucun de ses amis n'eut pu le reconnaître. Ses cheveux étaient devenus blancs, des rides profondes se creusaient sur sa face jaunie, ses yeux n'avaient plus d'éclat, et il apparaissait tout entier comme un malade, condamné à une fin prochaine.

Souvent l'extrême faiblesse l'empêchait de se lever le matin.

Lorsqu'il lui arrivait de se promener dans son île, il marchait péniblement courbé et obligé de s'aider d'une canne.

Et il n'avait point fait cent pas que déjà il était forcé de de s'arrêter, épuisé et hâletant.

— Combien longtemps encore, murmurai-t-il les yeux humides d'amères larmes, combien encore devrais-je trainer le fardeau d pareilles douleurs ?

Il s'asseyait de préférence sur un bloc de rocher, placé près du rivage, et de là contemplait mélancoliquement la mer bleue, immense et toujours en mouvement.

Dans ses rêveries, sans bût sinon sans objet, il avait comme le pressentiment de quelque chose d'inconnu, de surnaturel planant sur l'incommensurable océan, pour venir lui apporter les nouvelles de sa patrie et le remplir d'un espoir nouveau.

Mais, hélas! la fantastique et providentielle apparition, enfantée par son imagination morbide, ne se montrait point à l'horizo bleu !

Chaque soir le même soleil de feu sombrait dans le bouillonnant océan.

Chaque aurore se levait, immuablement de la même façon, e toujours commençait la même et inplacable journée de captivité dans son monotone et morne isolement.

Chaque heure apportait un poids nouveau à la charge des maux anciens et rapprochait le prisonnier de la démence finale et de l'inexorable destruction!

Cependant, sur l'Ile du Diable, même, Alfred Dreyfus avait sous les yeux un sublime modèle de patience et de résignation aux arrêts de la destinée.

Cet exemple lui était fourni par le vieux Mirowitch, l'unique ami qu'il eut conservé sur son rocher aride et inhospitalier.

Le malheureux invalide, qui ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide de béquilles et avait peine à soulever ses mains tremblantes à la hauteur de son visage, ne murmurait jamais.

Chaque fois que Dreyfus le rencontrait et pouvait échanger quelques paroles avec lui, c'était le vieillard qui le consolait et lui remontait le moral.

Mirowitch estimait que la cruauté des hommes, elle aussi, avait des bornes, ne fut-elle obligé que de s'arrêter devant le tombeau.

Le jour ou nous retournons à l'Ile du Diable, les deux amis étaient assis sur une haute roche, dominant à pic l'océan.

Leurs gardiens s'étaient momentanément éloignés pour aller déjeuner, et ils se trouvaient plus à l'aise pour s'entretenir, ce qui depuis longtemps ne leur était plus arrivé.

Mirowitch, plus grave et plus serein que jamais, avait déposé ses béquilles, à côté de lui, sur le sable.

A leurs pieds ondulait et écumait l'insondable mer.

— J'ai fait cette nuit un rêve bien singulier, mon cher Dreyfus, dit le vieillard, en se caressant de la main sa longue barbe grise. Ma Paulowna, mon enfant adorée. se tenait debout, près de ma couche. Elle avait des ailes blanches, comme les anges... Et n'est-elle point, en effet, un ange du Ciel égaré sur la terre ? — « Ne te fais point de chagrin pour moi, murmura-t-elle à mon oreille. J'ai retrouvé ma mère et suis heureuse, enfin. » Puis, elle couvrit mon front et mes yeux de pieux baisers. Je sentais ses larmes tomber sur moi, de plus en plus abondantes et pressées, et bientôt elle formèrent comme une mer, dans laquelle je disparus lentement.

Dreyfus laissa retomber son visage dans sa main amaigrie.

— Ces rêves sont, pour nous, pauvres captifs, de bien cruels supplices, dit-il d'une voix brisée à Mirowitch. Ou bien ils nous présentent d'affreuses images ou bien ils évoquent à notre imagination des tableaux de liberté, de bonheur et d'amour. Et lorsque nous nous réveillons, nous constatons avec désespoir que

hors nos fers et notre honte, tout est pour nous mensonge et illusion !

— Mon rêve de cette nuit n'était point un mensonge, répondit Mirowitch avec conviction. Maintenant je sais que je mourrai tranquille, car plus rien ne me retenait à la terre que le souci e mon enfant.

Oui, Dreyfus, je vais mourir ! Je ne verrai même plus se coucher ce soir le soleil. Comme vous êtes mon dernier et plus cher ami, vous ne m'envierez pas cette mort, devenue pour moi la seule délivrance possible. C'est elle qui m'arrachera de la prison terrestre pour m'emmener en un séjour où meurt tout regret et toute crainte, où ne peut nous suivre l'humaine méchanceté. C'est à vous Dreyfus, le dernier ami que je possède au monde, que je confierai la mission de transmettre à Paulowna mon suprême adieu.

— A moi ? dit Alfred Dreyfus avec un soupir navré. Croyez vous vraiment qu'il me sera jamais donné de pouvoir m'acquitter de votre message ? A moi, aussi, la mort, seule, pourra me délivrer. Et si je ne m'étais point engagé vis à vis de ma femme à ne jamais porter sur moi-même une main criminelle, depuis longtemps je me serais refugié dans le suicide.

— Un pareil serment ne lie point ma volonté ! dit Mirowitch d'une voix sombre. Et maintenant, Dreyfus, adieu ! La mer qui écume à nos pieds va devenir ma tombe. J'ai vécu une vie déjà assez riche en joies comme en douleurs. Mais en ce moment, j'oublie tout ce que j'ai souffert et supporté pour ne me souvenir de la trop courte félicité que j'ai goûtée auprès d'une femme chérie au dessus de tout au monde. C'est elle, seule, qui se dresse aux yeux de mon esprit.

Retrouvant un reste de force pour étendre le bras dans la direction de la mer.

— Voyez cette douce figure qui plane là-bas au dessus des flots ? reprit-il d'une voix douce. C'est elle, c'est ma Catherine,

qui m'a aimé lorsque je n'étais qu'un chef de bandits et qui, certes, ne m'a point oublié, quoique forcé de prendre un autre époux, par la tyrannique volonté d'un père barbare. Catherine, mon épouse adorée, je te vois me faire signe. Je viens, je viens !...

L'invalide se pencha en avant.

Dreyfus étendit les mains pour le retenir, mais il était trop tard. Mirowitch s'était laissé tomber à la mer du haut de la falaise.

Les flots s'entrouvrirent avec bruit en le recevant.

Un instant il reparut aux regards troublés de son ami, puis il disparut à jamais dans le gouffre liquide.

Dreyfus reporta tristement le regard sur les béquilles de Mirowitch, demeurées près de lui sur le sable.

Puis, levant les yeux au Ciel, il adressa au Dieu universel de justice et de bonté, une ardente prière.

Mais il ne répandit point une seule larme sur son ami et se réjouit, au contraire, de ce qu'il eut trouvé une fin si prompte et si douce à ses longues tortures.

Hélas ! au fond du cœur, il ne pouvait s'empêcher de l'envier.

Il voulait se lever pour aller avertir les gardiens de « l'accident » qui venait de se produire, lorsque soudain, il entendit descendre des airs, jusqu'à lui, un bruit inusité.

Il releva vivement la tête.

A quelque distance au dessus de la mer passait un vol de ces étranges oiseaux de proie, particuliers à la Guyane, et auxquels la population se garde bien de faire la chasse, car ce sont eux qui se chargent de l'entretien de la voirie.

Soir et matin, ils s'abattent dans les rues de Cayenne et partout aux alentours pour se nourrir des déchets dont la corruption sur place augmenterait encore l'insalubrité de ces régions meurtrières.

— Heureux oiseaux ! murmura Dreyfus, suivant du regard la

bande des vautours, planant en masse serrée. Vous n'avez qu'à déployer les ailes pour vous élever vers le ciel d'azur. Vous volez librement où vous voulez et bâtissez votre nid à des hauteurs inaccessibles aux humains. Quels soins n'avez-vous pour vos petits? Ne dirait-on pas que vous soutenez sur vos propres ailes, ceux qui sont encore incapables de prendre l'essor?

En effet, le couple de grands Urubus, qui s'avançait dans la direction de l'île, semblait interposer ses grandes ailes entre la vaste mer et les petits voletant au dessus d'eux.

Dreyfus vit toute la nichée incliner doucement vers la terre et se poser, sur un rocher, à une cinquantaine de pas de lui.

Puis l'un des grands vautours, s'éloignant de son compagnon et des petits, demeurée dans une soudaine et curieuse immobilité, se rapprocha encore de lui, s'arrêtant à quelque pas et jetant autour de lui des regards inquiets.

Il sembla à Dreyfus qu'il marchait droit à lui.

— Pauvre oiseau, murmura-t-il. Tu crois sans doute que je puis te donner quelque chose à manger? Hélas! mes poches sont vides et, comme toi, je dois vivre ici de ce que l'on veut bien m'abandonner. Je ne pourrais même te jeter un morceau de pain.

En ce moment, le vautour n'était plus qu'à cinq pas de Dreyfus.

Soudain, le prisonnier tressaillit.

Il croyait avoir entendu prononcer son nom.

Vivement il regarda dans toute les directions.

Personne que lui et l'oiseau, sur la grève déserte.

Et cependant, ce n'était point une illusion.

De nouveau il s'entendit interpeller, et cette fois intelligiblement, quoique à demi-voix.

— Alfred Dreyfus, ne bouge pas. Ne fais point un geste de surprise et écoute.

Est-ce qu'il devenait fou? Ses longues souffrances avait-elle enfin égaré sa raison?

Un accès de démence lui faisait-il s'imaginer que l'Urubus, posé à quelques pas de lui, venait de lui adresser ces singulières paroles?

Un frisson lui courut par tout le corps.

Mais alors, à sa profonde stupéfaction, la tête emplumée du gigantesque oiseau avait disparu pour faire place à un beau et jeune visage féminin!

En un instant, Dreyfus, homme de science et de progrès recouvra son sang-froid.

Oui, ce qu'il voyait et entendait ne pouvait que lui annoncer une inconcevable, mais réelle tentative de délivrance.

Rapidement il regarda autour de lui. Ses gardiens étaient encore à déjeuner.

Alors il voulut s'approcher de l'oiseau miraculeux. mais celui-ci agitant vivement les ailes, sembla prêt à reprendre son vol pour éviter tout contact.

Et la même voix, qui s'était fait entendre tout â l'heure, reprit avec un accent de réelle inquiétude.

— Ne bougez pas, au nom du Ciel! Nous nous entretiendrons fort bien à cette courte distance et éviterons, au cas de la venue de quelqu'un, d'éveille de dangereux soupçons.

— Au nom du Ciel, vous aussi! s'écria Dreyfus, ne pouvant en croire tes sens. Qui êtes-vous, et comment possédez-vous le pouvoir de voler au dessus de l'océan?

— Je m'appelle Alice Terry, répondit la jeune femme, transformée par la ruse d'Edison en oiseau de proie.

— Alice Terry, la célèbre détective américaine? s'écria Dreyfus. Oui, lorsque ma pauvre femme réussit à s'introduire à Paris, dans ma prisson souterraine, elle m'a annoncé que mon frère vous avait interessée à ma cause et il y a quelques mois, le

capitaine Klaus Grot, que je n'ai plus revu, m'a dit que vous vous étiez employée à ma délivrance.

— Hélas! dit la jeune femme, jusqu'ici mes efforts n'ont pu aboutir, mais maintenant j'espère, qu'avec l'aide de Dieu vous pourrez quitter enfin, cette ile maudite. L'essaim d'urubus, que vous voyez là, posé sur le sable, n'est autre chose qu'un groupe d'oiseaux postiches, destiné par le célèbre Edison à masquer un ballon qu'il vient d'inventer à votre seule intention. Ce sont vos amis, capitaine Dreyfus, qui, répandus en nombre considérable sur le monde entier et compatissant de tout cœur à vos intolérables souffrances, ont couvert les frais de ce merveilleux mais couteux engin de locomotion aërienne. Je suis arrivée jusqu'ici dans la nacelle de cet aërostat, accompagnée d'un jeune Français, nommé Armand Bonnet, au courant de la manœuvre. Maintenant, capitaine Dreyfus, ne perdons plus un moment. Suivez-moi pour y prendre place avec nous.

— Et croyez-vous, miss Terry, demanda le capitaine Dreyfus, au comble de l'étonnement, croyez-vous qu'au moyen de ce ballon nous pourrons regagner la patrie lointaine? Ne périra-t-il point en chemin? Est-il dirigeable? Les formidables ouragans de ces latitudes ne le précipiteront-ils point dans les marais de la Guyane?

— Je répondrai à toutes ces questions plus tard, dit vivement Alice. N'hésitez pas plus longtemps à me suivre, car les moments sont précieux. Vos gardiens peuvent revenir ici d'un moment à l'autre. Vite, vite, que vous soyez enfin arracher aux horreurs de l'Ile du Diable!

Dominé par l'émotion, le malheureux Dreyfus, sanglottant comme un enfant, tombait à genoux devant Alice Terry.

— O vous, nobles et généreuses créatures, qui avez risqué votre vie pour moi, s'écria-t-il d'une voix mouillée de larmes, et les autres amis qui ont sacrifié leur or et fait appel à tous les

prodiges de la science en ma faveur, comment pourrais-je reconnaître jamais votre sublime abnégation.

— Lorsque vous serez libre, capitaine Dreyfus, répondit la vaillante Américaine, nous nous trouverons assez récompensé Pour ce qui me concerne, une autre raison que la seule huma nité devait me pousser à cette entreprise. Apprenez que je suis la fiancée de votre frère Mathieu. Nous nous aimons depuis longtemps et je dois devenir sa femme. Comment aurais-je pu balancer à risquer mes jours pour le frère, injustement persécuté' de l'homme que j'aime le plus au monde ?

— Soyez bénie, noble et dévouée jeune fille ! dit Dreyfus, avec attendrissement. Mon frère ne pouvait faire un meilleur choix. Vous lui serez une épouse digne de lui et de sa grande âme.

Alice tendit les deux mains au malheureux capitaine, et celui-ci les baisa avec une extatique ferveur.

L'Américaine le releva doucement de la roche où il s'était agenouillé.

— Venez, mon frère, lui dit-elle, maintenant ou jamais.

Dreyfus embrassa une dernière fois du regard l'île qui, si longtemps, avait été son affreux séjour. Et ce regard contint un monde de souffrance et d'espoir !

C'était ici qu'il avait traîné depuis des années sa lamentable existence. Sur ce rocher stérile il avait subi des tortures inc nues à tout autre.

Mais aujourd'hui avait sonné l'heure de la délivrance.

Il allait pouvoir abandonner cette pierre gigantesque, tombée d'un ciel en feu dans l'océan.

— Salut, sombre séjour du désespoir, murmura-t-il. Puisse ton sol brûlant ne plus jamais être foulé par les pieds d'aucun autre malheureux ! Puisse-tu sombrer dans les flots. Disparais de la surface de la terre, pour ne plus apparaître comme le sépulcre de morts vivants ! Abime-toi dans la mer rugissante,

pour que ton nom puisse être oublié par les générations futures et que, naviguant à la place où s'élevait la sinistre Ile du Diable, on ne songe plus que là a souffert, pleuré, s'est tordu et a désespéré de la justice divine un innocent scemment sacrifié et flétri.

Puis, se retournant brusquement, il dit à Alice :

— Je suis prêt ! Si Dieu le veut, je reverrai ma femme et mon enfant.

L'Américaine s'était recoiffée de sa tête postiche de vautour et tous deux s'empressèrent vers le ballon dirigeable arrêté à quelque distance.

Ils n'en étaient plus qu'à dix pas, lorsque derrière eux, ils entendirent s'élever des voix.

Les gardiens revenaient, précédés par le chef du poste, son fusil à la main.

Alice et Dreyfus s'arrêtèrent anéantis par la surprise et l'effroi.

La jeune Américaine, si résolue et si vaillante, en toutes autres circonstances, avait perdu toute sa présence d'esprit.

— Le diable m'emporte, je crois qu'il fait la caussette avec un Urubus ? s'écria le garde-chiourne en riant. Mais, halte-là ! Les communications sont interdites, je ne connais que ma consigne, moi.

Enchanté de sa plaisanterie, il épaula vivement son arme.

— Dans les airs, Armand, dans les airs, cria Alice. Sauve-toi, en sauvant le ballon.

Au même instant, une détonnation retentit.

Alice chancela et tomba sur le sol.

Dreyfus se jeta à genoux, près d'elle, avec un cri de désespoir.

Cependant les gardiens avaient couru vers lui et regardaient avec curiosité et pitié le prisonnier gémissant, sur le corp d'un oiseau blessé.

Avant même que la fumée de la poudre se fut dissipée, la

nichée d'Urubus, ou plutôt l'aérostât dirigeable, dont ils déguisaient la forme et la nature, avait repris son vol dans l'espace et planait de nouveau sur la mer.

Le chef du poste arracha Dreyfus du corps du soi-disant vautour.

— Ne vous conduîsez donc pas comme un insensé, lui dit-il d'une voix brutale. Qu'est-ce que c'est que ée grand chagrin pour un misérable Urubus, plus ou moins avarée ! Pardieu, c'est là une société que vous pourrez renouveler à loisir sur cet îlôt, où ils s'abattent tous les jours par miliers.

Mais Dreyfus s'était couvert le visage de ses mains et sanglottait omme un homme privé de raison.

— Relevez cet oiseau mort, commanda le garde-chiourne et etez-le à la mer.

La pauvre Alice fut soulevée par deux hommes et vivement transportée sur le bord de la falaise.

— Laissez-le nager ! cria le chef.

— Non, non ! Dieu puissant ! Ne faites pas cela ! cria Alfred Dreyfus, hors de lui. Ce n'est point un misérable oiseau que vous tuez, mais une créature humaine, une femme ! Arrêtez, et j'avouerai tout.

Les gardiens se regardaient avec surprise, pendant que le chef du poste commençait à se douter qu'il pourrait bien s'agir d'une tentative d'évasion manquée.

Il rappela ses hommes en leur ordonnant de rapporter le vautour blessé.

Lorsqu'il le vit étendu devant lui, il enleva prestement la tête postiche.

— Une femme ! s'écria-t-il, avec stupéfaction. En vérité, c'est une femme ! Il paraît que nous sommes revenus à temps ! Une minute plus tard, cet oiseau rare aurait pu reprendre son vol en nous enlevant notre prisonnier.

— Elle vit ! Dieu soit béni, elle respire ! s'écria Dreyfus qui soutenait sur ses genoux la tête pâle de la jeune fille. Je sens battre son cœur. La balle n'a pu traverser l'épaisse enveloppe de plumes. Ce n'est que la surprise et l'effroi qui ont déterminé une syncope.

— Tant mieux, alors, dit le garde-chiourne. Cette dame là aura à répondre devant le Gouverneur de son équipée. Je gage bien qu'elle ne quittera plus l'Ile du Diable où nous saurons lui couper les ailes.

Toujours sans connaissance, Alice fut transportée dans la case où précédemment avait été enfermé Klaus Grot, et Dreyfus fut obligé de réintégrer immédiatement la sienne.

La grille de fer se referma sur lui, qui se retrouva de nouveau encagé comme un autre oiseau de proie.

Désespéré, il se laissa tomber sur le sol, s'arrachant les cheveux, se cognant le front saignant, contre les cloisons en planches, et gémissant avec douleur :

— Elle s'est sacrifiée pour moi ! C'est pour moi qu'elle s'est perdue ! Ah ! Dieu, viens enfin terminer mon malheureux sort, puisque ma vie, en se prolongeant, ne fait que faire des victimes !

Et longtemps encore, bien avant dans la nuit, on put entendre s'élever dans l'Ile du Diable, [illegible] cris et ses sanglots.

CLXXI

La moderne Lenormand

Depuis l'entrevue qu'avait eu le beau ténébreux avec l'ex-policier Pitou, la félicité de Urielle Frémy avait subi une très grave atteinte.

Esterhazy, en entendant prononcer le nom de « Christine » l'avait renvoyée de la chambre. Cela suffisait pour que le cœur de l'ardente espagnole connut les tourments de la jalousie.

Quelle pouvait être cette Christine, dont le seul nom produisait une semblable impression sur son amant ?

N'avait-elle pas vu Esterhazy pâlir et se troubler, en l'entendant prononcer à l'improviste ?

N'avait-elle pas vu l'émotion, la déroute, dirons-nous, produite sur cet homme d'ordinaire si audacieux et si impassible ?

Urielle ne doutait point que cette Christine n'eut été la maîtresse du beau ténébreux.

Et comme elle adorait Esterhazy de toute l'ardeur d'un cœur jeune et brûlant, qui jusqu'à présent avait ignoré les délices, comme les tourments de l'amour, la jalousie la poignait doublement.

Elle n'avait pu dormir de la nuit entière.

Ce fut bien pis le lendemain. Il lui devint impossible de garder la maison.

Urielle s'habilla pour faire une promenade aux Champs Elysées.

Elle voulait être seule pour réfléchir posément à ce qu'il lui

fallait faire pour que cette Christine de malheur ne troublâ point ses jeunes amours.

Urielle venait à peine de mettre le pied dans la rue, qu son attention fut attiré par une vielle femme vêtue de haillons simplement assise par terre et semblant implorer l'aumône.

Lorsqu'elle vit s'avancer Urielle, la vieille se leva et marcha à sa rencontre.

La jeune femme tira sa bourse et y prit un franc pour le déposer dans la main décharnée de la pauvre vieille, mais en jetant les yeux sur son visage ridé, elle recula, avec un gest de réel effroi.

— Grand'mère ! s'écria-t-elle. Grand'mère ! Toi à Paris.

— Oui, je suis venue pour te chercher, répondit la vieille d'une voix rude. Tu ne t'es pas attendue, n'est-il pas vrai, à voir se dresser, un beau matin, devant toi, la sorciére d'Andorre ? Lorsqu'on est aussi heureux que tu l'es, lorsqu'on on aime et que tu es aimée, lorsqu'on marche dans une perpétuelle ivresse, le reste du monde vous devient indifférent et l'on oublie facilement ses parents les plus proches.

— Au nom du Ciel, grand' mère, je t'en supplie, pas de scène dans la rue. Retournons à la maison. Suis-moi et, dans ma chambre, nous pourrons causer tranquillement.

La sorcière d'Andorre inclina son front hâlé, en signe d'acquiescement.

Quelques minutes plus tard, Urielle et son aïeule étaient assises dans un riche et élégant boudoir que le beau ténébreux avait fait arranger pour sa nouvelle maîtresse.

— Le sinistre major t'a singulièrement témoigné sa reconnaissance, dit la vieille d'un ton amer. Tu lui rapportais la fortune de sa mère et, pour te remercier, il t'a pris l'honneur et fait de toi sa concubine.

— Il m'épousera, grand' mère !

— Ne vas point t'imaginer cela, reprit la sorcière. Lorsqu'on

est bien éprise on croit volontiers aux serments des hommes. Mais les écailles finiront par te tomber des yeux et tu t'apercevras que tu as sacrifié ta jeunesse et ta beauté, sans retour possible. Mais, ce qui est fait est fait ! poursuivit-elle froidement. Je ne suis point venue à Paris pour te faire des reproches, mais pour te protéger.

— Pour me protéger? Et contre qui, grand'mère.

— Contre celui en lequel tu te confies aveuglement. Tu es jeune et tu as besoin encore des conseils de l'expérience. La mienne sera à ton service lorsque le temps viendra d'en user.

— Tu vas donc rester à Paris, grand'mère ?

— Avec ta permission, répondit la vieille. Je continuerai à exercer ici, mon métier, car je suis persuadée, mon enfant, que que tes parisiens sceptiques et railleurs qui s'esclaffent des superstitions de nos crédules paysans, sont peut-être encore plus faciles qu'eux à conduire par le bout du nez. J'ai loué, ici, une petite maison et acquis déjà une certaine clientelle. Pour le moment, je m'en tiens à la bonne aventure, mais lorsque le ouvoir de mes philtres d'amour sera connu, je ne doute pas que les voitures de maitres ne fassant queue devant mon tablissement.

— Et cet établissement où est-il située ?

— A Montmartre, rue de Clichy. Tu ne pourrais t'y tromper car c'est la seule maison, à un étage, qu'il y ait dans la rue. A présent, tu sais que ta grand mère habite dans la même ville que toi. Souviens-t-en ma fille. Si le sinistre major te causait jamais quelque chagrin, s'il se montrait brutal ou infidèle, viens me voir et je trouverais, peut-être, remède à tes maux.

— Infidèle ! murmura la jeune femme. Ah ! grand' mère, s'il y avait un moyen de s'assurer à jamais l'amour d'un homme, c'est bien celui-là qu'il me faudrait.

— Vraiment s'écria la sorcière d'une voix forte. Tu en es

déjà là ? Tu es jalouse ? As-tu donc raison de douter de ton amant ? Parle ! Ne me cache rien.

Urielle confia alors à son aïeule à quel point l'inquiétait la mystérieuse Christine, qu'elle soupçonnait avoir été avant elle la maîtresse du beau ténébreux.

La vieille hocha la tête.

— Tout ce que tu viens de me dire ne prouve encore rien, dit-elle. Les rapports qu'a eu ton amant avec cette femme peuvent être d'une nature tout autre que tu le crois. Mais je vais m'occuper à trouver le mot de cette énigme. Ne gâte point tes beaux yeux par des pleurs inutiles et dangereu. Aussi longtemps que je resterai à ton côté, il ne t'arrivera aucun mal. Mais en prévision de tout ce qui pourrait survenir, je te remettrai une petite bouteille que je te recommande de porter toujours sur toi. Elle contient un poison des plus violents. Si tu acquerrais la certitude qu'une autre femme veut te disputer l'amour du comte, deux gouttes de ce liquine en débarrasseront pour jamais ton chemin.

La sorcière tira de sa poche un tout petit flacon qu'elle remit à Urielle.

Celle-ci, frissonnante, mais résolue, le cacha vivement dans son sein.

Cependant l'aïeule s'était levée pour se retirer.

— N'oublie pas, répéta-t-elle de la porte. La seule maison à un étage de la rue de Clichy. Tu n'as qu'à demander après la tireuse de cartes espagnole.

Lorsque la porte se fut refermée, Urielle retira de son corsage la petite bouteille que venait lui remettre la sorcière d'Andorre.

— Deux gouttes, seulement, murmura-t-elle. Si jamais Esterhazy me trahit, ce poison ne sera point pour ma rivale, mais pour moi !

. . . .

La grand'mère d'Urielle n'avait point exagéré en disant que bientôt elle compterait parmi ses clients les gents les plus riches et les plus considérés de la capitale française.

La petite maison de la rue de Clichy, qu'elle avait acquise, grâce aux économies réalisées par elle en Espagne, et que, d'après les traditions du métier de chiromancienne, elle avait aménagée de la façon la plus fantastique possible — était devenue le but d'une affluence toujours croissante. La réputation de la tireuse de cartes, connue sous le nom de « Sybille Espagnole » s'était répandue dans tout Paris et exerçait une incroyable force d'attraction, non seulement dans les rangs inférieurs de la population, mais sur les classes soi-disant éclairées et dirigeantes, que leur éducation devrait mettre au dessus de vaines et grossières croyances en des moyens surnaturels.

Depuis l'époque où la célèbre Lenormand prétendait lire l'avenir dans les cartes d'un jeu de tarot, dans le cieux de la main, dans le marc de café, ou de toute autre et charlatanesque manière, les diseuses de bonnes aventure ont toujours fait de bonnes affaires à Paris, et ont battu monnaie avec la crédulité publique.

L'illustre mystificatrice avait fait école.

Et ce qui n'avait pas peu contribué à frapper l'imagination es esprits inquiets, avides de scruter les secrets de leurs destinés futures, c'était le fait bien connu de l'Impératrice Eugénie, époux de Napoléon III, allant consulter, étant encore jeune fille, dans les Pyrénées, une diseuse de bonne aventure qni lui avait prédit qu'elle ceindrait un jour son front d'une des plus belles couronnes du monde, ce qui s'était réalisé, peu après.

L'aïcule de la belle Urielle Frémy entendait admirablement son affaire.

Elle sut faire répandre le bruit qu'elle était elle, même, la

Sybille espagnole qui avait prédit son élévation future à la jeune comtesse de Montijo. Dès lors, sa fortune fut faite.

A toutes les heures du jour, mais surtout dans la soirée, et même au milieu de la nuit, les plus grandes dames se faisaient conduire rue de Clichy, arrêtaient leur équipage à quelque angle d'une rue traversière et, de là, soigneusement voilées, se rendaient de pied à l'officine de la tireuse de cartes.

A combien de question n'avait point à répondre l'ancienne sorcière d'Andorre !

L'une désirait savoir si son amant lui était fidèle ; une autre quand son mari passerait de vie à trépas ; une troisième si un oncle riche, dont elle constatait avec dépit l'excellente conservation, ne serait pas frappé, bientôt, de quelque attaque, impatiemment attendue par sa pieuse héritière.

Les femmes du peuple, demandaient, elles, le plus souvent, avec des larmes, si leur enfant malade ne guérirait pas ou si leur mari ne cesserait jamais de boire.

L'ancienne sorcière d'Andorre savait trouver pour chacune une réponse appropriée.

Et comme cette réponse était presque toujours celle qu'entre toutes elles désiraient entendre, les clientes se retiraient enchantées de la consultation et ne manquaient point de recommander la sage prophétesse à leurs amies et connaissances.

Mais la vieille ne faisait point que prédire l'avenir.

Elle vendait aussi des pâtes et des onguents pour entretenir et conserver la beauté et ce à des prix qui certes n'étaient pas doux. Mais les grandes et riches dames payaient sans marchander, ne trouvant rien de trop cher qui pût rehausser leur extérieur et perpétuer leur jeunesse.

La sorcière avait encore des remèdes pour toutes les maladies possibles, des philtres, qui ramenaient les amants infidèles aux pieds de leurs Arianes éplorées.

Enfin, elle pratiquait des envoûtements et des conjurations

ayant pour résultat de vieillir ou de défigurer une rivale importune.

Inutile de dire que ces différentes spécialités rapportaient gros à la Sybille espagnole en passe de faire une brillante fortune.

La nuit était assez avancée, déjà, lorsqu'une jeune et jolie dame descendit d'une voiture de louage, arrêtée rue de Clichy, donna au cocher l'ordre d'attendre, et se dirigea d'un pas alerte vers la maison de la tireuse de cartes.

Elle avait le visage protégé par un voile épais. Ses mains tremblaient en tirant la sonnette du mystérieux logis.

Il se passa un certain temps avant que la porte ne s'ouvrît.

La sorcière d'Andorre avait pour principe de faire attendre es clients, afin d'accroitre encore leur impatience et de stimuler état nerveux sur lequel se basaient surtout ses spéculations.

Enfin, un pas traînant se fit entendre à l'intérieur. La porte 'ouvrit et la tireuse de cartes, élevant une lampe de la main auche, se dressa devant la tremblante visiteuse.

— Je désirerais parler à la Sybille espagnole, dit la jeune fille.

— Elle se trouve devant vous, répondit la vieille, d'une voix creuse. Veuillez entrer, mademoiselle.

La jeune fille entra et fut conduite par la chiromancienne dans une place du rez-de-chaussée, ornée d'une façon bizarre.

Les croisées en étaient cachées par d'épais rideaux noirs et les murailles tendues d'étoffe rouge-sang.

Dans un des angles se trouvait une grande cheminée, dans laquelle était pendu un chaudron de cuivre.

Un gros chat noir, couché dans l'âtre, fixa sur l'inconnue ses yeux verts, brillants d'un feu étrange. Mais d'autres animaux, encore, composaient la société intime de la prophétesse. Elle avait emmené, avec elle, du fond des Pyrénées un renard, tapi dans un autre coin de la chambre et qui se serait élancé sur la visiteuse, sans la chaîne de métal qui le retenait.

Dans le troisième angle se dressaient des squelettes et s'amon

claient des crânes desséchés. De gros rats noirs folâtraient autour des ossements, les rongeant de leurs dents aigues ou se cachant dans les crânes qui leur servaient de refuges.

C'était un spectacle vraiment hideux et de nature à inspirer l'effroi aux âmes les plus intrépides.

Dans le quatrième angle se tenait une figure de cire, si habilement et si artistiquement exécutée, qu'au premier aspect on n'eût pu la discerner d'une créature vivante.

Elle représentait une jeune et belle femme, portant au cou une ligne sanglante. En lui voyant un couteau à la main, on avait l'impression qu'elle venait justement d'essayer de se couper la gorge.

Sur le sol, et un peu partout, étaient jetés, pêle-mêle, de gros livres, à épaisses couvertures de cuir et à fermoir de cuivre ou d'acier, des armes anciennes, des vêtements tâchés de sang.

Etant donné ces détails, nos lecteurs pourront se faire une idée de l'impression subie par les clients de la sorcière, en pénétrant, pour la première fois, dans son laboratoire.

L'aspect de la maîtresse du lieu n'était point faite pour atténuer ce sentiment de secrète terreur. Son visage jaune et ridé, dont la bouche, démeublée de ses dents, s'entr'ouvrait en un rictus menaçant, était encadré de mèches de cheveux gris, épars ou entremêlés.

Son long corps, d'une incroyable maigreur, était drapé d'une espèce de sac gris.

Elle s'appuyait sur un bâton, à crosse recourbée, tout taillé de mystérieux hiéroglyphes.

Son front, vaste et bombé, était couronné d'un diadème formé de débris humains.

A l'aspect de toutes ces horreurs, la jeune fille s'arrêta, hésitante, sur le seuil.

La sorcière d'Andorre se dirigea, en boitant, vers la cheminée, devant laquelle elle s'assit sur un escabeau à trois pieds.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle de sa voix sinistre.

— Je désire vous adresser quelques questions, répondit la jeune fille. Et, j'espère que vous me direz la vérité, dut-elle m'annoncer malheur.

— Personne ne devrait chercher à soulever le voile de la vérité, dit sententieusement la prophétesse, et bienfaisants sont les dieux qui ont borné la vue humaine au seul présent. L'avenir réserve presque à tout le monde d'effrayantes surprises, des coups amers de la destinée, des déceptions, des maladies ou la mort violente ! Mais qu'il soit fait comme vous le voulez, mon enfant. Veuillez approcher, je vous prie et me tendre la main.

La jeune fille obéit, mais avec répugnance, lentement et hésitant toujours.

Lorsqu'elle eut confié sa main à la hideuse vieille, un frisson glacial lui courut dans tout le corps.

Cependant la sorcière s'était absorbée dans l'étude de cette main blanche et fine.

— Que veut dire ceci ? murmura-t-elle. Je vois dans votre main que vous êtes mariée et cela sans l'être. Que vous aimez tendrement votre époux et ne pouvez lui appartenir. Et tenez, ici, cette grande ligne qui se divise, vers le bas en tant d'autres lignes secondaires et se termine en une courbe aigüe, tout près du pouce... Elle ne présage rien de bon. Jeune fille, vous feriez mieux de ne point m'en demander davantage.

— Que présage cela ? Parlez, je veux le savoir.

— Une mort prochaine ! répondit la sorcière d'une voi sourde, et comme à regret.

La jeune fille pâlit.

— Grand Dieu ! murmura-t-elle... Quel malheur pour mon pauvre père ! Quel coup pour l'officier que j'aime de toutes les forces de mon âme !

Elle poussa un profond soupir.

Puis, au bout d'un instant.

— Je voudrais savoir de toi, sorcière de la vallée d'Andorre, reprit-elle en raffermissant sa voix, je voudrais savoir si le malheureux capitaine Dreyfus, qui languit sur l'Ile du Diable, recouvrera jamais sa liberté. Si son innocence reluira au grand jour et si le comte Esterhazy sera enfin démasqué.

La vieille lança vivement un regard de côté sur la jeune visiteuse.

— Ce sont là trois questions distinctes, fit-elle observer, et la Sibylle espagnole ne répond jamais qu'à une à la fois. Cependant, je veux bien interroger aujourd'hui le Destin, pour ce qui concerne le capitaine Dreyfus.

Elle se leva et, faisant signe à la jeune fille de la suivre, pénétra dans une pièce adjacente, plongée dans les plus profondes ténèbres.

— Avant que je ne réponde à votre question, dit alors la sorcière, il faut que vous me disiez votre nom. Car je dois m'assurer si vous n'êtes point une espionne, envoyée vers moi par la police, pour me compromettre dans la cause du traître Dreyfus.

— Je me nomme Louise Caillot, répondit la fière jeune fille et, sans y prendre garde, elle ajouta : je suis la fiancée du colonel Picquart. Vous comprendrez donc que la cause du malheureux Dreyfus m'aille si fort à cœur.

La vieille laissa échapper un cri, où sonnait un vague accent de colère et de vengeance.

— Louise Caillot ! N'est-ce point vous et votre père qui avez été attaqués, dans les Pyrénées, par le bandit Diégo Gomez et n'est-ce point dans le combat qui en est résulté, que Gomez a été tué ?

— Oui, c'est bien cela, répondit Louise, stupéfaite de ce que la tireuse de cartes connut si bien un fait qui avait été tenu secret. Mais ce n'est ni mon père, ni moi qui avons tué Diégo

Gomez. C'est l'épée du major comte Esterhazy qui lui a troué la poitrine.

— Esterhazy! murmura la vieille. Oui, je sais cela, aussi!

Sa main chercha et trouva dans l'ombre un bouton sur lequel elle appuya.

Soudain, sur l'une des murailles, devenue transparentes et qui s'éclaira faiblement, un tableau étrange apparut aux regards de la jeune fille.

Louise aperçut, comme à travers un léger brouillard, la configuration bien connue de l'Ile du Diable.

Sur un bloc de rocher, dominant la mer, elle découvrit un cercueil, peint en noir, et dans ce cercueil, un corps d'homme couché.

Aussitôt, son imagination surexcitée lui fit persuader que ce cadavre devait être celui de l'infortuné capitaine.

Vivement émue, elle fit un pas en arrière.

— Ainsi, s'écria-t-elle, en se tordant les mains, ce martyr du siècle, cette noble victime de l'ignorance et de la perversité humaine ne pourra jamais démontrer son innocence? Et son cadavre sera précipité à la mer du haut de ce rocher?

— Il m'est impossible de vous répondre à ce sujet, dit l sorcière. Je ne puis que rendre visible à vos yeux ce que l'Esprit me fait voir.

— Et la destinée du colonel Picquart? demanda Louise en tremblant. Et celle d'Emile Zola?

Le tableau disparut pour faire place à une nouvelle image, celle d'un cachot souterrain, divisé en deux cellules par un mur de pierre.

Dans ce cachot, Louise découvrit deux hommes, qu'elle reconnut aussitôt.

C'étaient le colonel Picquart et Emile Zola, des fers aux mains, vieillis avant l'âge et courbés par la souffrance.

— C'est donc ainsi ainsi que le peuple français récompense

les hommes nobles et généreux qui veulent lui faire connaître la vérité ? s'écria-t-elle en gémissant. Ah! quel épouvantable vision !

— Désirez-vous encore connaître le sort du major-comt Esterhazy ? demanda la sorcière.

— Oui, répondit Louise.

La seconde image disparut et une troisième prit sa place.

Elle représentait Esterhazy, monté sur un magnifique cheval et traversant, en triomphateur, les rues de Paris, acclamé et entouré par une foule enthousiaste.

Dans les airs, au-dessus de sa tête, brillait une couronne de feu, la couronne de France.

— Un second Napoléon Bonaparte! s'écria railleusement la sorcière d'Andorre.

— Non, un second Boulanger, répliqua Louise Caillot, qui ne put se contenir plus longtemps. Ah ! je vois bien maintenant que tout ceci est pure illusion et misérable jonglerie! La France disparaîtra de la surface du monde avant qu'on ne décerne les honneurs impériaux à un pareil misérable!

La Sybille haussa les épaules, dans l'ombre.

— Je vous ai montré ce que je pouvais. Mais toute science, même la mienne a des bornes.

Et, sans plus de cérémonie, elle repoussa Louise dans la pièce où elle l'avait introduite d'abord.

La jeune fille lui remit, sans compter, quelques pièces d'or, convaincue qu'elle avait eu affaire avec une effrontée menteuse, agissant dans l'intérêt des ennemis de Dreyfus et ayant combiné de longue date ses fantasmagorie en prévision de consultations analogues à la sienne.

La sorcière d'Andorre la vit s'éloigner avec un rire moqueur.

— Ce m'a été une bonne inspiration, dit-elle, que de faire exécuter cette série de tableaux fondants. Car ce Dreyfus occupe tant les esprits, que tout le monde grille de savoir ce qu'il en



Va-t-en, misérable !

adviendra. Ce qu'il en advient pour moi, c'est de l'or en barre, car jamais cette petite représentation n'a râté son effet. Le monde est si stupide ! En ce moment, il n'est si mince ouvrier qui ne se demande avec anxiété si ce Dreyfus est innocent ou coupable. Comme si ça pouvait leur faire quelque chose ? Il doit périr et il périra. Dût le Seigneur lui-même descendre du Ciel pour témoigner de son innocence, ses ennemis ne le laisseront point sortir de l'Ile du Diable, sinon mort et embaumé !

CLXXII

Prison de femmes

Soudain un nouveau coup de sonnette retentit.

Après s'être assise pendant quelques minutes, la sorcière alla nonchalemment rouvrir sa porte.

Cette fois, encore, c'était une jeune et jolie dame qui venait la visiter.

La Sibylle la fit aussitôt passer daus le laboratoire, décrit précédemment.

— Ma bonne mère, dit la nocturne visiteuse, qui n'était autre que Paulowna, l'heureuse épouse du vicomte de Ribès, j'ai recours à vous, sans croire beaucoup aux révélation du destin. Mais ce qui m'amène me tient si vivement à cœur ! Il vous faut savoir que, toute petite, j'ai été enlevée à ma mère et que jusqu'à ce jour, toutes les recherches faites pour la retrouver sont demeurées infructueuses. Pourriez-vous me dire si je la reverrai encore jamais ?

La vieille hocha affirmativement la tête.

— Je crois que le génie familier qui m'inspire voudra bien me répondre à ce sujet, dit-elle. Veuillez prendre cette coupe, que vous voyez là, et répandre sur la plaque du fourneau, le marc de café qui s'y trouve contenu.

Paulowna obéit à ces prescriptions, mais avant que la devineresse eut pu déméler quelque chose dans les figures géométriques, formées par le marc de café, on sonna pour la troisième fois à la porte de la rue et si violemment que, contre sa coutume, la sorcière d'Andorre crut ne point faire attendre un visiteur si utoritaire.

Après avoir prié Paulowna de passer dans la piece contigue, elle alla ouvrir en boitant.

Une dame, d'un certain âge, déjà, et richement vêtue, quoique d'habits de deuil, pénétra vivement dans le couloir.

— Je suis la femme de monsieur La Brière, le Préfet de olice, dit-elle à l'oreille de la sorcière. On m'a si fortement anté votre science devinatoire que je veux la mettre à l'épreuve. Depuis de nombreuses annés je cherche quelqu'un qui me tient vivement au cœur... Mais je vous dirai la vérité tout entière... Il s'agit de mon enfant, d'une fille née d'un premier mariage qui m'a été volée... Pourriez-vous m'apprendre si je reverrai encore jamais cette enfant, qui doit être maintenant une jeune emme et peut-être celle de quelque homme de bien ?

— La Sibylle espagnole ne saurait se dérober aux questions d'une aussi puissante dame que l'épouse du Préfet de police, répondit la sorcière, d'un ton affable. Attendez-moi un instant ici, madame, et je ferai en sorte de vous faire apparaître l'image de celle que vous cherchez.

— Ah ! si vous pouviez faire cela, s'écria la pauvre mère, je vous en récompenserai richement. Mais je ne puis croire à une si étonnante merveille! Vous seriez donc bien véritablement investie d'une puissance surnaturelle ?

— Madame jugera si je me suis vantée, répondit modestement la vieille. Je ne suis point une trompeuse et j'ose dire que je mérite la réputation qu'on m'a faite à Paris. Vous verrez les traits de votre fille, où je suis qu'une indigne élève dans mon art divin.

Elle disparut dans la chambre voisine et la tremblante madame La Brière l'entendit, pendant quelques minutes faire à haute voix ses conjurations.

Enfin, la porte se rouvrit et la sorcière cria :

— Entrez madame, l'évocation va commencer.

D'épaisses ténèbres entouraient la femme du Préfet de police, placée par la tireuse de cartes au milieu de la chambre.

La sorcière avait déposé une petite écuelle de métal, aux pieds de la visiteuse.

Elle y jeta une certaine poudre, à laquelle elle mit le feu. Aussitôt, l'appartement se remplit d'une vapeur grise.

Cependant la Sybille espagnole s'était jetée sur le parquet poussant des clameurs confuses et se démenant, comme secouée par de violentes convulsions.

Sans doute, l'Esprit s'était emparé d'elle et bientôt elle pourrait parler.

En effet, elle se souleva sur les genoux, leva les bras en l'air et cria d'un ton de conjuration :

— Si Dieu permet que cette femme retrouve son enfant, que l'image de cette enfant apparaisse donc à sa mère !

Il s'ensuivit un coup tellement violent que toute la maison en trembla.

La cloison sur laquelle étaient attachés les yeux de Mme La Brière avait disparu et, à sa place, s'offrait un vert rideau de feuillage, sur lequel devint de plus en plus claire et saillante la silhouette d'une jeune et belle femme.

— Natalka ! cria l'épouse du Préfet de police. Ma Natalka ! Oui, c'est bien toi. Ah ! si tu n'étais point qu'une vision

fugitive ! Si tu te transformais en une créature de chair et de sang, mon sang et ma chair, à moi, comme je te presserai contre ma poitrine et te couvrirais de baisers !

Mais, à ces paroles, l'image parut prendre vie.

— Mère ! cria une voix pure. Mère, c'est bien moi, c'est ta Natalka !

Avant que la Sorcière n'eut pu songer à s'y opposer, Paulowna avait volé dans les bras de la malheureuse mère et l'étreignait avec tendresse.

Toutes deux se tenaient passionnément enlacées. Leurs yeux laissaient échapper des torrents de larmes, et il se passa quelques minutes avant que la parole revint à ces deux créatures si rudement et si longtemps éprouvées par le sort.

— Ce n'est pas comme cela que j'avais conçu la chose ! murmurait à part soi la Sybille. Mais qu'importe. Je saurai bien faire tourner cette reconnaissance à mon profit. Elles me couvriront d'or pour les avoir rapprochées si à propos.

Cependant, Mme La Brière s'était évanouie dans les bras de sa fille.

Paulowna la porta plutôt qu'elle ne la conduisit, dans la chambre voisine ou elle la déposa sur un sofa.

Puis, se laissant aller à ses pieds, elle lui baisa ses belles mains blanches en les arrosant de joyeuses larmes.

— Réunies, enfin ! dit-elle en sanglottant. Enfin, petite mère chérie, nous nous sommes retrouvées ! Maintenant, aucune puissance, au monde, ne pourrait plus nous désunir. Nous ne nous quitterons plus. Ah ! quelle joie, quelle félicité inespérée et inconnue, de baiser les mains de sa mère, de sa mère adorée !

— Il nous arrachera encore, l'une de l'autre ! gémit Mme La Brière, qui était revenue à elle et dont la voix s'éteignit dans les pleurs. Il ne me permettra point ce bonheur céleste !

— De qui parlez-vous, ma mère ?

— De celui qui a empoisonné mon existence tout entière, répondit en frissonnant la malheureuse femme.

— De votre second mari ?

— Oui, du Préfet de police !

— Ne crains rien de ce côté là ! s'écria vaillamment Paulowna. Je ne te laisserai point arracher de mes bras, car maintenant, ma mère, j'ai un protecteur assez fort et assez courageux pou défier toute tyrannie. Je suis mariée, ma mère, et mon époux est l'homme le meilleur qui soit au monde. Mon mari, le vicomte Emile de Ribès fera bien en sorte de déjouer les sombres trames que pourrait vouloir mettre en œuvre le Préfet de police.

— Ah ! tu ne connais point cet homme redoutable, répondi la malheureuse mère. Il est capable de tout, même d'un crime Mais qu'est cela ? poursuivit-elle avec angoisse. Grand Dieu ! On heurte à la porte d'entrée. On essaie de la forcer. Cette voix rude qui s'élève dans la rue, cette voix c'est la sienne ! Il m'a suivie et il va nous surprendre ici !

La sorcière d'Andorre, atterrée, restait muette.

En effet, on heurtait avec violence à la porte et comme el' ne s'empressait point d'aller ouvrir, une voix impérieuse s'était fait entendre au dehors, criant d'un ton de commandement.

— Enfoncez la porte ! Je veux savoir ce qui passe ici ! Cette femme me rendra compte de ses manigances.

Avant que la Sybille n'eut pu quitter la chambre, la port s'était ouverte et le préfet de police se dressait sur le seuil.

Il était enveloppé dans un grand manteau, et portait enfonc sur les yeux, un chapeau aux larges bords.

Ses yeux flamboyèrent de rage en se fixant sur les deux malheureuses femmes, étroitement embrassées.

— C'est donc ici que je devais vous retrouver ? cria-t-il, à son épouse terrifiée. Ici, et en compagnie de cette jeune femme, qui a eu l'imprudence de se dresser déjà sur mon chemin ?

— C'est mon enfant, c'est ma fille ! cria la pauvre mère, d'une d'une voix ferme, contrastant avec la pâleur de son front.

Et elle s'était redressée, comme pour faire à Paulowna un rempart de son corps.

— Votre fille ! s'écria La Brière. Cette créature est une tâche, faite à mon nom. Son père n'est autre que le trop célèbre bandit russe, Mirowitch, condamné comme faussaire et déporté sur l'Ile du Diable.

— Fille d'un bandit ? Oui, d'un bandit patriote, répliqua avec énergie la fière polonaise. D'un bandit que j'ai aimé de toutes les forces de mon jeune cœur, que je n'ai jamais cessé d'aimer. Et si j'embrasse cet enfant avec orgueil, c'est parce qu'elle est la fille de l'homme que vous insultez.

— Et voilà ce que vous osez me dire en face, cria le Préfet avec colère. Sur ma parole, vous seriez capable de dire à tout Paris que vous m'avez lâchement trompé, que votre vertu et votre pureté n'étaient qu'un masque, et que si vous m'avez épousé, c'est dans l'espoir que je serai un père pour cette misérable batarde !

— Oui, je le déclarerai au monde entier, répondit la noble Catherine. Je dirai à tous que j'aime cette enfant plus que la vie ! Regarde, homme sans pitié, comme elle est jolie, comme elle est gracieuse ! Non, il ne lui sied point de baisser les yeux devant toi et de rougir en ta présence. Un homme haut placé ne l'a-t-il point jugée digne de porter son nom et de lui partager sa fortune ? Ma fille Natalka, ou Paulowna, comme elle s'appelle maintenant, est l'épouse du vicomte de Ribès et je te conseille de ne rien faire contre elle, de t'abstenir de toute violenc comme de toute insulte. Son mari saurait bien en tirer vengeance !

— Vengeance ! Je ne crains personne, moi, le Préfet de police de Paris.

— En cette qualité, tu as mission d'empêcher les crimes mais sans avoir le droit d'en commettre. Et c'en serait un, criant

vengeance au Ciel et appelant sur toi les malédictions des hommes, que de chercher encore à me séparer de mon enfant.

— Assez, madame, interrompit rudement La Brière. Je sais le moyen de vous contraindre au silence. Dites-moi, continua-t-il, en se rapprochant de la malheureuse femme, soudain redevenue tremblante, ayez la bonté de m'apprendre qui a volé, dans un des tiroirs de mon secrétaire, certain portefeuille rouge que j'y tenais renfermé? Ce portefeuille, sachez-le, contient d'importants secrets, intéressant tout autant le Gouvernement français que moi-même.

Madame La Brière chancela.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle. Le portefeuille rouge! Ah! pourquoi me suis-je laissé entraîner sur cette pente fatale? Mais ce que j'ai fait, c'était pour retrouver ma fille, mon enfant.

— Vous reconnaissez donc le vol, madame?

— Je ne puis le nier.

— Vous ne nierez pas non plus que, cette nuit, même, avant de retourner chez vous, vous vous êtes rendu au Pont des Arts, pour y attendre quelqu'un qui ne s'est pas montré?

— Ce que vous dites est la vérité! murmura la malheureuse femme.

— Apprenez-moi donc quelle est la personne qui vous a incitée au vol de ce portefeuille rouge?

— Un homme, autrefois à votre service, répondit Catherine, en sanglottant. Je l'ai bien reconnu, sans en avoir l'air. Il s'appelle Pitou.

— Pitou! Ce misérable avait projetté ma ruine, au moyen des pièces contenues dans mon portefeuille!

— Pardonnez-moi! cria Mme La Brière en se jetant à genoux, devant son mari. Je vous rendrai le portefeuille dérobé par moi. Je l'ai caché dans ma chambre, sous des vêtements. Oui, je suis coupable... Punissez-moi, pour cette action... Tournez toute votre violence contre moi... Mais ne me séparez point de mon enfant

Pour toute réponse, le Préfet de police courut à la porte d'où il cria :

— Entrez, messieurs, entrez ! La voleuse de mon portefeuille rouge est trouvée. La voilà devant vous. Arrêtez-la et conduisez-la en prison.

Un instant, les deux femmes restèrent comme écrasées.

Mme La Brière, surtout, que cet ordre barbare concernait, ne pouvait en croire ses oreilles.

Quoi ! Cet homme cruel, dont la tyrannie avait pesé sur sa vie entière, voulait maintenant pousser la vengeance à son dernier point d'imprudente frénésie ?

Il avait résolu de la déshonorer, de la flétrir publiquement ?

Elle se redressa, avec un cri déchirant.

Les agents secrets, que le Préfet de police avait amenés avec lui, se rapprochèrent d'elle, non sans hésitation.

Il leur semblait étrange et presque criminel d'exécuter l'ordre de cet époux, envoyant en prison sa propre femme.

Paulowna avait couru auprès de sa mère et l'entourait de ses bras.

— Je ne permettrai point que pareille chose ait lieu, s'écria-t-elle avec indignation. Comment pouvez-vous avoir songé, Monsieur, a envoyer en prison, la femme qui vous a consacré la plus grande partie de son existence ? Comment avez-vous pu décider de l'enfermer à Saint Lazare avec les voleuses et les prostituées de Paris ? Ne craignez-vous pas d'être montré au doigt par tout Paris, pour avoir mis au pilori l'honneur de votre propre nom ? Avez-vous pu croire, surtout, que je me laisserai encore séparer de ma mère ? Non, monsieur, avant cela vous m'auriez déchirée en lambeaux !

— On ne vous séparera pas de votre digne mère, repondit le Préfet d'un ton d'atroce raillerie. Vous l'accompagnerez à Saint Lazare.

— Qu'avez-vous dit ? De quel droit porteriez-vous sur moi

main ? Est-ce que vous pourriez invoquer un seul méfait à ma charge ?

— Depuis longtemps votre nom est inscrit dans le livre vert de la police parisienne, dit La Brière en riant. Vous savez bien, e livre vert, où l'on note celles qui mènent une vie infâme et avec lesquelles la police a souvent maille à partir.

Paulowna lança au scélérat un regard foudroyant.

— Le vicomte de Ribès, mon époux, vous demandera compte de cet outrage ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante et dirigeant vers le Préfet de police, impassible, un bras menaçant.

— Qu'il y vienne ! ricana La Brière. Le vicomte n'aura garde d'oublier qu'un homme d'honneur ne se commet pas avec quelqu'un qui, récemment, encore, frayait avec les transportés de l'Ile du Diable. Mais coupons court à cette discussion inutile. Messieurs, faites votre devoir ! Menez ces deux créatures à Saint Lazare et oubliez que vous avez à faire, en ce moment, à l'épouse du Préfet de police. Traîtez là comme n'importe quelle malheureuse qui a contrevenu aux lois. Ne voyez en elle qu'une voleuse et en sa fille qu'une complice.

En entendant ces effroyables paroles, Madame La Brière poussa un cri déchirant et retomba, évanouie, dans les bras de Paulowna.

Mais ne Préfet semblait ne plus s'inquiéter d'elle

Il lui tourna le dos et son regard méchant tomba sur la sorcière d'Andorre qui, tremblant de tous ses membres, s'était refugiée dans un coin de la chambre.

— Par la même occasion, je m'en vais compter avec toi, gronda-t-il. Mes agents m'ont éclairé depuis longtemps sur tes trompeuses manigances. Tu n'es venue à Paris que pour extraire de l'argent aux imbéciles qui croient à ta soi-disant science de l'avenir, à tes médecines et à tes charmes. Dire la bonne aventure et vendre des philtres sont des délits autrement punis en France qu'en Espagne. Mais je sais aussi que ton

métier de cartomancienne n'est qu'une simple enseigne, cachant ton métier véritable. Tu n'es qu'une proxénète qu'attend la prison.

La vieille murmura quelques paroles inintelligibles, dans le but, probablement de se justifier.

— Mettez les poucettes à cette mégère, dit le Préfet de police, et menez la également à Saint Lazare. Elle y pourra prédire un sort heureux aux voleuses et aux prostituées qui y fraternisent derrière les verroux.

— Non, Préfet La Brière, cria la Sybille d'une voix rauque. C'est à toi même, que je prédirai l'avenir et ce que je t'aurai annoncer se réalisera de point en point.

Elle étendit ses bras maigres et osseux et de sa béquille indiqua le ciel.

— Aussi vrai que le ciel s'étend sur nos têtes, poursuivait-elle d'un ton d'implacable menace, aussi vrai que nous serons tous jugés, un jour par un même et seul justicier, avant huit jours d'ici, tu auras perdu la vie ! Prends garde, La Brière ! Je vois ruisseler ton sang à flot ! Je vois deux cadavres étendus devant moi, quatre cercueils ! Prends garde ! Tu n'échapperas point à tou destin... Ton nom sera maudit et on ne parlera plus de toi qu'avec horreur. Tu ne sera point déposé dans une tombe chrétienne et aucune messe ne sera dite pour le repos de ton âme. Assassin, tu sera tué toi-même !

La Brière se troubla.

Un frisson glacé lui courut par tout le corps.

En vain essaya-t-il de cacher la terreur qui s'était emparée de lui à cette sinistre prédiction.

En vain, feignit-il de ricaner avec dédain.

— Vile trompeuse ! répondit-il. Crois-tu pouvoir m'effrayer par tes jongleries ? A Saint Lazare, la Sybille ! En prison, avec sa digne sequelle. Aujourd'hui, encore, je donnerais de nouveaux ordres à [illegible] sujet. On en aura vite fini de toi. Tu seras

envoyée à la Nouvelle Calédonie on à la Guyane française. Et maintenant, hors de mes yeux !

Un des agents secrets sortit pour requisitionner dans les environs quelque voiture de louage fermée, car Mme La Brière n'était point en état de marcher.

Il fallut la transporter, toujours évanouie, dans le fiacre.

Paulowna marchait à côté de sa mère.

Elle ne repandait plus de larmes et son pâle visage reflétait une sombre et inflexible résolution.

Derrière elle marchait la sorcière d'Andorre, à laquelle on avait lié les mains sur le dos.

Mais elle ne tremblait plus maintenant.

Un rire moqueur crispait sa bouche édentée et lorsqu'on l'eut poussée à son tour dans le fiacre, elle poussa sa tête par la portière pour crier d'une voix forte au Préfet de police.

— Huit jours ! Songes-y bien, orgueilleux Préfet de police. Huit jours, sont un terme bien rapproché. Déjà tu t'es rapproché de plusieurs pas de la tombe. Avant huit jours d'ici, tu y rouleras sanglant !

La Brière fit un signe, et la voiture fermée prit au galop le chemin de Saint Lazare.

S'enveloppant de son manteau et rabattant son chapeau sur les yeux, le Préfet quitta, à son tour, la demeure de la Sybille.

— Maintenant, je puis être tranquille, murmura-t-il... J'ai débarrassé mon chemin de tout ce qui pouvait porter atteinte au nom que je porte. Ma femme et sa fille, ou bien mourront de honte et de douleur dans leur prison, ou bien seront déportées. La tireuse de cartes, elle aussi, paiera de longues années de captivité la connaissance qu'elle a de mon secret...

Pour ce qui concerne Pitou, l'homme auquel je l'ai recommandé s'est engagé à fermer à jamais la bouche au dangereux bossu qui a eu l'imprudence de retourner dans le bouge, occupé naguère par le vieux Salomon Bénas. Mais c'est étrange... Je

sens comme une force secrète qui me pousse vers ce logis isolé. J'irai... Il faut que je m'assure que mon émissaire a tenu parole.

La Brière prit le chemin menant à la demeure de l'usurier.

Il en était encore à quelque distance, lorsqu'il vit le ciel éclairé devant lui d'une lueur rouge.

En même temps il entendit crier de tous les côtés :

— Au feu ! Au feu ! Il brûle, rue Madonne.

Une foule nombreuse, se portait déjà vers les lieux du sinistre.

Le Préfet avisa un agent de police qui passait, et lui demanda.

-- Sait-on quelle est la maison qui brûle, dans la rue Madonne ?

— Oui, monsieur, répondit l'agent, qui ne reconnut point le Préfet. C'est celle de l'usurier Salomon Bénas, restée inoccupée depuis sa mort récente.

— A merveille ! murmura M. La Brière. Les flammes ont eu raison de l'infernal bossu

CLXXIII

Muette à jamais

Nous avons laissé Pitou dans la plus effroyable situation qu'on puisse se figurer.

Il se voyait entouré d'une mer de flammes.

La fumée, âcre et brûlante était sur le point de l'asphyxier.

Et, chose plus terrible encore, pour lui, que tout le reste, il avait la certitude d'avoir allumé lui même son propre bûcher!

Oui, Pitou, le rusé scélérat, le colosse de pénétration et de malice s'était pris dans le filet qu'il avait tendu pour un autre.

Comme une bête féroce en furie, le bossu se démenait dans la chambre en feu, essayant encore, et en vain, de faire sauter la serrure, de ses poings déjà en sang.

Efforts inutiles. Il semblait voué à une prochaine et implacable destruction.

Pitou se tordait les mains en gémissant.

Il tomba à genoux et recourut à la prière.

Oui, il priait, le misérable, en présence de la mort épouvantable à laquelle il se trouvait acculé.

Déjà sa barbe et ses cheveux étaient consumés par les flammes et son visage noir de fumée.

Ses mains étaient sans cesse occupées, à étouffer le feu qui toujours reprenait à ses vêtements.

Pendant que l'incendie s'étendait, la voix de la malheureuse Christine continuait à s'élever, reprochant au scélérat le crime dont lui même allait être victime et redoublant ses terreurs par ses sauvages et vengeresses imprécations.

— Tais-toi! cria Pitou. Tais-toi, ou je t'étrangle avant que la fumée ne t'asphyxie! Je ne veux point entendre parler de mourir... Je veux vivre, il faut que je vive, pour me venger! Mille diables! Il doit cependant y avoir moyen de sortir d'ici.

Comme un insensé, il frappait du pied le parquet,

Soudain il s'arrêta, en entendant sonner le creux.

Son talon avait rencontré un ressort et, devant lui, s'ouvrit une trappe.

Par la large ouverture, Pitou entrevit un étroit escalier.

Le bossu s'y précipita avec un cri de délirante joie.

L'escalier menait à un caveau, ignoré, de la singulière habitation.

Salomon Bénas, dont la maison abritait tant de bien volé, avait multiplié chez lui, les issues secrètes, afin de pouvoir toujours échapper personnellement à une descente de police.

Et, cachottier, comme il l'était, il n'avait pas même confié à son fils les mystères de son « home. »

— Sauvé ! s'écria Pitou. Cette fois, mon La Brière, tu auras manqué ton coup ! Tu croyais avoir pris le renard à ton piège, mais il y a échappé. Ah ! ah ! ah ! Ce n'est pas encore aujourd'hui, Pitou, que ta dernière heure aura sonné et il y aura toujours des beaux jours pour la France ! J'ai d'ailleurs à accomplir trop de choses d'importance ici-bas, pour me laisser sitôt donner ma démission de vivre.

Tout en se criant à lui-même ces mots avec une jubilation triomphante, l'affreux bossu descendait rapidement les marches de l'escalier secret.

L'exécrable scélérat, cela va sans dire, n'eut point un regard pour la lamentable victime qu'il avait dévouée au feu.

— Sauve-moi aussi ! lui cria la pauvre Christine. Aies pitié de moi, puisque le Ciel te vient en aide.

Désespérément, elle cherchait à rompre les liens au moyen desquels Pitou lui avait maintenu les membres.

Avec l'espoir de la délivrance avait reparu l'indestructible instinct de la conservation.

Mais le hideux bossu ne répondit à ses cris que par un rire de démon.

Un instant après, il avait disparu.

Et une fois dans la cave, il ne lui fut point difficile de gagner la rue.

. . . .

Une masse compacte de monde s'était formée pour ne rien perdre du spectacle offert à leurs yeux par l'incendie.

Les flammes, qui s'étaient frayé passage à travers le toit

projettaient leurs rouges et sinistres reflets sur toute la rue Madonne.

Le Préfet de police, La Brière, se trouvait aussi au nombre des curieux.

Avec une joie infernale il avait pu constater que le signal d'alarme avait été donné trop tard.

Aucune pompe ne se trouvait encore sur le lieu du sinistre.

Avec impatience il attendait le moment où le vieux bâtiment s'écroulerait, ensevelissant sous ses ruines l'homme dont il avait voulu débarrasser son chemin.

Mais soudain, une voix s'écria, dans la foule.

— Est-on certain, du moins, qu'il ne se trouve aucun être vivant dans la maison du Juif ?

Un homme, de taille élevée et le visage terminé par une longue barbe grise, s'avança, regardant avec attention, la maison en flamme.

C'était Degouves.

Nous savons comment il était rentré depuis peu à Paris avec Mathieu Dreyfus, Alice Terry et Edith Mason.

Le hasard, seul, avait conduit ses pas sur le lieu du sinistre.

A haute voix, il renouvela sa question.

Mais de toue les côtés, à la fois, lui parvinrent les mêmes réponses :

« La vieille barraque était inhabitée, depuis longtemps... Et il n'était que juste qu'elle devint la proie des flammes... C'était là qu'habitait, de son vivant, le vieux Juif Salomon Bénas, un misérable, un scélérat, chargé de tous les crimes !... Ce devait être le Ciel lui même qui se chargeait de faire disparaître de la terre, les dernières traces de l'usurier maudit ».

Degouves ne répondit point.

Il regardait avec anxiété vers le haut de la maison en feu où il lui avait semblé avoir vu remuer quelque chose.

N'était-ce point un bras nu, qui se dressait vers le Ciel ?

N'était-ce point une main humaine, qui s'agitait en signe de détresse ?

Grand Dieu !

C'était bien une figure humaine qui se montrait là haut, luttant contre la mort.

Une femme, dont le corps maigre n'était plus qu'à moitié couvert de vêtements, était apparue au milieu des flammes.

— Des échelles ! cria Degouves d'une voix puissante, dominant les clameurs de la multitude. Des échelles ! Il y a quelqu'un sur le toit !

Ses paroles eurent un écho immédiat et en un instant plusieurs échelles arrivèrent.

Promptement on en eut ajouté deux, bout à bout, et dressées contre le mur de la maison en feu.

Mais qui oserait grimper sur le toit, où rugissait l'incendie menaçant les audacieux sauveteuses d'une mort presque inévitable?

Degouves se déclara prêt à le faire.

Il jeta bas redingotte et gilet et saisit une corde que lui tendait un des assistants.

De là haut s'éleva un déchirant au appel au secours.

Degouves mit le pied sur l'échelle.

Un bras se posa sur le sien, le retenant avec force.

— Est-ce que vous seriez assez insensé pour risquer ainsi votre vie ? lui demanda une voix sourde.

C'était M. La Brière qui lui parlait ainsi.

Degouves regarda le Préfet de police d'un air d'étonnement et répondit.

— Mais certainement. Est-ce que vous ne voyéz pas qu'il y a la haut quelqu'un en danger de périr? Peut-être y a-t-il encore moyen de la sauver. Est-ce que nous pouvons rester tranquillement ici et ne rien tenter pour lui porter secours ?

— Bah! Une mendiante, probablement et peut-être une

voleuse ! dit le Préfet inquiété par l'importune pensée de la pauvre femme sauvée et réveillant la façon dont Pitou devait déjà avoir péri dans les flammes.

— Une mendiante, une voleuse ! répéta Degouves, s'arrachant à son étreinte et commençant à gravir l'échelle. Vous oubliez monsieur, qu'en pareille situation, tous les hommes sont égaux et que nous n'avons point le droit de condamner lorsque nous avons le devoir de secourir.

— Allez au diable ! gronda La Brière, se détournant avec courroux. Philantrope rêveur, j'espère bien que toi aussi tu trouveras la mort dans ce brasier !

Mais Degouves n'entendit point ce charitable vœu.

Déjà il était arrivé au haut de l'échelle et avait mis le pied sur le toit en feu.

Les flammes et la fumée eurent beau lui barrer le passage et son pied manquer à tout moment de point d'appui, l'intrépide sauveteur ne se laissa arrêter par rien.

Bientôt il ne fut plus qu'à une dizaine de pas de Christine.

La malheureuse femme avait réussi au dernier moment, à s débarrasser de ses liens.

Sautant sur une vieille table et s'ancrant à une poutre, elle avait pu arriver sur le toit, déjà dépouillé d'une partie de ses tuiles, sautées à l'action du feu.

L'air frais qui lui arrivait du dehors, car il faisait du vent et on était en hiver, lui avait rendu de nouvelles forces et elle courait sans prendre garde au feu qui consumait ses haillons et lui occasionnait d'horribles brûlures.

Réunissant ses derniers efforts, elle était restée accrochée à sa poutre et suspendue au dessus de l'ardent brasier.

— Encore un instant, et j'arrive à votre secours. Vous serez sauvée ! lui cria Degouves.

Il défit rapidement la corde, qu'il s'était roulée autour de

ceinture et en jeta une extrémité à Christine qui, heureusement, put s'en saisir.

— Attachez-vous la corde sous les aisselles, cria Degouves.

Avec la force et la rapidité qui, en pareilles circonstances sont d'ailleurs décuplées, l'ex-écuyère obéit.

Un double nœud retint la corde solidement fixée autour du buste.

— Maintenant, courez du côté du toit où le feu n'est pas encore, continua Degouves d'une voix calme, et laissez vous tomber sans crainte. Dieu vous sera miséricordieux et au moment de vous voir sauvée ne vous abandonnera point.

Degouves jeta un de ses bras autour d'une poutre à moitié consumée, mais qu'il supposait pouvoir offrir une certaine résistance et cria de nouveau :

— Sautez, maintenant, et que Dieu soit avec vous !

Christine se laissa glisser.

Pendant quelques secondes elle resta suspendue entre la vie et la mort.

Mais la corde ne se rompit point et Degouves, grâce à son énergie et à son sang-froid ne perdit pas son équilibre.

Lentement il retourna à l'échelle, retenant d'un bras robuste, la corde à laquelle était suspendue la pauvre folie.

Lorsqu'il eut remis le pied sur le dernier échelon, il ramena doucement la corde vers lui, jusqu'à ce qu'il tint la jeune femme appuyée contre sa poitrine.

Il était temps, car elle avait perdu connaissance..

La foule fit entendre une immense acclamation.

Lorsque le noble sauveteur se retrouva dans la rue, toujours chargé de son précieux fardeau, il se vit entouré avec transport.

S'il eut laissé faire les curieux qui, passivement, avaient assisté à son hardi sauvetage, certes Degouves eut été porté en triomphe par eux,

Mais d'un geste plein d'autorité, notre ami écarta ses importuns admirateurs.

— Ne vous occupez pas de moi, dit-il, mais bien de cette femme qui a besoin de vos secours.

Lui même porta Christine vers une maison du voisinage.

— Un médecin, cria-t-il, alors. Vite, un médecin ! Il y a peut-être encore moyen de la sauver !

— Voici le médecin demandé ! répondit une voix mâle.

L'instant d'après, le docteur Burger se trouvait devant la malade.

Le Préfet de police, La Brière, lui aussi, avait pénétré dans la maison où Christine avait été transportée et il se tenait à son chevet, la regardant avec une sombre inquiétude.

Malheur à lui, si la malheureuse en revenait !

Que revélerait-elle, en revenant à la vie ?

Soudain, à son grand effroi, il vit l'inconnue rouvrir les yeux et remuer les lèvres, comme si elle eut voulu parler.

Le docteur Burger lui avait posé à la hâte des compresses sur la tête et était ockupé d'ouidre d'huile Joseph les brulûres de la malade.

— Elle veut parler, docteur, dit Degouves. Voyez à quels efforts elle se livre. Sans doute qu'elle va nous faire quelque grâve révélation.

— Oui, balbutia Christine, d'une voix mourante... Bien grâve... Dreyfus... ce n'est pas lui... pas lui... mais Esterhazy... La lettre... C'est moi qui...

Tout-à-coup, elle s'arrêta.

Son corps se mit à trembler, comme secoué par d'horribles convulsions... Son visage se contracta horriblement et des sons inarticulés s'échappèrent de ses lèvres larges ouvertes.

— Elle se meurt ! dit Degouves. Elle se meurt et je crains fort qu'elle n'emporte dans la tombe quelque précieux secret.

— Non, elle ne meurt pas, répondit le docteur Burger, avec

un triste accent d'autorité. Elle ne meurt pas, mais le temps qu'il lui reste à vivre équivaudra pour elle à mille morts! Elle sera paralysée et ne pourra plus désormais ni parler ni se mouvoir. Elle sera à la fois pour tous et pour elle-même, vivante et morte!

En ce moment, la civière envoyée du plus prochain bureau de police, arriva.

On souleva doucement Christine et on l'y déposa pour la transporter à l'Hôtel-Dieu, sur l'ordre du médecin qui maintenant y occupait un poste en vue.

Degouves et Burger quittèrent en même temps la maison hospitalière, mais le Préfet de police demeura sur le seuil, suivant la civière d'un regard sombre et cruel.

Puis, profondément troublé, encore, par les évènements qui s'étaient succédés en quelques heures à peine, il s'appuya contre une basse muraille, vis à vis de la maison en flamme.

— Voilà ce danger encore, heureusement écarté, murmura-t-il, en se parlant à lui-même. Le seul témoin qui aurait pu déposer de l'assassinat de Pitou est muet à jamais. Cette malheureuse, empêchée de parler et d'écrire, ne pourra jamais raconter ce qu'elle a pu voir dans la demeure de Salomon Bénas, avant qu'on y eut mis le feu.

Un bruit épouvantable sembla saluer ces paroles.

La maison de l'usurier venait de s'écrouler.

La Brière s'enveloppa de son manteau et se disposait à retourner à la Préfecture, lorsqu'il se sentit retenir par une main inconnue.

— Assassin! lui murmura à l'oreille une voix sifflante.

La Brière se retourna brusquement.

Mais presqu'aussitôt il recula avec épouvante.

Le visage railleur, et maintenant empreint d'une diabolique expression de vengeance, qu'il voyait se détacher de l'ombre, aux dernières lueurs de l'incendie était celui de Pitou

L'effroi paralysa tellement le Préfet de police qu'il ne songea pas même à fuir et écouta, immobile, les menaces de son ancien agent, pour lui ressuscité de la tombe.

— Tu pensais avoir débarrassé ton chemin de ma personne, puissant et loyal Préfet de la police parisienne, gronda le terrible bossu. Et tu t'étonnes de me retrouver encore au nombre des vivants ! C'est que le scélérat que tu avais envoyé pour me supprimer, a mal fait son office. Et il ne lui réussira point une seconde fois de me prendre sans vert. De cela, je te réponds bien. Pitou vit et mettra tout en œuvre pour te faire cheoir de la hauteur où tu t'étais élevé, sans la justifier ni par tes mérites, ni par tes services. Adieu, chez monsieur La Brière, nous nous reverrons encore. A bientôt.

Avec la rapidité d'un lézard, le bossu s'était esquivé pour se fondre dans la foule.

Chancelant sur ses jambes, comme un homme ivre, La Brière s'arracha de sa place.

Une voiture passait à vide. Il l'arrêta et se fit reconduire chez lui.

CLXXIV

Une femme qui ne veut pas survivre à son déshonneur

La plus vaste prison de femmes, de Paris, celle de Saint Lazare, est un de ces lieux sinistres, de la civilisation moderne, où l'humanité, remplie de honte, se voile la face.

Le proverbe qui prétend lorsqu'une femme se mêle de mal faire, elle est dix fois pire qu'un mauvais homme, reçoit là une vivante et désespérante application.

L'écume des femmes de Paris se rencontre à Saint Lazare, à son corps défendant, très certainement, mais d'une façon certaine.

Non seulement toutes les jolies pêcheresses, toutes les syrènes qui par leurs dangereux sourires ont ruiné et ruineront encore des millions d'hommes, toutes les aventurières, accourues à Paris pour y chercher fortune, mais encore d'autres et plus infâmes éléments, voleuses, bandites, infanticides, en un mot toutes les femmes déchues et tombées, par le vice ou par le crime, défilent tôt ou tard devant le personnel de Saint Lazare.

Elles y restent enfermées jusqu'à ce que la justice ait réussi à soulever les voiles sombres couvant la plupart de ces existences perdues.

Pour cela, il est nécessaire d'entretenir de nombreuses correspondances et de se livrer à de longnes enquêtes à l'étranger.

Il arrive qu'une délinquante reste détenue pendant plusieurs années à Saint Lazare avant d'être régulièrement jugée pour un crime ou un délit, commis à Paris, même.

La plupart de ces malheureuses, si elles n'ont point réussi à se faire acquitter, s'en vont faire leur temps dans des maisons pénitentiaires particulières.

Beaucoup sont envoyées à la Nouvelle Calédonie et un nombre plus restreint, assassines ou empoisonneuses, à la Guyane française, pour y mourir d'une mort lente et cachée.

Une grande lacune de cette prison, et qu'on ne peut assez réprouver, c'est qu'au lieu d'y être renfermées dans des cellules séparées, les prisonnières femmes s'y trouvent réunies tout le jour dans d'immenses salles de travail et, la nuit, parquées dans des dortoirs communs.

Quelle maladie est plus contagieuse, pourtant, que le vice.

Celui ou celle qu'elle atteint en est à jamais infecté !

Là les guérisons sont rares, presque impossibles.

Supposons une jeune fille séduite et qui, abandonnée par son amant, tue, en un transport de désespoir ou de folie, l'enfant qu'elle a mis au monde.

Le « crime » est découvert et la malheureuse enfermée à Saint Lazare.

Il est bien vrai qu'elle a enfreint la plus sainte loi imposée à l'humanité.

Le crime qu'elle a commis ne pourrait être assez sévèrement puni au point de vue religieux, comme au point de vue social.

Mais cette victime de l'amour trahi est-elle à jamais corrompue et gangrenée?

Elle ne l'est pas certainement avant d'avoir franchi les portes de Saint Lazare mais elle l'est devenue après avoir passé quelque temps dans cette université féminine du vice et de la démoralisation.

Tout ce qu'elle ignorait, encore, en fait de corruption humaine lui est dévoilé.

Son premier mouvement, au milieu de ses nouvelles et hideuses compagnes a été de s'écarter d'elles avec effroi, de se voiler la face, en entendant parler d'une faute, d'une honte ou d'un forfait, cyniquement avoué et glorifié.

Mais on l'a si longtemps et si cruellement raillée, honnie, bafouée, on lui a si habilement fait maudire sa simplicité et sa confiance passées, que son caractère s'est transformé, sa force d'âme a faibli, ses scrupules se sont évanouis et la puissance de l'exemple, le spectacle du vice, vainqueur de la honte et défiant le châtiment, ont fait leur œuvre.

Lentement, mais sûrement, elle est devenue l'écolière attentive et convaincue de ses maîtresses en perversité.

Et lorsque, sa peine purgée, elle sera rendue à la liberté, tenez pour certain qu'elle ne cherchera plus à trouver de

l'ouvrage, qu'hélas, on ne serait que trop tenté de lui refuser, en sachant d'où elle vient.

Pendant son séjour à la prisen primitive de Saint Lazare, elle a eu le temps de s'assimiler des secrets, qui lui permettront de viser à une existence moins assujetée, plus large et plus joyeuse.

Et à son tour, elle s'avancera d'un pas ferme dans la voie du crime et de l'infamie et de plus en plus sombrera dans la fauge des bas-fonds sociaux.

Tout cela, pourtant, serait évité, si l'on séparait au début les malheureuses échouée dans la sombre prison à la suite d'une faute d'une erreur, qui pourrait rester unique.

Etant donné ce qui précède, nous ne pouvons considérer St. Lazare que comme une école de malfaisance.

Et ce qui ressortira encore mieux d'une peinture adoucie, de ce qui se passe dans cet affreux et dangereux séjour.

. . . .

Les deux pauvres femmes qui, sur l'ordre du Préfet La Brière, avaient été conduites à Saint Lazare, se trouvent assise, dans le prétecioire commun, au moment où nous les y retrouvons.

Elles s'étaient retirées dans un coin de la vaste salle, n'osant lever les yeux, car partout ou tombait leur regard anxieux, il ne rencontrait que le rebut de la société, pendant qu'avec terreur elles étaient forcées d'entendre un langage, dont elle n'aurait jamais pu s'imaginer auparavant le cynisme et l'abjection.

Dès le premier jour de leur détention, elles avaient été prises par les autres détenues, furieuses de les voir ainsi se tenir à l'écart de leurs groupes éhontés.

On les accusait amèrement de vanité et d'orgueil, torts graves, non seulement dans les prisons, mais dans toutes les agglomérations humaines, supposant une absolue égalité.

Hélas! ces misérables ilotés de la civilisation, ces hardies écumeuses du Paris vicieux, ces femmes perdues pour une autre ne pouvaient savoir que loin d'avoir été jetées en prison pour expier une faute personnelle elle ne s'y trouvaient que par le crime d'un autre.

C'était l'heure à laquelle on distribuait aux détenues le repas du soir.

Ce repas consistait en une soupe, que l'on apportait au refectoire dans les grandes marmites de cuivre où on l'avait ait bouillir.

Chaque prisonnière, nantie de son bidon en fer blanc, devait s'approcher du chaudron, recevait, outre sa portion de soupe un morceau de pain sec.

Pour s'épargner la besogne, les gardiennes, peu scrupuleuses, avaient chargé de cette distribution deux détenues qu'une captivité prolongée avait familiarisées avec les us et coutumes de la maison.

L'une de ces vivandières, était une longue et maigre virago, aux traits durs et aux yeux méchants.

On l'appelait la « louche » à cause du strabisme qui la rendait surtout hideuse et repoussante, lorsque la colère, ce qui n'était point rare, faisait s'enflammer son cœur de boue.

L'autre était fort jolie, bien que le vice eut attaché son stigmate à son front audacieux.

Nos lecteurs se souviendront sans doute encore de la belle cantatrice italienne, Béatrice di Tenda, rencontrée pour la première fois chez Mme de Bellancy, pendant la nuit fatale où le faible et malheureux Armand Bonnet, invité à jouer par la perfide syrène, avait risqué et perdu tout son avoir.

Ayant perdu sa voix, Béatrice avait rapidement descendue au plus bas de l'échelle.

Longtemps elle avait continué à jouer un certain rôle dans la société interlope où l'avaient jeté les hasards de sa vie aven-

tureuse, plumant plus ou moins complètement les niais séduits par le pouvoir de ses yeux et les grâces de son sourire, lors qu'il lui arriva d'escamoter un certain nombre de billets de banque à un riche Brésilien, de plus mauvaise composition que ses ainés.

Vexé de cet emprunt, succédant, de sa part, à la générosité la plus fastueuse le fils des Pampas avait déferré tout simplement la chose à la police, qui avait retrouvé les billets soustraits dans la cachette préférée de beaucoup de cocottes parisiennes c'est à dire dans les bas de soie portée par la belle Rita.

Le procès suivit son cours et l'ex diva, condamné à un an de prison se trouva complètement démonétisée dans les régions quelque peu supérieurs de la galanterie parisienne.

Lorsqu'elle sortait de prison, elle n'avait pu songer à rentrer dans la société des ducs, des comtes et des barons avec lesquels elle frayait autrefois, de part légalitaire puissance du tapis vert.

Faute de gentilshommes elle se rabattit sur la bourgeoisie viveuse et les employés de commerce, et d'étage en étage, descendit jusqu'à la boue et le trottoir.

Depuis son premier accroc, nombreuses avaient été les visites faites par elle à la « villa de Saint Lazare. »

Ses fréquents retours, après des absences parfois de quelques jours, seulement, la liste de ses délits et le bruit qu'avaient fait certaines de ses escapades, lui avaient fait, dans l'établis sement, une espèce d'auréole, dont elle se montrait fière.

Chose étrange, les gardiennes même lui témoignaient une certaine considération tant il est vrai, que le sens moral et la saine raison ne résistent point à certains voisinages.

Donc, La Louche et la belle Béatrice avaient été chargées de distribuer la soupe à leurs camarades de chambrée.

Déjà, la plupart de ces dernières avaient été servies et, répandues de tous côtés sur les bancs avalaient avec plus ou

moins d'appétit, le fade potage et le pain de munition composant leur menu du soir.

— Eh! dites-donc, les princesses, cria La Louche à Paulowna et Mme La Brière. Est-ce que vous n'avez pas aussi envie de casser une croûte ? Ou bien seriez-vous donc dégoûtées de recevoir la même soupe qui a cuit dans notre chaudron commun ?

Paulowna se leva

Sans prononcer une parole, elle se munit du bidon de sa mère et du sien et se dirigea vers l'énorme marmite, derrière laquelle siégaient les deux doyennes de la prison.

Mme La Brière la suivit, avec la vague appréhension d'avoir à défendre sa fille contre quelque nouvel outrage.

— Voilà une jolie paire de grues de la haute, dit en ricanant La Louche. Regarde donc, Béa, les beaux bras ronds et les mains blanches. Celles-là, du moins, n'ont pas encore fait la grande lessive dans les ruisseaux parisiens.

L'ex-cantatrice italienne haussa les épaules.

— Bah! dit-elle, les femmes du monde font leurs farces aussi bien que nous. Elles s'entendent à confier leurs maris et à rouler leurs amants. N'est-il pas vrai, mes belles moumouttes. Nous autres femmes, nous ne sommes pas faites pour nous contenter d'un seul galant.

Paulowna rougit jusque derrière les oreilles.

— Donnez-nous notre soupe et ne nous adressez pas la parole, répondit-elle, car nous ne vous comprenons pas. Vous parlez une langue qui nous est étrangère. Nous entendrions mieux le patois d'un nègre que vos étranges discours.

— As-tu compris, Béa, cria la « Louche », voilà qu'elle nous traîte de mal-blanchies, à présent. On leur en donnera des négresses faites comme nous.

— Vraiment! répondit l'irascible Béatrice. Eh! bien, voilà pour sa face de guenon.

Et, brandissant sa cuillière pleine de soupe brulante elle la lança au visage de Paulowna.

Celle-ci, atrocement brulée laissa échapper un cri.

Mme La Brière jetant les bras autour de sa fille, l'attira sur son sein.

— Bataille! Bataille! cria-t-on de toutes part. Nous allons rire!

Et toutes les détenues, qu'elles eussent ou non terminé leur repas, d'accourir.

Ces créatures déclassées, dévoyées et perdues, ne connaissaient pas de meilleures distraction, en prison, qu'une dispute suivre presque toujours de rixe au cours de laquelle le sang coulait sous les poings, les ongles et les dents des combattantes exaspérées.

La Louche arracha violemment Paulowna des bras de sa mère.

— Serais-tu assez lâche pour te laisser traîter ainsi par cette Italienne, au tient de corbeau? lui souffla-t-elle traîtreusement à l'oreille. Tombe lui dessus. Montre lui que tu as du poil aux dents et que tout le sang qui coule dans tes veines n'est pas de l'eau de Seine.

— Oui, arrive, arrive! cria Béatrice di Tinda, relevant ses manches. Je t'arrangerai ta charme de figure de façon à ce que plus un homme au monde ne s'avisera de te regarder.

— Pour l'amour de Dieu, Paulowna, gémit Mme La Brière, ontiens-toi. Souffre en silence cette humiliation. Ne t'abaisse point à te disputer et à te battre avec l'une ou l'autre de ces créatures.

Elle voulut entraîner sa fille vers l'angle ou elles s'étaient tenues réfugiées tout à l'heure, mais La Louche lui décocha un coup de poing en pleine poitrine.

— Est-ce que tu vas t'aviser de troubler nos plaisirs, vieux chameau cria-t-elle d'une voix rauque. Si tu ne rentre pa

seule dans ta niche, je m'en vais t'empoigner par ta tigriasse grisonnante et te faire balayer le plancher.

Mais au même, un vigoureux coup de poing sur la tête.

Paulowna n'avait pu se contenir plus longtemps, en voyant maltraîter sa mère.

L'indignation, la colère avaient triplé ses forces.

La Louche alla rouler en hurlant, sur le plancher.

— Saute-lui dessus, Béatrice, cria-t-elle, venge-moi! Déchir le visage à coups d'ongle! Vite, vite, avant que les gardiens n'interviennent!

Béatrice n'avait point besoin de ces encouragements.

Déjà elle s'était ruée sur Paulowna et lui avait porté sur la poitrine un coup qui la fit chanceler.

Le sang de la vaillante Paulowna, habituée depuis des années à la lutte, se mit à bouillir dans ses veines.

Elle entoura l'ex-cantatrice de ses bras nerveux et le combat s'engagea aussitôt, furieux de part et d'autre.

Les détenues, enthousiasmées avaient aussitôt formé un cercle autour des deux adversaires, les encourageant tour à tour de leurs airs et de leurs bravos.

Mme La Brière était tombée à genoux, implorant le Ciel en faveur de sa fille.

Cependant Paulowna, par son élan impétueux, fit manquer pied à Béatrice.

Toutes deux roulèrent, enlacées, sur le parquet.

Les deux femmes, également fortes et furieuses se livraient un combat acharné, se déchirant leurs vêtements dans l'ardeur de la lutte.

Bientôt, la chair se montra à nu sur plusieurs points.

Pendant que Paulowna, le genou appuyé sur la poitrine de Béatrice, lui serrait énergiquement la gorge, les ongles de l'Italienne lui labouraient le dos, de façon à faire jaillir le sang.

— Lâche-moi! râlait Béatrice. Lâche-moi... Tu m'étrangles... Je me meurs!

— Demande pardon à ma mère! cria Paulowna, qui n'était plus maîtresse d'elle-même.

— Lui demander pardon, moi?... Attends, je m'en vais t'apprendre à demander pardon, moi!... Hé! La Louche, à mon secours.

La Louche, qui s'était relevée, fut assez lâche pour sauter par derrière sur Paulowna et de la renverser.

Cette dernière essaya bien de faire également tomber sa nouvelle et perfide adversaire, en lui tirant aux jambes.

Peut-être eut-elle réussi, si Béatrice s'étant relevée à son tour et se joignant à sa digne co-doyenne se rejetta sur Paulowna.

A elles deux, les exécrables créatures se rendirent maîtresses de la jeune femme qu'elles avaient provoquées au combat.

— Il faut la bercer! cria La Louche. Allons, mesdames, apportez vite la couverture. Nous allons lui procurer de l'agrément.

Une couverture fut arrachée à l'une des couchettes et quatre vigoureuses détenues la maintinrent tendue en s'emparant des extrémités.

Entretemps, La Louche et Béatrice avaient presque complètement déshabillé la malheureuse Paulowna.

Ni ses larmes, ni ses prières ne purent arrêter les deux harpyes dans l'exécution de leur barbare projet.

Mme La Brière, réfugiée dans un coin, se couvrait le visage de ses mains et, à moitié évanouie, sanglottait faiblement.

Paulowna avait été jetée sur la couverture tendue.

— En avant les violons! commanda la Louche. Et que la danse commence!

La pauvre Paulowna, lancée en l'air retomba sur la couverture.

Ce jeu cruel fut répété à satiété par les détenues, qui faisant cercle autour de la patiente, hors d'état d'opposer la moindre résistance à ses persécutrices, la saluaient au passage de rires moqueurs en chantant un refrain obscène.

— Au Moulin Rouge on ne danse pas mieux! cria Béatrice di Zenda. Allons, mesdames, il n'y a point grand bal que pour cette migaurée. Pendant qu'elle continuera à se ballader en l'air comme le volant d'une raquette, je convie à un cancan monstre en l'honneur de notre nouvelle et agile compagne.

A peine ces paroles étaient elles prononcées que toutes, sauf les quatres qui tenaient les coins de la couverture, se mirent à danser un cancan échevelé autour de Paulowna, à demi inanimée.

L'ignoble danse devenait de plus en plus sauvage et furieuse et Dieu sait à quels excès ne se seraient point portés les malheureuses ivres de mouvement et d'atroce gaité, lorsque la gardienne en chef, attirée par le bruit, rentra dans la salle.

Un instant, elle s'arrêta stupéfaite, sur le seuil, à l'aspect de cet horrible et répugnant spectacle.

Mais reprenant son sang-froid, elle pesa sur le bouton d'une sonnerie électrique pour faire accourir les gardiens.

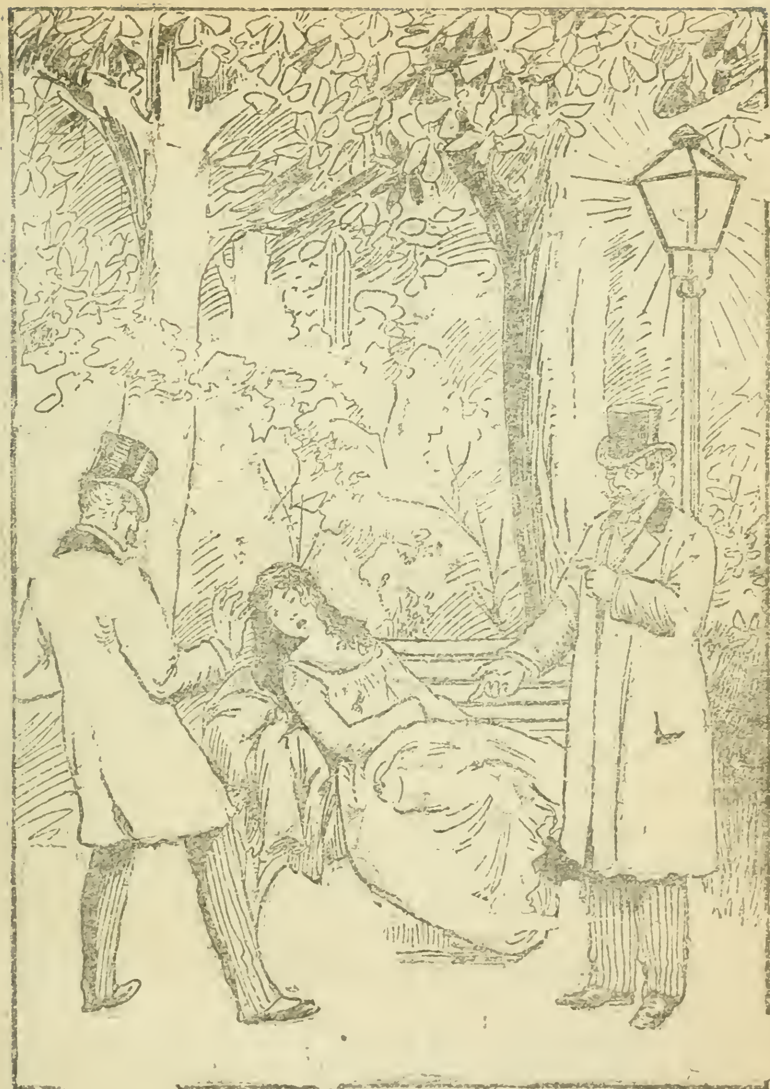
— Misérables! cria-t-elle. Que faites-vous là?

A ce cri d'indignation la danse s'interrompit et les détenues se dispersèrent comme un vol de moineaux effarouchés.

La plupart allèrent se refugier dans leurs couchettes.

Seules, La Louche et Béatrice l'Italienne, restèrent près du drap sur lequel était étendue la malheureuse Paulowna.

— Qui a commencé ce jeu là! cria la surveillante, debout au milieu du dortoir. Nommez-moi la malheureuse qui a eu l'idée de cette ignoble comédie et je ferai grâce à toutes les autres.



Mon Dieu, s'écria-t-il, c'est Méliora, la Bohémienne...

— Et qui serait-ce, sinon celle que vous voyez là, étendue sur le plancher, épuisée et étourdie par le danse? L'instigatrice, c'est cette jolie princesse là. Ah! ah! Elle aussi a voulu se divertir un peu, comme c'est bien naturel! répondit la Louche.

Sans examen aucun et acceptant cet indigne mensonge pour vérité, la surveillante dit à Paulowna, presque évanouie encore de honte et de colère, de s'habiller.

Puis elle ordonna aux gardiens de l'enfermer avec sa mère dans un sombre cachot.

Paulowna, sans mot dire, reprit et rajusta ses vêtements en lambeaux, se glissa vers sa mère, qui pleurait toujours dans son coin, et lui murmura à l'oreille :

— Ne pleure plus, ma mère. Tout ceci finira bientôt.

Les deux femmes furent enfermées dans une cellule ou ne pénétrait jamais un rayon de soleil.

Elles se trouvèrent plongées dans de profondes ténèbres.

Sitôt que la porte du cachot eut été refermée sur elles, la mère et la fille tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Mère, dit Paulowna, d'une voix résolue, après l'insulte qui vient de m'être faite, je ne puis plus vivre. Quand même je réussirais à sortir de cette infâme prison, je n'oserai plus me représenter aux yeux de mon noble et généreux époux! Mère, la coupe est pleine, je fléchis, enfin, sous la honte, moi que le malheur n'avait pu réduire. Mère, mère, je dois, je veux mourir!

Et, fondant en larmes, elle se laissa aller aux pieds de Mme La Brière.

La pâle Catherine lui posa sa main tremblante sur la tête.

— Tu es encore jeune, Paulowna, dit-elle d'une voix triste et lente. Il est bien dur de quitter la vie lorsqu'on a à peine vingt ans et qu'on possède un mari dont on est vraiment aimée!

— Non, mère, je ne veux plus lui appartenir. Hélas!

dans ses bras, même, je ne pourrais me soustraire à l'infâmant souvenir du traitement ignominieux qu'on m'a fait subir ici. Non, mère, donne-moi ta bénédiction et si tu pensais comme moi, entendons-nous pour aller ensemble au devant du trépas.

— Hélas! il y a longtemps que je suis moi-même fatiguée de la vie, répondit Mme La Brière. Et si je puis t'emmener avec moi dans la tombe, mon enfant, il ne me restera plus à formuler un seul désir. N'irons-nous pas rejoindre l'époux, le père, qui doit nous y avoir précédées? Mais toi, Paulowna, peux-tu prendre si à la légère congé de ce monde, quelque lourd, parfois, qu'il ait pesé sur tes faibles épaules? Tu peux encore y être heureuse et faire connaître le bonheur à d'autres!

— Non, mère, je t'en supplie, sois-moi miséricordieuse! supplia Paulowna. Ne me refuse pas d'aller à la mort avec toi. La mort nous sera une délivrance à tout deux. Et pour ma part, je n'aspire plus qu'au repos du sépulcre.

— Et comment, ma fille, pourrions-nous même secouer le fardeau de la vie? demanda tristement Mme La Brière. Est-ce ici, dans cette cellule sombre, fermée à tous, que nous y parviendrons?

— Aussi, mère, ai-je pensé à autre chose.

Paulowna alla à tâtons vers la porte et appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique, qu'elle y avait remarquée, en entrant.

— Que fais-tu? demanda la mère avec émoi. Tu vas faire revenir ici la surveillante et nous exposer à ses dégradantes punitions.

— Non, mère. Elle doit venir il est vrai, mais je lui demanderai ce qu'elle nous fasse conduire immédiatement auprès du juge d'instruction, qui doit se trouver ici, en ce moment. Je prétexterai que nous avons de très graves et urgentes révélations à lui faire. Cette demande, elle n'a pas le droit de la repousser...

— En effet, dit Mme La Brière, mais qu'espères-tu?

— Voici, répondit Paulowna. Le cabinet du juge d'instruction, où l'on nous a déjà menées, est situé au troisième étage de la prison. Pour y accéder, nous devrons traverser un long et large corridor, percé de plusieurs fenêtres. L'une d'entre elle est toujours ouverte. J'ai remarqué cela lors de nos différents interrogatoires. Or, quand nous passerons devant, je t'étreindrai dans mes bras. Nous nous précipiterons ensemble et nous nous écraserons sur le pavé du préau.

Mme La Brière se mit à trembler de tous ses membres.

— Quelle mort épouvantable! murmura-t-elle faiblement.

— Il ne nous reste que celle là, répondit Paulowna, avec résolution. Je t'en supplie, encore. Ne me force point à survivre à mon deshonneur! Si tu ne veux pas me suivre, je mourrai seule.

Catherine serra sa fille contre son sein palpitant à la fois d'effroi et de tendresse maternelle.

— Non, tu n'iras pas, seule, dit-elle, d'une voix entrecoupée. Je te suivrai! Si nous n'avons pu vivre ensemble, du moins nous serons éternellement réunies dans la mort.

Les deux femmes s'embrassèrent passionnément, en guise de dernier adieu.

En ce moment la porte de leur cellule fut rouverte et la surveillante apparut sur le seuil, une lampe à la main.

— Vous vous êtes permis de faire aller la sonnerie d'alarme, dit-elle rudement aux deux prisonnières. Q'y a-t-il? Que vous manque-t-il et que voulez-vous?

— Je désire être entendue immédiatement par M. le juge d'instruction, répondit Paulowna d'une voix ferme. Et ma mère le désire également. Nous en avons assez, du séjour de ce cachot et préférons tout avouer qu'à y rester une heure de plus.

— Bah! Vous ne serez pas mieux à Clermont ou aux colonies, dit la surveillante avec indifférence. Cette cage obscure vous a bien vite mâtées, à ce qu'il me semble? Mais cela ne

me regarde pas, après tout. Suivez-moi! Monsieur le juge d'instruction se disposait justement à quitter son cabinet et nous devrons nous hâter pour l'y trouver encore.

La main dans la main, la mère et la fille quittèrent le cachot.

La surveillante, marchait derrière, élevant sa lampe pour éclairer le large escalier.

A mi-chemin du cabinet, elle rencontra un greffier, portant un gros registre sous le bras.

— Monsieur le juge d'instruction est-il encore là haut? lui demanda-t-elle.

— Que diable! Aujourd'hui, c'est à n'en pas finir! répondit le scribe avec impatience. Monsieur le juge allait justement retourner chez lui, et moi même je me réjouissais d'en avoir fini, pour aujourd'hui, lorsque un monsieur s'est précipité dans le bureau pour annoncer que deux prisonnières avaient été incarcérées par erreur et injustement à Saint Lazare. Le Président de la République, lui-même, a signé l'ordre de leur mise en liberté que le juge d'instruction est en train d'enregister in dues formes.

Ni Mme La Brière, ni Paulowna n'avaient entendu ces paroles.

Elles s'étaient avancées d'un pas rapide et se trouvaient déjà à mi chemin du cabinet du juge d'instruction.

La fenêtre mentionnée par Paulowna était restée ouverte, comme les jours précédents.

Les deux pauvres femmes échangèrent un rapide coup d'œil.

— C'est là, murmura Paulowna à l'oreille de sa mère. C'est là, mère. Ne crains rien. Qu'est-ce que la mort sinon la délivrance et l'honneur... Adieu, adieu! Ou à bientôt!

Elles ne se trouvaient plus qu'à trois pas de la fatale croisée.

La porte du cabinet du juge d'instruction s'était ouverte et une voix d'homme ,va dans le couloir.

— Je vous remercie monsieur. J'enmênerai ces dames immédiatement, dans ma voiture.

Rapide comme une flèche, Paulowna avait déjà entraîné sa mère vers la fenêtre.

Pénétrée toute de sa résolution désespérée et n'écoutant que la seule tombe, elle n'avait point reconnu la voix qui venait de se faire entendre.

L'infortunée!

Si elle l'avait fait, certes elle n'aurait point été jusqu'au bout de sa résolution désespérée.

Mais le sort avait prononcé un de ces arrêts, qui échappent à la compréhension humaine, de la justice immanente et de la providence divine.

Les deux femmes, se tenant par la main, avaient couru vers la fenêtre et avaient sauté sur la large tablette de marbre.

— Adieu, Emile! Adieu! cria Paulowna. Je vais mourir avec ma mère!

Mme La Brière se laissa aller à la renverse et disparut dans le vide.

— Mère! mère! Je te suis!

En poussant ce cri, Paulowna, qui déjà avait le pied hors de la fenêtre pour se précipiter à son tour, fut retenue par deux bras puissants qui, avec une force irrésistible la retirèrent en arrière.

— Laissez-moi! Ne me retenez point! cria l'infortunée. Ma mère, s'est tuée, déjà, et je dois la rejoindre.

— Paulowna! Ma chère Paulowna! Ma femme! Ma vie Non tu ne me quitteras pas... Tu es libre! Libre!

Paulowna poussa un cri terrible et tomba évanouie dans les bras de son mari qui venait de l'arracher au suicide.

Hélas! pourquoi n'était-il point arrivé un instant plutôt?

Sur les dalles du sombre préau, gisaient les restes encore palpitants de la malheureuse Catherine.

CLXXV

Prophétie accomplie

La nuit, même suivant la terrible soirée, au cours de laquelle se sont passés les évènement relatés dans le précédent chapitre, le Préfet de police, La Brière était assis dans son cabinet de travail, le front appuyé dans la main.

Quoiqu'il ignorât le drame qui venait de se dérouler à Saint Lazare, il se sentait la poitrine oppressée d'un poids insupportable.

Lui esprit fort et matérialiste de profession, il ne pouvait bannir de son esprit la sinistre prophétie de la sorcière d'Andorre.

Ni raisonnement, ni réflexion n'y faisait rien.

Fils d'une génération crédule et railleuse, lui, qui se moquait tant des supentitions populaires, se sentait l'esprit frappé.

Depuis peu de temps, il s'était aperçu de l'affaiblissement graduel de son ancienne et imperturbable chance et aussi d'embarras tout nouveaux, s'introduisant dans sa position, jusqu'alors inattaquable.

Tout s'accordait pour lui faire entrevoir l'avenir d'un œil défiant.

Cette soi-disant Pythonisse aurait-elle vraiment le pouvoir de lire dans la destinée ?

Huit jours ? avait-elle dit.

Huit jours, encore, plus que huit jours.

Il se leva de son fauteuil avec un rire forcé.

Quoi, lui, le Préfet de police, de la capitale française, lui, La Brière, encore tout plein de force et de santé, il toucherait au terme de sa carrière?

Folie! Sottise!

Cette vieille n'était qu'une imprudente jongleuse, un charlatan femelle, un peu plus hardie que ses pareilles, mais voilà tous!

Et lui n'était qu'un niais de prêter la moindre attention à pareille comédie!

La Brière alla se rasseoir dans son fauteuil.

Par les rideaux à moitié fermés, pénétrait déjà un jour gris et maussade.

Devant lui était ouvert le livre, dérobé par Pitou à la police péterbourgeoise, la mystérieuse « Chronique des erreurs » de la noblesse russe.

Le sombre Préfet relut une fois de plus la note relatant les amours et les infortunes de sa femme. C'était ce fatal feuillet qui avait ouvert la série de ses propres malheurs.

Pourquoi s'était-il montré si impitoyable à l'égard d'une faut commise par Catherine, alors qu'ils ne se connaissaient encore ni l'un ni l'autre?

Pourquoi n'avait-il pas, comme tant d'autres, passé l'éponge sur ce qui datait d'avant le mariage?

N'étaient-ce vraiment que l'orgueil du nom, la crainte de voir dévoiler aux yeux du monde la faute de son épouse qui l'avaient rendu si implacable pour Catherine d'Ostrau et la fille du bandit patriote Panine?

Non!

En ce moment, il était obligé de se l'avouer à lui-même.

C'est passionnement qu'il avait aimé Caherine, c'est avec fureur qu'il l'aimait encore.

Ce n'était point son orgueil blessé mais une jalousie

retrospective, féroce, insensée, qui l'avait poussé au crime et privé de sa raison.

Privé de sa raison?

Certes.

Maintenant qu'il examinait les choses d'un œil calme, il avait agi comme un misérable et comme un fou.

Beau moyen de sauvegarder l'honneur de son nom et de sa race que de faire arrêter sa femme comme voleuse et la fille de sa femme comme prostituée!

Ne s'était-il point souillé, en même temps, d'une honte inéfaçable?

Est-ce que vraiment il laisserait sa femme paraître devant des juges?

Attendrait-il que le vicomte de Ribès lui intentât un procès pour détention arbitraire de sa femme innocente et criminellement sequestrée?

Ce procès ne ferait-il pas tout luire au grand jour?

Comme on le voit, La Brière ne se doutait point encore que le vicomte de Ribès eut réussi à obtenir du Président de la République, en personne, l'ordre de remettre en liberté Paulowna et sa mère.

Disons que la chose avait été tenue secrète.

Depuis quelque temps, la position de La Brière était devenue fort chancelante et ses derniers agissements avaient décidé le Président à agiter sérieusement la question de sa destitution pour infractions graves à ses devoirs.

La Brière arpentait son cabinet à grands pas.

A son imagination se présentalent des tableaux formant un constraste complet avec sa vie privée actuelle.

Il avait aimé Catherine d'Ostrau à l'adoration et il ne pouvait méconnaître qu'elle ne se fut toujours montrée pour lui une bonne et loyale compagne.

Certes, il savait maintenant n'avoir jamais possédé son amour

tout entier, car l'esprit de la pauvre femme était restée attachée au souvenir du bandit-patriote, qu'elle avait aimé, jeune fille, auquel un prêtre l'avait unie, devant Dieu, et dont elle était vraiment l'épouse. Mais, lorsqu'elle avait cru Panine disparu de ce monde, avait-elle jamais manqué de bonté et de fidélité envers celui qu'elle devait considérer comme son second mari ?

Comment avait-il reconnue lui, cette touchante abnégation ?

Toute son existence, il l'avait empoisonnée d'âcre et injuste jalousie.

Il l'avait fait suivre et surveiller par de vils espions.

Son enfant, il le lui avait arrachée pour la vouer, de propos délibéré aux plus horribles tortures !

La Brière s'abîmait de plus en plus en plus dans ses mornes pensées.

Plus il réfléchissait et plus il voyait que, non seulement i vait agi injustement et inhunainement avec sa femme, ma. ncore qu'il avait stupidement compromis et ruiné sa propre arrière.

Est-ce qu'il ne pourrait plus réparer son erreur ?

Lui en coûterait-il plus qu'un mot pour rendre la liberté à ces deux malheureuses victimes ?

Cette idée vint le frapper, comme un éclair, illuminant sa nuiit.

Oui, il le ferait.

Oui, il anéantirait un passé odieux. Il demanderait son pardon à Catherine, devenue sans qu'elle le sût, veuve de son premier époux...

Il lui rendrait son enfant, il s'en ferait le père, dévoué et aimant.

Tout pouvait encore se réparer et le bonheur leur sourire, à tous les trois !

Déjà ses cheveux commençaient à grisonner.

A son âge, il ne lui seyait plus de se montrer implacab'

mais bien de renoncer à d'inutiles et meurtrières luttes et de e réfugier dans le repos.

Maintenant que La Brière avait pris cette résolution, il l'exécuterait sur l'heure.

Après avoir raffraichi d'eau froide son visage enflammé, il s'enveloppa dans son ample manteau, se couvrit le front de son chapeau aux larges bords, et se disposa à prendre à pied le chemin de Saint Lazare.

Déjà il était près de la porte et avait mis la main sur le pommeau, lorsque le bruit des pas de plusieurs hommes se fit entendre dans le couloir.

Surpris et troublé, il recula.

Que voulait dire ceci ?

Qui avait l'audace de pénétrer chez lui, à cette heure, sans y être invité?

La porte fut brusquement ouverte, sans qu'on y eut frappé, et un spectacle effrayant, effroyable se présenta aux regards du Préfet de police.

Deux hommes, vêtus de noir, entrèrent, portant un cercueil qu'ils déposèrent au milieu de la chambre.

Dans cette bière, laissé ouverte, était étendue Catherine La Brière, sa femme qu'il s'apprêtait à délivrer de ses liens !

Le crâne de la morte était fracassé et maintenu par un mouchoir de soie !

Les mains jointes reposaient sur la poitrine !

Les vêtements étaient couverts de sang !

Les porteurs, silencieux, placèrent un cierge allumé à la tête et un autre au pied du cercueil.

Puis ils s'éloignèrent, sur le signe d'un homme qui s'était tenu jusque là sur le seuil, à côté d'une femme, en grand deuil.

L'homme, c'était le vicomte Emile de Ribès et la femme

voilée d'un voile de crêpe, qui s'appuyait sur son bras, en sanglottant, était Paulowna, la fille de la morte.

Sitôt que les porteurs eurent disparu, Emile de Ribès ferma la porte du cabinet et mit la clef dans sa poche.

Cependant, le Préfet de police avait assisté sans un mot et sans un geste, à cette scène effrayante et lugubre.

Après avoir reculé jusqu'à son secrétaire, il y était resté appuyé, comme foudroyé et changé en statue de marbre.

Ses yeux, effroyablement dilatés, restaient rivés sur le cadavre et son visage était devenu couleur de cendre.

Lentement, le vicomte de Ribès alla à lui.

Son regard, chargé d'une flamme sombre semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond des entrailles du cruel fonctionnaire.

Sa voix s'éleva, dure et menaçante :

— Regarde, assassin ! Voilà ton œuvre !

La Brière frémit.

— Mon œuvre, répéta-t-il d'une voix tremblante. Non, non, je n'ai pas voulu cela ! Point cela !... La malheureuse femme ! Qu'a-t-elle fait ?... Pourquoi n'a-t-elle point retardé d'un jour l'exécution de cette fatale extrémité ?... J'allais justement réparer ma faute... J'allais sortir pour la délivrer, elle et sa fille... pour les réunir à jamais... pour lui rendre, hélas ! l'honneur, l'amour et la paix !

— L'amour ? dit Emile de Ribès d'une voix tranchante. Vous n'auriez pu lui rendre cela, monsieur, car on ne peut accepter l'amour que de ceux qu'on aime et cette femme, ajouta-t-il, en étendant la main vers la morte, cette pauvre martyre ne vous a jamais aimé.

— Jamais ! répéta La Brière, en laissant retomber sa tête sur la poitrine.

— Jamais ! reprit Emile. Pendant les lourdes années qu'elle est restée rivée à vous, elle n'a jamais cessé de porter vivant en son cœur, l'impérissable culte d'un époux adoré sans part

et qu'elle croyait mort pour elle. Cet homme était bien, il est vrai, un bandit, un déchu, et si vous voulez, un criminel... Mais combien il était au dessus de vous, vil et misérable assassin de votre propre femme !

— De quel droit me parlez-vous ainsi ? s'écria avec peine le Préfet de police, cherchant à reprendre quelque assurance.

— Du droit sacré qu'a tout homme de cœur de se constituer le vengeur de l'innocence outragée et persécutée. Vous me rendrez satisfaction, monsieur, de ce que vous avez fait, et cela à l'instant même.

— Satisfaction ? Vous figurez-vous, peut-être, que je croiserai le fer avec vous ? Non, non, je suis adversaire de ces duels dérisoires, dont on est coutumier à Paris, de ces parades d'honneur et de courage qui fait se laver les plus grandes offenses par quelques gouttes de sang et à la suite desquels on se sépare avec une poignée de mains.

— Jamais je ne vous donnerai la main, monsieur, car je ne la tends qu'aux honnêtes gens. Au surplus, ce n'est pas seulement au sujet de cette morte, que j'ai à vous demander raison, mais aussi pour la vivante, que vous voyez là.

Et du même geste rigide et implacable, il indiqua à La Brière la malheureuse Paulowna, agenouillée, en sanglottant, près du cadavre de sa mère.

— Vous avez jeté le déshonneur sur ma femme ! reprit-il, impitoyablement. Vous avez mêlé la créature la plus chaste et la plus pure qu'il y ait sur terre à un ramassis de criminelles et de prostituées. Vous avez osé accuser mon épouse, l'épouse du vicomte Emile de Ribès, d'avoir mené une vie de dévergondage ! Vous comprendrez, monsieur, qu'un de nous deux est de trop ici-bas, et que si vous vous refusez à croiser l'épée avec moi, je vous abattrai en pleine rue, sans merci, sans remords, comme un chien enragé !

La Brière garda le silence, se mordant les lèvres jusqu'au sang.

Enfin, au bout de quelques instants de terrible hésitation, il répondit d'un ton sombre :

— Vous avez raison, monsieur. L'un de nous est désormais de trop en ce monde... Un de nous deux doit en disparaître.

— Je vous laisse le choix des armes.

— En ma qualité de Préfet de police je ne pourrais accepter les conditions d'un duel ordinaire, tombant sous le coup de la loi. Il nous faut choisir un autre moyen, qui éveille moins l'attention et la dévoie. Que pensez-vous d'un duel à l'américaine ?

— Soit, quoique je ne tienne guère à risquer ma vie sur un simple coup de dé et trouve stupide cette facon de paraître avant l'heure devant Dieu, l'éternel justicier !

-- Alors, je vous proposerai autre chose, dit La Brière. Mais veuillez me suivre dans la pièce atenante. Il ne nous siérait pas d'agiter une pareille question en présence de...

— Ce cadavre ?

— Et de votre femme.

— Soit, encore. Je suis prêt.

Les deux hommes passèrent dans la chambre voisine, où ils ne restèrent pas plus d'un quart d'heure en conférence.

Lorsqu'ils rentrèrent dans le cabinet, où se trouvaient la mère morte et la fille éplorée, tous deux ils étaient un peu plus pâles qu'auparavant.

Mais ils semblaient d'accord sur la façon dont ils s'y prendraient pour rayer l'un ou l'autre du monde des vivants.

Emile de Ribès éloigna avec une douce violence Paulowna du cadavre de sa mère.

— Viens, Paulowna, dit-il. Nous n'avons plus rien à faire ici. Retournons chez nous pour y mettre nos affaires en ordre car, dans trois jours d'ici, au plus tard, nous quitterons ensemble Paris ou tu partiras seule pour oublier ou pour essayer d'oublier

sur un coin de terre éloigné, les outrages abominables que tu as subis par la faute de cet homme.

— Ah! Emile! Je me meurs de honte! gémit Paulowna. Je n'ose plus lever les yeux sur toi.

Le vicomte pressa tendrement la jeune femme contre sa poitrine.

— Tu es le bien le plus précieux que je possède au monde, lui murmura-t-il à l'oreille, d'une voix émue, et ce qui t'est arrivée te rend encore plus sainte à mes yeux. A mon amour à te relever d'une insulte imméritée.

— Non, je ne te suivrai pas, dit Paulowna avec résolution. Je veux rester auprès du corps de ma mère aussi longtemps qu'on ne l'aura point encore confié à la terre. Comment pourrais-je abandonner ses restes sanglants à la merci du monstre sans honneur et sans entrailles qui a causé sa mort?

— Je vous supplie de me laisser le corps de ma femme, dit humblement La Brière. Je vous jure qu'il lui sera fait tout l'honneur qui lui revient. Vous pouvez me haïr et me mépriser, mais laissez-moi, ne fut-ce que pour le monde, m'occuper des funérailles de la pauvre Catherine!

Paulowna et le vicomte relevèrent la tête avec étonnement.

Quel changement s'était opéré dans la manière d'être d l'orgueilleux et implacable fonctionnaire!

Des larmes, de vrais larmes, baignaient ses yeux, naguère flamboyant d'un feu sauvage.

Ses traits offraient l'empreinte d'une émotion douloureuse e profonde, d'un attendrissement qui, certes, n'était pas feint.

La Brière, courbé sur le cercueil, avait saisi, en un transport indescriptible, la main de la morte et la baisait avec des sou pirs passionnés.

Oui, certes, cette femme il l'avait aimée entre toutes.

L'excès de son amour, seul, l'avait rendu criminel et tortionnaire

— Dieu l'a déjà assez puni, dit tout bas le vicomte à sa femme. Il a fait surgir le remords dans ce cœur de pierre.

— Qu'il en soit donc ainsi, dit Paulowna. Je vous laisse le corps de ma pauvre mère. Mais j'emporte son âme, de cela j'en suis bien sûre, et cette âme me guidera dans la vie.

Elle se baissa une dernière fois, pour poser ses lèvres sur le front glacé de la morte.

— Pardonnez-moi ? supplia doucement La Brière.

Paulowna secoua la tête.

— Le mal que vous m'avez fait à moi, je veux bien vous le pardonner, répondit-elle, mais non celui que vous avez fait à cette douce martyre. C'est à elle à vous pardonner, si vous la rencontrez jamais, encore, au delà de cette vie, où il n'y a plus ni haine ni vengeance pour troubler l'éternelle paix.

Le vicomte et Paulowna quittèrent lentement l'appartement et, avec un cri sourd, La Brière alla rouler à côté du cadavre de sa femme.

. . . .

Cependant, la mort de madame La Brière avait été tenue secrète.

Le Préfet de police avait fermé à clef la chambre où il avait traîné, lui même, le cercueil, et personne à la Préfecture ne se doutait ce que cette chambre, d'ailleurs fermée d'ordinaire, pouvait bien contenir.

Aucun journal ne rapporta le tragique évènement dont la prison de Saint Lazare avait été le théâtre.

La Brière montrait, vis à vis de son personnel, un visage plus gai et des façons plus dégagées qu'auparavant.

Aussi, était-on à cent lieues, à la Préfecture de police, où l'on était au courant des moindres secrets de Paris, de soupçonner le mystère qui se déroulait dans la maison même, remplie d'espions et d'agents secrets.

Deux jours après la nuit effroyable, à laquelle nous venons

d'assister, il y avait nombreuse et joyeuse réception dans les salons de la Préfecture de police.

Non seulement les amis de La Brière, mais l'élite des viveurs parisiens, avaient été conviés à un souper de garçons, précédant une partie de chasse monstre, qui devait avoir lieu, le lendemain matin, à l'aube.

Ces sortes d'invitation, le Préfet de police, chasseur passionné, et qui possédait aux environs de Paris une propriété des plus giboyeuses, les renouvelait au moins une fois par an.

Ils étaient tous là, les robustes et les infatigables à tous les sports modernes.

On ne devait point se coucher pour être plus certain de partir à l'heure.

Et avec les premières lueurs du jour, était servi un copieux déjeuner, destiné à prémunir les chasseurs contre les fatigues de la journée, succédant à celles de la nuit.

S'il est vrai que celui qui dort dine, rien ne remplace mieux le sommeil qu'une solide réfection.

Parmi les invités, mais arrivé seulement avec l'aube, se trouvait le vicomte Emile de Ribès.

La Brière semblait dans les dispositions les plus aimables.

Il ne tarissait point de gaîté et d'esprit.

Jamais le personnage, d'ordinaire un peu sombre, n'avait montré pareil entrain.

Pour chacun il avait une plaisanterie ou une saillie humoristique, mais c'était surtout avec le vicomte de Ribès, assis à table, non loin de lui, qu'il échangeait les plus joyeux propos.

La plus parfaite intelligence semblait régner entre ces deux hommes que personne, jusqu'alors, n'aurait cru si intimement liés.

En effet, les amis les plus assidus de La Brière voyaient pour la première fois le vicomte à la Préfecture.

Enfin, la pendule de la salle à manger sonna sept fois et

le Préfet se leva pour boire le coup de l'étrier à la santé de de ses compagnons de chasse.

De bruyantes acclamations saluèrent son « speach » étincelant de brio narquois.

Les chasseurs se levèrent de table, prets au départ.

— Un moment, encore, messieurs, dit La Brière. Je n'ai point fait choix encore de mes armes et je prierai l'un d'entre vous de bien vouloir me donner son avis. Venez-vous, cher vicomte? continua-t-il, en prenant le bras d'Emile de Ribès. Vous n'avez poin tencore vu mon arsenal et il en vaut la peine, je vous assure. J'espère que vous ne le jugerez point indigne de votre approbation.

Emile se prêta au geste du Préfet, mais il devint d'une pâleur mortelle.

La Brière sentit trembler son bras sous le sien.

— Allons, contenez-vous, lui dit le Préfet, à voix base. Faites comme moi et donnons à ces gens là la comédie.

— La tragédie voulez-vous dire? répondit sur le même ton le vicomte. Une tragédie qui finira par la mort d'un de nous.

— La mort n'est rien, répondit La Brière, pendant qu'au bras l'un de l'autre, ils suivaient le large corridor, menant de la salle à manger aux appartements particuliers du Préfet de police. Ce qui semble dur, seulement, c'est le passage de l'être au néant, car nous sommes assez insensés de ne pas comprendre le monde continuant à tourner sans notre indispensable présence.

Tout en échangeant ces funèbres propos, mais la bouche souriante et les yeux brillants, les deux hommes, suivis de toute la société de déterminés chasseurs, étaient arrivés à la pièce que La Brière venait de désigner sous le nom de son Arsenal.

Les murailles de ce cabinet étaient, en effet, entièrement ornées d'armes rares et précieuses, fusils, épées, révolvers, épieux, etc., etc.

Chaque âge avait fourni ses spécimens, mais surtout, l'époque actuelle, représentée dans ses derniers perfectionnements.

La joyeuse bande de chasseurs, experts en la matière, ne pouvait assez s'émerveiller devant cette collection, peut-être unique au monde.

La Brière, après les premières exclamations admiratives, avait pris dans la poche de son gilet une petite clef, curieusement ouvragée.

Il s'en servit pour ouvrir une armoire de chêne sculpté.

Toute une série de fusils de chasse apparut aux yeux des assistants.

Il n'y avait point là une arme que la matière, aussi bien que le travail, ne rendit d'une valeur inappréciable.

Au nombre d'une trentaine, ils dressaient, dans leur ratelier garni de velours, comme un écrin à joyaux, leurs canons superbement gravés, reposant sur des crosses, incrustées d'or et d'argent auxquelles les rayons du jour, pénétrant à travers des vitraux de couleur, semblaient allumer des flammes.

— Eh! bien, vicomte de Ribès, comment trouvez-vous ma collection ?

— Superbe! répondit le vicomte. Je n'en ai jamais vu de plus précieuse et de plus complète.

— Et lequel de ces fusils choisiriez-vous, pour chasser le gros gibier, comme nous allons le faire aujourdhui ?

Un frisson courut dans les membres du vicomte.

Son choix devait être immédiat, cela était convenu avec La Brière.

Il songea à sa douce Paulowna dont l'image vint se représenter à ses yeux.

Puis, résolument il s'avança.

— Je crois que cette carabine convient particulièrement au sanglier, répondit-il à la question du préfet. La hausse m'en

semble parfaite et l'on doit bien viser, avec un arme de cette valeur.

— Assurez-vous de sa légèreté et du bon fonctionnement de son mécanisme, reprit La Brière de son ton de voix le plus calme.

Emile étendit une main qui ne tremblait pas et prit un fusil dans le ratelier.

Et presque en même temps La Brière s'empara de l'arme placée à côté, une carabine à deux coups, d'un assez fort calibre.

— N'est-il pas vrai, dit-il au vicomte, ce fusil ne pèse presque rien dans la main et il n'y a qu'à y toucher pour que la balle en aille droit à son but.

— Avant de le charger, pourtant, dit le vicomte, dont la voix sombra malgré lui, il faut m'assurer si la gachette fonctionne bien.

Par un effort héroïque, il força son visage à sourire, posa le canon du fusil sur son front et, vivement, du pied, fit jouer la gachette qui s'abattit avec un bruit sec.

— Décidément, ce fusil est excellent, dit Emile en replaçant l'arme dans l'armoire, pendant qu'un soupir de soulagement s'échappait de sa poitrine.

— Mais celui-ci, le vaut bien, à tous égards, dit le Préfet. Il ne râtera point son coup, j'en réponds.

Mettant en arrêt les deux chiens il se pencha sur l'arme dont les deux canons se trouvèrent braqués, comme par hasard, contre sa poitrine.

Pendant ce temps, les invités, répandus dans la pièce, causaient, en maniant d'autres armes.

La Brière leur tournait le dos.

Par un mouvement, semblable à celui fait précédément par le vicomte de Ribès, il appuya son pied sur la double gachette.

Deux coups de feu retentirent simultanément.

Une épaisse fumée remplit la pièce.

Lorsqu'elle se fut un peu dissipée, les chasseurs, au comble de l'émotion virent le Préfet étendu sur le parquet, la poitrine trouée de deux balles.

Un cri d'effroi s'était échappé de toutes les bouches.

On s'empressa autour du blessé qui fut étendu sur un large divan.

Pendant ce temps, deux amis s'étaient précipités au dehors, pour aller requérir un médecin.

Pâle et muet, le vicomte de Ribès restait auprès du mourant.

Car, il se mourait bien, en effet, le Préfet de police, dont ar une double et affreuse blessure la vie s'écoulait avec le ng.

Les yeux, démesurément dilatés se fixaient avec une extression étrange sur le vicomte qui se penchait vers lui.

— Eh bien? râla La Brière à son oreille. N'ai-je point été fidèle à mon engagement? Le sort ne s'y est point trompé et est Dieu lui-même qui a frappé le coupable.

Emile saisit la main du fonctionnaire agonisant.

— Que tout soit oublié, lui dit-il d'une voix douce. Ce jour a effacé tout le mal que vous avez fait à Catherine d'Ostrau et à sa malheureuse fille.

— Oui, murmura La Brière, je me suis repenti et ai expié!

Et, se redressant sur son séant, après avoir de la main fait signe aux autres de s'écarter.

— Enterrez-moi auprès d'elle, vicomte... Fouillez dans ma poche... là... Cette cl ouvre la porte... où j'ai enfermé le corps... Prenez la... Encore un mot... Vous trouverez sur mon bureau un livre... manuscrit... la « Chronique des erreurs de la oblesse russe »... Il est ouvert à une certaine page... Ell concerne la malheureuse Catherine... Déchirez le feuillet et anéan tissez-le!... Vite!... Vite!...

Il fit un geste désesp .é.

Le vicomte, devant lequel on s'écarta, voyant bien que le mourant devait l'avoir chargé de ses dernières volontés, sortit e courant de la pièce.

Deux minutes plus tard, il reparut, tenant à la main quelqu papiers, pris sur le bureau du Préfet, pour motiver sa sortie.

— Le feuillet est détruit, murmura Emile à l'oreille de La Brière, luttant avec une énergie extraordinaire contre la mort.

— Anéanti !... Dieu soit loué... Je puis maintenant...

Il ne put achever...

Un flot de sang s'échappa de sa bouche et il retomba san vie sur le sofa.

En ce moment, un huissier entra dans la chambre, porteur d'une lettre scellée.

Après avoir consulté du geste l'assemblée qui, tacidement, reconnaissait en lui l'exécuteur des dernières volontés du défunt, le vicomte brisa l'enveloppe.

Elle contenait une lettre du Président de la République révoquant La Brière de ses fonctions de Préfet de police.

Emile jeta la lettre au feu.

— Trop tard ! murmura-t-il. Pour l'homme qui git là, plus de honte ni d'élévation. En ce moment, il se trouve devant Dieu pour lequel tous, nous sommes égaux.

Puis, d'une main pieuse, il ferma les yeux du mort.

. . . .

Le soir du même jour, on pouvait lire dans un des journaux « les mieux informés » de la capitale :

« Un affreux accident, survenu à la Préfecture de police, a eu pour résultat la mort violente de M. La Brière, le fonctionnaire bien connu de tout Paris qui sera unanime à déplorer sa perte.

« Ainsi qu'il le faisait chaque année, M. La Brière avait convié ses nombreux amis à une partie de chasse, dans la magnifique terre qu'il possède aux environs de Paris.

« Et comme toujours, un grand déjeûner avait précédé le départ de la bande joyeuse.

« Parmi les convives, recrutés dans les membres les plus distingués du « high-life » parisien, se trouvait le vicomte de Ribès.

« Après le déjeuner, qui avait été d'une gaîté folle, le Préfet de police et ses invités s'étaient rendus dans la pièce contenant les collections d'armes de M. La Brière, collections dont la réputation s'est répandue dans le monde entier.

« Il s'agissait de choisir des fusils de chasse pour le vicomte de Ribès et pour lui-même.

« Pendant que les invités admiraient, en fumant leur cigare, les armes, tant anciennes que modernes, accrochées en trophées aux murailles, ou contenues dans d'élégantes vitrines, une double détonnation retentit, produite par le fusil à deux coups que maniait M. La Brière et que sans nul doute il ne savait pas chargé. Toute la charge, consistant en deux balles de calibre 36, avait pénétré dans la poitrine de l'imprudent Préfet de police.

« Frappé à mort, M. La Brière s'était affaissé sur le parquet et avant qu'un médecin eut le temps d'accourir près de lui, il rendait le dernier soupir, dans les bras du vicomte de Ribès, son intime ami.

« La capitale française perd en M. La Brière un de ses plus capables et plus méritants fonctionnaires — dont le rôle ne semblait point devoir se terminer sitôt et si fatalement — et la haute société parisienne, un de ses représentants les plus distingués.

« Les funérailles, qui seront certainement suivies par une foule immense et sympathique, auront lieu demain, à deux heures de relevée.

« Les drapeaux hissés à la Préfecture de police et au Palais de Justice flottent en berne.

« Nous nous bornerons, pour aujourd'hui à ces quelques lignes,

nous réservant de consacrer un article complet à la carrière parcourue par le regretté défunt. »

Dans son numéro suivant, le même journal, toujours bien informé, publiait la nouvelle suivante :

— D'après ce que nous apprenons, le malheureux accident dont la Préfecture de police a été le théâtre a eu une suite tout aussi lamentable.

Mme La Brière, la fidèle compagne du défunt Préfet de police, a éprouvé un tel saisissement à la nouvelle de la mort de son époux, qu'elle a succombée à une affection cardiaque.

« Mme La Brière, en laquelle les pauvres de Paris révêraient une infatigable et généreuse bienfaitrice, sera enterrée avec son mari, dans le caveau de famille, existant depuis la fondation même du Père-Lachaise.

« Dans tout Paris, ce double décès a causé une véritable consternation. Le nombre de couronnes et de fleurs envoyées à la Préfecture est incalculable et croît encore d'heure en heure.

« Nous ne pouvons manquer de signaler, mais pour nous en indignes, et les flétrir, les bruits qui courent relarivement au soi-disant suicide du fonctionnaire dont nous pleurons la perte.

« Ces bruits, il serait d'autant plus dangereux de les propager, que M. le vicomte de Ribès, exécuteur testamentaire du défunt Préfet de police et qui, d'ailleurs, tient de tout près aux deux familles, en deuil, a résolu d'en poursuivre en justice les malveillants auteurs.

. . . .

Lorsque deux jours dlus tard, les dépouilles du Préfet de police et de sa femme furent descendues dans le caveau du Père Lachaise au milieu d'une affluence telle que funérailles parisiennes en voient rarement, une vieille femme, se tenait près de la grille du cimetière, appuyée sur une béquille et riant à part elle.

C'était la sorcière d'Andorre.

Elle attendit que la foule se fut lentement retirée, puis elle s'approcha lentement, à son tour, du caveau, dont les abords disparaissaient sous les fleurs et sous les couronnes.

— Eh bien, orgueilleux Préfet de police ! cria-t-elle d'un air méchant. Riras-tu encore de la prédiction de la Sybille ? Huit jours, t'ai-je dit et tout sera accompli pour toi. Demain les huit jours expirent, et l'on t'a mis en terre. Seulement je me suis trompée sur un point. Ta fosse a été bénie, mais tu n'en seras pas moins damné.

Elle cracha vers la tombe, nouvellement fermée et s'éloigna, boitant et riant d'un air sinistre.

CLXXVI

Emmurée !

Le gouverneur-général de la Guyane Française, l'ex-commissaire de police Gilbert, avait été naturellement averti, sur l'heure, de l'étonnante tentative faite pour délivrer Dreyfus, tentative qui avait échoué et dont on avait capturé l'auteur, qui était une femme !

Sans perdre de temps, Gilbert s'embarqua sur le petit vapeur, faisant la navette entre les différents pénitentiers et se rendit à l'Ile du Diable.

On avait enfermé Alice dans un des blockhaus, affectés aux surveillants de l'île.

Gilbert l'y trouva, appuyée contre la cloison et les bras croisés sur la poitrine.

Intrépidement, elle soutint son regard.

Gilbert fut frappé de la beauté d'Alice, qu'il ne reconnut pas. Il n'était pas moins émerveillé de ce qu'une simple femme eût osé tenter une aussi audacieuse et incroyable entreprise.

Après avoir fait apporter dans la case une table et des chaises, il fit appeler son nouveau secrétaire, un jeune et gentil garçon, depuis peu arrivé à Cayenne, où il avait aussitôt sollicité la faveur d'occuper un emploi dans les bureaux du gouvernement colonial.

Paul Cazeau, docteur en droit, jouissait d'une fortune indépendante, que certains dans la colonie disaient même considérable.

Quoique tout jeune encore, il avait beaucoup voyagé

Gilbert nourrissait une réelle sympathie pour son secrétaire auquel il n'avait pas tardé à accorder une entière confiance.

A Paul Cazeau revenait la mission de dresser un procès-verbal exact de l'événement.

— Veuillez approcher de la table, dit Gilbert, après avoir pris place sur l'un des sièges et en avoir indiqué un autre au jeune secrétaire.

Alice eut un moment d'hésitation ou plutôt un geste de résistance.

Cependant elle se rapprocha, le front haut et les yeux fièrement levés.

— Monsieur Cazeau, dit Gilbert, en se tournant vers le jeune homme, je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous recommander le secret le plus absolu sur ce que vous allez entendre et consigner sur papier.

Paul Cazeau s'inclina en souriant, mais sans juger nécessaire de protester de sa parfaite discrétion.

Gilbert se contenta de cette adhésion muette et reprit en s'adressant à l'inconnue :

— Quel est votre nom ?

— Alice Terry.

— Alice Terry ! s'écria Gilbert avec surprise et s'abritant les yeux de la main. Vous seriez la célèbre détective américaine que j'ai eu l'occasion de rencontrer, une fois déjà, à Paris ? Où était-ce donc, que je me rappelle ? Ah ! rue Bonaparte ! Chez une certaine dame Degouves, où vous occupiez une chambre meublée ?

— Comme vous dites, monsieur, répondit Alice d'une voix assurée. Nous nous sommes, en effet, rencontrés dans la maison meublée de cette dame Degouves, une Cubaine, et vous devez vous souvenir aussi que c'est grâce à moi que la police parisienne a mis la main sur le faux-monnayeur Grégorius Mirowitch, qui y exerçait sa coupable industrie, dans la chambre voisine de la mienne.

— Oui, je me souviens bien de tout cela, maintenant. Vous êtes Américaine de naissance ?

— Je suis né à Wilkes Barre, en Pensylvanie.

— Malheureusement pour vous, il vous est venu l'idée dangereuse de délivrer Alfred Dreyfus ?

— Je l'ai tenté et je regrette beaucoup de n'avoir point réussi.

— Vous le regrettez, dites-vous. En effet, vous devez vous doutez du sort qui vous attend.

— Je sais que cette entreprise manquée peut me coûter la vie, répondit intrépidement la vaillante Alice. Mais le regret que j'exprime ne me concerne point personnellement. Il va tout l'adresse de l'infortunée qui, au mépris de toute justice et de ute humanité, est retenu ici en captivité.

— N'aggravez point votre situation par des commentaires outrageants pour le gouvernement que je représente, dit doucement Gilbert. Je vous engage à penser un peu plus à vous même et un peu moins à Alfred Dreyfus.

— Je penserai à lui aussi longtemps que je vivrai, répondit

Alice, et si jamais je recouvre la liberté, mon premier soin sera de renouveler une tentative qui, alors, peut-être, aura un meilleur résultat. Consignez sans ménagement aucun ces paroles dans votre procès-verbal. Le gouvernement français peut savoir qu'il a en moi une ennemie irréconliable et que j'appartiens, aux centaines de mille âmes généreuses et conscience droites qui ne seront satisfaites qu'après la proclamation de l'innocence de Dreyfus.

— Me faut-il vraiment écrire cela dans mon procès-verbal ? demanda Paul Cazeau.

Gilbert secoua la tête.

— Je considère ces paroles comme particulièrement adressées à moi, dit-il, et je ne voudrais point empirer inutilement la position de cette pauvre exaltée. Mais, ajouta-t-il, en s'adressant à Alice, vous venez d'assurer que plusieurs centaines de mille personnes, se sont donné pour but la délivrance de captif de l'Ile du Diable ? Ne pourriez-vous me donner quelques renseignement au sujet de cette vaste conjuration, qui existe, en effet, j'ai tout lieu de la croire ? En rendant au gouvernement un pareil service, vous amélioreriez très certainement votre cas et je ne doute pas même d'être autorisé à vous remettre en liberté.

Alice jeta sur Gilbert un regard superbe.

— Est-ce que je vous ferais l'effet d'une méprisable espionne ? lui demanda-t-elle, d'une voix cinglante. Croiriez-vous lire sur mon visage assez de lacheté et de perfidie pour vous autoriser à me faire une proposition aussi déshonorante. Jamais, entendez-vous, monsieur, je ne laisserai échapper, une parole qui puisse faire le moindre tort à mes amis. Vous me mettriez à la torture, vous agiriez envers moi plus inhumainement encore qu'avec Dreyfus, mes lèvres resteraient fermées.

— Je n'avais point attendu d'autre réponse de vous, dit en s'inclinant le gouverneur. Mais poursuivons cet interrogatoire, sans nous

préocuper d'autre chose. Ainsi qu'on me l'a dit, vous avez accompli votre tentative de délivrance d'une façon mystérieuse et étonnante. Comment donc êtes-vous parvenue sur cette île.

— J'y suis, monsieur. Que cela vous suffise.

— Il est impossible que vous soyez arrivée ici autrement qu'en ballon. Et encore, votre aérostat doit-il être une merveille, pour avoir atterri, juste, à point nommé. Le problème de la navigation aérienne aurait donc été résolu par le construc eur de votre ballon ? Dites-moi, miss Alice, le nom de cet inventeur de génie.

— J'ai moi-même établi mon aérostat.

— Voilà qui est inadmissible. L'homme qui vous à permis d'arrſver à l'improviste dans cette île doit être un savant de premier ordre, un homme déjà connu dans le monde entier pour ses découvertes scientifiques.

— Cherchez-le donc, répondit la jeune femme, d'un ton ton railleur. Peut-être le trouverez-vous.

Gilbert secoua de nouveau la tête.

— Miss Terry, dit-il d'une voix douce et bienveillante, je ne me formaliserai point personnellement du sans-façon de vos réponses. Mais je vous ferai observer que ce procès-verbal doit être envoyé par moi, à Paris. Les membres du gouvernement pourraient se montrer moins accommodants que moi et votre peine en serait aggravée d'autant par eux.

Alice haussa les épaules.

— Je ne crains pas la mort, répondit-elle. Et je ne vois pas ce qui pourrait m'arriver de pis.

— Dites-moi, du moins, qui se trouvait avec vous dans la nacelle de votre aérostat.

— J'y étais seule.

— Cette affirmation est infirmée par le témoignage de tous les gardiens. Le surveillant en chef affirme positivement qu'il a distingué un jeune homme dans la nacelle.

— Dans ce cas, son devoir était de mettre la main dessus, répondit railleusement la jeune femme.

— J'espère bien qu'on y réussira, répliqua Gilbert. Comme je vois bien que vous ne voulez rien dire, je couperai court, pour aujourd'hui, à cet interrogatoire.

Il se leva et d'une voix grave :

— Alice Terry, reprit-il, vous êtes ma prisonnière. En attendant que j'aie reçu de Paris des ordres sur ce que je dois faire de vous, l'Hôtel du Gouvernement vous servira provisoirement de prison. Voulez-vous me donner votre parole d'honneur de ne faire aucune tentative pour vous échapper et je vous ferai grâce de la chaîne.

— Je vous donne ma parole la plus sacrée, monsieur le gouverneur, de profiter de la première occasion possible pour vous brûler la politesse.

— Dans ce cas, c'est vous même qui me contraignez, à mon grand regret, à prendre des mesures désagréables vis à vis d'une dame dont j'estime le caractère et pour l'intrépidité de laquelle, je nourris personnellement la plus vive admiration.

Sur ces mots, Gilbert quitta la case pour aller s'entendre avec le surveillant en chef, sur les mesures à prendre pour l transport à Cayenne de l'intrépide et intraitable Américaine.

A peine avait-il franchi le seuil de la porte que Paul Cazeau se courbant au-dessus de la table, dit d'une voix assourdie à Alice.

— Ne désespérez point, mademoiselle. Votre sort peut prendre une direction plus favorable. S'il ne m'est possible de vous rendre la liberté, du moins je ferai tout ce qu'il est possible pour adoucir votre position.

— Voilà noblement parlé, répondit doucement la jeune femme dirigeant son beau et pénétrant regard sur le secrétaire.

Celui-ci posa la main sur sa poitrine.

— Vous pouvez absolument compter sur moi, mademoiselle, dit il. Je suis un homme d'honneur.

— Je veux le croire. Rendez-moi donc le service d'instruire Immédiatement de ce qui m'est arrivé, monsieur Mathieu Dreyfus, demeurant à Paris, rue Fourchambault 25. Le ferez-vous?

— Demain, par le bateau qui part justement pour la France, j'adresserai une lettre à ma famille, contenant un pli fermé pour monsieur Mathieu Dreyfus.

— Je vous remercie...

Elle n'eut pas le temps d'en entendre davantage.

Gilbert venait de rentrer dans la case, accompagné du surveillant en chef.

Paul Cazeau avait repris son expression de froide indifférence et semblait attentivement occupé à revoir son procès-verbal.

Une heure plus tard, le vapeur du gouverneur quittait l'Ile du Diable.

Alice Terry se trouvait à bord entre deux soldats qui, le fusil hargé, avait reçu ordre de veiller sur elle.

Le généreux Gilbert n'avait pu prendre sur lui faire mettre les menottes.

Ses dispositions bienveillantes furent corroborées par le choix de la prison provisoirement assignée à l'audacieuse étrangère qui avait tenté délivrer de Alfred Dreyfus.

Ce n'était point un sombre cachot, mais une jolie chambre, bien éclairée et meublée confortablement.

Hors le gouverneur, pourtant, il n'était donné à personne de pénétrer auprès de la prisonnière.

Nuit et jour, il gardait sur lui la clef de sa chambre.

Gilbert traitait sa captive avec beaucoup d'égards, l'approvisionnant de livres et de journaux et lui envoyant les mets de sa propre table.

Il avait télégraphié la nouvelle de l'arrestation d'Alice Terry

au ministre français, à Washington, lequel l'avait transmise aussitôt à Paris.

Sept semaines s'écoulèrent, qui semblèrent à la prisonnière plus longues que le même nombre d'années.

Malgré les égards qu'avait pour elle le Gouverneur, Alice Terry se trouvait dans sa chambrette, comme un fauve en cage.

Son esprit ardent ne pouvait plus supporter aucune entrave apportée à sa liberté.

Maintenant elle comprenait encore mieux qu'auparavant ce qu'avait dû souffrir Dreyfus pendant tant d'années de captivité.

Et elle ne pouvait comprendre comment le doux et héroïque martyr n'avait point depuis longtemps perdu la raison.

Comment pouvait-il avoir conservé l'espoir, de voir jamais sonner l'heure de la délivrance et, de ce qui était autrement précieux encore pour lui, de la réhabilitation ?

Quel ferme espoir en la justice divine devait emplir l'âme de cet homme d'élite.

Vers la fin de la dernière semaine, Gilbert était assis dans son cabinet de travail.

Il songeait au sort qui serait réservé à sa belle et intéressante captive.

Certes, aussi longtemps qu'il conserverai le poste du Gouverneur de la Guyanne française, elle n'aurait point trop à se plaindre.

Il ne dépendrait que de lui seul d'interpréter et d'adoucir les ordres qui lui seraient envoyés de Paris, à son égard.

Gilbert s'était levé et dirigé vers la fenêtre, d'où l'on embrasse une vue admirable sur la rade de Cayenne.

En ce moment, un petit steamer entrait à toute vapeur dans le port.

Gilbert n'y prit point grande attention.

Il n'attendait que dans la huitaine le grand bâtiment qui, régulièrement fait la navette entre le Hâvre et Cayenne,



Que ce soit là, mon dernier crime ! s'écria La Pompadour.

lui apportant à chaque fois de nouveaux ordres ou de nouveau pensionnaires.

Soudain son attention fut attirée par un inconnu, de haut taille et aux larges épaules, habillé à la dernière mode de Paris et qui, sans doute descendu du vapeur, entrevu tantôt, se dirigeait d'un pas rapide vers l'Hôtel du Gouvernement. Fortemen intrigué, Gilbert vit l'étranger échanger quelques mots avec la sentinelle de garde et franchir résolument les marches du perron d'entrée.

Quelques minutes plus tard, l'inconnu se faisait annonce auprès de M. le Gouverneur.

La carte portant la mention suivante :

« Baron Alexis Baranos »

A la vue de ce nom, Gilbert eut une impression assez désagréable.

L'ex-commisaire de police se rappelait fort bien le personnage, dont le passé lui revint tout entier à la pensée.

Le baron Alexis Baranos, Russe d'origine, appartenait à un vieille famille noble de Moskou. Mais sa mère était française.

Après avoir servi longtemps dans un des plus brillants régiments, en garnison à Petersbourg, où il avait dissipé au jeu et dans de folles orgies, un patrimoine assez considérable, il s'était vu forcé de donner sa démission, et résolument était entré dans la police russe.

Là, seulement, il était vraiment à sa place, parait-il, ca. bientôt il passa au premier rang des limiers, lancés sur la trace des plus dangereux nihilistes.

Le nombre de ces malheureux, envoyés au gibet, ou déportés sur ses indications, le plus souvent fausses, se chiffrait par plusieurs centaines.

A Petersbourg, on ne l'appelait plus que Baranos le Rouge, chacun des procès, provoqués par lui, comme ceux où il était

appelés en temoignage, se terminant toujours d'une façon meurtrière.

Grâce à ses succès et à ses qualités spéciales, Alexis Baranos était fort bien noté et en haute estime dans la police secrète, lorsque, pour son malheur, il eût l'imprudence d'accuser de menées nihilistes, un membre de la famille impériale.

Le rouge Baranos avait espéré par ce coup d'audace, se hausser à l'apogée de sa carrière, mais cette fois, il s'était trompé, à la grande joie de ses nombreux ennemis.

Le prince que visait son imprudente et gratuite dénonciation, se trouvait en mesure de démontrer sa parfaite innocence et réclama du Czar, son parent, le châtiment de l'agent trop zêlé.

Un beau matin, le baron Alexis, fut cueilli au saut du lit par ses propres collègues et, sans autres formes de procès, emballé pour la Sibérie.

Il y resta quatre ans qu'il consacra à la rédaction d'un volumineux mémoire dont le but n'était point tantd'implorer la clémence du Czar que de mettre la puce à l'oreille du gouvernement russe.

On pouvait, en effet, y lire facilement entre les lignes que le rusé Baranos, prévoyant quelqu'accroc, avait eu la précaution, tout en exerçant ses délicates fonctions, d'écrire ses mémoires, dument documentés et déposés par lui, chez un notaire parisien, lors d'une voyage fait en France, pour raison de service.

D'après l'écrit de l'ex-policier russe, ce notaire avait pour mission, si Baranos n'avait point retiré son dépot, au bout de cinq ans, de publier les dits mémoires et de les répandre à profusion dans le public.

Le tour, car c'en était un, fit son effet.

Baranos fut remis en liberté, sous la seule condition de ne plus remettre les pieds sur le territoire russe.

Mais un si adroit et avisé personnage ne pouvait manquer de se refaire une position à l'étranger.

Nous avons dit que sa mère était d'origine française. Le baron rouge se servit de ses parents pour se faire recommander au Gouvernement de la République qui s'estima heureu de s'assurer les services d'un limier de cette valeur et depui lors l'avait employé couramment en qualité d'agent politique.

En sa qualité d'agent de la police secrète, Gilbert s'était trouvé plusieurs fois en rapport avec Baranos.

Aussi l'arrivée à la Guyane, de ce personnage, lui sembla-t-elle aussi étrange qu'inquiétante.

En donnant à l'huissier de service l'ordre d'introduire l'importun visiteur, il ne put éloigner le pressentiment d'une désagréable surprise.

Baranos fit son entrée.

Il avait toutes les proportions et l'aspect de l'Hercule Antique

La tête énergique et puissante, surmontait un cou de taureau.

Les cheveux bruns, mêlés déjà de quelques fils gris et coupé ras, formaient comme une brosse au dessus de son large crane.

La fine moustache, et l'impériale, trop noircies pour ne point être teintes, qui encadraient sa figure accentuée et ses yeux verts, toujours en éveil, ne contribuaient point à rendre plus symphatique cette équivoque physionomie.

— Mon cher Gilbert, s'écria le baron, en entrant, que je uis heureux d'avoir été chargé de vous apporter une agréable nouvelle! Vous avez enfin obtenu le poste auquel depuis longtemps vous désignaient vos éminentes et rares capacités en la matière, celui de Préfet de police de Paris. Je vous félicite de tout cœur de cette heureuse nomination.

— Il m'est cependant assez difficile de les recevoir, répondit d'un ton froid Gilbert, puisque, à ma connaissance c'est M. La Brière qui est en ce moment Préfet de police à Paris et que

cet honorable fonctionnaire ne doit certes point songer à se donner sa démission.

— La Brière ? Il est mort.

— Mort !

Gilbert resta un moment sans parler.

Le défunt Préfet de police s'était toujours montré son protecteur et son ami et c'était à lui qu'il avait dû surtout son rapide avancement.

— Oui, reprit le baron de Baranos. Il est mort et enterré depuis plusieurs semaines. On s'est dit à Paris, que le cher patron a pris volontairement congé de notre bas-monde, mais ce n'est point à nous, ses subordonnés, qu'il conviendrait de propager ce bruit inconvenant. Dans tous les cas, l'important c'est que vous soyez Préfet de police. La lettre dont je suis chargé pour et que voilà, vous donne ordre, pour autant que j'en sâche, de prendre le bâteau dès demain pour la France, afin de laisser vacant, le moins de temps possible, le poste important qui vous est dévolu.

— Et qui reprendra celui de Gouverneur général de Guyane ? demanda Gilbert.

— Moi, répondit Baranos, le Rouge, dans la voix duquel sonna un vague accent de triomphe.

— Vous ?

Gilbert se tut, mais en songeant à part lui :

— Alors, que Dieu soit miséricordieux aux pauvres transportés, car les voilà retombés aux mains d'un autre démon incarné.

En même temps, il pensa à la pauvre, à l'infortunée Alice.

— Etiez-vous vous encore à Paris, demanda-t-il à son successeur, lorsque y est arrivée ma lettre, concernant la tentative avortée, de délivrance, du capitaine Dreyfus ?

— Naturellement ! répondit le policier russe en riant. Vous n'avez point manqué, n'est-ce pas de mettre cette damnée Américaine sous les verroux ?

— Cette dame à été arrêtée par moi et se trouve prisonnière dans une chambre de l'Hôtel du Gouvernement. Est-ce qu vous m'apporteriez de plus amples instructions, baron, sur c que je dois faire d'elle?

— Ces instructions se trouvent, en effet, dans mon porte feuille, mais elles ne vous concernent pas, attendu que, dès ce moment, à moi seul appartient le droit de donner des ordres dans la Guyane française.

Une énergique réponse se pressa sur les lèvres de Gilbert, à ces insolentes paroles, mais il se contint, comprenant que le rouge Baranos se trouvait dans son droit strict.

Aussi s'empressa-t-il, dans le cours de la journée, de lui remettre le commandement et le lendemain matin s'embarqua-t-il pour la France, sans avoir pu ni voulu revoir Alice et Alfred Dreyfus auxquels il n'aurait eu que des mauvaises nouvelles à communiquer.

Voilà comment le martyr de l'Ile du Diable perdit le gouverneur humain et généreux, qui, pour quelque temps, du moins avait allégé le poids de ses intolérables souffrance.

Bientôt, ainsi que la pauvre Alice, il allait s'apercevoir, comme l'avait pensé Gilbert, aux mains de quel démon incarné les avait livré de nouveau le sort impitoyable.

. . . .

Alice Terry goûtait un paisible sommeil sur la modeste couchette de sa cellule.

Une conscience pure est un doux oreiller. Ce vieux proverbe ne pouvait recevoir de meilleure application que dans le cas présent.

La jeune Américaine dormait aussi paisiblement que si elle ne se trouvait point au pouvoir du Gouverneur de la Guyane, mais bien dans sa propre chambre, et comme s'il ne pouvait lui parvenir au réveil que d'heureuses et consolantes nouvelles.

Soudain, une main rude la réveilla en sursaut.

Devant elle se dressait un homme de haute taille, enveloppé dans un manteau de couleur sombre.

Ses traits durs et l'éclat sinistre de ses yeux, firent involontairement passer un frisson dans les veines de la vaillante Américaine.

Derrière l'homme au manteau, se tenaient deux soldats, portant chacun une lanterne.

— Levez-vous ! dit l'inconnu, d'une voix brutale.

— Qui êtes-vous, demanda Alice qui depuis tout le temps de sa captivité se couchait toute vêtue, afin de profiter des moindres occasions de fuir. Le Gouverneur vous a-t-il envoyé ici ?

— Il n'y plus à Cayenne d'autre Gouverneur que moi, répondit-il, le baron Alexis de Baranos.

Alice comprit aussitôt le sort affreux qui l'attendait.

Sans hasarder aucune nouvelle question, elle se leva et dit simplement.

— Je suis prête, monsieur, et j'attends vos ordres.

— Suivez-nous, alors, gronda le baron rouge. Mais je vous en avertis ; au premier cri que vous auriez la malheureuse inspiration de pousser, à la moindre tentative de fuite, je fais tirer sur vous.

— Et, ce faisant, vous me rendriez un véritable service, répondit froidement Alice, car je vois bien que le sort qui m'attend est bien autrement terrible qu'une prompte mort.

— Je rabattrai bientôt votre insolence, reprit le Russe, avec un rire méchant. En avant, et marchez à côté de moi.

Tous quatre abandonnèrent la chambrette.

Après qu'ils eussent suivi un long corridor, Baranos se baissa et ouvrit une trappe donnant sur un étroit escalier, s'enfonçant en spirale, dans les ténèbres.

Au bout de cet escalier, ils arrivèrent dans un couloir souterrain, humide et froid, courant sous l'Hôtel du Gouvernement qu'il reliait à la citadelle et à ses casemates.

La petite troupe marchait en silence.

Il semblait à Alice qu'on la menait vers l'endroit où devait avoir lieu son exécution.

Pas un instant elle ne douta que jamais plus elle ne reverrait la lueur du soleil.

Elle songea à Mathieu Dreyfus et, mentalement, elle adressa pour lui une fervente prière à Dieu. Un moment lui avait suffi pour dire adieu à ce monde et à ses éphémères joies.

Par une porte de fer, qu'ouvrit Baranos le Rouge, ils parvinrent dans une vaste salle voûtée, située au dessous, même, des caves de la citadelle.

Les murs n'en avaient point été élevés de mains d'hommes, mais consistaient en pans de rocs dans lesquels s'ouvraient plusieurs refuges, en forme de grottes, de niches et de cellules, grossièrement creusées.

Baranos montra du doigt une de ces dernières, à peine assez élevée pour qu'on put s'y tenir debout.

— Entrez là dedans ! dit-il a Alice.

La jeune femme obéit.

A l'intérieur se trouvait un lit de paille, une cruche de terre et un morceau de pain noir.

— Étendez-vous sur cette paille, reprit le bourreau.

Alice obéit encore sans murmurer à cet ordre.

Baranos donna ordre aux deux soldats de remonter, mais il garda pour lui une des lanternes, déposée sur le sol.

— Sortez de votre trou, vous autres, cria le Russe.

Aussitôt, deux hommes s'élancèrent d'un angle obscur, où il s'étaient tenus cachés.

Ces hommes avaient un singulier aspect.

On eut dit, à les voir, à la fois des gardes-chiournes, dont ils portaient la veste et le képi, et des maçons, à en juger par leurs tabliers et aux truelles qu'ils tenaient à la main.

Alors commença une horrible et lugubre besogne.

Les nouveaux venus, attirant près de la niche, un bauquet rempli de ciment, découvrirent, en projetant sur elle le rayon de la lanterne, une haute rangée de briques, placée à proximité.

Aux yeux épouvantés d'Alice, immobile et muette, ils se mirent à élever rapidement, devant l'espèce de grotte, où on lui avait commandé d'entrer, un mur épais, que, sans outils, certes aucun bras humain n'aurait pu renverser ou percer.

La jeune femme se croyait le jouet de quelque effrayant cauchemard et se demandaient si c'étaient bien des hommes qu'elle voyait et non des démons éclos dans sa seule imagination, troublée par le délire.

Lorsque le mur fut assez élevé pour qu'à peine la prisonnière put regarder par dessus, en se haussant sur la pointe des pieds, Baranos qui s'était promené de long et en large, en sifflotant, dit à ses siccaires d'arrêter leur sinistre travail.

— Vous savez que vous devez être plus muets que la tombe sur ce que vous avez fait cette nuit, leur dit le nouveau Gouverneur.

— Nous le savons, répondirent d'une voix sourde les deux hommes.

— La moindre indiscrétion vous coûterait la vie. Allez maintenant. Demain vous recevrez votre salaire.

Les gardes-chiourne disparurent.

Baranos le Rouge se dirigea, alors, vers le cachot presque entièrement muré.

Alice s'était levée et fixait sur lui des yeux fiers et intrépides.

— Vous voyez maintenant, belle Alice Terry, dit le Gouverneur en ricanant, comment on punit ceux qui tentent de délivrer le traître Dreyfus. Vous voilà emmurée vivante ! Ici, ne vous arrivera plus jamais un rayon de soleil et même l'air que vous respirerez, vous sera parcimonieusement mesuré. Pendant des années entières vous passerez ainsi votre douloureuse existence, jusqu'à ce que vous soyez devenue folle ou la proie d'une

grouillante vermine. Voyons, à présent, ne regrettez-vous point ce que vous avez fait ?

— Non, je ne me répens point, répondit Alice d'une voix ferme, et je sais que s'il me faut mourir ici, loin de tout secours humain, des milliers d'autres se lèveront à ma place, pour poursuivre la délivrance d'Alfred Dreyfus, avec un meilleur résultat. Vous n'êtes, vous, que le valet de bourreau de la France, suivant aveuglement les ordres de ceux qui vous ont recommandé de m'écarter de leur voie maudite. Mais tremblez pour l'heure du châtiment! Tremblez pour l'heure où vos dignes maîtres en scéleratesse seront enfin démasqués! Le noble et généreux peuple français a été aveuglé par vous. Une clique infâme mesuse de son influence surprise pour émasculer le pays et y détruire lentement toute vertu, toute justice républicaine.

Mais grâce à Dieu, la France possède encore, un corps sain et une âme noble! Son peuple se redressera enfin pour écraser, comme on écrase des bêtes nuisibles, ceux qui ont empoisonné les sources de la raison et du droit...

Une nouvelle révolution éclatera! Mais cette fois ce ne sera point pour traîner à l'échafaud un roi malheureux et innocent! Le bourgeois, armé d'un bâton, le paysan de sa faulx, le soldat de son fusil, tous les éléments sains et virils de la grande nation s'uniront pour faire la chasse des hommes de ténèbres qui les ont trop longtemps trompés et deshonorés!

Et longtemps, encore, après que mon corps se sera détruit dans cet affreuse prison, on citera en France mon nom comme celui d'une femme honnête et sans peur qui s'est sacrifiée pour délivrer le martyr de l'Ile du Diable, pendant que les vrais traîtres à la Patrie, passaient triomphants, aux acclamations de la foule abusée.

Maintenant, valet de bourreau, écoute mes dernières paroles!

— Sois maudit, toi, et tous les scélérats de ta bande infâme! Maudit soit Esterhazy le sinistre major! Maudits les généraux

qui ont eu la faiblesse et la honte de témoigner en faveur de cette hyène à masque humain !

Vive Alfred Dreyfus le noble et vaillant capitaine, le soldat sans reproche ! Dieu soit avec lui et le délivre de l'enfer où il languit !

Vivent Emile Zola et le colonel Picquart, ces deux hommes prêts à tout sacrifier, existence et biens pour faire triompher la vérité !

Vivent ceux qui, n'importe où, en France, en Europe, dans le monde entier, croient en l'innocence de Dreyfus, le sublime martyr du dix neuvième siècle.

Après avoir lancé ces légitimes imprécations à la face de son bourreau, Alice disparut derrière le mur de sa prison.

Sombre et pensif, Barancs le Rouge quitta le souterrain, pour remonter chez lui.

Longtemps encore, après son départ, derrière la haute muraille on eut pu entendre sangloter doucement et une voix faible murmurer :

— Emmurée ! condamnée à une vie affreuse et à une prison perpétuelle, si jeune encore et ayant au cœur l'amour du meilleur et du plus noble des hommes !

Et les échos rocheux de la sombre voûte répétèrent bien des nuits encore :

— Emmurée ! Emmurée vive !

CLXXVII

Pauvre mère! Pauvres enfants!

Par une froide soirée d'hiver, l'express, venant de Belgique, s'arrêta dans la gare du Nord.

Une dame, ayant dépassé la trentaine, en descendit, avec deux enfants, une fillette agée d'environ six ans et un garçon qui n'en avait pas dix.

Tout dans la toilette des trois voyageurs, trahissait la gêne et cette pauvreté décente qui indique un passé plus heureux.

— Est-ce là Paris, dis maman? interrogea la fillette, toute perdue au milieu du bruit et du mouvement des voitures, si intenses autour des gares parisiennes.

— Oui, ma mignonne, répondit la mère. Dieu veuille qu'il nous soit hospitalier.

— Mais, dis la garçonnet, il est impossible que papa nous fasse un mauvais accueil! Quand à moi, je ne veux plus le quitter.

La voyageuse étouffa un profond soupir.

— Auriez-vous l'obligeance, demanda-t-elle à un commissionnaire de m'indiquer par où il faut prendre pour arriver chaussée d'Antin?

— Ce n'est pas au diable vert, madame, mais par ce chien

de temps, vous feriez aussi bien de prendre une voiture, répondit l'homme.

— Nous préférons marcher répondit timidement l'étrangère.

Le commissionnaire lui jeta un regard surpris et compatissant.

— C'est différent, dit-il. Tenez, madame, allez tout droit, tout droit devant vous. Dans vingt minutes, vous demanderez encore. On vous montrera.

Et pendant que les trois débarqués s'éloignaient, portant leur mince bagage, de leurs mains gourdes de froid, il reprit son poste en murmurant :

— Toujours des panés ! Dieu de Dieu ! Il n'y a donc que ça aujourd'hui.

Pendant que la mère et les deux enfants cherchent leur chemin dans Paris, couvert de neige, apprenons rapidement à nos lecteurs qui il sont et d'où ils viennent.

La comtesse Nathalie, appartenant à une famille noble de la Hongrie, mais restée orpheline et sans fortune, avait suivi, à l'âge de dix-huit ans, un bel officier autrichien, en congé ou démissionnaire, qui l'avait épousée en Angleterre, mais sans faire ratifier son mariage par aucun acte civil.

Deux enfants étaient nés de cet hymen, que la pauvre femme croyait parfaitement légal, lorsque le mari, après avoir installé sa famille, dans un coin perdu du Luxembourg belge, s'éloigna, sous prétexte de chercher une position en France, et promettant, d'ailleurs, de pourvoir à tous leurs besoins.

Plus tard, lorsqu'il aurait réussi, il les aurait tous fait venir auprès de lui, mais en attendant il s'agissait de sacrifier le présent à l'avenir et de se créer des ressources.

La comtesse se résigna, dans l'intérêt de ses enfants, à l'éducation desquels elle se consacra toute.

Plusieurs années s'écoulèrent.

Le comte espaçait de plus en plus ses envois d'argent et donnait de moins en moins de ses nouvelles

La comtesse vendit, un à un, tous ses bijoux, et depuis plusieurs mois se trouvait dans une détresse profonde, lorsqu'un journal, tombé, par hasard, entre ses mains, lui apprit que son mari entré dans l'Etat-major français, faisait à Paris fort grande figure.

Se doutant de quelque trahison, elle n'hésita plus.

Le Bottin lui apprit l'adresse du comte.

Après avoir fait argent de son humble mobilier, elle était partie avec ses enfants, n'ayant plus que quelques sous dans sa poche, à son arrivée dans la grande ville.

Quel serait l'accueil que lui ferait le père, toujours tendrement aimé, de ses pauvres enfants ?

Les voyageurs étaient arrivés devant un élégant et fastueux immeuble près duquel se tenait le concierge, les mains dans les poches.

— N'est-ce point ici que demeure un officier d'Etat-major ? demanda la mère d'une voix tremblante.

— Parfaitement, au premier. Le comte vient de sortir, mais la comtesse y est...

— La comtesse !...

Tirant après elle ses enfants, par la main, Nathalie s'élança impétueusement dans l'escalier.

Une jeune femme, d'une remarquable beauté parut sur le palier, une lampe à la main.

— Déjà de retour ! cria-t-elle joyeusement.

Mais s'apercevant de sa méprise.

— Qui donc êtes-vous ? demanda-t-elle d'un air soupçoneux et que voulez-vous ?

La comtesse l'écarta de la main.

— Je suis la comtesse Esterhazy, répondit-elle, et je viens voir mon mari.

La jeune femme poussa un cri et recula de plusieurs pas,

pendant que la comtesse, poussant ses enfants devant elle, pénétrait dans l'appartement.

Tous trois se trouvèrent dans une pièce somptueusement meublée et où, au coin d'un bon feu, se trouvait une table toute servie, supportant deux couverts.

La petite fille s'était rapprochée avec empressement de lacheminée.

— Mère, dit le garçon, j'ai bien faim. Puisque nous sommes chez père, ne puis-je prendre un morceau de ce pâté?

— Ne touche à rien, mon fils, répondit la mère d'une voix. L'air même qu'on respire dans cette maison est empoisonné!

En ce moment la porte s'ouvrit brusquement.

Nathalie jeta un cri. Son mari était devant-elle.

— Toi! Vous ici! dit-il avec un regard furieux et en grinçant des dents. Qui donc vous a autorisé à venir me relancer de la sorte?

— Faut-il une autorisation à une femme pour rejoindre son mari, à des enfants pour venir trouver leur père?

Le sinistre major fit un geste impérieux.

— Pas de scènes de théâtre, dit-il. Vous savez que je ne les aime pas, Votre présence à Paris, en ce moment, est impossible. J'ai moi-même assez de difficultés à me maintenir à fleur d'eau. Si je ne vous ai pas envoyé d'argent, c'est que je n'ai pas pu. Demain, vous repartirez pour le Luxembourg. En attendant, il vous faudra loger à l'hôtel.

— Mais ne suis-je donc pas chez toi? demanda la comtesse. Ah! mon Dieu, cette femme!

Nathalie avait saisi le sinistre major par le bras.

— Eh! bien quoi, ricana-t-il en l'attirant dans un angle de l'appartement. C'est bien assez que j'en sois réduit à user moi-même de son aimable hospitalité.

La comtesse laissa échapper une exclamation d'horreur.

— Ainsi, reprit-il, vous comprendrez que votre présence...

— Nous ne partirons pas sans vous, s'écria Nathalie avec

force. Si vous avez perdu à ce point le sentiment de votre honneur et de vos devoirs, je saurai vous y rappeler. Il n'est pas permis à un époux, à un père, de laisser sa femme et ses enfants dans le besoin. Je n'invoquerai plus l'amour que vous m'avez juré et que avez si lâchement trahi, mais à défaut de la voix du sang, la loi...

Le sinistre major se mit à rire.

Attirant Nathalie encore plus près de lui, il lui dit à l'oreille, d'une voix mordante.

— Voyons, ma chère amie, il faut bien que vous appreniez cela un jour ou l'autre. Nous sommes aussi peu mariés que possible.

La pauvre femme resta comme frappée de la foudre.

— Pas mariés !

— Eh ! non ! Le mariage religieux n'a ici aucune force de loi. Et comme je ne suis plus autrichien, mais français...

Nathalie poussa un cri déchirant et porta les mains à son front, comme si elle devenait folle.

— Ah ! l'infâme ! s'écria-t-elle. Perdue, déshonorée ! Et mes enfants !...

-- Bah ! Je soignerai pour eux. Mais il faut me promettre d'être bien sage et retourner là-bas, demain... par le premier train... A ces conditions, votre pension vous sera continuée... du moins jusqu'à nouvel ordre... Tenez, voilà cinq cent francs... Mais laissez-moi... Si l'on avait vent de cette sotte algarade, je serais irrémédiablement compromis.

Pâle, tremblante, mais résolue, Nathalie s'était redressée avec fierté.

— Plutôt mourir, dit-elle, que d'accepter votre aumône. Lâche et vil scélérat, la tardive révélation de ta duplicité vient de décider de notre perte à tous. Mais nous ne resterons point sans vengeance. Je te vois seulement, aujourd'hui, comme tu es, et je devine le rôle que tu dois avoir joué dans cette affaire Dreyfus,

qui m'a appris que tu existais encore ! Poursuis ton chemin. L'heure du châtiment sonnera pour toi ! Venez, pauvres enfants, moins déshonorés par votre naissance illégitime que vous le seriez de porter son nom... Venez ! Sortons de ce bouge... S'il nous faut périr, mourons purs et fiers, comme nous avons vécu jusqu'ici.

Et avec une force impétueuse, elle entraîna ses enfants vers la porte.

Le beau ténébreux n'avait pu s'empêcher de pâlir encore, en entendant les imprécations de sa noble victime.

— Voyons, Nathalie, dit-il. Il ne faut pas prendre les choses si au tragique. Quand je te dis que vous ne manquerez de rien...

— Arrière ! cria la malheureuse femme d'une voix terrible. Meurtrier de tes enfants, sois maudit !

La porte se referma sur eux et le sinistre major se laissa tomber dans un fauteuil.

— Damnation ! gronda-t-il. Il me manquait encore cette tuile-là ! Que va-t-elle faire ? Retourner tranquillement dans le Luxembourg où elle doit s'être créé des ressources... Autrement comment aurait-elle vécu ? Ma foi ! c'est son affaire. Elle s'en tirera toujours... Quant à moi, je marche plus que jamais sur un volcan et à moins d'un trait d'audace, comme celui imaginé par ce démon de Pitou...

En ce moment il se sentit entourer le cou de deux bras souples et caressants.

— N'est-ce pas, dit une voix douce, que cette femme a menti. Elle, ton épouse ? Est-ce qu'elle aurait pu rester séparée de toi si longtemps ?

Le beau ténébreux se leva en souriant

— Ne pensons plus à cette folle, dit-il.

— Mais qui est-elle, vraiment ?

— Eh ! une ancienne femme de chambre de ma mère qui me

poursuit de sa passion romanesque et veut m'endosser la res ponsabilité de ses bâtards !

— Ils sont à toi ?

— Jamais de la vie !

— Tu l'as aimée, pourtant ?

— Pas davantage. Qui n'a eu ses équipées de jeunesse ? Je n'ai jamais aimé et n'aimerai vraiment que toi !

Et les lèvres du beau ténébreux et d'Urielle s'unirent en un ardent baiser.

. . . .

Pendant ce temps, l'infortunée Nathalie, entraînant ses deux enfants, pleurant de froid et de faim, a marché devant elle comme une insensée.

Bientôt elle arrive sur les quais de la Seine, couverte d'épais glaçons.

Son regard s'illumine d'une flamme sombre.

— Mère, où allons-nous, pleure la fillette.

— Venez, venez ! répond la mère, encore un peu de courag et nous serons au port !

Il marchent encore. Le bruit et l'animation décroit derrrière eux.

Enfin, ils s'arrêtent non loin de Bercy. Autour d'eux règne un silence de mort. On n'entend que les rafales du vent et le choc des glaces contre les piles du pont.

Les enfants sanglottent, se serrant plus étroitement contre leur mère dont le regard les épouvante.

— Oui, c'est cela, plus près, encore, murmura-t-elle. Nous ne nous quitterons pas ! Mourir n'est rien ! C'est vivre qui est douloureux ! Là-bas, sous cette fragile couche de glace est le repos. Vous êtes fatigués, mes enfants, nous allons dormir.

Elle dénoue les courroies, liant son modeste bagage, machinalement conservé et emporté jusque là, et lie les pauvres enfants contre sa poitrine.

— Mère! crie le petit garçon, tu veux nous tuer?...

— Taisez-vous! Et n'ayez pas peur. Ne suis-je pas avec vous?

La pauvre mère descend la berge et pose le pied sur la glace, qu'elle sent forte sous son pied. Mais plus loin, c'est un trou noir qui semble l'appeler.

L'effroi semble avoir paralysé les deux pauvres petits. Muets et inertes ils se laissent emporter vers l'abîme, au bord duquel s'agenouille l'abandonnée.

— Seigneur, crie-t-elle, d'une voix éclatante, reçois dans ton sein la mère imprudente et les enfants innocents. Mais appesantes ta main sur l'auteur de leur maux. Malédiction sur celui qui nous tue. Maudit soit Esterhazy!

. . . .

— Non, chère Madeleine, ce n'est pas l'indignité de ton père qui me fera renoncer à toi. Je vous arracherai ta mère et toi à l'exploitation de ce déclassé qui fait de votre vie un enfer. Qu'il travaille... Nous lui trouverons un emploi, une sinécure... Mais sa présence n'empoisonnera point le coin de paradis où, dans mes bras, tu oublieras ta jeunesse sombre et privée de toute joie.

Ces paroles étaient dites par un beau jeune homme, à la moustache blonde qui, malgré l'inclémence de la température, promenait sur les bords de la Seine, une jeune fille, pauvrement vêtue.

L'hiver et le froid n'existent point pour les amoureux.

— Mais ta mère, Conrad? demanda en soupirant Madeleine. Consentira-t-elle, à recevoir, chez elle la fille d'un comédien obscur, réduit à servir de bouffon, aux badauds de village?

— Ma mère ne mettra jamais obstacle à mon bonheur et lorsqu'elle te connaîtra mieux, elle t'ouvrira les bras.

— Moi, une pauvre ouvrière et toi...

— Un comte, de la noble famille des Esterhazy! Parlons-en! Heureusement qu'à mes inutiles titres de noblesse, je joins un bon diplôme d'ingénieur. Crois-moi, Madeleine, il n'y a plu

de noble et d'élévé dans le monde que l'honnêteté et le travail. Tu es la femme que j'avais rêvée et je n'en veux pas d'autre... A nous deux, si nous ne parvenons point à relever de ses ruines le château de mes pères, nous ferons pourtant ce qu'on appelle une bonne maison. De nos splendeurs passées, il nous reste, ce qui s'appelle une poire pour la soif, une somme de 38.000 fr. demeurée intacte, en cas de chômage ou de maladie. Ils nous viendront à propos pour nos premiers frais d'établissement. Cette somme a été déposée à la banque Rothchild, par mon cousin le major...

Madeleine tressaillit.

— Comment, s'écria-t-elle, c'est à lui que vous avez confié votre fortune.

— Ne vaut-il pas mieux qu'elle fructifie grâce à son habileté? Mon cousin est une homme d'honneur... un vrai...

— Esterhazy!

Ce cri, à la fois terrible et déchirant venait du fleuve même. Conrad recula, pâle d'épouvante.

— Qu'est ceci? Je ne crois pas aux esprits, mais une pareille coïncidence me remplit malgré moi d'angoisse.

La jeune fille, non moins troublée s'était penchée sur la Seine.

— J'entends des voix d'enfants appelant au secours dit-elle, Dieu! Je les vois... Là bas... trois formes humaines, se débattant au milieu des glaces!

Mais déjà Conrad avait descendu la berge. Téméraire et prudent à la fois, il rampait sur la glace, dans la direction des noyés. Un moment, le corps de Nathalie revint à la surface. Il le retint d'une main ferme.

Un instant plus tard, sans plier sous sa triple charge, il reparaissait sur le quai.

Cependant, les appels au secours et les cris de Madeleine avaient donné l'alarme aux riverains. Les trois infortunés furent transportés, évanouis, au bureau de police voisin d'où, après

les premiers soins, on se disposa à les transporter à l'hôpital, dans une voiture d'ambulance.

— Non, non, s'écria alors Conrad, qui depuis quelques instants était resté immobile et comme pétrifié. Il n'iront point à l'Hôtel-Dieu, qu'on les conduise chez moi..

Et comme Madeleine, remarquant sa pâleur, l'interrogeait d'un œil inquiet.

— Cette femme, lui dit-il tout bas, en l'attirant à lui, je viens de la reconnaître, quoique je ne l'aie vue qu'une fois et il y a dix ans de cela. C'est Nathalie, l'épouse de mon cousin Esterhazy !

— Quel sombre mystère allons nous découvrir? murmura Madeleine. Ah! Conrad, je crains bien que mes pressentiments à l'égard de cet homme ne m'aient point trompée.

CLXXVIII

Est-ce bien lui?

Quelques jours après les évènements, rapportés dans le dernier chapitre, Emile Zola se trouvait dans son cabinet.

Mais il ne travaillait pas.

Fumant nerveusement son cigare il consultait de temps à autre, avec impatience, la pendule, posée sur la cheminée.

— Enfin! s'écria-t-il, en entendant sonner à la porte.

Lui-même courut ouvrir.

C'était un individu long et maigre, dans une tenue que certes on ne serait point attendu à rencontrer dans ce luxueux et coquet intérieur.

Le visage couperosé, au nez piqué de rubis, trahissait d'incurables habitudes d'intempérance. Tout dans son costume délabré et crasseux caractérisait le pilier d'estaminet, tel que l'a si bien décrit le magistral écrivain de « l'Assommoir ».

Zola recula devant cette apparition. Mais l'ivrogne, entrant sans façon, referma sur lui la porte à laquelle il donna un tour de clef, à l'intérieur.

— Eh ! quoi, c'est vous Walter ? s'écria Zola avec surprise.

— Moi-même, répondit le singulier visiteur. Comment ce haillons, cette perruque et cette fausse barbe, ont-ils pu tromper, un seul moment, un observateur de votre clairvoyance, monsieu. Zola ?

— Ma foi, votre déguisement est si parfait !

— Pas assez, peut-être, pour abuser les espions que le sinistre major a mis à mes trousses, sâchant que le colonel Picquart et vous aviez organisé une contre police.

— Ne vous assimilez donc point à des misérables mouchards, monsieur Walter, vous le policier-amateur venu d'Allemagne pour m'offrir vos services, dans le seul intérêt de la vérité et du droit. Aussi notre reconnaissance !

— Bon, vous me remercierez le jour où nous aurons réussi à faire revenir Dreyfus de l'Ile du Diable et à y renvoyer à sa place, ce cher major et ses dignes compères. Mais, hélas ! je crains bien que ce ne soit pas de sitôt.

Tout en parlant ainsi, ils étaient entrés dans le cabinet de l'écrivain.

— Auriez-vous de mauvaises nouvelles à m'annoncer, demanda Zola, avec inquiétude.

Le faux ivrogne s'assit et, avant de répondre, alluma le cigare que lui avait offert le maître du logis.

— De bonnes ou de mauvaises, cela dépendra de la tournure que prendront les choses, répondit le détective amateur. Ce sinistre major a plus terriers qu'un renard. Vous savez qu'il

est logé chaussée d'Antin, avec sa nouvelle maîtresse, une certaine Urielle Frémy, fille d'un bandit espagnol qu'il a tué de sa propre main ! Cette jeune fille, honnête et modeste, avant de l'avoir connu, est devenue, sous sa main, une créatute presqu'aussi dangereuse et perverse que la célèbre Pompadour, dont le drôle s'est si cavalièrement débarrassé. Je vous dit qu'il les fait à son image.

— Oui, dit Zola, c'est un maître corrupteur.

— Mais revenons au fait. Outre ce premier domicile, il en a un autre, rue Bissonnière, où il entre et sort déguisé. Enfin, il possède la clef d'une maison abandonnée de la rue des Martyrs, maison vouée à une démolition prochaine.

— Mais si la maison est vide, qu'y va-t-il trouver ?

— Probablement quelque complice, par un couloir secret communiquant avec l'un ou l'autre immeuble voisin. Mais tous sont d'immenses caravanserails occupés par d'innombrables locataires. Cette maison de la rue des Martyrs, il faut y pénétrer coûte que coûte. Elle nous révèlera, je gage, plus d'un secret. Seulement, il faudra s'attendre à des dangers sérieux, à de redoutables guet-apens.

— N'importe, s'écria résolument Zola ! Allons y, et dès ce soir.

— J'allais vous le proposer, répondit simplement Walter. Décrochez donc l'ample manteau et votre châpeau à larges bords des grands jours, pendant que je procèderai à une petite transformation.

Tout en parlant, Walter, tirant un foulard de sa poche, s'était campé devant une glace. En un instant le savant maquillage dont il s'était revêtu la face avait disparu, ainsi que ses cheveux et sa barbe postiche.

Le visage du détective-amateur, parut alors ce qu'il était en réalité, c'est à dire, jeune, intelligent et des plus sympathiques. Walter ne devait pas avoir plus de trente ans. Quel mobile lui avait fait embrasser la profession de détective, lui qui

jouissait d'une fortune indépendante ? La curiosité, l'esprit d'observation et d'analyse et une vocation inconstable.

Walter Haupt ne vendait ni ne louait ses services. Il les prêtait gratuitement à la justice lorsqu'il s'agissait d'éclaircir quelque sombre et mystérieuse affaire, où il apportait un flair merveilleux.

Comme bien d'autres, en Europe, comme la malheureuse Alice Terry, devenue détective, elle, par désespoir et pour avoir subi la honte d'une injuste détention, il s'était passionné pour la cause d'Alfred Dreyfus et s'était offert à Zola et à Picquart, qui avaient accepté son concours avec empressement.

Walter, fils d'Alsaciens, était encore un polyglotte remarquable parlant, outre l'Allemand, sa vraie langue, au point de vue politique, l'Anglais, l'Italien, l'Espagnol et le Français, toutes sans le moindre accent étranger

Pendant que Zola se drapait dans son manteau, le jeune homme avait dépouillé ses nippes sordides, qu'il retourna comme un gant. D'un côté usés, crasseux, lamentables, ces vêtements, à deux fins, étaient, de l'autre, d'étoffe et de coupe élégantes.

Walter acheva sa toilette en remplaçant sa perruque rousse par une autre, blonde et frisée, et se posa sur le crâne, un joli chapeau boule, roulé dans sa poche.

— Maintenant, « all right ! » dit-il.

Les deux hommes sortirent et arrivèrent bientôt dans la rue des Martyrs.

Il était près de minuit et sur les rues de la grande ville s'était appesânti le lourd brouillard, favorable aux projets de nos amis.

— Voici la barraque, dit le policier-amateur, en jetant un regard autour de lui.

Ils se trouvaient devant un bâtiment à moitié ruiné, justifiant parfaitement l'appellation de barraque, et dont pas une croisée n'avait conservé ses carreaux.

— Placez-vous devant moi, dit Walter, qu'on ne puisse me voir.

— Qu'allez-vous faire ? demanda l'homme de lettres.

— Parbleu ! Crocheter cette porte.

— Diable ! fit Zola. Pourvu qu'on ne nous arrête point comme de vulgaires cambrioleurs.

Déjà la porte s'était ouverte sans bruit. Walter attira Zola à lui et referma non moins vivement.

— Là, dit il, nous voilà dans la place. Etes-vous armé, au moins ?

— J'ai ma canne à épée.

— Et moi, mon révolver. Si on nous attaque, on trouver à qui parler. Maintenant, il s'agit de s'orienter.

— Ce sera difficile, fit remarquer Zola. Il fait noir ici comme dans un four.

Au même moment, une lueur soudaine perça les ténèbres qui les enveloppaient.

Walter venait de démasquer le rayon d'une lanterne sourde.

Aucun bruit que celui de leurs pas ne s'élevait dans la maison abandonnée. Un escalier aux marches branlantes les mena aux étages supérieurs, où ils ne trouvèrent que de la crasse de la vermine, des tentures effilochées, des vitres crisées, mais nulle part trace de passages secrets de portes dérobées ou de trappe discrètes, pouvant donner accès dans les immeubles voisins.

— Rien ! dit Zola.

— Jusqu'ici, oui. Mais cettte communication mystérieuse existe et je la découvrirai, dussé-je tenir ici, dix nuits de suite, compagnie aux rats et aux souris.

Le détective se tût brusquement, appliquant sa main sur la bouche de Zola pour l'empêcher de parler et aveuglant en même temps le rayon de sa lanterne.

Un grêle tintement de sonnette avait troublé le silence de la maison morte et se répéta à deux nouvelles reprises.

Walter colla sa bouche à l'oreille de l'écrivain.

— Entendez-vous, lui dit-il à voix basse, une sonnerie électrique, dans ce refuge à chauves-souris? Evidemment, elle a dû être placée ici récemment. Suivez-moi, mais doucement et tenez-vous prêt à tout.

Les deux hommes se penchèrent au dessus de la rampe d'escalier, ayant vue ainsi sur le vestibule, d'où montaient maintenant d'autres bruits.

Une dalle, formant trappe, venait de s'y ouvrir, livrant passage à un petit homme, malingre et bossu, tenant une lampe à la main.

Walter étouffa une sourde exclamation.

Cependant, le bossu, dans lequel nos lecteurs auront reconnu l'ex-policier Pitou, était allé ouvrir. Une femme voilée, vêtue d'une pelisse sombre, parut sur le seuil. Malgré la distance, Walter et Zola, la voyaient distinctement trembler de tous ses membres.

— Vous avez reçu la lettre, madame? demanda le bossu.

— Oui, la voici!... Je vous en conjure, monsieur, qui que vous soyez et quel qu'ait été le mobile qui vous a poussé à offrir un asile au plus malheureux des hommes, dites-moi, où est-il?

— Ici même, ma chère dame, répondit Pitou. Vous avez dû reconnaître l'écriture?

— Serais-je ici sans cela? Mais, hélas! il y a aujourdhui de si habiles faussaires.

— Oui, mais l'œil d'une femme aimante ne pourrait se tromper en revoyant son époux!

— Le revoir, je vais donc le revoir!

— Oui, madame, mais vous le trouverez bien changé, bien cassé, miné, blanchi par ses terribles épreuves. La solitude, le soleil, la fièvre et le désespoir en ont fait un vieillard.

— Ah! Je ne l'en aimerai que plus ardemment! s'écria la

dame soulevant son voile et découvrant un pâle et noble visage, à l'aspect duquel Zola tressaillit violemment. Mais conduisez-moi, monsieur. Après tant d'années de séparation et d'angoisse, chaque minute a une inestimable valeur.

— Un instant, madame, dit le bossu. Il faut me jurer d'abord que vous n'avez parlé à personne de cette lettre.

Vous comprendrez que ma propre sécurité est en jeu. Si la police se doutait de la présence, dans cette maison... je serais perdu, moi !

— Oh ! je serai muette, monsieur. Mais je vous en conjure menez-moi vers lui !

Le bossu se dirigea vers l'ouverture béante dans le couloi et se mit à descendre, après avoir fait signe à la jeune femme de le suivre.

La dalle retomba sur eux.

Zola avait saisi la main de Walter et la pressait convulsivement.

— Walter, murmura-t-il, savez-vous quelle est cette femme ?

— Non.

— C'est Lucie Dreyfus, la femme de l'infortuné capitaine.

— Grand Dieu ! s'écria Walter. Les scélérats ont tendu un iège à la noble femme. Mais il faut la secourir, au péril de a vie.

— Trop tard ! gémit l'écrivain. N'avez-vous pas entendu ?

Un cri venait en effet de s'élever du bas.

Walter secoua la tête.

— Non, dit-il. Ce n'est point là un appel au secours. Ce cri est plutôt arraché par la surprise ou la consternation. Mais voici ce qui va peut être nous mettre sur la voie.

Doucement ils étaient redescendus dans le vestibule.

Walter, qui avait découvert sa lanterne sourde, se baissa pour ramasser une lettre.

C'était celle que Lucie Dreyfus avait montrée à Pitou.

Avidement ils en prirent connaissance.

Cette lettre écrite d'une main tremblante était conçue comm suit :

« Ma Lucie adorée,

« Conserve ton sang froid et que l'excès de la joie ne comprommette point notre bonheur commun. Je suis à Paris, dans la maison d'un homme sur lequel nous pouvons compter absolument. J'ai horriblement souffert, mon ange, mais j'ai réussi à m'évader de l'Ile du Diable. Enfin, à mon enfer va succéder le Paradis!.. Ce soir, à minuit, rue des Martyrs 27. Presse à trois reprises sur le bouton de la sonnerie électrique et suis sans crainte, l'homme qui t'ouvrira. N'emporte ni argent, ni bijoux, ni valeur d'aucune sorte. C'est inutile... Mais sur ta vie et sur la mienne, ne parle à personne au monde de ce rendez-vous nocturne, pas même à Mathieu. Il faut que mon passage à Paris soit ignoré de tous, jusqu'à ce que j'aie pu trouver un refuge à l'étranger. Ton époux qui t'adore.

« Alfred Dreyfus. »

« P. S. — Le Gouvernement tient mon évasion secrète. Il a ntérêt à faire croire que je suis toujours captif à l'Ile du Diable. Mais Dieu soit loué, je suis hors de ses griffes ! Je suis libre, je vis et vais te revoir ! »

La lettre s'échappa de la main de Zola et les deux hommes échangèrent un regard, gros de surprise et aussi de doute.

Dreyfus évadé ! Dreyfus libre ! Et les autorités le cachant à la France ?

— Imposture ! dit enfin Walter, d'une voix positive. Nous avons à faire à un faux Dreyfus.

— Mais alors, s'écria Zola, pourquoi se serait-on justement

adressé à la femme de l'infortuné capitaine. Les yeux de l'amour sont peut-être les seuls qu'on ne puisse tromper.

— Les yeux de l'amour, au contraire, ne voyent trop souvent que ce que désire le cœur, déclara péremptoirement le détective. Et puis, la rédaction de cette lettre ?... Est-ce que Dreyfus écrirait ainsi ?

— C'est vrai, dit Zola, frappé. Comment savoir ?

— Mais en descendant dans cette cave. Il me tarde, à moi, de faire la connaissance de ce Dreyfus, si miraculeusement évadé de son île et qui donne des rendez-vous à sa femme, à minuit, rue des Martyrs. Aidez-moi donc à soulever cette trappe. Mais ôtons nos souliers, pour ne pas faire de bruit.

Tous deux se débarrassèrent de leurs chaussures, qu'ils cachèrent sous quelques décombres et, résolument, descendirent dans le souterrain, la main sur leurs armes respectives.

Arrivé au bas, Walter écouta avec attention, puis démasqua sa lanterne. Ils se trouvaient dans un long et étroit couloir souterrain, en apparence sans issue.

Pourtant, un sourd murmure de voix se faisait entendre.

Walter se coucha à plat ventre, rampant sur le sol et cherchant partout, quelque nouveau passage. Soudain il réprima un cri de joie. Sa main avait rencontré une mince ouverture pratiqué au bas de la muraille et devant laquelle se rabattait un volet de carton peint, couleur vieille pierre.

Du geste il montra l'ouverture à Zola.

— Par là, dit-il, Mais apprêtez-vous à la défense.

Et, remettant sa lanterne dans sa poche, il se laissa glisser résolument, suivi d'Emile Zola.

Les deux hommes débouchèrent dans une espèce de chambre voûtée, ne contenant aucun meuble, mais fermée par une porte de chêne, dont les larges fentes laissaient filtrer de la lumière. Derrière cette porte, s'élevait un bruit de voix.

Muets et retenant leur respiration, ils assistèrent, alors, à un spectacle singulier.

Par les fentes, laissant passer la clarté, ils virent Lucie Dreyfus, debout au chevet d'un lit de camp, sur lequel gisait un homme pâle et maigre, enveloppé des pieds à la tête dans une couverture de laine.

Le visage de cet homme avait pu être jeune et beau, mais des rides profondes le creusaient maintenant, comme tracées par un burin d'acier. Ses cheveux, qui avaient dû être bruns, à l'origine, étaient mêlés de nombreux fils d'argent et retombaient en désordre sur un front intelligent. Les mains reposant sur la couverture, laissaient transparaître les os, à travers l peau jaune et desséchée.

— Dreyfus ! murmura Zola ! Oui, c'est bien comme cel qu'il doit être à cette heure !

Walter, lui serra énergiquement la main pour le rappeler au silence.

La voix de Lucie Dreyfus venait de s'élever triste et grave.

— O Dieu ! disait-elle, en se tordant les mains, viens finir mon angoisse ! Ce sont bien ses traits, ses yeux mêmes... C'était son écriture... mais ce n'est plus sa voix. Ai-je devant moi mon époux ou...

— Un imposteur ! s'écria l'homme couché, d'un ton d'amer reproche. Ah ! de tous les coups, voilà le plus cruel. Si j'avais pu prévoir que ma Lucie ne voudrait plus me reconnaître, j'eusse préféré terminer ma misérable existence sur mon rocher, tué par la fièvre ou frappé de folie !...

Il sanglotait, se cachant le visage dans l'oreiller. Lucie, elle aussi, pleurait à chaudes larmes.

Lentement elle se laissa tomber à genoux.

— Que Dieu me pardonne, dit-elle, si je suis injuste et cruelle. Mais comment croire à tant de bonheur !...

— Lucie, ma bien-aimée Lucie, dit le malade d'une voix

entrecoupée, je te comprends et je te pardonne. Hélas ! les souffrances et le désespoir doivent m'avoir rendu méconnaissable ! Les bourreaux ont fait de moi un vieillard, une misérable épave humaine ! Et les transes, les angoisses, les péripéties de mon évasion !... J'ai dû me traîner, tremblant la fièvre et mourant de soif et de faim, par les solitudes paludéennes de la Guyane, m'exposant à chaque pas à disparaître dans la vase ou à être déchiré par quelque bête fauve... Quand je suis arrivé au Brésil, je n'avais plus apparence humaine... Et maintenant...

— Alfred, Alfred ! s'écria Lucie Dreyfus, oui c'est bien toi ! Je te crois et je t'aime ! Mais comment es-tu parvenu jusqu'à Paris... inconnu, ignoré ?

— De braves cœurs me sont venus en aide en me procurant le passage sur un navire en destination du Hâvre. Trois jours et trois nuits, je me suis tenu caché dans la soute au charbon, craignant la visite de quelque navire de guerre français...

— Mon Dieu !

— C'est en mendiant que je suis arrivé à Paris, car je n'osais t'envoyer de lettre par la poste... on l'eut peut être interceptée.

— Et pourquoi te réfugier ici ?

— L'homme qui t'a ouvert est le frère d'un de mes compagnons de captivité, qui m'a recommandé à lui par une lettre écrite de son sang...

— Il faut donc que tu restes caché ?

— Hélas ! oui, ma chère Lucie.

— Oh ! dit avec énergie la jeune femme en se relevant, je saurai bien t'emmener d'ici. Nous irons en Angleterre et là, tu établiras ton innocence devant le monde entier, consterné et indigné... Tu flétriras tes ennemis et tu laveras la honte dont ils ont cru souiller à jamais le front de ta femme et de ton enfant...

Le malade se remua sur sa couche.

— Hélas ! gémit-il. Ce qu'il me faut, à présent, c'est le repos et l'obscurité.

— Eh ! quoi, s'écria Lucie stupéfaite, Dieu t'a permis, comme par miracle de rentrer dans ta patrie, et tu refuserais à sauver l'honneur de ton nom ?

— Ah ! tu me perces le cœur ! gémit le madade. Lucie, rapproche-toi de ma couche... Plus près encore .. O Dieu ! si tout autre que toi entendait mes aveux ! Ecoute... Je suis coupable... C'est moi qui ai vendu et livré à l'ennemi les pièces mentionnées sur ce fatal bordereau... Esterhazy est innocent !...

Il avait passé le bras autour du cou de la malheureuse femme. Mais soudain, il fut violemment repoussé sur ses coussins.

— Imposteur. Misérable imposteur, s'écria Lucie d'une voix éclatante. Ah ! Dieu m'a enfin éclairée ou plutôt tu t'es trahi toi même. Toi, mon noble Alfred. Non, mais un infâme suppôt de ses ennemis !

En ce moment la lampe s'éteignit et l'on entendit le bruit de la chute d'un corps.

— C'est le moment d'intervenir, dit Walter, si nous voulons la sauver et mettre la main sur ces misérables,

Tous deux réunirent leurs forces contre la porte vermoulue qui s'abattit avec fracas.

Walter démasqua sa lanterne et nos deux amis purent voir Lucie Dreyfus, étendue sans connaissance, au pied du lit.

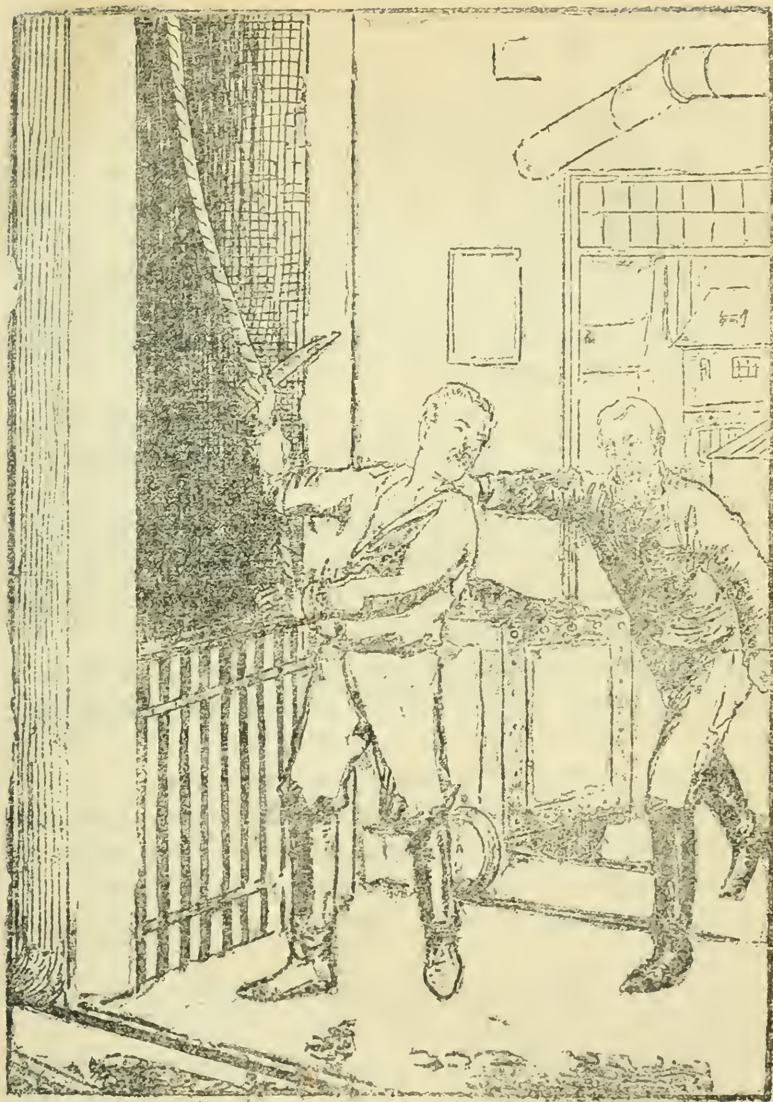
En même temps une ombre glissa le long de la muraille et disparut comme par magie.

— Occupez-vous d'elle, cria Walter, s'élançant sur les traces du fuyard,

Des pas sonnaient dans le corridor sombre où se trouva le policier.

— Arrête, misérable ! cria-t-il. Arrête, ou je fais feu !

Mais le faux Dreyfus n'en courait que plus vite.



Bob, qu'avez-vous fait ?

Imprimerie L. Hynderyкx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Il se jeta dans un nouveau couloir adjaçant, s'élança dans un nouvel escalier, souleva une nouvelle trappe et disparut.

Cependant, Walter le serrait de près. Ils se retrouvèrent, presque en même temps, dans une chambre, de la maison en ruine. A la lueur de la lune, pénétrant par les croisées sans vitres, le policier put mieux distinguer la taille et les traits de l'homme qu'il poursuivait. C'était un individu de taille moyenne, extraordinairement maigre et aux cheveux grisonnants. Mais à l'agileté de ses mouvements, Walter estima qu'il ne devait point avoir à faire à un vieillard.

Le fuyard écarta une draperie et passa de l'autre côté. Walter déchargea son revolver, mais la balle dévia et alla se ficher dans le chambranle de la porte.

Mais tout en tirant, le policier n'avait point arrêté sa course Soulevant à son tour la draperie, il vit l'inconnu debout sur l'entablement d'une croisée donnant sur la cour d'une maison voisine, grouillant de ménages ouvriers.

Walter bondit et poussa un cri de triomphe. Il avait saisi l'inconnu aux cheveux. Mais celui-ci, poussant un éclat de rire, disparut en se laissant glisser le long d'un tuyau.

Le détective ne tenait à la main qu'une perruque.

Walter se pencha. Dans la cour sombre, il n'y avait plus trace du fugitif. Il poussa un formidable juron. Mais reprenant aussitôt son sang-froid, il mit la perruque dans sa poche.

— J'aurai ma revanche ! dit-il, reprenant le chemin qu'il avait pris avec Zola.

Lorsqu'il le rejoignit, il le vit occupé à réconforter la pauvre Lucie Dreyfus, qui répandait des torrents de larmes.

— Ce monde cruel ne m'épargnera-t-il point une douleur, point une angoisse ? disait-elle. Il fallait que les hommes me leurassent encore d'un faux espoir... Par une abominable comédie ils ont failli me faire croire à la fin de mes épreuves. Mais essayer de me faire mépriser et maudire le noble martyr de

l'Ile du Diable ! Oh ! C'est trop ! Il n'y a dans ce monde que méchanceté et scélératesse ?

— Ne confondez point tous les hommes dans la même réprobation, madame, dit Walter d'une voix grave. Il en est, et beaucoup, qui ont fait leur religion de notre cause. Je suis un de ceux-là, et vous avez pu juger du noble dévouement de M. Zola et du colonel Picquart. Mais le jour de la réhabilitation, croyez-moi, est proche. Alors, ceux qui vous auront outragés et honnis, vous supplieront de leur pardonner leur fatale méprise, et plus long et plus douloureux aura été le martyre, plus glorieuse sera l'apothéose !

Ces paroles inspirées semblèrent un peu réconforter la malheureuse femme. Emile Zola et Walter en profitèrent pour lui faire regagner, avec toutes sortes de précautions, la porte de la rue et la reconduisirent jusqu'à son hôtel.

CLXXIX

Victimes et bourreaux

Au cinquième d'une maison voisine de la bicoque de la rue des Martyrs, habitait la famille Francart.

Un petit écriteau, luisant de crasse, collé sur la porte, annonçait que M. Gauthier Francart, ex-artiste de l'Odéon, donnait tous les jours, de quatre à six, son cours de déclamation et de maintien.

Ce cours n'avait qu'un défaut, celui de manquer d'élèves.

Quant aux succès de théâtre du professeur, outre un passage

de six mois à l'Odéon, où il jouait les dernières utilités, ils s bornaient à deux ou trois campagnes, en province, campag abondamment égayées de sifflets.

Gauthier Francart ne fichait donc plus rien, pour employer sa propre expression, ce qui ne l'empêchait point de se la couler douce et d'afficher encore une certaine élégance.

Jadis beau garçon, il avait gardé, à quarante ans, quelques restes de son ancienne prestance, mi-coiffeur, mi-cabottin.

Cependant il commençait à se déplumer et la patte d'oie se montrait à l'angle de ses yeux ternis.

Comment le flambant Gauthier s'y prenait-il pour vivre sans travailler ? C'était bien simple. Il faisait travailler pour lui sa femme et sa fille.

À Béziers, il avait su éblouir la fille d'un marchand de vin, dupe de ses grands airs et de ses déclamations sentimentales. De guerre lasse les parents avaient consenti au mariage.

Revenu à Paris, Gauthier avait fricassé, en moins de trois ans, la dot rondelette de sa femme devenue mère, dans l'entretemps.

L'héritage, bien réduit, et escompté de son beau-père, victime du phyloxéra, permit encore à l'ex-comédien de se soutenir pendant quelque temps, mais, enfin, la dèche était venue, puis la misère noire.

Le mari ne pouvant, ni ne voulant rien faire, la femme avait dû se créer des ressources. Elle les avait trouvées dans l'apprêt d'oiseaux, destinés à orner les chapeaux de nos élégantes, besogne malsaine et même mortelle, car elle exige l'emploi d'arsenic respiré à pleins poumons.

Le triste ménage n'occupait qu'une seule chambre, représentant à la fois le dortoir, la salle à manger et le salon.

Un drap, suspendu à une corde, séparait seul le lit de la fille de celui des parents.

Il n'y avait guère que Francart pour vivre du métier de ses victimes. Sa femme, elle, s'en mourait. Jeune encore, elle tous

sait, sa poitrine rentrait et ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux.

La jeunesse de Madeleine la faisait résister mieux à l'action du poison. Depuis quelque temps, d'ailleurs, elle ne s'occupait plus que de modes, grâce aux leçons d'une de ses voisines, Mlle Albertine.

La fille de Gauthier avait conservé son beau teint, ses lèvres vermeilles et ses joues roses. Ce que voyant, son père, ne le faisait point trop désespérer de l'avenir.

Le soir où nous pénétrons dans le misérable intérieur, mère et fille sont à l'œuvre. Le père, lui, se promène, la cigarette à la bouche et le bouton de rose à la boutonnière.

— Il faut que ça change, s'écrie-t-il, d'un ton mélodramatique. Je ne puis assister plus longtemps au spectacle de vos peines !

— Mais, lui dit sa pauvre femme d'une voix timide, cette brillante affaire dont tu me parlais ?

— Râtée ! Mon ami, le major, m'a laissé en plan. Quel plaisir j'aurais eu de couvrir cette table d'or et de jeter par la fenêtre cette pourriture d'oiseaux !

— Mais quelle affaire pouvais-tu donc faire avec le comte Esterhazy ?

— Chut ! C'est un secret qui intéresse à la fois le Gouvernement, l'armée et la nation. Quand je te dis que je me tue à vouloir vous enrichir ! Mais rien ne me réussit. La guigne, quoi ! Si encore cette petite ne s'acharnait pas à contrecarrer tous mes projets, il y a longtemps que nous serions sortis de peine. Il lui fallait bien s'accoquiner de ce pané de Conrad ! Tandis que tant de jeunes et riches gentilhommes...

— Non, mon père, dit la jeune fille avec douceur, mais avec fermeté. Je ne veux point de cette fortune qu'il me faudrait payer si cher. J'aime Conrad et je l'épouserai sitôt que sa mère aura consenti à notre mariage.

— Un ingénieur sans le sou presque un ouvrier !

— Et quand même. Que sommes-nous, donc, ma mère et moi ?

— Epouse ton Conrad, je ne peux pas t'en empêcher, puisque tu vas être bientôt majeure. Mais, du moins, ne repousses pas l'occasion, qui se présente aujourd'hui, de gagner honnêtement de quoi payer notre terme et de procurer quelques douceurs, à ta mère et à moi.

— Et quel est ce moyen, mon père ?

— De m'accompagner rue Rossini, chez Mme de Tourville. J'ai été chargé, par elle, de la mise en scène de tableaux vivants, réclamant une forte figuration. Il y a là l'élite des théâtres parisiens. Ainsi tu ne risque point de te compromettre.

— Et que me faudrait-il faire ?

— Oh ! simplement revêtir une douzaine de costumes et prendre les attitudes que je t'indiquerai.

— Mais, Gauthier, demanda la mère, cette maison est-elle de celles où l'on peut conduire une jeune fille ?

— Parbleu ! Sans ça, y mênerais-je Madeleine ? On donne cent francs, par cachet. De quoi faire du bon bouillon et d'acheter du vieux vin à ta mère, ma fille.

Et se penchant à l'oreille de la pauvre enfant :

— Tu sais bien, dit tout bas l'atroce cabottin, que sans ca elle n'en a plus pour six mois.

— J'irai ! J'irai ! Je suis prête, s'écria Madeleine. Mais que Dieu vous pardonne, mon père, si vous m'entraînez à une démarche de nature à me nuire auprès de mon fiancé.

Gauthier sourit, en s'embossant dans un large manteau espagnol, du genre Almaviva et se ganta de frais, pendant que la pauvre Madeleine passait sur ses vêtements déteints un petit châle usé jusqu'à la corde.

Comme ils descendaient l'escalier, une porte s'ouvrit sur le palier et une jeune fille se pencha curieusement sur la rampe.

— Madeleine qui sort à cette heure ? murmura-t-elle. Et avec

on père ? Il y a louche, là-dessous. Justement, j'allais sortir. J'en veux avoir le cœur net.

Et elle descendit vivement les marches, après avoir refermé clef sa porte sur laquelle était vissée une plaque portant ces mots :

Mlle Albertine LEMEUNIER
MODISTE

. . . .

Les salons de Mme Tourville étaient brillamment illuminés, ce soir là. De jolies femmes et d'élégants cavaliers allaient et venaient ou se groupaient dans les différentes pièces, somptueusement meublées.

Quiconque eût ignoré le vrai caractère de ce tripot clandestin, se fût cru au milieu d'une société choisie, rassemblée par une femme lettrée et artiste. Mme de Tourville, elle-même, aurait donné à quiconque le change sur son caractère et sur sa position sociale. Des boucles grises, à l'anglaise, encadraient un visage encore fin et délicat et des manières exquises inspiraient la sympathie et le respect.

En réalité, cette soi disant grande dame n'invitait personne et tout le monde était admis à ses soirées, moyennant présentation d'une carte verte, valant la bagatelle de cinquante francs.

Deux élégants cavaliers, dans lesquels il n'était pas difficile de deviner des officiers en habit de soirée, s'étaient rencontrés dans le large escalier, donnant accès à la salle de bal et de concert.

— Cette Tourville, disait le beau ténébreux à son ami le colonel, a le truc pour raccoler les jolies filles. Ses tableaux vivants n'ont point leurs pareils dans tout Paris.

— Bah ! Ce n'est point cet appeau là, qui m'amène ici, répondit son méphistophétique interlocuteur.

— Et qu'y venez-vous faire ?

— Simplement m'assurer si le protecteur occulte de ce tripc opurchic n'est autre que notre ami, le colonel Paulin.

— Vous n'en doutez pas je suppose ? Le gaillard a trouvé ic un second hôtel des monnaies. Mais faut pas le dire ! Diable ! Paulin est un bon diable et nous avons besoin de lui !

— C'est justement pour cela qu'il importe de le tenir à notr discrétion. Vous connaissez ses talents de calligraphe ? Le man que de preuves anthentiques de la trahison de Dreyfus, se fait de plus en plus sentir. Or, comme je ne me soucie point de me brûler les mains à un faux...

— Vous voudriez faire tirer les marrons du feu à notre ami quitte à le couler, s'il renacle ?

Le colonel inclina la tête.

— Vous comprenez, dit-il, que si nous sommes en mesure de prouver que notre cher collègue, le jour, directeur général, au bureau d'informations de l'Etat-major, est, la nuit, tenancier réel d'une maison de jeu, le pauvre diable nous fabriquera autant de faux que nous lui en demanderons...

Les deux compères éclatèrent de rire.

Cependant, Mme de Tourville, retirée dans un cabinet voisin, tenait les deux mains d'une jeune fille, agée d'environ dix hui ans et d'un incomparable beauté. Une tête semblable à celles dont Raphaël a doté ses madones surmontait un corps modelé comme par un statuaire grec.

Mais une profonde tristesse se lisait dans ses yeux bleus, couleur de myosotis.

— Fernande, disait Mme de Tourville, il faut que tu te mêles, ce soir, à notre société.

— Vous m'aviez permis, cependant, jusqu'ici, de me tenir renfermée dans ma chambre, ma mère ? répondit la pâle jeune fille.

— Il e veut.

— Il le veut? répéta Fernande d'une voix tremblante. Ah quand donc pourrons nous secouer son affreux pouvoir !

— Hélas! mon enfant, nous sommes dans ses mains. S'il se détournait de nous, adieu fortune, adieu sécurité!

— Cette fortune acquise au prix de la honte m'est odieux. Cet homme ne nous a-t-il point déjà fait assez de mal?

Avant que Mme de Tourville eût pu répondre, la porte s'ouvrit et livra passage à un homme vêtu avec la plus élégante recherches. Il était dans toute la fleur de l'âge, et de haute et fière stature.

Fernande trembla de tout son corps, mais sa mère tendit la main au nouveau venu.

— Je vous remercie d'être venu ce soir, mon cher colonel, dit-elle, le sourire aux lèvres. Faites donc entendre raison à cette enfant qui voudrait se cloitrer encore chez elle, lorsque nous avons ce soir, la meilleure société de Paris.

Le colonel Paulin, car c'était lui, fit une signe et doucement Mme de Tourville sortit de la chambre.

— Fernande, dit-il à la jeune fille, qui maintenant se tenait devant lui, sombre et froide, pourquoi cette sauvagerie? Est-ce moi qui vous éloigne de ces fêtes dont vous seriez la reine incontestable et incontestée?

— Laissez-moi, du moins, monsieur, le droit de pleurer seule sur ma chûte et sur mon malheur!

— Mais cette chûte, comme il vous plait de qualifier les liens qui nous unissent à l'insu de tous, même, de votre mère ne me donne-t-elle point des droits à votre soumission?

— Vous n'obtiendrez jamais de moi que haine et que mépris. Endormir une pauvre fille, au moyen d'un marcotique et profiter de son sommeil pour la souiller, est-ce là une action digne d'un officier supérieur de l'armée française?

— Mais, ma chère enfant, qui vous dit que je ne réparerai point mes torts à votre égard? Les circonstances, seules, m'ont

empêché jusqu'ici de faire de vous ma femme, mais bientôt...

— Votre femme! s'écria Fernande, avec l'accent de la plus profonde indignation. N'êtes-vous pas marié, n'avez-vous point des enfants?

Le séducteur pâlit et, d'un ton à la fois courroucé et inquiet.

— Qui vous a dit cela? Vous m'avez donc suivi, espionné? Moi, marié! C'est une imposture,

— C'est la vérité!

— Comment le savez-vous?

— Un jour de « Te Deum », à Notre-Dame, je vous ai vu en grand uniforme, avec les autres officiers de l'Etat-major. J'ai demandé qui vous étiez et on m'a tout appris...

Paulin se mordit les lèvres.

— Qu'importe, dit-il payant d'audace. Ce qui est fait ne peut se défaire. Tu m'as appartenu et tu m'appartiendras encore, que tu le veuilles ou non?

— Jamais, s'écria Fernande avec énergie.

— Cette nuit, encore! dit Paulin avec emportement. Je ne suis pas homme à intimider par des sornettes. Tu vas me donner la clef de ta chambre ou tout à l'heure, publiquement, je proclame que tes pudeurs de vierge ne sont que grimaces et que tu es ma maîtresse.

— Vous oseriez!

— La clef, te dis-je. Est-ce que je ne vous tiens point dans mes griffes, ta mère et toi. Un mot de moi et vous êtes perdues. J'en jure par le nom sacré de Dieu, si tu ne me remets pas immédiatement la clef de ta chambre, cette nuit même vous irez couchez, toutes deux, à Saint Lazare!

Fernande poussa un cri et se laissa choir sur un divan, à moitié évanouie et se couvrant le visage de ses mains.

Paulin la regarda pendant quelques instants avec une expression de sauvage tromphe, puis fouillant brutalement dans la poche entrebaillée de la jeune fille, il en retira son mouchoir

de poche et une clef, celle qu'il venait d'exiger avec tant de cynisme.

Fernande se releva toute droite, jeta sur le colonel un regard écrasant et sortit en courant de la chambre.

Paulin se mit à rire et il allait se mêler à la société joyeuse encombrant déjà les salons, lorsque l'expression de convoitise féroce de son visage fit place à une grimace de réelle terreur.

A cinq pas de lui, sur le seuil du cabinet, se tenait un individu dont la mine et le costume faisaient tache dans c milieu somptueux. Vêtu d'un vieux paletôt et d'un pantalon plus usé encore, il portait des bottes éculées. Un bandeau noir lui recouvrait l'œil gauche.

— Colonel, dit l'intrus, je me réjouis de vous trouver ici où vous ne pourrez pas me faire jeter à la porte par vos huissiers ou votre soldat d'ordonnance.

Paulin se retint au dossier d'un fauteuil, pour ne pas tomber.

— Duperay ! dit-il d'une voix sourde. Dans cette maison !

— Vous y êtes bien vous, ricana l'homme au bandeau noir. Et si l'on apprenait à l'Etat-major, le métier que vous y faites, vous ne la mèneriez pas large, demain.

Paulin fit entendre un gémissement où il y avait du désespoir et de la terreur.

Il se précipita vers la porte, la referma à double tour, puis revint vers le singulier visiteur.

— Quel démon vous a ramené à Paris, gronda-t-il, et qu'y prétendez-vous faire ?

— C'te farce ! Palper les quarante mille balles que vous me devez, le sinistre major et vous, pour avoir mis en œuvre la petite comédie de l'affaire Dreyfus.

— Plus bas, enragé que vous êtes ! Il y a du monde, à côté !

— Parbleu ! Je l'espère bien, vous auriez bientôt fait de vous

débarrasser de moi, n'est-ce pas? Ah! vous m'avez joué là un maître pied de cochon. Lorsque saisi, pendant la nuit, dans mon lit, je me suis vu colloqué dans cette maison d'aliénés, de Saint Ouen, je me suis échiné d'expliquer au directeur qu'il devait y avoir malentendu. Bah! Il le savait aussi bien que moi! Pour toute réponse, on me mit « la camisole » de force, on me doucha à outrance, on me fouailla jusqu'au sang et on m'enferma dans la cabine des fous furieux, avec des capitons à toutes les murailles pour étouffer les cris, les plaintes et les malédictions.

L'homme au bandeau noir grinça les dents avec fureur, mais redevenant maître de lui:

— Voyant de quoi il en retournait, je fis l'idiot, moyennant quoi, on m'autorisa à me promeuer, chaque jour, une heure dans le jardin, avec les fous inoffensifs, les mélancoliques. C'était, il y a huit jours. Ce jardin, comme vous savez peut-être, est entouré d'une haute murailles couronnée de broussailles de fer. J'ai toujours su grimper comme un chat. Un jour de brouillard, profitant de saillies notées une à une dans ma mémoire, je me hissai prestement au haut.

Mais un chardon de fer m'entra dans l'œil et me le creva. Toutefois je ne criai point et me laissai glisser de l'autre côté. Regardez donc, mon colonel, ce que je vous dois.

Duperay retirant son bandeau, découvrit l'orbite saignant et purulent de son œil crevé. Paulin, le repoussa avec dégoût.

— Et qui vous dit que ce soit moi qui vous aie fait colloquer là-bas? demanda-t-il avec plus d'assurance.

— Vous deviez de l'argent et désiriez ne pas payer. Parbleu! c'est limpide!

— Si vous aviez la preuve de ce que vous dites, vous nous auriez vendu depuis longtemps, le major et moi.

— Cette preuve je l'ai et d'autres encore, éclata Duperay. Si je n'avais pas craint pour moi-même, vous auriez déjà pris

place de Dreyfus, dans sa cage de fer de l'Ile du Diable. Mais j'ai trouvé moyen de tirer mon épingle du jeu. C'est d'aller trouver Mathieu Dreyfus et de lui mettre mes atouts en main. Gageons qu'il m'en donnera un bon prix.

Les traits de Paulin étaient devenus rigides et décomposés par la terreur.

— Allons, dit-il, enfin, je vois qu'il faut s'exécuter. J'ai là haut une trentaine de mille francs gagnés au jeu. Tu me feras bien crédit, pour le reste, jusqu'à demain.

— S'il en est ainsi, colonel, répondit l'autre d'un ton plus doux, je me tairai.

Le colonel lui fit signe de le suivre et, par un couloir détourné, le mena au second étage de la maison.

La chambre de Fernande était entr'ouverte.

Ils y entrèrent.

Simplement mais élégamment meublée, elle n'était éclairée que par une lampe, à verre rose, pendue au plafond.

— Assieds-toi un moment sur ce sofa, dit Paulin à son ancien complice. Je vais te chercher l'argent dans cette garde-robe.

Il retourna à la porte dont il poussa le verrou, après s'être assuré que personne ne se trouvait sur le palier.

Puis, il entra dans la garde-robe et en ressortit, tenant à la main une liasse de billets de banque., pris tout bonnement dans sa poche.

— Allons, sans rancune ! dit-il. Et si je puis t'être utile ! Quand à rentrer dans la police, avec ton œil perdu, il ne faut pas y penser, mon pauvre Duperay... A moins que...

L'ancien agent, toujours assis, comptait ses billets, lorsqu'avec la rapidité de la foudre, Paulin lui prit, par derrière, le cou, comme dans un étau.

Le colonel, doué d'une force herculéenne, avait des mains d'étrangleur. Avec le plus grand sang froid du monde il acheva sa besogne.

Moins d'une minute après le corps de Duperay roulait inanimé sur le tapis.

Sans se presser, Paulin ouvrit la garde-robe, garnie de vêtements féminins.

Il arracha une cordelière à une robe de chambre, la passa au cou du mort et le pendit à une patère après s'être emparé de tous ses papiers.

Puis, refermant le placard :

— Va-t-en vendre, maintenant, ton secret à Mathieu Dreyfus, dit-il en ricanant.

Paulin retira la clef de la garde-robe et la jeta par la fenêtre, dans la rue couverte de neige.

— Il le fallait ! dit-il. A présent jouons notre va-tout. Un avis anonyme attirera ici la police. On retrouvera le cadavre et, la vieille Tourville arrêtée, Fernande sera toute à moi.

Campé devant une glace il rétablit le nœud de sa cravate.

En ce moment une sonnerie électrique vibra trois fois.

— Les tableaux vivants, dit-il, Ne les faisons pas attendre.

Et jetant un regard furtif au placard il quitta la chambre.

A peine eut-il disparu qu'une figure pâle et glacée se dressa derrière le divan où s'était accompli le crime.

— Dieu tout-puissant, s'écria Fernande, laisseras-tu tant de scélératesse impunie ? Et c'est sur nous que l'assassin veut faire peser les soupçons ! Ah ! il faut que j'avertisse ma mère. Cette nuit même, nous fuirons.

. . . .

Dans le grand salon, dix ou douze rangées de fauteuils avaient été disposés devant une petite scène, masquée par un rideau de velours bleu, étoilé d'argent.

Au fond de la salle deux jeunes gens échangeaient une poignée de main.

— Et par quel hasard ici, Conrad ? Toi le puritain, par excellence, à une soirée de tableaux vivants !

— Je n'y suis venu que pour y rencontrer mon cousin, le major Esterhazy.

— De quel air tu me dis ça. Serais-tu brouillé avec le cher comte ?

— Ecoute, je puis compter sur ta discrétion, n'est-ce pas. Il s'agit d'une très grave question de famille. Peut-être aurais-je besoin de toi.

— A ta disposition, mon cher. Mais taisons-nous, on va commencer.

En effet, à une nouvelle sonnerie des timbres électriques, la nuit s'était faite dans la salle, et une musique vaporeuse s'élevait d'un orchestre invisible.

— Intérieur de Harem ! cria une voix.

Quelle volupté, quelle morbidesse se dégageait de ce premier tableau, transportant en plein Paris l'Orient des « Mille et une nuit ».

Une douzaine de femmes et de jeunes filles, toutes plus décolletées les unes que les autres, étaient groupées sur des divans ou sur des coussins, attendant l'arrivée du seigneur et maître.

Les maillots roses jouaient si bien la chair qu'on eût pu croire presque nues les belles ilotes jetées en pature à la curiosité lascive du « high life » parisien.

Il fallut relever deux fois la toile sur ce tableau croustillant.

Au bout de quelques minutes, la voix du régisseur invisible s'éleva de nouveau :

— Hélène au bord de la source. Premier début.

Un mouvement de curiosité se produisit. Du fruit nouveau pour les représentations de Mme Tourville ! Il fallait voir ça.

Lorsque la toile se releva, un murmure d'admiration courut dans la salle.

On n'aurait pu rien imaginer, en effet, de plus gracieux et de plus suave que ce tableau.

Une ravissante jeune fille, en costume grec, accoudée à la vasque d'une fontaine, trempait dans l'eau les tresses dorées de sa chevelure.

Après la scène voluptueuse qui l'avait précédée, cette figure, réunissanr la noblesse antique à la chasteté chrétienne, produisait un effet presque religieux.

Cependant un énergique cri de protestation partit du fond de la salle et un jeune homme sur la petite scène.

— Madeleine ! Vous ici ! Ah ! Malheureuse !

Comme frappée de la foudre, la pauvre fille s'était laiss tomber aux pieds de Conrad.

— Ah ! poursuivit le jeune homme, tu es bien la digne fille de ton père. Mais il fallait le témoignage de mes yeux pour croire à tant d'abjection. Toi, dans ce bourbier, dans cet antre du vice et de l'infâmie ! Toi, livrant aux regards lubriques des viveurs parisiens les charmes que je ne croyais connus que d Dieu et de ses anges !

— Au nom du Ciel, Conrad, s'écria Madeleine écoutez-moi !

Cependant, toute la salle s'était levée, croyant à l'action d'un fou.

— Va, reprit le jeune ingénieur, dominant la rumeur grandissante. Dans la société de ces libertins et de ces filles, tu es bien à ta place. Raconte leur l'histoire du nigaud qui s'imaginait posséder l'amour d'une vierge et qui bêtement allait épouser une catin !

Madeleine éperdue, se releva, étendant vers Conrad des bras suppliants.

Mais celui-ci la repoussa avec horreur et, tête nue, s'élança hors de la salle, pendant que la jeune fille roulait évanouie sur le plancher.

On s'imagine aisément l'esclandre d'une pareille scène, non inscrite au programme.

— Par le diable ! dit au colonel le beau ténébreux, apparu,

au bruit sur le seuil de la salle de jeux, n'est-ce point là mon beau cousin Conrad ? Le gaillard est-il devenu fou ! Que venait-il faire ici ? Ma foi, je suis heureux qu'il ne m'y ait point vu.

Cependant, après le premier brouhaha, l'ordre s'était un peu rétabli et la représentation des tableaux vivants avait suivi son cours. Mais le charme était rompu.

La plupart des spectateurs avait passé dans la salle de jeu ou stationnaient devant le buffet en plantureusement garni, où les dames, naturellement, n'avaient pas tardé à les rejoindre.

Devant les banquettes vides il fallut remettre à un autre jour les tableaux de la « Naissance de Vénus », de la « Chaste Suzanne », du « Viol de Lucrèce » et autres figurations mythologique. bibliques, antiques et pornographiques.

Cependant. on pontait ferme et le champagne coulait à flots.

Le colonel Paulin n'était pas en veine.

Les billets de banque que tout à l'heure comptait Duperay — dont le cadavre était peut-être encore chaud au fond de son placard -- fondaient l'un après l'autre, comme neige au soleil.

Le sinistre major et son digne ami l'observaient du coin de l'œil, mais sans prendre part personnellement au jeu.

— Cet excellent Paulin, dit tout bas le colonel, ne se doute pas de ce qui lui pend au nez. Quelle heure est-il ?

— Presque une heure du matin.

— Bon, ils ne vont pas tarder.

Tous deux se retirèrent dans la salle de concert, à présent déserte.

Mme de Tourville et sa fille s'y trouvaient aussi, se parlant à voix basse.

— Je t'en supplie, ma mère, disait Fernande, ne m'en demande pas davantage. Le temps presse, fuyons. Qu'il te suffise de savoir qu'un crime atroce a été commis dans cette maison et qu'on pourrait nous en accuser.

— Nous! s'écria Mme de Tourville avec indignation. J'ai bien pu déchoir et m'oublier jusqu'à tenir une maison de jeu, mais c'était pour t'assurer une fortune rapide. Si ce fut une erreur, ce n'est point à toi à le reprocher à ma solicitude maternelle Mais de là à commettre un crime!...

— Mère, mère chérie, reprit Fernande, d'une voix plus basse encore, que n'as-tu fait de moi une simple ouvrière! Mais je ne te reproche rien. Je ne te demande que de fuir cette maison avec moi. Un danger terrible est suspendu sur notre tête. Viens, avant qu'il ne soit trop tard!

En ce moment, dix timbres électriques se mirent à tinter à la fois et, du plafond de la salle de jeu, par un porte-voix dissimulé dans les fleurons du lustre de cristal, tombèrent ces paroles alarmantes comme le son de la trompette du Jugemen dernier.

— La police! Sauve qui peut.

— Enfin! s'écria le colonel, en se frottant les mains.

Au dehors, on entendait, sur le pavé, le bruit de la march d'une brigade de sergots.

Impossible de feindre la panique qui s'ensuivit. Pour comble de confusion, les lumières s'étaient éteintes et les joueurs se trouvaient plongés dans les plus profondes ténèbres.

— Par ici, cria la voix de Mme de Tourville. Derrière la statue d'Apollon, dans la salle de concerts, il y a une trappe qui conduit à une porte de derrière. Vous aurez le temps de fuir, avant que les agents ne soient ici.

Tous se ruèrent vers l'escalier secret, suivant la maîtresse du lieu et sa fille. Après quelques bousculades, le flot humain s'engouffra tout entier dans l'ouverture béante et la trappe se referma.

Au dehors, la police multipliait ses sommations.

D'abord, frappé de terreur, Paulin était resté comme pétrifié. Mais il se remit bientôt.

Instinctivement, il raffla dans l'ombre l'or et les billets de banque laissés sur le tapis et courut, lui aussi, vers la trappe.

Connaissant intimement les lieux, déjà il poussait un soupir de soulagement en touchant la statue de marbre, derrière laquelle, s'ouvrait l'escalier de salut, lorsque deux mains l'empoignèrent par les épaules et qu'une voix bien connue lui dit à l'oreille :

— Halte ! Vous ne bougerez pas d'ici.

— Est-ce vous, colonel ? demanda Paulin. Laissez-moi et fuyez... Dans un instant la police sera ici.

— Nous n'avons rien à craindre d'elle, le comte Esterhazy et moi. Mais il n'en est pas de même pour ce qui vous concerne.

— Comment, vous me trahiriez, moi, votre collègue, votre ami ?

— En affaire, il n'y a pas d'ami qui tienne, dit la voix sarcastique du beau ténébreux. Nous sommes en mesure de vous perdre, en révélant le rôle que vous jouez ici. Mais si vous êtes raisonnable, si vous vous prêtez docilement à ce que nous exigerons de vous, vous n'aurez rien à craindre. Nous vous couvrirons, au contraire.

En dépit de cette promesse, Paulin fit un violent mais vain effort pour se dégager de l'étreinte des deux officiers.

En ce moment même, la porte de la salle, vigoureusement poussée, s'abattit en deux pièces sur le parquet, et un commissaire de police, suivi de nombreux agents, se précipita dans la salle de concerts.

A la lueur des falots, portés par ses hommes, le commissaire interrogea les lieux d'un regard professionnel, circulaire et rapide.

— Trop tard ! s'écria-t-il avec dépit. Les oiseaux sont envolés ! Mais, halte-là ! En voilà qui écoperont pour les autres.

Il courut vers le groupe des trois officiers, mais après les avoir dévisagés, il recula et salua respectueusement.

— Vous alliez donc m'arrêter, moi qui vous ai signalé cette maison et le trafic qui s'y faisait ? demanda le colonel en riant.

Ces messieurs sont le comte Esterhazy et le colonel Paulin, restés ici avec moi pour aider la police à faire son devoir.

Le commissaire porta la main à son képi.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il. Mais si vous êtes restés vous devez savoir par où se sont sauvés les autres ?

— Parfaitement, répondit vivement Paulin, soulevant la trappe, pratiquée derrière la statue. Par ici, vous les rattrapperez peut-être.

Le commissaire n'en demanda pas davantage et avec ses agents se précipéta dans l'étroit escalier. Mais comme on le pense, les joueurs avaient eu tout le temps de fuir. Paulin, reprenant conscience de sa situation critique, n'avait eu d'autre but que de détourner l'attention de la police des appartements supérieurs, où, dans la garde-robe de Fernande, pendillait le cadavre de Duperay.

Lorsque les trois officiers furent seuls, le colonel mena Paulin dans une espèce de cabinet de lecture attenant à la salle de concert, tandis qu'Esterhazy pressant une poire électrique, refaisait de la lumière.

Paulin fixait sur ses collègues un regard anxieusement interrogateur.

— Maintenant, demanda-t-il, qu'exigez-vous de moi ?

Le colonel sortit de son portefeuille une lettre, puis un papier plié en quatre.

— Il s'agirait tout simplement de transcrire les quelques mots que voici, mais en imitant l'écriture de cette lettre...

— Un faux ! s'écria Paulin.

— Un faux comme vous dites, mais indispensable à notre sécurité à tous.

— Autant me déferrer tout de suite au conseil de guerre.

— Enfant ! Vous devez bien deviner, cependant, qu'il s'agit encore de l'affaire Dreyfus, dans laquelle vous avez les mêmes intérêts que nous ?

— C'est égal, je refuse, répondit résolument Paulin.

Quelque bas tombé qu'il fût, il ne pouvait se résigner à un crime, à ses yeux de soudard, plus infâme que son récent homicide, considéré par lui comme un simple acte de légitime défense.

— Dans ce cas, dit froidement le colonel, tirant de sa poche une plume d'or, à réservoir, je m'en vais, séance tenante, vous dénoncer au général Davreux, comme tenancier occulte d'une maison de jeu et de rendez-vous galants.

Paulin fit entendre un gémissement.

— Voyons, mon cher, intervint Esterhazy, c'est pour le salut commun. Vous savez aussi bien que nous que, non seulement nous, mais bien d'autres officiers de l'Etat-major, seraient déshonorés et perdus si Zola, Picquart et leur clique l'emportaient sur nous ?

— Mais un faux ! balbutia Paulin.

— Un faux patriotique, rectifia la voix moqueuse du colonel. Tenez, voilà plume et papier et dépêchons, avant que ce commissaire ne revienne.

Présentant sa propre plume au malheureux Paulin, il poussa devant lui un papier jauni, froissé, voire maculé.

— Comme ça, dit-il complaisamment au sinistre major, la lettre paraitra ancienne et souillée par plusieurs mains, après avoir été retirée du panier.

— Mais l'encre ?

— Nous la ferons cuire.

— Et, demanda Paulin d'une voix abattue, d'où cette lettre sera-t-elle censé provenir ?

— De l'attaché d'ambassade... avec lequel Dreyfus est convaincu d'avoir traité...

— Du major Schwar?...

— Pas de nom, pas même de signature...

— Vrai? demanda Paulin, avec joie.

— Est-ce que ces gens ont l'imprudence de jamais signer ? Vous le voyez, il n'y a point là de quoi fouetter un chat. Voyons, y êtes-vous ?

Paulin essuya son front baigné de sueur.

— Eh ! bien oui, dit-il mais à une condition ?

— Vous oubliez, répondit sèchement le colonel, que vous êtes dans nos mains.

— Laissez-le parler, intervint encore Esterhazy.

— Promettez-moi, dit Paulin, d'une voix brisée par l'angoisse que si la chose se découvre, vous me fournirez les moyens d'échapper à une coudamnation infâmante.

— Ça, de tous mon cœur, s'écria le colonel, qui, se tournant vers le comte, lui dit en ricanant à l'oreille :

— Au besoin je l'aiderai à se suicider.

Et il tendit la main à Paulin, comme pour sanctionner sa promesse.

— Avez-vous suffisamment étudié l'écriture, demanda-t-il au bout de quelques minutes au faussaire, malgré lui, absorbé dans l'examen de la lettre qui devait lui servir de modèle.

— Oui, répondit Paulin d'une voix sourde.

— En ce cas, écrivez ceci :

« Mon cher P. L'affaire emmanchée avec Dreyfus, commence à m'écœurer au suprême degré. Je ne veux plus avoir le moindre rapport avec cette canaille et si l'Empereur m'interrogeait à son sujet, je lui répondrais que je ne l'ai jamais connu. ».

— C'est fait, dit Paulin. Ce jour a fait de moi l'homme le plus misérable de la France.

— Bien au contraire, répliqua Esterhazy. Il vous vaudra à brève échéance une commission de général.

— Parfait, dit le colonel, en pliant la fausse lettre. Maintenant il s'agit de faire parvenir ce poulet à bonne adresse.

A plusieurs reprises il passa la lettre sur le feu de son cigare.

— J'espère, gronda Paulin, qu'on ne m'aura pas encore choisi pour cela.

— Vous vous trompez. C'est vous qui aurez la chance de remettre cet important document au général Davreux, qui le transmettra au ministre de la Guerre. Jamais celui-ci ne pourra assez reconnaître l'éclatant service que vous aurez rendu à la France.

— Au faut, dit Paulin, un peu plus ou un peu moins. Mais vous vous souviendrez de votre promesse?

Les trois officiers quittèrent ensemble la maison de la rue Rossini, où était revenue la police, après avoir fait buisson creux.

En s'éloignant, Paulin jeta un dernier regard vers les croisées de la chambre de Fernande.

Mais il pâlit et faillit tomber en arrière.

A la croisée, restée ouverte, il lui avait semblé voir apparaître e visage décomposé du malheureux Duperay.

Il devait le revoir bien des fois encore dans ses rêves.

CLXXX

e calvaire de Madeleine

Il faisait une véritable tourmente de neige. Le vent hurlait et gémissait à travers les rues, complètement désertes.

Seule, une jeune fille, indifférente au désordre des éléments, courait, ses longs cheveux épars sur le dos, et faisant se retour-

ner les rares passants, obligés d'être hors de chez eux à cette heure et par cette horrible température.

Après la scène pathétique qui avait eu lieu entre elle et Conrad Esterhazy, Madeleine s'était précipitée dans sa loge pour échanger son costume grec, contre ses humbles vêtements d'ouvrière.

L'ancien comédien s'était en vain placé devant la porte close.

— Ouvre-moi, ma fille, mon enfant bien aimée ! cria-t-il d'une voix trempée de larmes. Viens sur mon cœur, que je te prodigue les consolations dont j'aurais tant besoin moi-même !

Tout à coup la porte s'était ouverte et Gauthier avait étendu mélodramatiquement les bras, mais sa fille, le repoussant rudement s'était élancée au dehors.

Et elle allait, maintenant, comme chassée par les Euménides en murmurant :

— Oh ! Ma mère ! Ma mère ! Est-ce assez de honte ! T'embrasser une derniere fois, et puis...

Déjà elle avait atteint le seuil de la sombre maison de la rue des Martyrs, lorsqu'une voix douce l'appella par son nom. Quelqu'un avait couru derrière elle, s'essoufflant à la rejoindre.

— Madeleine, mon enfant ! qu'est-il donc arrivé ?

— Albertine, c'est toi !

La pauvre enfant se laissa tomber dans les bras de sa voisine qui, doucement, l'emmena chez elle, pour la confesser.

Après avoir écouté son récit, entrecoupé de sanglots :

— C'est affreux, dit la modiste, mais il ne faut point te laisser abattre. Tu n'es pas coupable. C'est ton père qui t'a entrainée dans cette maison infâme en exploitant ton amour filial. Tu peux revoir ton fiancé, lui expliquer.

— Jamais, s'écria Madeleine. Il ne voudra pas m'entendre. Il m'a outragée, répudié flétrie... Je ne vivais que par son amour... Lui, perdu, je n'ai plus qu'à mourir.

— Non, dit la bonne Albertine. Tu n'en as pas le droit.

N'oublie point les devoirs qu'il te reste à remplir envers ta pauvre mère. Ne te faut-il point l'arracher au barbare et vil égoïste qui vous a trop longtemps exploitées et qui voulait trafiquer de ton honneur ?

— Ma mère ! murmura la pauvre Madeleine, en se passant la main sur le front. Tu as raison, Albertine. Je n'ai point le droit de chercher l'oubli dans le néant. Je supporterai autant que je le pourrai, encore, la lourde croix dont le Seigneur à chargé mes épaules. Mais je le sens bien, la douleur me tuera.

Albertine embrassa tendrement son amie et, après lui avoir fait promettre de nouveau de ne pas attenter à ses jours, la reconduisit jusqu'à sa mansarde. Alors, l'excellente fille regagna sa chambre.

Doucement Madeleine ouvrit la porte et, sur la pointe des pieds, rentra chez elle, pour ne point réveiller sa mère endormie. Une petite lampe à pétrole brûlait sur la table et un feu de tourbe achevait de se consumer dans l'âtre.

Madeleine dirigea son regard vers le lit. Il était vide.

Un nuage passa devant ses yeux et elle poussa un grand cri. Elle venait de heurter du pied sa mère, étendue sur le carreau, dans une flaque de sang.

— Mère ! Mère ! s'écria-t-elle d'un ton déchirant. Parle-moi ! que t'est-il arrivé ? Morte ! Est-ce qu'elle serait morte ?

Et elle se laissa tomber à côté du corps inerte.

Mais à ce cri, la mourante rouvrit les yeux. Ses lèvres, couvertes d'une écume sanglante, murmurèrent le nom de son enfant chéri :

— Madeleine !... Dieu soit loué... Tu arrives encore à temps pour que je te bénisse.

Passant du plus affreux désespoir à la joie la plus délirante, Madeleine souleva sa mère, pensant l'avoir reconquise sur la mort.

Cruelle illusion !

— Un coup de sang... râla la pauvre femme. Je me suis senti mourir... Ah ! c'est toi seule qui me préoccupais... Que vas-tu devenir ?... Ah ! de l'air ! De l'air ! J'étouffe.

Elle se débattait dans d'atroces convulsion. Puis, de nouveau, d'une voix hâletante :

— Méfie-toi de ton père ! dit la femme du comédien. Il m'a tuée, il te vendra ! Fuis, Madeleine, fuis !... Ah !... Ta main ! Je n'y vois plus... Hélas ! Marie, Jésus, pitié !

Une dernière et violente secousse raidit le corps de la martyre dont la tête retomba sur le carreau.

— Mère, ma mère adorée, sanglotta Madeleine, en soulevant le cadavre, qu'elle déposa sur le lit. Ah ! Elle est bien morte ! La délivrance est venue pour elle. Non, tu ne me laisseras point ici-bas, en proie aux regrets et au désespoir... J'ai juré de ne pas attenter à ma vie pour prolonger la tienne... Mais ta mort me dégage... Mère, attends-moi ! Nous serons bientôt réunies.

Elle alla à l'armoire et y prit une petite bouteille revêtue d'une étiquette, à tête de mort.

— Quel bonheur, murmura Madeleine, que le médecin ait prescrit une nouvelle dose de morphine à la pauvre chérie ! Quelques gouttes par jour, a-t-il dit. En absorbant tout, en une fois, ce poison ne peut manquer de me foudroyer.

Rapidement, elle porta à ses lèvres le flacon débouché, mais une pensée soudaine le lui fit mettre dans sa poche.

— Non, dit-elle. Ce n'est pas ici, que je dois mourir. Et puis, il pourrait rentrer, courir chez un médecin ! Adieu, mère ! Toi du moins, il ne peut plus te faire du mal !

Elle embrassa longuement le front de la morte, et redescendit les escaliers en courant.

La tourmente n'avait fait que croître en violence. Insensible a la neige, au froid, à l'épouvante, elle reprit sa course folle, cette fois dans la direction des quais.

Une heure sonnait à Notre-Dame, lorsqu'elle arriva au Pont

euf, au moment précis où la police faisait irruption dans le ripot de la rue Rossini.

Le vent était tombé tout à coup et la neige avait cessé. Madeleine regarda autour d'elle et ne vit personne.

— C'est ici, dit-elle. Mais pour être sûre de mourir, je viderai la fiole, avant de m'élancer dans les flots.

Adossée au parapet, elle contempla quelques instants le ciel, edevenu clair, et des larmes jaillirent de nouveau de ses yeux sur son pâle visage.

— Voilà donc la vie! murmura-t-elle. C'est pour en arriver là qu'on lutte, qu'on souffre, mais qu'on reste honnête et chaste. Je crois entendre toutes ces misérables filles, que j'ai coudoyées aujourdhui pour la première fois, et sans le vouloir : « Encore une que la vertu a conduit à la mort! »

Elle porta le flacon à ses lèvres et le vida jusqu'à la dernière goutte.

— Adieu, Conrad, s'écria-t-elle. Tu m'as injustement repoussée et maudite, mais je meurs, en te pardonnant. Ma mère, me voilà !

Elle éleva les bras en l'air et se laissa aller à la renverse. Mais ses pieds furent retenus par deux poignes vigoureuses. En vain elle se débattit. Un moment après elle était étendue sur le pont et deux hommes se penchaient curieusement sur elle.

— Sauvée! dit une voix assez douce, quoique avinée. Quant on est jolie comme ça, y a-t-il du bon sens à vouloir se périr lorsque la vie à Paris, pourrait être si bonne et si facile?

Madeleine se redressa à moitié, et ses lèvres pâles s'entrouvrirent :

— N'espérez pas m'avoir empêché de mourir, balbutia-t-elle, j'ai pris du poison!...

Les paroles s'arrêtèrent dans sa gorge et elle se raidit inanimée.

— Dirait-elle vrai, Président? dit le plus jeune des sauveteurs!

en posant la main sur le cœur de la jeune fille. Que le diable m'emporte ! je crois qu'elle a tourné l'œil !

Le passant nocturne, répondant au nom de Président, se pencha à son tour.

— Elle est morte, dit-il, d'une voix assurée et à en juger par l'odeur des lèvres, elle doit avoir absorbé une furieuse dose de morphine. Drôle de petite fille ! Le poison et la noyade. C'est trop de la moitié, Léopard.

— Et qu'allons nous faire du cadavre ? demanda le Léopard. Le flanquer tout bonnement par dessus le pont ? Ce serait nous conformer au dernier désir de la malheureuse.

— Non pas ! dit le Président. Voyons ses poches, d'abord. Et après avoir regardé autour de lui, il se mit en devoir de fouiller le cadavre.

— Eh ! bien, demanda encore le Léopard.

— « Niente ! Nihil ! Nixco ! » Pas un rond, pas le moindre bijou ! Nous en sommes pour nos frais !

— Pas polie la gonzesse ! Elle aurait bien pu laisser un petit pourboire aux braves zigs qui ont tenté de la sauver.

— Ah, ah ! ricana le Président. Elle aura voulu fruster Caron, le nocher des morts, de l'obole réclamée pour la traversée du Styx.

— Laisse là ton pédant radotage, s'écria avec humeur son compagnon et dis-moi ce que nous allons faire de ce macchabé ?

— Le bazarder, pardieu !

— Planches-tu ? (1)

— Que non ! As-tu donc oublié Marius Rugger, le peintre des mortes ?

— Sang de bœuf et cornes de taureau ! tu as raison, Président. Ce maniaque est capable de nous payer ce modèle-ci bien cher.

— Maniaque ? C'est bientôt dit. Tous les vrais artistes sont

(1) Veux-tu rire.

des maniaques. Parce qu'il s'est mis en tête de ne peindre que des morts? Ne valent-ils pas bien les vivant, ne fut-ce que pour la stabilité de la pose? Tout ce qui vit est incomplet. La mort, seule, est entière et totale. Marius Rugger est un artiste génial dont l'œuvre sera d'autant plus immortelle qu'elle restera plus excentrique et plus rare.

Tout en philosophant ainsi, le Président avait déplié un sac, qu'il portait roulé sous sa redingotte en lambeaux.

Les deux hommes y coulèrent avec précaution le corps, déjà rigide, de Madeleine.

— Charge là sur ton dos, mais gare à la « raille », dit le Président. Du reste, c'est à deux pas d'ici, dans l'Ile Saint Louis. Par ce temps de loup il serait bien extraordinaire de rencontrer quelqu'un.

Pendant qu'ils se dirigent vers la demeure du peintre macabre, il ne sera pas sans intérêt de donner dès à présent un léger coup de crayon des deux rodeurs, appelés à remplir un rôle assez important dans la suite de cette histoire.

Le plus jeune, François Landiol, dit le Léopard, était d'une beauté remarquable.

Tout en lui semblait souplesse, élasticité, muscles et nerfs. Son corps, aussi parfait qu'une statue antique, s'harmoniait avec une tête expressive, pleine d'audace et de voluptueuse ardeur, déparée seulement par d'épais sourcils rapprochés à la naissance du nez.

Dans la langue du peuple, cette particularité s'appelle « le signe de Caïn » et ceux qui en sont marqués se distinguent, dit-on, par une forte propension au meurtre.

Chez le Léopard, la physionomie ne mentait pas.

Ce jeune homme était à la fois un passionné de femmes et un tueur résolu et son surnom ne se justifiait que trop bien par des manières félines, unies à la plus implacable cruauté.

Le compagnon de cette magnifique bête de proie, était un

homme d'une cinquantaine d'années, maigre et sec, au visage osseux, sillonné de rides et encadré d'une barbe courte et de cheveux gris sale.

Ce malfaiteur dangereux, vrai colosse de ruse et monstr d'autant plus complet que rien ne lui avait manqué pour jouer un rôle utile dans la société, était le vrai Ulysse du bagne. Tout le monde le consultait.

A ses façons de parler, nous avons pu remarquer en lui les traces d'une certaine culture.

Il avait bel et bien, en effet, présidé une cour de justice et publié des ouvrages de droit d'une incontestable valeur. Et, chose nouie, sa carrière criminelle avait commencé en même temps que ses fonctions de magistrat !

Mais nous aurons occasion de revenir par la suite à ce curieu et redoutable bandit, dillettante du crime et sinistre Protée, d'un espèce, heureusement encore exceptionnelle, dans notre carnava social, tout détraqué et fantaisiste qu'il soit.

Dans une ruelle écartée de l'Ile Saint Louis, est une petite maison à un étage, seulement, que sa large baie vitrée, orien tée au nord, disigne comme l'habitation d'un peintre.

Deux marches donnent accès à la porte de chêne, à gonds et à pentures renaissance. Les croisées du bas sont aveuglées au moyen d'une cloison, tendue de drap noir. On devine que l'hôte de ces lieux doit mener une vie retirée et mystérieuse.

Après avoir déposé le corps sur une marche, le Léopard sonna. Une fenêtre s'ouvrit à l'étage.

— Que voulez-vous? demanda une voix, au timbre vibrant

— Ouvrez-nous, monsieur Rugger, répondit le Président Nous vous apportons quelque chose de chic.

— Un cadavre ? dit la voix.

— Oui. Mais hâtez-vous, car il pourrait passer une patrouille.

Quelques instants plust ard, la porte déverouillée s'ouvrit e Marius Rugger paraissait sur le seuil, une lampe à la main.

C'était un beau jeune homme au teint pâle, aux yeux ardents, à la chevelure et à la barbe brunes.

Un costume entièrement noir accentuait encore la maigreur du personnage, connu dans tous le Paris artiste, mais encore plus à l'étranger, sous le nom de « Raphaël macabre ».

Sur un geste, rodeurs transportèrent leur lugubre charge dans l'atelier.

Cet atelier par l'ameublement et les accessoires, cadrait parfaitement avec le type de son funèbre habitant.

Le fond en était occupé par une fresque représentant le « Jugement dernier » conçue et exécutée avec une étrange puissance d'épouvantement.

Partout aux murailles et sur des chevalets, études de morts, dans toutes les positions, contrastant avec les armes, les buffet sculptés, les tapis d'Orient, à l'ensemble fastueux.

Le milieu de la chambre était pris par un large divan de soie rouge.

— Déposez le corps là, dit le peintre. Sans doute encore une dépouille quelconque. Mais jamais le corps inerte, incarnant et figeant l'immuable beauté !

— Ne parlez pas trop tôt, répondit le Président, découvrant la jeune fille, subitement exposée aux rayons rosés de la lampe.

Rugger recula d'un pas et ses joues s'avivèrent d'un léger carmin.

— Où avez-vous trouvé cette merveille ? demanda-t-il. Misérables, l'auriez-vous tuée ?

— Des bêtises ! répondit le Président. Nous n'avons eu qu'à la cueillir au moment où elle allait piquer une tête dans la Seine, après avoir pris du poison. Alors, j'ai pensé à vous, moi.

— Et, demanda le peintre, comme fasciné, qu'en demandez-vous ?

— Est-ce trop de dix louis, pour avoir risqué, à votre inten-

tion, la prison, sinon l'échafaud? Vous même, ne nous avez-vous point soupçonnés de l'avoir refroidie tout exprès?

Marius alla à un secrétaire qu'il ouvrit et où, sans compter, il prit une poignée d'or.

— Tenez, dit-il, et laissez-moi. Je n'ai pas besoin de vous recommander le silence. Vous perdriez plus que moi à parler.

— Savoir se taire, c'est l'A. B. C. du parfait grinche, répondit sentencieusement le Président. Sans adieu, monsieur Rugger, et à pareille aubaine.

Les deux voleurs s'éloignèrent, non sans avoir jeté un coup d'œil cupide sur le luxueux atelier. Après les avoir mis dehors, Marius remonta précipitamment à son atelier.

— Enfin, s'écria-t-il, comme suffoqué de joie, voilà bien celle que je rêvais. Je vais pouvoir commencer le tableau capital l'œuvre maîtresse de ma carrière, la Venus morte...

Lentement, et presque avec respect, le peintre macabre dépouilla de ses vêtements le corps encore souple, qu'il attacha au moyen de bandelettes, à une grande croix noire montée sur roues, qu'il roula sous le rayon d'une grande lampe, suspendue au plafond.

— Et maintenant au travail, murmura l'artiste. O, ma douce et virginale déesse, livre-moi le secret de la nature, triomphante jusque dans la mort, du néant.

Il s'était assis devant un chevalet et sa main fit grinc 'alerte fusain sur une toile blanche.

Mais soudain un léger soupir troubla le silence

— Mère... Mère, dit une voix faible.

Marius bondit.

— Elle vit, s'écria-t-il avec un geste fou. Elle veut m'échapper!

Madeleine venait de rouvrir les yeux, arrachée à l'action du narcotique qu'elle avait cru du poison.

— Quel rêve affreux! murmura-t-elle. Mère, où suis-je. Ah?...



Un trésor mystérieux, une cassette remplie d'or ! s'écria la jeune fille.

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Le peintre de cadavres, dans les yeux duquel brillait une atroce résolution, se ramassa et bondit. Un long couteau brillait dans sa main.

— Tu vis! cria-t-il, d'une voix tonnante. Non, morte, tu es entrée, ici, et tu n'en sortiras pas vivante. L'art doit-il reculer devant quelques gouttes de sang? O ma Venus morte, rien ne pourra t'arracher à moi!

Madeleine, à l'aspect de ce beau jenne homme, à l'air égaré, brandisaant sur sa tête un long couteau, jeta un cri terrible.

La lame brilla et s'abattit sur le sein de la vierge

CLXXXI

La fortune de Conrad

Après la nuit agitée que l'on sait et dont le reste avait été consacré à boire du champagne avec son ami le colonel, le beau ténébreux se leva tard. Urieile étant déjà sortie il déjeuna seul.

Le major, résistant comme pas un à l'orgie, était de la meilleure humeur du monde.

Grâce à la coopération, désormais assurée, de Paulin, désigné, en cas de danger, à lui servir de paratonnerre, l'avenir semblait tout rose au hadi aventurier.

C'est à présent, plus que jamais, qu'il pourrait jouer un rôle prépondérant dans l'Etat-major. Il se voyait déjà promu au rang de général, investi d'importantes missions, jouissant d'une

popularité délirante et, de grade en grade, poussé au faite même du pouvoir.

— Et pourquoi non ? se disait-il, en se balançant sur sa chaise longue, et en envoyant au plafond les spirales bleues de sa cigarette. Pourquoi n'arriverais-je point aussi loin que ce faraud de Boulanger, qui faillit bel et bien conquérir le trône de France ? Je m'entendrais aussi bien et mieux que lui à jouer au héros et ne reculerais point au moment décisif. Il est vrai que je suis d'origine autrichienne. Mais qui s'en souvient encore ? Puis Napoléon Ier n'était-il pas Corse ?

En ce moment, la porte s'ouvrit brusquement et Conrad Esterhazy parut sur le seuil. Ses yeux étaient cernés de bistre. Le désordre de sa toilette, son tient blême et ses traits décomposés disaient assez qu'il ne s'était pas couché.

— Tiens, c'est ce cher Conrad, s'écria le beau ténébreux. Eh ! bien, tu en a fais un, d'esclandre, hier soir. Tout ça, pour cette petite Madeleine ! Bah ! Les femmes ! Une de perdue, deux de retrouvées.

Et il tendit à son jeune parent une main que celui-ci ne prit pas.

— Laissons, Madeleine, répondit l'ingénieur d'une voix sourde. Ce n'est point pour vous parler de mes peines de cœur que je suis ici.

— Morbleu ! tu le prends avec moi sur un ton singulier, dit en se levant le major, fort scandalisé du refus de sa main. Mais je te pardonne. Tu as perdu la tête... Aux fous et aux nfants, il faut beaucoup passer...

— Si je suis un fou et un enfant, reprit l'ingénieur d'un ton amer, du moins n'ai-je jamais failli à l'honneur de mon nom. En pourriez-vous dire autant ?

Le sinistre major bondit :

— Tonnerre ! s'écria-t-il, il n'y a parenté qui tienne. Cette injure là veut du sang. Vous me rendrez raison !

Et sa main se tendit vers une boite à pistolets placée sur un table.

— Laissez donc, dit tranquillement Conrad. Est-ce que l'o se bat avec un escroc?

Le sinistre major pâlit effroyablement et faillit tomber à la renverse.

Il comprenait, enfin.

— Qu'avez-vous fait de la fortune de ma mère? poursuivit Conrad. Qu'avez-vous fait de mon patrimoine, à moi?

— Quoi! s'écria Esterhazy d'une voix étranglée, vous oseriez douter?... Cette fortune — quelque trentaine de mille francs si je me souviens, la belle affaire! — ne l'ai-je point placée chez les Rothschild sur votre propre demande?...

— Vous mentez!...

— Mordieu!

— C'est, trompée par vos belles promesses, que ma mère vous a remis les 38.000 fr. représentant le reste de notre fortune et le montant de toutes nos économies. Ils devaient, d'après vous, placés dans des entreprises sûres, être rapidement doublés...

— Eh! bien, qui vous dit le contraire?

— Ecoutez!... A la suite des évènements d'hier soir, j'ai erré toute la nuit dans Paris. Trahi, par la femme en laquelle j'avais placé toute ma confiance, le séjour de la France, de l'Europe, m'est devenu impossible..., Mais pour émigrer il me faut une assez forte somme d'argent.

— Si ce n'est que cela, je vous prêterai volontiers une couple de mille francs en attendant que je puisse dégager vos propres fonds de la magnifique opération où ils sont engagés...

Conrad reprit sans s'arrêter à l'interruption.

— Une circonstance, toute récente, m'ayant appris à me méfier de vous...

— Encore?

— Je me suis rendu directement, ce matin à la banq'

Rothschild, pour savoir ce qu'il était advenu de notre argent...

Le sinistre major sentit une sueur froide lui perler sur le front.

— Et ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Et on m'y répondit que jamais vous n'y aviez déposé un sou. Major Esterhazy, qu'avez-vous fait de l'avoir de ma pauvre mère ?

Le sinistre major, plus blême que son linge, arrêta sur le jeune homme un regard vitreux.

— Conrad, répondit-il, enfin, d'une voix entrecoupée, écoute et pardonne-moi. Si j'ai été empêché de faire ce que je vous avais promis, à tous les deux, c'est que les circonstances étaient menaçantes... Cet argent, j'en ai disposé, pour me défendre contre mes ennemis... Mais je n'aurais de repos que lorsque...

Un cri d'indignation et de colère, s'échappa de la poitrine de Conrad.

— C'est donc bien vrai, dit-il, vous n'êtes qu'un voleur ?

— Prends-garde ! rugit le misérable, courant à une panoplie. Tu me paieras cher cette nouvelle insulte !...

Le jeune homme le regarda faire d'un œil dédaigneux.

— Est-ce que vous voudriez me tuer, moi aussi, comme vous avez voulu tuer votre femme et vos enfants ? demanda-t-il d'une voix coupante.

Le sinistre major s'arrêta, les bras croisés.

— Nathalie ? murmura-t-il.

— Si je ne m'étais point trouvé là pour les sauver, continua Conrad, ils dormiraient tous les trois, sous les glaçons de la Seine. Escroc et meurtrier ! Quelle prostitutions impure a bien pu faire entrer un pareil gredin dans notre famille.

Le major se couvrit le visage de ses deux mains, chancelant comme un homme ivre. Il soufflait bruyamment, suffoquant de rage. On eut dit une bête fauve acculée et aux abois.

Mais c'était un scélérat trop rudement trempé par l'imposture et par le crime, pour se laisser abattre, même par l'évidence. Soudain, ses traits se détendirent et un pâle sourire passa sur ses lèvres minces.

— Ah, ah ! ricana-t-il. Je vois ce que c'est. On veut me forcer a reprendre cette larmoyante Ariane qui n'a déjà que trop entravé ma carrière. Mais s'il est vrai qu'elle est chez vous, poursuivit-il, en fixant des yeux cyniques sur Conrad, elle a dû vous apprendre qu'elle et sa nichée ne me sont légalement de rien ?

— Infâmie ! s'écria le jeune homme.

— Des mots ! Quant à l'argent que vous me réclamez, le couteau sur la gorge, quelle preuve avez-vous que vous me l'ayez confié ? Pourriez-vous exhiber le moindre reçu.

Conrad fit un mouvement comme pour s'élancer sur le misérable.

— Tout ça, continua le sinistre major, n'est qu'un coup monté contre moi par Mathieu Dreyfus et son syndicat...

— Mathieu Dreyfus ! s'écria l'ingénieur. Bien imprudent es-tu de prononcer ce nom. Il m'éclaire d'autres côtés de ta vie et va me donner une arme terrible contre toi. N'est-ce point sur ton témoignage et sur les pièces produites par toi que le malheureux capitaine Dreyfus a été condamné ? Il ne m'en faut pas plus pour que je sois à présent entièrement convaincu de son innocence...

Oui, il y a un traître, mais ce traître ce doit être toi ! Si d'ici à trois jours tu n'as pas restitué à ma mère les 38.000 frs. que tu lui as escroqués, si tu n'as point rouvert ta porte à la femme et aux enfants qui, en Autriche, auraient le droit de porter ton nom, c'est à Mathieu Dreyfus que je m'adresserai pour lui dénoncer tes crimes et tes turpitudes. Trois jours, je te laisse trois jours, pour régulariser la situation.

Conrad s'élança hors de la chambre, pendant que le sinistre major, atterré, se laissait aller dans un fauteuil.

— Je suis perdu ! gémit-il. Entre les mains de mes ennemis, ces imputations vont prendre une importance énorme ! Accusé de vol et cela par un membre, même, de ma famille. Perdu ! Et aucun moyen de salut ?

— Qui dit cela ? Il y a toujours un moyen de salut pour ceux qui ne s'abandonnent point !

Urielle sortie d'une chambre voisine lui faisait un collier de ses beaux bras.

— J'ai tout entendu, continua-t-elle. Si je ne puis conjurer ta perte je saurai la partager.

— Alors, répondit le sinistre major, avec une sombre résolution, prépare toi à mourir, car il ne me reste d'autre alternative qu'une balle dans la tête, si d'ici à trois jours, je n'ai pas trouvé ces trente huit mille francs.

— Trois jours, dis-tu ? Mais qu'as-tu fait des soixante mille francs provenant de l'héritage de ta mère ?

— Bah ! A peine m'en reste-il quatre mille. La vie est chère à Paris. Mais si tu as écouté, tu as dû entendre que mon cousin met une autre condition à son silence.

— Oui, dit Urielle, avec un regard sombre. Il exige que tu reprennes la femme et les enfants qui disent avoir sur toi des droits sacrés.

— Mais qui n'en ont aucun ! Et quand même. Périssent tous les miens, périsse le monde entier si tu me restes, toi...

Et il attira à lui la jeune femme qui se pâmait d'émoi.

— Chéri, murmura-t-elle, ne désespère pas. Crois en ton Urielle. Je te sauverai !

Et s'arrachant de ses bras, elle se précipita dans sa chambre où elle coiffa rapidement un chapeau et jeta une capotte sur son peignoir.

Arrivé au dehors, elle héla un fiacre qui passait et se fit conduire, rue de Clichy chez son aïeule, la sorcière d'Andorre

qui, après la mort du Préfet de police, La Brière, avait ét remise purement et simplement en liberté.

— Ah! c'est toi petite, dit la Sybille, venue, elle-même, au coup de sonnette d'Urielle. Qu'est-ce qui t'amène, car tu ne te soucies plus guère de ta pauvre grand' mère. Ah! nous sommes bien changées, l'une et l'autre depuis notre arrivée dans ce maudit Paris!

Urielle suivit la sorcière dans son laboratoire.

Le renard bondit de son coin en tirant sur sa chaine.

— Tout beau la Mort, tu ne reconnais donc plus les amis cria la vieille, sur la maigre épaule de laquelle était venu s percher un corbeau noir.

— Grand' mère, dit la jeune femme, entrant brusquement en matière je viens te demander un service.

— Je m'en doutais bien, ricana la Sibylle.

— Tu dois avoir gagné beaucoup d'argent ici. Eh! bien, il me faudrait, aujourd'hui même, une somme de trente huit mille francs.

— Rien que ça! tu ne te mouches pas du pied. Et pour qui tant d'argent? Pas pour toi j'imagine.

— Non, c'est pour sauver l'homme auquel je sacrifierais tout.

— Ton beau ténébreux. Les cartes n'ont donc point menti.

— Les cartes?

— Ecoute, mignonne. Détache-toi le plus vite possible de ce dangereux vampire si tu veux échapper toi-même à la honte, au désespoir et à une mort affreuse.

Urielle frissonna.

— Si tu dis vrai, répondit-elle avec résolution, moins que jamais je l'abandonnerai.

— A ton aise. Pour le sinistre major, il n'y a pas un sou ici. Le jour où tu viendra me dire que tu as rompu avec le comte, je te ferai mener l'existence d'une grande dame. Mais

aussi longtemps que tu demeureras avec ce misérable, ma porte te restera fermée.

Urielle qui avait courbé le front, se redressa.

— Eh! bien, dit-elle puisque tu me réduis au désespoir, nos liens sont rompus. Que sur toi retombe la responsabilité de tout ce qui arrivera.

Et elle sortit d'un air de défi.

Après avoir refermé sa porte, la tireuse de cartes revint en clopinant vers l'âtre, où brûlait un feu de bois.

— Qu'a-t-il fait de mon Urielle, si pure, si noble, si intègre? murmura-t-elle, les yeux fixés sur les tisons ardents. Une criminelle comme lui, car rien ne l'arrêtera plus désormais. J'ai consulté sur elle le destin. Elle! aussi, est condamnée. Quelle pitié... Tant de jeunesse et de beauté.

Mais soudain, elle tressaillit.

— Ah, ah! ricana-t-elle. Je vois ce que tu complotes, ma fille. Vraiment tu en es déjà là. Mais tu n'es pas de force à surprendre la sorcière d'Andorre. Si je sais percer les ténèbres de l'avenir je sais aussi prévoir les dangers du présent.

. . . .

Minuit avait sonné depuis quelque temps.

Dans l'angle d'une porte de la rue de Clichy, trois individus tenaient conseil, trois hommes en apparence, mais en y regardant de près on eût reconnn parmi eux une femme déguisée.

— Il ne faut pas faire les choses à demi, dit l'un deux. Dépouiller la vieille sans la refroidir serait une faute grave. Elles nous aurait bientôt livrés. Tandis qu'une simple petite pression sur la gorge et couic! ni vu ni connu, je t'embrouille.

— Mais c'est ma grand' mère, Léopard! répondit une voix plaintive, celle d'Urielle Frémy.

— Bah! fit la troisième voix. Elle a bien assez vécu. On n fait d'omelette sans casser les œufs.

— Je vous l'expédierai plus vite qu'un poulet, reprit le Leopard,

Et au lieu de voir dans la chose une revendication anticipée d'héritage, la police concluera au plus vulgaire des assassinats. N'est-il pas vrai, Président?

— Parfaitement. La sorcière épargnée, ce serait pour nous trois la Centrale, pour le moins. Et quant à moi, j'en ai soupé.

— Allons, murmura d'une voix sourde Urielle. C'est elle qui l'aura voulu!

Le Président avait tiré un trousseau de clef de dessous sa blouse, le Lépord et Urielle, se plaçant dos à dos, surveillèrent les deux extrémités de la rue. Elle était déserte.

— Tu peux y aller, dit Léopard.

Avec une dextérité, révêlant une longue expérience, le Président avait ouvert la porte au moyen d'un rossignol. Tous trois se glissèrent dans la maison,

— C'est là qu'etle dort, dit à voix basse Urielle, faisant tâter de la main à Léopard, une porte s'ouvrant sur la gauche. Et je parierais que c'est là aussi qu'elle cache son argent.

— Pourvu qu'elle n'ait pas mis le verrou, murmura le Président. Mais non, la porte n'est pas même fermée à clef. Je m'en vais enduire les gonds d'huile pour qu'elle ne crie pas.

La chambre à coucher de la sorcière n'était éclairée que par une petite veilleuse qui achevait de s'éteindre.

A la tête du lit, où reposait la vieille, perchait le corbeau, la tête passée sous l'aile et paraissant dormir, lui aussi.

— Fais vite, souffla le Président. Elle roupille.

Urielle détourna la téte en frémissant.

Le Léopard, qui s'était déchaussé dans le corridor, se rapprocha du lit. Sa main s'abattit sur la gorge de la vieille et la serra comme dans un étau. On entendit comme un râle et ce fut tout.

Urielle avait fait assassiner sa grand'mère pour sauver son criminel amant!

— Elle a son compte, murmura le Président. Cependant, faut vérifier.

Tirant une lanterne de sa poche, il en dirigea le rayon sur le visage momifié de la tireuse de cartes.

— Inutile, dit avec fatuité le jeune bandit. Quand le Léopar se mêle de quelque chose, c'est de l'ouvrage bien fait.

Le Président poussa une sourde exclamation.

— Eh bien, mon garçon, tu as été refait, répliqua-t-il de sa voix mordante. Regarde !

— Tonnerre ! s'écria le Léopard, un mannequin à figure de cire et un corbeau empaillé. La vieille s'est fichue de nous !...

Les trois complices se regardèrent effarés et tremblants.

La porte, par laquelle ils étaient entrés, s'était brusquement refermée et, à l'extérieur, des verroux étaient poussés à grand bruit.

— Malheur ! dit Léopard. Mais, il doit y avoir moyen de sortir d'ici. Cette fenêtre ?

— Elle est murée ! dit avec désespoir Urielle.

— Et pas de cheminée !

— Nous sommes pris, ricana le Président, s'asseyant sur le bord du lit où était couchée la poupée. Une crâne femme que cette Sybille ! Si, par considération pour sa petite-fille, elle ne nous livre pas à la Cigogne (1) je lui proposerai mes services. Il y aurait plaisir à faire le jeu d'une pareille bougresse. Mais, cornes de Belzébuth ! est-ce que vous ne sentez rien, vous autres ? Quelle odeur abominable. Tonnerre ! C'est du gaz !

— Du gaz ! répéta Urielle avec stupeur.

— La vieille veut nous asphyxier ! hurla le Léopard. Si je la tenais...

— Mais tu ne la tiens pas et c'est elle qui nous tient, répliqua philosophiquement le vieux bandit. Juste retour des choses d'ici bas !

(1) La Justice.

Urielle, anéantie, s'était laissé tomber sur une chaise, pendan que Léopard courrait partout, cherchant une issue.

— Minute! dit le Président, en lui arrachant la lanterne et soufflant sur la mêche. Il ne s'agit pas de nous faire sauter.

— Crever pour crever, j'aime mieux cela, répondit le Léopard.

— C'est fini, mes enfants. Le vieux Diogène peut envoyer s lanterne à tous les diables, dit le Président qui avait encore l force de plaisanter. Nous allons rentrer dans ce tonneau qui nom cercueil. Adieu, monde des fous! Je te quitte sans tro de regrets.

Et tranquillement il s'étendit sur le tapis, pour y mourir.

— Au secours! cria Urielle d'une voix déchirante. J'étouffe! Tout tourne autour de moi... Des flammes bleues pétillent devan mes yeux!... Esterhazy, c'est pour toi que je meurs!

Elle chancela et alla tomber sur le lit.

Cependant, l'œil flambant, le Léopard s'était campé devant elle

— C'est pourtant toi, gronda-t-il, qui nous a attirés dans ce traquenard. Mais tu vas la danser avec nous. Avant de claquer je veux tirer de toi une douce vengeance.

Il l'avait saisie entre ses bras robustes et la serrait contre son sein.

— Laissez-moi, gémit Urielle d'une voix mourante.

— Non pas! Tu es belle! Viens, que notre dernier soupir soit un spasme d'amour...

Ses mains crispées avaient déjà arraché le corsage de la jeune femme, mettant à nu ses blanches épaules, lorsqu'il poussa un cri sourd, tourna sur lui-même et alla rouler sur le parquet.

Urielle, elle aussi, avait perdu connaissance.

La chambre était remplie d'une vapeur délétère et on n'y entendait plus que le faible râle des trois mourants.

Soudain, la porte se rouvrit et, sur le seuil, apparut la sorcière d'Andorre, appuyée sur sa béquille.

— Ah! ah! ricana-t-elle, de sa voix sinistre, je vous ai bien

attrappés ! Mais ce n'est point à votre vie que j'en veux. Je prétends faire de vous mes instruments et mes esclaves !

Le gaz, attiré par deux fenêtres larges ouvertes, étaient rapidement balayé par le courant d'air. Néanmoins, la Sybille attendit quelque temps, encore, pour revenir, portant une lanterne sourde et un réchaud allumé.

— Je m'en étais bien doutée, reprit la vieille. Vouloir me tuer ! La malheureuse ! Son père, le bandit, aurait reculé, lui ! Voyons avec qui elle a pu s'aboucher. Ah ! ah ! le Président. Un des plus redoutables bandits de la capitale... Et ce jeune homme ? Le Léopard, un don Juan étrangleur... Bonnes recrues, toi comprise, ma petite Urielle, car tu l'as bien dit tout à l'heure, maintenant tu ne m'es plus de rien !

Elle avait déposé sa lanterne sur un meuble.

— Eh ! eh ! poursuivit-elle. Chacun pour soi ici-bas. Je me suis arrêté trop longtemps devant de puérils scrupules, mais le spectacle de la société, vue dans ses tares et dans ses ulcères, m'a guérie à tout jamais. Après ce dernier coup, je n'ai rien à ménager. La sorcière d'Andorre deviendra riche et puissante. Toute caduque qu'elle est, elle commandera à une armée d'hardis pourvoyeurs, incapables de lui résister. Et ce sont ceux qui voulaient l'assassiner qui en formeront le premier noyau.

Sa main retira du feu un fer long, terminé par une espèce e cachet.

Brutalement la Sybille mit à nu l'épaule d'Urielle et y appliqua, un peu plus bas que l'omoplate, son cachet ardent. La chair grésilla, mais sans que la patiente fit un mouvement. Lorsque la vieille retira son fer, on eut pu lire sur l'épaule de la belle maîtresse d'Esterhazy, ces mots, désormais ineffaçables :

— « Homicide et vol. »

De la même façon, elle marqua les deux bandits. Une horrible odeur de chair brulée avait remplacé celle du g' Mais la terrible

femme, loin d'en être incommodée, semblait la respirer avec volupté.

— Voilà qui est fait, dit-elle. Et si quelqu'un de vous rejimbe à mes ordres, une dénonciation à la Préfecture de police m'en aura raison.

Ensuite elle fit couler dans la bouche de chacune de ses victimes, quelques gouttes d'un cordial, souverain contre l'asphyxie, et alla tranquillement se coucher, sur le divan du laboratoire, entre son renard et son corbeau noir.

Vers l'aube le Président se réveilla le premier.

— Ce n'est assurément pas un rêve ! murmura-t-il, en nettoyant ses lunettes. Nous sommes encore en vie. Mais en valons-nous mieux pour cela ?

Ses regards tombèrent sur Urielle Frémy, restée immobile sur le lit.

— Tonnerre ! jura-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette marque ? « Homicide et vol ! » Elle me semble toute fraîche... Et, moi-même, qu'est-ce qui me cuit et me démange là, sur l'épaule.

Il courut au Léopard, dont la vieille avait négligée de remettre les vêtements en ordre.

— C'est bien ça, marqués tous les trois ! dit-il et par cette infernale sorcière. Nous voilà immatriculés dans son régiment. Hola, vous autres, réveillez-vous et tachons de sortir de cet antre.

Quelques gouttes d'eau jetées à la face d'Urielle et du Léopard, les firent revenir à eux. Puis, voyant devant eux toutes les portes ouvertes, les trois bandits prirent la fuite, comme chassés par les Furies.

. . . .

Cependant, le sinistre major avait passé la nuit entière, assis devant son bnreau.

A l'aube, sa maîtresse rentra, pâle défaite, se soutenant à peine.

— Eh ! bien ? lui demanda-t-il avec angoise.

dernier pour les voir punis. Mille bombes, si je le croyais, tout vieux que je suis, je chambarderai tout, à l'Etat-major!

Il avait involontairement élevé la voix.

— C'est vous, Michon, dit Mathieu, en s'efforçant de sourire. A qui donc en avez-vous, aujourd'hui.

— Pouvez-vous me le demander? répondit le vieillard. De vous voir si triste, ça me ferait devenir enragé... Mais il ne s'agit point de cela. Il y a là, monsieur, une dame voilée qui demande à vous entretenir d'une chose importante.

— Vous a-t-elle dit son nom?

— Non, monsieur. Elle s'y refuse.

— N'importe. Faites entrer.

L'instant d'après, le vieux sergent introduisait une dame, d'une taille imposante, drapée d'un ample manteau noir qui ne dissimulait point des formes dignes de la Junon antique.

Un voile recouvrait son visage, et si épais que nul regard n'eût pu le percer.

Mathieu s'était incliné devant la masjestueuse inconnue.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, madame? demanda-t-il, intrigué malgré lui. Ne lèverez-vous point ce voile qui me cache vos traits?

— Monsieur Dreyfus, répondit l'étrange visiteuse, d'une voix pleine, quoique contenue, je ne puis vous montrez mon visage... Car si nous devions jamais nous revoir dans le monde, il importe que vous ne me reconnaissiez point... Il y va de ma vie...

— Comment! L'objet qui vous amène est donc bien dangereux?

— Oui, pour moi, car en venant ici, je trahis un secret d'état.

— Ah! s'écria Mathieu, frappé, il s'agit de mon frère?

— Non, mais d'une autre personne qui languit é [illegible]lement à Cayenne.

La dame voilée fit quelques pas et, de la main, montra le portrait encadré de fleurs nouvelles.

— Je vous apporte le salut et le souvenir de celle dont voilà l'image, dit-elle.

Mathieu poussa un cri de surprise et de joie.

— Un souvenir d'Alice ! Oh ! parlez, parlez !

Cependant la dame avait retiré de dessous son manteau un paquet de lettres, réunis par un ruban,

— Ces lettres, dit-elle, en les déposant près d'un coffret de fer, placé sur le bureau, vous sont envoyées par la pauvre et noble fille. Ne me demandez pas comment je suis entrée en leur possession... Je ne pourrais vous répondre... Mais il est de votre intérêt, comme du mien, de garder le secret le plus absolu sur ma démarche. En la révélant, vous nous tueriez sûrement tous les trois.

D'un pas rapide la singulière visiteuse se dirigea vers la porte. Mais Mathieu se jeta devant elle.

— Un instant, dit-il. Nous avons été victimes déjà de si noires trames qu'il m'est permis de me défier. Vous ne sortirez pas d'ici que je ne sàche qui vous êtes.

Et résolument, il lui barra le passage.

— Ingrat ! dit l'inconnue d'un ton de reproche. C'est ainsi que vous me récompensez de vous avoir, au risque de ma vie, apporté des nouvelles de votre fiancée ?

Elle fit un pas en avant. Mais Mathieu était résolu.

— Cachez-moi votre nom, dit-il, mais je veux vous voir.

Et il étendit la main vers le voile de la visiteuse. Mais celle-ci semblait avoir prévu ce geste.

D'un coup de poing, révélant une vigueur peu commune, Mathieu Dreyfus alla donner presque sans connaissance, contre la muraille, pendant que la dame, dégringolant quatre à quatre les marches de l'escalier, gagnait la rue.

Michon accourut au bruit.

— Mille bombes! s'écria-t-il. Qu'est-il arrivée? Vous avez le front tout gonflé.

— Ce n'est rien Michon, murmura Mathieu d'une voix faible. J'ai seulement voulu savoir à qui j'avais à faire.

— Et c'est la dame qui vous a décoché cette taloche? demanda le vieux soldat! Tudieu! Quelle gaillarde!

Mais Mathieu s'était précipité dans son cabinet dont il referma la porte à clef.

Ses mains fébriles avaient défait le ruban. Trois lettres tombèrent sur le parquet.

Toutes trois elles étaient de la même et fine écriture, celle de sa chère Alice.

— Grand Dieu! s'écria Mathieu, c'était donc vrai. Ah! j'ai été bien coupable envers cette dame!

Il s'assit, pantelant d'impatience. Mais le contenu des lettre rabattit un peu de sa joie.

C'étaient de simples notes, dans lesquelles Alice se disait soumise à une étroite captivité. Elle y parlait de son amour pour lui, du sort terrible qu'elle prévoyait, pour avoir voulu déchirer l'infortuné capitaine.

Mais rien de positif. Aucun éclaircissement.

Pas un mot des circonstances dans lesquelles elle s'était fait capturer.

Alice, chose étrange, n'entrait dans aucun détail.

— C'est bien son écriture, pourtant, dit Mathieu en collant ses lèvres sur les pages adorées.

Il se leva et alla serrer les précieuses notes dans une casette de fer, posée sur son bureau.

— Demain, dit-il, j'aviserai aux moyens de délivrer mon Alice.

Puis il retomba dans de profondes méditations, se demandant, durant tout le jour, qui pouvait bien être la mystérieuse messagère.

. . . .

Il était près de minuit et la lune n'apparaissait qu'à de rares ntervalles par les échancrures d'une furieuse chevauchée de uages.

A l'angle de la rue Fourchambault se promenait un homme, drapé dans un large manteau.

Tout dans ses allures révélait l'officier vêtu en bourgeois.

Nerveusement il tortillait sa moustache, puis, se postant sous un réverbère, tirait une lettre de sa poche il la relisait d'un air préoccupé.

En ce moment, d'une rue latérale déboucha un second personnage, en manteau, coiffé d'un large chapeau qui lui retombait sur les yeux et ne laissait guère voir de son visage qu'une barbiche grise.

Les deux hommes s'apercevant, allèrent vivement l'un vers l'autre et un cri d'étonnement simultané, leur échappa.

— Le général Davreux !

— Le général Lebissac !

Lebissac, car c'était bien en effet, l'honorable ministre de la guerre, passa familièrement son bras sous celui de l'autre général et l'entraîna dans l'encoignure d'une large porte.

— Ce n'est point par hasard, mon cher Davreux, dit-il à voix basse, à son compagnon, que je vous trouve à cette heure de nuit, en sentinelle ?

— En effet, Excellence.

— Auriez-vous reçu, vous aussi, une lettre anonyme, vous donnant rendez-vous ici, à minuit ?

— Comme vous dites, Excellence.

— Et votre poulet est-il conforme au mien ?

Ils se rapprochèrent du réverbère, pour confronter l'écriture des deux billets.

— C'est bien cela, s'écria le ministre avec surprise. Textuellement ce qu'on m'écrit à moi-même... « Trouvez-vous à minuit, à l'angle de la rue Fourchambault, à la hauteur du numéro 202.

Il s'agit des intérêts majeurs de la France. » Ne soupçonnez-vous point, général, continua le ministre, quel peut être l'auteur de cette convocation anonyme?

— Aucunement, Excellence, mais dans tous les cas, il doit s'agir d'un objet d'importance pour qu'on ait pris la liberté de vous déranger en même temps que moi. Mais qui vient là. Gageons que c'est notre mystérieux correspondant.

Un troisième individu, également à large cape et à grand chapeau, s'était rapproché.

Arrivé à quelque pas, il souleva respectueusement son feutre devant le ministre de la guerre.

— Le comte Esterhazy, s'écria Davreux.

— Monsieur le major, dit le ministre d'un ton sévère, que veut dire ceci? Et quel est le mot de cette comédie?

— Excellence, répondit tranquillement le beau ténébreux, j'allais vous le demander. Une missive, non signée, trouvée sur mon pupitre, m'a appris que je vous verrai à minuit à cet angle de la rue Forchambault, d'où elle m'ordonne de vous conduire devant le numéro 25 de la même rue. J'ai d'abord cru à une mystification, mais votre présence ici...

— Au numéro 25? répéta Davreux. Mais si je ne me trompe, c'est là qu'habite Mathieu Dreyfus, le frère du capitaine, qui nous a déclaré à tous une guerre à outrance et a même, déjà, entamé les hostilités contre nous.

— En route alors, dit vivement le ministre. Il doit y avoir quelque chose de sérieux là dessous.

D'un pas rapide ils se dirigèrent vers l'endroit désigné. Juste face de l'hôtel Dreyfus, une maison était en réparation et, comme à dessein, la porte de la cloison en planche, élevée devant, était large ouverte.

— Là, dit tout bas Esterhazy, nous serons en position de voir venir, sans être vus nous mêmes.

Lebissac tira de sa poche une grosse montre en or garni de brillants et la consulta à la faveur d'un rayon de lune.

— Minuit vingt ! grommela-t-il. J'espère qu'il ne s'agit point d'une simple fumisterie. L'auteur aurait pris un peu haut ses victimes et il pourrait lui en cuire ?

Il parlait encore lorsqu'une ombre surgit du brouillard, et marcha droit vers eux. C'était une femme, d'une taille imposante et au visage couvert d'un voile épais.

— C'est moi, dit-elle, qui vous ai fait venir ici pour vous rendre témoin de faits qui peuvent rendre à notre pauvre France, le calme et le repos qu'elle a perdus. Ne cherchez pas à savoir qui je suis, ne tentez pas de vous opposer à ce que vous allez voir dans un instant. Anormale et criminelle, seulement, en apparence, la tentative qui se prépare, peut, seule, vous apporter la preuve tangible, irréfutable que Dreyfus est bien vraiment un traître infâme et un vil espion.

Avant que ministre et ses compagnons fussent revenus de leur stupéfaction, la dame voilée avait disparu.

— Eh ! bien, messieurs, dit Lebissac, il ne nous reste qu'à attendre et à voir les tournures que prendront les choses. Si je ne me trompe, la pièce est déjà commencée

Deux hommes, venaient en effet, de s'arrêter devant l'hôtel Dreyfus, un vieillard à lunettes et un jeune homme admirablement découplé.

Les trois officiers tendirent le cou, écoutant, immobiles, et retenant leur haleine.

— Eh ! bien, il ne s'agit plus que de grimper, là haut, Léopard, disait le vieux rodeur à son compagnon. Lorsque tu seras arrivé au balcon, tu y accrocheras l'échelle de cordes pour que je te rejoigne.

Avec l'agilité de l'animal dont on lui avait donné le nom, le jeune bandit grimpa le long de la façade, en s'aidant de la moindre saillie. Un acrobate de profession n'aurait pu mieux faire.

En un instant il fut sur le balcon du premier étage, à l'appui duquel il s'attacha l'extrimité d'une échelle de cordes, qui lui ceignait les reins, sous sa blouse.

Et en un instant, aussi, le Président fut à son côté. Tirant de la poche de son gilet un de ces diamants montés, dont les vitriers se servent pour couper le verre, il décrivit un cercle sur une des glaces de la croisée.

Aussitôt, le Léopard appliqua sur le verre entaillé un large gâteau de poix et l'attira à lui, sans qu'on n'entendit autre chose qu'un léger froissement.

— Mais Excellence, s'écria Esterhazy, entre haut et bas, est-ce que nous allons laisser faire ces cambrioleurs.

Le ministre lui mit avec autorité la main sur l'épaule.

– Chût ! dit il. Ne nous a-t-on pas prévenus d'un tentative violente, mais dans le seul intérêt de la patrie.

Le sinistre major s'inclina en cachant un sourire moqueur.

Là haut, cependant, les deux voleurs continuaient leur besogne. Le Président ayant passé son bras maigre par l'ouverture faite à la vitre, ouvrit la croisée, en faisant jouer l'espagnolette.

— A toi l'honneur, dit-il à son inséparable.

Tous deux disparurent à l'intérieur, d'où leurs sihouettes apparurent en ombres chinoises sur les stores blancs de la enêtre, car pour opérer plus à l'aise, ils avaient dû allumer le ustre.

— C'est égal, murmura Esterhazy, voir ça sans intervenir!

Le ministre le calma de nouveau, par une tape amicale sur l'épaule.

Quelques minutes s'écoulèrent, avant que les deux grinches ne reparussent sur le balcon. Le Président tenait sous le bras un petit coffret en fer.

Mais juste au moment où ils se disposaient à descendre, un pas retentit, sonore sur le pavé. Un jeune homme, d'aspect vigoureux, s'acheminait vers l'hôtel Dreyfus

Le ministre et le général Davreux, tout aux cambrioleurs, n s'aperçurent point de l'effroyante altération subie par le visage d'Esterhazy.

— Le colonel Picquart ! murmura le misérable.

A l'aspect des deux bandits, accrochés au balcon, le jeune officier resta comme cloué sur place et sa stupeur redoubla en voyant l'extrémité de l'échelle de cordes, traînant sur le pavé.

Mais son trouble ne dura qu'un instant.

Tirant un révolver de sa poche, il le dirigea vers le bandit, porteur de la cassette.

— Ah ! misérable, cria-t-il d'une voix de tonnerre. Voilà pour toi !

Son doigt pressa la détente, mais un coup violent, reçu dans les reins le fit chanceler lui-même. La balle déviant, alla donner dans un réverbère dont la vitre s'éparpilla en éclats sur le pavé.

Prompt comme la foudre, Picquart s'était retourné.

— Une femme ! s'écria-t-il.

Mais la dame voilée avait disparu, comme si la terre l'eût engloutie.

Cependant, profitant de l'incident, les deux bandits s'étaient laissé glisser à terre et en un instant, eurent disparu à leur tour.

Le colonel Picquart, jugeant sans doute toute poursuite inutile, courut à la porte de l'hôtel et se pendit à la sonnette.

— Holà ! cria-t-il. Réveillez-vous !

Au bout d'un instant on lui ouvrit et il se précipita à l'intérieur.

— Il est temps de nous éclipser, messieurs, dit alors le Ministre. J'entends les pas d'une patrouille et nous pourrions être appelés à témoigner de tout ceci.

Une ombre se dressa devant eux.

— Au pont des Arts, dit la dame voilée, qui s'évanouit comme un sylphe dans l'atmosphère.

— Ma foi, s'écria Lebissac, il faut aller jusqu'au bout. Va pour le pont des Arts !

Une demi-heure plus tard, ils arrivaient tous trois sur les bords de la Seine. A leur approche, la dame voilée surgit de derrière un des candilabres monumentaux commandant les deux extrémités du pont.

D'un geste de la main, elle leur fit signe de la suivre. Tous quatre, descendant la berge par la large pente de pierre, menant à l'eau, se trouvèrent bientôt sous le pont même et à l'abri des regards indiscrets.

Rejetant, alors, un des pans de sa large mante, l'inconnue mit au jour le coffret de fer avec lequel, peu d'instants auparavant le Président avait pris la fuite.

— Monsieur le Ministre, général Davreux et vous aussi, major Esterhazy, demanda l'inconnu d'une voix solennelle, reconnaissez-vous cette cassette pour avoir été enlevée du cabinet de travail, même, de Mathieu Dreyfus ?

— Oui ! répondirent ensemble les trois hommes, vivement intrigués.

La dame voilée, déposant la cassette sur un tas de pierrailles, tira de sa poche une sorte de ciseau.

— Je ne suis qu'une femme, dit-elle, et la force me ferait défaut. Le major Esterhazy ne voudrait-il pas, au moyen de cet instrument, faire sauter le couvercle du coffret ?

Le sinistre major interrogea de l'œil le Ministre, qui fit un geste d'autorisation.

Au bout d'un instant, un bruit sec retentit. La cassette venait de s'ouvrir. Quantité de papiers y étaient rangés.

— Ne bouleversez point le contenu de ce coffret, dit l'inconnue, en levant la main avec autorité. Il ne faut pas que Mathieu puisse dire qu'on lui a dérobé la moindre valeur. Bornez-vous à vous emparer de ces lettres, nouées d'un ruban noir, et ne vous en dessaisissez plus. Entre vos mains, elles deviendront

une massue avec laquelle vous écraserez, d'un seul et même coup, tous les champions du traître Dreyfus.

— Ces lettres, demanda le Ministre, vivement impressionné, à qui sont-elles adressées ?

— O Alfred Dreyfus lui même. Et lorsque vous saurez par qui, vous croirez rêver.

Ce disant, elle avait défait le lien et tendu une des lettres à chacun des trois officiers,

Ceux-ci, pour en prendre connaissance, sortirent vivement de l'ombre projetée par l'arche du pont.

En ce moment la lune se dégagea de son rideau de nuages.

Un même cri d'indicible stupéfaction s'échappa de leurs lèvres ·

— L'empereur d'Allemagne.

Il s'ensuivi un long silence pendant lequel tous quatre semblèrent se recueillir.

Enfin, le Ministre s'avança vers la dame voilée et fit mine de lui saisir la main pour la porter à ses lèvres.

— Qui que tu sois, dit-il avec une sorte d'exaltation, tu viens de rendre à la France un service dont-elle gardera un impérissable souvenir. Dis nous ton nom, ô toi dans laquelle je serais tenté de voir l'ange même de la Patrie ! Apprends-nous, apprends-nous qui nous devons désigner à la reconnaissance et à l'amour de tous les cœurs vraiment français.

Mais au lieu de répondre à cet appel, l'inconnue recula plusieurs pas hors du cercle formé par les trois hommes.

— Que nul de vous ne se hasarde à soulever mon voile, s'écria-t-elle d'une voix où vibrait un réel sentiment de crainte. Si vous me connaissiez, je me trouverais désarmée et dans l'impuissance de servir encore votre noble cause. Mais écoutez. Vous aurez en moi l'alliée la plus fidèle et la plus dévouée pour poursuivre, atteindre et écraser l'exécrable engeance des dreyfusards.

Désormais toute mes communications vous seront faites par

l'intermédiaire du comte Esterhazy, pour lequel, cependant, je veux demeurer inconnue. Couvrez et protégez ce loyal soldat contre les machinations des sémites. Ne permettez jamais qu'il tombe, car la Patrie elle même succomberait avec lui.

Ces lettres, il s'agit d'en tirer le parti le plus sage. Ne les livrez point à la publicité. Ce serait trop compromettre, étant donné leur redoutable origine. Mais déposez-les dans vos archives secrètes. Il suffit que vous et quelques autres, encore, au dessus du soupçon, puissiez affirmer par serment leur existence et leur authenticité.

J'emporte la cassette et les autres papiers qu'elle contient et ferai en sorte qu'elle soit retourné, à son propriétaire.

Si vous vous conformez à mes recommandations, je me ferai votre ange gardien, je continuerai à être l'invisible bon génie qui jamais ne vous faillira à l'heure du danger. Et maintenant au revoir. Vous entendrez parler encore de la dame voilée.

Avant que les trois hommes ne fussent revenus de leur étonnement, l'inconnue, munie de la cassette, avait couru vers un point de la berge où stationnait une petite barque, montée par deux hommes masqués, et que les officiers n'avaient point remarquée jusque là.

La dame voilée y descendit et, en quelques coups de rame, l'embarcation se trouva au milieu du fleuve, où elle se perdit dans le brouillard.

Ce fut le Ministre qui, le premier, recouvra l'usage de la parole.

— Général Davreux, dit-il, avec la même exaltation qu'il avait mise en s'adressant à la dame voilée, et vous aussi, comte Esterhazy, mettez vos mains dans les miennes. Jurez-moi que les évènements de cette nuit et surtout que l'existence de ces lettres demeureront un secret éternel entre nous et les officiers d'Etat-major, qu'il convient de mettre également au courant de la situation.

— Nous le jurons ! dirent les deux hommes.

— Et je jure aussi, ajouta le général Davreux d'une voix vibrante, de me porter, en toute occasion, garant devant le peuple français que ce chien juif de Dreyfus a été condamné équitablement à crever sur les rochers de l'Ile du Diable. Oui, je veux être l'otage, la caution de la justice militaire, mais en n'agissant toutefois, Excellence, que d'après vos instructions.

— Et moi, dit le sinistre major, quelque mal que m'aient causé déjà les défenseurs du traître, je resterai jusqu'à la mort fidèle à la cause de l'Etat-major et de l'armée.

— Nous en sommes convaincus, mon cher comte, dit gracieusement le ministre. Aussi, croyez bien, de votre côté, que nous saurons reconnaître tant de zèle et d'abnégation... Mais qu'est ceci? Je trouve ici une quatrième lettre...

Il sortit de l'ombre et se mit à lire à haute voix :

« Monsieur le Ministre,

« En faisant dérober par des voleurs de profession, à Mathieu Dreyfus, les lettres impériales qui coupent court à toute contestation, relativement à l'arrêt justement rendu par le Conseil de Guerre, la dame voilée a mis, sans hésiter, en jeu, sa vie et son honneur. Elle a aussi sacrifié des sommes d'argent considérables pour arriver à ses fins.

« Mais de même qu'elle se dérobe à toute reconnaissance, en persistant à rester inconnue, de même elle ne prétend à aucun dédommagement matériel.

« Elle est riche et peut se permettre de plus grands sacrifices encore, à la Patrie.

« Il n'en est pas de même de tous les champions de la bonne cause.

« Si Monsieur le Ministre veut faire chose bonne et juste, il accordera, sur les fonds secrets, cent mille francs au major-comte Esterhazy, pour l'indemniser des pertes et des persécutions subies

par lui au cours de cette longue campagne contre les ennemis de la France. Cette somme permettra au major de continuer efficacement le bon combat tout en constituant, pour lui, une marque de haute approbation et de sanction de ses efforts.

« Signé : La Dame Voilée. »

— Major Esterhazy, dit sans hésiter le Ministre, en mettant les lettres dans sa poche, faites-moi l'amitié de passer demain soir au Ministère de la Guerre. Il ne faut pas que vous passiez par les bureaux. Je vous remettrai moi-même les cent mille francs qui auraient dû vous être alloués depnis longtemps.

Esterhazy s'inclina, en apparence avec une respectueuse gratitude, mais vibrant, intérieurement, d'un rire de demon.

A peine avaient-ils quitté l'arche, théâtre de cette scène grotesquement patriotarde, qu'un homme sortait avec précaution de la Seine, dans laquelle il avait eu le courage de rester, malgré la rigueur de la température.

— J'ai crû qu'ils n'en finiraient pas, murmura-t-il, en se secouant. Je gelais, là dessous et pour comble de guignon le vent soufflait d'un autre côté. Je n'ai pu recueillir que quelques mots. « Lettres impériales... Dame voilée... Engeance dreyfusarde ». Quel pouvait être ce singulier quatuor ? La femme, heureusement, ne m'a pas vu, en me rasant de sa barque... Voyons s'ils n'auraient pas laissé quelque chose qui pourrait me mettre sur la voie. Souvent, quand passe un simple boût de fil, on dévide tout l'écheveau.

L'instrépide baigneur sortit de sa poche un étui imperméable à l'eau, dont il tira une lanterne sourde et des allumettes.

Après avoir fait de la lumière, insensible au froid, qui le faisait claquer des dents. il se mit à inspecter tout le dessous de l'arche.

Un cri de triomphe lui échappa.

— Une jarretière ! dit-il. Voyons. Elle est en soie bleue et marquée de deux lettres, brodées en or, C. B. Evidemment, la

personne qui porte de ces jarretières là, n'est pas la première venue. Cela sent sa grande dame et son élégante. C. B ? Je ne tiens pas encore la jambe, mais j'ai résolu des problèmes plus ardus et plus délicats.

Walter Haupt — car c'était lui — aveugla sa lanterne, la remit dans son étui, puis dans sa poche et, remontant en courant sur le quai, alla s'exposer avec délice aux réchauds ardents d'un chauffoir public, où la présence de ce particulier ruisselant, ne parut pas causer une sensation trop anormale.

CLXXXIII

Ménechmes féminins

Nous avons laissé Madeleine dans l'atelier du peintre macabre, au moment où s'abattait sur son sein le couteau brillant dans la main de Marius Rugger.

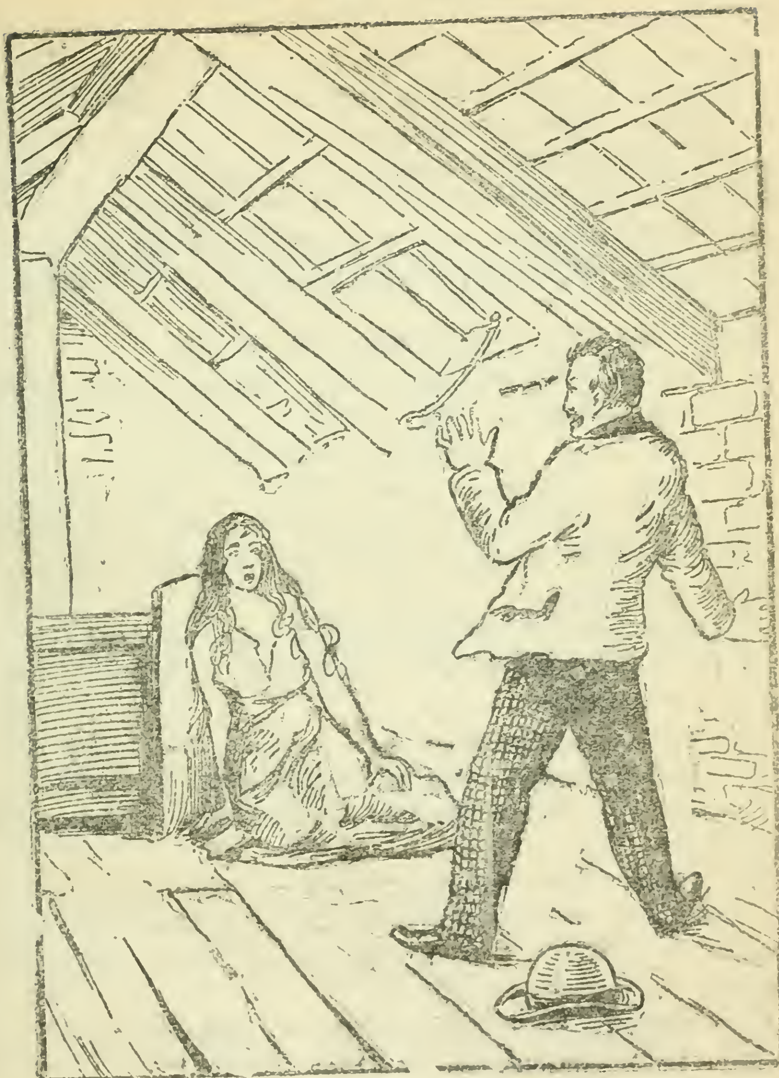
Cette main retomba pourtant le long du corps et le poignard échappa à l'artiste, qu'un faible tintement avoit fait pâlir et trembler d'une joie délirante.

— Elle, murmura-t-il. C'est elle qui vient me rappeler à la vie et à l'amour ! Depuis combien de temps ai-je été privé de ses baisers et de ses caresses ?

Il ramassa le fer homicide et rapidement trancha les liens qui attachaient Madeleine à la croix.

— Va-t-en, jeune fille ! Hâte-toi de fuir ! dit-il d'une voix sourde. Tu peux remercier Dieu d'avoir envoyé ici un de ses anges pour te sauver. Rhabille-toi et quitte cette maison. T

ALFRED DREYFUS



Qui êtes-vous ? s'écria-t-il, d'une voix étouffée.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

trouveras la clef sur la porte. Mais, sur ta vie, ne parle à personne de ce qui s'est passé, et prends bien garde, aussi, de ne p s retomber entre les mains des misérables qui t'avaient vendue à moi, te croyant morte. Tiens, voilà qui te rattachera à ce monde si c'est la misère, qui te portait à en sortir volontairement.

Il déposa fébrilement quelques pièces d'or sur un guéridon et s'élança hors de l'atelier, dont il referma la porte à clef derrière lui.

Marius se retrouva dans sa chambre à coucher.

Là, plus de décoration funèbre, mais l'ensemble le plus élégant et le plus voluptueux. On se serait crû transporté soudain dans le buen-retiro de quelque souverain asiatique.

Les tapis et tentures d'Orient brillaient des plus vives couleurs et le lit de bois de rose incrusté d'or et d'argent, à colonnes et à dais empanaché, semblait dressé pour lá nuit d noces d'une sultane.

A peine Marius était-il entré dans ce somptueux réduit, qu la sonnerie électrique, qui avait sauvé la vie à Madeleine, vibr pour la seconde fois.

Un panneau, représentant Psyché penchée sur l'Amour cou ché, panneau enchassé dans la boiserie, pivota sur lui même livrant passage à une femme à la demarche fière et vêtue avec élégance.

Son visage, d'une blancheur ivorine et d'une extrême pureté de lignes, était couronné d'une chevelure d'un blond doré. Des yeux de feu brillaient sous un front digne d'une impératrice romaine.

Cette artistocratique beauté, aux formes olympiennes, s'enveloppait d'un ample manteau, doublé de fourrure.

Marius, l'air extasié, tendit les bras vers elle.

— Clotilde! s'écria-t-il, tu as donc retrouvé le chemin de notre nid d'amour? Pourquoi être restée si longtemps san venir, m'abandonnant à mes sombres hantises?

La jeune femme se jeta dans ses bras, collant ses lèvres aux siennes.

— Ne me reproches rien, mon ami, répondit-elle, entre deux baisers. Le général est devenu si soupçonneux qu'il fait épier mes moindres demarches.

— Le général! répéta l'artiste en un transport de jalouse rage. Je deviens fou lorsque je songe que tu as dû abandonner à cet homme les prémisses de ta jeunesse et de ta beauté! Pourquoi faut-il que cette volupté sacrée lui ait été réservée à lui, l'époux indigne et sacrilège, et non à moi, ton fervent et ton poëte, qui reçus tes premiers aveux?

Clotilde le regarda avec douleur.

— Hélas! soupira-t-elle, plus que toi je maudis le jour qui m'a livrée à un homme que je ne puis aimer, qui m'a achetée ma mère, qui je méprise et maudis!...

— Pourquoi, alors, refuser de me suivre? s'écria impétueusement Marius. Dis un mot, et nous fuirons ensemble à Londres, n Amérique, où tu voudras...

Clotilde secoua la tête.

— Pourquoi me demander encore le sacrifice de mon honneur? dit-elle. Ne t'ai-je point déjà assez donné, et ne peux-tu me laisser la considération du monde? Où, d'ailleurs serions à l'abri de la vengeance de cet homme? Il est puissant et redoutable... et s'il se doutait jamais...

Elle s'était débarrassée de la longue pelisse, simplement jetée sur une toilette de nuit. Son peignoir de soie bleue, fendu sur le côté, à la façon des merveilleuses du Directoire, permettait à l'artiste d'admirer, depuis le genou jusqu'au talon, une iambe irréprochable.

— Quelles formes divines! s'écria Marius avec enthousiasme, et bien loin, en ce moment, de ses lubies morbides. Pourquoi ne me permets-tu point de te peindre dans toute l'opulence de ta beauté sans voiles?

— Jamais! s'écria la jeune femme avec énergie. Quelle arme terrible serait une pareille œuvre entre les mains du général?

L'artiste baissa tristement les yeux. Puis au bout d'un moment :

— Pourquoi chérie, ne portes-tu pas les jarretières dont je t'ai fait présent à mon retour d'Egypte? La vieille Maugrabine qui me les a vendues m'a assuré qu'elle préserveraient de toutes surprises la femme à laquelle je les offrirais.

La belle Clotilde se mit à rire.

— Grand enfant! dit-elle, en passant la main dans les boucles brunes de son amant. Comment est-il possible, d'unir tant d'intelligence et de génie, aux plus naïves superstitions?... Mais au fait, c'est bien ton talisman qui m'a permis de te voir aujourd'hui sans danger.

— Comment cela? demanda le peintre intrigué.

— Oh! C'est toute une histoire! répondit-elle, en s'arrangeant coquettement sur le large divan oriental. Figure-toi que mon noble époux se dérange et court le guilledou sous le plus étrange déguisement.

— Pas possible! Le général Boislieu, le soldat intègre, l'homme de Plutarque, allant dans Paris vêtu en Mardi-gras! Et quel costume a choisi cette vertueuse culotte de peau. Est-il en Trivelin, en Scaramouche?

— Laisse-moi donc procéder par ordre... Tu connais Ninette, ma femme de chambre, qui m'est si devouée? Eh! bien, le général lui a demandé hier de lui préparer, en grand secret, une toilette de dame, au grand complet, empruntée à ma propre garde-robe.

— Pour lui?

— Parfaitement. Et pour s'assurer le silence de Ninette, il lui a donné cent francs, la menaçant de la mettre à la porte si elle parlait. Aussi Ninette est-elle venue tout me raconter...

— Naturellemen

— Le général, en excursion galante, non seulement j'avais ma soirée libre mais j'entrevis encore le moyen de le tenir à ma discrétion.

— Comment cela ?

— J'aidai moi même Ninette à choisir toutes les pièces du ravestissement demandé et j'y joignis même les fameuses jarretières.,.

— Eh! quoi !

— Attends donc... en m'arrangeant pour que l'une d'elle glissât nfailliblement en route.

— Je ni comprends pas.

— Si mon Barbe-Bleue la perd, ce dont je ne doute pas, demain paraîtra dans les échos du boulevard, une note ainsi rédigié : « Une jarretière de soie bleue, aux initiales C. B. brodées de fil d'or, a été perdue dans la soirée d'hier, à Paris, ou dans les environs. Comme la personne à laquelle cette jarretière appartient y attache un cher et précieux souvenir, elle offre cinq cent francs de récompense à celui qui la lui rapportera ».

— Je continue à ne pas comprendre.

— Non? Tu ne vois pas que la jarretière perdue a toute les chances de monde de me revenir ? Et alors, je m'en servirai pour mener en laisse mon tyran, convaincu de frasques galante, en costume féminin. Quelles gorges-chaudes dans tout Paris, à la révélation d'une semblable escapade! Il ne resterait plus au général qu'a donner sa démission...

Et la superbe Clotilde, d'éclater, elle-même de rire, en attirant Marius contre elle.

Mais elle se redressa soudain au bruit de la chûte d'un objet quelconque, dans l'atelier voisin.

— Nous ne sommes pas seuls! s'écria-t-elle. Quelqu'un est là, dans ton atelier ?

Et voyant le trouble que ne pouvait dissimuler son amant

— Une femme peut-être ? continua-t-elle d'une voix irritée. Cependant, vous m'avez bien juré, monsieur, que jamais modèle eminin vivant ne franchirait plus le seuil de cette maison !

— Et je t'ai tenu parole, Clotilde, répondit Marius en lui nlaçant la taille d'un bras amoureux.

Mais elle se dégagea vivement et courut à la porte de communication.

— Fermée ! s'écria-t-elle, et fermée à clef ! Ouvrez-moi cette porte, monsieur, je le veux !

— Encore cette fougue de jalousie ! dit l'artiste en feignant de rire, mais maudissant intérieurement les deux truands qui lui avaient apporté le soi-disant cadavre de Madeleine.

— La clef ! cria Clotilde. La clef, ou jamais plus vous ne me reverrez ici,

Marius, pour gagner du temps, lui présenta une clef qui n'allait pas à la serrure. Mais Clotilde l'eut bientôt jetée sur le tapis. Il lui fallut s'exécuter.

La porte s'ouvrit enfin, et la jeune femme se précipita impétueusement dans l'atelier. Il était vide. Madeleine avait eu le temps de s'éloigner.

Honteuse de ses soupçons et de sa violence, Clotilde voulut les racheter par ses caresses.

Nos lecteurs nous permettront de tirer un voile discret sur cette scène de raccommodement...

Cependant, le temps avait fui avec une compréhensible rapidité. Clotilde s'arracha à regret à l'étreinte de son amant et se prépara à regagner le toit conjugal.

Marius Rugger consulta sa montre. Il était près de deux heures du matin.

— Impossible de te laisser retourner seule à cette heure, dit-il. Depuis quelque temps, surtout, on n'entend parler que d'attaques nocturnes.

— Alors, dépêchons-nous. Vite, ton chapeau et ton paletot.

J'ai bien la clef de l'hôtel, mais si le général était déjà rentré !

Le peintre se drapa dans les larges plis d'une cape espagnole, coiffa d'un feutre sombre, ses cheveux noirs et glissa dans sa poche le poignard dont tout à l'heure il avait menacé la tremblante Madeleine.

— Pourquoi ce couteau, Marius ? demanda la jeune femme en frissonnant, sans savoir pourquoi. Est-ce que tu craindrai d'avoir à faire avec des coup-jarrets ?

— J'espère que non, mais il fait bon de ne pas s'aventurer sans armes, la nuit, dans les rues de Paris. A défaut de mon révolver, qui est là haut, ce poignard me suffira.

Après avoir éteint sa lampe, il referma soigneusement la porte de sa maison, et Clotilde ayant passé son bras sous le sien, ils se dirigèrent rapidement vers la place des Vosges, où était situé l'hôtel du général Boislieu.

Clotilde, ramenant son voile sur son visage se serra en frissonnant dans sa longue pelisse.

— Voilà bien longtemps que tu portes cette fourrure, dit le peintre. Ne crains-tu point qu'elle te fasse remarquer, lorsque tu viens chez moi ?

— Oh ! répondit en riant Clotilde, ce soir, cela ne prouverait rien, attendu que j'en ai deux exactement semblables et que le général s'est accommodé de la seconde.

— Mais comment a-t-il fait pour entrer dans tes vêtements ?

— Il est mince et svelte et je dépasse d'assez bien la taille d'une femme ordinaire. En pension, on ne m'appelait que Sémiramis.

En ce moment, elle eut comme un mouvement d'effroi Marius la sentit trembler à son bras.

— Aurais-tu remarqué quelque chose de suspect ? demanda-t-il tout bas.

— Je t'en supplie répondit-elle, lâche mon bras et quitte-moi. On nous suit... Peut-être un espion de mon mari.

En effet, une ombre semblait s'être attachée à leurs pas, le long des boulevards, déserts à cette heure.

Clotilde s'était vivement séparée de Marius qui la suivit à la distance d'une vingtaine de pas. L'inconnu en profita pour aborder la jeune femme.

— Général, lui dit-il tout bas, acceptez mes remercîments avec mes félicitations. Vous avez admirablement joué votre rôle et ces gâteux ont coupé dans le pont avec une touchante candeur.

Clotilde ne pouvait en croire ses oreilles. Elle sentait pourtant que le hasard allait la mettre en possession d'un redoutable secret.

Malgré sa large cape et son grand chapeau, elle venait de reconnaître Esterhazy, l'ami intime de son mari.

— Vrai, mon cher Boislieu, reprit en riant le beau ténébreux, si je n'avais su qui se cachait sous cette pelisse et ce corsage féminin, j'aurais été capable de me toquer de la dame voilée. Mais, à ce propos, vous feriez tout aussi bien de me donner le bras. Une dame flânant toute seule, à cette heure de nuit, pourrait sembler suspecte aux sergots ! Et voyez l'esclandre, si vous étiez chopé par la police des mœurs !

Avant que Clotilde n'eut pu s'en défendre, il lui avait pris le bras pour le passer sous le sien. Toute bouleversée, la jeune femme tourna la tête. Une autre inquiétude lui était venue. Jaloux, comme elle connaissait Marius Rugger, ne croirait-il point à une rencontre arrêtée à l'avance ! S'il allait intervenir ? A la moindre imprudence, Esterhazy s'apercevrait de sa méprise. Et alors, comment expliquer cette sortie nocturne ! Et puis, ne perdrait-elle point l'occasion, unique peut-être, d'avoir barre sur son mari, en pénétrant ses secrets ?

— C'est donc demain que nous partagerons le fromage, continua sur nouveau frais, le beau ténébreux, ce soir d'humeur bavarde. Le cher colonel a dû vous dire les raisons majeures

pour lesquelles, au lieu de vingt cinq mille francs, j'en toucherai trente huit mille ?

Clotilde inclina la tête, ce que le major prit pour en consentement. Enchanté, il serra la main de son soi-disant compère.

— Tudieu ! général, s'écria-t-il, que vous avez la main potelée et mignonne. C'est à dire qu'un homme de la police s'y tromperait.

Clotilde était au supplice, car la situation devenait horriblement tendue.

Marius continuait à les suivre, les sourcils contractés, hâletant de fureur, les yeux brillant sinistrement dans l'ombre.

Heureusement qu'ils étaient arrivés à la hauteur de la place des Vosges.

Clotilde se dégagea doucement.

— Allons, au revoir ma générale ! dit plaisamment Esterhazy. Vous voici chez vous. Bonne nuit, émule de Jeanne d'Arc, ange gardien de la France !

La jeune femme le quitta avec un geste de congé et se dirigea rapidement vers son hôtel, laissant le beau ténébreux un peu surpris de son obstiné silence.

Mais comme elle allait atteindre le perron, une autre femme, exactement vêtue et voilée, comme elle, arrivait en sens inverse.

Les deux ménechmes féminins s'arrêtèrent, stupéfaits l'un en face de l'autre.

Recouvrant, la première son sang-froid, Clotilde franchit les marches d'un bond, mit la clef, dans la serrure et disparut à l'intérieur.

Ni Esterhazy qui s'éloignait, ni Marius Rugger, qui arrivait à distance, n'avaient pu s'apercevoir de cette mystérieuse rencontre.

— Ma femme ! s'écria le général Boislieu. Pas de doute, c'est Clotilde ! A cette heure, sur le pavé de Paris. M'aurait-elle suivi ou plutôt !... Ah ! je saurai bien...

Il allait à son tour ouvrir la porte lorsqu'il se sentit pris et secoué par le bras.

— Perfide ! murmura à son oreille une voix irritée. Quel était l'homme dont tu as accepté le bras sur le boulevard ? Comment ce nouveau cavalier s'ést-il trouvé là, à point nommé ?

Interloqué, abasourdi, Boislieu faillit perdre contenance. Puis une lumière se fit dans son esprit, terrible, foudroyante.

Il venait de reconnaître Marius Rugger l'ancien fiancé de Clotilde.

Et malgré sa rage, sa soif de vengeance, il ne pouvait se trahir !

— Tu ne me réponds pas, continua l'artiste, dont les yeux flamboyaient.

D'une main de fer il broyait le bras du général, qui tentait inutilement de se dégager.

— Parjure à ton mari, tu devais aussi trahir ton amant ! Mais je ne point de ceux dont on se joue ! Voilà pourquoi tu refusais de me suivre ? Tu m'as trompé, tu vas mourir !

Le forcené avait tiré de dessous sa cape le couteau avec lequel, déjà, il avait voulu tuer Madeleine. La lame étincela à la lueur de la lune et s'enfonça dans le sein de la dame voilée.

Celle-ci chancela et roula avec un sourd gémissement sur les marches du perron. Marius, jeta loin de lui son arme, et s'enfuit en poussant un rire de fou.

Quelques instants après, la dame voilée, restée étendue sans mouvement, se redressa avec précaution, pour se relever tout à fait, se voyant seule.

— C'était le seul moyen de sortir de cette impasse, ricana le général Boislieu. Mais sans ma cotte de mailles j'étais un homme mort. Ah! Ah! Monsieur Rugger, vous allez rudement en besogne ! Elle l'a donc revu ! Elle est donc devenue sa maîtresse !... La misérable !... Et ne pouvoir faire état

évênements de ce soir, pour la confondre, pour la chasser !... Patience !... La vengeance est un mets qui se mange froid !... Vous ne m'échapperez l'un ni l'autre !

Et doucement, il rentra à son tour.

CLXXXIV

Le carnet du major

Dans une petite chambre du modeste appartement occupé, dans les environs du Jardin des Plantes, par Conrad et sa mère, la comtesse Nathalie, l'épouse délaissée d'Esterhazy, était assise, regardant ses enfants qui jouaient.

Les infortunés avaient été accueillis on ne peut plus cordialement par leurs parents.

Toutefois, Nathalie avait résolu de ne pas leur rester à charge et de demander au travail des moyens d'existence.

Quant à quitter Paris, elle n'y songeait pas. Elle voulait être à même de surveiller les sombres intrigues de son coupable mari pour le sauver de lui-même, s'il était encore possible.

Mais trouver de l'ouvrage est difficile. La pauvre dame l'avait déjà cruellement éprouvé.

Nathalie était encore jeune et belle.

Pendant que les femmes, jalouses de ses attraits et humiliées par sa suprême distinction, l'éconduisaient méchamment, plus d'une proposition malhonnête lui avait été faite par de galant chefs d'industrie.

Mais enfin, ses pénibles démarches avaient abouti, La comtesse

avait trouvé à s'occuper dans un magasin de lingeries du boulevard Bonne-Nouvelle.

Quel contraste entre cette vie de privations, mais aussi de noblesse et de dignité, et celle du sinistre major !

Pendant que l'impure maîtresse vit dans le luxe et dans les plaisirs, la femme légitime, assise à la fenêtre d'une petite chambre, du cinquième étage, tire l'aiguille sans discontinuer et ses larmes mouillent l'étoffe qu'elle taille et coud.

— Mère, mère chérie, ne pleure pas ! dit le petit Robert, s'interrompant de bâtir le chateau de cartes qu'il était en train d'élever, à la grande admiration de sa sœur Victorine.

Cette dernière de courir auprès de la comtesse, pour la consoler.

— Tu ne seras pas toujours pauvre, continua le petit garçon. Attends que je sois un peu plus âgé. Je m'engagerai comme mousse sur un grand vaisseau, faisant voile vers les pays lointains, et j'en reviendrai avec des coffres pleins d'or, d'argent et de pierres précieuses. Alors vous serez riches, toi et Victorine et je vous conduirai en équipage au Bois de Boulogne, vous revêtues de superbes toilettes, moi toujours fidèle à mon uniforme de matelot.

— Petit rêveur ! dit Nathalie avec un tendre et triste sourire, et passant la main dans ses cheveux noirs.

— Quant au méchant père, que Dieu ne peut manquer de frapper, reprit le jeune Robert, je m'opposerai à ce que tu lui fasses la moindre part de nos richesses. Oui, fut-il pauvre et mendiant, je ne veux pas que tu lui donnes un sou.

La comtesse jeta son ouvrage sur une table et, prenant l'enfant sur les genoux, lui dit d'une voix douce.

— Dieu, mon fils, nous défend de haïr et de mépriser ceux à qui nous devons le jour.

— Et lui pardonnerais-tu, toi, à mon père ? demanda l'enfant avec impatience.

— Hélas! je ne pourrais le dire. Je pourrais oublier peut être le mal qu'il m'a fait personnellement, mais vous repousser et vous renier, vous, mes trésors! Non, je n'aurais pas la force de surmonter mon horreur et mon dégoût.

Le jeune Robert lui jeta les bras autour du cou, essuyant de ses baisers les larmes qui avaient commencé à rouler.

— Mère, petite mère, dit-il, si seulement j'avais vingt francs devant moi... Dès aujourd'hui j'irais chercher fortune!

— Pour l'amour de Dieu, ne vas pas te mettre en tête de pareilles idées, s'écria la mère alarmée. M'abandonner, toi! Te perdre, si jeune encore, dans le vaste monde!

Et, passionnément elle embrassait les deux enfants, comme si on eût voulu les lui ravir.

En ce moment la porte s'ouvrit.

Conrad entra, avec sa mère, appuyée sur son bras.

La physionomie de la vieille comtesse attestait de longue souffrances, vaillamment supportées.

Tout en elle était digne et noble, mais de cette aristocratie de cœur et de pensées qui empêche de faillir en aucune circonstance à l'honneur et au devoir.

Conrad la fit asseoir dans un vieux fauteuil-voltaire, reste de leurs splendeurs passées. Puis s'adressant à la femme du major.

— Cousine, dit-il, je viens de recevoir un télégramme qui me donne rendez-vous aujourd'hui, au n[ro] 27 de l'Hôtel Vendôme.

— S'agirait-il... du comte Esterhazy? demanda la comtesse d'une voix tremblante.

— Précisément. Mon indigne cousin m'attend pour me restituer la somme de 38.000 frs. qu'il avait su se faire remettré par ma mère. J'avoue avoir été plutôt désagréablement surpris par cette invitation.

— Comment cela? demanda Nathalie.

— Je m'étais attendu à ce que le major se trouverait dans l'impossibilité de s'acquitter ce qui m'aurait donné le droit de

le forcer à faire légaliser son mariage où à recevoir le châtiment réservé aux escrocs.

— Eh ! quoi ! s'écria la jeune comtesse. A ce prix vous auriez consenti à perdre votre petite fortune ?

— Et de grand cœur, répondit Conrad. Ma mère et moi, nous en étions convenus. D'ailleurs, après le coup qui m'a frappé, que m'importe encore la fortune ! Je gagnerai toujours assez d'argent pour vous soutenir ma bonne mère et vous !

S'approchant de la vieille comtesse, il porta sa main ridée à ses lèvres.

— Regardez, mes enfants, s'écria Nathalie. Voilà un bon fils. Qu'il te serve d'exemple, Robert.

— Je m'en vais donc de ce pas à l'Hôtel Vendôme, reprit l'ingénieur et j'espère encore décider le comte à rentrer dans la voie de l'honneur. Permettez-moi d'emmener Robert. Peut-être la vue de ce bel et intelligent garçon touchera-t-elle le cœur de ce père égaré.

— Oh ! oui, maman, s'écria l'enfant. Laissez-moi aller avec le cousin Conrad !

— Soit, répondit tristement la comtesse, quoique je n'espère rien de cette démarche. Lorsque mes larmes ne sont point parvenues à émouvoir cet époux indigne, l'aspect du fils, déjà chassé par lui, ne l'attendrira point.

En parlant ainsi, elle avait rapidement vêtu l'enfant, qui sortit à la main de son généreux parent.

Déjà, ils était arrivés en vue de l'hôtel Vendôme, lorsqu'une jeune fille, simplement mais élégamment vêtue, et d'une physionomie sympathique, arrêta l'ingénieur.

— Monsieur Esterhazy, dit-elle, jetant au jeune homme un mélancolique regard, ayez la bonté de m'écouter quelques minutes. J'ai une douloureuse communication à vous faire.

— Pardon. A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Conrad.

— Vous ne me remettez pas ? demanda la jeune fille, qui

n'était autre que mademoiselle Albertine Lemeunier. Nous nous sommes déjà rencontrés, pourtant, chez ma malheureuse et touchante amie, Madeleine Francart.

A ce nom, répondant à ses constantes pensées, Conrad frémit.

— Je vous en prie, alors, plus un mot, mademoiselle, dit-il avec colère. Je devine qui vous a envoyée vers moi et je ne veux plus rien avoir de commun avec cette personne.

— Oh ! ne vous irritez pas, monsieur Conrad, reprit tristement la jolie modiste. Madeleine ne vous importunera pas plus longtemps, car la pauvre enfant... n'est plus.

— Que dites-vous ! s'écria Conrad avec stupeur. Morte ! Mais non, vous voulez m'attendrir, voir si je ne regretterais point celle que le mépris m'a fait oublier !

— Hélas ! rien n'est plus vrai, reprit Albertine, en essuyant des larmes, Madeleine a quitté ce monde. Le soir même, où elle fut si cruellement et si injustement outragée par vous, — oh ! ne protestez pas, je suis en mesure de vous prouver sa complète innocence — ce même soir, dis-je, elle trouva en rentrant chez elle, sa mère morte dans son lit. Désespérée, elle s'est enfuie, emportant une bouteille de morphine et depuis lors on ne l'a plus revue. Sans aucun doute, elle aura cherché quelque coin écarté pour y mourir, puisque jusqu'ici son corps n'a point encore été exposé à la Morgue où je vais chaque jour, dans le triste espoir de reconnaître sa dépouille.

— Madeleine morte ! répéta Conrad en portant la main à ses tempes, avec une sorte d'égarement. Et innocente, dites-vous ?

— De cela, j'engagerai sans hésiter mon salut éternel ! dit la jeune modiste. Mais je ne puis parler de pareilles choses devant cet enfant, ajouta-t-elle en désignant le petit Robert.

— C'est vrai ! répondit l'ingénieur avec accablement. Robert, mon enfant, précède-moi à l'hôtel que tu vois là-bas. Attends-moi sous le vestibule.

Le précoce garçonnet, comprenant que sa présence, à une pareille explication, était de trop, se retira discrètement.

Tandis que Conrad et Albertine, restés seuls, marchaient sur la place Vendôme et que la jeune fille, à chacune des preuves d'innocence de la pauvre Madeleine, perçait le cœur du triste amant, comme un coup de poignard, l'enfant était entré dans l'hôtel.

Après s'être intéressé un instant au va et vient continuel des voyageurs et du personel, l'enfant se sentit animé d'une soudaine et énergique résolution : aller trouver son père et, seul à seul, avec lui, lui reprocher son abandon.

S'adressant poliment à un des domestiques de l'hôtel, il lui demanda :

— Pourriez-vous me dire, monsieur, où se trouve la chambre portant le numéro 27 ?

— Au quatrième étage, mon jeune monsieur. Mais vous pouvez prendre l'ascenseur.

L'ascenseur !

La « mission » que s'était donnée le singulier enfant, se doublait d'une partie de plaisir !

Arrivé au quatrième, Robert se dirigea vers la porte qui portait le nr. 27 et, sans hésitation, y frappa.

Personne ne répondant de l'intérieur, il heurta plus fort.

Tout encore demeurant silencieux, il avisa un bouton électrique qu'il poussa.

La porte s'ouvrit et après avoir traversé une antichambre, l'enfant se trouva dans un petit salon où, plongé dans un large fauteuil, son père était profondément endormi.

Sa main, appuyée sur un guéridon retenait un carnet de grosseur raisonnable et tout bourré de billets de banque.

Il fallut que son sommeil fut bien profond pour qu'il ne s'éveillât point à la sonnerie électrique mise en mouvement par le petit Robert.

C'est que depuis trois jours, le sinistre major n'avait pas pri quatre heures de repos. Toute la nuit dernière, il l'avait encor achevée dans l'orgie, après le partage, avec ses dignes complices des cent mille francs à lui alloués sur les fonds secrets d Ministère de la Guerre.

En rentrant chez lui, il s'était versé sur la tête force aiguières d'eau fraîche, sans parvenir à combattre les fumées du champagne, absorbé avec excès. Il avait même dormi dans la voiture, pendant le court trajet de chez lui à l'Hôtel Vendôme et le cocher avait été forcé de le réveiller.

Arrivé dans la chambre, retenue la veille par lui, il s'était laissé tomber dans un fauteuil et, pour tuer le temps, s'était amusé à compter les billets de banque contenus dans son carnet.

En dépit de la rage qui l'animait à la pensée de devoir se dessaisir de cet argent, le sommeil l'avait terrassé de nouveau, avant qu'il n'eût songé à replacer son carnet dans la poche de son veston.

L'enfant, devenu grave et sérieux, s'approcha de son père, le sourcil contracté, les yeux brillant d'indignation.

— Méchant homme ! murmura-t-il. Mauvais homme, qui n'aime ni sa femme ni ses enfants ! Si je pouvais lui jouer quelque tour, pour venger la pauvre maman, si malheureuse à cause de lui.

Ses yeux tombèrent sur le carnet entr'ouvert.

— Des billets de banque, dit-il. Il doit y en avoir là pour beaucoup d'argent et nous n'avons plus rien. Petite mère s'épuise à travailler pendant que ce méchant père roule sur l'or. Serait-ce donc un crime que de lui ravir une partie des richesses que nous avons le droit de partager ? Non, non, Dieu me pardonnera !

Sa main s'étendit vers le carnet et le saisit.

— Laisse-moi, Urielle, balbutia le dormeur. Tu sais bien que ce niais de Conrad m'attend.

Rapide et leste comme un chat, Robert bondit vers la porte cachant le précieux carnet sous son manteau.

Sautant dans l'ascenseur, il donna le signal de la descente, mais revenu dans le vestibule de l'hôtel, il fut saisi d'une anxiété terrible.

Il avait enfin conscience de la gravité de l'action qu'il venait de commettre. Comment affronter, après cela, la vue du cousin Conrad ?

Remonter là-haut ? Trembler et rougir en confessant sa faute à son père, à un être odieux et détesté ?

Non ! Tout hormi cela !

Justement, Conrad et Albertine arrêtés en grande conversation, tournaient le dos à l'hôtel.

Robert s'enfuit dans la direction des quais d'où, toujours courant, il remonta l'interminable rue de Rivoli.

Où irait-il ? Pour le moment il ne se posait point cette question. Toute sa préoccupation était d'être bien loin, au bout du monde, si possible, avant que son père, ce méchant officier à barbe noire, se fut réveillé et ne se fut mis à sa poursuite, pour rentrer en possession de son carnet.

Il arriva ainsi au Parvis Notre-Dame.

Robert avait été élevé pieusement. A l'aspect de la vaste église, il y vit un lieu d'asile...

Hâletant, près de défaillir, il gravit les marches du temple et y ayant pénétré, se laissa cheoir sur un des bancs réservés aux pauvres, dans le voisinage d'une des chapelles latérales.

Une lumière mystérieuse, tamisée par les verrières de couleur s'étendait à la place où s'était laissé tomber l'enfant.

Après avoir repris haleine et promené autour de lui un regard inquiet, Robert retira le carnet de sa poche pour en vérifier le contenu.

La curiosité était plus forte que la piété et le remords.

Il en sortit successivement trente huit billets de banque sur

lesquels il put lire les mots, pour lui magiques : Mille Francs.

Quoiqu'il ne se rendit point encore très exactement compte de la valeur de l'argent, l'enfant se dit qu'il devait avoir dépouill son père d'une somme vraiment considérable.

Que dirait sa mère en le voyant revenir avec cette fortune ?

Elle éclaterait en reproches, le traiterait de petit voleur et de fils indigne ; et finalement renverrait les trente huit mille francs au comte.

Or, c'est ce que ne voulait absolument pas l'obstiné gamin.

Pendant que Robert se demandait ce qu'il allait faire, il entendit, tout près de lui, un soupir douloureux s'élever sous les voûtes presque désertes de l'église.

Il tourna la tête et vit, à l'autre bout du banc de pierre, une jeune fille agenouillée, étendre les bras vers l'image de la Vierge.

Et par un jeu de lumière du vitrail coloré, il lui sembla voir la Vierge lui sourire.

Il n'en fallut pas plus, dans l'état d'exaltation dans lequel il se trouvait, pour croire à la présence, dans l'église, d'une sainte descendue du Paradis et prête à y remonter.

Or, pourquoi se trouverait-elle là, en ce moment, sinon pour lui permettre de confesser sa faute et lui donner les moyens de la réparer ?

Dans l'imagination vive de l'enfant, nourrie de contes mystiques et de pieuses légendes, cette idée devint une conviction absolue lorsqu'il entendit la sainte murmurer doucement :

— Dieu juste, Dieu bon, pardonne sa faute à Esterhazy ! Ne le châtie point à cause du mal qu'il a fait, car il ignorait l'étendue de sa faute.

Esterhazy ! C'était bien son nom ! C'était bien pour lui que la sainte invoquait la miséricorde divine !

Eclatant en sanglots il alla tomber aux genoux de Madeleine — car nos lecteurs l'auront déjà reconnue.

— Ange du Ciel, cria-t-il avec angoisse, pardonne-moi. Je ne

veux pas garder un moment de plus ce portefeuille ! Va le porter au bon Dieu, qui décidera ce qu'il en faut faire, le rendre au méchant homme à la barbe noire, que je ne veux plus nommer mon père, ou le donner à ma pauvre maman qui en a tant besoin. Quant à moi, il me faut fuir, pour éviter les reproches et ne pas être enfermé comme voleur !

Le carnet était tombé sur les genoux de la jeune fille stupéfaite Robert se sauvait à toutes jambes comme poursuivi par l'épée de feu de l'ange justicier.

Revenue de sa surprise, Madeleine se leva pour courir après l'enfant, mais déjà il avait disparu dans le grouillant et sinistre quartier Saint-Séverin, situé sur la rive gauche de la Seine, entre le fleuve et le boulevard Saint-Michel.

Madeleine, désolée, resta debout sous le magnifique porche, aux illustrations de pierre.

Elle aussi, était entrée dans le temple pour y chercher le baume pour ses blessures, mais elle ne l'avait pas trouvé.

La singulière apparition de ce bel enfant, ses propos fébriles, sa fuite et ce carnet, laissé par lui entre ses mains, avaient encore ajouté au poids de ses propres angoisses.

Aussi quelles émotions que celles par lesquelles elle avait passée depuis quatre jours !

Après avoir échappé d'une façon si inattendue et presque miraculeuse au poignard du Raphaël des morts, affolée, éperdue, elle s'était sauvée, sans songer à emporter l'or à elle offert par Marius.

Pendant quatre jours et quatre nuits, elle avait erré dans Paris, car à aucun prix elle n'aurait consenti à rentrer sous le toit de l'ignoble cabottin qui avait voulu trafiquer de l'honneur de sa fille.

Elle n'avait que quelques sous, dans sa poche. Ils lui avaient servi à acheter du pain. Mais au bout du second jour, il ne lui

restait plus rien et elle eut rougi de tendre la main pour obtenir l'aumône.

La pauvre fille avait passé une nuit sur quatre, dans une étable de la Villette, restée ouverte, par hasard, et une autre sous l'arche d'un pont, frissonnante sous la brise glacée.

Mais depuis deux jours elle n'avait plus mangé et la faim rugissait dans ses entrailles.

Et voilà qu'au milieu de sa détresse le hasard, ou la Providence, peutêtre, lui jetait un portefeuillle, qui, d'après les paroles étranges et décousues de l'enfant qui le lui avait abandonné, devait contenir de l'argent ?

Machinalement, elle se remit en marche et, comme le petit Robert, s'engagea dans le dédale des rues mal famées, formant le quartier par excellence des filles, des repris de justice, des souteneurs et des vagabonds.

Elle allait au hasard, car de cette « paroisse » du vice et du crime elle ignorait jusqu'au nom. Et le hasard la mena dans le sombre couloir voûté d'une impasse, en ce moment déserte, ouvrant sur la rue Galande.

Madeleine, seulement alors, songea à vérifier le contenu du carnet. En le trouvant bourré de billets de banque, elle crut défaillir et fut obligé de s'appuyer contre le mur humide et lépreux pour ne pas tomber.

Et comme le petit Robert, elle crut à son tour à une intervention céleste.

N'était-ce point Dieu qui lui envoyait cette fortune pour lui permettre de fuir loin de Paris, de se retirer dans quelque coin perdu où personne ne pourrait lui rappeler la nuit fatale qui lui avait causé, à elle innocente et victime la perte de son bonheur ?

Joyeusement émue, elle serra le précieux carnet contre son sein, mais presqu'aussitôt, son visage redevint triste et grave.

Elle s'était rappellé le trouble du jeune garçon qui lui avait laissé le portefeuille. Pleurant et piteux, certes il n'avait rien d'un messager céleste.

D'où tenait-il cet argent et pourquoi s'en était-il débarrassé en sa faveur? Nul doute qu'il ne l'eût dérobé. Et elle, Madeleine Francart, était-elle donc tombée si bas qu'elle s'appropriât le bien volé?

Non, ce carnet devait être rendu à son légitime possesseur. Madeleine le chercherait et le découvrirait peut-être.

Mais, outre les billets de banque, ne contiendrait-il point quelque papier qui pût la mettre sur la bonne voie?

Elle n'y trouva rien que, tout au fond, une petite pièce de cinq francs, en or, égarée ou oubliée là par hasard.

Cinq francs? Certes, elle pouvait sans scrupule s'approprier cette petite somme, elle qui n'avait souci que de retrouver le propriétaire du carnet, pour le lui restituer.

Et pour le retrouver, il fallait vivre.

Sans balancer plus longtemps, et harcelée par la faim, elle se mit à la recherche d'un petit restaurant,

Il était près de midi et, tout en marchant, elle était arrivée en plein Quartier Latin.

Des jeunes gens sortaient en rangs serrés des bâtiments de l'Université, guettés au passage par les sémillantes grisettes qu'ils devaient emmener déjeuner.

Madeleine s'arrêta, hésitant à pénétrer dans les restaurants de trop bonne apparence, où s'engouffraient par couples messieurs les étudiants avec leurs étudiantes. D'abord, ces restaurants lui paraissaient trop chers, ensuite le spectacle de cette jeune et amoureuse joie lui faisait du mal,

Elle se rejetta plus avant dans le quartier qu'elle venait de quitter et qui, à cette heure de la journée, revêtait un aspect à la fois sinistre et hilare.

A côté de crêmeries de bonne apparence et d'avenantes rotis-

series, pour les étudiants, s'ouvraient des repaires de bandits, de coupe-gorges accroupis dans la fange, des trous punais et d'ignoble cambuses, hantés par des voleurs et par des loqueteux.

Au numéro 10 de la rue de la Huchette, où s'était aventurée la pauvre Madeleine, s'ouvrait, au fond d'une cour, un restaurant borgne, portant l'enseigne assez peu séduisante de : « A la Salpétrière. »

Pourquoi le patron de ce répugnant réfectoire, avait-il jugé bon de l'affubler d'un nom d'hôpital ? A la vérité, ce n'était pas lui qui l'avait choisi, l'usage le lui avait imposé.

Le patron n'était connu dans le monde des filles et des escarpes de Paris, que sous le sobriquet de Jacques Salpêtre, justifié par le séjour forcé qu'il avait fait, naguère, dans une mine à Salpêtre de Sibérie.

Un vol, commis à Saint Pétersbourg l'avait mené là,

Homme résolu, et d'une rare audace, Jacques avait réussi à s'évader en compagnie d'une condamnée nihiliste, convaincue d'avoir trempé dans un complot, contre la vie du Czar.

Cette femme, du nom d'Etta, n'était connue que sous celui de la Moscovite. Faute de mieux, elle s'était associée à la fortune de son sauveur, tout en s'abstenant le plus possible de paraître dans l'immonde rez-de-chaussée où il exerçait ses multiples et fructueux commerces.

En pénétrant là, Madeleine ne se doutait pas entrer dans un des rendez-vous du crime les plus specialement notés sur les registres de la sureté parisienne.

Un homme, bâti en hercule, alla à sa rencontre et lui demanda ce qu'elle désirait. C'était Jacques Salpêtre en personne, digne émule de notre ancienne connaissance du « Russe Folichon ».

En ce moment, il n'y avait que fort peu de monde dans la salle de restaurant, une ancienne cour, vitrée en dos d'ane, flanquée, à droite de l'entrée, d'un étal de boucher, avec ses

couperets, ses tranchoirs et ses scies et, à gauche, d'un comptoir, occupé par une horrible matrone, débordant de graisse.

— Je voudrais déjeuner, répondit Madeleine d'une voix timide. Mais au moins de frais possibles.

— Il y en a ici pour toutes les bourses et pour tous les goûts, dit Jacques Salpêtre, dévisageant d'un œil égrillard sa jolie cliente. Mais vous attendez sans doute quelqu'un ?

— Non, répondit simplement Madeleine, je suis seule et pressée.

— Bien, bien, on va vous servir, mais auparavant une petite formalité. Avez-vous du poignon ? A la « Salpêtrière » l'usage est de solder d'avance... Il y a des clients si distraits.

La jeune fille rougit.

— Voyons, poursuivit le manant, que vous faudrait-il ? Une cotelette de mouton, aux pommes ? C'est dix sous, pain compris. Un carafon de vin, dix sous encore. Pour la bagatelle d'un rond, vous serez servie comme une princesse.

Et il avançait la main.

L'embarras de Madeleine était grand. Elle n'avait, en effet, sur elle, en fait d'argent, que le carnet qui lui avait laissé Robert et dont elle avait négligé d'extraire la petite pièce d'or dont elle croyait pouvoir se servir.

Mais le tavernier était toujours là, soupçonneux, insolent. La jeune fille sortit de sa poche le petit portefeuille dont elle fut obligée de retirer les billets de banque pour retrouver l'humble pièccette, logée tout en fond.

A l'aspect des billets, les yeux du gargottier étincelèrent. Comment donc? Cette petite blonde, d'aspect si misérable, remuait des « fafiots » de mille à poignée ! Hum !

Mais Jacques Salpêtre était un malin. Eteignant prudemment le feu de son regard, il prit la pièce d'or et, tranquillement, remit quatre francs à Madeleine.

— Quelques minutes de patience, dit-il. Je m'en vais moi-même faire cuire votre cotelette. Vous m'en direz des nouvelles.

Et à part lui :

— Qui diable ça peut-il être ? C'est pour la première fois que je la vois ici et je les connais toutes. Dans tous les cas, si c'est une nouvelle, ma foi, elle débute bien !

Il ouvrit une porte latérale, en face du comptoir et disparut dans une pièce voisine. Mais si rapide qu'eut été sa retraite, Madeleine avait eu le temps d'entrevoir une large salle, pleine de fumée, d'où s'échappait une abominable odeur de tabac et d'alcool.

Une multitude de consommateurs, à mine patibulaire, y buvaient mangeaient, jouaient aux cartes, se disputaient, chantaient en compagnie de femmes offrant la palette entière du vice parisien, depuis la cocotte élégante, trouvant amusant de s'encanailler, jusqu'à l'ignoble pierreuse, à face aussi ruinée que ses guenilles sans nom.

Cette salle était le vrai repaire des habitués de Jacques Salpêtre, des compagnons de la pègre et du surin.

Celle d'à côté n'existait que pour la montre, à l'usage des naïfs et des passants égarés.

Madeleine frémit et eut envie de fuir. Mais elle avait tellement faim, ses oreilles bourdonnaient et elle se sentait comme prise de vestige !

Avidement elle attira à elle un morceau de pain, placé devant elle par le garzottier, et le dévora, en se promettant de quitter le plus vite possible cette étrange et effrayante maison.

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit et deux hommes entrèrent, l'un, vieux, déjà, portant lunette et a cheveux grisonnants. l'autre jeune et beau, solidement découplé et rablé.

Au moment où ils passaient devant la jeune fille, les deux hommes tressaillirent et échangèrent un rapide regard.

Le plus âgé prit l'autre par le bras et l'attira vers la porte par où venait de disparaître le gargottier.

— L'as-tu reconnue! demanda le jeune homme.

— Parbleu! La jolie fille que vous avons vendue au peintre, la croyant morte. Parait qu'elle en est revenue. Crédieu! Fais donc semblant de rien, Léopard. C'est inédcent de reluquer les femmes comme ça! Et puis, les revenants, ça a parfois mauvais caractère. Elle serait capable de nous dénoncer aux sergots!

Ils disparurent, à leur tour, dans la salle voisine où leur entrée fut saluée par un immense hourrah.

Madeleine passa la main sur son front brûlant de fièvre.

Chose étrange! L'obstination des regards dévorants que le jeune homme brun venait de braquer sur elle, lui rappelait des impressions vagues et à demi oubliées.

Il lui semblait avoir déjà vu ces hommes, mais d'une manière fugétive, à l'état d'ombres, dans des circonstances atroces, qui tenaient du cauchemard.

. . . .

Conrad Esterhazy avait quitté mademoiselle Albertine plus malheureuse encore qu'il n'était auparavant. En effet la jeune fille n'avait pas eu de peine à lui prouver que Madeleine n'avait été menée chez Mme de Tourville qu'ignorant ce qui s'y passait, trompée par un père indigne et pour secourir sa mère mourante.

Et lui, Conrad, avait poussé la pauvre fille au suicide en l'outrageant publiquement!

Ce fut comme un somnambule qu'il entra à l'Hôtel Vendôme. N'y trouvant plus le petit Robert, il pensa que l'enfant l'avait précédé et, au moyen de l'ascenceur, se fit hisser au quatrième étage.

Comme Robert, il frappa inutilement à la porte, fit jouer le bouton électrique et trouva le sinistre major lourdement endormi.

Conrad s'arrêta devant le noble débauché, dont le visage

livide et cerné offrait, en dépit de sa beauté encore réelle, l'image de tous les vices.

— Quelle brute! murmura-t-il. Il aura passé la nuit à boire, pendant que sa pauvre femme s'usait les yeux à marquer des mouchoirs de poche!

Rendu furieux par ce rapprochement, il secoua rudement le dormeur.

En voyant Conrad devant lui, le comte montra quelque confusion.

— Vous ici, déjà! murmura-t-il, en se frottant les yeux et en baillant. Le diable m'emporte, je me suis endormi en vous attendant. Mais cela n'a rien d'extraordinaire. Mes ennemis ne me laissent ni trêve ni repos. Vous même, m'avez-vous point menacé de me vendre à eux?

— Vous vendre! répéta Conrad avec mépris.

— Mais le sinistre major, comme ils m'appellent niaisement, ne se laisse point prendre sans vert.

— Venons-en au fait, reprit froidement l'ingénieur, dédaignant d'entrer en discussion. Vous m'avez fait venir? Pourquoi.

— Simplement mon petit monsieur — car vous me permettrez de supprimer le cousin — simplement pour vous remettre la somme de 38.000 fr. qui vous appartient et dont je suis ravi d'être débarrassé. J'avais prêté cette bagatelle à un de mes amis et vous m'aviez surpris au dépourvu. Mais il s'est acquitté hier, ce qui me permettra de me priver, j'espère, à tout jamais, de vos aimables visites.

— Ce n'est pas tout à fait que vous m'aviez « avoué » l'autre jour, répondit froidement Conrad, mais il n'importe. Ne croyez point, cependant, que cette tardire restitution vous rende mon estime. Elle me viendra à point pour soutenir la femme et les enfants, qui vous avez lâchement ruinés et jetés sans pain sur la voie publique.

— Monsieur, s'écria le comte écumant, je vous défends de

continuer sur ce ton. Tout ce que vous avez à faire ici, c'est de vérifier le compte de votre argent, et cet argent le voici...

Il porta vivement la main à la poche de son veston et naturellement n'y trouva point ce qu'il cherchait.

— J'oubliai, dit-il, qu'avant de m'endormir, j'ai encore recompte les billets. Le portefeuille doit être là, sur le guéridon...

Il se tourna vers la petite table et ses traits se décomposèrent. D'un geste convulsif il déplaça le guéridon, en souleva la tapis et fouilla partout sur le parquet...

— Le portefeuille, dit-il d'une voix suffoquée, ces trente huit mille francs viennent de m'être volés, et ici même!

Conrad, les bras croisés sur la poitrine, le regarda avec une méprisante ironie.

— Si c'est pour me raconter de pareilles bourdes que vous m'avez fait venir! dit-il, en haussant les épaules. Mais vous connaissez nos conventions. Aujourd'hui, même, vous me rendrez cet argent, où je dépose une plainte contre vous.

— Mais quand je vous dis qu'on m'a volé! rugit le sinistre major, qu'on eût cru atteint d'un accès d'épilepsie, le portefeuille était là, tout à l'heure et intact... Ah! Ah! reprit-il en changeant de ton. Je vois ce que c'est... Un complot de Mathieu Dreyfus et ses amis... Misérable, tu as voulu me perdre!..

Conrad, à son tour, changea de couleur.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

— Que le voleur c'est toi! cria le comte, faisant mine de lui sauter à la gorge.

Mais un vigoureux soufflet, en pleine face, le fit reculer en chancelant.

— Vous me rendez raison! balbutia le major fort étourdi.

— Il faudrait, pour cela que vous fussiez encore en liberté demain, répondit Conrad en se précipitant hors de la chambre.

Esterhazy poussa un cri de rage et d'effroi.

— Cet homme est devenu mon ennemi mortel, dit-il d'un air furieux et rien ne doit me coûter pour en débarrasser mon chemin. Que ce soit lui ou un autre qui m'ait volé, il faut que je le perde ou il me perdra !

Déjà une audacieuse trame était éclose dans ce sombre génie. Se drapant rapidement dans son manteau et se recoiffant, il se précipita dans l'ascenseur prêt à redescendre.

En chemin, il croisa Conrad, qui, à pas lents et songeur, avait pris par l'escalier. Esterhazy sourit, en se rejetant en arrière. Arrivé dans la rue il sauta dans un fiacre.

— Cocher, dit-il, vous savez où demeure le juge d'instruction Alberty ?

— Parfaitement, monsieur le major.

— Vous me connaissez, mon ami ?

— Parbleu ! Quel bon parisien ne connait le major Esterhazy, le loyal et vaillant officier qui a démasqué Dreyfus !

— A merveille, alors. Il s'agit justement de déjouer quelque nouvelle intrigue juive. Je puis compter sur vous !

— A la vie et à la mort ! s'écria avec enthousiasme le cocher.

— Du reste, vous en serez récompensé... Ecoutez. Il va sortir de l'hôtel un jeune homme qui probablement se fera conduire, lui aussi, chez le juge d'instruction. Il s'agit non seulement d'y arriver avant lui, mais d'accrocher sa voiture de façon à produire de sa part un retard sérieux. Je réponds des dégats...

— En ce cas, nous allons rire. Mais si je l'écrabouille ?...

— Ma foi tant pis !

Esterhazy se retira vivement. Conrad sortait justement de l'hôtel.

En le voyant monter dons un cabriolet, le cocher fit claquer son fouet.

— Hue ! cria-t-il.

Les deux voitures se mirent à courir presque de conserve dans les rues de Paris.

Renversé dans son fiacre et le chapeau à larges bords rabattu sur les yeux, le sinistre major ne perdait pas des yeux le léger cabriolet, ou se trouvait Conrad, tout entier à ses sombres pensées.

Après deux minutes d'une course enragée, les deux voitures arrivèrent dans une rue déserte.

Le cocher d'Esterhazy se tourna vers lui avec un regard interrogateur. Le sinistre major inclina vivement la tête.

Le cocher enveloppa d'un maitre coup de fouet son cheval qui, à moitié fou, courut droit sur le cabriolet accroché de flanc.

On entendit un bruit sourd, un craquement, un bruit de verre cassé.

Le cabriolet de Conrad était renversé sur le pavé, couvrant de ses débris voyageur et cocher.

— Maintenant, en arrière et du train ! dit le comte au cocher.

Avant qu'on ne pût arriver au secours des victimes de l'accident, le fiacre qui l'avait causé s'était éloigné au grandissime galop.

Le cocher n'était qu'étourdi, mais Conrad avait été blessé au ront et à la main gauche.

Cinq minutes plus tard, le cocher d'Esterhazy arrêtait devant une maison de belle apparence. Il vint ouvrir la portière, en clignant de l'œil.

— Eh bien ? demanda-t-il tout bas. L'affaire a marché. .

— Comme sur des roulettes, répondit le comte, avec un rire de démon. Attends-moi, ici, l'ami. J'en aurai pour quelque temps. mais après, il faut que je te parle. Tu es un gars déterminé, comme il m'en faut, et nous nous entendrons.

Pendant que le cocher, crevant d'aise et d'orgueil, se faisait pporter un canon de vin par un petit mastroquet voisin, le beau ténébreux se faisait annoncer chez le juge d'instruction, justement rentré chez lui pour déjeuner.

M. Alberty, un des magistrats les plus intègres et les plus estimés de Paris, était un homme, déjà sur le retour, au cheveux grisonnants et à la barbe entière.

En entendant prononcer le nom de son visiteur, un souiir énigmatique crispa sa lèvre intelligente.

D'un geste il indiqua un siège au sinistre major, dont i sembla curieusement étudier le visage.

— Pourrais-je savoir, monsieur le comte, demanda-t-il poliment, ce qui me vaut l'honneur imprévu de votre visite ?

— Des circonstances des plus pénibles pour moi, monsieur. e me vois forcé de déposer plainte contre un de mes proches arents...

— Vraiment ? dit le juge raffermenent son pince-nez. S'agirait l d'une affaire d'ordre politique... Dans ce cas...

— Non, monsieur, mais d'un simple vol.

— Uu vol ! répéta le juge. Et vous dites que c'est un de vos parent ?...

— Oui, monsieur, le comte Conrad Esterhazy, mon cousin !... Il m'a dérobé un portefeuille, contenant trente huit mille francs, en billets de banque

— Trente huit mille francs ! Diable ! dit le magistrat. Et où s'est commis ce vol ?

— Dans une des chambres de l'Hôtel Vandôme.

— Quand cela ?

— Il y a une heure à peine.

— Pourquoi donc vous trouviez-vous tous deux à l'hôtel Vendôme, alors que vous avez à Paris un domicile régulier et légal ?

— Parce que j'y avais donné rendez-vous à mon cousin.

— Ah, ah ! Et pourquoi faire ?

— Il m'avait supplié quelques jours auparavant de lui venir en aide pour lui épargner le déshonneur et la prison.

— Comment cela ?

— Conrad Esterhazy, ingénieur sans le sou et sans avenir, a su estorquer à un de mes amis, le major Paulin et en se servant de mon nom, une somme de trente huit mille francs. Mais le major s'étant aperçu de l'imposture, a exigé restitution immédiate. C'est alors que Conrad est venu me supplier d sauver l'honneur de la famille. Je n'avais point, en ce moment à ma disposition, une somme aussi forte, mais je promis de me la procurer. Et, en effet, ce matin même je le fis prévenir, par télégramme, de venir me trouver à l'hôtel Vendôme.

— Mais, dit en souriant le juge, jusqu'ici je ne comprends pas, pourquoi le comte Conrad Esterhazy aurait-il volé l'argent que vous lui apportiez volontairement?

Le sinistre major réprima un mouvement nerveux.

— Mais, répondit-t-il, pour n'avoir point à reconnaître le prêt.

— Soit ! Il vous aurait donc dépouillé avec violence ?

— Non. Je m'étais endormi en l'attendant. Depuis deux jours, je n'avais pas fermé l'œil, tourmenté que j'étais de son indigne conduite et tremblant pour l'honneur de mon nom. J'avais déposé le portefeuille, contenant les billets, sur une table. En me réveillant en sursaut, je vis mon cousin qui s'enfuyait. Le portefeuille avait disparu avec lui.

— Naturellement vous avez donné l'alarme ? demanda le juge.

— Non. Je restai comme foudroyé par l'audace de ce vol... Et puis, dénoncer publiquement un parent !... Revenue à moi, je pris un fiacre pour me faire conduire chez vous. Le cocher qui m'a mené pourra témoigner de l état d'exaltation où j'étais lorsque je lui jetai votre adresse...

— Oh ! son témoignage ne prouverait pas grand'chose ! dit Alberty, souriant toujours. Très singulier, ce cas là ! C'est au moment que vous accourez au secours de votre parent, que ce parent vous vole justement la somme mise par vous à sa dispo-



Pitié, s'écria-t-il, laissez moi sortir !

Imprimerie L. Hynderykx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles

sition ? Et après avoir laissé, pour l'honneur de votre nom, de le faire prendre sur le fait, vous vous ravizez maintenant et déposez contre lui une plainte en règle, de nature à mener un Esterhazy en correctionnelle.

— Monsieur, s'écria fièrement le sinistre mojor, reprenant toute son assurance, je ne suis pas venu ici pour me voir faire la leçon. Si j'avais le moindre espoir de voir s'amender Conrad Esterhazy, j'aurais supporté cette perte, quoique au dessus de mes moyens. Mais après son escroquerie, suivie de vol, rien ne pourra l'arrêter dans le carrière du crime. S'il doit être flétri, il vaut mieux qu'il le soit par moi-même et avant d'avoir pu faire de nouvelles victimes.

— Enfin, dit froidement le juge, votre dénonciation est formelle et me force à lancer, à l'instant même, un mandat d'arrê contre votre... parent. Seulement, vous aurez la bonté de m laisser ce que vous venez de me raconter, sous forme procès-verbal, revêtu de votre signature.

Le juge pressa le bouton d'une sonnerie électrique et so greffier entra dans le cabinet.

— Monsieur Favier, dit Alberty, veuillez écrire sous la dicté du major Esterhazy.

Et, se rasseyant, il continua à tenir l'œil attaché sur l comte.

Celui-ci, cependant, répéta formellement son incroyable accusation, avec la conviction, disons-le, d'avoir été réellement dépouillé par Conrad Esterhazy, allié à ses « ennemis ».

Pour ce qui concernait l'introduction du colonel Paulin dan cette affaire, il était bien certain d'en obtenir tel témoignage qu'il voudrait et se promettait de passer chez lui en sortant de chez le juge d'instruction.

Sans que sa main tremblât le moins du monde, le sinistre major signa son noir tissu d'impostures et de colomnies.

— Je vous remercie, monsieur le comte, dit Alberty, après

avoir relu la plainte et saurai faire mon devoir, quels que soient le rang et la position du coupable.

Le major s'inclina légèrement et prit congé.

Mais comme il était arrivé au bas des dégrés, la porte d'entrée s'ouvrit brusquement et un cortège, assez peu ordinaire, le croisa dans le large vestibule.

Quatre solides ouvriers apportaient sur une civière, un beau jeune homme, pâle et couvert de sang. Un bandeau lui ceignait le front et son bras gauche était emmailloté de linges.

— Conrad ! murmura le sinistre major.

En rencontrant son regard haineux, le blessé s'était redressé.

— Depêchez-vous, mes amis, dit-il aux porteurs, que j'aie encore la force de démasquer un scélérat...

— Trop tard ! lui siffla d'une voix mordante à l'oreille, le diabolique personnage, en se penchant sûr lui. Je t'ai prévenu, mon petit, et ce qui t'attend là haut, c'est un mandat d'arrêt...

Puis s'élançant d'un bond dans sa voiture :

— Au Ministère de la guerre ! cria-t-il. Et du train.

Le fiacre repartit comme un éclair.

Cependant, les braves ouvriers, reprenant les brancards de la civière, s'étaient mis en devoir de transporter le blessé à l'étage...

Alberty, debout sur le palier, les vit avec stupéfaction monter l'escalier.

— Que veut dire ceci ! s'écria-t-il, stupéfait de cette intrusion. Un homme blessé... ici ?

Les hommes déposèrent doucement la civière dans le cabinet.

— C'est moi, monsieur, dit le blessé d'une voix faible, qui ai insisté pour être transporté, sur l'heure, chez vous... J'ai à vous faire une déclaration urgente...

— Quel est votre nom, d'abord ?

— Je suis le comte Conrad Esterhazy...

Alberty recula de deux pas.

Mais, aussitôt, ayant recouvert son sang-froid, il regarda attentivement le blessé et, d'une voix lente.

— En ce cas, au nom de la loi, je vous arrête,

— M'arrêter, moi ! Et pourquoi.

— Vous êtes accusé d'avoir volé une somme de trente huit mille francs à votre cousin, le major Esterhazy.

Conrad se redressa, crispant les poings, les yeux flamboyants. Un cri d'indignation, de stupeur et de colère sortit de sa poitrine.

Puis, comme frappé de la foudre il retomba sans connaissance sur la civière.

Alberty le regarde un moment.

Un large pli lui coupait le front.

— Ce n'est point là le cri d'un coupable, dit-il à son greffier. Celui-ci n'est pas un fripon, c'est plutôt une victime. Si l'un des deux Esterhazy est un voleur et un assassin, ce n'est assurément point celui-ci !

Saisissant la plainte signée par le sinistre major, il fit un mouvement comme pour la déchirer. Mais se ravisant.

— A joindre au reste du dossier, se dit-il, en pliant la pièce et la mettant dans sa poche. Inutile de libeller le mandat d'arrêt, monsieur Favier. Cette plainte ne peut avoir aucune suite. Le major comte Esterhazy sera le premier à reconnaître sa regrettable erreur.

CLXXXV

Sur les rails

C'était le soir même de jour où le petit Robert avait eu la malheureuse idée de dérober à son père le carnet contenant, à son insu, la petite fortune de son cousin Conrad.

Le train express, pour le Havre, chauffait dans la gare Saint Lazare, où, comme toujours, règnait la plus grande animation.

Un jeune garçon se frayait intrépidement passage dans le remous de voyageurs, d'employés et d'ouvriers. Une mâle énergie se peignait déjà sur ses traits, mêlée à je ne sais quel besoin de liberté et d'avantures.

Comme nous l'avons vu, Robert n'avait pu se résigner à affronter les reproches maternels, bien qu'il fut loin de se douter des terribles suites entraînées, pour son protecteur, par son audacieux coup de tête.

Toute la journée, il avait erré par les rues, oubliant la faim et la fatigue et, vers le soir, enfin, avait échoué à la gare Saint Lazare, où il avait pénétré inaperçu.

— Le train pour le Havre? demandaient les voyageurs.

Le Havre!

Le célèbre port de mer d'où chaque jour partent d'innombrables navires, en destination de tous les points du monde?

La ville cotière, où débutent presque toutes les carrières maritimes contées par lés livres destinés à la jeunesse française.

Le lieu d'embarquement de tous les aventuriers en herbe,

commerçants, explorateurs, corsaires, dont Robert avait dévoré l'émouvante et merveilleuse histoire !

Le sort en était jeté!

Lui, aussi, irait tenter la fortune dans les pays d'outre-mer.

Peu lui importait la dureté et même la cruauté des commencements. Il s'engagerait comme mousse à bord d'un steamer ou d'un voilier, pour n'importe où, en Asie, en Afrique, en Amérique, en Australie.

Là, il découvrirait certainement d'importants gisement aurifères et, devenu puissamment riche, reviendrait faire part de ses trésors à sa mère bien aimée et à sa petite sœur. Il les emmènerait bien loin du méchant père, dans quelque beau pays où il deviendrait acquéreur de domaines aussi vastes que la moitié de la France.

Mais il n'en était point encore à ce magnifique Odyssée et Robert se demandait tristement comment il franchirait le premier obstacle, à savoir le trajet de Paris au Havre.

Pensif il contemplait la gigantesque locomotive qui allait entraîner dans quelques instants, avec la vitesse de la foudre et à travers la nuit des centaines de voyageurs, jusqu'à la grande cité maritime.

Le conducteur, vieillard robuste, un peu voûté, mais à l'air respectable et bon, et le chauffeur, homme plus jeune, à la mine réjouie sous son masque de suie et de crasse, se tenaient à côté de la machine.

Ils fumaient la cigarette, ayant pris toutes leurs dispositions pour le départ, encore éloigné d'une dizaine de minutes.

— Viens-t-en prendre la goutte, l'Enflé, dit le vieux mécanicien au chauffeur. La nuit sera probablement assez mauvaise et j'ai par là une bouteille d'excellente eau de vie de marc.

Pendant que les deux hommes s'éloignaient, une idée audacieuse traversa l'esprit de l'enfant, celle de se cacher sur la locomotive, même, pour accomplir le trajet de Paris au Hâvre.

Leste comme un chat, il s'y trouva en deux bonds.

Au fond, dans un tas de briquettes, déjà entamées, se creusait comme une niche dans laquelle un gringalet de l'âge de Robert pouvait se loger inaperçue.

Sans hésiter il s'y installa, se faisant aussi petit que possible.

Il était temps.

Machiniste et chauffeur revenait, pour se tenir prêts au signal du chef de gare.

De sa cachette, l'enfant observait, d'un œil observateur, les opérations des deux ouvriers, faisant jouer tel piston ou ouvrant tel robinet, préparant les fanaux, laissant s'échapper la vapeur.

Enfin la cloche du départ sonna sur le quai. Les portières se fermèrent à grand bruit et le chef de gare donna son coup de sifflet.

Le conducteur leva le frein et la puissante locomotive se mit en marche, remorquant une longue file de lourdes voitures.

Ah ! le superbe voyage !

Robert se sentait, avec ivresse, emporté vers l'Océan, où l'attendait une suite de chances, plus merveilleuses les unes que les autres.

Jamais, sans mauvais jeu de mots sur sa noire et volontaire prison, il n'avait vu l'avenir sous des couleurs plus roses.

Sa seule crainte était que la pelle du chauffeur ne dérangeât l'équilibre de sa niche, auquel cas, s'il n'était bel et bien écrasé il se verrait découvert et peut-être bien expulsé à l'arrêt le plus prochain.

— Je ne sais ce que j'ai, dit le machiniste mais je me sens totalement abruti. Ou plutôt, cela n'a rien d'étonnant, car voilà dix huit heures que je roule. Ce coup d'eau de vie m'a achevé. Ecoute, l'Enflé, il faut que je ferme l'œil, ne fut-ce que dix minutes. Fais-moi le plaisir de me remplacer. Le pays que nous traversons, n'offre aucun danger. Ni courbe, ni côte. Il y en a pour une heure à aller tout droit. Tu n'auras qu'à inspecter

de temps en temps la voie, tout en chargeant ta machine.

Le vieillard se laissa cheoir près d'un gros tas de charbon, contre lequel il s'accota.

Un moment plus tard il ronflait presque aussi fort que sa locomotive.

Sans doute, les deux hommes étaient accoutumés à se rendre ces petits services, non autorisés par les règlements.

L'Enflé, tout en enfournant ses grandes pelletées de houille, dans le foyer incandescent, se contentait de jeter quelques regards confiants par les grands yeux de verre, ouverts sur le devant de la machine.

Bientôt même, cette surveillance lui parut inutile.

Tirant de sa poche une lettre non encore décachetée, de sa maîtresse, sans doute, il se mit à la lire à la lueur du brasier.

Depuis longtemps, le petit Robert nourrissait une envie féroce de regarder, lui aussi la voie par une des deux grandes lentilles de cristal fondu.

Il n'avait guère, pour y parvenir, qu'à se redresser et à fair quelques pas.

Tout autre qu'un enfant eût redouté d'être découvert. Mai en voyant le machiniste profondément endormi et le chauffeur tout à sa lettre d'amour, Robert n'y put résister.

Tout doucement il sortit de sa cachette, grimpa sur un monceau de charbon et colla son visage contre la lucarne.

Jamais il n'avait rêvé rien de pareil. Il faisait une magnifique nuit d'hiver, au ciel largement étoilé.

A perte de vue, les rails luisant traçaient des parallèles brillant comme de l'argent ou comme les rayons de la lune, même, qui se reflétait dans leur acier poli.

Robert fut demeuré volontiers toute la nuit en extase devant ce spectacle magique. Mais brusquement son doux visage revêtit une expression de surprise, puis de frayeur et de consternation.

A une distance, encore considérable, un corps opaque gisait sur la voie.

Etait-ce un corps humain ou simplement quelque souche, trainée là pour faire dérailler le tram?

Tout jeune qu'il fut, Robert avait entendu parler de pareille et coupables tentatives.

Instinctivement, et comme d'inspiration divine, sa main d'enfan rencontra le serre-frein, que le conducteur avait fait manœuvre au départ.

Avec une lucidité, une intelligence et, surtout, une force qui se manifestent surtout dans les circonstances graves, il tourna la manivelle en sens inverse.

La locomotive obéit.

Le frein avait manœuvré presque instantanément.

La vapeur renversée, s'échappa avec des sifflements stridents de la chaudière.

Cependant le chauffeur joufflu avait bondi, laissant échapper sa lettre et le machiniste s'était réveillé en sursaut.

Le train s'arrêta en poussant un gémissement prolongé.

— Satané gosse! s'écria le chauffeur empoignant l'enfant par la nuque et par le fond de sa culotte en même temps. D'où tombes-tu et qu'as-tu fait ?

En même temps, le vieux machiniste brandit un lourd marteau sur la tête de Robert.

— A mort! cria-t-il exaspéré. Tu seras cause, que nous serons cassés tous les deux!

L'enfant agenouillé, étendit ses petits bras vers eux.

— Tuez-moi, dit-il. Mais il y a là un corps étendu en travers, des rails. C'est pourquoi, j'ai arrêté le train.

Le conducteur frappé de la véhémence du « petit drôle » se précipita à la lucarne, pour regarder la voie.

— Tonnerre! s'écria-t-il, presque avec terreur. L'enfant a raison! Il y a une femme sur les rails!

Tous deux sautèrent à bas de la locomotive.

Déjà les gardes-convois et les conducteurs du train accouraient avec des lanternes.

Un cercle se forma autour de la femme inanimée.

Elle était jeune et belle, mais pâle et les yeux fermés.

— Mais c'est une toute jeune fille ! s'écria le vieux machiniste. Elle aura voulu se tuer par désespoir amoureux.

— Que non, dit le chauffeur. Nous nous trouvons en présence d'un crime. Voyez, on lui a lié les pieds !

Avec l'aide du machiniste, ils transportèrent la jeune fille dans un coupé de première classe, inoccupé pour le moment.

— Fourrons-y aussi le gosse ! dit le jeune chauffeur. C'est un crâne petit et qui vient de nous sauver à tous deux une bien mauvaise affaire ! S'il s'est glissé sur la locomotive pour faire le voyage à l'œil, il a bien payé son parcours, tout de même. Car, nous étions tous deux en faute, y a pas ! Nous aurions pu dérailler et quant à cette pauvre fille !...

Le bon chauffeur souleva l'enfant et l'embrassa sur les deux joues, non sans le rendre presque aussi noir que lui-même.

Cependant, on avait délivré la jeune fille de ses liens et on l'avait étendue sur une banquette, en poussant l'enfant auprès d'elle.

On ne pouvait davantage s'occuper d'eux. Les voyageurs, croyant à un accident, menaçaient de descendre. Trois minutes s'étaient écoulées.

— En route ! cria le conducteur.

Et à son coup de sifflet, le train se remit en mouvement.

Robert se trouva avec ravissement seul avec celle qui lui devait la vie.

Mais en contemplant le visage de la jeune fille, il lui sembla que ces traits suaves et doux ne lui étaient pas inconnus.

Une lumière se fit dans son esprit.

C'était bien elle, l'ange, la sainte, qui lui était apparue dans

l'église et à laquelle il avait remis le portefeuille du sinistre major.

Et maintenant, dans la candeur de son âme, il se disait que la céleste créature n'était pas venue pour rien se coucher sur les rails, qu'elle ne s'était placée là, d'une façon aussi extraordinaire. que pour se rapprocher de lui.

— O bon ange gardien ! murmura-t-il d'une voix caline et caressant de ses petits doigts la blonde chevelure. O ma sainte bien aimée, réveille toi, regarde-moi ! C'est ton protégé qui te parle !

A ce contact, la jeune fille rouvrit les yeux et promena autour d'elle un regard terrifié :

— Au secours ! cria-t-elle. Les misérables veulent me tuer !

Mais ayant aperçu le bel enfant qui se tenait auprès d'elle, elle se calma soudain et, passant la main sur ses yeux, comme pour secouer un mauvais rêve elle murmura :

— Sauvée ! Je suis sauvée ! Les meurtriers n'ont pu accomplir leur fatal dessein, Mais faut-il bénir le ciel de m'avoir arrachée à une mort atroce ? Pourquoi vivre encore ? Pour souffrir ? Il est donc vrai, hélas ! que les enfants expient les fautes de leurs pères ?

Emu de cette plainte, qui dépouillait sa sainte de son auréole divine et en faisait une faible et malheureuse créature, le petit Robert lui prit gentiment la main.

— Je te protègerai, moi, quoique je ne soie qu'un enfant, dit-il avec une forfanterie naïve. Dieu n'a-t-il pas permis que je te sauve ? Qu'ils arrivent, maintenant, ceux qui te persécutent ! Ils auront à faire à un Esterhazy !

A ce nom la jeune fille fut prise d'un tremblement nerveux.

Puis, soudain, se rappelant la mère et l'enfant, retirés récemment, par Conrad, des glaces de la Seine.

— Les décrets du Ciel sont impénétrables, dit-elle. Un Ester-

hazy m'a envoyée à la mort, un Esterhazy me sauve et m'offre sa protection !

Et, baisant le bel enfant sur le front, elle le serra maternellement contre son sein virginal.

Robert non moins ému, appuya son front bouclé contre so épaule en un sentiment indicible de tendresse et de sécurité.

— Comment t'appelle-tu, ma belle sainte ? demanda-t-il

Et elle répondit :

— Madeleine... Madeleine Francard.

. . . .

Pendant que le train, dévorant l'espace, les entrainait à toute vapeur, les deux pauvres êtres, serrés l'un contre l'autre et se communiquant leur douce chaleur, échangeaient le récit de leurs aventures.

Nous avons laissé Madeleine dans l'infâme gargotte de la rue de la Huchette, attendant qu'on lui apportât son modeste déjeuner, mais toute songeuse à l'aspect des deux hommes qui avaient éveillé chez elle de vagues et terribles souvenirs.

De nouveau elle tenait serrée contre sa poitrine, sous les de son mantelet, le carnet contenant les trente huit mille francs en billets de banque.

Comme elle finissait le morceau de pain, placé devant elle, Jacques Salpêtre avait reparu, apportant la demi-bouteille.

— Voici de quoi boire, en attendant, dit-il. La cotelette sera prête dans un instant. Elle marche.

Sans défiance, Madeleine qui étouffait pour avoir mangé trop vite, s'était versé un verre de vin qu'elle but avec délice.

Mais à peine eut-elle reposé son verre sur la table, qu'elle s'était assoupie, prise d'un soudain et invincible sommeil.

En se réveillant, l'infortunée s'était trouvée dans une voiture, en compagnie de deux hommes qui, à en juger par leur figure sinistre et leur mise débraillée. devaient appartenir au monde des malfaiteurs parisiens.

Ce qui confirmait cette impression c'était la langue parlée par eux.

Mais l'argot n'a pas de mystères pour les cabotins.

En l'entendant parler par son méprisable père et les bohèmes de son acabit, Madeleine l'avait appris à son corps défendant.

Conservant tout son sang-froid, par l'excès même de son angoisse, la jeune avait feint d'être toujours endormie, pour apprendre ce que ses ravisseurs avaient l'intention de faire d'elle.

Et elle avait surpris le dialogue suivant dont nous élaguons les termes par trop spéciaux.

— Fameuse aubaine, Léopard ! Ce bougre de Jacques Salpêtre nous a un nez sterling pour éventer la galette !

— Et un gosier de largeur pour l'avaler ! Cinq mille balles sur trente huit, et toute la sale besogne pour nous !

— Oui, c'est ce qui s'appelle la part du lion. Cinq mille ronds ne sont pas à dédaigner, pourtant, lorsque comme nous on marche sur ses tiges.

— Je ne dit pas, Président. Mais faut-il qu'elle ait la guigne, c'te pauvre fille, de nous retomber entre les pattes, avec un pareil magot ? Elle n'en portait pas autant sur elle, le jour, où la croyant morte, nous l'avons vendue au peintre des morts.

A ces mots, une horrible lumière s'était faite dans l'esprit de Madeleine.

Elle s'était revue, sur le Pont Neuf, retenue, au moment où elle allait se précipiter dans la Seine, et avait reconnu les inséparables bandits qui avaient passé devant elle, en la dévisageant, dans le bouge de « la Salpêtrière. »

— Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas, dit philosophiquement le Président, nous l'avons artistement emballée.

— Veux-tu que je te dise, reprit d'un ton sentimental, le plus jeune bandit, ça me met la fressure à l'envers d'avoir à estourbir cette fée gironde (jolie fille). C'est si jeune encore, si doux,

si charmant! On aurait dû lui laisser, du moins, le temps d savoir ce que c'est que la vie. Vrai, je rendrais volontiers ma part du fade (butin) pour lui en apprendre les mystères.

— Tu as le cœur trop sensible à l'endroit des femmes, Léopard.

— Non, mais de l'étendre comme ça, pieds et poings liés, sur les rails, pour la faire écrabouiller par le roulant vif (train de chemin de fer).

— Bah! Elle aura moins longtemps à souffrir. A cinq lieues de Paris, ce cadavre réduit en bouillie, n'apprendra rien à la raille. Et puis, il nous aurait été bien impossible de la revendre une seconde fois à Marius Rugger.

En apprenant l'horrible mort qui était réservée, Madeleine avait été prise d'une syncope.

Et lorsqu'elle était revenue à elle, elle s'était retrouvée étendue la tête sur un rail, incapable de faire un mouvement.

La voiture avait disparu.

En ce moment même, elle entendit le bruit du train qui s'approchait rapidement et vit luire, au loin, le fanal rouge de l'express.

Horrible moment!

Madeleine ferma les yeux, recommandant son âme à Dieu.

Mais soudain, le sifflement strident de la vapeur, qui s'échappait, déchira l'air et le train s'arrêta à quelques mètres d'elle.

— C'est moi qui t'ai sauvée! répéta le petit Robert, en entourant de ses bras le cou blanc de la jeune fille.

Puis, à son tour, il dût lui raconter pourquoi et comment il s'était trouvé là, à point nommé.

Le déterminé et volontaire enfant, confessa le besoin de liberté et d'aventures qui ne l'avait poussé à ne point retourner auprès de sa mère.

Madeleine secoua la tête d'un air de désapprobation.

— Tu as mal agi, mon chéri, dit-elle. Songe aux angoisses de ta pauvre maman, en ne te voyant pas revenir, aux larmes

n'aura dû répandre ta petite sœur. Ecoute, il te faut retourner Paris avec moi, et cela le plus tôt possible.

Robert fit une mine piteuse.

— C'est ce que je t'ai dit, murmura-t-il, en se cachant la tête dans les mains.

Alors, seulement, pleurant bien fort, et s'arrêtant à chaque instant, au bout de son courage, il dit le vol commis par lui au détriment de son père, le remords et la peur qui l'avaient chassé de Paris.

— Tu as commis une faute bien grave, mon enfant et peut être irréparable, soupira Madeleine, puisque ce fatal portefeuille n'est plus en ma possession. Mais ce n'est qu'une raison de plus pour retourner à Paris ensemble, afin de tout éclaircir. Sitôt arrivés au Hâvre, nous aviserons aux moyens de le faire. Mais hélas! je crains bien que cela ne sera point facile! On m'a tout pris, mon enfant et toi, mignon, tu ne dois pas être plus riche que moi. N'importe, Dieu ne nous abandonnera point, après m'avoir donné tant de marques de sa bonté. Espérons en lui.

Et la pure et vaillante jeune fille, ayant embrassé de nouveau son petit sauveur, Robert lui rendit ses caresses en s'écriant :

— Tu es et demeureras toujours mon ange gardien, ma douce ma chère, ma sainte Madeleine!

CLXXXVI

Où, sans s'en douter, Walter Haupt confond le féminin avec le masculin

Les derniers accords d'une sonate à quatre mains, de Beethoven, venaient d'expirer dans le salon, luxueusement meublé de Clotilde de Boislieu.

Devant un piano à queue, de Steinway, étaient assises deux femmes, offrant entre elles le contraste le plus complet et en même temps le plus harmonieux.

L'une d'elle, de taille imposante et à l'opulente chevelure d'un blond doré, drapait ses formes splendides dans un peignoir de soie bleue.

C'était la femme du général.

L'autre, toute jeune encore, aux cheveux bruns et aux yeux bleus, était vêtue d'une robe sombre, presque de deuil.

C'était la nouvelle demoiselle de compagnie de la générale et elle avait nom Fernande de Tourville.

Comment retrouvons-nous, en pareil lieu, la fille de l'imprudente et aristocratique tenancière du tripot galant de la rue Rossini ?

Quelques mots suffiront à satisfaire la légitime curiosité de nos lecteurs.

En cette nuit fatale, où la police, traîtreusement appelée par les soi-disant amis du colonel Paulin, avait fait irruption dans la maison, Mme de Tourville avait fui sans avoir le temps

d'emporter les cinquante à soixante mille francs, toute sa fortune, produit de l'industrie coupable et déshonorante à laquelle elle s'était ravalée, par une étrange aberration de l'amour maternel.

Etait-ce donc une vérité éternelle que ce proverbe, prétendant que bien mal acquis ne profite guère ?

La mère et la fille s'étaient donc trouvées, sans le sou, sur le pavé de Paris.

Il ne fallait pas songer à retourner rue Rossini, pour aller reprendre, dans sa cachette, l'argent abandonné dans une si vive alerte.

Fernande avait raconté à sa mère le meurtre odieux commis par le colonel Paulin sur son ancien complice, et dont le hasard l'avait rendu témoin.

Comment, en effet, expliquer la présence d'un cadavre dans la garde-robe, même, de Fernande ?

Se montrer, en ce moment, c'eût été risquer d'être arrêtées, tout au moins, comme complices d'assassinat.

Ç'aurait été courir au devant de la prison et peut-être de l'échafaud !

Heureusement qu'au moment de leur fuite, les deux femmes portaient sur elles des bijoux de quelque valeur.

Après avoir erré toute la nuit, Fernande, laissant sa mère, accablée et perdue, dans une petite crêmerie du faubourg Montmartre, s'était mis en devoir de négocier lesdits bijoux.

Le hasard lui avait été à la fois heureux et néfaste, heureux en l'adressant à un receleur, qui ne lui réclama aucune explication, néfaste, en ce que cet homme, de la race des Bénas, lui en donna à peine le dixième de ce qu'ils valaient.

— Du moins, pensa Fernande, nous aurons le temps de nous retourner !

Dès le lendemain de la catastrophe, les deux femmes avaient donc loué une chambre modeste, mais proprement meublée de la rue de Sébastopol et Fernande s'était aussitôt mis en quête d'un

emploi où elle pourrait retirer quelque profit de ses nombreux talents et de son excellente éducation.

De fait, nulle jeune fille de son âge ne possédait peut-être autant d'aptitudes et de capacités.

Elevée dans un pensionnat en renom, dont elle avait été la gloire, elle avait acquis un admirable talent de pianiste, conduisait avec goût et style une voix superbe, peignait et dessinait agréablement et, enfin, parlait et écrivait, outre le Français, plusieurs langues modernes.

Fernande, trop peu expérimentée, pour changer de nom, s'adressa directement à un bureau de placement qu'on lui désigna comme principalement fondé à l'usage du high-life.

Et cette imprudence la servit mieux, alors, qu'un déguisement.

Qui se serait avisé, en effet, de voir en elle autre chose qu'une homonyme de la Fernande de Tourville, en ce moment recherchée dans tout Paris ?

Justement la générale Clotilde de Boislieu demandait une dame de compagnie. Fernande se trouva placée dans les vingt-quatre heures.

Et, dès la première, il s'était établie entre elle et sa maîtresse une douce intimité.

Fernande ne passait que la journée à l'Hôtel Boislieu.

Le soir, elle retournait auprès de sa mère, toujours atterrée, et passait encore une grande partie de la nuit à mettre en ordre le petit ménage.

Et cependant, elle se serait sentie plus heureuse qu'elle ne l'avais jamais été, sans l'appréhension, dans ce milieu militaire, d'une rencontre soudaine avec le colonel Paulin qui l'avait si lâchement souillée, après l'avoir endormie, et qui, lors de leur dernière entrevue, avait résolu de les sacrifier, sa mère et elle, à sa propre sécurité...

— Vous m'avez de nouveau divinement accompagnée, ma chère Fernande, dit Clotilde, en passant la main dans les boucles

brunes de la jeune fille. Oh! je suis bien heureuse de vous avoir rencontrée! Vous ne savez point combien je languissais après un cœur auquel je pus se complètement me confier, qui sympatisât avec les peines que je suis forcée de cacher aux yeux d'un monde curieux et méchant!

La générale serra la main de la jeune fille souriante et déposa un baiser chaleureux sur son front blanc.

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement, et deux officiers, en grand uniforme, y pénétrèrent.

Fernande se redressa, sans pouvoir réprimer un cri de surprise et d'effroi.

Ce qu'elle avait tant redouté jusque là était devenu réalité.

Avec le général Boislieu, venait d'entrer dans le salon l'homme qu'elle redoutait et haïssait plus que tout au monde!

Jamais le colonel Paulin n'avait eu mine plus conquérante, air plus radieux et plus irrésistible.

— Qu'avez-vous, mon enfant? demanda Clotilde, s'apercevant du trouble de Fernande. Souffrez-vous?

— Ce n'est rien, un trouble passager! répondit la jeune fille d'une voix tremblante. Mais cela va déjà mieux.

— Ma chère Clotilde, dit le général de Boislieu, je vous présente le lieutenant colonel Paulin, un des plus brillants officiers de l'armée française, qui brûlait d'envie de vous saluer.

— C'est trop d'honneur pour moi, répondit gracieusement la générale, tendant la main à l'officier, qui la porta galamment à ses lèvres.

— Monsieur le lieutenant-colonel, reprit Clotilde, permettez-moi de vous présenter ma meilleure amie, Mlle Fernande de Tourville.

Paulin s'inclina devant la jeune fille, avec un sourire à la fois cruel et railleur.

— Mais, dit-il, il me semble avoir déjà rencontré mademoiselle quelque part? Dans le monde sans doute?

Fernande répondit à son regard par un autre, chargé d'éclatant mépris.

— Je ne crois pas, répondit-elle d'un ton ferme. Le lieutenant colonel Paulin m'est totalement inconnu. Mais j'ai entendu parler d'une autre personne de ce nom. Le Paulin dont il s'agit, appartenant à une famille honorable, était tombé de degré en degré, à la plus horrible déchéance. Il avait même fini par se souiller d'un meurtre.

Paulin pâlit et se mordit les lèvres.

— Comment ! dit la générale. Mais voilà une histoire qui me parait intéressante. Et qui donc ce misérable a-t-il assassiné ?

— Un pauvre diable, répondit Fernande, soutenant intrépidement le regard menaçant et inquiet de son imprudent persécuteur. Et cela parce qu'il en savait trop sur son compte. Froidement, il étrangla sa victime et accrocha de ses propres mains le cadavre dans une garde-robe, pour faire croire, peut-être à un suicide.

— Elle sait tout, se dit Paulin avec effroi. M'aurait-elle épié ?

Et tout haut.

— Voilà, en effet, une bien vilaine histoire, et mon homonyme devait être un bien grand scélérat.

Après un échange de courtoises banalités, les deux officiers prirent congé.

— Fernande, dit la générale, regardez donc par la croisée, mais sans vous faire voir, si ces messieurs quittent l'hôtel. Et attendez-moi, je vous prie un instant ici. Nous aurons à sortir ensemble.

Restée seule, la jeune fille, postée derrière le rideau, d'où elle surveillait la rue, ne put plus longtemps retenir ses larmes.

Maintenant que l'infâme Paulin avait découvert sa retraite, son bonheur et sa sécurité se trouvaient remis en question.

La crainte d'une dénonciation arrêterait-elle le meurtrier ?

Cette maison, où elle avait rencontré, non seulement des égards, mais une affection réelle, il lui faudrait la fuir, sans doute, car

Paulin ne manquerait pas de vouloir lui imposer encore son abominable amour, auquel elle s'était flattée d'échapper à jamais.

Les deux officiers, plaisantant et riant, étaient remontés en voiture.

En ce moment Fernande entendit derrière elle la toux grasse, particulière aux personnes asthmatiques.

Elle se retourna vivement et aperçut une petite vieille, portant une robe de soie noire du temps passé, un chapeau en cabriolet, des boucles grises, à l'anglaise et un immense ridicule.

Elle aurait paru avoir plus de soixante dix ans, n'était l'éclat encore assez vif de ses yeux, voilés par des lunettes bleues.

— Madame, dit Fernande avec surprise, que désirez-vous et comment êtes-vous entrée ici ?

Un joyeux éclat de rire lui répondit.

— Mon déguisement est donc bien parfait, pour que ma meilleure amie ne me reconnaisse pas ? répondit la petite vieille.

— Quoi, c'est vous, madame la générale, s'écria Fernande. Auriez-vous l'intention de sortir ainsi accoutrée ?

— Parfaitement, mignonne et je compte bien que tu m'accompagneras. Songe que je représente en ce moment, pour tous ici, ta propre mère, ce qui motivera mon tutoiement. Allons Fernande, prends ton chapeau et ton manteau, reprit-elle, faisant la vieille.

Et de ses propres mains, elle habilla la jeune fille étonnée, mais soumise.

Clotilde entraîna sa jeune amie par un escalier dérobé, menant à la porte de service.

Au moment de franchir cette dernière, elles tombèrent nez à nez avec Ninette, la femme de chambre de la générale, dont le bras trembla légèrement sous celui de Fernande.

— Venez, maman, dit la jeune fille, entrant résolument dans

dans son rôle. Il est plus que temps de nous rendre chez le notaire.

Et s'adressant à la caméristé.

— C'est ma mère, mademoiselle, qui m'est venue prendre pour le règlement d'une affaire de succession.

Ninette, sans concevoir le moindre soupçon, laissa passer les deux femmes.

— Il est heureux que je lui aie donné campo, dit la générale, lorsqu'elles furent dans la rue. Elle m'est dévouée, mais une indiscrétion est bien vite commise.

La belle Clotilde de Boislieu, courbant sa riche taille, contrefaisait avec un véritable talent de comédienne les allures d'une bonne vieille, un peu cassée et valétudinaire.

— Et où allons-nous de ce pas, ma chère maman ? se permit de demander Fernande.

— Rue Bergère. Mais rassure-toi, nous prendrons l'omnibus.

— Pourquoi pas un fiacre ?

— Comme tu y vas ? Dépensière !

Justement l'omnibus était arrêté sur le boulevard. Les deux femmes prirent place à l'intérieur.

Devant le Théâtre des Variétés, elles descendirent et, par la rue du Faubourg Montmartre et la cité Bergère, arrivèrent à une petite crêmerie de peu d'apparence.

Clotilde de Boislieu y pénétra en clopinant, au bras de sa soi-disant fille, et commanda deux tasses de chocolat.

Puis, sortant un mouchoir blanc de son ridicule, elle l'étendit en guise de napperon, sur la petite table de marbre, devant laquelle elles s'étaient assises.

Aussitôt, à l'autre bout de la crêmerie, se dressa une figure longue et sombre, jusque là dissimulée derrière un journal déployé.

C'était un prêtre, un jeune abbé, dont la soutane usée et presque indigente, contrastait avec une figure sagace et éveillée.

S'approchant des deux dames, il leur dit, en saluant :

— Mesdames, c'est moi qui ai retrouvé la jarretière, réclamée par la voie de ce journal.

— Vraiment, monsieur l'abbé, répondit Clotilde avec la dignité d'une vieille marquise. Vous m'en voyez bien aise. Mais ayez la bonté de vous assoir... Sans doute vous êtes surpris de me voir attacher tant d'importance à un objet de si mince valeur.

— Pas du tout, madame, protesta le jeune ecclésiastique. Il s'agit, sans doute, d'un souvenir ?...

— Justement. Cette jarretière m'a été donnée, avec sa sœur jumelle, par feu mon mari. Je les avais prêtées il y a trois jours, à ma fille qui voilà et cette petite a eu l'étourderie d'en perdre une.

— Comment, s'écria l'abbé, mademoiselle aurait été se promener, la nuit, sous les arches du Pont des Arts ?

— C'est donc là que vous avez trouvé ma jarretière ! demanda Clotilde avec une vivacité qui sembla frapper le jeune prêtre, dont l'œil scrutateur se fixa sur la fausse vieille.

— Et où j'ai pu voir la dame qui l'y a perdue, répondit l'abbé. Or, rien qu'à en juger par la taille, ce ne pouvait être mademoiselle.

La générale se courba un peu plus.

— Mais, monsieur l'abbé, dit-elle en chevrottant, une autre personne ne peut-elle avoir trouvé, cette jarretière, avant vous et l'avoir jetée là ?

— Peut être répondit le jeune prêtre, en souriant. Dans tous les cas, la dame que j'ai vue sous l'arche du pont des Arts, et qui n'était certes pas mademoiselle, se trouvait en compagnie de trois messieurs drapés dans de grands manteaux et qui me semblèrent occupés à une besogne assez équivoque.

— Ah ! Et laquelle ?

— Ils y fracturaient une cassette.

Clotilde fit un geste d'étonnement.

— Et c'est ce qui me poussa à descendre sous l'arche, après leur départ, ajouta l'abbé.

Cpendant Clotilde de Boislieu sentait croitre son agitation. Qu'allait faire le général sous cette arche de pont, avec trois compagnons déguisés, et que pouvait contenir cette mystérieuse cassette ?

Une vive crainte vint aussi la faire trembler pour elle-même. S'il s'agissait d'une tentative criminelle et si l'abbé, qui continuait à la tenir sous le feu clair de son regard, était un agent de la police secrète, chargé d'instruire l'affaire ?

Elle et Fernande pourraient parfaitement être incriminé comme complices.

— Je vous prie de croire que nous sommes d'honnêtes femmes, dit-elle, avec le plus d'assurance possible, et que nous n'avons rien à faire avec des gens qui crochettent, la nuit, des cassettes sous un pont.

— Oh ! j'en suis persuadé, madame...

— Madame de Tourville... Et voici ma fille Fernande. Nous habitons un modeste appartement de la rue Sébastopol et cette chère enfant soutient, seul, notre petit ménage, en donnant des leçons de piano.

— Alors, reprit l'abbé en souriant, la somme de cinq cent francs, promise à qui rapportera cette jarretière, doit-être énorme pour vous et j'aurais conscience de l'accepter pour mes pauvres, comme j'en avais l'intention.

La générale se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Ah ! dit-elle en soupirant, j'y tiens tant que pour la retrouver j'euse plus fait, encore, que d'engager nos derniers bijoux !

Cette explication parut satisfaire telle qu'elle, le fin abbé. Du moins n'y contredit-il par aucune observation nouvelle.

— Maintenant, monsieur, reprit d'un ton plus rassuré la

fausse vieille, auriez-vous la bonté de nous restituer l'objet en question.

— Bien volontiers, madame, répondit le jeune prêtre, en mettant la main à la poche de sa soutane.

Mais il y fouilla en vain.

— Voilà qui est contrariant, dit-il d'un ton dépité. J'aurai oublié cette jarretière sur mon pupitre. Mais ce n'est là qu'un léger retard et si voulez bien me donner votre adresse exacte, je vous la rapporterai, encore aujourdhui, rue Sébastopol.

Clotilde se mordit de nouveau les lèvres.

Elle était de plus en plus convaincue avoir à faire à un détective.

— Non, monsieur l'abbé, répondit-elle avec vivacité. Vivant seule, avec ma fille, je ne saurais apporter trop de circonspection au maintien de notre bonne renommé. Je me suis fait une loi, d'ailleurs, de ne recevoir la visite d'aucun homme...

— Fût-il prêtre, madame ?

— Aujourdhui, monsieur les ecclésiastiques n'échappent pas lus que les autres hommes à la malignité publique. Les oisins ne pourraient-ils point croire à quelque déguisement? jouta-t-elle avec intention.

L'abbé ne sourcilla point.

— Alors, madame, comment faire ?

— Ecoutez, dit Clotilde. Vous savez probablement que demain lieu l'inauguration du Grand Bazar de la Charité ! Eh ! bien. ma fille se trouvera, à l'ouverture, devant la cinquième échoppe du second rang...

— J'y serai au coup de midi, madame, avec l'exactitude d'un soldat ou plutôt d'un prêtre. Je remettrai, dans une enveloppe à mademoiselle, la jarretière perdue. Quant à ma récompense, je n'en veux aucune. Vous enverrez, si vous y tenez absolument, vingt francs aux pauvres de votre quartier.

Sans plus de paroles, il s'inclina respectueusement et se

retira. Mais à peine sorti de la crêmerie, il se jeta dans une allée contigüe et, après avoir regardé s'il n'était vu de personne, se débarrassa en un tour de main de sa soutane.

L'abbé de tout à l'heure se trouva vêtu du bourgeron bleu et de la culotte de velours de l'ouvrier parisien.

Avec la même dextérité, il avait fait de sa soutane et de son chapeau un paquet, caché sous sa blouse, et coiffé d'une perruque brune, s'était improvisé de larges moustaches assorties.

Cela fait, allumant un cigare d'un sou, il revint dans la rue, flâner aux entours de la crêmerie.

Il n'attendit pas longtemps.

Au bout d'un instant, la fausse vieille et sa prétendue fille en sortaient à leur tour, et, ayant traversé le boulevard, montaient dans l'omnibus de la Bastille.

Il se jucha aussitôt sur l'impériale.

— Elle ne m'échapperont pas comme cela ! marmotait-il entre les dents. Je saurai à qui appartient cette fameuse jarretière. Car le nom et l'adresse donnés par cette rusée commère, aussi vieille que je suis prêtre, doivent être également fausses. Mme de Tourville ?...

Au même instant, et comme en écho, ce nom fut prononcé à haute voix, derrière lui.

Il se retourna vivement et vit un bourgeois corpulant, à mine de boulanger retiré, en conversation avec une espèce de clerc de notaire, ayant sous le bras la serviette professionnelle.

— Je tiens la chose de source certaine, disait le basochien, d'un air important. Cette Tourville tenait donc, rue Rossini, un tripot clandestin, où se réunissait l'élite des viveurs de la haute et des dames du demi-monde.

— Et la police a mis tant de temps à mettre le nez dans ses affaires ? demanda le gros homme. Cette dame devait avoir de rudes protecteurs.

— Faut croire. Tant il est que lors de la descente, plus rien.

La patronne s'était tirée des pieds' par une couloir souterrain, avec tous ses invités.

— Je croyais que ça ne se voyait plus qu'au théâtre, ces choses là ? Sans doute qu'elle n'avait pas oublié d'emporter la caisse ?

— Voilà qui vous trompe... On a retrouvé dans sa chambre une cassette contenant près de soixante mille francs, en billets de banque...

— Mazette !

— Mais voilà qu'en fouillant partout, la police avise un placard, dont la clef manquait. Naturellement elle le fait forcer, et qu'est-ce qu'elle découvre, accroché au milieu d'un tas de robes, de manteaux et de peignoirs ? Je vous le donne en mille.

— Dites. Je ne devine jamais rien.

— Un pendu, encore tout chaud, qu'on avait étranglé, avant de le remiser là. C'est du moins ce qu'ont constaté les médecins légistes.

— Diable ! Qu'elle est la victime ?

— On l'ignore jusqu'à ce jour.

— Et cette Tourville, qui a dû, tout au moins, tremper dans l'assassinat ?

— Invisible à l'œil nu. Mais on suppose qu'elle n'a point quitté Paris et on la cherche.

Le faux ouvrier n'avait pas perdu un mot de cette conversation.

— Si la bonne femme de tout à l'heure, se dit-il, était cette madame de Tourville, sur le compte de qui j'en apprends de belles, elle se serait bien gardée de me donner son vrai nom. D'un autre côté, pourquoi a-t-elle choisi justement pour pseudonyme le nom de la tenancière, soupçonnée de meurtre, de la rue Rossini ? Voilà, ou un mystère bien embrouillé, ou une bien bizarre coïncidence !

Comme il s'absorbait dans ses réflections, l'omnibus s'arrêta pour laisser descendre les deux femmes.

Le faux ouvrier dégringola de l'impériale et se remit à les filer.

Déjà elle étaient arrivées sur la place des Vosges, lorsque Clotilde tressaillit et murmura à l'oreille de Fernande.

— On nous suit!... Voyez cet ouvrier là bas?... Je me souviens parfaitement l'avoir remarqué au coin de la rue Bergère... Ce doit être un mouchard... Retournons sur nos pas... Il ne faut pas qu'il nous voie rentrer à l'hôtel...

Les deux femmes firent volte-face et revinrent dans la direction du boulevard, où il devait être plus facile de dépister l'espion.

— Bon! murmura le faux ouvrier. Elles ont remarqué que je les suivais! Elle est d'une certaine force, cette bonne femme là! Mais je ne me donne pas pour battu.

Tirant brusquement un journal de sa poche, il barra le passage aux deux femmes effrayées.

— Achetez l'édition spéciale du « Figaro »! cria-t-il d'une voix glapissante. Le pendu de la rue Rossini... L'arrestation imminente de Mme de Tourville...

Un cri déchirant s'éleva.

Fernande venait de rouler sur le pavé.

La générale stupéfaite, redressa sa haute taille et ne prenant plus la peine de déguiser sa voix :

— Au nom du Ciel, monsieur, dit-elle au soi-disant camelot, aidez-moi à transporter cette jeune fille chez moi!

— Volontiers, madame, répondit avec empressement l'ouvrier, en soulevant, comme il eût fait d'une plume, Fernande évanouie. Où faut-il aller?

— Là, répondit Clotilde, qui avait tout à fait perdu la tête. A l'hôtel Boislieu.

. . . .

Une demie heure plus tard, l'ouvrier pénétrait brusquement ans le cabinet de travail de Mathieu Dreyfus.

— Walter Haupt ! s'écria celui-ci. Je vous reconnais bien, nalgré votre fausse barbe.

— Il y a du nouveau, dit avec agitation le détective-amateur.

— Quoi donc ?

— Je connais un des voleurs qui ont dérobé votre cassette, u plutôt j'ai découvert la personne qui vous l'a fait voler.

— Que dites-vous ? Qui donc avait intérêt à s'emparer ainsi de mes papiers ?

— *La* générale Clotilde de Boislieu !

CLXXXVII

iste histoire

Fernande était revenue à elle, dans les bras de Walter Haupt, au moment où ce dernier mettait le pied sur la dernière marche de l'hôtel.

Comme la jeune fille déclarait se trouver assez bien, pour pouvoir marcher, Clotilde remercia le faux ouvrier et lui offrit une pièce d'argent que celui-ci accepta pour ne pas se trahir.

Les deux femmes disparurent à l'intérieur et sans avoir été encontrées par personne, purent gagner les appartements particuliers de la générale.

Il était temps.

Pendant que Clotilde, se débarrassant de son costume de vieille

passait rapidement un peignoir, Fernande s'était effondrée, san glottante, sur un divan.

— Qu'as-tu, ma chérie ? lui demanda la générale, revenant elle et la serrant contre sa poitrine. Pourquoi la nouvelle de c meurtre de la rue Rossini t'a-t-elle bouleversée à ce point ? Est-c qu'une simple coïncidence de noms ?...

Fernande se laissa tomber aux pieds de la jeune femme.

— Sâchez tout, dit-elle d'une voix tremblante. Cette madam Tourville que l'on recherche n'est autre que ma mère...

Clotilde, terrifiée, recula de plusieurs pas.

— Malheureuse enfant ! s'écria-t-elle, toi si bonne et si pure fille d'une criminelle.

— Oh ! ne le croyez pas, madame, protesta Fernande. Ma mère est innocente et, nous sommes l'une et l'autre victime d'une horrible fatalité.

Clotilde releva la pauvre enfant et la fit rasseoir à côté d'elle sur le divan.

— Ne me cache rien, ma fille, lui dit-elle avec tendresse, pour que je sache comment te soutenir et t'aider.

— Oui, vous saurez tout, gémit Fernande bien que ma confession ne puisse que me faire démériter de vos bonnes grâces. Ecoutez et condamnez-nous si vous pouvez !

Mon père était bien véritablement le marquis de Tourville et ma mère appartenait à une des plus nobles familles de France. Leur union était citée partout comme un modèle.

Et, en effet, rien n'était venu la troubler pendant les premières années.

Ma naissance sembla même devoir la resserrer par de nouveaux liens et mon père décida de la fêter d'une façon princière.

A cet effet, il invita, quelques semaines plus tard, à son château, toute la noblesse des environs.

Parmi les conviés se trouvait une princesse russe qui, depuis

quelques mois, habitait une élégante villa, située dans notre voisinage.

Permettez-moi de vous taire le nom de cette femme, cause de tous nos maux.

La journée avait été exceptionnellement chaude.

Encore souffrante de ses couches, ma mère était descendue dans le parc, pour y chercher la fraîcheur et le silence, lorsque s'étant assise près d'un pavillon isolé, elle entendit prononcer son nom à l'intérieur.

Curieuse, elle s'approcha, mais crût défaillir en reconnaissant la voix du marquis et de la noble étrangère.

Ce qu'elle entendit, alors et ce qu'elle vit, par la fenêtre restée entr'ouverte, ne lui laissa aucun doute sur l'étendue de son malheur.

Bien avant son mariage, conclu seulement pour réparer le désordre de sa fortune, le marquis avait été l'amant de cette intrigante, qui l'avait ruiné.

C'était la dot de ma mère qui avait payé la somptuèuse villa, occupée par l'étrangère et qui subvenait à son train de vie effréné.

Enfin, un enfant était né de ces relations, tenues secrètes, avec une infernale habileté.

Ma pauvre mère n'était point alors ce que l'ont fait depuis le découragement et la misère.

Sans trahir sa présence par le moindre bruit, elle rentra au château, rassembla elle-même les effets indispensables pour elle et pour moi et, le lendemain, avait abandonné un foyer déshonoré, pour venir se cacher à Paris.

Naturellement cette fuite, inexplicable et inexpliquée, fit un bruit énorme et mon père, poussant jusqu'au bout la trahison et l'infâmie, en profita pour justifier le délabrement des ses finances.

Ma mère, prétendit-il, l'avait abandonné pour suivre un amant et en lui emportant une somme considérable.

Cette effroyable calomnie fut si bien acceptée comme vérité, que, lorsqu'un peu plus tard, pressée par la nécessité, ma mère voulut renouer avec ses parents, tous lui renvoyèrent ses lettres, sans y ajouter un mot de réponse,

Trop fière pour se disculper, ma mère n'écrivit plus.

Quant au marquis de Tourville, à bout de ressources et d'expédients, il disparut un beau jour avec sa maîtresse, et depuis lors on n'entendit plus parler du couple indigne.

Cependant, ma mère en fuyant le château avait emporté quelques bijoux.

Elle en fit argent, en se jurent à elle-même de m'en consacrer intégralement le prix.

En effet, quoique idolatrée par elle, dès que j'eus l'âge voulu, je fus envoyée dans le meilleur pensionnat de tout Paris, pour y recevoir, hélas ! une éducation bien au dessus de ma position réelle.

Tout le monde me croyait aussi riche que noble et moi même, longtemps je partageai cette erreur !

Pendant que j'étais élevée en princesse du sang, ma pauvre mère, pour vivre, retouchait et peignait sur photographies.

Quinze années durant, j'ignorai les miracles d'abnégation et d'héroïsme réalisés en ma faveur.

Une catastrophe vint m'arracher à mon rêve de sécurité et d'opulence.

La vue de ma pauvre mère s'altéra et les médecins déclarèrent qu'il lui fallait renoncer à tout travail, sous peine de devenir complètement aveugle.

Vous pouvez vous imaginer son désespoir. Il excerça sur sa raison et surtout sur son caractère, jusqu'alors si ferme et si droit, une influence fatale.

Au lieu de m'apprendre la vérité — ce qui m'eut permis tiliser immédiatement l'éducation qu'elle m'avait fait donner —

ALFRED DREYFUS



Vous êtes mariée, madame, dit la pythonisse...

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

elle accepta les offres d'un homme, haut placé, qui bientôt devait s'emparer complètement de son esprit.

Cet homme lui proposa d'ouvrir, avec l'argent qu'il lui avancerait, rue Rossini, un établissement, soi-disant aristocratique, qu'il baptisait du titre de « Salon de conversation. »

En réalité, il s'agissait d'un tripot déguisé et, à ce que j'appris depuis, d'un lieu de rendez-vous à l'usage de la haute gomme de Paris !

Par quels sophismes la détermina-t-il ? Par quel moyen agit-sur cet esprit affaibli et faussé par tant de coups redoublés ?

Dans ma ferme conviction, ma mère obéit à une espèce de suggestion qui lui enlevait la conscience de ses actes.

Quoique j'ignorasse la grandeur du mal, retirée toujours dans ma chambre, je n'épargnai point les représentations.

Vains efforts !

Ma mère me répondait que ce qu'elle en faisait, c'était pour moi seule, qu'elle voulait me constituer rapidement une fortune indépendante, par n'importe quels moyens, l'injustice et la méchanceté des hommes l'ayant absoute d'avance de sa révolte contre leurs lois.

Ah ! croyez-le bien, madame, elle était folle et égarée par l'infernale puissance du monstre auquel elle obéissait docilement ayant repris, chose incroyable, toute l'aristocratie et la distinction de ses anciennes manières, pour exercer inconsciemment le plus honteux des métiers !

Ici les sanglots empêchèrent la malheureuse Fernande de poursuivre.

Les yeux de la générale étaient, eux aussi, rempli de larmes.

— Quel horrible mystère ! murmura Clotilde. Mais cet assasssinat commis dans la maison de votre mère ?

— Dieu m'est témoin, s'écria Fernande avec énergie, qu'elle n'a pas eu la moindre connaissance de ce crime, perpétré dans ma pr… re chambre, tandis que ma mère recevait tranquillement

ses invités ordinaires ! Mais moi, cachée derrière un sopha, j'en ai été témoin. L'assassin, qui étrangla sa victime et la pendit ensuite dans une garde-robe, fut le même homme qui avait entraîné ma pauvre mère dans la voie honteuse et dangereuse que je vous ai dite...

— Et comment s'appelle ce scélérat ? demanda vivement la générale.

— Ne me demandez pas son nom, madame, répondit Fernande, en se laissant de nouveau glisser à genoux. Il entraînerait certainement un autre et douloureux aveu qui, celui-là, me coûterait la vie !...

— Eh bien, soit, dit la générale, lui jetant un regard de généreuse pitié. Je ne veux pas le connaître, pour le moment. Mais à présent, il s'agit d'aviser, sans tarder, au salut de votre mère. Vous avez entendu ce que criait cet homme ? Arrestation imminente de Mme de Tourville ! S'il en est temps encore, il faut qu'elle se cache, qu'elle quitte Paris.

Elle se leva.

— Ah ! s'écria Fernande, vous daigneriez...

— Vite, mon enfant. En attendant que j'aie trouvé le moyen de vous faire quitter Paris, je vous ai trouvé un refuge où certes la police ne songera point à vous chercher !

Elle avait jeté sur son peignoir, sa longue pelisse et s'était coiffée d'une toque en fourrure.

Fernande, elle, était restée habillée.

Elle l'entraina, débordant de reconnaissance, et toutes deux montèrent dans un fiacre qui reçut ordre de s'arrêter à quelque distance de la maison où s'étaient réfugiées les deux malheureuses femmes.

— Va vite chercher ta mère, Fernande, dit la générale. J'attendrai ici. Mais regarde bien si tu n'es pas suivie.

Lorsque Mme de Tourville apprit que la rumeur publique l'accusait d'un crime affreux et qu'elle se trouvait sous le cou

d'un procès criminel, ayant peut-être pour issue l'échafaud, elle faillit se trouver mal.

Arrachée à l'influence hypnotique de Paulin, elle avait pu mesurer la profondeur de l'abîme où elle s'était laissé entraîner par lui.

Il fallut que sa fille l'habillât et se jetât à ses genoux pour qu'elle songeat à fuir.

Soutenue par Fernande, elle put descendre, cependant, les cinq ages de la maison, et se trouva bientôt, dans la voiture, à ôté de la générale.

— Madame, lui dit gracieusement celle-ci, la mère d'une pareille 'lle ne peut être une criminelle. Aussi votre innocence sera-t-elle reconnue. Mais, en attendant, je saurai vous mettre à l'abri de outes recherches.

Coupant court aux témoignages de reconnaissance des deu infortunées, elle ordonna au cocher de toucher place Loisset.

C'est là que s'élevait le vaste hangar, en bois, affecté à la Fancy-fair qui devait s'ouvrir le lendemain.

Décorateurs et tapissiers étaient encore occupés à mettre la dernière main aux luxueuses installations, tendues de soies et de tapisseries de prix, où les dames du plus grand monde allaient se transformer en marchandes, pour le moins autant par plaisir que par charité réelle.

Mais au moment ou Clotilde pénétra dans le Bazar, avec ses tremblantes compagnes, il était à peu près vide, les ouvriers étant à déjeuner, dans le voisinage.

La générale conduisit Mme de Tourville et sa fille vers une élégante aubette, en forme de kiosque persan, dont les baies étaient fermées, par de solides volets de bois de teck, recouverts d'arabesques,

Elle l'ouvrit au moyen d'une petite clef et toutes trois y ayant pénétré, se trouvèrent dans de profondes ténèbres.

— Cette échoppe, dit Clotilde, m'est réservée pour toute la

durée de la Fancy-fair. C'est ici que, vêtue en orientale, je vendrai à la haute société parisienne, bijoux, parfums, babouches, narghilés et autres curiosités exotiques, aux prix les plus fantastiques. Jamais la police ne songera à vous relancer ici. Vous n'y resterez pas longtemps, d'ailleurs. Demain matin je viendrai vous prendre, avec des déguisements. Au milieu de la presse, vous sortirez inaperçues et prendrez place dans une voiture qui vous mènera à une petite villa que je possède aux environs de Paris. Après cela, nous aviserons. Vous ne manquerez de rien, en attendant, car j'ai eu soin d'installer une petite cantine, très confortablement garnie. Vous pouvez même faire de la lumière, dans la petite arrière-boutique, sans crainte de vous trahir. Les parois en sont tendues de lourdes tapisseries qui intercepteraient même la clarté d'une lampe à arc. Et pour plus de sureté, encore, je vais vous enfermer.

Les pauvres femmes baisèrent en pleurant les mains de leur généreuse protectrice qui prit congé d'elles en refermant à double tour la porte du kiosque.

Quoiqu'elles se crussent en sureté, les heures s'écoulèrent bien longues et bien tristes pour elles.

A peine osaient-elles songer à l'avenir.

Que leur réserverait-il encore de douleurs et de revers ?

Cependant, le soir vint.

Brisée par les émotions de cette terrible journée, Mme de Tourville s'était endormie dans un fauteuil, mais Fernande, toute à ses sombres prévisions, sentait bien qu'elle ne fermerait pas l'œil de la nuit.

Par surcroît de précaution, elle avait éteint toutes les lumières.

Ecartant l'épaisse tapisserie, elle découvrit un trou rond, découpé dans la cloison en planche, pour enchasser quelque médaillon oriental, non encore placé.

Immobile et muette, et sentant l'immensité du hall peser sur

elle, elle se mit à écouter, avec le pressentiment d'un nouvea et mystérieux danger.

Les âmes fortement douées ont de ces intuitions secrètes, touchant aux prodiges, tant de fois constatés, de la double vue.

Cependant, un calme absolu, un silence de mort règnait dans Bazar de la Charité, animé tout le jour et bien tard encore dans la soirée, d'un mouvement et d'un vacarme extraordinaires par une armée d'ouvriers.

Tout à coup, l'horloge d'une église voisine sonna minuit.

Et au même moment, un bruit de pas retentit sous les arceaux de bois sonore, du Bazar de la Charité.

CIIXC

Au feu !

Cependant, le visiteur nocturne s'était laissé choir dans un fauteuil, oublié près du kiosque.

Et presque aussitôt, d'autres pas, plus assourdis, s'élevèrent dans le hall désert.

Fernande, alors, le vit pour la première fois. Il s'était drapé dans son large manteau et rapidement couvert le visage d'un de masque soie noire.

— Etes-vous tous là ? demanda-t-il d'une voix évidemment déguisée, mais qui cependant fit tressaillir la jeune fille, aux écoutes.

— Au grandissime complet, répondit un homme à cheveux gris, dont les yeux pétillaient d'un feu clair derrière les verres

de ses lunettes. Voici le jeune Léopard, qui n'a pas son second pour l'audace, la force et la cruauté. Celui-là ma gauche, c'est Jacques Salpêtre, un bougre à poils, retour de Siberie, avec sa compagne, la belle Etta, dite la Moscovite, ancienne et sanguinaire nihiliste. Puis, moi, le Président, leur conseil et leur maître à tous. Mais vous, qui nous avez déjà fourni d'assez bonne besogne, nous ne vous connaissons pas.

— Et ne vous en déplaise, je continuerai à garder l'anonyme, répondit l'homme masqué. Mais avant toute autre chose, personne n'est-il à portée de nous entendre ?

— Les deux gardiens, narcotisés par un certain vin de ma fabrication, dit Jacques Salpêtre, dorment comme des bienheureux et le tonnerre de Dieu ne les réveillerait pas avant demain matin.

— Eh! bien, écoutez alors. Il s'agit, pour chacun de vous, de gagner un billet de mille francs, sans compter les bénéfices éventuels qui pourraient être autrement considérables que le principal.

— Chic, alors! dit le Président. De quoi s'agit-il ?

— De mettre le feu au Bazar de la Charité quand la foule y sera le plus dense et lorque la duchesse d'Alençon y aura pénétré pour inaugurer la Fancy-Fair.

— Souffre et phosphore! s'écria joyeusement le Président. Ce sera d'autant plus facile que la barraque est toute en bois goudronnée! Elle flambera comme une vieille tonne à pétrole.

— Je n'ai pas fini, reprit l'homme masqué. L'œuvre du feu et la votre, en tant que destruction et pillage, nous est assez indifférente à moi et à mes amis. Ce qu'il importe, c'est que quatre personnes, que je vais vous indiquer, ne puissent sortir vivantes de la fournaise.

— Je m'attendais à une condition de ce genre, dit le Président. Quand le diable allume ses fourneaux, c'est pour se payer un rôti de choix!

— Et quelles sont les victimes ? demanda Jacques Salpêtre Les connaissons-nous, ou devrons nous agir sur de simples signalements ?

— D'abord, Emile Zola, dit l'homme masqué.

— L'auteur de « Nana »! s'écria le Président. Connu!

— Et le colonel Picquart.

— Celui-là, je le pigerais dans l'obscurité, dit Léopard.

— Puis, Mathieu Dreyfus

— Le frère du traître ?

— Oui.

— Je le connais, moi, et vous le désignerai dit Jacques Salpêtre. Est-ce tout ?

— Non, Mathieu Dreyfus aura au bras une dame en deuil, la femme du capitaine. Tous quatre doivent rester nans l'incendie.

— Ils y resteront, dit la Moscovite se rapprochant et en tendant la main à l'homme masqué.

Fernande, seule, vit le geste, mais les trois bandits ne le remarquèrent point.

— Vous pourrez d'autant mieux prendre vos mesures, reprit l'homme masqué, que tous quatre se grouperont infaiblement devant l'échoppe voisine de celle-ci, et dans laquelle Mme Louise Caillot, la fille du célèbre avocat, débitera du punch et des babas. Un simple coup, donné contre le réchaud à esprit de vin, peut au besoin déterminer l'incendie.

— Le plan est excellent, approuva le Président et je n'aurais pas trouvé mieux. C'est comme si vos merlans avaient déjà passé par le poële à frire. Nous n'attendons plus que les arrhes de rigueur.

L'homme masqué sortit un portefeuille de sa poche et en tira quatre billets de cinq cents francs qu'il tendit aux Président pour en faire le partage.

Pendant que le vieux bandit vérifiait soigneusement les billets à la lueur d'une lanterne sourde et les remettait ensuite succes-

sivement à ses trois complices. la Moscovite, s'était rapprochée de l'homme masqué, debout, à deux pas de Fernande.

— Où pourrais-je te voir demain? demanda l'inconnu à voix basse.

— Viens à la « Salpêtrière » répondit de même la Russe. Mais chut!

Léopard, ayant pris le bras de Jacques Salpêtre l'entraînait au dehors. Le Présinent vint offrir son billet à Etta.

Etta prit négligemment le billet de banque et le glissa dans son corsage.

— Et maintenant ricana le vieux bandit, faisant l'aimable et chantonnani:

Ne permettrez-vous pas, ma belle Moscovite
Qu'on vous offre le bras pour faire le chemin?

— Marchez, seul, répondit Etta. Il vaut mieux sortir d'ici séparément.

Le Président jeta par dessous ses lunettes un regard railleur sur l'homme masqué, puis disparut sans plus insister.

— Viendrez-vous, demain? demanda la jeune femme, en saisissant tendrement la main de l'inconnu.

— Mais ne pourrais-je être reconnu? dit l'homme au masque.

— Non, ils ignorent tous à qui ils ont à faire. Moi seule je sais... Ah! j'ai bien des choses à vous dire.

— Et j'écouterai avec religion, tout ce qui sortira de ces lèvres adorables! répondit-il galamment.

— Mes lèvres, les voilà!

D'un mouvement passionné, elle s'était jetée au cou de l'inconnu et, à travers son masque, collait sa bouche sur la sienne.

— Cher homme! murmura-t-elle, d'une voix hâletante, ce n'est point seulement le harsard qui nous a rapprochés. Ne repousse jamais Etta la Noire. Elle pourra te rendre plus d'un service et ne demandera jamais en échange que ton amour! Si tu savais quelle hâte j'ai de me séparer de ces obscurs bandits,

pour te suivre mon beau Satan, mon triomphant archange de la destruction logique, du mal conscient et utile ! Il me semble me réveiller seulement d'un long et mauvais rêve. Depuis des années, je travaillais dans une mine de Salpêtre, caressant des projets d'évasion. Un homme se présenta, un Français, qui me promit la liberté. Grâce à un conduit souterrain longuement creusé, nous recouvrâmes la liberté. Mais ce fut une fuite éperdue à travers le steppe, [un long calvaire... Nous étions seuls, réunis par le malheur... Il arriva ce qui devait arriver. Il me prit plutôt que je ne m'abandonnai à lui... Rentrée dans la vie civilisée, je me suis reconquise, il est vrai. Cet homme brutal, qui n'est n'est pour moi qu'une force animale, un taurreau, a été obligé de me rendre la liberté et je l'en récompense en le conseillant... Mais il est jaloux et me fait surveiller... Promets-moi que tu m'arracheras à lui, et je serai pour toi tout ce que tu voudras, ta maîtresse, ta servante, ton esclave...

— O ma belle tigresse, dit l'homme masqué, que je t'embrasse encore. Oui, tu seras la mienne et je saurai te cacher là où personne ne pourra plus te retrouver. Avec une femme comme toi, je soulèvrai le monde !

La lune, luisant par un des lanternaux, du vaste hangard, frappait en plein de ses blancs rayons le couple amoureux.

— Ma vie, mon sang, mon Dieu ! soupira la Russe, enlaçant étroitement l'inconnu. Laisse-moi revoir ton cher visage, pour que, cette nuit, il remplisse mes rêves !...

D'un mouvement brusque, elle lui avait arraché son masque. Mais au même instant, un cri de surprise et d'effroi sembla surgir sourdement des entrailles mêmes de la terre :

— Paulin !

L'inconnu resta comme pétrifié :

— La voix de Fernande, balbutia-t-il. Est-ce que je deviens fou ?

Cependant, Etta la Noire avait froncé le sourcil. Elle n'avait

rien entendue, elle que ce nom de femme, répondant si étrangement à ses témoignages d'amour.

— Fernande ! s écria-t-elle d'un ton irrité.

Mais des pas d'hommes s'élevaient de nouveau tout près d'eux.

— Etta ! cria une voix rude.

A quelques pas apparut la silhouette herculéenne de Jacques Salpêtre, et derrière lui, celle, fluette et moqueuse, du Président.

Etta leur lança un regard de haine.

L'inconnu, qui avait eu le temps de remettre son masque, s était rejetté dans l'ombre produite par le kiosque.

— Seule ? demanda Jacques. Pourquoi rester ici en arrière

— Parceque j'avais crû entendre les pas d'une ronde de nuit epondit la Moscovite. Allors, je m'étais cachée.

Tous trois s'éloignèrent.

— Cette femme est belle ! murmura tout haut Paulin, resté seul. Aussi belle que Fernande, mais dans un autre sens. L'une est tendre, poëtique, touchante de bonté. L'autre violente et passionnée, un volcan ! Il est flatteur d'éveiller l'amour chez une pareille tigresse. Et quel merveilleux instrument !

Il haussa le collet de son manteau et s'éloigna à son tour.

Arrivé sur le seuil de l'immense construction on bois, il s'arrêta encore pour regarder derrière lui.

— Et penser, murmura-t-il que, demain, il ne restera rien de tout cela qu'un monceau de décombres fûmants et de débris humains carbonnisés !

Paulin ne put réprimer un frisson.

— Bah ! reprit-il d'un ton de bravade, l'essentiel est que nos ennemis soient pris dans l'auto-da-fé allumé par le grand-inquisiteur laïque qui a nom Paulin. Parbleu ! Je ferai brûler demain autant de Juifs que les Espagnols, autrefois, à Grenade et à Séville. Il est vrai que pas mal de Chrétiens rôtiront dans le tas. Mais comme disait Pierre de Castelnau, « Dieu reconnaîtra les siens ! »

Et sur cette effroyable plaisanterie, Paulin s'évanouit dans les ténèbres, comme une apparition satanique évoquée par quelque sorcier, à l'heure de minuit.

. . . .

Mais revenons au kiosque où la générale de Boislieu avait eu la malheureuse précaution d'enfermer Mme de Tourville et sa fille.

Nous y retrouvons la pauvre Fernande dans un indescriptible état d'exaltation et de détresse.

Ce qu'elle vient d'entendre, en effet, surpasse les bornes de l'horrible et, par moments, elle croit avoir été la proie d'un épouvantable cauchemard.

Mais non, elle n'a pas rêvé

Un incendie, un massacre, une hécatombe humaine! Des centaines, des milliers de victimes, peut-être, vouées à une mort atroce pour atteindre quatre justes, quatre autres innocents!

L'élite la plus généreuse de Paris, immolée sur l'autel même de la charité par une poignée d'immondes scélérats, déchainés par un démon, l'exécrable Paulin!

Mais Dieu lui avait permis de surprendre cette infernale conjuration.

Les mains tremblantes, Fernande essaya de forcer les portes de l'aubette. Mais vains furent ses efforts. Quoique en bois, la construction était solide. Elle ne parvint qu'à mettre ses doigts en sang.

Elle retomba anéantie dans un fauteuil. Une autre et cruelle pensée avait traversé son cerveau affolé.

Si elle parvenait à forcer la porte, pour dénoncer à la police l'épouvantable complot de Paulin et de ses complices, n'enverrait-elle peut-être point sa propre mère à l'échafaud?

Non! Elle attendrait Clotilde de Boislieu, sa protectrice, son amie!

Demain matin, il serait temps encore

Un flot de larmes s'échappa de ses yeux mais elle ne peut fermer l'œil de toute la nuit, accablée qu'elle était par une fièvre intense.

Vers le matin, elle se sentit un peu plus calme.

A travers la cloison du kiosque, elle et Mme de Tourville entendirent les murmures, le grondement croissant de la foule envahissant peu à peu l'immense Halle en bois.

Mais où donc restait Clotilde de Boislieu?

Fernande s'était bien gardée de souffler à sa mère le moindre mot de ce qu'elle avait surpris pendant la nuit. Pourquoi ajouter une nouvelle et violente émotion à celles qui l'avaien accablée depuis quelques jours?

A tous moments, la jeune fille consultait sa montre. Clotilde, aurait dû être là depuis longtemps!

Déjà midi allait sonner et toutes les autres échoppes devaient avoir ouvert.

Fernande se demanda si elle ne ferait pas mieux de cogner contre la cloison, d'appeller au secours.

Mais n'avait-elle pas juré à Clotilde de rester cachée, et trahir leur présence, ne serait ce pas livrer sa mère à la justice?

Et puis, la croirait-on, seulement?

Non, elle attendrait encore, elle se confierait à la Providence.

Midi sonna.

Le Bazar était envahi, à présent, par une foule compacte. C'étaient les bras d'un véritable fleuve humain qui se déroulaient entre les échoppes, encombrant les galeries et les escaliers.

Soudain, Fernande entendit tout près d'elle une voix forte, qu'elle reconnut pour celle du général de Boislieu.

— Madame la duchesse, disait-il, je regrette de devoir apprendre à Votre Altesse que la générale Clotilde de Boislieu, subitement et assez gravement indisposée, ne pourra assister à l'inauguration de cette inoubliable fête.

Fernande frémit. Il se fit un court silence.

Puis la duchesse d'Alençon, présidente de l'œuvre, répondit d'un ton gracieux :

— Je suis désolée d'avoir à me passer du précieux concours de ma belle amie. En son absence, nous laisserons donc close l'aubette de la générale de Boislieu, en espérant de l'y voir bientôt occuper sa place.

Fernande faillit s'évanouir. Son dernier espoir avait disparu !

Mais un autre et grand silence s'était fait dans le Bazar, où le brouhaha s'éteignit comme par magie. Un chœur choisi, composé des plus belles voix de l'Opéra, entonnait un Hymne à la Charité.

Les accents majestueux et touchants s'élevaient dans ces nefs de bois sonore, comme sous les arceaux d'une basilique. Malgré son désespoir, Fernande s'en sentit pénétrée, oubliant quel formidable et encore invisible danger planait sur cet immense concours de monde, recueilli et charmé.

Elle se cacha le visage dans le sein de sa mère et se mit à pleurer doucement.

— Ma fille, murmura la vieille dame, en posant sa main sur la tête de Fernande, si tu désespères de notre salut, il ne me reste donc qu'à mourir en te bénissant.

Dans cette intelligence affaiblie et résignée ne vivait plus que l'amour maternel.

— Oui, ma mère, nous allons mourir! répondit Fernande d'une voix grave, et nous ne mourrons pas seules, hélas ! Notre dernière heure a sonné. Prions Dieu, pour qu'il nous pardonne à tous et nous ouvre son Paradis !

La mère et la fille tombèrent à genoux.

Madame de Tourville ne posa aucune question à sa fille. Pauvre pécheresse, tombée des hauteurs terrestres, jouet inconscient et brisé de la corruption humaine, elle semblait heureux de mourir dans les bras de son enfant !...

Le chœur s'était tû.

Les deux femmes, toujours agenouillées, entendirent la duchesse d'Alençon prononçant une courte allocution inaugurale définissant en termes élevés et émus, le but des organisatrices de la Fancy-Fair !

Puis, quand elle eut terminé, saluée par une longue et bruyante acclamation, un brillant corps de musique attaqua les airs les plus entraînants de son répertoire.

Au même instant, et comme au coup d'une baguette magique, les devantures de toutes les échoppes furent misent à jour. Volets et persiennes tombèrent et les étalages élégants, somptueux et artistiques s'offrirent à la curiosité et aux choix des généreux clients.

Le kiosque persan de la générale de Boislieu resta seul, clos et muet.

Tout à côté, dans un élégant pavillon, une ravissante jeune fille débitait des boissons chaudes. C'était Louise Caillot, l fille du richissime notaire, la fiancé du colonel Picquart.

Devant elle s'alignait tout un régiment de flacons, contenant les liqueurs les plus exquises, brillant comme des pierreries liquifiées, derrière leur prison de cristal.

Sur une lampe ou plutôt, sur un réchaud à esprit de vin, était posée une bouilloire en argent, où chauffait l'eau pour les grogs et pour les punchs.

Nombre des cavaliers les plus galants de Paris se pressaient devant l'élégante buvette. Mais l'heureuse Louise ne faisait guère attention à leurs madrigaux. Elle n'avait d'yeux que pour l'homme qu'elle aimait et auquel elle allait appartenir.

C'était bien le colonel Picquart qui s'approchait, la mine fière et martiale, la physionomie intelligente et sympathique.

A ses côtés marchait Emile Zola, arborant à la boutonnière le ruban rouge de la Légion d'Honneur.

Derrière eux venait Mathieu Dreyfus, ayant au bras sa belle sœur.

A l'aspect de cette femme triste, imposante, toute vêtue de noir, comme une veuve, il s'était produit un mouvement dans la foule.

— C'est elle ! C'est la femme du capitaine Dreyfus ! murmurait-on, d'un ton de pitié. Elle est belle ! Quelle dignité che elle. Et ce serait là la femme d'un traitre ? Impossible !

Il y avait bien là, encore, maint groupe, défiant et irrité mais, en général, la foule était sympatique à cette grand infortune, si héroïquement supportée.

Deux jeunes filles, de la plus haute société, s'avancèrent même vers la noble femme et, spontanément, lui offrèrent les bouquets qu'elles avaient achetés à un éventaire voisin.

Un murmure d'attendrissement s'éleva autour d'elles.

— Merci, mes belles filles, balbutia Lucie, merci de tout cœur. Que le ciel vous bénisse pour ce généreux mouvement.

Mathieu Dreyfus, lui ausi, s'était incliné, pâle d'émotion.

Puis, il s'approcha de la buvette de Louise Caillot, où se tenaient déjà Emile Zola et le colonel Picquart.

— Soyez les bien venus, mes amis ! s'écria la jeune et ravissante Hébé. A vous ce que j'ai de meilleur dans ma cantine.

Et remplissant cinq verres d'un vieux Bourgogne chaud, délicatement aromatisé, elle présenta le délicieux breuvage sur un plateau d'argent.

Puis, soulevant elle-même le cinquième verre et regardant courageusement la foule en face, elle dit à voix haute.

— Je bois à la délivrance prochaine et à la réhabilitation du capitaine Alfred Dreyfus.

Emile Zola, Mathieu et le colonel, surpris de ce toast, levèrent avec empressement leurs verres pour les choquer contre celui de la vaillante Louise.

Cependant de la foule s'élevaient des murmures divers, d'approbation chez la plupart, de protestation chez le plus petit nombre.

— Au diable Dreyfus ! cria soudain une voix rauque. On

levrait coller au mur tous ceux qui osent prendre la défense du Youtre.

Un homme à cheveux gris, chétif et hâve, s'était glissé à travers la foule, au premier rang des clients de Louise Caillot. Derrière les verres de ses lunettes brillaient des yeux cruels et fourbes.

Tout en hurlant ses imprécations, il avait fait le geste de frapper Zola au visage.

Celui-ci esquiva le coup en se jetant de côté.

Au même instant, Louise Caillot poussa un cri terrible.

L'insulteur avait renversé le réchaud à esprit de vin.

En un moment, la flamme bleue embrasa les rideaux de soie rouge, drapant l'ouverture de l'aubette, puis s'allongeant, enveloppa la jeune fille elle même d'un suaire flamboyant.

— Au feu ! cria l'homme aux cheveux gris. Au feu ! le Bazar brûle !

Jouant brutalement des pieds et des mains, il se fraya un passage à travers la foule, tout en semant, en courant, des poignées de pois sur le parquet ciré de la salle.

— Au feu ! au feu ! criait-on maintenant de partout.

— Sauve qui peut !

Le colonel Picquart demeura un instant comme pétrifié.

Puis, d'une voix de tonnerre dominant l'assourdissante clameur de la mêlée humaine :

— Ce n'est point par hasard que cet accident se produit. Nous nous trouvons en présence d'un coup monté, d'un crime abominable ! Arrêtez ce misérable qui cherche à fuir. Arrêtez l'incendiaire !

Mais qui se trouvait maintenant en état d'entendre et de suivre les ordres du vigilant officier ?

Dans le tumulte croissant, chacun ne songeait qu'à son propre salut.

Pendant ce temps, le Président, car nos lecteurs l'auront bien reconnu, avait gagné l'entrée principale du Bazar.

Il s'y heurta contre la Moscovite.

— Cela flambe, lui dit-il en se frottant les mains. J'ai donné le signal de la danse. Il importe maintenant que les quatre particuliers, à nous spécialement recommandés, ne puisse prendre congé à l'anglaise.

— Jacques et le Léopard sont à leur poste, répondit Etta la Noire.

— Fort bien ! Si un de ces sacrés dreyfusards en réchappe, c'est qu'il aura fait un pacte avec le Boulanger. (1)

. . . .

Une confusion, une panique, un vertige atroce, s'étaient emparés de cette foule élégante et parée.

C'était une mêlée sinistre que la plume ne pourrait rendre.

Il y a une minute à peine, ces galeries étaient remplies de dames coquettes et de galants cavaliers, dont l'imagination était aux antipodes de toute idée de catastrophe, de déstruction et de mort.

A l'instant encore, des fusées de rires insouciants se mêlaient à une musique joyeuse, et la beauté féminime remportait un de ses plus prestigieux triomphes.

L'harmonie des couleurs, des lumières et des parfums, formait un cadre digne d'elles à toutes ces dames. à ces jeunes filles représenteront la fortune et la noblesse de la France.

Et maintenant ?

Qu'on se figure une maison de fous dont toutes les cellules, tous les cabanons auraient été brusquement ouverts, vomissant leurs captifs, frénétiques et sinistres, les lançant les uns contre les autres, les fondant dans une bataille générale, les faisant se déchirer, s'étouffer, se fouler aux pieds avec des cris, des gestes de damnés !

(1) Le Diable.

Oui, une véritable maison de fous ou une horde de cannibales, exaspérée par le carnage et l'alcool.

La charité ! La pitié ! L'humanité ! Autant de conception brutalement effacées par la peur de la mort.

Les courtois chevaliers, qui assuraient tantôt les belles dames d'un dévouement idolatrique, assommaient à présent, à coups de poing, et piétinaient avec fureur les femmes et les jeunes filles qui, plaintives et affolées, obstruaient leur passage.

Il y en eu qui, égarés par l'instinct de la conservation, frappaient autour d'eux à coups de couteau, croyant ainsi se faire place.

Avec une rapidité foudroyante, les flammes s'étaient communiquées d'échoppe à échoppe aux tentures, aux panneaux de bois vernis, aux chassis des vitrages, aux escaliers, pour atteindre jusqu'aux portes de sortie.

On essaya bien de briser les fenêtres, mais l'architecte de ce palais de bois avait eu la précaution de les munir de solides barreaux de fer, en prévisions des voleurs de nuit.

Toutefois, même en ces terribles moments, où l'humanité cédait devant la brute, déchaînée par la mort, des exemples se produisirent d'une sublime abnégation, d'une grandeur d'âme presque divine.

Ici, s'était un père, portant sa fille à travers la tourmente.

Il suppliait les fuyards à faire place à son enfant, à son enfants, seulement, s'engageant à se rejeter dans la fournaise s'il la voyait sauvée.

Dans un coin du hall en flamme s'étaient refugiées six pieuses sœurs du Sacré Cœur de Jésus.

Les saintes filles, comprenant que leur dernière heure était
Les hurlements des blessés, les râles des mourants, les plaintes
venue et trop généreuses pour disputer à d'autres la chance d'échapper à la mort, s'étaient agenouillées, récitant à voix haute la prière des agonisants.

et les gémissements de femmes brutalisées, le crépitement des flammes, le fracas de la chute des poutres, embrasées, dominaient, il est vrai, ce chant funèbre, mais par moments encore on en distinguait les accents pieux et résignés.

Beaucoup d'hommes et de femmes, perdirent la raison, dans l'excès de leur épouvante...

Peu à peu les voix humaines se turent et l'on n'entendit, plus que les rugissement du brasier, dévorant des cadavres pâles et décharnés.

Avec un croquement sinistre, le toit du palais de bois s'écroula entraînant les galeries supérieures et envoyant jusqu'au ciel des nuages de fumée âcre et des gerbes d'étincelles.

Ce jonr là, la société parisienne perdit plusieurs de ses membres en plus distingués, les plus belles, les plus spirituelles, les plus généreuses de ses femmes et, parmi elles, la duchesse d'Alençon, sœur de l'impératrice d'Autriche, Elisabeth.

. . . .

Reportons-nous, cependant, à quelques instants en arrière, c'est à dire au commencement même de l'incendie qui, nous l'avons vu, avait pris naissance dans l'échoppe de Louise Caillot.

Au moment où le Président avait renversé le réchaud à esprit de vin, le colonel Picquart, lançant son cri d'alarmes étendit les bras, par dessus le comptoir et, enlevant sa fiancée, l'attira à lui avec une force herculéenne.

— Suivez-moi ! cria-t-il à ses amis. Mathieu, soulevez votre belle-sœur et emportez la dans vos bras... Serrez-vous bien, surtout, et fermez la bouche... Je connais une issue, tout près d'ici... Si nous y parvenons, nous sommes sauvés !

Les trois hommes se mirent à fendre avec tant d'énergie la foule qui, d'ailleurs, se précipitait vers la grande porte que bientôt ils se trouvèrent à quelques pas d'une petite entrée de service dont 'était souvenu Picquart.

Le colonel se rua sur la porte qui céda à son élan.

Mais derrière, se trouvaient devant deux hommes, armés de gourdins.

— Place ! leur cria Zola. Place !

Mais des cris de mort lui répondirent.

— Assomme, Léopard ! cria Jacques Salpêtre, faisant tournoyer une barre de fer. Ce sont nos particuliers !

Un coup de gourdin atteignit Emile Zola au milieu du front. Il chancela et serait tombé à la renverse, si Mathieu Dreyfus ne l'eût soutenu.

— Misérables ! tonna Picquart, tirant son revolver. Oui, c'est bien là le complot que j'ai deviné !

Mais il n'eut pas le temps de décharger son arme. Jacques Salpêtre laissa retomber sur sa tête sa massue de métal. Sans le képi, qui amortit le coup, l'héroïque officier aurait cessé de vivre.

Comme le brigand s'apprêtait à lui asséner un nouveau coup, le colonel étendit les bras en avant et Louise, lui échappant, alla rouler sur le sol.

La pauvre fille voulut se relever, mais avec la rapidité de la foudre, l'horrible brute ayant le pied chaussé d'une botte à gros clous, le laissa retomber de tout son poids sur la poitrine de Louise qui poussa un cri râle d'agonie.

— Assassin ! rugit Picquart.

Et il se précipita comme un lion sur Jacques Salpêtre qui, ne s'attendant point à cette attaque impétueuse, s'effronda comme un chêne frappé par l'orage.

Il allait le pétrir à son tour sous ses talons, lorsque Zola et Mathieu Dreyfus le tirèrent avec force.

— Le feu ! lui crièrent-ils.

En effet, l'incendie les avait rejoints.

— Louise ! Louise ! gémit Picquart. Oui, je te sauverai !

Il se jeta sur le corps de sa fiancé et voulut le soulever. Mais ses

regards atterrés ne rencontrèrent plus que le visage d'une morte.

Avec un cri terrible, il la laissa retomber et recula de quelques pas.

— Venez, venez, crièrent encore Mathieu et Zola.

— Laissez-moi, sanglotta Picquart. Plus rien ne me rattache à la vie maintenant. Puisqu'elle est morte je veux mourir !

— Non, s'écria Zola avec autorité, vous devez vivre pour la venger, vivre pour assurer le triomphe de la justice et du droit.

Mais déjà, les flammes s'étaient emparées du cadavre de l nouvelle victime des ennemis d'Alfred Dreyfus.

Zola entraîna le colonel à moitié défaillant. Déjà Mathi était dehors, portant sa belle-sœur évanouie.

La loi de solidarité s'impose, même aux plus impurs scélérats. Après avoir fui devant les trois hommes, d'ailleurs armés, maintenant, le Léopard revint pour arracher son compagnon aux flammes.

Soulevant le corps du colosse, évanoui, il réussit à le charger sur ses épaules et à l'emporter loin de la fournaise.

Il était temps.

Derrière eux, le Bazar de la Charité s'écroulait avec fracas.

. . . .

Deux hommes, en habits civils, mais dans lesquels le plus mince observateur eût reconnu des officiers en bourgeois, se tenaient à l'angle d'une des rues débouchant sur la place Loisset.

Eux, aussi, semblaient attirés par le spectacle effroyable et grandiose, à la fois, de de l'incendie qu'ils admiraient à distance sans doute pour mieux en saisir l'ensemble.

— Aujourd'hui, dit le sinistre major à son ami Paulin, nou serons enfin débarrassés de la fièvre qui nous tient depuis si longtemps. Nos quatre plus dangereux ennemis ne sont plus.

— De cela j'en réponds, s'écria l'officier homicide, faussaire et incendiaire. Mes mesures sont trop bien prises pour qu'il en

puisse être autrement. S'ils n'ont pas péri par le feu, mes hommes ne les auront pas manqués au passage.

— Vous souvient-il, demanda en ricanant le sinistre major, qu'au cours de son procès, Emile Zola réclamait un supplément de lumière? Eh bien, le voilà servi à souhait !

A cette effroyable et sinistre plaisanterie, les deux scélérats se mirent à rire.

Mais soudain ils s'arrêtèrent, pétrifiés à la vue d'une voiture qui passait lentement devant eux.

Dans cette voiture se trouvaient Mathieu Dreyfus et sa belle-sœur, revenue à elle, et devant eux, le colonel Picquart et Zola.

Seul, ce dernier, aperçut le couple de gredins et leur lança un regard qui pénétra jusqu'au fond de leur conscience.

— Râtés ! s'écria Paulin en grinçant des dents et en frapant rageusement du pied. Des centaines de malheureux ont péri et ceux-là, justement, pour lesquel était allumé ce bûcher, ont échappé aux flammes !

— C'est ce qui s'appelle avoir travaillé pour le roi de Prusse ! ricana le sinistre major, incapable d'épargner un sarcasme à un ami dans le malheur. Vous voilà la conscience bien inutilement chargée d'une effroyable hécatombe. Mes compliments de condoléances, mon cher.

Ecumant de dépit et de rage, Paulin tourna le dos à l'infâme railleur et, arrêtant un fiacre au passage, se fit reconduire chez lui.

Sa jeune et jolie femme vint à sa rencontre sur l'escalier.

— Tu rentres, seul, mon ami ? lui demanda-t-elle. Et Claude, tu ne le ramènes pas ?

— Claude ? dit Paulin surpris. Où donc l'aurais-je rencontré ?

— Mais au Bazar de la Charité, où je l'avais envoyé te rejoindre avec sa gouvernante.

Paulin laissa échapper un cri qui n'avait plus rien d'humain,

en s'écoulant dans un fauteuil. La femme le regarda avec stupeur.

— Mais qu'as-tu donc ? lui demanda-t-elle, saisie d'un sinistre pressentimennt. Paulin, où est notre enfant ? Parle, où est le petit Claude...

— Il est mort ! gémit le misérable. Oui, mort et brulé vif !

. . . .

Fernande avait vu approcher la terrible catastrophe sans avoir la force ou le moyen de la conjurer.

— Pour l'amour du Ciel, que se passe-t-il ? demanda Mme de Tourville, quand la musique et le brouhaha joyeux d'une foule en fête eut fait place à une tempête de cris déchirants et sauvages. Les entends-tu crier « au feu ! » ma Fernande. Je m'explique à présent tes paroles de tout à l'heure. Nous sommes donc perdues ?

— Oui, perdues ! répondit Fernande. Dans quelques instants, nous paraîtrons devant Dieu.

Il commençait à faire une chaleur intolérable à l'intérieur du kiosque, qui s'emplissait d'une épaisse fumée.

— Laisse-moi mourir ici, mon enfant ! murmura la pauvre mère, se lassant chair sur le sol. Mais toi, si jeune, encore, tu dois vivre pour savourer les joies de l'existence, après n'en avoir connu que les douleurs !

Cependant, l'instinct de la conservation était revenu s'emparer de la jeune fille dont toutes les forces vives se révoltaient contre la mort.

Elle voulait vivre, elle aussi, et surtout sauver sa mère.

Fernande se rua de nouveau contre la porte.

— Ouvrez ! Ouvrez ! cria-t-elle d'une voix déchirante. Au secours ! nous étouffons !

Hélas ! comment aurait-on entendu son appel au milieu de tant d'autres voix implorant les hommes et le Ciel ?

Pourtant, quelqu'un ébranla à son tour la porte du dehors et demanda, par la serrure :

— Il y a donc encore quelqu'un là-dedans ? Pourquoi n'êtes-vous pas sorti ?

— Nous sommes enfermées ! gémit Fernande. Prenez pitié de deux pauvres femmes...

— Diable !... Je suis moi-même aux trois quarts asphyxié... Mais Dieu merci ! j'ai conservé toute ma présence d'esprit et il ne sera pas dit que j'abandonnerai deux femmes qui implorent mon secours.

Ces paroles étaient accompagnées d'un bruit de clef, travaillant dans la serrure.

Au bout d'un instant la porte s'ouvrit et Walter Haupt parut sur le seuil, noir de fumée, mais valide et de sang-froid.

A l'aspect de Fernande, le détective-amateur eut un cri de surprise.

— C'est vous, dit-il, vous pour qui je me suis rendu dans cet enfer ? Mais pas de temps à perdre. Vite, que je vous emporte au dehors.

— Sauvez d'abord ma mère ! répondit Fernande qui, naturellement n'avait point reconnu en lui le jeune prêtre de la rue Bergère.

Walter Haupt se pencha sur le corps de Mme de Tourville.

— Pauvre enfant ! dit-il avec émotion. Votre mère n'a plus besoin de mon secours. Elle est morte ! Songez à votre propre salut !

— Morte ! s'écria Fernande qui chancela.

En effet, Mme de Tourville venait de succomber à un anévrisme.

Sans perdre de temps, le robuste Allemand saisit la jeune fille qu'il emporta comme une proie, à travers le tourbillon hurlant de la foule en détresse.

Mais à l'encontre de tous, ce n'était point vers les portes, barrées de cadavres, qu'il se précipitait.

En quelques bonds il avait gravi un escalier tournant, montant à une espèce de belvédère, où un photographe avait ses ateliers. Or, ce photographe était un compatriote de Walter qui avait eu l'occasion de visiter son installation dont la baie vitrée, à l'inverse de toutes les autres fenêtres du Bazar, n'était pas garnie de barreaux.

D'un formidable coup de poing, Walter démolit la verrière mâtée, et, debout sur l'entablement, lança à pleins poumons, son appel au secours à la foule, massée sur la place.

Entretemps, plusieurs brigades de pompiers s'étaient mises en devoir de circonscrire le feu en préservant les bâtiments voisins.

Aux cris de Walter, des draps et des couvertures furent apportées, en un clin d'œil, au pied du belvedère.

— Sautez ! cria-t-on d'en bas.

Walter serra Fernande contre son sein.

— Ne craignez, mademoiselle, lui dit-il d'une voix ferm Ensemble nous serons sauvés ou nous périrons ensemble !

Chose étrange, en étreignant la belle jeune fille, au moment de faire un saut peut-être mortel, le digne garçon sentit affluer vers son cœur les chauds effluves d'une soudaine et invincible tendresse.

Il reçut au plus profond de son être l'étincelle mystérieuse qui jaillit d'une poitrine à l'autre et qui détermine la grande et fatale crise d'amour.

Une seconde, Walter s'abandonna à la douceur de cette étreinte. Puis, il s'élança.

Les deux corps traversèrent l'espace avec la rapidité de la flèche et s'abattirent dans les couvertures tendues pour les recevoir.

En un instant, Walter fut sur ses jambes, mais Fernande s'était évanouie.

Le détective la souleva dans ses bras et l'emporta jusqu'au fiacre le plus proche.

Il occupait, rue Poissonnière, un petit appartement de deux pièces, confortablement et même coquettement meublées dans un petit hôtel garni, tenu par une famille Alsacienne.

Mme Schwab, sön hôtesse, aida le jeune homme à transporter sur son lit Fernande dont elle ne pouvait assez admirer la touchante beauté.

— Madame, lui dit Walter, je viens d'arracher cette jeune personne à l'effroyable incendie qui achève de dévorer en ce moment le Bazar de la Charité.

L'Alsacienne fit un geste de stupeur terrifiée.

— Oui, continua le jeune homme. Il y a plusieurs centaines de victimes... Mais vous apprendrez cela plus tard... Pour le moment, je vous confie cette enfant, afin que vous veilliez sur elle comme une véritable mère. La sienne a péri dans le feu.

Emue jusqu'aux larmes, la bonne madame Schwab mit sa main dans cette de son locataire.

— Encore une chose, reprit Walter, acceptant ce geste comme ne promesse salennelle. Jurez-moi, madame, que personne n'apprendra de vous comment cette jeune fille se trouve ici, sous votre toit. J'ai les plus sérieux motifs pour vous recommander un silence absolu.

— Je vous le jure! répondit l'Alsacienne.

Elle se pencha vers la pauvre Fernande, pâle comme une statue de marbre blanc et la considera longtemps avec tendresse.

— M'est avis, monsieur Walter, dit-elle en riant doucement, que vous avez arraché aux flammes la plus jolie et la plus séduisante fille qu'il y ait peut-être dans tout Paris.

Walter pencha la tête, sans répondre.

Au fond, il paraissait être tout à fait de l'avis de sa compatissante propriétaire.

CLXXXIX

La Ligue Saint

— Non, tu ne me feras jamais croire que ces incessantes réunions nocturnes ne sont point des prétextes pour aller voir une autre femme.

Le beau ténébreux, fort agacé, lança dans le foyer sa cigarette à moitié fumée.

— Urielle, ma chère amie, ta jalousie est vraiment intolérable.

— Prouve moi donc que j'ai tort en m'emmenant avec toi, ce soir.

— Impossible ! Autant vaudrait me loger une balle dans la tête...

— C'est bon, monsieur, je ne doute plus à présent. Et comme il ne me convient pas de tolérer une rivale, dès ce soir je m'en retourne à Andorre.

— Mais c'est insensé, cela ! s'écria le beau ténébreux.

— Adieu ! ajouta Urielle, en se dirigeant résolument vers la porte.

— Voyons, ma petite Urielle, sois donc raisonnable !

— Je ne l'ai jamais été plus qu'aujourd'hui.

— Eh ! bien soit, méchante enfant. Pour te rassurer, je viole un secret qui n'est pas seulement le mien, mais celui des personnages les plus considérables de France, de l'élite de l'Etat-major. Tu m'accompagneras, mais pas sous ce costume. Il

faudra t'habiller en homme et te résoudre à ne pas ouvrir la bouche.

— Du moment qu'il s'agit de ta sureté, je serai muette comme la tombe, répondit Urielle enchantée et lui sautant au cou.

Quelques instants après — la pendule allait sonner onze heures — Esterhazy et Urielle quittaient furtivement leur logement de la chaussée d'Antin.

Urielle portait un costume d'homme, mi-habillé.

De haute taille, elle pouvait parfaitement passer pour un jeune gommeux.

Elle se drapait d'ailleurs, dans un grand manteau et s'était coiffée d'un feutre, cachant ses tresses noires, relevées sur le haut de la tête.

Esterhazy, lui, portait un costume simple, négligé, presque misérable.

Il s'était maquillé et pourvu d'une fausse barbe.

L'omnibus les mena tous deux au fond du quartier ouvrier des Batignolles, où règnait la plus grande animation.

Les fenêtres des assommoirs et autres bouges, où s'abrutit la population parisienne, étaient encore brillamment éclairées.

Le sinistre major s'arrêta devant une maison basse, de peu d'apparence et dont les fenêtres restaient sombres.

Il frappa quelques coups espacés, sur le volet extérieur d'une des croisées, et aussitôt la porte s'ouvrit.

Devant eux s'ouvrait un couloir obscur. Il y entraina sa compagne.

A mi-chemin, une lourde barrière en bois les arrêta.

Derrière se tenait un vieillard de taille imposante et à barbe blanche, qui projeta sur eux la lumière d'une lanterne sourde.

— Quel mot te sert à travers la vie ? demanda ce personnage théâtral à Esterhazy.

— Epargne les serpents mais écrase les Juifs, répondit sans hésitation le sinistre major.

— Sois le bienvenue, alors, dit le vieillard, pendant que, mue par un ressort mécanique, la barrière s'élevait pour leur livrer passage.

Le major et Urielle poursuivirent leur chemin dans les ténèbres. Au bout du couloir s'ouvrait un escalier descendant dans les caves. Arrivés au bas, ils durent s'arrêter de nouveau devant un homme masqué, les reins ceints d'une écharp tricolore et tenant un révolver au poing.

— Où vas-tu, étranger ? demanda l'hemme à l'écharpe.

— Où l'œil des traîtres ne peut me suivre

— Qui espère-tu y rencontrer ?

— Ceux dont je ne puis dire le nom.

— Quel est ton désir ?

— D'écraser Judas et tous les siens

— Tu réponds sans faillir. Mais quel est ce jeune homme ?

— Un ami dont je réponds sur ma vie.

— Il veut être de la Ligue Sainte.

— Oui.

— Passez tous deux, alors.

Une porte de fer s'ouvrit devant eux et, à sa grande surprise, Urielle se vit dans une vaste pièce souterraine, éclairée par trois lampes, suspendues à la voûte.

Une vingtaine d'hommes y étaient, réunis autour d'une grande table, en forme de fer à cheval.

Malgré leurs déguisements, du reste en partie dépouillés, la jeune femme les reconnut pour la plupart. Elle vit le colonel Melli du Flux, « alter ego » de son amant, Paulin, le bellâtre, le général de Boislieu et autres officiers de l'Etat-major, employés au bureau dit d'informations.

Les autres, qu'elle rencontrait pour la première fois, étaient des légistes ou des experts en écriture, ayant joué un rôle actif dans l'inique procès Zola.

Le sinistre major et son « compagnon » prirent place, un peu dans la pénombre, à l'un des bouts de la table.

A peine s'étaient-il assis, que le genéral de Boislieu, qui semblait présider la séance, se leva et, avec une certaine solennité :

— Frère de la Ligue Sainte, dit-il, puisque nous sommes en nombre, je puis dévoiler le symbole qui nous régit.

Sa main pressa un bouton et, dans la muraille, sombre apparut un cadre lumineux représentant un gibet à plusieurs branches, auxquelles étaient suspendues un nombre égal de pendus.

Aux traits des condamnés, pendus en effigies à ce semblant de fourches patibulaires, Urielle reconnut le capitaine Alfred Dreyfus, son frère Mathieu, Emile Zola, le colonel Picquart, l'avocat Leblois et autres champions et amis du Martyr de l'Ile du Diable.

— Levez-vous mes frères, continua le général de Boislieu, et répétez après moi le serment que nous devons prêter à chaque nouvelle reprise de nos travaux secrets.

Tous se dressèrent et la main droite levée.

— Je jure, dit le Président d'une voix forte, je jure de ne point prendre de repos avant que la race toute entière du traître Dreyfus, ainsi que tous ses proches, ses partisans, ses amis et ses coréligionnaires n'aient été bannis, ruinés et exterminés.

— Nous le jurons! répétèrent-ils tous, s'unissant ainsi à l'inhumain et sacrilège engagement.

— Je jure, poursuivit le général, que dans ce combat à mort, je ne reculerai devant aucun moyen, dut-il violer sciemment la loi et la morale, pourvu qu'il assure le triomphe définitif.

— Nous le jurons répéta l'exécrable chœur en se rasseyant.

— Frères, reprit le général après un silence, j'ai d'importantes communications à vous faire. Les Juifs, opposant ligue à ligue et syndicat à syndicat, s'apprêtent à réclamer hautement la révision du procès Dreyfus. Emile Zola et le colonel Picquart prétendent

être en mesure de prouver la fausseté des pièces sur lesquelles nous nous basons pour établir la culpabilité d'Alfred Dreyfus.

— Quoi! s'écria Paulin, en frissonnant.

— Aucun de nous n'ignore, continua froidement le général de Boislieu, que quelques-uns de ces documents sont sujets à contestation. Mais nous savons tous, aussi, qu'ils étaient indispensables pour débarrasser la Patrie, l'Etat-major et l'Armée de l'exécrable et dangereux élément sémite auquel nous avons tons juré une guerre à mort.

— A mort Picquart et Zola! cria l'assemblée d'une seule voix.

— Avec l'aide de Dieu et des bons patriotes, reprit hypocritement le Président, nous aurons raison d'eux. Mais en écartant Picquart et Zola de notre chemin, nous n'aurons pas écrasé la tête du serpent. Nous ne serons tranquilles et la France ne respirera que lorsque le traître, lui même, aura rendu l'âme sur son rocher de Cayenne.

— Oui! A mort Dreyfus! cria l'assemblée.

— Mais, dit en se levant le colonel Melli du Flux, n'y a-t-il donc pas moyen de lui faire son affaire là bas?

— Le Gouvernement ne le permettrait pas, répondit Paulin en secouant la tête. Il a des scrupules et, Dieu me pardonne, commence à douter!

— Si l'on m'avait écouté, reprit le colonel, on se serait mis directement en rapport avec le baron Alexis Baranos, présentement Gouverneur des pénitentiers. C'est une âme forte et sans préjugés. Offrez-lui un million, et je vous réponds que bientôt nous arrivera de Cayenne la nouvelle que le traître Dreyfus a succombé à la fièvre des tropiques.

Le général de Boislieu fit un geste de désaprobation.

— Le baron Alexis, ou Baranos le Rouge, comme on l'appelle, est un personnage auquel on ne saurait se fier, dit-il, offrez-lui un million, il l'acceptera certes, mais pour livrer notre secret à

ALFRED DREYFUS



C'est ici que je vous retrouve, dit La Brière à son épouse...

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pie ... es.

l'ennemi, pour le double de cette somme. Non, non, j'ai trouvé mieux que cela.

Il s'établit aussitôt le plus profond silence.

— Ecoutez donc :

Dans quelques jours, partira du Hâvre un convoi ayant à bord plusieurs déportés de droit commun, en destination de la Guyane. A bord du navire, se trouvera une criminelle, soit disant condamnée, que nous saurons y faire embarquer. Il s'agit d'une femme énergique et de forte trempe qui, moyennant argent, consent à se faire déporter, pour empoisonner là bas le Juif Dreyfus.

— Et comment s'est-on procuré les pièces indispensables ? demanda un des magistrats présents.

— Tout est en règle, répondit le général. Le baron Alexis de Baranos recevra directement un faux dossier, se rapportant à la prétendue criminelle et l'ordre, signé, de l'interner sur l'Ile du Diable.

— Mais le poison ? dit le colonel Melli du Flux. On fouille scrupuleusement les prisonniers.

— Le poison sera contenu dans un étui, aussi fin qu'une mine de crayon, dissimulé et collé par cette femme dans les épaisses boucles de sa chevelure.

L'assemblée tout entière se mit à applaudir.

— Ces témoignages d'approbation m'honorent, dit modestement le général de Boislieu. Mais je vous prierais d'en rapporter la moitié sur celui qui m'a suggéré le plan auquel vous venez d'adhérer. Colonel Paulin, veuillez avoir la bonté d'introduire cette dame.

Panlin obéit et revint bientôt, ramenant une femme jeune et belle, à l'opulente chevelure bouclée.

Ce n'était autre qu'Etta la Noire.

Paulin lui avait appliqué sur les yeux un épais bandeau pour l'empêcher de reconnaître aucun des conjurés. Il la conduisit

au milieu du fer à cheval, formé par la table, et la fit asseoir sur une chaise.

— Vous êtes toujours disposée à accomplir l'arrêt que nous avons rendu contre le traître infâme qui a voulu vendre la France? demanda le général de Boislieu, en déguisant sa voix.

— Je suis déterminée à vous vendre mes services pour vous débarrasser du capitaine Dreyfus, répondit d'un ton grave la Moscovite.

— Mais il ne s'agit pas d'un assassinat ordinaire! s'écria vivement le Président. Si Dreyfus doit mourir, c'est condamné justement par un tribunal secret.

— Et condamné sans preuves, comme il l'a été par le conseil de guerre, ajouta groniquement l'étranie femme.

— Que dites-vous? Nous possédons des lettres, des documents irrécusables. Mais que peut vous importer? N'êtes-vous point une criminelle, que les scrupules de justice et de légalité doivent assez peu préocuper?

— Oui, répondit la Moscovite d'une voix nerveuse, en secouant la tête. Je suis une nihiliste, aux yeux de laquelle la vie d'un être humain, fut-il empereur ou roi, pèse moins que rien. Cependant, le meurtre qu'on attend de moi, n'est pas l'homicide violent, qui se pratique couramment, la nuit, dans les rues de votre superbe capitale. Dreyfus est une victime pour laquelle même les escarpes de Paris éprouvent de la pitié. Et c'est justement ponrquoi je me prête volontiers à rapprocher le terme de ses intolérables souffrances.

Tous se regardèrent avec étonnement et presque avec inquiétude.

— Enfin, reprit le général de Boislieu avec impatience, vous êtes prête à seconder nos desseins.

— Oui.

— Et à quel prix?

— Celui que vous aviez fixé vous-même. Cent mille francs.

— Mais, s'écria Melli du Flux, c'est une somme énorme, cela

— Vraiment ! répondit ironiquement la Russe. Comptez-vous donc pour rien les risques de mer, car vos bâteaux de transport ne passent point pour les plus solides et les plus sûrs de la marine française ? Et le climat meurtrier de la Guyane, son soleil ardent, ses fièvres paludéennes ?

— Bah ! répliqua Melli du Flux, on exagère beaucoup. Voilà plus de trois ans que Dreyfus résiste à ces fièvres là. Et vous n'aurez tout au plus à passer qu'un mois à Cayenne.

— Soit, répondit Etta la Noire. Mais si les honorables justiciers qui veulent bien me charger d'une pareille mission la tiennent pour une simple bagatelle, pourquoi l'un d'eux ne s'offre-t-il point à gagner la prime demandée ? Je suis tout disposée à lui céder le tour.

Le général de Boislieu lança au bavard Melli de Flux un regard impérieux, pour le rappeler au silence.

— Non, dit-il, c'est vous seule qui devez et pouvez l'accomplir. Et les cent mille francs que vous réclamez vous seront alloués intégralement.

— Avant mon départ, alors, sur le seuil de la prison de Saint Lazare ?

— Quoi ? Vous ne pouvez songer, cependant à les emporter à la Guyane ?

— Non. Mais je le confierai à l'un de vous qui m'en rendra compte.

— Et qui donc ? Vous nous connaissez donc ?

— Peut-être. J'exige que la somme soit remise entre les main du lieutenant-colonel Paulin.

Il y eut un unanime mouvement de surprise, que Paulin feignit de partager.

— Soit, encore, dit le Président. Avez-vous un autre vœu à formuler, ou une question à me poser ?

— Oui. Je voudrais savoir les garanties qu'on m'offre au

sujet de mon rapatriement en France, une fois que j'aurais terminé « vos affaires » à l'Ile du Diable ?

— Je ne vous comprends pas ! balbutia le Président.

— Je m'expliquerai donc plus clairement. Je voudrais être certaine que, pour vous assurer le secret, vous ne me laisserez pas là bas finir ma vie sur les rochers de l'Ile du Diable, à moins de trouver quelque gardien complaisant qui vous débarasse de moi, comme je vous aurais débarrassés de Dreyfus.

Un profond silence s'était fait dans le souterrain.

— Quelle garantie voulez-vous que nous vous offrions autre que l'engagement d'honneur...

— A d'autres ! Je ne suis, comme vous l'avez dit tantôt, qu'une criminelle et je ne vous crois pas absolument tous des Turennes, qui tenez parole, même aux voleurs. Je ne réclamerai point de vous un ordre écrit, que certes, vous n'oseriez me donner. Mais voici ce que je ferai. Avant de me rendre demain, à Saint Lazare, pour me constituer prisonnière, je remettrai une lettre cachetée à l'un de mes amis. Cette lettre, chiffrée, contiendra la mention exacte de l'aventure où vous m'engagez. Mais cet ami, même s'il la décachetait ne pourrait en prendre connaissance. La clef n'en sera possédée que par une autre personne, à laquelle la lettre en question sera envoyée si, au bout d'un an je ne suis pas rentrée en France. De cette façon, du moins, si je suis victime de vos précautions, je serai certaine d'être vengée.

Melli du Flux tira le Président par le bras et lui souffla à l'oreille :

— Mais cette bonne femme est en train de nous rouler dans les grands prix ! Car enfin, il est bien convenu, n'est-ce pas, qu'elle ne peut revenir de l'Ile du Diable ?..

— Soyez tranquille, répondit de Boislieu, en clignant de l'œil. Le colonel Paulin se chargera de savoir entre les mains de qui se trouveront et cette fameuse lettre et cette clef...

Melli du Flux s'inclina en souriant et tous deux vinrent reprendre leur place à la table.

— C'est entendu, reprit le Président... Il ne nous reste qu'à vous souhaiter bon voyage et bon succès et à vous promettre notre plus efficace protection à votre prochain retour en France. Vous savez que nous sommes puissants.

Le général fit signe à Paulin d'emmener la Russe, qui, pendant toute la durée de cette scène, avait gardé son bandeau sur les yeux.

— L'ordre du jour étant épuisé, je lève la séance, dit alors le Président. Mais avant de nous séparer, répétons le serment de Mort aux Juifs, et mort aux frères qui trahiraient nos secrets !

Aussitôt, tous les affiliés de la Ligue Sainte se retirèrent par petits groupes, pour ne pas attirer l'attention.

Le général de Boislieu, Melli du Flux et Paulin demeurèrent seuls.

— Demain, dit le général au dernier, je vous remettrai les cent mille francs en question, mais contre quittance, s'entend.

En parlant ainsi, il avait échangé un coup d'œil avec Melli du Flux. Cette quittance ne serait-elle pas une arme nouvelle contre leur imprudent camarade ?

— Un mot, dit Melli du Flux. Saviez-vous qu'un indiscret a assisté ce soir à toutes nos délibérations ?

— Perdez-vous la tête, mon cher ? demanda le général. Nous n'admettons ici que nos frères, munis du mot de passe et les amis dont ils répondent sur leur propre vie.

— Alors, vous savez quel était le jeune homme amené par Esterhazy.

— Non.

— Je le sais moi. C'était sa propre maîtresse, la belle Urielle Frémy.

Boislieu pâl

— Dites-vous vrai ? demanda-t-il. De pareils secrets à une femme ?

— Elle l'aura forcé à l'amener ici? dit Paulin. Les femmes font de cet homme là tous ce qu'elles veulent.

— Son imprudence nous les livre l'un et l'autre, reprit Mell[i] du Flux, l'ami du beau ténébreux. Cette fille nons gêne, elle doit disparaître. Et s'il le faut pour notre sécurité à tous, eh! bien, Esterhazy la suivra.

— Bravo! voilà de la bonne politique, s'écria de Boislieu avec enthousiasme. Mon cher colonel, vous êtes et resterez notre maître à tous!

Et après une dernière poignée de main, les trois dignes conjurés quittèrent, à leur tour, la salle pour gagner la rue par des couloirs et des escaliers enténébrés.

CXC

Baranos, le Rouge

Un steamer, peint en noir, entra dans la port de Cayenne, arborant le pavillon français à son grand mat et, plus bas, le petit drapeau noir, annonçant l'arrivée de nouveaux déportés.

Extraits, par couple, du vapeur, les mains liées derrière le dos et des fers aux pieds, les malheureux furent immédiatement conduits à l'Hôtel du Gouvernement.

A l'une des fenêtres du vaste bâtiment, se tenait le baron Alexis, Baranos le Rouge.

A son regard brillant et à ses narines frémissantes on

pouvait voir le plaisir cruel et satanique qu'il avait à prendre livraison de nouvelles victimes.

En effet, cet homme qui avait abusé de tous, jusqu'au point d'émousser ses facultés sensuelles, ne connaissait guère plus d'autre volupté que celle de tourmenter, de torturer les misérables épaves humaines abandondées à son bon plaisir.

Mais soudain, le Gouverneur eut une expression de surprise et presque de stupéfaction. Ses regards s'étaient arrêtés sur une prisonnière, faisant partie du dernier arrivage, et il semblait ne pouvoir s'en détacher.

C'était une femme, de taille élancée, admirablement faite, au visage d'un ovale irréprochable, à la physionomie expressive et énergique, à l'opulente chevelure brune, aux yeux de flamme et aux lèvres de rouge corail.

Elle portait l'uniforme de Saint Lazare et, calme et digne, marchait à la suite de ses compagnons de captivité, sans qu'un muscle bougeât, dans son masque marmoréen.

— C'est bien elle, murmura le Gouverneur avec agitation. Oui c'est bien ce visage impérial, cette beauté déesse qui n'ont peut-être plus leurs pareils au monde... Mais, non. Comment pourrait-elle se trouver ici, elle que j'ai fait enterrer vive dans le mines de mercure de la Sibérie ?

Il alluma un cigare et s'allongea dans un fauteuil pendant qu'un sombre et sanglant passé se déroulait rapidement à sa pensée.

Il se revoyait à Saint Petersbourg, simple agent de la police secrète, après avoir été forcé de donner sa démission de l'armée russe.

L'ancien viveur, le joueur qui avait dilapidé une fortune, habitait une humble chambrette, dans un faubourg et prenait ses repas dans une gargotte, où le dîner ne coûtait que trente kopeks.

Dévoré de besoins, de désirs et d'ambition, l'apprenti policier

ne songeait qu'aux moyens de rétablir ses affaires par quelque coup d'éclat, par exemple la découverte d'un complot nihiliste, ce quine de la haute moucharderie slave.

Dans le petit restaurant où il dévorait rageusement ses festins au rabais, s'installa, un jour à une table voisine de la sienne, une jeune fille d'une beauté extraordinaire.

A son aspect, le débauché sans scrupules et sans frein, sentit se réveiller son cœur avec une fougue inaccoutumée de passion. En sa qualité de policier, il lui fut aisé de savoir qu'elle était. La belle fille s'appelait Etta Danvidowitsch et était demoiselle de comptoir dans un grand magasin de parfumeries. Le jour suivant, Baranos qui, depuis sa déchéance et, pour les facilités de son nouveau métier, avait adopté le nom de Fédor Souleydine, s'arrangea pour arriver au restaurant lorsque toutes les tables devaient en être occupées.

Son calcul se trouva juste. Le plus naturellement du monde, le soi-disant Fédor, demanda à la jolie demoiselle de magasin l'autorisation de partager son guéridon, ce qui lui fut gracieusement accordé.

Elégant et spirituel, Baranos se glissa fort vite dans l'intimité de la belle fille, en qualité de pays. Tous deux étaient de Moscou.

Ils devinrent amis. Tous les jours, ils prenaient leurs repas ensemble et chaque soir, le jeune homme la reconduisait chez elle. Ce qui devait arriver, arriva. D'amis ils devinrent amants.

Etta, orpheline, mais fille de cette intelligente bourgoisie russe, qui soupire toujours après son émancipation politique, possédait une éducation, une culture intellectuelle remarquable. Elle avait commencé ses études de médecine, mais la mort de son père, décédé sans fortune, l'empêcha de les poursuivre. Force lui avait été d'entrer dans un magasin.

De son séjour à l'université, elle avait conservé de nombreuses

relations dans le monde des étudiants, imbus, pour la plupart, de tendances nihilistes.

Etta, nature ardente, passionnée, toute d'instinct et de primesaut, haïssait les approsseurs et chérissait les opprimés. Aussi fut-elle transportée en rencontrant dans l'amoureux Fédor Souleydine, une âme sœur, faite pour comprendre la sienne, un cœur battant à l'unisson de son cœur.

Car l'impur scélérat qu'était Baranos avait aussitôt entrevu dans sa trop confiante maîtresse, le marchepied qui le conduirait à la fortune.

Si Etta n'avait point été si follement éprise de celui qui représentait pour elle l'amour même, savouré pour la première fois jusqu'à l'ivresse, les « opinions », et les discours du fourbe auraient conquis toute ses sympathies,

Etta croyait « Fédor Souleydine » presque aussi pauvre qu'elle et vivant d'une pension de soixante roubles par mois, qui lui faisait un vieil oncle, habitant la province.

Elle montrait, d'ailleurs, en toutes choses, la réserve et la délicatesse des âmes bien nées.

Le premier soin de « Fédor » avait été de la retirer de son magasin et de se mettre en ménage avec elle. Comme cela, il pouvait la surveillér de plus près.

Un jour il la surprit, considérant une tablette de fer dans laquelle étaient gravés, au burin, des caractères bizarres et mystérieux. A l'entrée de son amant, elle s'empressa de cacher le singulier objet dans son corsage.

Mais le misérable avait surpris le mouvement. A force de caresses, de baisers et de grisantes paroles, ii lui arracha l'aveu que ce singulier talisman était tout simplement le signe de reconnaissance d'une association de nihilistes à laquelle, depuis deux ans déjà, elle était affiliée.

On comprend que le policier n'eut de cesse qu'après s'être fait recevoir à son tour. Il prêta le serment obligé et plus que

amais Etta se crut attachée à lui par des liens sacrés et éternels.

Baranos avait « joué de bonheur. »

Deux mois à peine, après sa réception et son initiation secrète, il était au courant d'un complot, ayant pour but d'attenter à la vie du Czar.

Il s'agissait de faire sauter la voiture du « tyran » lors d'une de ses visites à l'opéra de Moscou où il devait se rendre, et Etta avait été désignée par le sort comme une des cinq nihilistes chargés d'exécuter l'attentat.

Cependant, plus l'échéance fatale approchait et plus l'imprudente Etta se sentait abattue et obsédée de funèbres pressentiments. Un moment elle parut même chanceler dans sa résolution et vouloir se dérober à la terrible mission qui lui était imposée.

— Lorsque je devins nihiliste, dit-elle en pleurant à son amant, qui ne semblait pas moins ému qu'elle, je ne tenais à personne au monde. Mais à présent que je t'appartiens, la vie m'apparait sous des couleurs si belles et si brillantes, et je frémis à la pensée de l'écroulement presque certain de notre bonheur!

Lui, cependant, la réconfortait. Il se montrait héroïque.

Comme elle, il se déclarait prêt à tout sacrifier pour la bonne cause. D'ailleurs si elle périssait, il ne lui survivrait pas.

Puis, n'avaient-ils pas juré, tous les deux? Et est-il rien de plus redoutable et de plus sacré qu'un serment?

En présence de cette force d'âme, véritablement antique, ce ne fut plus de l'amour, qu'elle lui porta, mais de l'adoration.

Une nuit, ils prirent ensemble l'express pour Moscou. C'était deux jours plus tard que devait se commettre le régicide.

Chacun des conjurés reçut une bombe de dynamite avec l'ordre de s'échelonner sur le passage du Czar, afin qu'il ne put échapper à son destin.

Etta devait lancer sa bombe la première. Si elle ne réussissait pas, il en restait quatre autres, qui rempliraient mieux le but.

Pour plus de sureté et afin de déjouer la surveillance de la police, Etta avait introduit sa bombe dans la croûte d'un pain rond.

Déguisée en ménagère, elle le tenait ostensiblement à la main, portant à l'autre bras un panier déjà rempli d'autres provisions.

Cependant, les trompettes sonnent, faisant tressauter son cœur dans sa poitrine.

Etta s'est placée à quelques mètres, seulement, du Kremlin, grâce à la complaisance d'un galant officier de police.

Elle dirige un regard, redevenu calme et assuré, vers la grande porte voûtée d'où va déboucher le cortège impérial.

Enfin, le voilà !

Les cosaques de la garde font claquer les lanières de leurs fouets. Les cuirassiers ont le sabre au clair.

La voiture n'est plus qu'à cinq pas de la jeune femme. Etta lève en l'air le pain contenant la bombe et le jette sous les pieds des chevaux.

Le pain se rompt et une poignée d'inoffensifs cailloux roulent sur le pavé.

Au même instant, la nihiliste est saisie par des poignets de fer. Trois policiers déguisés, placés derrière elle, la ligottent. Et ses quatre complices sont traités de la même façon avant qu'i' puissent songer à lancer leur engin de mort.

Quant au Czar, il poursuit, insouciant, son chemin et va applaudir au théâtre la troupe nationale d'Opéra russe. Ce ne fut que rentré au Kremlin qu'il apprit le danger qu'il avait couru.

Le lendemain, les cinq nihilistes furent traînés, garottés, devant le juge, qui les engagea à entrer dans la voie des aveux.

Les complices d'Etta n'essayèrent pas même de se défendre. On avait trouvé sur eux les bombes chargées de dynamite. Ils gardèrent un silence dédaigneux en entendant leur sentence d mort.

Mais il n'en était pas de même d'Etta Danvidowitch. En effet.

il n'existait contre elle aucune preuve positive, le pain « échappé » de sa main n'ayant contenu aucune matière explosible. Quant aux cailloux, elle prétendit qu'ils étaient là avant que ne fut tombé ledit pain, broyé sous les roues de façon à ce qu'il n'en subsistât que des fragments de croûte.

L'intelligente et audacieuse fille souriait, comptant bien être acquittée. Mais le juge la regardait d'un œil méchamment sournois.

— Vous niez être une dangereuse nihiliste ? lui dit-il ironiquement. Eh bien, je m'en vais vous confronter avec un dernier témoin, dont certes vous ne pourrez contester la véracité.

Une portière, masquant une porte latérale s'écarta, et laissa passer Fédor Souleydine.

Le misérable, affrontant sans baisser les yeux le regard affolé de sa maîtresse, n'eut que quelques mots à prononcer.

Elle s'était évanouie avec un rire de folle.

Etta, dûment convaincu, d'attentat, non couronné de succès, contre la vie du Czar, fut condamnée à dix ans de travaux forcés dans les mines de mercure et de salpêtre de la Sibérie.

Dix ans ! Il n'est pas d'exemple qu'on résiste si longtemps à un pareil sort. La mort, pure et simple, aurait été préférable.

Du coup, Alexis de Baranos fut au pinacle — du moins dans sa partie. — Il franchit cinq ou six grades à la fois et l'Empereur lui accorda trente mille roubles sur sa cassette particulière. C'était un homme arrivé !

Chose invraisemblable, après avoir vu, lui-même, partir Etta pour la Sibérie, il ne dormit pas une nuit d'un sommeil moins calme et moins régulier.

Pourquoi donc, maintenant, après tant d'années, ce trouble et ces mouvements tumultueux ?

— Est-ce bien elle ? se demandait-il. Ou bien, est-ce que j'ai rêvé ?

Il se leva et, tirant violemment un cordon, mit en branle la cloche pendue dans le corps de garde, dépendant du palais.

Quelques instants plus tard, le sergent commandant le poste, se présenta à l'ordre :

— Tous les déportés, amenés par le vapeur, ont-ils déjà été enfermés dans leur cellule provisoire ? demanda le terrible gouverneur.

— Oui, Excellence, répondit le sous-officier. On vient d'écrouer le dernier, une femme...

— A cheveux noirs ?

— Oui, Excellence.

— Bien ! Amenez-la moi, ici.

Le sergent salua et sortit pour reparaître quelques minutes plus tard, avec deux soldats, emmenant, le fusil sur l'épaule et chargé, la prisonnière objet du singulier émoi de Baranos le Rouge.

Le Gouverneur s'était rassis à son bureau, tournant le dos à la porte. Il semblait absorbé dans la lecture d'un dossier.

Au bout de quelques instants, il releva la tête et d'un ton indifférent :

— Retirez-vous, dit-il. J'ai à interroger cette femme, sans témoins.

Les soldats se retirèrent.

Baranos se leva alors, et se dirigea lentement vers la prisonnière, à laquelle on avait enlevé ses fers.

Un double cri se croisa dans le cabinet :

— Etta Danvidowitch !

— Fédor Souleydine !

Tous deux se regardèrent, stupéfaits, atterrés, comme s'ils ne s'étaient plus vus depuis des siècles, comme s'ils étaient restés enfouis dans les entrailles de la terre, comme réveillés brusquement, enfin, par les trompettes redoutables du Jugement dernier.

Etta fut la première à se remettre :

— Ah ! c'est donc toi, Fédor ? dit-elle avec un rire sardonique. C'est toi, gouverneur du pénitentier de Cayenne, sous le nom,

vrai ou faux d'Alexis Baranos? La destinée nous a donc enfin remis en présence pour que je puisse t'exprimer toute ma gratitude de la façon généreuse dont tu as reconnu ma niaise adoration?

Debout et pâle, le Gouverneur ne répondit pas.

— Donc, reprit Etta la Noire, me voilà redevenue ta prisonnière. Si j'ai échappé à la Sibérie, je ne t'échapperai pas, à toi, sinistre pourvoyeur du bagne et de l'échafaud. Qu'attends-tu donc? J'ai été condamnée à cinq ans de transportation à Cayenne pour avoir tué à coups de couteau un lâche qui voulait abuser de moi...

Les jurés ont qualifié d'assassinat cet acte de légitime défense. Ils ont eu raison. Sang pour sang. Fais ton devoir, Baranos et venge sur moi la société outragée.

Pendant que la fière nihiliste l'écrasait de tout son mépris, un mouvement étrange se produisait dans l'âme de Baranos.

C'était comme si Etta venait seulement de lui être révélée et tous ses anciens souvenirs lui revenaient au cœur, éclairés d'une lueur nouvelle.

L'ancien policier sentait se réveiller son ancienne passion ou plutôt il aimait pour la première fois.

Son désir brutal d'autrefois, qu'il avait su sacrifier à son ambition, se doublait maintenant d'une invincible tendresse.

Baranos était redevenu amoureux fou de sa victime, plus belle et plus désirable qu'autrefois.

Et cette victime, sa prisonnière, se retrouvait à sa discrétion.

Lentement il retourna à son pupitre et y relut le dossier qu'il feuilletait au moment de l'entrée d'Etta Danwidowitsch.

La jeune femme, d'un coup d'œil rapide pu lire son propre nom, écrit en grosses lettres sur la couverture.

Un feu de bois était allumé dans la cheminée pour combattr l'humidité car on était en pleine saison des pluies.

Baranos sembla hésiter un instant, puis il lança dans les flammes le dossier qui fut consumé en un instant.

— Fédor, s'écria involontairement la Moscovite. Qu'as-tu fait ?

— J'ai détruit les pièces de ton procès et de ton jugement, répondit-il. Ce faisant, je m'acquitte envers toi et je répare une faute qui troublait mon repos.

Puis il sonna. Le sergent reparut.

— Priez mon secrétaire de se rendre immédiatement ici, dit-il. Vous pouvez vous retirer avec vos hommes.

— Sans la prisonnière?

Le Gouverneur lui lança un regard torve.

— Depuis quand se mêle-t-on ici de me questionner? demanda-t-il d'un ton furieux.

Le sous-officier disparut sans demander son reste et quelques instants après, le secrétaire du gouverneur parut.

— Mon cher Cazeau, dit Baranos le Rouge, un déplorable impair a été commis à Paris. Figurez-vous que cette dame, une étrangére, a été transportée par erreur à Cayenne. Elle vient de me le prouver et d'ailleurs parmi les documents et actes concernant le dernier convoi, vous ne trouverez rien qui la concerne. Mon devoir est d'en réferer personnellement à Paris. En attendant, comme il m'est impossible d'infliger à la victime de cette inexplicable surprise, le régime des autres prisonniers, madame logera à l'Hôtel du Gouvernement.

Le jeune homme s'inclina, mais en lançant à la Moscovite un fin regard.

A peine la porte se fut-elle refermée sur lui que Baranos, les bras étendus, alla à son ancienne maîtresse.

— Etta, s'écria-t-il, dis-moi que tu me pardonnes. J'avais la main forcée, placé entre ta perte ou la mienne. J'espérais bien, d'ailleurs, te délivrer et l'aurais fait si l'on ne m'avait bientôt déporté moi-même en Sibérie.

Etta fit un geste d'étonnement.

— Je suis tont-puissant ici, reprit le Gouverneur. Partage mon pouvoir. Tu es une femme intrépide et forte, une femme supérieure, la seule compagne qui convienne à un homme de ma trempe. Puisque un hasard béni nous réunit de nouveau nous ne nous quitterons plus.

Et il fit le geste de la vouloir presser sur son cœur.

Etta se recula avec horreur.

— Moi, ta femme, dit-elle, moi que tu as trahie avec une si cruelle perfidie? Ta femme ou plutôt ta maîtresse, car tu n'oserais épouser une criminelle échappée à la justice de deux nations?

— Qu'importe le jugement des hommes! s'écria Baranos le Rouge. Le ciel on plutôt l'enfer ne nous a-t-il pas créés l'un pour l'autre? Le passé n'existe plus pour toi. Le feu l'a anéanti. Mais je puis le faire renaître de ses cendres. Tu me connais, Etta Danwinowitsch! Choisis, entre renouer des liens, rompus par la seule fatalité, ou la captivité mortelle que mes fonctions m'ordonnent de t'infliger.

Sombre et pensive, Etta demeurait au milieu de la chambre, les yeux attachés au parquet.

— Fédor, dit-elle enfin, le couvrant de son regard de feu, je voudrais te croire, mais je ne le puis sans d'autres preuves que de vaines paroles. Tu sais si jamais la cruauté de la souffrance ou de la mort ont eu raison de ma volonté. Tu as tari en moi tout amour et toute confiance. Comment pourrais-je accorder foi à tes protestations?

— Je ne veux te devoir qu'à toi même! s'écria le Gouverneur. Tu seras ici ce que tu voudras, ma femme ou ma maîtresse, et tous t'obéiront, en me voyant t'obéir. Quelle meilleure preuve d'indomptable amour pourrais-je te donner que celle d'avoir détruit ton dossier, au risque d'y laisser ma position et ma propre liberté?

— Eh! bien, dit Etta, prenant une résolution, j'essaierai

donc de ressouder la chaîne d'un passé qui m'était à la fois si odieux et si doux. Mais c'est libre et de mon seul arbitre que je redeviendrai pour toi ce que j'ai été.

J'habiterai ce palais, Fédor Souleydine, car pour moi tu n'auras jamais d'autre nom. Je te laisserai me convaincre de tes regrets et de ton amour, et le jour n'est pas loin peut-être, où je te remettrai moi-même la clef de ma chambre. Si, cependant, je ne pouvais prendre sur moi de pardonner et d'oublier, eh! bien, tu n'auras qu'à me faire rejetter dans mon cachot.

— Non, s'écria Baranos le Rouge, avec passion. Tu vivras ici, libre maîtresse et au sein de l'opulence. Toute la colonie te saluera comme une reine et je serai moi-même le plus soumis de tes esclaves.

Une heure plus tard, Etta la Noire, qui avait déjà échangé l'uniforme de Saint Lazare contre une magnifique toilette — provenant de la pauvre Mildred — finisait de déjeuner avec Baranos le Rouge, aux petits soins pour elle.

Les appartements occupés autrefois par Alice Terry, avaient été somptueusement remeublés.

Le Gouverneur y conduisit galamment sa belle amie et sur un signe d'elle se retira avec discrétion.

N'était-il pas certain, maintenant, d'une prochaine et complète victoire?

Il aurait eu moins de confiance s'il avait pu voir son ancienne maîtresse, refermant soigneusement la porte à l'intérieur et en mettant la clef dans sa poche.

De souriant qu'il était un moment auparavant, le masque d'Etta la Noire était devenu menakant et haineux.

— Va, misérable brute! murmura-t-elle sourdement. Qui hors toi pourrait croire au pardon d'une femme trahie et froidement vouée aux torturss de la Sibérie? Ta présomption secondera mes projets...

Et toi, Paulin, mon bel officier, toi que j'aime d'un amour

plus furieux que je n'ai jamais aimé ce traître, je ne te serai jamais infidèle ! Pour toi je me suis résignée à l'horrible mission qui m'a amenée ici, pour ta sécurité j'ai consenti à un crime odieux. Mais ce crime ne sera-t-il point une délivrance pour celui qui en doit être victime ?

Elle porta la main à ses cheveux et en retira un petit étui noir, à peine plus long et plus gros qu'une pointe de Paris, du plus bas numéro.

— La dose de poison semble bien insignifiante, dit-elle avec un rire sinistre. Et pourtant, elle suffira pour deux. Moitié à Dreyfus, la victime et moitié à Baranos, le bourreau.

. . . .

Moins de trois jours après que la soi-disant condamnée à la déportation, avait été triomphalement installée à l'Hôtel du Gouvernement, Etta la Noire savait que Baranos le Rouge lui cachait un secret.

Chaque soir, aux approches de minuit, le gouverneur qui, après les chaleurs du jour, aimait à prolonger sa veille avec la séduisante Moscovite, en apparence de plus en plus gagnée par ses procédés généreux — chaque nuit, dis-je, Baranos semblait pris d'une agitation fébrile, et quel que fut l'intérêt de la conversation, la rompait sous le premier prétexte venu, pour rentrer dans ses appartements.

Où pouvait-il se rendre à une heure aussi avancée ?

Elle avait fait causer, à ce sujet le valet de chambre du Gouverneur, ancien convict qui, n'ayant jamais eu à sa charge qu'un crime politique n'éveillait point la même méfiance et le même mépris que les transportés du droit commun.

Cet homme s'était pris d'une vive sympathie pour Etta la Noire. Mais il ne savait rien, que ceci :

Tous les soirs, vers minuit, le Gouverneur se retirait dans sa chambre, mais non point pour se coucher, car il en disparaissait, sans doute par quelque porte secrète.

Etta résolut de savoir à tout prix le but des promenades nocturnes de Baranos le Rouge, ne fût-ce que pour acquérir un nouveau moyen de domination sur lui.

A cet effet, elle circonvint si habilement le valet de chambre, qu'il consentit à la cacher, un soir, dans la chambre de son maître.

La Moscovite avait prétexté d'une migraine, pour rester chez elle.

Vêtue d'une robe sombre et chaussée de pantouphles de feutre, elle attendit dans l'embrassure d'une fenêtre et cachée par un épais rideau, tremblant d'être surprise et résolue, pourtant, d'aller jusqu'au bout.

Il était onze heures quarante lorsque Baranos rentra chez lui. Etta le vit fermer soigneusement la porte à clef, pousser le verrou, puis retirer d'un placard un panier et une lanterne.

Comme tous les soirs, un ambigu était dressé sur un petit guéridon, le Gouverneur se prétendant sujet à de fréquentes fringales nocturnes.

Baranos rompit un gros morceau de pain, coupa une tranche de viande, remplit d'eau une bouteille et cala le tout dans le panier.

Puis, après avoir allumé sa lanterne, il décrocha un trousseau de clefs, pendu dans le placard.

Mais il n'en eut pas besoin pour faire jouer un panneau secret, pratiqué dans la boiserie et qui s'ouvrit à une simple pression.

Baranos disparut, ayant sur ses pas Etta la Noire qui le suivait dans l'ombre, sans faire de bruit.

Après avoir descendu les marches d'un escalier en bois, ils se trouvèrent tous deux dans un sombre corridor, courant dans uue partie abandonnée du Palais et d'autant mieux condamné qu'il était fermé, aux deux extrémités, par des portes de chêne, à doubles verroux intérieurs.

Baranos se baissa et fit grincer une clef dans le cadenas fermant une trappe qu'il ouvrit et par l'ouverture de laquelle il s'engagea, en négligeant de la refermer, tellement il devait se croire à l'abri de tous les regards.

Alors, commença une longue course par cryptes et souterrains, chacun fermé par de nouvelles portes que Baranos le Rouge ouvrait au fur et à mesure, sans les refermer.

Derrière lui, à la distance d'une trentaine de mètres, glissait Etta la Noire, se guidant à la lueur de la lanterne mais plongée, elle, dans de profondes ténèbres.

Pour la découvrir, il aurait fallu que Baranos se retournât et dirigeât sur elle le rayon de son fallot.

Mais comment se serait-il cru épié et suivi dans ce sombre dédale, dont seuls, les Gouverneurs de Cayenne ont le secret?

Brusquement, le dernier couloir où ils s'étaient engagés s'élargit et ses murailles, à larges cubes de pierre, accusèrent une plus grande épaisseur.

Etta, qui avait soigneusement étudié les localités, jugea qu'ils devaient se trouver à la hauteur des casemates de la citadelle. Une atmosphère humide et méphitique la saisit à la gorge.

— La tombe ne doit pas avoir une autre odeur! pensa-t-elle.

Et elle se reporta, en frissonnant, par la pensée à son propre séjour dans les mines de mercure et de Salpêtre de la Sibérie.

Mais Baranos ayant ouvert une petite porte de fer, entra, en se baissant, dans un dernier souterrain.

Etta, le cœur palpitant, se cacha derrière un des larges piliers, soutenant la voûte; et le spectacle auquel elle assista la remplit d'épouvante et d'horreur.

Baranos, élevant sa lanterne en avait dirigé le rayon sur un mur de briques, masquant presque complètement une espèce de niche. A peine vers le haut, un mince intervalle devait-elle

permettre à l'hôte infortuné de cette tombe vivante de venir de temps en temps respirer un peu d'air frais.

— Allons, debout, emmurée de Cayenne ! cria le sombre Gouverneur. Montre-toi, si tu vis encore. Je t'apporte ton souper.

A l'intérieur de « l'in-pace », quelque chose remua et il s'en éleva comme une plainte sourde.

Elle frémit. Un visage livide, un visage de femme, aux yeux brillant de fièvre était apparu à l'étroite ouverture. Une main décharnée et plus blanche que la cire, s'étendit vers l'infâme bourreau.

— Ah ! Ah ! tu as faim et soif, à ce que je vois. Fort bien. Depuis près d'un an que je te tiens ici, tu n'avais pas encore daigné tendre la main pour recevoir ta pitance. Il y a progrès. Mais je veux plus que cela. Je veux que tu m'implores, comme le Dieu sourd à tes plaintes dont tu continues à invoquer le nom. Joins les mains et prie et j'adoucirai ton sort en te faisant transporter dans une prison plus salubre où tu mangeras et boiras à ta faim et à ta soif.

L'emmurée ne répondit que par un regard d'écrasant mépris. Baranos le Rouge, frappa violemment du pied.

— Je veux que tu me priés et que tu m'adores ! hurla le misérable. C'est moi qui suis ton Dieu, car si je me détourne de toi, tu crêveras d'inanition dans ta sale oubliette et d'impurs animaux feront de toi leur pature.

— Soit, je vais prier, répondit d'une voix sépulcrale l'infortunée joignant les mains et par l'ouverture de son cachot, lés dressant vers le Ciel.

O Dieu d'amour et de pardon, mais aussi de justice et de vengeance, vers lequel s'est élevée ma pauvre âme, aux heures de doute et de désespoir, toi que j'ai vainement imploré jusqu'ici, écoute une nouvelle et fervente prière.

Permets qu'on m'inflige encore de pires tortures que celles

que j'ai supportées jusqu'ici, prolonge mon séjour dans ce cachot infect où la soif et la faim m'accablent, où je suis rongée vive par d'impurs insectes.

J'endurerai tout sans me plaindre, sans te blasphémer, en te bénissant même, si ta main terrible s'abat aussi sur la bête féroce à laquelle, par une erreur de ta sagesse, tu as prêté une face humaine !...

Frappe Baranos le Rouge et fais-le souffrir plus qu'il ne m'a fait souffrir moi-même ! Livre-le, vivant, aux plus effroyables supplices. Qu'il soit mauditr damné, plongé au plus profond des Enfers, alors que tu auras ouvert ton Ciel aux pires scélérats. »

Cet anathème, arraché par la folie à la chrétienne Alice, retentit sous lns sombres voûtes comme l'appel de trompettes du Jugement dernier.

En l'entendant, Baranos s'était cabré, livide, les cheveux hérissés, battant l'air de ses poings crispés.

Mais surmontant sa terreur il ne se sentit plus que so. l'empire d'uue rage plus forcenée contre sa victime.

Il avait épuisé contre elle toutes les ressources d'une cruauté experte et raffinée sans entamer son orgueil et sa foi. Il était vaincu, elle le bravait.

Vaincu !

Non. Il saurait trouver encore des supplices nouveaux pour cette noble martyre.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, avec un rire de démon. Tu ne parles pas souvent, mais lorsque tu t'y mets, tu fais bonne mesure ! Tudieu, quelle verve d'imprécation ! Au fait, tu dois t'ennuyer, seule, ici. Je veux te donner un compagnon. J'emmurerai tout vif, ton ami Dreyfus, en face de ta propre niche. Comme toi, je le torturerai par la faim et par la soif ! Tu l'entendras hurler et se débattre, blasphémer peut-être. Les jolis duos que vous

chanterez ensemble. Je ne manquerai point de vous applaudir, chaque soir.

Se rapprochant encore de la niche, il ouvrit son panier à provision et en tira d'abord la bouteille d'eau.

— Tu as soif, dis, ma belle Alice? N'est-ce pas que le entrailles te brûlent, que ton sang s'épaissit dans tes veines, que ta langue se racornit sous ton palais comme un morceau de cuire?

— Oh! oui! Je souffre bien! gémit la malheureuse, tendant es mains vers la bouteille que Baranos faisait reluire au rayon de sa lanterne. A boire!

L'abject bourreau, éclatant de rire, lança la bouteille contre le mur de la niche, où elle se brisa, arrosant les dalles de son trésor liquide.

L'emmurée poussa un soupir qui eut désarme Satan lui-même mais non Baranos le Rouge.

Il retira le pain de la corbeille.

— Tu as faim, dis, ma vaillante libératrice? Je le sais bien, puisque je t'ai laissé jeuner depuis vingt quatre heures. Regarde ce pain, comme il est appétissant et savoureux. Quel délice ce serait d'y mordre à belles dents!

Il rompit le pain en morceaux et les foula aux pieds.

— Bourreau! cria la martyr. Tu détruis la manne céleste! Un jour le pain te manquera et tu songeras alors à celui que tu souilles de la boue de tes souliers!

Baranos saisit la tranche de viande et la brandit devant l'ouverture. Puis il la jeta également sur le sol. Aussitôt, deux gros rats sortirent d'une sorte de regard d'égout et, malgré la présence d'êtres humains, s'en arrachèrent les lambeaux, qu'ils emportèrent dans leur refuge.

— Les rats auront bien soupé ce soir! reprit en ricanant l'implacable tortionnaire. Quant à toi, tu attendras jusqu'à demain à pareille heure, s'il me convient de mettre fin à ton jeûne

Mange ta chair et bois ton sang, si tu veux, mais n'attente point à ta vie, ce serait te mettre mal avec le bon Dieu, qui n'admet point les suicidés dans son Paradis. Et puis, tu me priverais de ma principale distraction. A demain, Alice Terry ! Et endors-toi si tu peux. Qui dort dine !

Etta, voyant qu'il se disposait à se retirer, le prévint.

Les bras étendus, elle refit, dans les ténèbres, avec un instinct qui tenait du miracle, le chemin parcouru à la lueur lointaine de la lanterne de Baranos.

L'horreur lui donnait des ailes, l'épouvante semblait l'éclairer d'une sinistre lumière.

Sans savoir elle-même comment elle y était arrivée, elle se retrouva dans la chambre du Gouverneur, ayant sur lui une avance considérable.

Vite elle se blottit derrière son rideau, presque défaillante et poursuivie par l'effrayante vision de l'emmurée.

Au loin, se rapprochant, elle entendit le bruit des différentes portes, refermées par Baranos le Rouge, qui reparut enfin, avec sa lanterne.

Il était horriblement pâle et décomposé. Vivement il rouvrit la porte de sa chambre et retourna vers la salle à manger.

En glissant le long du corridor, Etta le vit, par la porte large ouverte, absorber un plein verre de rhum, riant tout seul d'un air sinistre.

Il était temps qu'elle fût chez elle. Ses jambes paralysées refusaient de la soutenir plus longtemps. Brisée, elle tomba dans un fauteuil.

Elle avait passé, certes, par mainte aventure sombre et tragique, mais jamais elle n'avait éprouvé pareil sentiment d'horreur.

N'était-elle point une pécheresse, une criminelle, jouet des évènements et d'elle même, qui avait enfreint souvent les lois et la morale ? N'avait-elle pas langui pendant des années au fond d'une mine de mercure où les scènes de misère et de déses-

poir se renouvelaient chaque jour ? Elle se croyait blasée sur les épouvantements humains, résolue à ne plus envisager ici-bas que ses propres passions, ses seules volontés.

Pourtant, ce qu'elle avait vu et entendu cette nuit dépassait tout ce qu'elle avait rencontré dans sa vie accidentée et sombre, tout ce qu'elle aurait pu imaginer et rêver de plus abominable. Elle se prenait même à croire que, descendue aux Enfers, elle avait assisté aux supplices inventés par les démons pour les damnés.

Et sa haine pour Baranos le Rouge s'augmenta de la pitié dont elle se sentait pénétrée pour la malheureuse emmurée de Cayenne !

CXCI

Comment on devient pitre

Le train, portant Robert et Madeleine arriva au Hâvre a quelque retard.

Pour éviter de répondre aux journalistes, déjà avertis par le télégraphe de son curieux et émouvant sauvetage, la jeune fille, tenant l'enfant par la main, se hâta de sortir de la gare.

Madeleine tenait aussi, et surtout à ne point subir d'interrogatoire de la part de la justice, afin de n'avoir point à trahir son identité.

Quoiqu'il fut encore de fort bonne heure, la plupart des habitants du Hâvre étaient déjà sur pied.

La vie active et le mouvement des affaires commencent tôt

dans les ports de mer, où beaucoup de navires lèvent l'ancre avant le lever du soleil.

A l'aspect des quais, Robert, bien qu'il eut consenti à être ramené à sa mère, avait senti renaître son humeur aventureuse.

Quant à Madeleine elle ne songeait qu'aux moyens de quitter le Hâvre, le plus tôt possible.

Mais comment.

En fouillant dans sa poche, elle n'y avait retrouvé que la monnaie de sa pièce d'or de cinq francs, changée par Jacques Salpêtre, et qui avait échappé à la rapacité de ses meurtriers, distraits de leurs habitudes professionnelles par le partage des billets de banque.

Ni Robert ni elle ne possédait de bijoux, de montre ou autre objet de quelque valeur, que l'on pût vendre pour reprendre le train.

Ecrire à Conrad?

Non, elle voulait rester morte pour lui et c'est pourquoi elle ne voulait pas même s'adresser à Albertine, qui eût pu la trahir.

Son projet était, après avoir conduit Robert jusqu'à l'hospitalière demeure qui l'ait recueillit avec sa mère et sa sœur, de chercher quelque asile ignoré où elle pût essayer de vivre en pleurant son bonheur perdu.

Mais, en ce moment, chez tous les deux, ce qui parlait le plus impérieusement c'était la faim.

Robert n'avait plus mangé depuis le matin de la veille et elle même n'avait pu consommer que le morceau de pain placé devant elle par le gargottier de la « Salpétrière. »

Madeleine entra avec l'enfant dans un des nombreux restaurants ouverts sur les quais et y commanda un modeste déjeuner.

Malgré leurs chagrins et leurs inquiétudes, la longue diète et l'air vif de la mer leur firent faire honneur au repas, simple mais excellent.

Ils n'avaient pas achevé que la salle s'emplit soudain d'une bruyante société de gens, bizarrement accoutrés. Les hommes, coiffés de chapeaux ornés de rubans et de plumes, portaient presque tous le large carrick, couvrant le reste du costume et les femmes, malgré que l'on fut en hiver, allaient vêtues de robes de soie claire, sous de petites confections, maigrement garnies de fourrures.

Avec de joyeux éclats de rire, ils prirent place à une longue table, présidés par un personnage, en habit noir, les doigts garnis de bagues et une grosse chaine d'or à breloques, ballottant sur son ventre piriforme.

Toute jeune et dans un moment de détresse, Madeleine avait suivi son père, engagé pour une tournée, avec une troupe de comédiens ambulants. Du premier coup d'œil, elle reconnut des saltimbanques.

Elle n'en douta plus en voyant stationner dans la grande cour de l'hôtel plusieurs de ces « roulottes » où non seulement les forains casent leur matériel d'exploitation, mais habitent, couchent et font la cuisine pendant leurs longs voyages à travers la France.

La bande joyeuse était de la plus riante humeur. Devant elle disparaissaient des amas de victuailles et des régiments de bouteilles.

En soldant, son modeste écho au garçon, Madeleine ne put s'empêcher de lui demander si ces « artistes » comptaient donner des représentations au Hâvre.

— C'est la troupe toute entière du cirque Mellini, dit le restaurateur, répondant, lui-même à la question. Ils sont déjà ici depuis quelques semaines et s'apprêtent à regagner Paris, mais à petites journées et en donnant des représentations en route.

— Ce sont de rudes gaillards ! ajouta le garçon avec enthousiasme, et de bien braves gens, aussi, surtout ce grand là-bas,

avec son tricot rouge et vert, sous son manteau. On l'appelle Frimcusse, mais son nom est Latour. Il n'y a pas Paris un clown de sa force pour les exercices gymnastiques et la haute école.

Mais Madeleine ne prêtait plus l'oreille aux éloges du restaurateur et de son garçon. Un seul mot l'avait frappée dans leur réponse : « Paris » !

Ces heureux forains n'avaient pas besoin de tickets, eux, pour regagner la capitale. S'ils leur accordaient pourtant à elle et à l'enfant, l'hospitalité de leur roulotte ?

Secouant tout embarras, la jeune fille s'adressa délibérément au signor Mellini — l'homme à la grosse chaine de montre et aux nombreuses bagues — comme il se levait de table.

Le directeur la suivit galamment dans un coin de la salle.

— Monsieur, lui dit-elle, par un concours de circonstances, dont la détail vous intéresserait peu, nous nous trouvons au Havre, si complètement dénués d'argent que nous ne pourrions même prendre le train. Cependant, il est de toute importance pour nous, de rentrer à Paris. Pour cet enfant, plus que pour moi, j'ose vous demander de bien vouloir nous accorder un petit coin dans l'une de vos voitures.

En reconnaissance de cette hospitalité, il n'est service que je ne sois prête à vous rendre, monsieur, et peut-être trouverez-vous utilement à m'employer. Je sais fort bien coudre et ai acquis quelque habilité dans les modes... Je pourrais m'occupe des réparations à faire aux costumes de la troupe...

Le directeur regardait d'un air connaisseur, en se carressant le menton, la belle jeune fille et le joli garçonnet admirablement bâti et musclé pour son âge, et se disait que ce seraient là d'excellentes recrues pour sa troupe, un peu réduite pour l'instant.

— Ma chère enfant, dit-il, je ne demande pas mieux que de vous obliger. Seulement, je vous préviens que nous n'y sommes

pas encore, à Paris. Pour ce qui concerne votre offre, de vous occuper de nos costumes, je dois vous dire que ma femme s'est chargée de ce département. Pourquoi n'entrerez-vous point, cet enfant et vous, dans ma troupe ?

— Y pensez-vous ! s'écria Madeleine. Nous n'avons pas les talents voulus pour cela !

— Ces talents là s'acquièrent assez aisément, avec des dispositions et un bon professeur. Or, il ne m'a fallu qu'un coup d'œil pour reconnaître en vous tout ce qu'il faut pour parcourir une brillante carrière. Réfléchissez-y bien, mademoiselle. Vous êtes pauvres. Je vous offre les moyens, non seulement de n'être à charge à personne, mais de gagner de l'argent, dans un métier qui n'a rien d'immoral ni de déshonorant. On a vu des écuyères épouser des princes. Quant à ce petit là, je promets d'en faire, en fort peu de temps, un sujet hors ligne. Pesez bien tous les avantages de ma proposition et rendez-moi réponse dans une heure, car ce soir même, nous repartons.

Madeleine resta longtemps en proie à une légitime perplexité. Personnellement, ayant joué la comédie dans son enfance et connaissant l'honnêteté proverbiale des forains, elle n'avait aucu répugance à accepter l'offre du signor Mellini.

— Autant ce métier là qu'un autre, se disait-elle, mais ai-je bien le droit de disposer ainsi de cet enfant ?

Cependant, la nécessité eut raison de ses scrupules, et lorsque le signor Mellini se presenta peur connaître sa résolution, elle lui tendit la main.

— J'accepte, dit-elle, mais à une condition. A votre arrivée à Paris, nous serons libres de vous quitter.

— Mais je ne prétends pas me poser vis à vis de vous en négrier ! protesta en riant le directeur de cirque. A Paris, comme partout, vous resterez toujours maîtres de vos personnes et de vos actions. Cependant, je me trompe fort, où vous vous

plairez parmi nous et me remercierez un jour de vous avoir fourni l'instrument de votre immanquable fortune.

Voilà comment Madeleine et le petit Robert se trouvèrent, du jour au lendemain, enrolés dans une troupe d'iquilibristes et d'acrobates.

Le signor Mellini n'entendait pas perdre son temps en route. Le lendemain même, il s'arrêtait dans une grande bourgade, pour y donner quelques représentations, et y commençait l'éducation de ses nouveaux pensionnaires.

Robert montra tout de suite des dispositions. Tout petit, il avait appris à monter à cheval. Bientôt, il se tint debout sur des coursiers lancés au galop, passa à travers des cerceaux de papier et, avec une sureté et une audace extraordinaire exécuta tous les exercices du plus consommé écuyer. Mellini, enchanté, lui prédisait le plus brillant avenir et au bout de quinze jours n'hésitait pas à le produire en public.

Quant à Madeleine, elle excellait dans la pantomine. Sa beauté, sa grâce et un vrai talent de comédienne, qui ne demandait qu'à être développé, en firent l'étoile de la troupe.

En somme, la vie, parmi ces nomades, foncièrement bons et même délicats, parut beaucoup plus agréable à la pauvre fille qu'elle n'aurait osé l'espérer. Tous ses nouveaux camarades étaient aux petits soins pour elle et pour l'enfant, ravi, lui, de ses succès.

Parmi ceux qui recherchaient surtout la société de Madeleine se trouvait le pitre de la troupe, le nommé Latour, dit Frimousse, objet de l'admiration du public havrais.

Dépouillé de sa perruque de chanvre, de son ridicule maillot et du grossier maquillage qui faisaient s'esclaffer de rire la foule hilariée, Latour apparaissait comme un homme de bonne compagnie, silencieux et grave, au front intelligent, au regard loyal et triste.

Quels vices secrets ou quels revers avaient fait un paillasse

de cirque de cet ex-bachelier, comprenant le latin et le grec, lisant les philosophes et les poètes dans leur langue originale? Il planait sur la vie de cet homme un inexplicable mystère.

C'était avec un amer dégoût que, chaque soir, il endossait le maillot et la souquenille du clown pour bondir dans la poussière du cirque, improviser les plus cocasses pitreries, courir au devant des torgnoles et des coups de pieds de ses camarades...

Souvent, au milieu d'un rire idiot, d'une bouffonne grimace, Madeleine l'avait vu essuyer furtivement une larme et, pour cacher son émotion, se livrer à une suite de cumulets extravagants.

Frimousse, ou plutôt Latour, n'avait pu voir Madeleine sans l'aimer. Et loyalement il lui avait proposé d'unir leurs destinées.

— Nous ne sommes faits ni l'un ni l'autre pour ce misérable métier, lui dit-il, un soir que, de nouveau, la pauvre fille, toute à ses souvenirs, avait doucement décliné son offre. O Madeleine, pour vous je me sens capable de recommencer la vie. Pour vous, je saurais conquérir encore la gloire et la fortune!

Un soir que le cirque était plein de spectateurs et que costumés, ils attendaient tous deux leur « numéro » respectif, Latour, plus morne que de coutume, s'approcha de la jeune fille.

— Il faut, dit-il, que vous sâchiez comment fait, peut-être, pour jouer un certain rôle dans la société, j'en suis réduit à remplir celui de Paillasse dans un cirque forain. Je ne supporte point l'idée que vous pourriez attribuer ma déchéance à quelque faute, à quelque vice honteux. Madeleine, vous êtes bonne et compatissante, vous ne sauriez que vous attendrir au récit de mes effroyables misères. Ecoutez donc l'histoire de ma vie, que jusqu'ici je n'ai dite à personne.

— Parlez, mon ami, lui dit doucement Madeleine et croyez

ALFRED DREYFUS



Ma mère s'élança par cette fenêtre et je la suivrai...

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. Hyndrickx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

que s'il m'est impossible de devenir votre femme, vous avez rencontré en moi une amie fidèle et dévouée.

Dans le cirque, brillamment illuminé, une écuyère exécutait ses gracieux et périlleux exercices, aux accords d'une valse légère. Et la foule trepignait d'enthousiasme en la rappelant avec fureur.

D'une voix triste, le pitre commença son douloureux réçit :

— Je suis d'une ancienne famille de robe, dit-il. Mon père, successivement attaché au parquet de plusieurs villes françaises, de premier rang, présidait, en dernier lieu, le tribunal de première instance de Lyon.

Ma mère étant morte prématurément, je m'attachai doublement à lui, et malgré les accès d'une misanthropie croissante, je dois dire qu'il déployait la plus grande sollicitude à mon égard C'est lui-même qui surveilla mes études et certes, ce que je sais de mieux, c'est à lui que je le dois.

A peine eus-je terminé mes études que je débutai au barreau d'une façon brillante.

Tout semblait me sourire. Fils d'un magistrat éminent, qui s'était acquis un renom universel par ses travaux sur la juris prudence et sur le droit français, je lus fiancé à une charmante jeune fille que j'aimai tendrement, car elle vous ressemblait, Madeleine.

Blanche Gérandier était fille unique du plus riche banquier de Lyon qui lui donnait en dot cinq cent mille francs.

Nos fiançailles furent célébrées avec beaucoup d'éclat et il fut décidé que le mariage, qui devait suivre à deux mois d'intervalle, le serait encore avec plus de magnificence.

Cette dernière cérémonie avait dû être éloignée pour cas de force majeure. En ce moment, en effet, mon père était littéralement écrasé de besogne et avait besoin de mon concours le plus assidu.

Voici pourquoi.

Depuis quelque temps, Lyon et ses alentours étaient le théâtre de vols nocturnes d'une audace et d'une habilité incroyables. On ne savait si l'on avait à faire à une bande organisée ou à un individu isolè, mais dans la manière de procéder du ou des mystérieux malfaiteurs, il se manifestait un génie infernal.

Vaines avaient été jusque là toutes les recherches de la justice. On arrêta préventivement une foule de récidivistes et de malfaiteurs avérés, en tâchant d'en obtenir des renseignements ou des aveux. On leur tendait de ces pièges dans lesquels excellent les juges d'instruction de tous les pays. On leur promettait des récompenses en cas de révélation.

Tout était demeuré vain.

C'est vers cette époque que j'admirai surtout l'activité, l'énergie et la perspicacité de mon père. Avec un zêle infatigable il poursuivait son œuvre, se renfermait des nuits entières pour étudier des dossier, et, le matin, après avoir pris à peine quelques heures de repos, se trouvait le premier au parquet. Je craignais même pour sa santé, tant il s'acharnait à la tâche. Mais à toutes mes représentations, il me répondait invariablement.

— Quant on s'est donné un but, rien ne doit nous en écarter.

Cependant le jour des noces approchait. L'avant-veille, nous avions diné cher M. Gérandier qui, à mon grand ennui, voulut régler définitivement la question de la dot.

Il me peinait de devoir à ma femme cette fortune, sans équivalant, de mon côté, qu'une situation modeste et de lointains espoirs d'avenir.

Mon père semblait avoir deviné ce sentiment de délicatesse.

— Cher, monsieur. Gérandier, dit-il au banquier, sous le rapport de la fortune, je suis loin de pouvoir me mesurer avec vous. Toutefois, mon fils n'entrera pas en ménage les mains

vides. Demain je lui remettrai deux cents milles francs constituant mes économies de trente ans.

Je voulus sauter au cou de mon père. Il me retint du geste.

— Parbleu! c'est affaire à vous! s'écria mon futur beau-père émerveillé. Je ne vous savais pas si riche. Il est vrai que vos livres doivent vous avoir rapporté beaucoup. Mais dites-moi, sans indiscrétion, ces deux cents mille francs, où les avez-vous déposés?

— Mais dans mon sécretaire, répondit mon père en souriant.

— Et vous ne craignez pas les voleurs?

— Pas plus que vous, car les cinq cents mille francs de la dot de votre fille, vous devez les avoir en caisse, je suppose?

— Oh! moi, c'est différent. Je me suis arangé pour les mettre à l'abri des plus adroits cambrioleurs, s'appellassent-ils Cartouche ou Mandrin.

— Vraiment! dit mon père. Et comment cela?

— D'abord, répondit le banquier, j'ai serré cette précieuse dot dans mon coffre-fort, lequel est assuré à la fois contre l'incendie, et contre les voleurs. Le dit coffre-fort, placé dans mon bureau communique, par une sonnerie électrique avec ma chambre à coucher. Enfin, par surcroit de précaution il est gardé par une arme d'une nature toute spéciale, contenue dans une gaîne, affectant l'apparence d'un registre. Avant de me coucher, je la dispose sur un guéridon, placé devant le coffre-fort. Le rodeur nocturne qui s'aviserait de me faire visite, voudrait certainement le déplacer, pour la faculté de ses opérations. Mais à peine y aurait-il touché, qu'il recevrait dans le corps toute une charge de plomb qui l'empêcherait certainement de faire retraite.

— Tout ça est fort bien vu, dit mon père et il serait difficile de faire davantage.

Vers onze heures, nous quittames la maison, un peu étourdis, moi, surtout par les vins fins que mon futur beau-père, grand buveur devant l'Eternel, nous avait versés à profusion.

Cependant, mon père, plus animé que je ne l'avais vu jusque là, ne paraissait point songer au repos. Il alla chercher lui-même, à la cave, une vieille bouteille de bourgogne, qu'il posa sur la table, toute débouchée.

Et comme je me récriais :

— Ta, ta, ta ! dit-il, avec autorité. J'ai décidé que nous fêterions ensemble, ce soir, tes adieux à la vie de garçon. Si nous achevons de nous griser, ma foi tant pis. Une fois n'est pas coutume et nous avons assez souvent veillé pour autre chose, depuis quelque temps.

Naturellement je dus céder. Mais cette bouteille de bourgogne me porta le coup de grâce.

J'ignore comment et quand je m'endormis d'un sommeil de plomb. Mais lorsque je me réveillai dans mon lit, il était midi passé.

La tête lourde et la bouche pâteuse, honteux d'avoir dormi si longtemps, je procédai à mes ablutions. Mais à peine avais-je aspergé mon front brûlant d'eau froide qu'on frappa à la porte de ma chambre.

M. Gérandier me faisait prier de passer immédiatement par chez lui. Je le trouvai arpentant fébrilement son cabinet, pâle et les mains tremblantes. En me voyant entrer, il s'élança vers moi.

— On m'a volé ! s'écria-t-il. Cette nuit, on a forcé mon coffre-fort, contenant la dot de Blanche !

La surprise, plutôt que la consternation me cloua sur place.

— Mais la sonnerie électrique ? dis-je, lorsque j'eus recouvré la parole.

— N'a pas fonctionné. Le bandit avait coupé le fil.

— Et l'arme cachée ?

— Il s'est bien gardé d'y toucher.

— Mais alors, m'écriai-je, il faut que le voleur ait été dans le secret de vos précautions.

— Evidemment, répondit le banquier. Mais en dehors de moi, il n'y a ici que mon caissier qui le connaisse. Et je ne puis admettre que ce vieux serviteur ait pu si longtemps tromper ma confiance. Au surplus, je l'ai fait mander ici, en même temps que votre père, pour procéder aux constatation légales. Ah ! voici ce cher Président !

Mon père entrait, en effet.

Il devait connaître déjà la fatale nouvelle car il était plus pâle que d'habitude. Contre son habitude, il était ganté de noir.

Mon père commença aussitôt son instruction et, après mûr examen, conclut à la complicité du vieux caissier, qui fut arrêté, malgré ses protestations véhémentes.

Naturellement, mon mariage fut ajourné. On le retarda à quinzaine.

Sur ces entrefaites, on trouva, un matin, le vieux caissier mort dans sa cellule. Il s'était pendu au moyen de son mouchoir de poche. Mon père vit, avec assez de logique, dans ce suicide un aveu tacite de culpabilité. Mais à défaut d'aveu verbal, le voleur de la dot de Blanche continuait à rester inconnu.

Cependant, de nouveau était venue l'avant-veille des noces. M. Gérandier me manda dans son cabinet et me dit :

— Mon cher garçon, le vol si considérable dont j'ai été victime me met dans l'impossibilité de vous compter intégralement aujourd'hui le demi-million composant la dot promise à Blanche. Si le voleur ne se découvre pas, mais j'espère qu'il en sera auttrement, bientôt vous saurez pourquoi, je ne pourrais même m'acquitter complètement que l'année prochaine. En attendant, vous devrez vous contenir de ces trois cents mille francs.

Et il me tendit un gros portefeuille.

— Non, lui dis-je avec chaleur, je n'accepte point un pareil sacrifice. Gardez cet argent, pour l'employer dans vos opérations de banque. Ma position est assez belle pour que je me passe d'une dot inutile. D'ailleurs, mon père ne m'a-t-il pas remis, ce

matin même, les deux cents mille francs qu'il me destinait? Les voilà! Je vous serai même très reconnaissant de les recevoir en dépôt et d'en disposer au mieux de nos intérêts communs.

En disant ces mots, je déposai sur le bureau une liasse de billets de banque.

— Vous êtes un brave et honnête enfant, me dit M. Girandier, ému jusqu'aux larmes. Oui, je vous prendrai cet argent en dépôt, mais pour le faire fructifier à votre bénéfice. Ces deux cents mile francs, placés dans une affaire superbe qu'on me propose, je veux qu'ils soient doublés en moins de quatre ans.

— Tant mieux s'ils peuvent vous servir à réparer vos pertes. Mais voulez-vous vérifier je vous prie, si le compte y est?

Souriant, le banquier défit la liasse et se mit à faire glisser expertement les billets entre ses doigts.

Mais soudain je le vis changer de couleur. Il se redressa, comme mû par une pile électrique et, fixant sur moi des yeux presque égarés.

— Qui vous a remis ces billets? me demanda-t-il d'une voix rauque.

— Mais je vous l'ai dit, mon père.

— Alors, s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, c'est votre père qui m'a volé.

La foudre serait tombée devant moi que je n'aurais pas été plus étourdi.

Un moment je demeurai immobile, mais bientôt, le sang me montant ou visage :

— Monsieur Girandier, m'écriai-je, avez-vous perdu la raison? Mon père un voleur?...

— Je fournirai la preuve de ce que j'ai dit, reprit le banquier d'un ton d'absolue conviction. Regardez ces billets, chacun est marqué d'un point rouge presqu'inperceptible, au même endroit. Cette marque, j'avais eu la précaution de la faire, mû par je

ne sais quelle vague pressentiment. Elle a réussi, hélas ! au dela de mes espérances ! Votre père aura à justifier la façon dont ces billets sont arrivés en sa possession.

— Et il le fera, n'en doutez pas, dis-je avec indignation. Un mot de sa bouche dissipera cette affreuse méprise, dont vous vous repentirez toute votre vie. Suivez-moi chez lui, à l'instant, je l'exige.

Mais le banquier s'était placé devant la porte.

— Ce n'est pas vous qui m'accompagnerez chez votre père, me dit-il, avec une sorte de pitié. Pour élucider le mystère de ce vol inoui, maintenant trop bien expliqué, j'ai fait venir de Paris deux habiles détectives. Fasse Dieu, qu'ils ne mettent point la main, en même temps, sur le redoutable malfaiteur, qui jusqu'ici a joui d'une si étrange impunité.

J'avais la tête perdue, ma poitrine se soulevait tumultueusement. Cependant par un suprême effort de volonté, je parvins à ressaisir mon sang-froid.

— Soit, monsieur Girandier, dis-je, d'un ton presqu'indifférent. J'attendrai ici le résultat de votre visite, persuadé que bientôt vous me ferez des excuses.

Le banquier, sans me répondre, sortit du cabinet, en me lançant un nouveau et douloureux regard.

Je l'entendit refermer derrière lui la porte à clef.

Resté seul, je crus devenir fou.

Un plateau, suportant un carafon de cognac se trouvait sur le bureau. Sans m'en rendre compte, j'en absorbai le contenu en quelques instants.

Une horrible lumière commençait à se faire en mon esprit ; éclairant d'un jour nouveau bien des choses auxquelles je n'avais pas attaché jusque là assez d'importance.

Pourquoi mon père, lorsqu'il se retirant la nuit, dans sa chambre, pour y travailler, fermait-il sur lui la porte à double tour et au verrou ?

Pourquoi n'avait-il permis à aucun autre que lui de procéder à l'interrogatoire du vieux caissier ?

Pourquoi s'était-il réservé exclusivement l'instruction de cette affaire ?

Pourquoi était-ce lui, justement, qui avait pénétré la dernière fois auprès du prévenu, retrouvé, un quart d'heure, aprés cette visite, pendu à un barreau de sa prison ?

Mais non, mille fois non, l'homme auquel, depuis ma plus tendre enfance, je portai une affection presque idolâtre, mon éducateur, mon conseillier, mon guide dans la vie, ne pouvait être un voleur.

Des pas se firent entendre au dehors, une clef grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit. Je me dressai dans l'attente de quelque chose d'horrible, de fatal.

Mon père entra, précédé de Girandier et entre les deux détectives, mandés à Paris. Un simple regard jeté sur lui me confirma l'étendue de mon malheur. Jamais je n'avais vu visage plus décomposée, regard plus glauque et plus amer sourire.

Le père de Blanche vint à moi, et me serra la main.

— Pauvre jeune homme ! dit-il.

— Mais c'est impossible ! m'écriai-je. Des preuves !

A ces mots, ou plutôt à ce cri déchirant, un des détectives arracha le gant de la main droite de mon père. Depuis le lendemain du vol je me souvins, alors, qu'il ne l'avait plus quitté.

Je vis cette main déchirée par une profonde entaille.

— Il y avait du sang dans mon cabinet, le lendemain du vol, dit le banquier. Le voleur s'est blessé cruellement, en forçant mon coffre-fort.

Le second détective ouvrit une serviette d'homme de loi, où je vis tout un matériel de cambrioleur, masque noir, perruque,

fausse barbe, passe partout, pieds de chèvre, pince monseigneur, flacon d'acides, etc.

— Voici, dit-il, ce qu'on à trouvé dans le cabinet de monsieur.

— Mais défendez-vous donc, m'écriai-je à mon père. Repoussez donc les mensonges de ces hommes! Prouvez donc votre innocence !

Un silence profond s'établit.

Mon père fit un geste de dépit. Ses yeux brillèrent et sa bouche se crispa.

— Inutile, maintenant, dit-il d'une voix rauque. Je suis pris et rien ne me sauvera. C'est moi qui suis le voleur de Lyon.

— Il est fou ! s'écria le banquier. Nous devons nous trouver devant un cas pathologique.

Hélas! mon père n'était ni fou ni monomane. Il avait agi dans la plénitude de ses facultés ! . . . .

Les accords entraînants d'une marche, jouée par l'orchestre, couvrirent les sanglots étouffés du clown, dont les larmes brûlantes creusaient des sillons dans le fard de son grotesque maquillage.

Madeleine, elle aussi, ne put retenir ses pleurs.

— Ah! s'écria Latour avec transport, j'avais bien dit que vous seriez sensible à mes infortunes! Madeleine, n'est-ce pas que le fils innocent du magistrat voleur, vous semble plus digne de symphatie, que le pitre que vous avez vu en moi, jusqu'ici?

Il saisit une main que la jeune fille lui abandonna.

— Mon pauvre ami, dit trtstement Madeleine, si quelque chose pouvait vaincre ma résolution, c'est bien la terrible confidence que vous venez de me faire. Mais apprenez-le, Latour, je ne m'appartiens pas. J'aime, et bien que j'aie été injustement soupçonnée par mon fiancé, je serai jusqu'à la mort fidèle au souvenir.

Le clown baissa le front d'un air sombre.

— Hélas! murmura-t-il, je le pensais!

— Moi, aussi, mon ami, je vous dirai un jour ma lamentable histoire, reprit Madeleine. Mais c'est de vous, seul, qu'il s'agit maintenant. Que fites-vous après le coup terrible qui brisait vos promesses de bonheur et d'avenir?

Latour releva lentement le front.

— Je n'attendis pas, reprit-il, que le président indigne du tribunal de Lyon comparut devant la cour où, si longtemps, il avait dirigé les débats, réclamant toute la rigueur des lois contre des malheureux cent fois moins coupables que lui.

La nuit même, par un épais brouillard, je m'enfuis de Lyon, n'emportant point un sou sur moi, tellement j'aurais eu peur de distraire quelque chose d'une fortune volée.

Pendant longtemps, je marchai au hasard, inconscient, égaré vivant de racines, dormant au bord des routes, dans les bois, dans les fossés.

La police m'arrêta et l'on m'envoya pour quelques mois dans un dépot de mendicité.

Cependant j'avais conservé assez de présence d'esprit pour ne pas donner mon vrai nom. Car, à vous je puis le dire, Madeleine, je ne m'appelle pas Latour, mais Dumesnil.

C'est mon nom que j'aurais repris et dont à force de travaux utiles et glorieux j'aurais racheté la souillure, si vous aviez consenti à le partager. Oui, avec vous à mes côtés, j'eusse soulevé des montagnes, sinon en France, même, du moins à l'étranger!

Madeleine hocha la tête.

— Vous ne m'avez pas appris, dit-elle, comment vous êtes devenu écuyer?

— Quand mon égarement se dissipa, j'étais en prison. On m'avait jugé trop inoffensif pour me renvoyer dans une maison d'aliénés.

Le directeur s'étant intéressé à moi, je cherchai à me rendre

utile, mais sans lui laisser deviner mon secret. Ma conduite irréprochable, les connaissannes assez rares dans un lieu pareil, que je ne puis dissimuler complètement, me firent bientôt relâcher.

Que devenir ?

Je ne connaissais aucun métier manuel et on ne m'eut point admis sans papier comme commis, dans une maison de commerce. Même pour être domestique, il faut un livret.

Mourant de faim, je me laissai embaucher par un directeur de cirque, qui n'était pas celui-ci. J'appris à faire le grand écart, à pirouetter sur des chevaux lancés au galop, à traverser des cerceaux en papier.

Enfin, je fis le triste apprentissage du métier de clown, acquerrant la force et l'agilité que vous me connaissez, mais sans obtenir au début de fort grands succès.

Ici le pitre eut un sourire navré.

— Une circonstance douloureuse devait révêler à tous et à moi-même, ma véritable spécialité, reprit-il, après un nouveau silence. Un soir que j'attendais le moment d'entrer dans la piste, lisant distraitement un numéro du « Petit Journal », mes yeux furent attirés par les lignes suivantes qui flamboyèrent à mes regards comme le « Mané, Thécel, Pharès » du festin de Balthazar.

« Evasion sensationnelle du pénitentier de Nouméa, par le fameux Dumesnil, ex-président du tribunal de Lyon. »

Un nuage me passa devant les yeux et je sentis ma raison se troubler.

— « Eh ! bien, vous n'entendez donc pas ? » me cria brutalement le directeur en me poussant dans le cirque; où j'allais m'étaler tout de mon long.

Les huées du public m'accueillirent.

L'autre clown, déjà en scène, me releva par le fond de ma culotte et m'administra un maître coup de pied.

J'y répondis, non par les gémissements obligés, mais par un formidable éclat de rire.

Alors ce fut une scène inénarrable. Obéissant aux suggestions de la folie qui bruissait dans ma cervelle, confondant les souvenirs avec les obligations du présent, je me sentis agir comme dans un rêve à la fois terrible et bouffon.

Sautant sur un cheval, amené pour un de mes camarades, je fis le tour de la piste en continuant à lire le journal, dont les caractères dansaient devant mes yeux.

Un trapèze se trouva sur ma route. D'un bond je m'y cramponnai, puis, debout sur la barre et avec des gestes d'avocat, j'entamai un plaidoyer en faveur d'un accusé imaginaire.

Un coup de fouet m'ayant délogé, je retombai sur les mains et fis le tour de la piste entremêlant cumulets et pirouettes de citations de Ciceron et d'Aristophane.

Le public se tordait et le personnel du cirque entier, me regardait avec stupéfaction, bouleversant toutes les données du programme.

Moi, cependant, je continuer à gambader comme un singe, riant, plaidant, hurlant, alternant latin, grec et français, enfourchant les chevaux à crû, montant le long des cordes jusqu'au faite, sublime, paraît-il, d'extravagance, d'imprévu, de témérité et de brio.

Enfin, sur un dernier cri, qui manqua de me déchirer la poitrine et mit le comble à l'enthousiasme du public, je rentrai dans la coulisse en passant par dessus la tête de mon directeur ahuri.

On me rappela avec fureur. Mais je m'étais évanoui, ayant donné de la tête contre un portant.

Lorsque je revins à moi, je me vis couché dans la roulotte où je passais la nuit avec quelques camarades.

Le sang que j'avais perdu en abondance avait calmé ma

fièvre et, pour mon malheur j'étais tout à fait revenu à la raison.

Mon directeur se penchait vers moi d'un air inquiet.

— A la bonne heure! s'écria-t-il joyeusement, en me voyant lui sourire avec amertume. Bravo! mon garçon. Voilâ bien le clown, complet idéal, que je cherche depuis vingt ans. Aussi je triple tes appointements. Mais pas d'excès de zèle. Que diable! tu pouvais te rompre le cou!

C'est dès ce jour que Frimousse prit rang parmi les plus fameux pitres de France et de Navarre.

CXCII

Les deux Paillasses

Sur ces entrefaites, la troupe foraine s'était notablement rapprochée de Paris et sa dernière étape, avant d'entrer dans la grand' ville, était Versailles, où M. Mellini se proposait de donner une série de représentations.

Pour la première, le directeur avait mis sur l'affiche une pantomime, étudiée en route, et sur laquelle il comptait beaucoup.

« Les amours de Paillasse » dont les deux rôles devaient être tenus par Madeleine et Latour, était un mimodrame, à la manière noire, un peu renouvelée de l'histoire de Tabarin.

Pailiasse, jaloux, se croyant trahi par Colombine, la tuait pendant son sommeil pour, nouvel Othillo se suicider sur son cadavre, en reconnaissant son erreur.

Pour amorcer le public, Mellini avait fait annoncer, par les

journaux, une sortie de tout son personnel, en grand costume.

Aussi dans les rues, d'ordinaire assez désertes, de la cité morte du Roy Soleil, régnait-il une certaine animation, surtout là où devait passer la calvacade.

Deux hommes étaient attablés dans le débit, déserté, d'un marchand de vin, l'un jeune et bien bâti, en habits d'ouvrier, l'autre grisonnant, portait des lunettes et, dans son costume noir rapé, mais décent, ayant tout l'air d'un professseur en retraite.

— Ce solennel et lourd Versailles manque décidément de charmes et de ressources, disait le vieillard à son compagnon. Les gens y sont horriblement méfiants. Une idée. Si nous passions la soirée au cirque. « Panem et circenses ». Nous y pourrions concilier l'utile et l'agréable.

La baraque sera bondée et, dans la foule, à l'entrée comme à la sortie, il y aura toujours moyen de cueillir quelques montres, quelques chaînes, quelques bijoux féminins, sans compter les porte-monnaies de bonne volonté.

— Va pour le cirque, répondit l'autre. Tu as raison, Président, ce sera plein, là-dedans de « pantes » et de « fées batives ». (1)

— Pas d'imprudence avec les femmes, dit sévèrement le Président. Songe que nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Mais j'entends la musique. Voilà le cortège qui s'amène. Faut voir ça.

Les deux hommes sortirent et se postèrent sur le trottoir, au milieu des badauds.

— Il n'est déjà pas si mal, ce cirque là ! dit le Président d'un ton connaisseur. Des chevaux superbes ! Mais qu'est-ce qui te prend, Léopard, et qu'as-tu à me broyer ainsi la main ?

Le beau François Landiol, devenu pâle comme un linge, fixait des yeux hagards sur une espèce de char antique, tout doré et fleuri, conduit par la signora Armida, la Reine de la Pantomime.

Elle avait revêtu une magnifique robe de satin blanc, brodée

(1) De bourgeois et de jolies femmes.

d'argent, un manteau de pourpre flottait sur ses épaules et un diadème, orné de cabochons, brillait sur sa longue chevelure.

A son côté se tenait Robert, costumé en page renaissance et, à ses pieds, couché sur un coussin de velours, le clown Frimousse, sanglé dans un maillot mi-partie vert et rouge, et grotesquement maquillé, semblait et était véritablement en adoration devant elle :

Ainsi qu'un ver de terre amoureux d'une étoile !

— Président, murmura le Léopard, se penchant, hâletant, à l'oreille de son compagnon, regarde donc la particulière qui tient les guides ! Est-ce que cette « gonzesse » ne te rappelle rien ?

Le Président se dressa sur la pointe des pieds et allongea son maigre cou. En même temps, la plus vive surprise se peignit sur son visage et ses yeux s'allumèrent derrière les verres fumés de ses lunettes.

— C'est elle ! répondit-il d'une voix sourde. C'est bien la jeune fille, vendue par nous pour de la chair morte au peintre Rugger, la belle aux trente huit mille francs que nous avons exposée, ficelée, sur la voie de Paris au Hâvre, un peu avant le passage du train express.

— Elle n'est donc pas broyée ? murmura le Léopard. Par quel nouveau miracle a-t-elle pu échapper à la mort ?

— Miracle, dans tous les cas bien fâcheux pour nous, dit le Président. Car si ce Phénix femelle arrive à Paris, il ne manquera pas d'instruire la « Rousse » de ce qui lui est arrivé à la Salpétrière. Or, si elle parle, ce n'est pas seulement Jacques Salpètre qui la dansera mais, en qualité de récidivistes, nous pourrions y aller tous les deux de notre « tronche ! » (1)

— Tu as raison !

— Aussi, conclut le Président d'un ton d'autorité, ne faut-il pas qu'elle retourne à Paris.

— Et comment l'en empêcher ?

(1) Tête coupée.

Le vieillard retira ses lunettes et les essuya de son foulard de soie, de l'air d'un savant mathématicien, cherchant la solution d'un problème.

— Ce soir même, il faut remettre le grappin sur elle ! dit-il enfin. L'essentiel est qu'elle ne nous a et pas vus.

— L'enlever du cirque ! Tu es fou.

— L'enlever, ou la refroidir. Rien n'est impossible, quand on sait s'y prendre. Nous avons, d'ailleurs, tout le temps d'aviser. Rentrons chez le mastroquet pour casser une croûte et, entre la poire et le fromage, je trouverai bien quelque bonne combinaison.

Cependant, les déux bandits se trompaient en s'imaginant n'avoir point été reconnus par Madeleine.

Par un hasard providentiel, ou plutôt, mue par une intuition magnétique, elle avait plongé le regard au cœur même de la foule, où le Léopard et le Président tâchaient maintenant de se dissimuler.

A l'aspect des deux hommes, qui semblaient être deux démons, attachés à ses pas, la main gauche de Madeleine, appuyée sur l'épaule de Latour, trembla. Mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour réprimer un cri d'effroi et pour détourner les yeux.

— Madeleine, demanda le clown alarmé, Madeleine qu'avez-vous ?

— Oui, qu'as-tu, ma sœur, mon bon ange ? répéta Robert qui, inquiet, se plaça justement de façon à cacher le trouble de la jeune fille aux deux bandits.

— Chut ! murmura Madeleine, avec terreur. Ne bougez pas, ne me demandez rien pour le moment ! Lorsque nous serons rentrés, je vous dirai...

On devine l'impatience de Latour et du petit Robert. Heureusement que la cavalcade était à la fin de son itinéraire.

Quelques minutes plus tard, elle rentrait, trompettes sonnant, dans le cirque en planches.

— Je ne suis plus en sureté à Versailles, dit alors Madeleine en entraînant ses deux amis dans sa loge. Mes jours y sont gravement menacés.

— Que dites-vous ? s'écria le clown.

— Je viens de voir, dans la foule, les deux bandits qui m'ont endormie., dévalisée et exposée sur les rails du chemin de fer, à l'approche de l'express du Hâvre.

— Ici, à Versailles ?

— Oui, et ils m'ont reconnue aussi. Je l'ai bien vu à l'expression de leurs regards. Craignant de se voir dénoncés par moi, ils vont tout tenter pour s'assurer de mon silence. Et cette fois, ils ne manqueront plus leur coup !

— Jamais ! s'écria Latour. Heureusement que nous voilà prévenus ! Il faut vous rendre, sans tarder, chez le commissaire de police de Versailles. Je vous accompagnerai. Et malheur à celui qui se mettrait sur notre chemin !

— Oui, malheur ! répéta Robert. Je ne suis qu'un enfant, mais qu'on s'en prenne à ma Madeleine, j'aurai le courage et la force d'un homme !

Les trois amis se débarrassèrent rapidement de leurs costumes de théâtre, enlevèrent leur maquillage et revêtirent des habits de ville. Puis ils se rendirent au commissariat général de police de Versailles.

Mais arrivé à la porte, l'enfant se ravisa et refusa obstinément d'entrer.

A son esprit naïf se représentait le souvenir du vol, commis par lui, au détriment de son père, et il tremblait de se voir, de ce chef, arrêté et conduit en prison !

— Je vous attendrai dans la rue, dit-il, sans juger nécessaire de confier le motif de ses alarmes à Latour, pour lequel il professait une affection et un respect presque filiaux.

Le commissaire de police, qui accorda immédiatement audience, écouta le récit de Madeleine avec un intérêt croissant.

Lorsqu'elle eut terminé sa déposition sans omettre le signalement des deux malfaiteurs, gravés dans sa mémoire avec la netteté d'une eau-forte, il alla prendre un des albums remplissant les dix rayons d'une grande bibliothèque.

— Vous avez eu grand tort, mademoiselle, dit-il, de vous dérober aux investigations de la justice, aussitôt après la tentative de meurtre dont vous avez failli devenir victime. A cette époque, elle eut pu efficacement poursuivre et atteindre les coupables. Cependant, puisqu'ils ont eu l'imprudence de se montrer. tout espoir n'est pas perdu de les repincer.

En parlant ainsi il avait ouvert et feuilleté l'album.

— Vous m'avez parlé d'un vieillard à cheveux gris et à lunettes? reprit-il. Ne serait-ce point, par hasard, le gredin dont voici la photographie ?

— C'est lui-même! s'écria Madeleine, en jetant les yeux sur le portrait.

— Dans ce cas, mademoiselle, dit le commissaire, vous avez eu affaire au plus dangereux et au plus adroit scélérat de tout Paris. Depuis deux ans, nous le cherchons, sans parvenir à mettre la main sur lui, bien qu'il ait participé visiblement à nombre de crimes dont nous n'avons pu saisir que les instruments.

Cet homme est l'oracle et l'inspirateur de tous les malfaiteurs parisiens, qui le couvrent avec une incroyable abnégation. Ce fanatisme ne peut s'expliquer que par les grandes capacités de l'homme et l'expérience qu'il possède de tous les rouages judiciairos et policiers.

Il s'agit en effet, du fameux Dumesnil, l'ancien président du tribunal de Lyon, condamné à la déportation perpétuelle et qui s'est évadé, il y a deux ans de Nouméa. Mais qu'avez-vous monsieur? Vous vous trouvez mal?

Ces dernières paroles s'adressaient à Latour qui, pâle comme

la mort et frappé comme d'un coup de foudre, s'était laissé retomber sur sa chaise.

— Latour, mon cher camarade! s'écria Madeleine avec angoisse Revenez à vous!

Le clown releva la tête et respira avec effort. Par un effort énergique, il parvint à sourire.

— Ce n'est rien, dit-il, sans doute une fausse digestion, provoquée par cette promenade équestre.

Le commissaire de police ouvrit un buffet, y prit un flacon et ayant versé plein de cognac un verre à liqueur, l'apporta à Latour.

— Tenez, buvez, dit-il! Ça vous remettra.

Le clown vida le verre d'un trait et un peu de sang revint à ses joues.

Le commissaire se tourna vers Madeleine et reprit :

— Maintenant que nous avons établi l'identité d'un de nos sacripants, l'autre ne sera pas difficile à trouver. Ce doit être le Léopard, un jeune bandit qui s'est fait le seïde de Dumesnil qui complète son éducation criminelle. Tenez, voilà sa photographie. Le reconnaissez-vous ?

— C'est bien lui, s'écria Madeleine.

Le commissaire de police se frotta les mains.

— Ainsi donc ces messieurs se sont rabattus sur notre bonne ville de Versailles, dit-il joyeusement. Sans doute que le pavé de Paris commençait à leur brûler les pieds, quoique mes collègues de la capitale ne paraissent guère les avoir inquiétés, depuis deux ans. Ah! Ah! Nous allons montrer à ces Parisiens comment nous travaillons en province! Vous serez, mademoiselle, le hameçon auquel se prendront ces gros poissons là. Allez et venez sans crainte à Versailles, mes hommes ne vous perdront pas de vue un seul instant et il ne pourra vous arriver rien de mal. Quant à l'intérieur même du cirque...

— Je serai là, dit Latour en se redressant avec énergie. Par

le Dieu vivant je jure que personne ne touchera à Mademoiselle, sous peine de la vie, dussé-je, la défendre contre mon propre père !

Quand ils eurent pris congé et furent dans la rue, Madeleine et Latour virent accourir au devant d'eux le petit Robert, en proie à une vive agitation.

— Madeleine, dit-il, précipitamment, les deux hommes que tu as vus, sur le passage du cortège, t'ont suivie jusqu'ici. Je les ai bien reconnus au signalement que tu nous en as fait. Quand tu es sortie, ils se sont vivement éclipsés par cette rue traversière.

Latour, quittant le bras de Madeleine, courut à l'angle de la rue indiquée. Mais il ne vit personne.

— Oui, je la défendrai, murmura-t-il, en crispant les poings. Celui qui s'attaquera à elle mourra, quelqu'il soit !...

. . . .

Mellini ne s'était pas trompé en comptant sur une salle comble pour l'ouverture de son cirque à Versailles.

Les bureaux de location avaient été assiégés toute la journée par les amateurs et, le soir, bien avant l'heure de l'ouverture, on faisait queue à l'entrée.

De nombreux agents, déguisés en bourgeois, en ouvriers et même en soldats, étaient mêlés à la foule et le commissaire de police, lui même, occupait avec sa famille une loge d'avant-scène.

Mais en dépit de toutes les recherches et de la surveillance la plus strictes, il n'y avait point trace des deux bandits.

— Ils auront pris l'alarme, en lui voyant prendre le chemin du bureau, se disait le commissaire avec désapointement. Manquer une si belle occasion de me distinguer ! De ce coup là j'aurais certainement été nommé à Paris. Bah ! les gredins nous glissent entre les mains comme des anguilles. Attendons, cependant. Qui sait ?

Pendant ce temps la représentation suivait son cours. Le public faisait fête aux excuyères, dans leur jour de grâce et de beauté et revêtues de leur plus beaux atours, Frimousse, l'impayable clown, obtenait son succès habituel. Et l'on comblait de bravos le jeune Robert, dansant sur des chevaux sans selle, lancés au triple galop et traversant d'un bond, le sourire aux lèvres, des cerceaux de papiers enflammé.

Qui se fut douté que ce garçonnet si leste, si habile, si fort déjà dans la voltige, n'était point un simple enfant de la balle, mais le propre fils d'un homme dont le nom était en ce moment, et sur tous les points du monde, dans toutes les bouches ?

Qui se fut douté aussi du double drame caché dans le cœur de la souriante Armida et de l'exhilarant Frimousse ?

On avait réservé pour la fin, le minodrame « Les Amours de Paillasse. »

Ce minodrame, on l'attendait avec impatience, car les journaux, dont les reporters avaient été admis à la répétition générale, en avaient dit merveille !

Enfin, le programme fut épuisé. Il ne restait plus que le dernier numéro. Mais ce numéro devait être le clou de la soirée.

Les valets, en grande livrée, du signor Mellini, poussèrent au milieu de la piste, une petite scène, montée sur roues.

On eut dit une grande cage à lions, fermée de tous côtés par des rideaux.

Cette scène se composait, en somme, d'un simple plancher, ayant aux quatre angles, des montants de bois, vers lesquels se repliaient les rideaux, montés sur tringle et laissant à découvert l'intérieur, représentant une modeste chambre meublée.

La machination était un peu bien primitive et l'œil ne laissait pas que d'être gêné, à certains moments, par les montants, en question, mais qu'importe le théâtre quand le génie des acteurs le transforme en vivante réalité.

Or, Madeleine et Latour étaient mieux que des comédiens, c'étaient des poëtes et, à leur insu, des charmeurs.

Pas une intention, pas « un mot » du drame, mimé par eux, ne devait échapper au public, émerveillé et ravi.

L'action, dont nous avons déjà esquisse le plan général, était des plus simple. Paillasse, amoureux fou de Colombine, mais dévoré de jalousie, se croyait trompé, sur la foi d'une lettre écrite par le frère de sa maîtresse. De là son meurtre, ses remords et son suicide.

Rien de charmant, de chaste et d'ingénu comme le jeu de Madeleine chargée du role de Colombine. Rien de nerveux, de sombre et de vraiment tragique comme celui de Latour transportant Shakspeare en pleins Funambules.

Après une charmante scène de jalousie, d'explication et de racommodement, qui provoqua des bravos du public, venait celle de la lettre.

Pendant que Colombine repassait gaiment ses collerettes, Paillasse, ouvrant négligemment le tiroir de la table de nuit, y trouvait le fatal papier.

Il le lisait à la déborée, laissant, son visage seul, trahir une formidable tempête intérieur, puis, l'ayant doucement remis en place prenait congé de Colombine.

Le masque souriait mais baigné de sueur, essuyée furtivement. On voyait tressaillir les muscles, maintenus seulement par un suprême et terrible effort de volonté.

Colombine, sans s'apercevoir de l'humeur noire de son ami, ou plutôt y étant habituée de longue date, l'embrassait gentiment, en manifestant l'envie de dormir. Elle le mettant à la porte et les rideaux se fermaient au moment où elle allait procéder à sa toilette de nuit.

Alors, Paillasse, descendu dans la piste, la parcourait avec agitation, sur un trémolo bien senti. Il dressait le poing vers la petite scène, faisait mine de s'arracher les cheveux et s'aban-

donnait tour à tour à la fureur la plus sauvage et au plus sombre abattement.

Enfin, après avoir mimé toute la gamme de mouvements d'une affreuse et aveugle jalousie, Latour, tirant un poignard de son sein, manifestait l'intention de guêter les coupables pour en faire justice, et sortait en courant.

Ce fut une tempête d'applaudissements. Latour fut rappelé avec frénésie, mais il ne reparut pas et comme ce n'était qu'un simple entracte, l'orchestre attaqua avec vigueur une marche funèbre, qui rétablit le silence.

Le public se tût, oppressé d'une réelle angoisse. Rare et curieuse puissance du comédien. Cette foule, peut-être cruelle et indéfférente aux drames de la vie réelle était plus oppressèe que si elle savait devoir assister à un véritable meurtre.

Cependant, à peine arrivé dans les coulisses du cirque, le clow s'était senti saisir la main par le petit Robert, pâle et tremblant.

— Mon oncle Latour !

C'était le nom familier qu'avait trouvé trouvé le gentil enfant pour son nouvel et grand ami.

— Eh ! bien, mon garçon ? demanda le clown inquiet.

— Je les ai vus, ou plutôt j'en ai vu un, le plus jeune !...

— Où cela ?

— Dans un coin aux accessoires. Il se cachait derrière le tonneau sur lequel Vatard monte la grande spirale.

Latour leva les yeux au ciel, en serrant le manche du poignard qu'il tenait toujours à la main:

— Le moment serait-il venu ? murmura-t-il sourdement,

Pendant ce temps, Madeleine s'était arrangée sur le lit de repos, où son amant jaloux et abusé devait la surprendre endormie. Songeant toujours à la rencontre du matin, elle se demandait avec inquiétude si la police serait suffisante à la

protéger, elle et ses amis contre les coups d'ennemis si résolus et si entreprenants.

Si, en ce moment, elle eût songé à détourner les yeux du point sur lequel, songeusement, elle les tenait fixés, Madeleine se fut émue peut-être, en voyant Latour sortir de dessous le tapis d'une table, alors qu'il ne devait rentrer en scène qu'à l'ouverture du rideau.

Distraite, comme elle l'était, elle le vit s'approcher sans trop s'étonner de ce changement de mise en scène, peut-être improvisé par le fantasque et original comédien, auteur du mimodrame.

— Eh ! bien, mon ami, lui demanda-t-elle. Que faites-vous là ?

Mais les paroles expirèrent sur sa lèvre. Au lieu du visage maquillé de Latour, une figure grimaçante et hideuse se penchait sur elle.

Sous la souquenille de Paillasse, Madeleine avait reconnu le Président.

— Tu nous as trahis, ma belle enfant, gronda-t-il, à l'oreille de la jeune fille pétrifiée. Nous t'avons vu entrer au bureau de police. Mais on ne me prend pas sans vert ! Grâce à ce déguisement, je me ris de toute la police de Versailles et c'est ton amant que l'on arrêtera, tout à l'heure, auprès de ton cadavre.

Madeleine fit un mouvement violent pour fuir, mais un genou de fer pesait sur sa poitrine. Elle voulait crier, une main longue et nerveuse lui étreignait la gorge.

— Oui, continua le Président d'une voix sinistre, cette fois tu ne l'échapperas plus. Je m'en vais t'étrangler, après quoi je n'aurai qu'à m'en aller tranquillement. Et je te réponds que ce n'est pas moi qu'on arrêtera.

L'orchestre jouait toujours.

Madeleine sentit se retrécir le cercle formé autour de son cou par la poigne du vieux bandit. Mais au moment où, défaillante,

elle recommandait son âme à Dieu, un coup violent, asséné sur la tête du faux clown, lui fit lâcher prise et l'envoya rouler dans un coin de la petite scène.

Latour était rentré brusquement, en passant par dessous un des rideaux.

— Assassin ! cria-t-il. La liste de tes forfaits n'est-elle pas assez chargée déjà ?

Le Président se releva en jurant et, résolument, marcha sur lui, un stylet à la main.

Les deux paillasses se mesurèrent du regard.

— Tiens ! s'écria d'un ton cynique, l'ancien magistrat. Te voilà, toi ! C'était bien la peine d'avaler tant de grec et de latin, pour finir en pitre de foire.

— Misérable ! cria Latour comme pris de folie.

D'un bond, il se rua sur son père, lui fit tomber le stylet de la main et lui arracha son déguisement.

En ce moment, l'orchestre achevait son dernier accord et, de la coulisse, le machiniste, fit glisser sur leurs tringles les quatre rideaux masquant la petite scène.

Le public assista alors à une scène bien autrement tragique que celle qui avait précédé et, pendant un instant, il put la croire comprise dans le programme.

A moitié évanouie, Colombine restait étendue sur son lit de repos, pendant que Paillasse maintenait sous son genou un homme à cheveux gris, aux vêtements en lambeaux et qui se débattait désespéremment.

Mais le commissaire de police ne pouvait s'y tromper, lui. D'un coup d'œil, il avait reconnu le Président.

— Arrêtez cet homme ! cria-t-il d'une voix tonnante, penché sur le rebord de sa loge.

A son appel, une dizaine d'agents déguisés sautèrent dans la piste.

Ce fut comme un coup de foudre. En un instant, tout le monde fut debout, indécis, terrifié, prêt à fuir.

— Laisse-moi, grondait le Président. Tu veux donc me faire renvoyer au bagne? Ce serait bien mal reconnaître ce que j'ai fait pour toi, seul.

— Lâche hypocrite, répondit le clown. Non, tu n'es pas mon père!

— Ma foi, si ta mère m'a fait cocu, ce n'est pas à toi à me le reprocher!

Sur ce cynique et infâme sarcasme, le bandit, par un tour de rein professionnel, s'arracha à l'étreinte du clown et sauta dans la piste.

Les agents accouraient de toutes parts.

— Arrière! s'écria Latour, brandissant son poignard. Que personne ne touche à cet homme. Il m'appartient!

A son tour il s'élança.

Le Président promena autour de lui un regard flamboyant. On eut dit une fauve cerné par les chasseurs.

Le public, ne sâchant ce qui se passait se pressait, éperdu, vers la sortie.

S'il pouvait se mêler à cette cohue, il trouverait bien le moyen de sortir un des premiers. Et alors!...

D'un bond il passa par dessus la tête des agents.

Mais alors, il retrouva son fils devant lui.

— Imbécile, tu l'as voulu! cria-t-il se ruant sur le clown.

Mais la lame d'un poignard étincela sur sa tête.

Le misérable battit des bras, tourna sur lui-même et s'affaissa comme une masse, la poitrine trouée et perdant le sang à flots.

— Touché! dit-il en ricanant, pendant que les agents s'emparaient de lui. Mais « as pas pur, ma caillou! » Petit bonhomme vit encore!

Latour n'était plus là pour l'entendre.

Lorsque le commissaire de police, enchanté de sa prise, le chercha dans l'arène, il avait disparu.

Jetant avec horreur le poignard avec lequel il avait frappé son père, il était remonté, sans être remarqué de personne, sur la petite scène où Madeleine restait privé de connaissance.

— Adieu pour toujours, murmura-t-il, avec égarement en portant à ses lèvres la main de la pâle jeune fille. Tu aurais peut-être consenti à épouser le fils d'un voleur, mais jamais un parricide.

Comme poursuivi par les furies, le clown regagna sa loge.

Il avait pris une résolution.

Personne que Madeleine ne saurait les rapports existant entre lui et le scélérat qu'il croyait avoir tué.

En un clin d'œil il arracha sa perruque de chanvre et essuya son maquillage.

Puis, après avoir pris dans un tiroir le peu d'argent représentant ses économies, il se coiffa d'un chapeau bourgeois et jeta un long manteau sur son costume d'acrobate.

— A Paris, seul, murmura-t-il, je trouverai à me cacher.

Il ouvrit la porte, mais arrêté en dehors, sur le seuil, le petit Robert lui barrait le passage.

L'enfant, lui aussi, s'était revêtu à la hâte d'un manteau et avait campé une casquette sur ses boucles brunes.

— Oncle Latour, dit-il avec résolution, j'ai bien deviné. Tu veux fuir ?

— Oui, mon garçon, répondit le clown, il le faut. Dieu te protège et adieu !

— Oncle Latour, emmène moi. Je ne veux pas que tu partes seul...

— Quoi, s'écria le clown avec surprise. Tu veux abandonner Madeleine ?

— Madeleine ne restera pas longtemps seule, répondit l'enfant

en souriant. Mon cousin Conrad saura bien la consoler de mon absence.

— Ton cousin Conrad ?

— Oui, son fiancé. Ils sont brouillés pour l'instant, j'ai bien compris ça, mais ils se racommoderont et se marieront ensemble...

Le clown sentit son cœur se serrer douloureusement.

— Viens, puisque tu le veux ! dit-il après un instant de silence. Si Dieu le permet, nous ne nous quitterons plus et je ferai de toi un homme.

Et prenant la main de l'enfant, il l'entraîna à sa suite. Tous deux, sortirent inaperçus par une porte de service du cirque, rempli en ce moment de confusion et de tumulte, Bientôt eurent gagné la campagne où ils disparurent dans les ténèbres.

. . . .

Pendant ce temps, le Président avait été écroué à la prison de Versailles, où les médecins légistes constatèrent, que sa blessure, grave seulement en apparence, n'offrait aucun danger immédiat. La lame avait glissé sur une côte, faisant jaillir le sang à flot, par une large entaille, mais sans léser aucun organe vital.

Après avoir fait enfermer le redoutable bandit dans une cellule à triples barreaux et à porte de fer, le commissaire de police avait immédiatement lancé à M. Gilbert, le nouveau Préfet de police de Paris, le télégramme suivant :

« Arrêté à Versailles le récidiviste Jacques Dumesnil, connu sous le sous le sobriquet de « Président ». Faites le prendre sous bonne escorte ».

La sensation causée à Paris par cette nouvelle fut extrême. L'ex-président Dumesnil était une figure remarquable, dans le monde du vol et de l'assassinat. Les journaux racontèrent le drame dans tous ses détails, la tentative de meurtre, faite sur une des artistes du cirque Mellini, et cela en pleine représen-

tation, l'intervention d'un clown, qui avait failli tuer le misérable, l'arrestation de Dumesnil, dans la piste même, et enfin l'inexplicable disparition de Latour.

— Le Président arrêté ! se disait-on. La terreur de Paris sous les verroux ! On va pouvoir respirer plus à l'aise.

La nouvelle n'avait pas causé moins d'émotion à la « Salpêtrière » où l'avait apportée le Léopard, échappé heureusement aux « roussins » et aux « cognes » de Versailles.

Pendant que, le lendemain matin, tout Paris se réjouissait de l'arrestation de Dumesnil, le Léopard et Jacques Salpêtrie s'occupaient déjà des moyens à mettre en œuvre pour le faire évader.

CXCIII

Uxor, mater que dolorosa !

— Malédiction ! Elle ouvre les hostilités ! cria le sinistre major en pénétrant comme un ouragan dans la chambre à coucher où sa belle maîtresse, Urielle Frémy, procédait à sa toilette.

— A qui en as-tu donc, ce matin ? demanda tranquillement la jeune femme, qui continuait à prendre ses dégrès dans la double faculté de la corruption, et du crime. Les frères de la « Ligue Sainte » auraient été trahis ? Le capitaine Dreyfus se serait-il échappé de l'Ile du Diable ? Zola et Picquart l'emporteraient-ils sur l'Etat-Major ?

— Tu ris! maugréa le beau ténébreux, en lançant son chapeau sur un fauteuil. Il n'y à vraiment pas de quoi?

— Enfin, de quoi s'agit-il?

— Ma femme...

— Ta femme?

— Eh! oui, je dois bien finir par te l'avouer, je suis marié, mais devant l'église, seulement, et en Angleterre... Ce qui n'empêche point la soi-disant comtesse Nathalie Esterhazy d'avoir introduit contre moi une plainte en adultère. Tiens, lis plutôt. Voilà une assignation pour comparaître, toi et moi, aujourd'hui même, à onze heures devant le juge Alberty.

Et il tendit un papier à Urielle.

— Ta femme! répéta celle-ci avec stupeur. Que suis-je donc moi?

— Ma divine et charmante maîtresse, en attendant mieux et assurément beaucoup plus ma compagne que cette gêneuse qui, je le répète, n'a sur moi aucun droit légal.

— Mais, dit Urielle toujours atterrée, les enfants étaient donc bien à toi?

— C'est possible en fait, mais en droit, non. Au diable toute famille, en dehors de toi! Je suis certain que c'est là encore un tour de Mathieu Dreyfus, d'accord avec ce sacré juge qui n'a donné aucune suite à l'affaire de mon beau cousin. Figure-toi qu'Alberty, lorsque je lui ai rappelé la chose, m'a sèchement répondu que je devais m'être trompé, en me conseillant, dans mon propre intérêt, de ne pas insister. Cependant, mes trente huit mille francs ont bien du passer quelque part! La preuve que Conrad les a, c'est qu'il ne me les réclame plus.

Il se passa la main sur le front.

— Ah! je suis bien livré! reprit-il. Le sol craque sous moi de toutes parts et si je n'avais pas l'Etat-major qui me soutient, il y a longtemps que j'aurais sauté. Cette histoire de femme et d'enfants, chassés par moi, va faire un potin du diable!

— Il faut tenir tête à l'orage ! s'écria résolument Urielle. Qui veut la fin veut les moyens. Pour moi, je ne reculerai devant rien...

— Parles-tu sincèrement ? demanda le beau ténébreux en lui prenant les mains et en l'asseyant sur ses genoux. Si cette maudite affaire menaçait de me déborder, fuirais-tu Paris avec moi ?

— Avec toi, j'irai au bout du monde !

— Tu consentirais à mener une vie d'aventures et de privations, à Londres, à New-York, n'importe où, obligés de nous cacher, peut-être, et à vivre d'expédients.

— Pour toi, mon beau ténébreux, je me ferai voleuse, j'assassinerai !

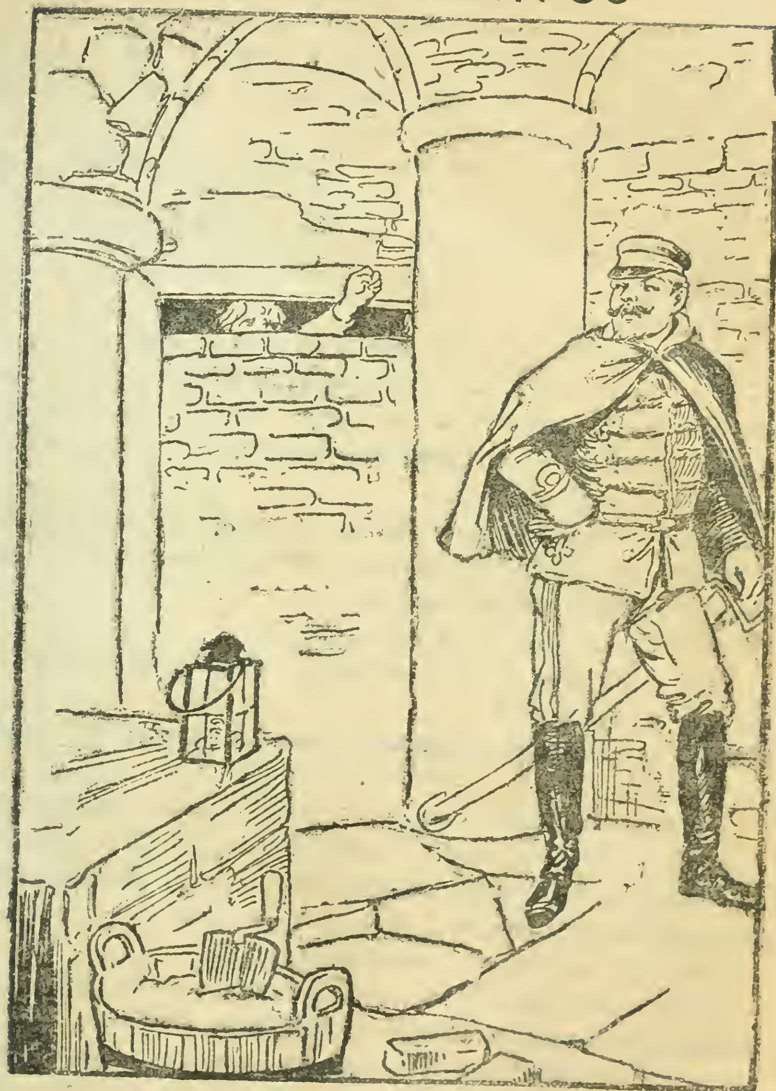
— Chère Urielle ! Voilà bien l'amour, complet absolu, plus fort que la société tout entière ! Va, nous ne nous quitterons plus ! Quant à cette femme et aux êtres issus d'elle, je m'en soucie comme toi de ta sorcière d'aïeule. Vivons pour nous seuls, et au diable les scrupules ! Ah ! Ah ! chère Nathalie, vous prétendez vous imposer à moi.

Je vous prouverai que je ne suis pas homme à reculer devant le scandale. Fais-toi belle, ma chérie, pour éblouir ce vieux juge et surtout pour écraser ton imprudente rivale. Ce que, la loi à la main, nous allons la renvoyer dans son Luxembourg !

Une demi heure plus tard le beau ténébreux et sa maîtresse se faisaient conduire dans un coupé de remise au cabinet du juge d'instruction.

A les voir tous les deux, beaux, élégants, remplis d'assurance, on les eut pris pour les êtres les plus heureux et les plus riches de tout Paris. Et leur existence reposait sur un véritable volcan, sur une mine chargée de dynamite qui pouvait sauter d'un moment à l'autre !

La voiture s'arrêta.



Dreyfus sera libre ! s'écria Alice Terry.

Imprimerie L. Hynderyckx, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Le beau ténébreux offrit la main à Urielle pour l'aider à descendre et gravit lestement avec elle les degrés conduisant au bureau d'Alberty.

Un huissier de salle vint à leur rencontre pour prendre leurs noms.

— Annoncez le comte, major Esterhazy, dit fièrement l'officie d'Etat-majour.

— Et madame?

— Est Mlle Urielle Frémy, comprise dans la citation.

— Ah! oui, je sais! dit l'huissier. Vous êtes convoqués pour onze heures. Il est encore beaucoup trop tôt. Veuillez, en attendant, entrer dans cette anti-chambre. On vous avertira quand le moment sera venu.

Esterhazy lança un regard furieux au cerbère à médaille qui le traitait avec tant d'impertinence. Mais l'huissier n'y pris pas garde et s'éloigna majestueusement.

Urielle Frémy n'était pas moins outrée.

Si les valets étaient aussi insolents, comment le maître en agirait-il à son égard?

Mais il avaient beau rager intérieurement, il fallait en prendre son parti.

La pièce, dans laquelle on les avait plutôt poussés qu'introduits, était d'une simplicité frisant la négligence. Pas de meubles, pas de tableaux, même pas de rideaux aux fenêtres. Rien que deux bancs de bois, adossés à la cloison.

Si encore, on les avait laissés seuls!

Mais, dans le fond de la salle, le sinistre major avisa une femme, plus que misérablement vêtue, pâle, maigre et dont le visage portait visiblement les stygmates du vice et de la débauche.

Cette étrange créature en les voyant entrer, les toisa d'un regard effronté et se mit à rire.

Puis, s'approchant d'eux, qui reculaient instinctivemt devant cette incarnation vivante de la prostitution parisienne :

— Paraît que le vieux « curieux » n'a pas plus d'égard pour les robes de soie que pour les côtes trouées, dit-elle, d'une voix rauque. Mais, si je ne me trompe, nous voilà en pays de connaissance. Cela va toujours bien, monsieur le major ?

Le beau ténébreux recula.

— Vous me connaissez ? demanda-t-il, désagréablement surpris.

— Et vous me connaissez bien aussi, pour m'avoir assez souvent rencontrée chez la mère Cazotte, du temps de la belle Madame de Bellancy.

Le major lui serra vivement le bras

— Chut ! lui souffla-t-il à l'oreille.

Et tout haut.

— En effet, je vous remets à présent. Ne vous nommait-on as la Phalène ?

— Vous y êtes. Ah ! c'était le bon temps ! La pauvre mère Cazotte était parfaite pour moi. Elle me donnait encore de temps en temps quelque vieille robe. Tandis qu'aujourdhui, voyez-moi !

Et montra ses vêtements en lambeaux, souillés de crasse et de boue.

— Mais dit le beau ténébreux, je ne m'explique pas votre dénûment. Vous devez cependant avoir fait votre main, chez la mère Cazotte, où l'on n'a presque rien trouvé, en fait d'argent.

— Laissez donc ! Ceux qui disent ça en ont menti. Je n'ai eu absolument de la mère Cazotte que le billet de mille qu'elle m'a donné en tout bien tout honneur, pour l'avoir soignée, à moi toute seule, pendant que sa fille la plantait là, pour faire la grande dame... Le vieux Carousse en témoignerait au besoin. Il y a bien eu encore l'argent que m'a donné monsieur Mathieu Dreyfus, pour l'avoir averti quand la Cazotte était à passer...

— Mathieu Dreyfus ? s'écria Esterhazy en se rapprochant vivement de la malheureuse.

— Oui, le frère du capitaine qu'on a envoyé à l'Ile du Diable.

— Et qu'avait-il à faire chez la Cazotte?

— Je ne sais pas. Elle l'avait fait appeler, mais ça ne lui a pas beaucoup servi, car la vieille était morte, lorsqu'ils sont arrivés, le docteur et lui.

Le major respira longuement.

— Mais, reprit la Phalène en soupirant, on a bien raison de dire que la fortune ne fait pas le bonheur ! Croiriez-vous, madame, que cet argent là est cause de ma purée actuelle?

— Comment cela? demanda Urielle, assez intriguée de cette curieuse rencontre.

— Au lieu de me retirer à la campagne, comme j'en avais l'intention, j'ai eu l'imprudence de me vanter de mon magot. Ça m'a attiré les politesses d'un beau garçon, pour qui nous nous serions toutes fait rouer dans le quartier. Le Léopard — c'est ainsi qu'on l'appelle — me persuada de me mettre en ménage avec lui. Moi, j'étais très fière d'avoir un pareil homme, et si amoureuse que je me consolais de tout le reste !

— Pauvre fille! dit Urielle, frappée de cet amour absolu, concordant si bien avec ses propres sentiments.

— Bah! Sa toquade pour moi dura tout autant que mon saint-frusquin. Au bout de trois mois, il me plantait là, après avoir tout fristouillé. Sans compter qu'il me laissait grosse de deux mômes qui me gênent joliment, aujourdhui, pour faire mon triste métier.

A ces affreuses et cyniques confidences, Urielle se sentit frissonner. Pourrait-elle jamais descendre à ce degré de détresse et d'abjection?

— Et tenez, reprit la pauvre Phalène, c'est même à leur sujet que je suis appellée chez le juge d'instruction.

— Comment cela? demanda à son tour le major surpris, songeant à ses propres enfants.

— Ah! voilà! Mes deux petit léopards sont tombés malades, de la gorge, et les voisins ont été dire à la police que c'était

à cause que je les laissais vivre dans la crasse et dans l'abandon. Comme si je n'étais pas forcée d'y vivre moi-même! Ah! la chienne de vie! Et dire qu'on nous appelle des filles de joie!

— C'est à vous! vint dire l'huissier en appelant la malheureuse. Mais vous auriez pu vous vêtir un peu plus décemment, pour venir ici.

La Phalène haussa les épaules.

— Si j'avais une meilleure robe sur le corps, répondit-elle, je ne ferais plus peur à la pratique et je pouvais payer le médecin, pour mes enfants.

Et, tirant la langue à l'huissier, elle pénétra dans le cabinet du juge d'instruction.

— C'est affreux! murmura Urielle, respirant son flacon de sels.

— Oui, les bas-fonds parisiens ne sont pas régalants, répondit soucieusement le major. Raison de plus pour nous maintenir coûte que coûte à la surface.

Tous deux restèrent plongés dans leurs réflexions.

Au bout de quelques minutes, la pierreuse reparut.

— J'en suis quitte pour un avertissement! dit-elle avec un rire amer. C'est ça qui va faire de bonne tisane, pour les petits!

— Tenez, dit Urielle, prise de pitié. Voici vingt francs et donnez-moi votre adresse.

— Ah! merci bien madame! Vous avez du cœur, vous! Je demeure au 40 de la rue Saint Séverin, sous les toits, la cinquième porte à gauche...

— Le comte-major Esterhazy, appela l'huissier et la « fille » Urielle Frémy.

Furieuse et se cabrant sous cette appellation brutale, la jeune femme redressa fièrement la tête et pénétra dans le cabinet du juge, avec un grand frou-frou de sa traîne de soie.

Le beau ténébreux la suivit, frémissant de rage

Alberty était assis à son bureau, avec son commis-greffier.

Saluant à peine le major et son insolente maîtresse, le juge les regarda avec sévérité.

— Ceci, dit-il, n'est point une convocation en règle. Ayant reçu une plainte grave, j'ai cru ne devoir en saisir régulièrement la justice qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation. Si tous les magistrats agissaient de même, bien des scandales seraient évités.

— Monsieur, dit d'un ton hautain le major, j'attends que vous m'appeniez en quoi je puis bien relever de votre intervention officielle ou officieuse ?

— Vous allez le savoir, répondit froidement Alberty.

Et, s'adressant à l'huissier.

— Introduisez ce monsieur et cette dame

Une porte s'ouvrit sur le côté.

Le sinistre major pâlit et Urielle se mordit les lèvres. Devant x, se trouvaient la comtesse Nathalie et Conrad Esterhazy.

Quel contraste entre la maîtresse et la femme légitime, l'une triste, aux cheveux grisonnant déjà, et presque indigente dans sa mise, l'autre jeune, insolente et somptueusement vêtue !

— Urielle Frémy, dit le juge d'un ton qui n'avait rien d'encourageant, Mme la comtesse Esterhazy ici présente, vous accuse d'entretenir des relations adultères avec le comte son époux, avec lequel vous cohabiteriez au su et au vu de tous.

Le sinistre major fit un pas en avant et s'écria avec violence :

— C'est moi qui répondrai à ceci. Et tout d'abord, je proteste contre la qualification de comtesse Esterhazy que s'arroge indûment madame. Aux termes de la loi française — et je suis naturalisé Français — il n'est de mariage valable que celui consacré par un officier de l'Etat-civil. Or, j'attends la production d'une pièce quelconque établissant que j'ai épousé madame civilement.

— Malheureux ! s'écria la noble femme. Comment peux tu

renier celle à qui devant Dieu tu as juré un éternel amour, et les enfants nés d'une union bénie par un prêtre !

— Madame ne vous a pas tout dit, intervint Conrad avec indignation. Ce misérable a eu la cruauté de la chasser, par une nuit d'hiver, alors qu'elle était venue à Paris pour faire valoir ses droits. Et, par une coïncidence providentielle, c'est moi qui ai eu le bonheur de la sauver, quand folle de douleur et de honte, elle s'était déjà précipitée sous les glaçons de la Seine, après avoir lié ses enfants contre sa poitrine !

Le juge et son secrétaire, laissèrent échapper un murmure d'horrenr.

Mais livide, et l'œil brillant d'un feu satanique, le sinistre major semblait défier l'univers entier.

— Tout cela, dit-il, est du pur mélodrame et je ne suis pas en peine de deviner d'où me vient cette ridicule algarade. Si madame avait le moindre droit à invoquer, aurait-elle supporté si longtemps une séparation dont je ne dois les raisons à personne ? Ces raisons, cependant, doivent être d'une certaine gravité, pour m'avoir empêcher de régulariser une situation fausse.

— Ah ! l'infâme ! s'écria la comtesse, en se tordant les mains. Il ose faire plâner sur moi des soupçons outrageants !

— Monstre ! cria Conrad.

Le comte haussa les épaules.

— Monsieur, dit-il au juge, je ne suis pas venu ici pour me laisser impunément malmener. Vous connaissez les limites de votre mandat comme je connais mes droits. Du reste, dans ce qui m'arrive aujourd'hui, tout autre aurait déjà deviné un coup monté par mes ennemis, qui sont les ennemis de la France.

— Monsieur ! s'écria Alberty avec indignation, je sais, en effet, ce qu'il en faut penser et je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir intervenir au seul point de vue de la morale et de l'humanité indignement outragées.

— Quoi, dit Conrad, la loi n'atteindrait point de pareils crimes ?

— Mais, dans mon pays et le sien, mon mariage est parfaitement régulier, gémit la malheureuse Nathalie. Et si je me suis adressée à la justice française, ce n'est pas pour moi, hélas ! mais pour l'honneur de mes enfants.

— Hélas ! madame, répondit tristement le juge, vous m'en voyez au désespoir, mais il m'est impossible d'intervenir. Je n'aurais même osé provoquer cette entrevue, si j'avais su... Tout ce que je puis faire, c'est d'user de mon pouvoir contre cette fille qui, assurément, relève de la police de mœurs.

Alberty s'était levé, et du doigt, indiguait la coupable Urielle, frappée de terreur et sur le point de faiblir.

Le comte la soutint.

— Prenez-garde, monsieur, dit-il d'une voix menaçante. Le jeu que vous jouez en ce moment est dangereux pour vous, je vous en préviens.

Alberty lui lança un fier regard.

Le sinistre major s'avança :

— La personne que vous traitez de si indigne façon, et dont les antécédents son irréprochables, est venue d'Andorre à Paris, il y a un an, pour me remettre une somme de soixante mille francs, à elle confiée par ma mère mourante. Ne pouvant lui faire accepter aucune récompense pour cet acte de haute probité, je lui ai offert le gouvernement de ma maison. A ceux qui oseraient dire qu'elle est ma maîtresse je répondrai par un sanglant démenti. Non, mademoiselle Urielle Frémy, digne de toutes les admirations et de tous les respects, est ma fiancée et bientôt sera ma femme. En présence de cette déclaration, je vous défie bien, monsieur, vous, ou n'importe quel juge de France, de rien entreprendre contre elle.

La pauvre Nathalie s'était laissée tomber sanglotante dans un fauteuil.

Conrad, fronçant les poings, fixait devant lui un sombre regard. Alberty, décontenanée et désarmé ne savait que répondre.

Esterhazy, souriant d'un air dédaigneux, entourait du bras la taille d'Urielle qui s'était redressée, et elle, aussi défiait du regard les autres acteurs de cette scène extraordinaire.

— Et maintenant, partons, dit le sinistre major à sa digne compagne. Nous n'avons plus rien à faire ici.

— Un instant, s'écria Conrad en s'avançant. Lorsque je suis venu vous réclamer à l'Hôtel Vendôme l'argent que je vous avais confié, j'étais accompagné de votre fils Robert. Cet enfant a disparu et j'ai tout lieu de croire que vous n'êtes point étranger à sa disparation.

— Comment! s'écria le major surpris et furieux. Quelle est cette autre et sotte histoire?

— Rends-moi mon fils! cria la pauvre mère en tombant à ses pieds. Que du moins mes enfants me restent!

— Mais c'est donc ici un véritable guépier! hurla le major exaspéré. Cet homme, que j'ai accusé et que j'accuse encore de m'avoir volé, me demande compte d'un enfant confié à sa seule garde! Qu'ai-je à faire d'un enfant. Est-ce qu'on me prend pour un ogre, à la fin.

— Pitié! sanglotta l'infortunée comtesse. Si tu ne l'as pas enlevé, aide-moi à retrouver le petit Robert!

— Eh! que diable, j'ai bien autre chose à faire que de courir après vos batards!

A ce brutal et abject outrage, lancé à la plus pure et à la us noble des femmes, Conrad ne se contint plus.

Il sauta sur le comte et le prit à la gorge.

— A genoux! cria-t-il, implore ton pardon de cette martyre, supplie cette sainte de t'accorder miséricorde!

Et avec une force herculéenne il lança le misérable, pantelant, aux pieds de Nathalie.

Alberty et son secrétaire se jettèrent entre eux.

Le sinistre major se releva, écumant de rage.

— Tu me rendras raison de cette insulte comme de toutes les autres! cria-t-il. Et si tu refuses, j'aurai le droit de te traîter de lâche et de te cracher au visage partout où je te rencontrerai.

— Soit, répondit Conrad avec mépris. J'aurais le droit, moi, de repousser le cartel d'un misérable de ton espèce. Mais je préfère saisir l'occasion de purger la terre d'un noir et abject scélérat.

Cependant, Nathalie s'était redressée, pâle, digne, sublime de résignation et de douleur.

— Garde ton nom, désormais pour moi objet d'exécration et de mépris, dit-elle. Reporte-z-en la malédiction sur la misérable qui me l'envie. Je préfère à la honte de le porter celle de fille-mère et, pour mes enfants, la souillure imméritée de la batardise. Mon fils est perdu pour moi, qui sait si je le reverrai jamais!

Ma fille, elle seule, me rattache encore à ce monde et pour elle je vivrai. Mais écoutez tous deux la prophétie que m'inspire un Dieu vengeur. Démasqués et dégradés, vous vous enfoncerez tous les jours davantage dans le bourbier de l'infamie, jusqu'à ce que la boue vous submerge et que vous étouffiez dans votre propre abjection, objets d'horreur pour l'univers soulevé et d'abomination à vos propres yeux!

Frappée d'une invincible terreur, Urielle avait reculé devant le bras de l'abandonnée, dressé menaçant vers elle.

Et la rapide vision d'un avenir affreux la fit chanceler.

Mais le sinistre major l'enlaça d'une étreinte passionnée qui lui rendit toute son audace.

Et tous deux sortirent, la tête levée et les yeux pleins de défi, pendant que le bon et loyal Conrad soutenait l'infortunée Nathalie, enfin à bout de forces et qui venait de s'évanouir.

. . . .

Ils marchaient, maintenant, ayant renvoyé le coupé et, d'ailleurs éprouvant le besoin de respirer l'air libre.

Un instant impressionnés par les malédictions de la comtesse Nathalie — car nous continuerons à l'appeler ainsi — ils ne sentaient plus qu'une rage forcenée leur labourer le sein. Une effroyable soif de vengeance les possédait tout entiers.

— Aussi longtemps que cette femme vivra, nous ne connaîtrons point le repos, dit enfin à sa compagne, le sinistre major. Il fallait bien que ce drôle de Conrad se trouvât là, à point nommé, pour la retirer de la Seine. Ah! maudite erreur de jeunesse! Maudit mariage!

Urielle releva vers lui son œil noir, pensif et profond.

— Elle m'a cruellement insultée, murmura-t-elle. Cette histoire, demain, fera le tour de Paris, et je n'oserai plus me montrer nulle part.

— Et pas moyen de toucher à cette femme, maintenant, pas moyen de la faire disparaître! On va nous surveiller de près, lui faire une garde de corps.

— Son fils a disparu, murmura Urielle, et comme elle nous l'a dit tantôt, elle ne tient plus au monde que par sa fille. C'est là qu'il faut frapper!

— Urielle!

Ce cri échappa au major, dans les yeux duquel sa maîtresse entrevit pour la première fois, une lueur d'amour paternel.

— Bien, bien! dit amèrement la fille de Diégo Gomez. Je me souvenais de ton exclamation de ce matin, « au diable les scrupules! » Je n'ai pas hésité, moi, entre ton salut et le meurtre de ma grand' mère.

— L'infernale vieille! gronda le major. C'est elle qui nous tient maintenant. Ah! Je voudrais posséder la puissance du démon pour écraser tous mes ennemis à la fois. En attendant, j'en tiens toujours un, cet imbécile de Conrad. Il ne m'échappera pas lui!

— Mais, dit Urielle d'un ton alarmé, si ce duel allait mal tourner pour toi ?

Le comte se mit à rire.

— « Il est avec le sort dee accommodements » répondit-il. N'aie pas peur. Comme Freychutz j'irai cette nuit au carrefour de la forêt, assister à la fonte des balles. En attendant, il faut que je passe chez Paulin, pour qu'il me serve de témoin.

Urielle revint seule et rêveuse à la chaussée d'Antin, ruminant les plus noirs projets.

La femme qui n'avait pas reculé devant l'assassinat de son aïeule ne devait pas hésiter à supprimer un faible enfant.

Mais comment s'assurer l'impunité ? Comment tromper la vigilance des amis dévoués et de la justice, veillant autour des victimes de son amant ?

Soudain, son visage s'éclaira d'une lueur satanique et elle précipita ses pas.

Aussitôt rentrée, elle se dépouilla de sa riche toilette et de ses bijoux pour revêtir la vieille robe, avec laquelle elle était venu d'Andorre à Paris.

Un madras, cachant son épaisse chevelure bouclée, et un panier au bras, la rendirent pareille aux femmes d'ouvriers, sorties pour faire leurs emplettes.

Ainsi attiffée, elle alla se promener aux abords de la rue où demeurait, avec sa mère, Conrad Esterhazy.

Mais d'abord elle entra chez un pâtissier.

Pendant de longues heures, elle fit les cent pas, tantôt se donnant des airs affairés, tantôt s'arrêtant devant les étalages des magasins, mais toujours surveillant la rue d'un œil furtif.

Enfin, sa longue attente fut récompensée.

Elle tressaillit et ses regards prirent une expression de triomphe sauvage, immédiatement remplacée par un sourire bénin.

Une petite fille venait de sortir de la maison si bien surveillée.

Garantie contre le froid par un gros capuchon de laine rouge, elle portait une bouteille à la main.

— Victorine! cria Urielle.

L'enfant se retourna, étonnée.

— Tu ne me reconnais donc pas?

— Mais non, madame.

— Comment! Une voisine de ta mère, là-bas à Frenoix..

— Je ne me souviens pas du tout, madame.

— Au fait, tu étais si petite encore. Et elle va bien ta maman?

— Oh! non, madame. Elle est bien triste et bien malade. J'allais justement lui renouveller sa potion chez le pharmacien.

— Tiens, j'y allais moi-même... Nous pourrons faire route ensemble.

Sans défiance, l'enfant se laissa prendre la main.

Comme l'espérait Urielle, la potion à renouveller réclamait une préparation assez compliquée et celle qu'elle demanda pour sa part, un temps plus long encore.

Le pharmacien leur dit de repasser dans une demi-heure.

- Sais-tu ce que nous allons faire, ma chérie? dit la fausse voisine. Pendant que monsieur préparera nos bouteilles, nous mangerons un gâteau chez un pâtissier de ma connaissance. Tu dois aimer les gâteaux, Victorine?

— Beaucoup, madame. Mais petite mère m'a bien recommandé de ne pas m'attarder.

— Puisque nous avons une demi-heure devant nous? Tu choisiras ce que tu voudras, une brioche, un petit four, ou une belle tarte à la crême.

— C'est bien bon la crême!

— Oh! il a de tout ce pâtissier là. Que dirais-tu, par exemple, d'un petit lièvre en biscuit?

-- Un lièvre?

— Avec des yeux de chocolat?

La fillette enthousiasmée battit des mains.

— Dommage, seulement, qu'il demeure un peu loin, mon pâtissier. Mais en nous dépêchant. Sais-tu courir? Oui? En avant, alors!

Et toutes deux, se tenant par la main, de prendre leur volée.

Cependant, après avoir suivi quelques rues, la petite devint inquiète.

— J'ai peur, dit-elle. Retournons.

— Peur de quoi? N'es-tu pas avec moi? Et puis, nous voilà tout près, maintenant. Tiens, c'est là-bas. Encore une petite minutes et nous y sommes.

Elles arrivèrent, enfin, à l'angle de la rue Saint-Séverin.

Urielle s'arrêta devant une des plus sordides et des plus sinistres bâtisses du quartier.

— Attends-moi une seconde ici, dit-elle à Victorine. Le pâtissier a un gros chien qui n'aime pas les enfants. Il faut mieux que j'entre seule. Il pourrait te mordre. Ne bouge pas, surtout.

Et sans attendre la réponse de la petite, elle disparut par une rue traversière.

Victorine, restée seule, se blottit de son mieux, dans l'angle de la porte, pour éviter le contact des hommes ivres et des femmes horriblement maquillées, qui passaient en la bousculant.

Ce chien, dont avait parlé la dame aux gâteaux, lui avait remis d'autant mieux en mémoire le méchant loup du conte de Perrault, qu'elle même se faisait tout l'effet du petit chaperon rouge.

Puis, elle se souvint aussi de la recommandation que lui avait faite sa mère, de ne jamais suivre les gens inconnus.

Si cette ancienne voisine ne l'avait menée dans cette horrible rue que pour la perdre?

Prise d'une terreur subite, elle allait fuir, et tâcher de retrouver, seule, le chemin parcouru, lorsque Urielle se retrouva devant

elle souriante et tenant à la main le beau petit lièvre en biscuit et aux yeux de chocolat, qu'elle avait feint d'aller chercher chez un petissier du voisinage.

A cette vue, l'angoisse et la peur de la petite fille, s'envolèrent comme par enchantement.

— Me voici, ma chérie, dit Urielle qui, on s'en doute, ne l'avait pas perdue de vue un seul instant. Et voici le gâteau. Mais en l'achetant, j'ai songé à l'enfant malade, d'une de mes amies qui demeure justement ici. Veux-tu que nous allions lui porter aussi un petit lièvre, Victorine? Ça lui fera tant de plaisir et aidera peut-être à sa guérison.

Victorine avait appris de sa mère à se montrer charitable et compatissante envers les malheureux. Elle accepta avec empressement.

Tout en montant l'escalier sombre et humide, Urielle passait la main dans ses boucles blondes.

— Tu seras bien polie avec les gens de là-haut, dit-elle. Tu donneras la main à la dame et embrasseras bien gentiment l'enfant malade... sur sa jolie bouche... Entends-tu, Victorine?

— Oh! oui, madame, je l'embrasserai bien fort, ce pauvre petit.

Elle demeurait un peu haut, l'amie de la voisine, très haut, sous les toits. C'est presque hâletantes qu'elles atteignirent le pâlier du cinquième et dernier étage où elles durent s'arrêter un moment, pour souffler.

Une dizaine de portes s'ouvraient sur ledit pâlier. Urielle en compta quatre, à partir de l'escalier, et frappa à la cinquième. A l'intérieur s'élevait comme un râle et, par les planches disjointes, passait une horrible puanteur.

La maîtresse du major porta vivement à ses lèvres, un mouchoir imbibé de vinaigre de Bully et frappa une seconde fois. Un certain remue-ménage se produisit derrière la porte et des pas traînants approchèrent. Puis on ouvrit, et sur le seuil apparut

la Phalène, simplement vêtue d'une chemise noire de crasse, et chaussée de bas noirs, troués.

A la peste, exalée de l'appartement, se joignit une pénétrante odeur d'alcool.

— C'est moi ! dit vivement la visiteuse à l'oreille de la fille. C'est moi que vous avez vue ce matin dans l'anti-chambre du juge d'instruction. Ne vous étonnez ni de mon déguisement ni de ma visite, et silence surtout !

— Vous ! répondit la Phalène, d'une voix rauque, et fixant sur Urielle des yeux hagards. Que venez-vous chercher ici ? Pendant que j'étais là-bas, laissant mes enfants sans personne pour les garder, l'un est mort... et l'autre est en train de râler. Ah ! le croup ne badine pas. Il va vite en besogne !

Un frisson secoua le corps d'Urielle. Par la porte entrebaillée, elle avait jeté un regard dans le taudis occupé par la Phalène et ses malheureux enfants.

De sa vie elle n'avait vu semblable cloaque, pareil réceptacle de crasse, d'ordure et de vermine.

Sur une litière fétide gisait l'enfant agonisant à côté de l'enfant mort.

Le petit moribond, jugulé par l'implacable diphtérie, avait le visage empourpré par la fièvre, les yeux dilatés, les mains crispées, en de terribles convulsions.

— Eh ! bien, reprit la pierreuse, avec un ricanement amer. Avez-vous encore envie d'entrer, maintenant ?

— Moi, non, répondit précipitamment Urielle. Mais vous permettrez bien à cette petite de dire bonjour à votre enfant et de lui offrir un gâteau ?

La Phalène était une créature perdue, sans frein ni scrupules. Et pourtant, à cette demande, elle demeura stupéfaite, croyant avoir à faire à une folle.

Mais déjà, Urielle avait poussé la petite Victorine dans la chambre infectée en lui disant

— Va chérie. Va porter le gâteau à l'enfant malade. Et n'oublie pas de l'embrasser !

La Phalène fit un mouvement, comme pour barrer le passage à la fillette. Mais Urielle l'attira d'une main ferme sur le palier, en refermant la porte.

— Encore une fois, silence ! lui dit-elle. Voilà cent francs pour vous. Ne cherchez pas à comprendre ce que vous ne pourriez plus empêcher.

— C'est vrai ! murmura d'une voix sourde la pierreuse. Le mal doit être fait à présent ! Mais c'est horrible ! Le Ciel m'est témoin que je n'accepterais point cet argent, si je n'en avais besoin pour faire enterrer mes enfants !

Et elle fixait sur la jeune femme des regards empreints de la plus profonde horreur.

— Sotte ! dit Urielle. Que t'est cette fillette et qu'est-ce que sa disparition peut bien te faire ? Tous les jours, il y a des enfants qui meurent du croup et le monde n'en tourne pas moins pour cela. J'ai promis de t'aider et tu peux compter sur la protection de ceux qui m'envoient. Mais si tu parles, ils sauront bien se débarrasser de toi, comme de cette misérable gamine

Pendant ce temps, sans qu'un bon ange se trouvât là pour l'empêcher de courir à la mort, la petite Victorine s'était approchée du grabat où le fils de la Phalène se débattait dans les affres de l'agonie.

— Pauvre agneau, dit-elle, en faisant la petite mère. Je t'apporte quelque chose de bien bon. Mais il faut me promettre d'être bien sage après et de t'endormir tranquillement, comme ton petit frère.

L'enfant malade, à cette voix douce, se redressa à moitié sur son séant, tendant instinctivement la main vers le lièvre en biscuit.

Victorine se pencha vers lui, respirant à pleins poumons son haleine empoisonnée.

— Petit chéri ! Comme tu transpires. Viens, que je t'essuie le front.

Elle prit son mouchoir et, doucement, en frotta le front et la bouche du moribond, qu'elle embrassa ensuite avec tendresse.

Hélas ! Il est des baisers qui tuent comme les poisons les plus violents ! Combien d'hommes n'en ont point cueilli de pareils sur les lèvres de leurs maîtresses ! Victorine venait de puiser la mort sur les lèvres innocentes d'un enfant, comme elle.

Joyeuse, elle s'en revint vers la généreuse voisine, laissant le gâteau sur le grabat.

Urielle prit aussitôt congé de la Phalène, toujours muette d'horreur, en oubliant de lui serrer la main.

Il n'est pas dit, d'ailleurs, que la pierreuse eût consenti à toucher la sienne.

Arrivée dans la rue, Urielle enleva le mouchoir de sa bouche, pour respirer l'air vif.

Sans dire mot, elle reprit la main de l'enfant et reprit en courant, avec elle, le chemin de la pharmacie.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle, en réclamant sa potion. Cinq heures, déjà.

— Je vais bien être grondée par Maman ! dit Victorine.

— Il ne faut rien lui dire, alors, de notre promenade, ni de notre rencontre, répondit la perfide Urielle. Quand j'irai la voir, je ferai comme si j'avais découvert son adresse, par hasard.

— C'est ça, dit la petite, enchantée de l'expédient, qui lui sauvait des reproches trop mérités.

Mais quel enfant, hélas ! dit la vérité, en pareil cas ?

— Et maintenant, merci bien pour votre gâteau, madame, dit Victorine lorsqu'elle fut arrivée près de sa maison. Voulez-vous me permettre de vous embrasser.

La blondinette, se dressant sur la pointe du pied, offrit ses lèvres à Urielle. Mais la misérable se rejetta avec effroi en arrière :

— Un autre jour, dit-elle. Va vite, à présent... Et sois discrète. Je t'apporterai bientôt du bonbon.

Cependant, la comtesse Nathalie avait passé par toutes les transes de l'inquiétude, se reprochant vivement, après la disparition de Robert, d'avoir laissé Victorine aller seule, dans la rue.

A l'aspect de l'enfant, elle poussa un cri de joie.

— Enfin ! Te voilà ! Mais comme tu es restée longtemps ! Est-ce le pharmacien qui t'a retenue ainsi ?

Victoire, pour éviter de répondre, courut vers la mère de Conrad qui entrait justement.

Toute la soirée elle se tint coite et comme renfermée en elle-même. Mais quand sa mère la coucha, elle se plaignit d'avoir mal à la tête et fut én proie à une soif dévorante. Après avoir bu avidement, elle s'endormit d'un sommeil fiévreux.

Au milieu de la nuit Conrad se réveilla en entendant frapper à la porte de sa chambre.

— Conrad, mon cher Conrad ! cria du dehors Nathalie, pour l'amour du Ciel, levez-vous et courez chercher un médecin. Victorine est malade, très malade !

Vingt minutes après, Conrad se trouvait déjà au chevet de l'enfant avec le docteur Burger, son ami et, nous le savons, aussi celui de Mathieu Dreyfus.

Victorine, morne et apathique, se prêta passivement aux mouvements que lui fit faire le médecin, en l'examinant. Lorsqu'il lui introduisit dans la bouche une cuiller d'argent, pour voir au fond de sa gorge, elle poussa un gémissement plaintif.

Conrad tenait la lampe. En voyant les traits soucieux de son ami, il lui dit tout bas :

— Est-ce sérieux ?

Le médecin, avec un geste de découragement, laissa retomber l'enfant sur l'oreiller.

— Pour l'amour du Ciel, supplia la mère, dites-moi la vérité,

docteur. Quelle qu'elle soit, je saurai l'entendre. Ce qu'à Victorine, ce n'est pas... le croup?

Burger lui prit la main.

— Hélas! madame, vous n'avez que trop bien deviné. Mais tout espoir n'est pas perdu. Je vais tenter l'impossible pour sauver votre enfant.

Un cri terrible retentit.

En dépit de sa promesse d'être forte, la comtesse était tombée dans un fauteuil.

Au bruit de ses sanglots et de ses gémissements, l'enfant s'était redressée sur sa couchette.

Les yeux brillants, elle parlait comme dans un rêve, entrecoupant ses paroles de soupirs et de douleureux efforts pour respirer.

— L'enfant, sur la botte de paille est-il mort?... Donnez-lui le petit lièvre en biscuit, ça le réveillera peut-être!.. Et l'autre, il faut que je l'embrasse, madame?.. Sur la bouche?.. Comme cela?.. Mais la potion?... Il est tard... Je serai grondée par maman!... Mais je ne lui dirai pas que je vous ai rencontrée.

Nathalie s'était redressée, livide, égarée.

— Avez-vous entendu ce qu'elle a dit? demanda-t-elle aux deux hommes, aussi pâles et aussi épouvantés qu'elle. Une femme inconnue!... Un enfant malade qu'on lui a fait embrasser!... Grand Dieu!... Quel horrible mystère!... Se peut-il que la scélératesse humaine aille jusque là?... Je vous dis, moi, que c'est cette femme qui m'a tué mon enfant... Victorine, parle, raconte-moi tout...

Les deux hommes se regardaient, comme doutant de l'horrible réalité.

— Victorine! criait toujours la mère! Parle-moi! Parle-moi!

Mais déjà l'ange, dépaysé sur la terre, s'était envolé vers le Ciel!

CXCIV

L'arrestation

Walter Haupt était assis, vis à vis de Mathieu Dreyfus, dans le cabinet de travail de ce dernier, et écoutant le récit de l'audacieuse tentative faite par Alice Terry et Armand Bonnet pour délivrer le martyr de l'Ile du Diable.

— D'après les calculs d'Edison, disait Mathieu, arrivé à la fin de ses confidences, l'expédition ne devait prendre qu'une quinzaine de jours et voilà plus d'un an que je n'ai reçu de leurs nouvelles, Que sont-ils devenus? Car je ne puis accorder aucune confiance aux notes qui m'ont été remises et enlevées d'une façon aussi suspecte que mystérieuse. Les faussaires qui ont fabriqué le faux bordereau sur lequel a été condamné mon frère, auront bien su imiter l'écriture de ma pauvre Alice.

— En effet, dit Walter. Il y a là encore une énigme dont je voudrais bien avoir le fin mot.

— Sont-ils tombés au pouvoir de nos ennemis? poursuivit Mathieu tout à ses regrets. Les tient-on captifs à l'Ile du Diable? Les a-t-on tués? Le ballon a-t-il fait explosion dans les airs et, dans ce dernier cas, sur quels rivages ont été projetés les restes mutilés de ma fiancée et de son malheureux compagnon? Ou l'aérostat a-t-il péri dans l'Océan et les malheureux ont-ils trouvé leur tombeau dans les ondes?

— Espérez! dit le détective allemand.

— Espérer ! Mon cher Walter, durant mes nuits d'insomnie, quand je m'agite et me retourne fébrilement sur ma couche, ces images sinistres ne cessent de défiler devant moi comme les plaques de quelque horrible cinématographe et souvent, comme pour ajouter à la torture de cet infernal mirage, je crois entendre la voix de la bien-aimée, appelant à son secours !

En ce moment, une des glaces de la croisée vola en éclat et un caillou, d'assez forte dimension, fut projeté au milieu de la chambre.

Les deux hommes sursautèrent.

— Qu'est-cela? s'écria Mathieu. Quelqu'attentât contre ma vie ?

— Non pas, répondit froidement le policier, mais l'inauguration d'un nouveau système de correspondance. Voyez plutôt.

Il se baissa et ramassa le caillou autour duquel était enroulée une lettre.

— N'ouvrez pas ! s'écria Mathieu. Ce papier est peut-être empoisonné.

Mais déjà Walter avait fait sauter le cachet, en tenant, il est vrai la lettre éloignée à distance respectueuse de son visage.

— Tiens, tiens ! dit-il de son air tranquille. Voilà qui est étrange. Cette enveloppe en contient une autre. Mais cette seconde, seule, porte votre adresse. La première visiblement refermée est à celle d'un tiers, un monsieur Pierre Cazeau, domicilié à Fontainebleau, et a été affranchie au moyen de timbres français. Il a donc fallu se servir d'un intermédiaire pour vous écrire. Pourquoi ? C'est ce que nous saurons tout à l'heure.

— Mais, dit Mathieu, brûlant d'impatience, si je ne me trompe ces timbres, bien que français sont ceux que l'on débite aux colonies ?

— Parfaitement, répondit le méthodique policier, et voici une suscription qui lèvera tout doute à cet égard : « Remis au bureau de poste de Cayenne. »

— De Cayenne ! s'écria Mathieu avec explosion. Des nouvelles de mon frère, peut-être, ou de la pauvre Alice Terry?

— Dame, voyez ! dit le détective en lui tendant la lettre, après l'avoir flairée.

Mathieu s'en saisit et fit sauter le cachet.

Elle contenait plusieurs feuillets de papier pelure, couvert d'une écriture régulière, ferme et serrée.

— D'abord la signature ? demanda Walter, s'entremettant l'autorité dans la confidence.

— « Paul Cazeau » dit Dreyfus. Le même nom de famille que la première adresse.

— Vous connaissez ?

— Non... Mais tenez, mon cher Walter, lisez vous-même... Je suis tellement troublé que les caractères me dansent devant les yeux...

— Volontiers, dit le jeune homme, en jetant un rapide regard sur la lettre.

— Si je dois apprendre la mort de ma pauvre Alice, murmura Mathieu, en se laissant tomber dans un fauteuil, je sens que je n'y survivrai pas !

— Rassurez-vous, dit Walter, elle vit !

— Elle vit ! Ah ! béni soit Dieu. Et où est-elle ?

— C'est ce que vous apprendra ce monsieur Paul Cazeau, qui me semble un bien honnête homme.

Puis, d'une voix posée, il commença sa lecture, écoutée d'une oreille avide par Mathieu Dreyfus, qui respirait à peine :

« Monsieur,

« C'est au nom d'une noble et malheureuse femme, que je vous envoie cette lettre sous le sceau d'un secret dont vous comprendrez la nécessité en apprenant ma qualité de secrétaire particulier du Gouverneur de Cayenne.

« Que ce titre, Monsieur, ne vous inspire point de hâtive

prévention. La suite vous apprendra si vous pouvez avoir en moi une entière confiance.

« Il y a guelques jours, aborda à l'Ile du Diable un étrange navire aérien, dissimulé sous les apparences d'une volée de vautours. L'un des voyageurs, descendu de l'aérostat, fut capturé par les gardiens de l'Ile. C'était une jeune femme. Interrogée par M. Gilbert, alors Gouverneur de Cayenne, elle déclara se nommer Alice Terry et avoir eu l'intention de délivrer votre frère, Alfred Dreyfus, au moyen de son ballon dirigeable.

« Par sa noble et généreuse audace, miss Terry avait conquis mon admiration et ma sympathie et je profitai d'un moment où je fus laissé seul avec elle, pour lui faire mes offres de service. C'est alors qu'elle me pria de vous prévenir de ce qui lui était arrivé.

« Il faut vous dire, monsieur, qu'indépendant, sinon riche, je n'ai été conduit à Cayenne que par mon désir d'étudier sur le vif le régime pénitentiaire français. C'est ce désir qui m'avait fait accepter l'emploi de sécretaire auprès de M. Gilbert. Mais un autre mobile m'a poussé à conserver ma place, lors du remplacement de ce dernier — appelé à la préfecture de police de Paris — par un fonctionnaire d'origine russe, le baron Alexis Baranos, déjà surnommé ici Baranos le Rouge.

« Depuis l'entrée en fonctions de ce slave, miss Terry, que M. Gilbert tenait simplement enfermée à l'Hôtel de Gouvernement, a disparu sans laisser de traces. Comme Alexis Baranos est la plus implacable et le plus cruel des hommes, je présume qu'il la tient sequestrée dans quelque horrible cachot et la soumet à un régime tortionnaire, dont la pensée seule me comble d'horreur.

« Aussi ai-je conservé mon poste, dans l'espoir de découvrir où se trouve miss Terry et de la délivrer des persécutions de son infâme bourreau. Mais pour m'aider dans cette tâche, il me faudrait le secours d'un détective adroit et prudent. Ne

pourriez-vous, monsieur en découvrir un, avec lequel je pusse m'entendre en toute sécurité ?

« Par ce qui précède, vous pouvez voir, Monsieur, que je suis de ceux qui croient en l'innocence d'Alfred Dreyfus. Lui aussi, je voudrais le sauver, fût-ce au péril de ma vie, et je m'y emploierai, croyez-moi, sans réserve.

« Hélas ! ce martyr de l'aveuglement humain, sinon de la scélératesse d'anciens et perfides compagnons d'armes, est bien cruellement traité, par le nouveau Gouverneur. On ne lui permit plus même l'aspect de l'Océan. Tant sous le rapport physique que moral, il est bien bas. Néanmoins, le médecin du pénitencier, lui certifie encore un assez grand fond de résistance, dû à sa solide constitution.

« Et maintenant, à vous d'aviser, Monsieur. J'envoie cette lettre à l'un de mes parents, habitant Fontainebleau, avec prière de vous la faire parvenir secrètement. Ne me répondez pas. On pourrait ouvrir la lettre, mais que votre envoyé me présente seulement, un signe de reconnaissance, l'enveloppe portant l'adresse de mon cousin Pierre Cazeau ».

— Il y a encore une feuillet, dit Mathieu, en proie aux plus vives émotions.

— Oui, et d'une autre écriture, répondit Walter. Ah !... elle nous donne l'explication du long retard subi par la remise. Ecoutez :

« Le destinataire de la présente lettre a longtemps hésité à la faire parvenir à son adresse, étant lui-même fonctionnaire du Gouvernement. S'il le fait aujourd'hui, c'est vaincu par les instances de P. C. et en se confiant en M. Mathieu Dreyfus, car la destitution ne serait peut-être point la seule conséquence d'une indiscrétion. »

— Oh ! ma pauvre Alice, mon malheureux frère ! s'écria Mathieu Dreyfus, en se tordant les mains. Oh ! oui, il faut voler

à votre secours et je ne confierai cette tâche à nul autre qu'à moi-même !

— Vous n'en ferez rien, s'il vous plaît ! dit Walter avec autorité. Outre que vous êtes connu, que pourrez-vous faire là-bas, sinon tuer ce Baranos, comme un chien enragé, d'une balle ou d'un coup de couteau ? Et après ? La belle affaire ! Vous guillotiné, les affaires de nos deux captifs seraient-elles en meilleur train ?

Mathieu se cacha avec accablement la tête dans les mains.

— Non, reprit le jeune Allemand, ceci, comme le dit du reste expressément ce Cazeau, est l'affaire d'un bon limier de justice. Et je ne me crois pas tout à fait un maladroit. C'est moi qui partirai.

— Vous, Walter !

— Je n'ai personne qui puisse me pleurer et souffrir de m disparition, répondit le détective avec une sorte d'amertume. Mes parents sont morts et je n'ai ni fiancée ni maîtresse. Vous voyez bien que je suis tout à fait l'homme qu'il faut pour aller mesurer mes ergots avec ceux de Monsieur Baranos le Rouge.

— Ah ! Walter, comment pourrons-nous jamais nous acquitter envers vous ?

— En acceptant d'abord, et puis...

Il s'arrêta un moment, avec hésitation.

— Je vous disais tout à l'heure que je ne tenais à rien. Ce n'est pas tout à fait exact. Lors de cet horrible incendie du Bazar de la Charité, j'ai eu le bonheur de sauver et de recueillir une jeune fille, dont la mère est restée dans le feu. Cette jeune fille est sans ressources, mais j'ai amassé quelque chose et avant de m'éloigner, j'assurerai son avenir. Mais ce que je voudrais, surtout, c'eest lui trouver un refuge sûr, une protection sympathique. Fernande serait pour Mme Lucie Dreyfus, la plus agréable des demoiselles de compagnie qu'elle pût rencontrer...

Mathieu saisit les mains du jeune homme.

— Dès ce soir, si vous voulez, dit-il, je l'installerai chez ma sœur.

— « All right ! » alors ! s'écria Walter, avec une gaité un peu feinte.

Quelques heures, plus tard, Fernande faisait son entrée à l'hôtel Dreyfus.

Aussitôt, avec son activité ordinaire, Walter Haupt procéda à ses préparatifs de départ.

Comme toujours, aussi, il s'entoura du plus profond mystère. Même Mathieu Dreyfus ne fut point initié à son plan d'expédition.

— En général, disait-il, tout ce qu'on s'amuse à raconter, ne s'exécute jamais. Le sort malin vous écoute et vous lâche dans les jambes toutes sortes d'obstacles. Puis, les affaires de ce genre ne sont point comme les livrets d'opéra dont on ne s'écarte point dans l'exécution. Tout au contraire, y devient changement, volte-face et libre improvisation.

Cependant la veille du départ était arrivée.

Walter Haupt pria, par un billet, Fernande de Trouville de bien vouloir passer un moment par l'appartement de la rue Bissonnière.

Fernande fut exacte au rendez-vous.

Fortement émue, elle tendit les deux mains au jeune détective.

— Votre départ, lui dit-elle, est pour moi une nouvelle et dure épreuve. S'il devait vous arriver malheur là-bas, où les rigueurs d'un climat meurtrier ne sont point les plus terribles dangers que vous aurez à affronter, je perdrais le seul ami, peut être, qui se soit jamais intéressé à mon sort !

— Non, Fernande, car je vous ai laissé de vaillants protecteurs, qui mieux que moi sauront veiller sur vous.

— Rien ne pourra remplacer celui que j'ai appris à aimer comme un frère.

Walter releva le front et plongea dans ses yeux son bon et franc regard.

— Un frère ? répéta-t-il. Hélas ! Fernande ce n'est pas un frère que j'avais rêvé d'être pour vous.

La jeune fille rougit, puis devint pâle.

— Oh ! poursuivi Walter, au moment de nous séparer, peut-être pour toujours, laissez-moi vous dire les sentiments d'adoration que vous m'avez inspirés ! Lorsque je vous emportai défaillante à travers les flammes, il se fit en moi comme une révélation. Il me semblait sauver une partie de ma propre chair et préserver la meilleure part de ma vie. Ce fut comme si j'emportai une victoire sur la destinée qui, jusqu'alors, s'était montrée si avare pour moi de consolation et de bonheur.

Fernande l'écoutait, muette et les yeux baissés.

Walter, d'ordinaire si froid et si retenu, avait prononcé ces paroles avec une exaltation singulière.

— Fernande, reprit-il, s'agenouillant et étendant vers elle des mains suppliantes, nous sommes tous les deux seuls sur la terre. Si je reviens de la noble, mais dangereuse expédition que j'ai assumée, consentirez vous à devenir ma femme ?

La jeune fille éperdue se dirigea en chancelant vers la porte.

— Je ne dois pas, je ne puis pas vous répondre, dit-elle d'une voix brisée. Walter, ne me rendez pas plus malheureuse que je ne le suis... Oubliez-moi !... Je ne suis qu'une simple et ignorante fille... A quoi pourrais-je vous servir dans les grands desseins de votre héroïque carrière ! Quelle aide vous prêterai-je pour atteindre au but dont vous êtes digne.

— Mais n'es-tu pas tout pour moi, maintenant, mon avenir, ma fortune, ma vie ! s'écria Walter.

Il s'élança vers elle.

Alors, cessant de se contraindre et jetant un grand cri,

Fernande se laissa aller dans les bras et leurs lèvres se rencontrèrent.

Mais presqu'aussitôt elle s'arracha à cette soudaine et irrésistible étreinte.

— Oui, moi aussi je t'aime, Walter, dit-elle en pleurant. Mais justement pour cela, jamais je ne serai ta femme, car je ne me crois plus digne d'être la compagne d'un homme tel que toi.

Et avant que le jeune allemand n'eût pu lui répondre, elle s'était précipitée dans l'escalier, qu'elle descendit avec la rapidité de la foudre.

Bouleversée, pantelante, elle poursuivit sa course, par les rues déjà envahies par les premières ombres du soir.

Déjà elle avait tourné l'angle de la rue Fourchambault, lorsqu'un homme de haute taille se redressa devant elle.

Un double cri, de joyeux étonnement, d'un côté, d'épouvante, de l'autre, sortit de leurs lèvres.

— Fernande !

— Le colonel Paulin.

— C'est donc toi, que j'ai cherché si longtemps, dit l'officier, la saisissant par le bras. Oh ! maintenant que je t'ai retrouvée, tu ne m'échapperas plus !

— Laissez-moi, s'écria Fernande. Ne me rappelez pas un passé atroce, une époque de honte et d'infâmie ! Laissez-moi, vous dis-je, ou vous m'obligerez à me réfugier dans les bras de la mort.

— De la mort, non pas, mais dans les miens, ma charmante. Tu ne peux pas faire que tu n'aies été ma maîtresse. Quoi que tu tentes maintenant, je te défie bien de te dépêtrer de mes griffes.

— Oui, si j'étais, comme autrefois, seule et sans protection ! Apprenez que je demeure à présent dans la maison de Mathieu Dreyfus, qui saura bien me défendre contre vos atteintes.

Paulin avait reculé en pâlissant.

— Dans la maison de Dreyfus ! dit-il. Ecoute, Fernande, tu vas me suivre, ou bien, redoute ma vengeance.

— Je ne vous crains plus ! Et si vous persistez à me barrer le passage, je vais appelez la pollce.

— La police ! ricana Paulin. Aurais-tu oublié, qu'elle vous cherche, ta mère et toi, pour avoir retrouvé dans ta propre garde-robe le cadavre d'un pendu ?

— Infâme et noir scélérat ! s'écria Fernande. Tu oserais nous accuser d'un meurtre que tu as commis toi-même ? J'étais là, je t'ai vu étrangler le malheureux Duperay... Mais ce ne sont point les seules armes que j'ai contre toi. La nuit précédant l'incendie du Bazar de la Charité, cachée au fond d'une échoppe, avec ma pauvre mère, qui y a perdu la vie, je t'ai entendu distribuer la besogne à tes complices...

Frappé de stupeur et d'effroi, Paulin s'était reculé. Un moment, il resta sans parler, puis redressant la tête, avec un affreux regard :

— Et tu crois, dit-il, que la justice va accorder créance à de pareilles sornettes ? Imprudente, tu t'es découverte trop tôt et maintenant plus rien ne te sauveras. Ah ! tu veux me perdre. C'est toi qui périras.

Paulin s'était rapidement éloigné par une rue latérale. Un instant Fernande resta immobile et atterrée.

— Je sais à présent que je n'ai plus longtemps à vivre, murmura-t-elle. Et c'est mon passé, à moi innoceute et victime, qui me tuera !

. . . .

On allait se mettre à table, lorsque la femme de chambre de Mme Dreyfus accourut tout bouleversée et dit quelques mots à l'oreille de sa maîtresse.

— Mais c'est impossible ! s'écria Lucie. La police, ici ! S'agit-il encore d'une nouvelle persécution.

Fernande s'était levée plus blanche qu'une morte.

— Je ne crois pas, Madame, que vous ayez rien à craindre, de cette visite, dit-elle d'une voix faible. C'est moi qu'elle doit concerner.

— Pour vous, Fernande, la pureté et l'innocence même? Qu'auriez-vous à démêler avec la police?

— Vous allez le savoir, madame.

Et de la main elle montra la porte qui venait de s'ouvrir, livrant passage à un commissaire, en écharpe.

Le fonctionnaire s'inclina légèrement devant Mme Dreyfus.

— Excusez-moi, madame, dit-il, de venir ainsi troubler votre dîner, mais ma mission est de celle qui ne peuvent être différées.

— Et quelle est donc cette mission? demanda Lucie avec hauteur.

— Oh! ce n'est pas vous qu'elle concerne, répondit le commissaire. Voulez-vous m'autoriser à poser quelques questions à la jeune fille que voilà?

Sans attendre de réponse, Il s'approcha de Fernande, sur laquelle il fixa son regard pénétrant.

— Quel est votre nom, mademoiselle, demanda-t-il rudement?

— Je m'appelle... Fernande.

— Fernande, oui. Mais votre nom de famille?

— Oh! mon Dieu... Je ne pourrai jamais...

— Je le dirai donc pour vous, reprit le commissaire. Vous vous appelez Fernande de Tourville, fille de la tenancière d'un tripot clandestin, ouvert rue Rossini, et dont vous avez disparu avec votre digne mère, la nuit même où nous y avons perquisitionné.

— Cela n'est pas! protesta Lucie Dreyfus, avec dignation. J'en répondrai sur mon propre honneur.

— Que mademoiselle ose donc me démentir!

Lucie alla à sa jeune protégée, tombée sur un divan, et lui tendant la main :

— Fernande, dites-moi que cet homme s'est trompé, qu'il a menti, et touchez-moi la main, pour prouver que vous êtes bien une brave et honnête jeune fille, au dessus de tout soupçon. Mais quoi, vous ne répondez pas...

— Hélas ! je n'ai rien à répondre, gémit la pauvre enfant. Le commissaire a dit vrai.

Lucie laissa douloureusement retomber la tête. L'idée qu'elle, la plus pure des femmes françaises, avait vécu sous le même toit qu'une fille, l'avait blessée au plus profond du cœur.

Le commissaire mit la main sur l'épaule de sa victime :

— Fernande de Tourville, dit-il, au nom de la loi je vous arrête.

— Vous l'arrêtez, s'écria Mathieu Dreyfus, qui entra en ce moment. Et de quoi l'accuse-t-on ?

— D'avoir trempé dans l'assassinat de l'agent secret Duperay, trouvé le 27 janvier de cette année, étranglé dans la maison de la nommée de Tourville, rue Rossini, où l'on a découvert son cadavre pendu dans une garde-robe.

— Complice d'un assassinat... C'est absurde!.. dit Mathieu en haussant les épaules.

— C'est ce dont le tribunal aura à juger, répondit d'un air rogue le commissaire. En attendant, mon devoir est de mettre les menottes à la prévenue et de la conduire au dépôt.

Sans répliquer, Fernande tendit les mains.

— Maintenant, quittons cette maison, reprit le commissaire. Aujourd'hui, même, mademoiselle sera interrogée par M. le juge d'instruction Alberty.

— Oui, conduisez-moi vers lui, dit enfin Fernande, levant vers le ciel ses bras chargés de liens. Je parlerai et il m'écoutera. Je lui désignerai l'assassin du malheureux Duperay ou



"Arrière ! cria la malheureuse Nathalie. Meurtrier de tes enfants, sois maudit !

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

plutôt la bande tout entière de malfaiteurs gradés et titrés qui opèrent impunément à Paris et dont la première et infortunée victime fut le capitaine Alfred Dreyfus !

CXCV

Les Sœurs de Saint Vincent de Paul

Le couvent des Filles de Saint Vincent de Paul est, à Paris, un édifice devant lequel les plus sceptiques et les plus incroyants, se découvrent avec respect.

C'est qu'il n'y a point au monde de femmes plus charitables, plus évangéliques, plus remplies d'abnégation et d'esprit de sacrifice que les sœurs de ce Couvent.

De leurs mains douces et bénies, elles pansent les plaies, guident les convalescents et facilitent aux mourants le passage de ce monde à l'éternité.

Aucune épidémie, fut-elle répugnante et mortelle, ne pourraient empêcher ces saintes femmes de faire leur devoir. Quand les plus proches parents abandonnent le chevêt des pestiférés, c'est elles qui s'y installent, sourdes à toute considération personnelle.

En 1870, elles firent merveille sur les champs de bataille, secourant les blessés, ramassant les cadavres, exhortant les moribonds, sur tous les points à la fois, accomplissant leur sublime mission sous une pluie de balles et presque sous les pieds des chevaux, lancés en des charges furieuses.

Plus d'une mourut de la mort des soldats, renversée par une balle, mais combien plus noble et plus héroïque !

Quiconque a faim peut frapper à leur porte. Elles ont toujours du pain, pour l'indigent affamé, un lit, pour le voyageur sans asile.

Leur couvent est le refuge des affligés et des malades, qu'ils souffrent de l'âme ou du corps, car elles ont des consolations ausssi efficaces que leurs remèdes.

C'est là, — rue du Bac — que, par une nuit noire, vint sonner une femme, en grand deuil.

L'hiver avait repris et sévissait avec violence. La bourrasque de neige hurlait à travers les rues, mêlant ses plaintes au vertige des flocons blancs.

Onze heures venaient de sonner à Notre-Dame.

La vieille porte de chêne roula sur ses gonds.

— Je voudrais parler à la Révérende Mère Agnès, dit la visiteuse nocturne.

— Entrez, répondit la sœur tourière, car la neige tombe et le vent est glacial. Mais je ne ne réponds point qu'à cette heure vous puissiez être reçue par la Mère Supérieure.

— Obligez-moi de lui faire passer cette carte, dit l'inconnue.

La tourière approcha sa lampe du carré de carton bristol et réprima un geste de surprise.

— Veuillez attendre un moment dans cette pièce, dit-elle en introduisant la visiteuse dans un parloir, chauffé par un grand calorifère,

Restée seule, l'inconnue promena autour d'elle un morne regard.

— Voilà donc le port, murmura-t-elle, où devait aborder le vaisseau désemparé de mon existence ? Cette vie qui s'annonçait sous les augures les plus favorables, illuminée des plus radieuses lueurs de l'espérance et de l'amour, devait aboutir aux murs sombres et froids d'un couvent !

En ce moment la tourière revint et, considérant l'inconnue avec un respect mêlé de sympathie et de pitié :

— Madame la Supérieure attend madame la comtesse, dit-elle. Permettez-moi de passer devant pour vous montrer le chemin.

Par de longs couloirs elles arrivèrent devant une porte, restée entr'ouverte.

— C'est ici, dit la tourière, en s'inclinant.

La visiteuse entra et se trouva dans une cellule, presqu'aussi étroite et aussi pauvre que celles des simples religieuses.

Une femme, portant l'habit des Filles de Saint Vincent de Paul, mais avec la croix abbatiale sur la poitrine, la reçut dans ses bras.

— Nathalie, c'est donc toi ! s'écria la Supérieure, grande femme à cheveux gris, quoique jeune encore, et usée par les austérités.

— Oui, répondit la comtesse Esterhazy, c'est moi qui viens chercher ici un refuge contre le désespoir et le suicide.

— Tu n'as donc point connu le bonheur avec ton mari ? demanda la religieuse, en conduisant vers un banc de bois celle qui avait été son amie d'enfance. Je me rappelle ton mariage comme si c'était d'hier. Il n'y avait jamais eu, peut-être, de fiancée plus ravie que toi.

— L'heureuse fiancée est devenue bien vite une épouse infortunée, répondit la comtesse d'une voix brisée. Tu ne peux te douter de ce que j'ai souffert et souffre encore ! Toutes mes espérances ont été déçues, toutes mes joies flétries, brisées ! Mon mari m'a abandonnée pour vivre avec une courtisane, car bien que béni par l'église, mon mariage est nul, en France, aux yeux de la loi ! Je me suis vue chassée comme une mendiante, avec mes enfants. Mon fils, poussé par l'esprit d'aventures a disparu, et j'ignore où il peut être. Il ne me restait plus que ma fille. Dieu l'a rappelée à lui. Seule au monde, fatiguée de la lutte, j'ai songé à cet asile pour y attendre en paix le moment de rejoindre Victorine au Ciel !

— Pauvre amie ! dit doucement la Supérieure. Ce n'est point

le repos que tu trouveras ici, mais le sacrifice de toutes les heures, l'abnégation de tous les instants. Notre existence n'est qu'une offrande éternelle au Dieu d'amour et de charité, dont nous suivons les lois. Te sens-tu bien la force de renoncer complètement au monde, à ses œuvres et à ses pompes ?

— Cette renonciation est mon dernier et fervent espoir.

— Et l'amour que tu portais à ton époux indigne est-il éteint complètement dans ton cœur ? Ne crains-tu point que ce sentiment puisse se réveiller un jour en toi et te faire repentir de ta résolution ?

— Non. J'ai tendrement chéri cet homme, mais il m'a arraché le cœur de la poitrine, pour le fouler aux pieds et ma tendresse s'est changée en mépris.

— L'arme la plus sûre pour tuer l'amour ! dit la Supérieure.

Puis, étendant la main sur la tête de son ancienne amie, et d'une voix solennelle :

— Qu'il en soit donc comme tu le désires, pauvre âme blessée. Auprès de nous, tu connaîtras la paix que donne la conscience du devoir accompli. A consoler les douleurs humaines et à panser les blessures des autres, tu trouveras la consolation de tes douleurs et la guérison de tes plaies.

Elle tira le cordon d'une sonnette et la sœur tourière reparut.

— Faites donner une robe de religieuse à notre future compagne en Jésus-Christ, dit la Supérieure et conduisez-la dans la cellule de feu sœur Marie des Anges. Dès demain j'écrirai à Monseigneur l'Archevêque de Paris, pour abréger le terme de son noviciat.

. . . .

Pas un établissement de Paris n'a subi autant de transformations que Saint Lazare, la prison des femmes et spécialement des femmes de mauvaise vie : Abbaye en l'an 900, asile de lépreux vers 1200, hospice, séminaire et couvent en 1550 et devenu prison depuis 1793.

Saint Lazare doit son nom à la congrégation des Lazaristes que Saint Vincent de Paul y installa. Lui-même y mourut, le 27 septembre 1660 et sa cellule sert aujourd'hui de chapelle particulière aux religieuses, chargées du service général intérieur.

Saint Lazare reçoit six catégories de détenues :

Les femmes en prévention ; les femmes condamnées à des peines ne dépassant pas un an et un jour de prison ; les femmes qui attendent leur départ pour les maisons centrales et les colonies de déportation ; les mineures ayant atteint seize ans, responsables de leurs actes et condamnées correctionnellement ; les mineures irresponsables et, enfin, les jeunes filles incarcérées sur la demande même de leurs parents.

Dans cette défectueuse et triste prison, on compte toujours une moyenne de onze à douze cent détenues, et le chiffre annuel des prisonnières, allant et venant, dépasse parfois dix-mille.

C'est là que nous ramènent les exigences de notre réçit

Au moment ou nous pénétrons dans la cour, il y règne une grande activité.

Les hautes murailles, enclavant le préau, assistent à un spectacle, trop souvent renouvelé et qui, affligeant pour la dignité humaine, est fait pour émouvoir les cœurs les plus durs.

Une vingtaine de femmes, environ, vêtues de robes grises, sont rangées, sur uue ligne au fond de la cour. Chacune tient à la main un paquet de hardes et le coiffeur de la prison est venu leur couper de grand matin, leurs cheveux.

Les malheureuses jettent des regards médusés sur une grande gaimbarde noire, à fenêtres grillées, sur laquelle on lit en caractères blancs : « Service de la Sureté. — Voiture des Déportées. »

Quatre soldats, la bayonnette au fusil, se tiennent près du sinistre véhicule. Par surcroit de précautions, derrière la file des condamnées circulent des gardiens et des guichetiers, le révolver au poing. Tout cela pour procéder à l'embarquement de vingt malheureuses femmes !

A quelque pas du lamentable groupe, le directeur de la prison était engagé dans une conversation animée avec deux officiers revêtus de l'habit civil, sans doute pour éveiller moins d'attention dans cette maison de malédictions et de larmes. C'étaient le sinistre major et le lieutenant-colonel Paulin.

— Oui, disait en ce moment le directeur, cette condamnation à dix ans de transportation à Cayenne nous a tous surpris, ici, où personne ne croyait à sa culpabilité. Et je m'explique tout aussi peu le huis-clos rigoureux des débats.

— Pourquoi donc ? demanda le sinistre major. L'homme que cette malheureuse a tué ou seulement aidé à assassiner, était un ancien agent politique, longtemps attaché au bureau d'information de l'Etat-major. En cette qualité Duperay possédait bien des renseignements sur notre défense nationale, nos armements, nos plans de mobilisation. N'est-il pas probable qu'il eu a confié quelques uns à sa maîtresse, car il a été établi que Fernande de Tourville le recevait en secret ? Voyez-vous que par vengeance ou essayant de se faire passer pour une victime de l'Etat-major, cette fille eût fait du chantage en pleine audience. C'est à dire que le huis-clos s'imposait absolument ! Du reste, elle peut s'estimer heureuse d'en être quitte à ce prix. Sans le colonel Paulin, qui s'est intéressé à son sort et qui a fait appel à la clémence des magistrats et du jury, elle aurait été condamnée à la réclusion perpétuelle. Notez qu'elle l'avait accusé lui-même des crimes les plus odieux.

— Elle avait perdu la tête interrompit Paulin.

— C'est bien, cela, mon colonel, dit le directeur en serrant la main de l'officier supérieur. Je vous assure que cette pauvre fille n'est pas absolument indigne de votre pitié, et ma conviction est qu'une fois de plus, la justice a donné à gauche. Jamais, depuis que je suis placé à la tête de cet établissement, je n'ai rencontré détenue se conduisant avec tant de dignité, de calme, de douceur et de modestie. Non, tous les tribunaux du

monde y auraient passé qu'encore je la croirais victime de quelque fatale erreur judiciaire !

Les deux officiers échangèrent un regard rapide et inquiet.

En ce moment, sur le seuil du couloir, reliant le préau à la prison, parut une sœur de Saint Vincent de Paul, escortée avec les marques de plus profond respect, par deux gardiens

D'une taille imposante, elle portait un long voile blanc.

— Une religieuse ! s'écria Esterhazy. Que vient-elle faire dans ce repaire de filles perdues ?

— C'est une sœur de Saint Vincent de Paul, répondit le gouverneur, et de temps immémorial les religieuses de cet ordre ont accès, à toute heure du jour et de la nuit, auprès des détenues. On leur doit plus d'un aveu, arraché par le repentir, et des conversions vraiment édifiantes. Celle qui vient d'entrer doit être amenée ici par un but spécial, car voyez, elle vient à nous.

En effet, la religieuse se dirigeait vers les trois hommes. Mais à l'aspect de deux officiers, en bourgeois, elle s'arrêta, comme pétrifiée et ramena plus étroitement devant son visage les longs plis de son voile blanc.

Un moment elle demeura comme indécise, puis de la main, fit signe au directeur, qui s'avança vers elle avec empressement.

— Auriez-vous quelque chose de particulier à me communiquer ma sœur ? demanda-t-il, en se découvrant.

La religieuse tira de sa poche une lettre qu'elle tendit en silence au digne homme. Mais qui l'eut observée en ce moment eut pû voir briller, sous la gaze, ses yeux, fixés d'un air menaçant sur le sinistre major.

Le directeur prenait communication de la lettre et l'attention de deux officiers était attirée ailleurs par le groupe des condamnées.

— C'est bien, dit le directeur en s'inclinant. Votre Supérieure

me mande que vous désirez visitez dans sa cellule, la détenue Fernande de Tourville, avant son départ pour le Guyane ?

— Oui, répondit la religieuse. Cette malheureuse continuant à protester de son innocence, pour rassurer la justice des hommes, je tenterai de lui arracher l'aveu de son crime.

— Je crains bien que vos efforts ne soient vains, ma sœur.

— Et pourquoi cela, monsieur ?

— Parceque je ne suis pas persuadé, moi-même, de sa culpabilité.

— Grand Dieu ! Les juges se seraient donc trompés !

— Hélas ! ce ne serait pas le premier exemple d'erreur judiciaire. Mais vous serez bientôt vous même plus édifiée que moi à cet égard.

Sur un signe de perspicace et bon vieillard, un gardien accourut et reçut l'ordre de conduire auprès de la condamnée, la sœur de Saint Vincent de Paul qui disparut dans la profondeur des sombres couloirs.

Le directeur retourna vers les deux officiers.

— Ainsi, reprit Paulin avec une certaine nervosité, c'est aujourdhui que cette Fernande doit-être dirigée sur le Hâvre ?

— La voiture que voilà l'emmenera dans une heure, avec les autres comdamnées à la déportation.

— Quoi, toutes ces femmes là vont-elles à Cayenne?

— Non. Elles sont envoyées à la Nouvelle Calédonie. Seule, Fernande de Tourville sera embarquée pour la Guyane et probablement internée dans l'Ile du Diable, où achève de mourir, le malheureux Dreyfus.

Les deux officiers échangèrent un nouveau regard.

— Pauvre fille ! dit Paulin, pour cacher son trouble.

— Elle serait donc condamnée à mort en dépit de votre généreuse intervention ? dit le sinistre major de sa voix mordante. Et avec cette différence que la peine de mort est appliquée

là bas avec plus de lenteur et de cruauté que par le couperet de la guillotine.

Paulin saisit brusquement la main du directeur.

— Permettez-moi de parler une dernière fois à cette brebis égarée ? demanda-t-il avec chaleur. Je voudrais la reconforter, lui promettre de m'employer pour qu'on apporte en sa faveur quelques adoucissements au régime meurtrier de Cayenne, lui faire entrevoir une diminution de peine, sa grâce, peut-être, si elle se conduit bien.

— C'est contraire au règlement, colonel, répondit le directeur. Mais pour un pareil motif, je prends volontiers sur moi de l'enfreindre. Sitôt que la religieuse, que vous venez de voir, aura quitté la cellule de la prévenue, je vous y ferai conduire, Mais excusez-moi, je vous prie, j'ai des ordres à donner, des mesures à prendre pour ce prochain départ.

Il s'éloigna.

— Voyons, demanda en ricanant le sinistre major, pourquoi voiloir absolument braver cette rageuse de Fernande, après avoir eu tant de peine à lui fermer la bouche devant ses juges ? C'est imprudent cela !

Paulin frappa violmment du pied.

— Pourquoi ? répondit-il. Parceque je l'aime toujours !

— Bigre ! Qu'est ce que vous faites donc à celles à qui vous en voulez ?

. . . .

La comtesse Esterhazy, ou plutôt sœur Nathalie, se tenait debout devant la pauvre Fernande, la main levée au Ciel.

— Et si je n'avais pas péché ni contre Dieu, ni envers les hommes ? s'écriait avec énergie la pauvre enfaut, dont à genoux elle venait de solliciter les aveux. Si, je n'étais pas une criminelle, mais bien la victime d'un forfait plus infâme encore que celui dont on m'accuse ?

— Seigneur, murmura Nathalie, c'est bien là l'accent de la vérité !

Puis, reprenant avec véhémence.

— Jeune fille, je t'en conjure, dis-moi la vérité. Vois, je me tiens devant toi comme la représentante du Ciel. Oserais-tu mentir à ton Dieu ?

Fernande se redressa, et la main étendue :

— Aussi vrai que j'espère voir un jour sa face sainte, dit-elle solennellement, je suis innocente de tout crime.

— Mais, pauvre enfant, comment n'avez-vous point réussi à convaincre le tribunal comme vous m'avez convaincue ?

— Parce que je suis la victime d'une trame abominable, que vainement j'eusse essayé de rompre. Le coupable, c'est le misérable même, qui après avoir abusé de mon sommeil, à osé me charger de son propre forfait. C'est le lieutenant colonel Paulin qui, avec le major Esterhazy, son complice, a obtenu que mon procès eut lieu dans le secret le plus rigoureux.

A ces deux noms la religieuse tressaillit violemment.

— Parce que je me refusais à reconnaître des droits obtenus par une première et lâche violence et que je connaissais les secrets de ces misérables, reprit Fernande, ma perte fut résolue par eux.

Lorsque j'ouvris la bouche pour accuser mon persécuteur, on me la ferma avec dérision. Quelle preuve pouvais-je alléguer en faveur de mon innocence ?...

Le cadavre n'avait-il pas été retrouvé dans ma propre chambre et n'étais-je pas la fille de la tenancière d'un tripot clandestin ? Ma pauvre mère ! Encore une victime de ce monstre qui avait su exploiter sa faiblesse d'esprit et son amour maternel, pour l'engager dans une entreprise ignoble dont il récoltait lui-même les secrets profits !..

Sous prétexte de me défendre, l'infâme me représenta comme la maîtresse de l'espion, tué par lui, pour l'empêcher de dévoiler ses méfaits...

Ma mère et moi, d'après lui, craignant de nous voir dénon-

cer à la police par ce Duperay, à la suite d'une brouille imaginaire, nous l'aurions étranglé pendant son sommeil et pendu dans ma garde-robe pour faire croire à un suicide. Il se trouva des témoins, pour confirmer ces horribles impostures. Et puis, pouvais-je nier qu'au moment du meurtre, je me trouvais dans la chambre même où il était commis? Tout ne déposait-il point contre moi?

J'espérais, du moins, qu'on m'aurait condamnée à mort. Mais le colonel Paulin intervint de nouveau. Il supplia avec d'hypocrites larmes les juges de me faire grâce de la vie et de borner ma peine à dix ans de transportation à Cayenne... Voilà ce que les hommes appellent de la miséricorde ! Voilà ce qu'ils font de la justice !

Fernande éclata en un rire bruyant, suivi aussitôt d'une effroyable crise de sanglots et de larmes.

La religieuse la serra maternellement dans ses bras.

— Pauvre enfant, dit-elle. Toi aussi, tu es donc la victime d'un impur scélérat !

— Ah ! reprit Fernande, ce n'est point sur mon propre sort que je répands des larmes ! Condamnéé et flétrie, que pourrait m'importer le lieu où s'écoulera le reste d'une existence brisée ? Tant mieux que le séjour en soit meurtrier, me dirais-je. Mais ce qui me désole, ce qui me rend furieuse, c'est la pensée de toutes les victimes menacées encore par ces monstres ! L'infortuné Dreyfus n'est-il pas tombé le premier sous leurs noires intrigues ? Et c'est maintenant que je pourrais confondre et écraser la bande d'hypocrites, de fourbes et de traîtres, qui passent pour des officiers modèles et l'élite des patriotes, que je doit partir, condamnée à mourir à la Guyane, de la mort lente réservée au martyr de l'Ile du Diable !

Nathalie écoutait, muette de pitié et d'horreur.

Attirant plus près d'elle la religieuse, Fernande continua en baissant la voix.

— Car je le connais, dit-elle, celui qui a trahi et vendu la France, qui a détourné les documents de l'Etat-major pour les vendre à l'ennemi. C'est celui qu'on appelle à Paris le sinistre major, c'est le comte Esterhazy.

La religieuse chancela et Fernande dut la retenir dans ses bras pour l'empêcher de tomber.

Mais ce ne fut qu'un moment de faiblesse.

Le sang revint à ses joues et ses yeux étincelèrent d'un feu sombre.

— Jeune fille, dit-elle d'une voix vibrante, pourrais-tu vraiment prouver ce que tu viens d'avancer là ?

— Oui, ma sœur, et quand on le voudra. Pendant les longues heures de ma captivité, beaucoup de choses qui, autrefois, m'avaient paru indifférentes, sont devenues claires à mon esprit et revêtues d'un effrayant caractère de gravité...

Je me suis rappelée certains propos de mon persécuteur, des fragments de lettres perdues par lui, et qui, alors me paraissaient de pures énigmes. Il y a encore, et surtout, un incident décisif qu'il me faut taire à tous, même à vous ma sœur, du moins pour le moment. Oui, Esterhazy a trahi la France et je le prouverais, je délivrerais l'innocent qui paie pour lui, si je ne devais pas partager le sort de cette innocente et noble victime !

La pauvre fille se tordait les mains avec desespoir.

La religieuse se leva et mit la main sur l'épaule de Fernande, prostrée par la douleur.

— Fernande de Tourville, dit-elle d'un ton solennel, tu dois vivre pour confondre le crime et pour sauver l'innocence. Tu seras libre aujourd'hui même. Une autre que toi sera embarquée pour Cayenne.

— Que dites-vous, s'écria Fernande. Est-il sur terre une femme qui consentirait, non pas pour moi, mais pour le salut de la France, à accepter le martyre qui m'attend à Cayenne ?

— Cette femme est devant toi ! répondit la comtesse avec fermeté.

— Vous, ma sœur ? Non, non, je n'accepterai pas ce sublime sacrifice. Je n'enlèverai point aux malheureuses, qui passent par cet affreux séjour, leur ange consolateur.

— Ne m'appelle point un ange, répondit la religieuse d'une voix creuse. Cet habit, hélas ! ne m'a point changée puisqu'il n'a pu m'inspirer le pardon.

Fernande la regarda avec stupeur.

— Mais l'esprit de vengeance qui m'anime, reprit la religieuse avec animation, te paraîtra, du moins, légitime. C'est celle d'une femme outragée à qui l'on a encore tué son enfant.

Elle écarta son voile.

— Regarde-moi, Fernande de Tourville ! poursuivit-elle. Je suis la femme de celui que tu viens d'accuser de trahison !

— Dieu puissant ! La comtesse Nathalie Esterhazy !

— Ne me donne plus ce nom odieux que, du reste, les lois de ton pays m'interdisent de porter. L'infâme Esterhazy, après m'avoir abandonnée et bafouée, a porté au comble la scélératesse en vouant à la mort ma pauvre fille, mon unique et dernière consolation, perfidement entraînée par une infâme complice au chevet d'un autre enfant mourant du croup.

— Et le Ciel permet de pareils forfaits !

— Mais à présent, du moins, il me fournit une arme contre l'adultère et le parricide. Un éclair de la foudre divine m'a montré le chemin de la vengeance d'accord, cette fois, avec la justice et l'humanité. Cet homme a eu mon amour, mais il a vendu son pays d'adoption. Qu'il reçoive le juste châtiment de ses crimes.

A présent, dépêchons-nous. Passe-moi ta robe de détenue et revêt mon habit de religieuse. Personne ne s'apercevra de la substitution. Nous avons à peu près la même taille et presque un air de ressemblance. D'ailleurs tu auras mon voile pour te

cacher le visage et moi, je tiendrai mon mouchoir devant les yeux comme pour comprimer mes sanglots.

Sans plus de paroles les deux femmes allaient procéder à l'échange de leurs vêtements lorsqu'elles entendirent une clef grincer dans la serrure de la cellule.

— On vient, dit la comtesse. Il nous faut remettre l'exécution de notre projet. Mais je reviendrai...

Elle rabaissa son voile sur son visage.

L'œil le plus perçant n'aurait pu distinguer ses traits sous l'étoffe grossière.

Le colonel Paulin entra dans la cellule.

La religieuse s'effaça pour le laisser passer et, par discrétion, se retira dans le couloir.

Après avoir refermé la porte, Paulin revint précipitamment vers la prisonnière :

— Fernande, lui dit-il tout bas, il n'y a pas un instant à perdre. Les nécessités de ma défense personnelle m'ont forcé de te sacrifier, mais je ne l'ai fait qu'en me réservant de te sauver au moment suprême.

Fernande le regarda avec surprise.

— Ecoute, reprit le fourbe officier, que l'amour rendait, en ce moment, de bonne foi. Tu tiens encore ta destinée entre les mains. Jure-moi de m'appartenir, de faire fléchir ton orgueil devant mon amour, et je t'arrache au sort affreux qui t'attend sur les sables brûlants de Cayenne.

— Oh ! s'il était possible? s'écria la prisonnière, joignant les mains d'un air extasié, pendant qu'elle se disait en elle même « Nous pourrions donc être sauvées toutes les deux ! »

— Enfin ! exulta Paulin. Je l'emporte et tu te livres !

— Une plus longue résistance ne serait-elle point folie? répondit la jeune fille, se cachant la tête dans les mains, pour dissimuler son dégout et sa haine.

— Ecoute donc, car notre entretien ne peut durer que quel-

ques minutes. Déjà est arrivée la fatale charette qui doit vous faire franchir la première étape vers la déportation. Feins la plus vive douleur, mais embarque-toi sans crainte. Il fera nuit lorsque vous arriverez au Havre. Quand tu seras arrivée au milieu de la passerelle menant au bateau de transport, fais semblant de trébucher et laisse-toi tomber à la mer. Un canot sera là tout prêt, qui te recueillera. On te croira noyée et pendant que le navire commencera sa course sur l'Océan, des hommes surs te ramêneront à Paris, dans mes bras.

Il se pencha vers elle pour l'embrasser et elle s'était résignée à subir son immonde caresse, lorsque, heureusement, le geôlier rentra brusquement dans la cellule.

— Il est temps, dit-il. Les cinq minutes sont passées et l'on attend en bas la détenue, pour l'emballer, avec ses pareilles, pour les pays chauds.

— « Remember! » fit Paulin en sortant.

C'était probablement à ce seul mot, popularisé par les romans, feuilletons, que se bornait sa connaissance de l'Anglais.

Fernande se tourna vers le geôlier.

— Encore quelques instants, supplia-t-elle. Le temps de dire adieu, par une fervente prière, à ma vie passée.

— Non, non, dit le grossier porte-clefs. Assez lanterné comme ça.

— Et moi, je vous ordonne de faire droit à sa demande! s'écria d'un ton d'autorité la religieuse, qui était entrée derrière lui. Personne n'a le droit de se mettre entre le pêcheur repentant et le Dieu de pardon!

Le geôlier, intimidé, et à qui, d'ailleurs, la plus grande déférence avait été recommandée à l'égard des sœurs de Saint Vincent de Paul se retira en grommelant.

Les deux femmes se retrouvèrent seules.

En quelques mots, Fernande fit part à la comtesse du moyen

de salut que venait de lui offrir son persécuteur. Son adoption ne devait d'ailleurs modifier en rien leur projet.

Le colonel, en se voyant ramener une femme à lui inconnue, croirait à une erreur de la part de ses agents, et se garderait d'en souffler mot.

En un instant, elles eurent changé de costume. Fernande, drapée dans la robe de la religieuse et le visage caché sous le long voile blanc, n'était plus reconnaissable. Quant à la fausse détenue, elle se couvrit le visage d'un mouchoir, feignant de pleurer à chaudes larmes, à la rentrée du geôlier impatient.

Toutes deux, sortirent, la religieuse marchant à côté de la transportée et feignant de lui prodiguer des consolations.

La sinistre voiture attendait toujours dans la cour et les autres condamnées y avaient déjà pris place.

— Fernande de Tourville, cria le directeur, on n'attend plus que vous. Montez !

La religieuse soutint la transportée jusqu'à la noire guimbarde et, après lui avoir donné une dernière bénédiction, l'aida à gravir le marche-pied.

La portière brusquement refermée, le panier à salade disparut sous la lourde porte.

Alors, seulement, la sœur de Saint Vincent de Paul songea au départ. Lentement, elle passa devant les trois hommes, qui s'inclinèrent, et sortit de la prison en répondant par une bénédiction aux génuflexions du portier.

Fernande était libre !

CXCVI

Réunion providentielle

En fuyant Versaille, par une nuit sombre, à la suite des des événement tragiques que l'on sait, Dumesnil, le paillasse — que nous continuerons à appeler Latour — s'était dirigé vers Paris, avec le petit Robert.

Comme il l'avait dit, Paris est encore le seul endroit du monde où l'on puisse échapper à toutes les recherches. La longue impunité dont avait joui le Président, évadé depuis plus de deux ans de la « Nouvelle » en était un exemple frappant.

Il avait malheureusement besoin de se cacher, le pauvre garçon, contre lequel avait été lancé un mandat d'arrêt. En effet, bien qu'en tuant le redoutable bandit, dont la capture était d'une telle importance, le clown n'eut fait que rendre un service signalé à la justice, sa tentative de meurtre n'en tombait pas moins sous le coup de la loi. Or, quoique certain d'être acquitté, Latour ne se souciait point de passer par la prison préventive. Ne lui eut-il point fallu revêler, d'ailleurs, les liens maudits qui l'attachaient au Président ?

Bien que Latour gagnât d'assez forts appointements, il n'avait point fait d'économies. Insouciant et généreux, il prêtait son argent à qui le lui demandait et était, de plus, d'une inépuisable bienfaisance.

Il s'ensuit qu'au moment de sa fuite, il n'avait guère devant lui qu'une somme de cinq à six cent francs.

A la rigueur, il eut pu s'engager dans un cirque étranger, mais depuis sa fatale rencontre avec son père, le métier de pitre lui était devenu odieux. Il ne voulait le reprendre à aucun prix.

Latour habile à se grimer, n'avait point à redouter beaucoup les recherches de la police. Néanmoins, dans les premiers temps, il évita de se montrer de jour dans les rues de Paris.

Sous le nom de Crespo, un de ses camarades de cirque, mort d'une chûte de cheval et qui lui avait légué ses papiers, Latour avait loué une mansarde, au cinquième étage d'une maison de la rue Saint-Séverin. Le hasard les avait rendus voisins de la Phalène, aussi pauvre que lorsque nous l'avons rencontrée pour la derrière fois, bien que la perte de ses deux enfants, morts du croup, lui eut procuré plus de facilité dans l'exercice de son affreux métier.

Au moment où nous rejoignons nos amis, Robert, qui avait été envoyé aux provisions, rentrait, apportant de quoi diner.

Un petit réchaud à pétrole suffisait à l'élementaire cuisine des deux ex-accrobates. On pouvait y faire cuire la soupe et rôtir un morceau de viande. Que leur aurait-il fallu de plus ?

Latour, procéda à l'examen des comestibles,

— Ah ! Ah ! dit-il gaiment. Voilà donc cette fameuse côte de bœuf ! Ma foi, elle a bonne mine, quoique vraisemblablement empruntée au flanc de quelque ancien vainqueur des courses. Mais à Paris, on ne s'arrête point devant de semblable quiproquos. Convenablement rissolée, avec des pommes de terre tout autour, tu m'en diras des nouvelles.

L'ancien clown écura soigneusement la poêle, y fit fondre un morceau raisonnable de saindoux et procéda à ses opérations culinaires. Une odeur, fort appétissante emplit le chambre, simplement meublée d'un lit, d'une table et d'une couple de chaises.

Lorsqu'ils eurent dévoré à belles dents leur côte de cheval Latour alluma une cigarette et dit à son petit compagnon :

— A présent, mon fils, il s'agit d'examiner la situation, telle qu'elle se présente. Car rester à fainéanter, le jour, dans cette mansarde, et nous promener, le soir, aux champs Elysées, pour gober le bon air, ça n'est pas une profession. De mes splendeurs passés il me reste, en tout et pour tout, cinq cent et quelques francs. Et à ne rien faire, on ne va pas loin avec cela.

Il s'était levé, et se promenait les mains dans la poche, haussant la voix, malgré lui, comme dans ses anciens monologues forains.

— Ajoutons à ces remources liquides, ma montre et ma chaine en or, cette bague en brillants, tribut d'admiration d'une vieille anglaise, émerveillée de mes pirouettes, et cette épingle de cravate, émanant du signor Mellini notre ex-directeur. Certes, je n'hésiterais point à bazarder cette joaillerie, aussi inutile qu'encombrante, mais nous faut-il attendre d'avoir épuisé nos derniers ronds pour chercher à nous occuper ? Tel n'est point mon avis. Maintenant, une autre question se pose. Au lieu de t'entêter à partager ma vie errante et non sans péril, ne ferais-tu pas mieux de retourner auprès des tiens, qui après ton coup de tête, ne t'accueilleront qu'avec plus de joie ?

L'enfant se tut et des larmes brillèrent dans ses yeux. Puis, se jetant soudain aux pieds de l'ancien clown :

— Oncle Latour, s'écria-t-il, ne me renvoie pas, à présent surtout que je n'ai plus de mère !

— Qu'est-ce que tu dis là ? demanda le bon Latour, tout saisi et prenant Robert sur ses genoux.

— La vérité, mon oncle, mais je n'osais pas te l'avouer. Il y a quelques jours, je me suis rendu, sans t'en dire rien, à la maison occupée par notre cousin Conrad. Mais n'osant point monter je me suis adressé à la concierge. Alors, cette femme

m'a dit — et ici l'enfant s'arrêta pour éclater en sanglots — que le bon Dieu, pour me punir, avait rappelé à lui... ma petite sœur... et que ma mère... de désespoir, s'était retirée dans un cloitre !...

— Voyons, voyons ! dit Latour, profondément ému. Tout ça c'est des potins de portière. Le bon Dieu ne va pas s'amuser à faire mourir une créature innocente pour en punir une autre d'une folle escapade. Quant à ta mère, la perte de ses enfants a pu certes la désespérer, mais il doit y avoir une autre cause à sa soudaine retraite. Nous nous informerons, d'ailleurs, et saurons où elle s'est réfugiée. Habille-toi, nous allons de ce chef commencer notre enquête.

L'enfant ouvrit les bras et se jeta au cou de l'excellent homme.

— O mon bon oncle Latour ! s'écri-t-il. Combien je suis heureux de t'avoir rencontré !

— Si Dieu le permet, nous ne nous quitterons plus, dit l'ex-clown. Moi, aussi, j'étais seul et abandonné. Tu es le seul être qu'il me reste à chérir.

Ils prirent leurs chapeaux et déjà avaient ouvert, pour sortir, la porte de leur mansarde.

— Un instant, dit Latour en s'arrêtant. Paris est infesté de voleurs à la tire et il est imprudent d'y cheminer, comme Bias, en portant toute sa fortune sur soi. Je vais laisser notre petit trésor ici. Mais où le cacher. Dans le lit ? C'est là que les cambrioleurs fouillent en premier lieu. Dans la commode ? Nous n'en avons pas ? Dans le tiroir de la table ? Autant l'exposer bien en vue sur la cheminée. Ah ! j'y suis. Dans votre lampe en porcelaine. Justement il n'y a plus d'huile.

Prestement il dévissa le bec de la lampe et laissa glisser à l'intérieur les bijoux mentionnés, plus haut, et cinq billets de banque, roulés dans une boite à allumettes vides. Puis reposant la lampe revissée, sur la table ;

— Là, dit-il. Bien fin serait celui qui supposerait un coffre-fort là dedans.

Prenant par la main l'enfant, il sortit sur ces mots, refermant de l'intérieur, la porte de la mansarde et sans aucune inquiétude sur la sécurité de sa fortune.

En cela, il avait tort, comme il avait manqué de prudence en parlant trop haut, tout à l'heure, en faisant l'énumération de ses ressources.

Les murs, surtout de bois, ont souvent des oreilles et dans les logements ouvriers on n'est jamais sûr de ses voisins.

Ils n'étaient point sortis depuis un quart d'heure qu'une femme, jeune encore, mais à la figure creusée par la débauche, se glissait avec précaution sur le palier.

C'était notre ancienne connaissance la Phalène, tenant à la main un trousseau de clefs, oublié chez elle par le Léopard.

Au bout de quelques instants, elle eut ouvert la porte du trop confiant Latour. D'un regard circulaire, la pierreuse embrassa la chambre, puis, courant à la maigre couchette, elle se mit avidement à la fouiller. N'y trouvant rien, elle se rabattit sur l'âtre vide, puis sur le tiroir de la table.

— Rien, murmura-t-elle. Cependant le magot doit se trouver ici. N'ai-je pas entendu distinctement l'homme dire au petit qu'il fallait se défier des voleurs à la tire? Avec cela que je crève de faim, moi! Ah! un demi pain et un reste de viande. C'est toujours de quoi souper... Il reste peut-être encore un peu de pétrole dans cette lampe. C'est si triste de rester le soir, seule, sans lumière, quand il fait encore trop clair pour oser sortir!

Vite, elle enveloppa les vivres dans un vieux journal, puis se mit à dévisser à son tour le bec de la lampe, sans songer à s'étonner du poids tout à fait inusité de cette dernière.

— Où mettre l'huile, maintenant? reprit-elle. Ah! ce bol. Tant pis, je l'emporte.

Elle pencha la lampe sur le récipient et faillit la laisser échapper des mains en entendant le bruit des bijoux tombant dans le bol de faïence.

— Trouvé ! cria-t-elle. Ah ! ben, il n'est pas bête, le bourgeois, d'avoir caché son saint frusquin dans un fond de lampe. Un grinche de profession n'aurait jamais songé à fouiller là... Bougre ! Il y a gras ! Une montre d'or avec sa chaîne, une épingle de cravate, une bague en brillants. Et dans cette vieille boite à allumettes ? Cinq fafiots de cent francs ! Mince d'aubaine !

Comme on le voit, la Phalène s'était débarrassée de bien des scrupules depuis que nous l'avons vue, veillant, par bonté d'âme, au lit de mort de la mère Cazotte.

Elle se redressa rouge de triomphante joie.

— C'est moi qui ne vais plus habiter dans mon chenil avec une pareille fortune ! reprit-elle. D'ailleurs, le pante n'aurait qu'à déposer plainte. Après avoir fait un paquet de toutes mes nippes — et ce ne sera pas long — je file à l'autre bout de Paris, du côté de la butte, Mais auparavant, remettons cette lampe en ordre. Peut-être ne s'apercevront-ils pas tout de suite du coup.

Presque délirante de joie, elle referma soigneusement la porte de la mansarde et retourna en hâte vers son propre logis. Mais sur le seuil elle s'arrêta comme pétrifiée en laissant échapper un cri de surprise et de terreur.

Devant elle se trouvait le Léopard, son ancien amant, qui l'avait abandonnée avec ses deux enfants et, depuis de longs mois, ne s'était plus occupé d'elle.

— Ah ! te v'là, enfin ! Ça n'est pas malheureux !

— Toi ! murmura la pauvre Phalène.

— Oui ! La raille est à mes trousses et il faut que tu m'aides à dépister les roussins. Mais dans quelle peste demeures-tu ici ? Pouah ! le cœur m'en lève...

— Les enfants sont mort du croup, dit la pierreuse d'une voix dolente. Et je n'ai pas encore eu le courage de bouger à leur paillasse.

— Morts ! répéta le jeune bandit, sans manifester le moindre émoi. C'est gentil les gosses, mais bien encombrant, parfois. Après ça tous les goûts sont dans la nature et si le cœur t'en dit...

Il lui jeta un regard cynique, mais la retrouvant si déguenillée et si ravagée, il fit la grimace.

Sans rien répondre, la Phalène restait là, étourdie, abrutie.

— C'est tout ce que tu as à me dire ? reprit le Léopard, d'un air railleur. L'accueil est plutôt frais. Mais qu'est-ce que tu portes là, dans le pan de ta chemise ?

La pierreuse tressaillit et recouvra la voix pour répondre précipitamment :

— Oh ! rien ! Une poignée de coke qui m'a prêtée une voisine. Il fait si froid ce soir !... Brr !

Et elle se précipita vers un petit poële en fonte où elle fourra l'argent les bijoux, sous un tas de menu bois.

Le Léopard n'eut aucun soupçon.

— Ainsi donc, te voilà débarrassée de tes crapoussins, dit-il. Eh ! bien tant mieux. Tu pourras reprendre le métier et gagner du poignon. Si tu veux nous nous remettrons ensemble?

— Vrai ! s'écria la fille ravie, le considérant, alors, avec amour. Tu voudrais encore de moi ?

— Est-ce qu'autrement tu me verrais ici?

Folle de joie, elle lui sauta au cou et il lui rendit ses caresses d'assez bonne grâce.

— Mais, nous ne resterous pas ici, par exemple, dit le Léopard. Ce parfum de ménagerie serait nuisible à mon hygiène. A propos as-tu de l'argent ?

La Phalène hésita. Lui ferait-elle part de l'aubaine qui venait de lui échoir ? Elle avait fait de si cruelles expériences avec

lui, qui jadis lui volait tout et la battait lorsqu'elle ne faisait point recette au dehors.

Le beau gars interpréta négativement son silence.

— Je vois ce que c'est, dit-il, « nix de braise ! » Et le Président qui avait la caisse sur lui, lorsqu'on l'a arrêté à Versailles ! Car tu sais qu'on l'a pincé, le pauvre bougre ?

— Oui, j'ai appris ça. Mais vous ne le laisserez pas entre les griffes de la Cigogne, n'est-ce pas ?

— « Jam de laf !... » On s'exterminera pour lui permettre de jouer la fille de l'air... Nom de tous les noms ! Faut-il avoir eu la guigne !... Enfin !... Tiens Phalène, v'là ma dernière pièce de cent sous... Va-t-en acheter un morceau de bidoche que tu reviendras rôtir ici. Rapporte aussi deux litres à seize... Depuis hier soir, je cours à jeun. Je n'ai pas osé m'aventurer à la Salpetière. Les cognes doivent y être.

— J'y vais mon homme, j'y vais, dit d'une voix gaie la pauvre Phalène, en passant sa robe en lambeaux. Et je rapporterai aussi un paquet de cigarettes... Ça nous rappellera le bon temps !.. Ah ! je suis bien heureuse !

Elle l'embrassa encore sur les lèvres et s'élança dans l'escalier.

— Ma foi, dit le Léopard resté seul, j'ai eu une bonne idée de rappliquer par ici. Il me faut quelqu'un de sur pour aller aux nouvelles et me faire la popotte, maintenant que j'en suis réduit à faire le mort. Cette Phalène n'est pas une mauvaise fille. Mais sitôt mon pauvre Président rendu à ses occupations, bonsoir la compagnie ! Il saura jouer la rousse sous jambe et dépister les curieux.

Il fit craquer une allumette-bougie et s'en servit pour inspecter les locaux.

— C'est bien ça ! dit-il. Une véritable ménagerie. Avec ça qu'on gèle. En attendant le souper, je m'en vas faire du feu.

Il souleva le couvercle du poële, le vit plein de bois et y jeta le reste de son allumette.

Dans le goulot d'une bouteille était fiché un bout de bougie. Il l'alluma également.

— Feu partout et éclairage à giorno ! reprit-il, de sa voix railleuse. Toutes les joies de l'existence, quoi !

Il se laissa aller sur une chaise et s'étira voluptueusement.

Les pas de la Phalène se firent entendre sur le palier. Elle rentra tout essoufflée et posa sur la table un pain du quatre livres, un grand morceau de veau froid, deux bouteilles de vin et un paquet de cigarettes.

— Voilà ! dit-elle. Je n'ai pas été longtemps !

Mais soudain, ses yeux devinrent hagards à l'aspect du poële, déjà ardent.

— Qui a fait cela ? bulbutia-t-elle d'une voix rauque. Malheureux, tu nous as ruinés tous les deux !

— Ah ! ça, perds-tu la boule ? demanda le Léopard, déjà menaçant.

— Ah ! j'en deviendrai folle ! cria la malheureuse en se tordant les mains. Une montre, une chaîne, des bijoux sur lesquels Pitou nous eût avancé au moins deux cents francs !... Et les cinq fafiots !.. Mais, non, tu savais bien ce que tu faisais... Tu n'as allumé le poële qu'après avoir pris ce j'y avais caché ! Gredin, bandit ! Tu n'es revenu que pour me dépouiller encore... Rends les bijoux ! Rends l'argent !.. Je veux mon bien !.. Je te dénoncerai à la police !..

Hors d'elle même, elle avait sauté sur le Léopard stupéfait, en lui plantant ses ongles dans le visage.

— A bas les pattes ! s'écria celui-ci en l'envoyant d'un coup de poing, dans un coin de la chambre. Qu'est ce que c'est encore que cette histoire là ? Des bijoux, des billets de banque... Et tu me disais, que tu n'avais pas le sou !... Avec ça que tu m'as mis la gueule en sang. Je dois être joli ! Ah ! rosse !... Ah ! catin ! Tu vas me le payer !

Il avait cassé une chaise et à l'aide d'un des bras, assommait la malheureuse qui bientôt eut perdu connaissance.

Ne la voyant plus remuer, le Léopard courut au poêle éteint dont il souleva le couvercle et au fond duquel il plongea la main.

Successivement il ramena les bijoux, assez peu endommagés par le feu et dont on pouvait encore tirer parti. Quant aux billets de banque, naturellement ils avaient flambé.

— La rosse avait dit vrai ! s'écri-t-il. En voilà un air de feu qui lui coûte cher ! Mais ça lui apprendra à faire des cachotteries.

Flegmatiquement, il coula les bijoux dans sa poche, fit sauter le goulot d'une bouteille, versa quelques gouttes de vin sur son mouchoir, pour laver son visage ensanglanté et, sans craindre de se blesser au tranchant du verre, avala le reste, d'une lampée.

Puis, il s'élança au dehors sans s'occuper le moins du monde de la Phalène qui revenait à elle en gémissant.

. . . .

Il faisait nuit noire, lorsque Latour et le petit Robert entrèrent au logis.

Tout autant que celle déjà tentée par l'enfant, leur démarche était restée infructueuse. La comtesse Nathalie avait disparu, en laissant une lettre par laquelle elle annonçait son intention de se retirer dans un couvent, mais sans indiquer lequel.

Ce fut encore la portière qui donna ce renseignement à l'ex-clown, en l'absence de Conrad Esterhazy et de sa mère, sortis en visite.

Latour s'informa alors du cimetière auquel on avait porté la pauvre Victorine.

Il y mena Robert et pria avec lui sur la tombe de sa petite sœur.

Après quoi ils s'en revinrent lentement à pied, rue Saint Severin.

— Vois-tu, mon enfant, avait dit l'ex-clown, en cheminant, je n'ai plus maintenant de scrupule à t'emmener, car rester à la charge de parents éloignés, autant vaut demeurer avec celui que tu appelles ton oncle Latour.

— Oh ! certainement, répondit Robert. J'aime bien mon cousin Conrad, mais pas tant que toi.

— Comme la police continue à me rechercher, reprit Latour, mon avis est de quitter la France. Je trouverai bien à l'étranger quelque besogne rénumérée, ne fut-ce que comme professeur de Français. Mon intention est de gagner Berlin, ville de ressources, où je pourrai m'occuper de ton éducation.

— Nous pourrions aussi reprendre du travail dans un cirque dit l'enfant, songeant à ses récents et brillants succès.

— Jamais, répondit Latour, avec énergie. J'ai juré de ne plus descendre dans une piste et toi-même, tu dois devenir quelque chose de mieux qu'un vulgaire acrobate !

L'enfant étouffa un soupir de regret.

— Et, continua Latour, comme les bonnes résolutions ne peuvent être exécutées trop tôt, nous allons aller reprendre chez nous notre petite fortune, pour partir encore ce soir, par le train de nuit.

Les deux fugitifs n'avaient guère de préparatifs à faire.

En fait de vêtement, ils n'avaient que ceux qu'ils portaient sur eux et leur linge tenait amplement dans une simple valise.

Leurs « malles » furent bouclées en un clin d'œil.

Cela fait, Latour alla à la lampe contenant son trésor, mais en la soulevant et la sentant si légère il pâlit.

— Qu'as-tu donc, mon oncle ? demanda le petit Robert.

— J'ai... j'ai qu'on doit nous avoir volés.

Vite il dévissa le bec, mais rien ne sortit du récipient de porcelaine.

Latour, un moment accablé, se laissa tomber sur une chaise. Robert fondit en larmes.

Au bruit de ses sanglots, l'ancien clown recouvrit son sang-froid.

— Eh! bien, quoi? dit-il philosophiquement. Il est dit que nous n'irons point de sitôt à Berlin. Naturellement nous ne saisirons point la police de l'incident. Nos affaires ne la regardent pas. C'est à Paris même qu'il faut nous débrouiller, maintenant, à son nez et à sa barbe et ce avec les cent sous que j'avais dans ma poche en sortant. Joli problème, mais difficile à résoudre.

Son ton insouciant avait sêché les larmes de l'enfant, qui le regardait d'un œil attentif et redevenu plein de confiance.

— Te souvient-il, Robert, de ce bureau de placement que nous avons remarqué, hier, en nous promenant du côté des Batignolles?

— Et qui est établi dans un cabaret qui porte un si drôle de nom?

— Au « Vide-Gousset ». Eh! bien, c'est là que nous allons nous adresser pour regarnir quelque peu le notre... de gousset. Allons, décampons avec armes et bagages. Qui sait si nous aurons à repasser par ici? Le voisinage n'y vaut rien.

Latour était homme de résolution et d'énergie.

Son assurance gagna Robert qui, déjà consolé, lui emboita le pas, brûlant de courir à de nouvelles aventures.

Lorsqu'ils arrivèrent à destination, l'enfant riait aux éclats d'un conte badin que l'"ex-paillasse avait improvisé à son intention.

Le « Vide-Gousset » dans son ensemble, ne se présentait point d'une façon bien engageante et hospitalière.

Il se composait d'une salle commune, enfumée et mal odorante et d'une sucession de cabinets particuliers, donnant sur un couloir, courant derrière « le zinc »,

Il devait se faire là plus d'un métier et se brasser plus d'une affaire louche.

Au moment où nos amis y pénétrèrent, une vingtaine de jeunes gens étaient assis autour des tables graisseuses du cabaret, causant, fumant, buvant.

A en juger par leurs dehors et leur langage, ce n'était certes point du travail qu'ils étaient venu chercher en pareil lieu.

Quelques'uns jouaient au rams ou à la manille, échangeant non point du billon, mais de l'argent et même de l'or.

Le patron du lieu, courtaud aux yeux torves, aux jambes cagneuses et plus chauve qu'une bille de billard, allait de groupe en groupe, poussant à la consommation.

Latour s'assit à une petite table isolée et commanda une grenadine, pour Robert et pour lui.

A l'énoncé de ce breuvage bénin, le mastroquet trapu promena sur eux un regard étonné et moqueur.

— Je gagerai bien que ce n'est pas la soif qui vous a fait entrer ici ? dit-il en s'approchant familièrement.

— Vous avez raison, répondit Latour. Nous sommes venus pour chercher de l'ouvrage.

— Ah ! de l'ouvrage ! C'est bien rare, en ce moment ci ! Paris fourmille de sans travail.

— Nous ne sommes pas difficiles, reprit Latour. Je suis fort et pas maladroit et mon frère, lui aussi, peut donner son coup de collier. Nous accepterions toute espèce de besogne, pourvu qu'elle fut honnête...

— Et richement rétribuée ? Farceur ! C'est bien plus difficile encore. Regardez-moi ces zigs là. Ça ne fiche rien de toute la journée et ça a toujours du pognon plein les poches. Par exemple, on se montrerait indiscret, en leur demandant où ils le cherchent.

Latour poussa un soupir. Certes, ce n'était pas en pareil lieu qu'il trouverait ce qu'il cherchait.

Tout à coup, la porte se rouvrit.

Un homme au visage hâlé et à la barbe grise, portant un manteau de toile goudronnée sur une veste de marin, entra dans l'établissement.

A son aspect, la large face du mastroquet se fendit en un rictus de faune.

— Ah! te voilà, vieux requin? cria-t-il. Il y a bien longtemps qu'on n'avait revu ici ta physonogueule.

— Maudit le jour où j'y ai mis le pied pour la première fois, répondit le vieux marin, sur le même ton de joyeuse grossièreté. J'ai certainement dépensé ici plus d'écus de cinq francs qu'on ne t'a vu jamais de cheveux sur la boule.

L'établissement tout entier éclata en un rire bruyant.

— Pourquoi donc y reviens-tu, cachalot manqué?

— Parceque ce n'est que chez toi, failli chien, que je trouve les diables incarnés qu'il me faut.

— T'as donc besoin encore de quelque futur marsouin?

— Oui, une couple de recrues qui n'aient ni froid aux yeux, ni un poil dans la main. As-tu cela sur toi?

Il se laissa tomber sur un banc devant un grand verre de grog chaud qu'il n'avait pas même eu besoin de commander.

— Possible! répondit le patron du « Vide-Gousset ». Nous allons voir.

Il tapa sur la table, d'un grand couteau qu'il avait tiré de sa poche, et aussitôt un grand silence s'établit.

— Messieurs, cria-t-il d'une voix de stentor, j'ai l'honneur de vous présenter l'honorable Yves Typhaine, dit Sénégal, le plus important agent de recrutement pour les navires de guerre ou marchands de la bonne ville du Hâvre. A ma connaissance, à lui tout seul il a embarqué assez de jeunes gens de bonne famille et d'avenir, pour composer l'équipage d'une demie douzaine de flottes?

— Au fait Boussagnol, au fait! dit le père Sénégal.

— Frappez lui sur le gousset et vous entendrez le son de l'or, poursuivit le cabaretier. Il en a plein ses poches pour les jolis et hardis garçons, désireux de conquérir la fortune en pays lointain.

Et baissant la voix :

— Ou de servir de pature aux poissons de l'Océan, ajouta-t-il.

— Un instant, vieux rat d'égoût! interrompit le raccoleur maritime. A t'entendre, je serais prêt à me contenter du premier venu? Non, non, il faut au père Sénégal des gaillards bien rablés, aux bras robustes, au sang riche en fer. S'il en est de ceux là, ici, qu'ils s'approchent. J'ai à leur disposition, pour commencer, deux cent francs de prime d'engagement, plus une cuite superlative et gratuite.

En disant ces mots, il tira de sa poche une pleine poignée de louis qu'il fit rouler sur la table comme s'ils se fût agi de simples jetons.

Au bruit et à la vue de l'or, quelques jeunes gens se levèrent, mais la plupart des consommateurs restèrent assis.

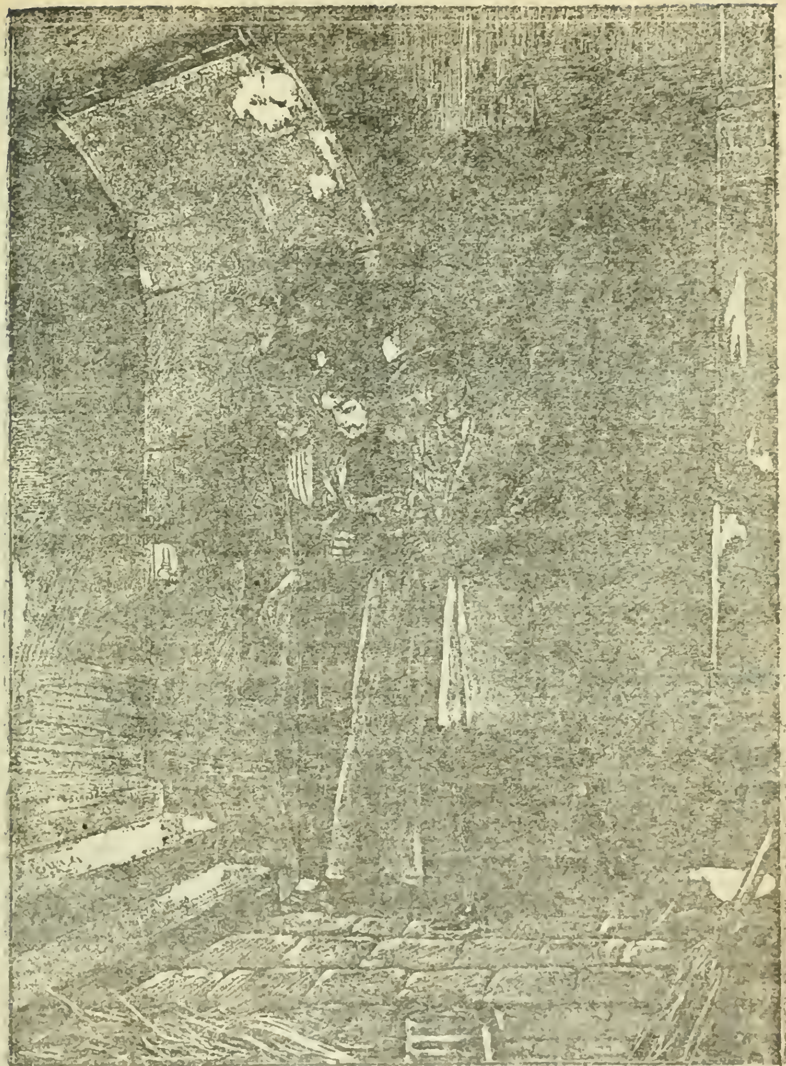
Eux, se fouler la râte à bord de quelque navire et risquer de boire un coup à la grande tasse? Jam de laf! Ils se la passaient trop douce et trop facile à Paris!

Cependant, le père Sénégal faisait sa revue et certes il ne s'était pas vanté en se prétendant difficile dans son choix.

— Toi, malfichu, le moindre paquet de mer t'enverrait par dessus bord... Trop petit, t'es pas gréé pour les voyages de long cours. On te verrait moins souvent sur le pont qu'à l'hôpital... Holà! un boiteux, à présent. Pourquoi pas un manchot, tout de suite?

De fait, les amateurs faisaient assez bien l'effet du fameux corps d'éclopés, recruté par Falstaf.

Les premiers furent rembarrés sans façon. Les autres se firent justice en se retirant d'eux-mêmes.



Emile Zola, Walter et Lucie regagnèrent la porte de la rue.

10 Centimes la livraison de 32 pages.
Liv. 100 REPRODUCTION INTERDITE Livr. 100
Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

Le père Sénégal n'était pas content. Son compère Boussagnol lui poussa le bras en lui montrant de l'œil, Latour, qui finissait tranquillement sa grenadine.

— Et, vous, camarade, demanda le marin, n'avez-vous pas envie de tenter la fortune ?

Latour se leva et, après un court moment d'hésitation, se rapprocha du raccoleur qui l'examina des pieds à la tête.

— Le sujet n'est pas très grand, murmura-t-il, mais il me parait solidement charpenté. Quel torse, quels reins !

— Je vous crois, dit derrière eux une voix gouailleuse. Un ancien clown du cirque Mellini !

Latour se retourna, comme piqué par un serpent.

— Et ce petit là, aussi je le reconnais, poursuivit l'interrupteur, un grand garçon au visage couturé de cicatrices et vêtu avec un sorte de recherche, le vrai type du souteneur.

Il voulut passer la main dans les boucles noires de l'enfant, qui recula avec aversion.

— Ne touchez pas à cet enfant ! commanda Latour.

— De quoi, de quoi ? s'écria le drôle, en s'avançant, le poing sur la hanche. Tu me défendrais quelque chose, toi ?

Et se tournant vers ses dignes amis :

— Voyez-vous ce paillasse, qui se donne des airs ?

— Mieux paillasse que grinche ! répliqua Latour, avec mépris.

— Tu vas avaler cette parole ou je te casse la gueule ! cria le souteneur, se posant en lutteur.

— Essaye ! dit Latour.

Le bravache s'élança le poing levé.

Mais Latour, qui avait fait un bond de côté, lui allongea une taloche qui l'envoya rouler à dix pas, renversant tables, chaises et bancs.

— Bravo ! cria d'une voix l'assemblée, admiratrice de tout ce qui trahit la force le courage et l'adresse.

— Oui, bravo ! répéta le père Sénégal, d'un ton connaisseur

pendant que le souteneur se relevait tout piteux et se retirait dans un coin, sans demander son reste.

Cependant, Latour s'était penché vers Robert et lui avait dit tout bas :

— Nous voilà reconnus. Il faut absolument que nous quittions Paris, ce soir. Que penses-tu de l'Etat de matelot ?

— Oh ! c'est mon rêve ! répondit l'enfant, dont les yeux brillèrent.

— Eh bien ? demanda le marin, faisant sauter des louis dans sa main. Le cœur ne vous en dit-il point, camarade ?

Latour alla à lui.

— Peut-être, dit-il, ça dépend des conditions.

— Nous allons les discuter, à l'instant même, répondit le père Sénégal. Bousagnol, un cabinet particulier et une champenoise.

Le cabaretier les conduisit dans une petite chambre adjacente où il les laissa, après avoir posé sur la table trois verres et une bouteille de champagne débouchée.

— Avant tout, dit Latour, il faut que mon neveu soit engagé en même temps que moi.

— Mamelles de phoque répondit le raccoleur, cela va sans dire. On n'a jamais trop de mousses à bord et ce petit là doit grimper aux mats comme une véritable écureuil.

— Je vous en réponds, dit fièrement Robert, comme aussi de pas trembler devant n'importe quelle tempête !

— Que le crique me croque, si dans dix ans d'ici, votre neveu n'a point dans sa poche une commission de capitaine ! dit le père Sénégal, regardant l'enfant d'un air paternel.

— Et moi, d'amiral, sans doute? demanda Latour en riant. Mais ne montons point si vite en grade et apprenez-nous le nom et la destination du bâtiment, sur lequel nous aurions à faire nos premières armes.

Le raccoleur se gratta l'oreille :

— Voilà le chiendent ! dit-il. Avec un gaillard de votre trempe,

il n'y a point à finasser. Eh! bien donc, votre navire s'appelle la « Gloire ».

— Beau nom et qui promet!

— Mais les marins lui en ont donné un autre, un peu moins ambitieux, « L'Enfer flottant ».

Latour le regarda.

— Pourquoi donc ça? demanda-t-il.

— Parcequ'il est affecté aux transports des déportés aux Iles du Salut où à la Nouvelle.

— Ah! ceci change la question! dit Latour, dont le visage s'assombrit.

— Bah! Est-ce que vous seriez superstitieux, comme la plupart de nos loups de mer!

— Non! Mais avoir sous les yeux le spectacle de malheureux conduits vers l'exil et peut-être vers la mort.

— D'abord, ces malheureux sont d'affreuses crapules, qui ont volé, brulé, tué. Ensuite, l'équipage, proprement dit, n'est que rarement en rapport avec eux. C'est affaire aux gardiens, de les faire marcher au doigt et à l'œil. Enfin, ils sont traités avec assez d'humanité, depuis la mort du capitaine Norton, une brute anglaise qui a valu à la « Gloire » son peu régalant sobriquet.

— C'est égal, j'aimerai mieux un autre bâtiment, dit Latour.

— Je le regrette infiniment, mais je n'ai que celui-là à vous offrir, pour le quart d'heure, répondit le père Sénégal. D'ailleurs les inconvénients, que vous vous exagérez, sont amplement compensés par les avantages. Aucun navire marchand ne vous offrirait pareille prime d'engagement et pareille solde. Sur aucun bord vous ne pourrez faire mieux l'apprentissage du métier. Et enfin, au bout de deux voyages, vous pourrez avoir mis de côté assez d'argent pour quitter « l'Enfer flottant » si le séjour vous en est devenu absolument insupportable.

— Accepte, mon oncle Latour, dit l'enfant à l'oreille de

l'ancien clown, soucieux et indécis. L'essentiel, pour nous, n'est-il pas de sortir au plus vite de France, et où pourrions-nous être mieux en sureté que sur un bâtiment de l'Etat?

Cette dernière considération décida Latour.

— Soit, dit-il. Donnez-nous notre engagement, que nous le signions.

— A la bonne heure! s'écria le vieux marin-Boussagnol, une plume, de l'encre et seconde champenoise.

Mais Latour, qui n'avait fait que toucher à son verre, fit un geste de refus.

— Non, dit-il, c'est assez comme ça.

D'une main ferme, il signa le papier que lui présenta le raccoleur et Robert l'imita avec empressement. Puis, il reçut les quatre cents francs de prime, pour tous les deux, et les serra dans un coin de son gilet, sur lequel il boutonna soigneusement son veston.

— Quand nous faut-il être au Hâvre? demanda-t-il.

— Le plus tôt possible, répondit le père Sénégal. Je vous y attendrai, car dans une heure, je reprends le train.

— Nous, partirons avec vous.

— Pesé, alors! Ma foi, voilà une affaire qui n'aura pas traîné!

. . . .

Il faisait nuit.

La « Gloire » ou « l'Enfer flottant » comme l'avaient surnommé les marins français, était mouillée à quelque distance de la rive, en pleine rade du Hâvre.

Au moment de lever l'ancre, le capitaine Tellier — l'ancien et traître séïde de Norton — avait donné ordre de retarder le départ.

Une fusée, puis un drapeau noir, hissé, au bout d'un mat à l'arsenal, lui avait annoncé l'arrivée d'un dernier passager, pour la Guyane française.

— Descendez dans le canot et prenez avec vous quatre

hommes, dit Tellier au maître timonier. Vous signerez pour moi l'accusé de réception, au plutôt de livraison du condamné. Mais ne traînez pas, que nous puissions gagner le large avant a marée basse. Il y a quelque chose qui se brasse dans l'air et je ne voudrais pas avoir à affronter une tempête, si près des côtes.

Le timonier regarda l'horizon et fit un geste soucieux.

— Puis-je emmener Robert, le nouveau mousse? demanda-t-il.

— Oui.

Quelques minutes plus tard le canot fendait les ondes et il atterrit bientôt au quai d'embarquement sur lequel se tenait, entre quatre soldats, commandés par un officier, une femme revêtue de l'uniforme de Saint Lazare.

Le triste groupe était éclairé par deux torches.

On ne distinguait rien du visage de la prisonnière car dominée par la honte ou par la douleur, elle tenait un mouchoir sur es yeux.

— Tiens, dit le timonnier étonné, le passager est une passagère! Ça nous changera, car nous n'avons pas souvent du sexe à bord.

Il sauta à terre et reçut de la main de l'officier, les papiers relatifs à la condamnée.

— Fernande de Tourville, murmura-t-il, condamnée à dix ans de déportation à l'Ile du Diable! Et elle n'en a pas vingt! Pauvre enfant!

— Allons, madame ou mademoiselle, dit-il, il faut nous suivre.

Serrant plus étroitement encore son mouchoir contre son visage, la prisonnière se laissa asseoir sur l'un des bancs du canot. Les matelots la reçurent avec une sorte de pitié, mais nul d'entre eux ne fut aussi ému que le petit Robert, à qui son cousin Conrad avait raconté les horreurs de Cayenne et surtout de l'Ile du Diable.

— Tiens-toi à côté de la prisonnière, lui dit tout bas le vieux

timonnier. On ne sait jamais ce qui peut passer par la tête de ces diablesses là! Peut-être, à leur place, préferai-je la fraicheur de l'eau aux sables de feu de Cayenne!...

En même temps que le canot, une petite barque à voile avait quitté la côte.

Cette circonstance n'offrait rien d'anormal. Il y avait toujours au Havre des gens curieux d'observer, d'un peu plus près, les « bâtiments à déportés. » Aussi le capitaine de « l'Enfer Flottant » ne s'étonna-t-il point de voir le petit voilier évoluer gracieusement dans ses eaux.

A l'approche du canot, une échelle de corde avait été jeté par dessus-bord. La barque à voile se rapprocha encore.

Deux matelots tinrent l'échelle et le timonnier monta le premier, en engageant la prisonnière à le suivre.

— Une prisonnière, dit le timonnier au capitaine. Dix ans d'Ile du Diable!

En ce moment un cri terrible s'éleva.

— Elle a sauté à la mer! s'écria le mousse.

Le capitaine laissa échapper un formidable juron et se pencha par dessus le bastingage. A environ vingt pieds du canot, la prisonnière luttait contre les vagues.

Cependant, à peine avait-elle touché les flots que la barque à voile avait viré et qu'un homme, debout sur la proue, avait lancé dans sa direction un cable terminé par un grappin.

Malheureusement, le vent sauta brusquement et il fallut songer à la manœuvre avant de s'occuper de la malheureuse, en danger presque certain de périr.

— Je la sauverai, cria Robert, ou je coulerai avec elle.

Un cri déchirant lui répondit, poussé par Latour, qui se laissa descendre dans le canot.

Mais déjà, Robert, agile à tous les exercices du corps, avait plongé. Un instant après, il reparut à la surface, et qui eût

pu le voir, se jouant à la surface, eût admiré en lui un admirable nageur.

Il atteignit la prisonnière, au moment où elle allait disparaître, sous le poids de ses vêtements mouillés.

— Au secours! criait-elle d'une voix mourante.

— N'ayez pas peur, j'arrive, répondit Robert.

En ce moment, des nuages, sinistrement abaissés vers la mer, jaillit un éclair livide, éclairant la rade et le port.

Le canot, conduit par Latour en profita pour gouverner droit vers les deux naufragés.

Mais en même temps, une double exclamation s'était croisée sur les flots.

— Robert!

— Maman!

Plus énergiquement, le mousse étreignit la pauvre femme qui, échappant à la réalité, croyait faire un rêve.

— Toi, mon fils! dit-elle. Toi, qui j'ai si longtemps pleuré!

— Oui, moi, répondit l'enfant, nageant avec énergie. Moi à qui Dieu a permis de te sauver. Mais pourquoi cet habit, maman? Pourquoi t'a-t-on condamnée à la déportation?...

— Je me suis substituée à une autre, dit la comtesse. Tu sauras tout... Mais il devait y avoir une barque pour me recueillir... Où est-elle?... Hélas! Elle arrivera trop tard et le canot se rapproche... Laisse-moi couler, Robert... Plutôt la mort que d'être reprise!...

— Non, non, tu vivras, s'écria l'enfant, tu vivras pour être heureuse et libre. Je ne te laisserai pas entre les mains de tes bourreaux!

La comtesse ne répondit pas. Elle avait perdu connaissance. Robert, lui aussi, sentait ses forces diminuer.

Des bourdonnements lui emplissaient les oreilles et la paralysie gagnait ses bras. Mais, en ce moment, le canot les rejoignit et un filet, adroitement lancé, les repêcha tous les deux.

— Dieu soit loué! s'écria Latour. Les voilà sauvés. J'espère que, dès le premier jour, nous avons fait vaillamment nos preuves de fins matelots!

Quelques minutes plus tard, la comtesse, toujours évanouie, était descendue à fond de cale et abandonnée aux seuls soins de ses compagnons de captivité, pendant que, sur le pont, chacun s'empressait autour du vaillant petit mousse.

Latour le descendit lui-même dans l'entrepont, où un grog chaud acheva de ranimer Robert, vigoureusement massé et pourvu de vêtements secs.

Lentement il rouvrit les yeux.

Au même instant se fit entendre un strident coup de sifflet « L'Enfer Flottant » avait commencé sa marche vers la Guyane.

Robert se redressa sur son séant, pâle et bouleversé.

Quoiqu'il fut seul avec l'ancien clown, il l'attira à lui pour lui murmurer à l'oreille.

— Mon oncle, mon bon oncle Latour, sais-tu qui j'ai arrachée aux vagues? Sais-tu qui j'ai sauvée?

Latour hocha tristement la tête.

— Une malheureuse femme, condamnée à la déportation, répondit-il. Mais pourquoi t'exposer ainsi? N'aurait-il pas valu mieux pour elle de trouver la mort au fond de l'Océan?

L'enfant se rapprocha encore.

— Mais cette condamnée est ma mère! dit-il. Ma mère, qui a pris la place d'une autre!

Latour resta frappé de stupeur.

Robert, vautré dans son hamac, étouffait ses sanglots.

— Ne pleure plus, mon fils, dit enfin l'ancien clown avec solennité. C'est la volonté de Dieu qui nous a fait enrôler dans l'équipage de « l'Enfer Flottant. » C'est la Providence qui a préparé cette rencontre pour que nous arrachions ta pauvre mère aux supplices qu'on lui réservait là bas!

— Oui, nous la sauverons! s'écria l'enfant tendant ses mains jointes vers le Ciel. Et, alors seulement, je croirai expiée la faute que j'ai commise en t'abandonnant!

CIIIC

« Il faut des époux assortis ! »

La belle Clotilde était nerveuse et inquiète. Marius Rugger avait quitté sa maison de l'Ile Saint Louis. Sur la porte, un écriteau annonçait la mise en vente de l'immeuble.

Clotilde était habituée aux fantaisies de son excentrique amant. Il lui était souvent arrivé de partir ainsi brusquement, mais jamais sans qu'il ne l'eut prévenue par une lettre ou fait une visite de congé.

Une autre cause d'ennui, pour la jeune femme, c'était une recrudescence d'amabilité de la part du général qui, jamais, ne s'était montré plus aux petit soins pour elle.

C'était le soir du même jour, où nous avons vu la belle Clotilde cacher Fernande de Tourville et sa mère dans le kiosque persan qu'elle s'était réservé à la Fancy-fair du Bazar de la charité.

Les deux époux, finissaient de diner. Le général avait allumé un excellent cigare de la Havane, Clotilde hachait distraitement la pelure d'une poire callebasse.

Secouant la tête, comme pour se débarrasser de pensées importunes, elle se leva pour se retirer dans ses appartements. Le général se leva à son tour et la retint par la main.

— Ma chère Clotilde dit-il, si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous demanderais de me consacrer une partie de votre soirée.

La jeune femme le regarda avec surprise et rassit.

— Depuis longtemps il règne entre nous une gène et une froideur regrettable, dit-il. Il faut que cet état de choses se modifie et c'est pourquoi, une explication s'impose.

— Ah!

— Mais franche et sans ambages.

— Eh bien, donnez-moi l'exemple de la sincérité.

— Je crains d'avoir fait une découverte peu flatteuse pour moi.

— A savoir ?

— A savoir que vous ne m'aimez pas.

— C'est ce dont vous vous seriez avisé plus utilement avant de m'épouser, répondit sarcastiquement l'impérieuse beauté. Mais, vous me serez témoin qu'on ne m'a pas même consultée à cet égard.

— J'espérais que l'ardeur de ma passion, que ma position et ma fortune...

— M'auraient fait passer sur une antipathie que je ne vous ai jamais dissimulée ? Vous parlez de franchise, monsieur ? En ai-je jamais manqué avec vous ? Lorsqu'à Monte-Carlo vous m'avez avoué votre grand amour, ne vous ai-je pas montré spontanément l'homme qui avait su me plaire ?

Le général sourit amèrement.

— Quoi, dit-il avec dédain, ce charlatan de la brosse ?

— Qui a conquis une place en vue dans l'Ecole française.

— En ne peignant que des cadavres ? Je me plaisais à croire, ma chère Clotilde, que votre fantaisie pour ce barbouilleur ne tiendrait pas contre l'offre du nom et de la fortune d'un général français, de la plus haute et de la plus ancienne noblesse...

— Offre inespérée pour la fille d'une très contestable princesse

russe, courant les villes d'eau à la recherche d'une heureuse martingale, pour elle, et d'un mari riche, pour moi. ?

— Vous m'aviez promis d'être franche. Vous tenez parole. A cette époque j'étais fou. Vous seriez née au dernier étage de la société que, ne pouvant vous posséder comme maîtresse, je vous eusse choisie pour femme, les yeux fermés.

— Et depuis ?

— Depuis je vous aime toujours, mais je me suis un peu raisonné.

— De sorte que si c'était à refaire ?

Le général se leva et fit quelques pas dans la salle à manger.

— Est-ce que vous ne sauriez point comment je vous ai obtenue de votre respectable mère ? demanda-t-il.

— J'ai toujours tremblé de l'apprendre.

— Voulez-vous le savoir aujourd'hui ?

— Oui.

— C'était un soir que, désespéré de vos rigueurs, et après vous avoir vu danser je ne sais combien de valses et de redowas avec ce Marius Rugger, j'errais mélancoliquement dans la salle des jeux. Rivée au tapis vert, la passionnée et malchanceuse princesse n'avait plus devant elle qu'un billet de mille francs, son dernier, probablement, car son visage, d'ordinaire impassible, trahissait une indicible angoisse. Je n'ai jamais beaucoup prié de ma vie, mais j'implorai avec ferveur le Ciel de raffler, par l'intermédiaire du jcroupier, le dernier billet de la princesse. I m'exauça. Pâle, atterrée, la noble décavée se renversa sur le dos de son fauteuil. Je m'approchai et, galamment, je lui tendis un portefeuille dans lequel j'avais serré, le matin même, cent billets de mille francs. — « Oh ! dit-elle, de sa voix douce, vous êtes trop aimable. Mais si je perds encore, comment vous rendre ? » — « Ne vous inquiétez point de cela, répondis-je. Ne peut-on accepter tout de la part d'un gendre ? »

— Oh ! charmant ! ricana Clotilde. Tout à fait régence, pompadour, talon rouge !

Le général ne releva point le sarcasme.

— La princesse, poursuivit-il, ouvrit gracieusement le portefeuille, y prit un premier billet et le mit sur le rouge. Et, tandis que la bille roulait : « Vous aurez ma fille, général... Ah ! je gagne ! » — « Et je gagne aussi, » pensai-je.

— Edifiant !

— N'est-ce pas? D'autant plus que, avec les cent mille francs, prêtés par moi à fonds perdus, la princesse, votre mère, arracha près d'un million à la banque. Mais ça n'a pas dû lui servir à grand' chose, car la voilà disparue et le diable sait par où elle a pu passer.

En entendant ce récit, Clotilde avait contenu à grand' peine son indignation.

— De sorte, dit-elle, que vous m'avez achetée cent mille francs. Eh bien, ce n'est pas cher !

— Non, si vous m'aviez payé de retour...

— Oh ! Si vous vous croyez encore des droits à ma reconnaissance ! Mon cher général, si vous avez pu acquérir à prix d'or ce que ma méprisable mère était en mesure de vous vendre, il n'en est point de même de mes sentiments secrets, de mon cœur, de mon amour, enfin.

— Et c'est à moi que vous dites ça ?

— Ne me l'avez-vous pas demandé ?

— De sorte que ces sentiments, ce cœur, cet amour, appartiennent, comme par le passé, à Marius Rugger ?

— Oui, répondit Clotilde, en le regardant en face.

Ne se doutait-elle point, d'ailleurs qu'il savait tout, maintenant ?

Le général revint vers elle, l'œil étincelant, la lèvre crispée.

— Vous avez revu cet homme à Paris ? dit-il d'une voix sourde.

— Oui.

— Et vous avez continué à être sa maîtresse ?

— Pardon. Je ne lui ai appartenu que depuis qu'on m'a forcée à devenir votre femme.

S'attendant à quelque violence, Clotilde s'était dressée, audacieuse, provocante. Mais à sa grande surprise, le général s'essuya tranquillement le front, baigné de sueur, et se contenta de sourire avec amertume.

— C'est bien, dit-il, je savais tout cela, mais je voulais vous le faire avouer.

— Ai-je jamais reculé par lâcheté devant l'expression de la vérité ?

— Oh ! vous êtes franche, très franche, c'est une justice à vous rendre !

Il reprit sa promenade dans l'appartement.

— Enfin ! dit-il avec un soupir. Je ne puis vous rendre la liberté, puisque vous avez pris l'avance, mais du moins ai-je le droit de vous rappeler au respect de la considération publique. Il m'est revenu que, déjà, on commence à répandre des bruits injurieux et indiscrets sur la nature de nos rapports, et je dois à la situation que j'occupe de réduire au silence les malveillants. Séparés, en réalité, il nous faut garder les apparences aux yeux du monde. N'est-ce point votre avis ?

— Parfaitement, répondit-elle, à la fois surprise et inquiète d'une pareille conclusion.

— Le meilleur moyen, pour cela, c'est de nous montrer plus souvent ensemble. Ainsi, ce soir, ne voudriez-vous point essayer deux excellents coureurs anglais, que je viens d'acheter ?

— Si cela peut vous faire plaisir.

— Beaucoup. Je voudrais aussi vous présenter dans une maison amie, celle d'un de mes collègues de l'Etat-major.

— Fort bien. Je ne vous demande qu'une demi-heure pour faire ma toilette.

Clotilde se leva et sortit de la salle à manger de l'air d'une reine descendue de son trône.

Resté seul, le général de Boislieu lança son cigare dans le foyer. Maintenant sa colère, longtemps contenue, éclatait avec une fureur sauvage. Il blémit effroyablement, ses traits se convulsèrent et ses yeux lancèrent des éclairs sauvages.

— Ainsi, elle m'a trompé, berné, déshonoré! s'écria-t-il. Elle s'est donnée à ce misérable peintre. Elle, après lui! Ils apprendront tous deux comment se venge un Boislieu.

Lorsque Clothilde reparut, éblouissante dans sa toilette d'hiver, son visage avait repris toute sa sérénité.

— Je suis prête, monsieur, dit-elle en boutonnant ses gants.

Tous deux montèrent dans un élégant coupé, attelé des chevaux de prix dont le général venait de faire un si grand éloge.

Aussitôt ils partirent au galop.

Mais Clotilde ne songeait point à admirer l'allure des fringants coureurs anglais. Elle ne se rendait pas même compte des rues qu'ils traversaient.

Assis l'un à côté de l'autre, les époux gardaient un silence pénible.

Cependant, la longueur de la course et l'absence de tout bruit autre que celui produit par les fers des chevaux et les roues de la voiture, lui firent regarder par la portière.

Le soir était tombé et ils glissaient maintenant sur une large chaussée où les habitations s'espaçaient de plus en plus. Evidemment ils étaient sortis de Paris.

— Mais où sommes-nous donc? demanda Clotilde, comme en se réveillant.

— Un peu loin du boulevard des Italiens, répondit le général souriant. Avenue de Saint Ouen. J'avais oublié de vous dire, ma chère amie, que mes amis habitent même l'hiver, un petit hôtel dans ces environs. Mais avant de nous y rendre, je

voudrais m'arrêter un moment au grand bâtiment, que vous voyez là-bas.

— Et qui a tout l'air d'un hôpital ?

— C'est à peu près cela.

— Comment ?

— Seulement au lieu des maladies du corps, ce sont des maladies de l'esprit qu'on y traite. Ce bâtiment isolé n'est autre que l'ancienne maison de santé du docteur Robyn, reprise par un de ses émules, l'aliéniste Castelli.

Clotilde regarda son mari en face.

— Que veux dire ceci, monsieur, et pourquoi m'avoir amenée ici ?

— Pour vous renseigner sur le sort d'une personne qui vous tient particulièrement à cœur.

La jeune femme crut sentir le sang s'arrêter dans ses veines.

— Le peintre Marius Rugger. Ignoriez-vous que ce malheureux a enfin abouti à la crise vers laquelle, depuis tant d'années, il s'acheminait fatalement.

Sous le regard cruel de son époux, Clotilde se raidit.

En proie à toutes les tortures de l'angoisse et de la douleur elle eut le courage de répondre.

— Il y a des maisons de fous où l'on enferme les gens dont l'esprit supérieur et le génie portent ombrage aux natures étroites et viles et ces maisons ont alors pour mission de rendre fous les êtres trop intelligents.

Le général ne repliqua rien.

Il était descendu de voiture, pour frapper d'une certaine facon à la porte de la maison de santé qui s'ouvrit sans que personne n'apparut sur le seuil.

Le général s'engagea dans le sombre vestibule, suivi par la courageuse Clotilde dont le cœur battait à se rompre.

La porte se referma et une lampe électrique s'alluma soudain à la voûte, éclairant un escalier en colimaçon, au pied duquel

se tenait un homme vêtu de noir, aux cheveux gris et portant lunettes.

— C'est vous, mon général, dit le docteur Castelli, en s'inclinant respectueusement. Je ne vous espérais plus si tard.

— Madame de Boislieu, dit le général en découvrant sa femme. Ma chère Clotilde je vous présente le célèbre docteur Castelli.

— Ah! madame, dit le médecin, vous venez sans doute visiter votre malheureux parent?

Clotilde, pâle et muette, se tourna d'un air interrogateur vers son mari.

— Je ne lui avait rien dit, d'abord, mon cher docteur, pour ne point affecter sa trop vive sensibilité, reprit le général d'un ton affligé. Mais il lui fallait bien apprendre, enfin, ce qui est arrivé à ce pauvre cousin Marius.

— Ainsi, demanda Clotilde d'une voix creuse, c'est ici qu'on a amené le peintre Rugger? Mais qui donc, comment et sous quel prétexte? ajouta-t-elle, presque avec violence.

— On l'a rencontré errant, tête nue, les cheveux en désordre et tenant des discours insensés dans les rues de Paris, répondit le docteur. Quelqu'un qui le reconnut, fit prévenir le général et c'est lui qui l'a confié à mes soins, en répondant de la pension d'usage.

— Je désire voir mon cousin, dit avec résolution Clotilde.

— Ah! madame, je ne puis que vous conseiller de renoncer à cette visite, reprit Castelli avec une mine compatissante. L'infortuné est déjà arrivé au dernier degré de la démence. Il nous a fallu même employer des mesures de rigueur à son égard. Ce spectacle vous impressionneraient trop douloureusement.

— Conduisez-moi, monsieur, ordonna l'impérieuse Clotilde. Mes nerfs ont résisté à de pires émotions.

Sur un signe du général, le médecin aliéniste s'inclina et

commença à gravir l'escalier en spirale, suivi par ses tardifs visiteurs.

Sans échanger une parole, ils montèrent jusqu'au haut de la maison dont les quatre étages étaient coupés de longs couloirs.

Derrière les nombreuses et massives portes de fer qui s'ouvraient sur ces étroits dégagements, Clotilde put entendre s'élever des cris affreux, des gémissements et des sanglots.

Un instant elle se crut secouée, elle aussi, par quelqu'esprit de vertige, mais elle rassembla toutes les forces de son âme indomptable et une sombre résolution brilla dans son regard.

Enfin, l'aliéniste s'arrêta devant une porte renforcée de cinq barres de fer et d'épais verroux.

— Nous sommes arrivés, dit-il. Mais je n'entends rien. Notre pauvre artiste est bien calme aujourd'hui.

Il tira une clef de sa poche et la fit tourner dans la serrure. Aussitôt, barres et verroux, obéissant à un mécanisme général, glissèrent, comme sur des coulisses, dans l'intérieur de la maçonnerie.

Boislieu et Clotilde pénétrèrent dans la cellule.

— Je m'en vais refermer la porte sur vous, dit le docteur. Pour sortir vous n'aurez qu'à frapper. Etant donné l'état actuel dq malade, il n'y a aucun danger à ce que vous restiez seuls avec lui.

A l'aspect de l'infâme bauge où l'on avait enfermé l'homme qu'elle avait aimé d'un si véhément amour, Clotilde frémit.

Marius Rugger, accroupi sur une misérable paillasse, dans un coin de sa cellule, avait l'air d'un fauve blessé.

A l'entrée des visiteurs, son œil lança des flammes et il fit entendre un sourd grognement.

— Marius! s'écria Clotilde avec désespoir. Il est donc vrai!

Mais le fou s'était déjà retourné sur sa litière, comme ennuyé d'être dérangé.

— Parfaitement vrai, ma chère amie, dit le général en rica-

nant. Tu comprends maintenant pourquoi je t'ai mis en présence de ton amant. Je tenais à te rendre témoin de son abjection et de son ignominie. Contemple donc ce monstre à la fois agité et stupide, cet objet d'horreur, cette dégoutante épave humaine! Celui que tu étreignais il y a quelques jours encore dans tes bras et que tu berçais de voluptés divines, ne te reconnais même plus!

Et il poussa un éclat de rire moqueur.

Clotilde fixa sur lui un regard noir.

— Ainsi, dit-elle d'une voix sourde, tu as tendu un piège à ce malheureux? Tu l'as attiré et fait enfermer dans cette maison maudite, où a sombré sa raison?

— Je vous prie de croire, ma chère amie, qu'il y a mis une certaine complaisance.

Le visage de Clotilde prit une expression terrible et elle étendit devant elle un bras menaçant.

— Infâme scélérat, tu as prononcé ton propre arrêt. Désormais, je ne serai satisfaite que lorsque dégradé, condamné et flétri, tu auras pris, toi et tes complices à l'Ile du Diable, la place du noble Dreyfus que vous y retenez innocent.

Boislieu recula de plusieurs pas, comme frappé à l'improviste d'une balle tirée à bout portant.

— Quelle est cette plaisanterie, balbutia-t-tl en blémissant et que vient faire ici le traître Dreyfus?

— Heureusement, reprit Clotilde, qu'il y a en France des gens au courant de cette sinistre et lâche intrigue et que je suis de ceux là. Ah! tu as voulu jouer avec moi comme le chat avec la souris! Je serai moi la lionne qui écrase la tête du serpent!

En ce moment, la jeune femme était belle de l'effrayante beauté prêtée à la Némésis antique.

Mais ce n'était point de l'admiration que son mari éprouvait pour elle. Il se sentait glacé d'une mortelle angoisse.

Quels secrets avaient donc pénétré sa femme? Qu'y avait-il derrière ses menaces? Et jusqu'à quel point était-elle en mesure de le perdre, lui et ses amis?

La colère et le désespoir avaient inspiré à l'ardente et vindicative Clotilde le plus sur moyen d'intimidation.

Eclairée d'une vague lueur et rapprochant les choses surprises par elle, la nuit même de son dernier rendez-vous avec Marius, elle voulait écraser le bourreau de son amant, pour le mieux tenir à sa merci.

Le fou lui-même, resté jusque là coi, dans un angle de son cabanon, donna des signes d'inquiétudes.

Il fit entendre un cri sourd et passa à plusieurs reprises ses mains amaigries dans les boucles noires, emmêlées sur son front.

Le général resta quelques instants atterré et sans voix.

Puis, comprenant la grandeur du péril, il releva la tête pour le conjurer s'il était possible.

Il haussa les épaules.

— Autre gamme! dit-il. L'épouse adultère, au lieu de s'humilier, insulte l'homme qu'elle a trahi et menace de traîner son honneur dans la boue. L'air de cette maison vous est fatal ma chère, car vous divaguez.

— Ah! tu ne me crois pas? reprit Clotilde avec véhémence. Il me suffira de quelques mots pour dissiper ta feinte confiance. Songe au Pont des Arts...

Boislieu sentit ses cheveux se hérisser sur son crâne et regarda sa femme d'un air égaré.

— Qu'y allaits-tu faire, déguisé en femme, avec tes amis de l'Etat-major? poursuivit la jeune femme, voyant que le coup avait porté. Quelle était cette cassette que tu leur as fait forcer pour y prendre certaines lettres? Faut-il dire les noms? Faut-il produire des preuves...

Ma jarretière, que j'avais arrangée de façon à ce que tu perdisse, les aveux que ton ami Esterhazy, me prenant pour toi,

m'a fait, concernant le partage d'une somme de cent mille francs, estorquée au ministre de la guerre ? Enfin, notre rencontre la nuit, sous le même costume, au pied même du perron de notre hôtel ?

Chaque mot, même dit au hasard par Clotilde, portait comme un coup de poignard et, bien certainement, le général foudroyé, devait la croire au courant de tous les rouages mis en œuvre pour perdre Dreyfus.

Chose étrange. Pendant que la jeune femme évoquait les souvenirs de la nuit, témoin de tants d'évènements et d'émotions, le fou avait relevé de nouveau la tête et la contemplait curieusement. On eut dit que, pénétrant subitement son rêve, cette voix avait réveillé en lui des impressions effacées par la démence.

— Clotilde, dit enfin Boislieu, s'avouant vaincu, tu tiens entre tes mains mon honneur et ma vie. Mais la tienne n'est-elle point aussi en jeu ? J'ignore quel hasard infernal a pu te livrer des secrets dont la divulgation mettrait en péril, en même temps que moi, l'Etat-major tout entier. Songes-y, tu as saisi là un brandon qui pourrait mettre le feu à la France entière. Mais tu ne le voudras pas. Je suis à ta discrétion. Faisons la paix, une paix honorable. Renouons des liens que la folie de ce malheureux, non provoquée par moi — cela je te le jure — te rendra moins lourds à porter. Oubli et pardon réciproque !

Clotilde poussa un strident éclat de rire.

— Oubli et pardon ! s'écria-t-elle. Jamais je n'oublierai ni ne pardonnerai ma jeunesse sacrifiée, mon cœur indignement méconnu et contraint et, enfin, l'effroyable vengeance que tu as voulu tirer de moi ! L'aspect de ta victime suffirait à m'emplir pour toi d'une haine insatiable, La cause de la justice et de la vérité légitime encore mes reprisailles. Oui, toi et tes dignes complices, vous serez cloués par moi au pilori de l'histoire. Vous irez tous expier au bagne uu crime odieux contre le Ciel

et contre l'humanité de France glorifiera Alfred Dreyfus votre victime et vous vomira vous même avec horreur et dégoût!

Blême, le front couvert de sueur, Boislieu recula lentement vers la muraille.

— Oui, s'écria-t-il, d'une voix rauque, si je te laissais le temps et les moyens de me trahir!

Doucement il avait frappé du doigt contre le métal de la porte qui s'était entr'ouverte derrière lui.

D'un moment brusque il la repoussa, et s'élança dehors. Clotilde entendit le bruit des barres de fer et des verroux, qui se replaçaient dans leurs anneaux.

Prisonnière daus le cabanon d'un fou! Seul avec l'homme qu'elle avait chéri autrefois plus que la vie et qui maintenant, n'était plus pour elle qu'un effrayant et aveugle danger.

La jeune femme sentit se dresser ses cheveux sur la tête. Elle se rua sur la porte et battit de ses poings impuissants:

— Au secours! A moi! cria-t-elle d'une voix déchirante.

Un éclat de rire lui répondit de l'extérieur.

Elle croyait avoir écrasé son mari et c'est elle qui se trouvait en sa puissance. Et, certes, lui non plus, il ne ferait pas grâce.

Sans aucun doute, ce docteur Castelli était tout acquis au général de Boislieu. La façon dont elle se trouvait prisonnière ne le prouvait que trop.

Un espoir lui restait encore cependant. Comment le général parviendrait-il à expliquer son absence? Ne devait-elle pas assister le lendemain à l'ouverture du Bazar de la Charité.

Disons-le, le souvenir de Fernande de Tourville et de sa mère ne lui vint pas même à la pensée.

Une idée terrible lui avait traversé le cerveau.

Le général ne pouvait-il motiver son absence par la disparation même de Marius Rugger? S'il la disait en fuite avec son amant, qui donc à Paris songerait à mettre sa parole en doute?

— Perdue! s'écria-t-elle, en se tordant les mains.

Presque privée de sentiment, elle appuya son visage baigné, enfin, de larmes cruelles, contre l'inexorable porte de fer.

Mais soudain, elle entendit derrière elle glisser des pas légers. On eût dit l'approche d'un felin.

Clotilde frémit de tout son corps.

Une main glacée venait de lui froler les joues. Sa chevelure dénouée s'enroula autour d'un bras nerveux.

Tirée en arrière avec une force irrésistible, elle tomba en poussant un cri.

Ce fut un rugissement qui lui répondit.

Le fou lui appuyait les deux genoux sur la poitrine et des mains il lui serrait la gorge comme s'il se disposait à l'étrangler.

La jeune femme le vit, effrayant, décomposé, l'écume aux lèvres et dardant par les yeux tous les feux de l'enfer.

— Ah! ma belle Clotilde, cria-t-il d'une voix furieuse, te voilà donc entre mes griffes? Tu m'as trompée, tu m'as menti, tu m'as enlevé la raison... Mais, tu vas mourir... Hourrah! Tu seras le plus beau des cadavres de femme que je puisse rêver et en te peignant, j'obtiendrai le chef d'œuvre que je dois à l'art. Ma Vénus morte! Je l'ai trouvée enfin!

Ses mains déchirèrent le corsage de Clotilde, mettant à nu les trésors de sa magnifique poitrine.

La jeune femme ferma les yeux, attendant le coup de grâce!

CIIC

Néron, martyr

En sortant de la porte Saint-Cloud, en dehors des fortifications, à l'endroit où la chaussée de Versailles traverse des prairies, à l'herbe rare, s'étendent des terrains vagues, d'une apparence peu rassurante et des rues, à peine tracées, avec çà et là une bicoque de mauvaise mine.

C'est ce qu'on appelle le Point du Jour ou Billancourt, quartiers isolés et mal famés, compris dans les servitudes militaires et où une petite foire se tient en permanence.

Le sifflet des bâteaux-mouches se mêle aux détonnations des carabines-Flobert, d'un tir voisin. Des omnibus partent ou stoppent, au milieu des rassemblements de voyageurs et de curieux.

Ce décor vulgaire est serré entre la Seine et les fortifications

Défendu en partie par une clôture et écarté du champ de foire permanent, se trouve un petit terrain, devenu une sorte moderne « Pré aux Clercs » où les militaires de tout gra aiment à vider leurs différents. On y peut s'entretuer à l'a· car ce ne sont point les pâles voyous, hôtes de ces parages, q empêcheraient jamais les amateurs de se trouer la peau.

C'est là, qu'à l'aube d'nne brumeuse matinée d'hiver, se promenaient deux hommes emmitouflés jusqu'au cou dans de chaudes fourrures.

— Monsieur mon cousin en prend à son aise ! s'écria l'un

d'eux, dans lequel nous reconnaissons le sinistre major, assisté de son ami Paulin.

— Avec ça qu'il fait un froid de loup, répondit l'autre. Vou allez avoir les doigts gelés et cela ne vaut rien pour croiser le fer.

— Bah ! Nous n'en aurons pas pour longtemps à espadonner, dit le major en ricanant. Gageons que je vous l'étends par terre à la première passe.

Le lieutenant-colonel se frisa la moustache.

— Le résultat d'un duel est toujours aléatoire, dit-il, sententieusement et, à votre place, en présence d'un gaillard aussi dégourdi que Conrad, j'eusse cherché un moyen plus sur de m'en débarrasser.

— Mais l'un l'empêche pas l'autre, répondit le sinistre major.

Il déboutonna sa pelisse et mit au jour un long étui de cuir, dont il retira deux fleurets, de fabrication italienne.

— En qualité d'insulté, j'ai choisi l'épée continua-t-il, et me suis chargé de fournir les armes, que vous me ferez le plaisir, cependant de présenter, comme venant de vous.

— Je ne vois pas en quoi cela pourrait modifier les chances du combat, fit observer Paulin.

— Examinez ce fleuret.

— Il me paraît de trempe excellente et fait pour embrocher un homme comme la première caille venue.

— Dans les mains de mon adversaire, cette arme deviendra cependant absolument inoffensive. Voyez. J'en appuie doucement la pointe sur cette pierre. La voyez-vous rentrer aussitôt, sur une longueur de cinq pouces, dans le reste de lame, artistement creusée, et revenir aussitôt, que je retire l'arme à moi ?

— Tonnerre ! s'écria Paulin émerveillé. Ce n'est pas un fleuret de combat, mais une arme de prestidigitateur ou de comédien.

— Justement. Vous ne serez pas gêné de la passer « au

choix » à mon beau cousin ? Ça vous rappellera la carte forcée, au tripot de la rue Rossini.

Paulin eut un tressaut, comme toujours, à ce souvenir fâcheux, rappelé à dessein.

— Maintenant, reprit le major, regardez ce second fleuret, mais n'y touchez pas, comme dit la chanson.

— Je suppose que la pointe n'en rentre pas ? répondit Paulin, en clignant de l'œil. Et vous n'aurez qu'à pousser pour larder proprement votre homme !

— Premier résultat, dit tranquillement le sinistre major. Mais toutes les blessures ne sont pas mortelles, surtout celles causées par l'acier.

— Que faire à cela ;

— Rendre mortelle la plus légère piqure. La pointe de ce fleuret est enduite d'un poison subtil, qui agit presque d'une maniére foudroyante dès qu'il s'est mêlé au sang.

— Diable ! s'écria Paulin, retirant avec effroi la main qu'il avait avancée. Il ne fait pas bon se faire une querelle avec vous ! Mais pourquoi cette confidence ?

— N'en sais-je pas trop sur vous pour que vous puissiez jamais songer à me trahir ? répondit de sa voix diabolique le sinistre major. Et ne faut-il pas que vous mettiez à la main de mon adversaire, le fleuret qui lui est destiné ?

Paulin hocha la tête d'un air soucieux. Il eut préféré de beaucoup une autre mission, mais il fallait s'excécuter.

En ce moment, deux hommes, venant de Paris parurent sur la chaussée de Billancourt

C'étaient le comte Conrad Esterhazy et le docteur Burger, ce dernier en la double qualité de témoin et de médecin.

A l'aspect de ce dernier, le sinistre major eut un tressaillement. Lors de son duel avec Léon Magnin, où il était tombé, pris à son propre piège, grâce à la vigilance de Pierre Caillot, c'était

encore le docteur Burger qui s'était chargé de donner ses soins au blessé.

Certes, il ne redoutait plus un résultat analogue, mais un savant de cette force ne reconnaîtrait-il point l'effet du poison dans les suites funestes de son prochain coup d'épée ?

On ne se salua ni de part ni d'autre. Le conflit avait été trop violent, Conrad avait en trop grand mépris son indigne adversaire, pour qu'on s'inquiétât des règles de la civilité puérile et honnête.

Après s'être entretenu quelques instants à voix basse avec le colonel Paulin, le docteur Burger prit la parole.

— Ainsi, c'est convenu, dit-il. On se battra au fleuret, jusqu'à la mort ou la mise hors de combat d'un des adversaires. Cependant, pour me conformer à l'usage, je demanderai, pour la dernière fois, si une réconciliation n'est pas possible.

— Non ! s'écrièrent simultanément Conrad et le sinistre major.

Esterhazy se dépouilla de sa pelisse et Conrad de son paletot.

— Vu la température, ces messieurs garderont leur redingote, dit Paulin.

Il mesura les distances, puis tirant de leur étui les deux fleurets, ils les présenta à Conrad, mais de façon à ce que l'arme à pointe rentrante dépassât celle à lame empoisonnée.

— Choisissez ! dit-il.

C'était le moment solennel et critique. En effet, si Conrad décevait l'attente des deux spadassins, il faudrait à tout prix improviser un expédient ou une défaite pour empêcher l'inégal combat.

Mais Conrad, comme c'était à prévoir, saisit la plus à portée de sa main.

Paulin respira.

— Et maintenant dépêchons, dit insolemment le sinistre major. On m'attend chez moi pour déjeuner.

— Monsieur me paraît bien certain de son affaire! fit observer le médecin en lançant à l'officier un regard pénétrant. La question est de savoir celui de vous deux qui rentrera pour déjeûner.

— Rangez-vous donc et dans un instant vous l'apprendrez, ricana Esterhazy, fouettant l'air de son épée.

— Moi aussi, j'ai hâte d'en finir, dit Conrad. On ne saurait assez tôt se débarrasser d'un coquin.

— En garde! cria le major furieux. Vous me paierez cette injure là avec toutes les autres.

— Un instant, dit Burger, en se plaçant entre eux. J'ai encore quelques mots à dire.

Il y eut un moment de surprise générale.

— Ce n'est point la première fois que j'assiste à une rencontre à laquelle se trouve mêlé le comte Esterhazy. Il y a quelques mois, lui même ayant fourni les pistolets, il fut interrompu, au moment de faire feu, par une pauvre folle, qui l'accusa d'avoir fait envoyer, innocent, le capitaine Alfred Dreyfus, à l'Ile du Diable.

— Monsieur! s'écrièrent les deux officiers, à la fois alarmés et menaçants.

— Je n'entends point me porter garant du propos, continua tranquillement Burger, mais simplement constater une chose...

— Voyons, mon ami! dit Conrad avec impatience.

— C'est que, poursuivit Burger sans tenir compte de l'interruption, un témoin ayant exigé l'échange des armes, ce fut monsieur le comte qui, en dépit de sa précédente assurance, tomba frappé d'une balle, alors que son propre pistolet faisait long feu.

Le visage du sinistre major avait pris soudain une teinte cadavéreuse.

Paulin fit un pas en avant et s'écria avec emportement :

— Que veux dire tout ceci, monsieur, et où voulez-vous en venir.

— Vous allez le savoir, dit Burger, avec le même sang-froid.

Il approcha ses doigts réunis de sa bouche et siffla à deux reprises.

Aussitôt, de la chaussée, bondit un chien noir de forte taille, secouant joyeusement la queue et qui vint se coucher aux pieds du médecin.

Celui-ci le flatta de la main avec un mélancolique sourire.

— Depuis ce jour là, reprit Burger, je me suis juré de ne plus jamais assister à un duel sans exiger une expérience sommaire des armes.

Les deux officiers échangèrent un regard d'angoisse.

— En conséquence, messieurs, je vous demanderai de bien vouloir piquer légèrement ce chien de la pointe de vos fleurets. Je serais désolé de le perdre, mais une petite saignée ne peut lui faire grand mal.

— Je proteste contre de pareils et outrageants préliminaires ! cria Paulin, payant d'audace.

— Ne prêtez aucune attention à la mauvaise humeur de ces messieurs, dit Burger à Conrad, et faites comme j'ai dit. Vous comprenez bien que je ne sacrifierais pas mon chien de gaîté de cœur...

Le jeune homme, frappé du ton sérieux du médecin, porta un coup de son arme dans le flanc de l'animal, qui demeura paisiblement couché et frétillant de la queue, comme si l'ami de son maître avait simplement voulu le taquiner.

Burger arracha le fleuret de la main de Conrad.

— Très ingénieusement truquée, cette lame là, dit-il d'un ton connaisseur ! Ces messieurs l'ont sans doute rachetée à la vente de quelque comédien ? Mais à l'autre, maintenant. Plairait-il à monsieur le major de tenter l'expérience de son côté ?

— Je me moque de vos sommations ! cria le comte avec rage.

— Dans ce cas, je vous tiens pour un lâche et vil coupe-jarret, répondit Burger d'une voix de tonnerre et je défends à mon ami de s'aligner avec vous.

— Cette insulte veut du sang ! s'écria le spadassin, fonçant l'épée haute sur le médecin.

Mais déjà le chien avait bondi sur lui et le tenait à la gorge

— A bas, Néron ! A bas ! cria Burger.

— Au secours ! hurla le major d'une voix étranglée. Personne ne me débarrassera-t-il donc de cette bête féroce ?

Le médecin s'était précipité. Empoignant le chien des deux mains, il réussit, en rassemblant tous ses efforts, à lui faire lâcher prise.

Débarrassé de son terrible adversaire et saignant d'une légère blessure à la gorge, le sinistre major remit précipitamment sa pelisse.

— Vous me paierez ce coup là, docteur ! s'écria-t-il. Lâcher un chien sur moi !

Mais Burger ne l'écoutait pas. Toute son attention était concentrée sur Néron qui, gémissant, se roulait maintenant à ses pieds.

— Voyez, dit-il à Conrad stupéfait. Voyez-vous comme il tire la langue, comme il écume ? Et cela simplement pour avoir rencontré la pointe du fleuret de monsieur le major. Et la plaie ? Une simple égratignure, équivalant à un coup d'épingle.

Soudain, Néron poussa un rauque hurlement, étira les pattes, tenta de se mettre debout et, le corps secoué par un frisson, retomba sur le flanc.

— Mais il se meurt ! dit Conrad, penché sur la pauvre bête agonisante.

— Oui, répondit tristement Burger et il meurt pour vous. L'arme de ce bandit était empoisonnée et la votre ne pouvait lui opposer aucune résistance.

Tous deux ils retournèrent la tête, pendant que le chien expirait dans d'horribles convulsions.

Le sinistre major et son complice avaient disparu !

Profitant de ce que les deux hommes étaient absorbés par l'agonie du chien, ils s'étaient glissés hors de l'enclos, en emportant les deux fleurets, qui eussent pu terriblement témoigner pour eux.

— C'est par miracle que vous avez échappé à la mort, mon cher Conrad, reprit Burger. Voilà la seconde fois qu'en ma présence, ce misérable se sert d'armes déloyales et félonnes, mais cette fois encore, Dieu lui a arraché sa victime.

— Dieu, certainement, mais vous y avez certainement été pour quelque chose, répondit Conrad. Et n'avoir aucune preuve de cette tentature d'assassinat ? Courons. Arrachons leur leurs fleurets, livrons les à la justice !

— Non, répondit le médecin, laissez les aller.. Les poursuivre serait courir au devant de la mort affreuse que vous avez vu de si près. Car les scélérats démasqués ne reculeraient devant rien. Les voyez-vous fuir, là-bas, dans la direction de Paris ? Tenez, ils disparaissent dans le brouillard.

— Quand donc sonnera l'heure du châtiment pour ce bandit et ses complices ! s'écria Conrad.

— Ce jour viendra, soyez-en assuré, répondit Burger et il est peut-être plus proche que vous ne le croyez. En attendant, c'est mon pauvre Néron qui aura payé pour vous ! Brave et bon chien ! Il m'a bien coûté de te dévouer à une mort presque certaine ! Mais il le fallait. Tu as expiré comme un héros, comme un martyr. On devrait t'ériger ici un monument sur lequel on graverait cette épitaphe : « Ci gît une nouvelle et malheureuse victime des bourreaux de Dreyfus. »

Burger essuya une larme.

Passant son bras sous celui de Conrad, il l'entraîna, silencieux, vers la porte de Saint-Cloud, puis à Auteuil où ils prirent un

fiacre qui les ramena, par l'épais brouillard, vers ce Paris, à la fois si brillant et si sombre, refuge de toutes les vertus et receptacle de tous les crimes.

CIC

Les Sauveurs

Le soir du jour où le docteur Burger avait sauvé son ami d'un lâche et ignoble traquenard, en sacrifiant la vie de son beau et bon chien Néron, une jeune femme s'orientait entre les rangées de monuments funéraires du Père Lachaise.

C'était Madeleine Francard, vêtue d'une simple robe noire et qui revenue à Paris, après la fuite de Robert, et à l'expiration de son engagement, cherchait la tombe de sa mère.

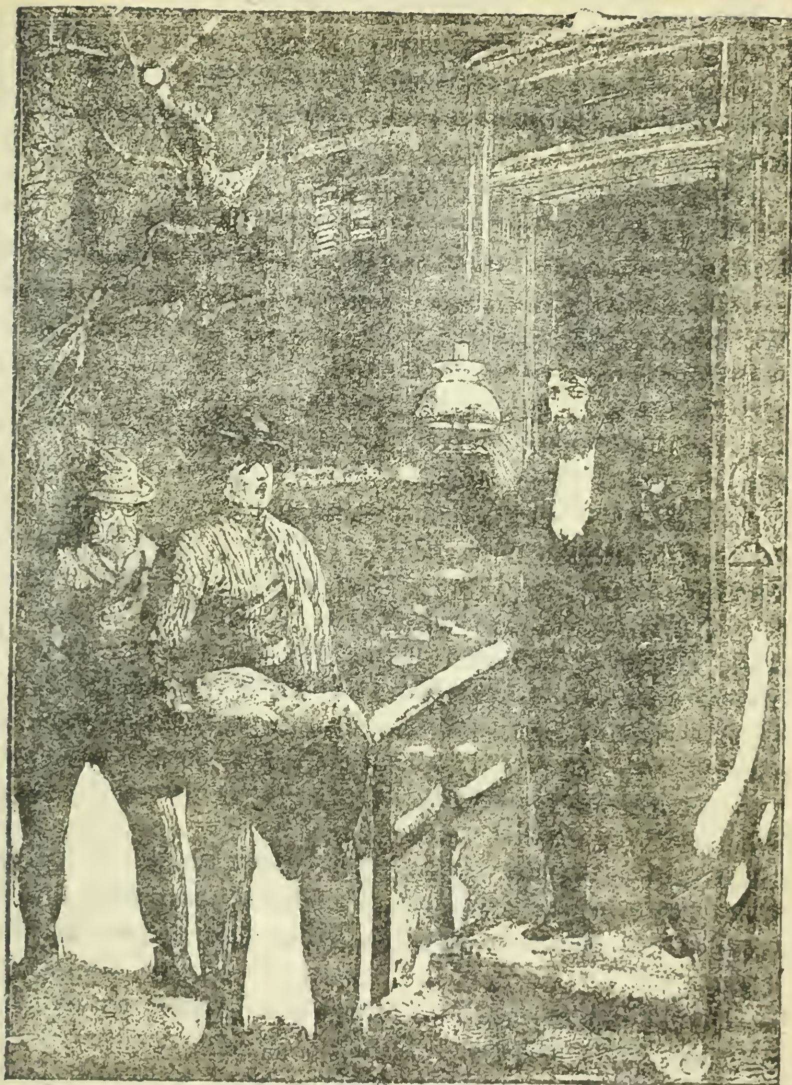
Suivant les indications qu'on lui avait données au « greffe » du cimetière, elle depassa toute une serie d'opulents et vaniteux mausolées, pour s'arrêter, enfin, près d'une tombe, dépourvue de tout ornement funéraire autre qu'une petite croix de bois noir,

Madeleine se courba et à grand peine parvint à déchiffrer le nom qui y était peint en lettres, jadis blanches.

— O mère, mère adorée ! s'écria-t-elle en s'agenouillant, me voici de nouveau près de toi. Mais tu dors à jamais sur ta froide couche et ta fille, restée seule, erre à l'abandon, en bute à l'injustice et à la méchanceté des hommes !

Elle pencha son visage, inondé de larmes sur le petit tertre simplement gazonné et sanglotta amèrement.

ALFRED DREYFUS



Marius Rugger paraissait sur le seuil, une lampe à la main.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Liv. 101 REPRODUCTION INTERDITE Livr.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles

Mais soudain, tout près d'elle s'éleva, comme un écho de sa propre douleur, une voix mâle et triste qui, elle aussi, pleurait et gémissait.

Elle se redressa lentement.

A quelques pas, un homme aux traits énergiques et fiers était agenouillé sur une tombe, toute plantée de fleurs. Une douleur, un découragement sans bornes semblaient s'être emparés de lui. Les mains étendues et la tête baissée, il murmurait d'une voix brisée :

— Repose en paix, ma bien aimée Louise, loin des rêves sauvages et furieux dont se compose la vie. Que d'autres, sereins et doux, te bercent, à présent, dans les espaces infinis. Tu as succombé comme une guerrière, comme une héroïne dans la grande campagne pour la Vérité et pour la Justice. On t'a lâchement assassinée et tu ne seras point la dernière victime de l'immonde rage des bourreaux de Dreyfus ! Si quelque chose pouvait apaiser tes mânes irrités, ne serait-ce point la victoire de la noble cause qui t'a coûté la vie ? Mais le jour luira-t-il jamais, où l'innocence sera proclamée et le crime flétri ? Réponds-moi, ma fiancée, ma femme devant Dieu !

— Ce jour luira ! dit une voix claire et ferme, à côté de lui.

Le colonel Picquart aperçu alors, comme surgie de quelque tertre lugubre et se détachant, inspirée et touchante sur les marbres des tombes voisines, la belle et poëtique figure de Madeleine.

Il se leva et alla à elle. Les douleurs vraies se reconnaissent et sympathisent d'instinct.

— Merci pour cette parole, madame, dit-il tristement. Je sais bien qu'elle ne peut être que l'expression d'une espérance, mais l'espoir n'est-il point la pature des cœurs souffrants ? A cette heure avancée, vous êtes venue pleurer, sans doute, aussi, sur une tombe chère entre toutes ?

— Oui, celle de ma mère, répondit Madeleine.

— Et moi sur celle de ma femme, dit l'officier, car un prêtre avait béni notre union. L'infortunée qui gît là, a péri victime de l'incendie criminellement allumé au Bazar de la Charité. Elle avait nom Louise Caillot et je suis le colonel Picquart.

— Un nom connu et admiré, en France, de tous les cœurs épris de justice ! s'écria avec enthousiasme Madeleine.

— L'exemple de la martyre qui repose là, montre bien que je ne fais que mon devoir, répondit, Picquart.

Cependant l'heure était là, où l'on allait fermer les portes de l'immense nécropole.

Ils sortirent ensemble et, sans même songer à s'en étonner, cheminèrent de compagnie, en continuant à s'entretenir de leurs chers morts.

Le soir était venu. Tout naturellement le colonel Picquart offrit le bras à Madeleine qui le prit sans hésiter.

Pour la première fois, depuis la mort de Louise, Picquart, rempli d'une confiance absolue dans celle qui n'aurait dû être qu'une inconnue pour lui, se laissait de plus en plus aller aux confidences.

Reconnaissant dans la jeune fille qui lui avait crié d'espérer une âme d'élite, une nature vaillante, rallée à la cause dans laquelle il était lui-même embarqué, il dit ses campagnes en Afrique, les abominables complots du sinistre major et du colonel, son ami, qui avaient envoyé, à sa suite, dans le désert, un assassin stipendié par eux.

Entre ces deux êtres vaillants et bons, s'était scellé, naturellement et du premier coup, un pacte loyal d'affection et de dévouement, sans aucun mélange de calcul ou de convoitise charnelle.

Et pourtant, Madeleine, se bornant à raconter son enfance malheureuse, ne fit pas même allusion à son amour pour Conrad Esterhazy.

Craignait-elle, peut-être, en prononçant ce nom, d'éveiller la défiance de son nouvel ami ?

Sans s'en douter, ils avaient marché longtemps à l'aventure et se trouvaient maintenant sur un autre point de la ceinture parisienne.

Devant eux s'étendait une longue et poudreuse chaussée.

Soudain, Madeleine tressaillit et recula. Un objet pesant s'était abattu avec un bruit clair à quelques pas d'elle.

— N'ayez pas peur, Mademoiselle, dit Picquart. Ce ne peut être déjà une balle des ennemis de Dreyfus, avisés de la nouvelle adversaire qui leur arrive. Toutefois, il faut voir ce qu'il en est. Il y a peut-être un mystère là dessous.

Rendus prudents, ils promenèrent leur regard autour d'eux.

Alors, seulement, ils se virent devant une grande bâtisse en moëllons gris, à la porte de chêne garnie de fer.

— Ma foi, dit Picquart, je ne me reconnais plus ici. Nous devons être arrivés, sans nous en douter, sur la chaussée de Saint Ouen. Mais ce bâtiment là, que peut-il être?

— Une prison, sans doute, répondit Madeleine.

— Non, je les connais toutes, dans le département. Mais pour une habitation particulière, m'est avis qu'on a assez solidement grillé les fenêtres.

— Les propriétaires auront voulu se fortifier contre les attaques du dehors, hasarda la jeune fille.

— En mettant des barreaux jusqu'au quatrième étage? demanda Picquart, en secouant la tête. M'est avis que les barreaux en question sont là non pour empêcher d'entrer, mais de sortir.

Il tira de sa poche un étui d'argent et en tira une allumette bougie, grand format, qu'il fit grincer sur le métal rayé.

Le sol, détrempé par les récentes averses et les tourmentes des derniers jours, présentait partout des ornières et de cavités.

Où donc le mystérieux projectile avait-il pu rouler? Ils cherchèrent en vain, pendant plusieurs minutes,

— Une simple pierre, peut-être, dit Madeleine. Ne perdez point un temps qui peut vous être précieux, colonel. Il se fait ard, d'ailleurs, et nous sommes loin du centre de Paris.

— Non point, répondit Picquart. Ne fut-ce qu'une pierre, en la voyant tomber juste au moment où nous passons ici, je veux en savoir le pourquoi.

Il se baissa soudain et, d'une cavité plus profonde que les autres, retira un objet brillant.

— Un bracelet en or, s'écria-t-il et du travail le plus soigné. Veuillez allumer une autre bougie, Madeleine. Il nous faut examiner à loisir ce bijou tombé du ciel.

Le bracelet était formé de plusieurs cercles concentriques, réunis par des chaînettes. Avec une exclamation de triomphe, Picard retira un papier serré entre deux de ces cercles.

— Vite, une autre bougie, s'écria-t-il. Je flaire ici quelque noirceur.

A la lueur du minuscule flambeau, il déplia vivement le papier et le parcourut d'un œil rapide.

— Voyez, continua-t-il avec émotion. C'est écrit avec du sang. Et une écriture de femme... Justement.

— Oh! lisez, lisez! s'écria Madeleine, puissemment intéressée à son tour.

Après avoir étudié quelques instants les lignes serrées de cet écrit, Picquart se mit à la lire à voix haute, éclairé par les allumettes bougies que Madeleine renouvellait en temps opportun.

Voici ce que portait la lettre, tracée en caractère sanglants:

« Je suis retenue contre ma volonté dans un cabanon de cette maison d'aliénés. Et cela, en pleine possession de ma raison... C'est mon mari, lui même, qui m'a entrainée ici et fait enfermer avec un fou reputé furieux... Depuis trois jours et trois nuits, craignant d'être étranglée par mon compagnon, je n'ai pu fermer l'œil. Cette lettre je l'écris de mon épingle à chapeau,

je me suis fait une blessure au bras et je me sers d'un éclat de bois en guise de plume.

« Je cacherai ce billet dans mon bracelet que j'espère lancer dans la rue, à travers les barreaux de ma prison. Je supplie quiconque le trouvera de porter immédiatement ma lettre au colonel Picquart ou à M. Emile Zola, le célèbre romancier. S'il est pauvre, il peut compter sur une imdemnité princière. S'il est riche, la certitude d'avoir rendu un service signalé, non point seulement à moi, mais à la France et à l'humanité tout entière, le récompensera.

« C'est parceque j'en savais trop long sur l'affaire Dreyfus, parceque je connais les scélérats qui ont voué ce malheureux, innocent, aux horreurs de l'Ile du Diable, parceque j'étais résolue à démasquer les misérables, parmi lesquels se trouve mon mari, que l'on m'a enfermée ici où l'on espère que je serai tuée.

« Encore une fois, le temps presse!.. Si l'on ne vient pas tout de suite à mon secours, je n'ai plus vingt quatre heures à vivre. Le sommeil me gagne et les mains du fou peuvent à tout moment me prendre à la gorge. Si je péris, la lumière et la vérité pourront périr avec moi ».

— Dieu puissant! s'écria Madeleine. Quel tissu d'horreur!

Mais Picquart se mit à rire.

— A la bonne heure! Ils vont bien les anti-dreyfusards. Mais voilà qu'heureusement les preuves de leurs crimes se mettent à pleuvoir du ciel... Madeleine, continua-t-il, c'est Dieu lui-même qui nous a poussés par ici! Voulez-vous m'attendre un moment? Il faut que je prenne connaissance du lieu dont il s'agit de faire le siège.

A quelque étage que s'arrêtât son regard, il n'apercevait que d'étroites fenêtres protégées par des barreaux et nulle d'elle n'était éclairée.

En faisant le tour de la sombre bâtisse il constata que la

cour postérieure ou le jardin, était clos de hautes murailles, hérissées, au faiteau, de tessons de bouteille et de broussailles de fer.

Le propriétaire de l'immeuble semblait décidément s'être fortifié contre toute intrusion ou surprise, mais ce propriétaire qui pouvait-il être ? C'est ce qu'il fallait savoir avant tout.

Picquart retourna sur ses pas et, longeant la chaussée, frappa à la maison la plus proche.

Une jeune femme, tenant un enfant sur le bras, vint lui ouvrir.

— Madame, dit-il, je retourne à Paris, mais en route je me suis senti indisposé. Je vous serais bien reconnaisant de bien vouloir me donner un verre d'eau.

La jeune femme s'empressa de le satisfaire.

Il lui glissa une pièce de cent sous dans la main.

— Laissez donc, protesta-t-elle en rougissant.

— Pourquoi cela, madame ? Ce sera pour acheter des bon bons aux petits. J'aurais donné cent francs tout à l'heure, pour ce verre d'eau. Mais on m'a laissé sonner pendant une demi-heure, à cette grande porte, là-bas, sans vouloir m'ouvrir.

— Soyez heureux, monsieur, qu'on ne l'ait pas fait, s'écria la jeune femme en se signant. Cette maison là est maudite.

— Ah ! dit Picquart. Et pourquoi cela ?

— Mais c'est une maison de fous, monsieur !

— Donc, un établissement hospitalier, dit avec intention Picquart, un refuge secourable dont on sort soulagé et guéri.

La jeune femme secoua la tête.

— Ceux qui y sont entrés, répondit-elle d'une voix sourde, n'en sortent qu'entre quatre planches ou peut-être bien sont enterrés furtivement dans le grand jardin qui leur sert de cimetière...

— Que dites-vous, madame ? On n'admettrait donc là dedans

que des aliénés au dernier période de la démence et dont le cas serait désespéré ?

— Bien au contraire, monsieur. Ils ne deviennent fous qu'après y être entrés. Cette maison, monsieur, est une caverne d'assassins !

— Et comment ce fait-il qu'on ne divulgue point de pareilles horreurs ?

— Parceque le docteur Castelli, comme le docteur Robyn, son prédécesseur, a des protecteurs tout puissants. Plusieurs fois déjà, ils sont intervenus pour empêcher le scandale d'éclater et la justice de sévir.

— Ce docteur Castelli est-il déjà vieux, madame ?

— Il en a l'air, du moins.

— Alors il doit se faire suppléer par d'autres médecins ?

— Oh ! non ! Pour les cures qu'il fait, il trouverait difficilement des aides et il suffit amplement à sa sinistre besogne !

— Mais enfin, il ne vit pas tout seul, dans cette maison ? Il lui faut des gardiens pour ses fous ?

— Des gardiens? Il en a deux, de forts gaillards, qu'il a trouvés, dit-on, valets de bourreaux en Angleterre. Il y a encore deux femmes à face de pétroleuses. Tout ce monde là se vaut. Il ne doit pas y avoir pis en Enfer !

Le colonel savait ce qu'il voulait savoir.

Il retourna vers la jeune fille, qui l'attendait dans l'ombre projetée par les grands murs de la maison des fous.

— Madeleine, lui dit Picquart avec animation, voulez-vous m'aider à délivrer, cette nuit même, l'infortunée enfermée là ?

— Oh ! de tout cœur, s'écria la jeune fille, en lui tendant la main.

Ils se dirigèrent rapidement vers Paris.

La neige s'était mise à tomber.

A la barrière, Picquart arrêta un fiacre et y monta avec

Madeleine, après avoir chargé un commissionnaire d'un mot pour Mathieu Dreyfus.

Puis il jeta au cocher l'adresse d'Emile Zola.

. . . .

Minuit avait déjà sonné, lorsque la cloche de la maison de santé, tenue par le docteur Castelli fut agitée avec violence.

Au bout de quelques minutes, un vieux concierge entrebailla la porte, retenue au moyen d'une chaîne de fer, et vit une voiture fermée arrêtée sur la chaussée.

Trois hommes en descendirent.

Deux d'entre eux se postèrent des deux côtés de la portière.

Le troisième, beau cavalier, vêtu avec élégance, jeune encore, à la barbe et aux cheveux châtains, gravit rapidement les marches du perron.

Mais le concierge ne lui ouvrit pas.

— Que désire monsieur? demanda-t-il d'un ton bourru.

— Parler au docteur Castelli. J'ai une malade à lui confier. Le cas qui m'amène ici ne souffre aucun retard.

— Toutes nos cellules sont occupées, reprit le portier. Et à moins que monsieur ne se soit muni d'une recommandation particulière.

— La voilà, ma recommandation! répondit le visiteur nocturne en lui glissant un louis dans la main.

Le cerbère parut s'en contenter et enleva la chaîne.

Après avoir prié l'étranger d'attendre dans le vestibule, il monta en clopinant les marches de l'escalier en colimaçon et pressa le bouton de la sonnerie électrique communiquant avec la chambre du vieux docteur.

Celui-ci apparut bientôt, drapé dans sa robe de chambre et tenant une lampe à la main.

— Qui diable vient me déranger à pareille heure? s'écria-t-il avec humeur. Vous savez cependant bien, Reybert, qu'il n'y a plus de place, ici?

— Veuillez, m'accorder un moment d'audience, cria du bas de l'escalier, l'élégant visiteur. La communication que j'ai à vous faire est de la dernière importance.

Et sans attendre que le docteur, d'ailleurs hésitant, se fut décidé à descendre, il le rejoignit dans l'escalier.

— Il s'agit de la dame, enfermée avec un fou furieux ! lui souffla-t-il dans l'oreille. La chose s'est ébruitée et sa sœur a retrouvé sa trace. Je suis envoyé par qui vous savez bien...

La figure de l'aliéniste s'était décomposée par l'effroi et la lampe trembla dans sa main, d'ordinaire encore si ferme.

— Passons dans mon cabinet, dit-il vivement.

Et quand ils y furent :

— Il faut donc que le général ait parlé ? demanda-t-il.

— Ah ! le général ! répondit l'inconnu réprimant un mouvement de satisfaction. C'est un enragé buveur et lorsqu'il est gris, tout lui échappe.

— Si j'avais su ! dit l'aliéniste, avec consternation. Mais l'aubaine était forte et il m'était si particulièrement recommandé.

— Il ne faut pas en vouloir à Esterhazy, hasarda le visiteur. Il a voulu vous obliger tous les deux.

A ce nom, risqué avec une sorte d'hésitation, le docteur Castelli, lui, ne témoigna aucune surprise. Comment eut-il cru qu'un homme, si bien au courant, lui tendait des pièges ?

— Que faire ? reprit-il. Si l'affaire éclate je suis un homme perdu. Mais j'en entrainerai plus d'un autre après moi...

— Oui, approuva le visiteur. Ils ne seraient pas blancs, Esterhazy, Paulin, Melli du Flux et ce bavard de général, dont la sacrée femme nous vaut tout ce tracas !

— Maudit Boislieu ! s'écria le docteur.

— Il est impardonnable ! dit l'étranger qui avait tressailli au nom de Boislieu. Mais heureusement qu'il est encore temps de parer le coup.

— Et comment cela

— En faisant prendre le même chemin que la générale à cette sœur trop affectionnée.

— Mais, objecta le docteur, si elle sait ce qui s'est passé, elle se méfiera.

— Elle ne sait rien de positif, mais se doute d'une séquestration, au courant qu'elle est des troubles de ce ménage. Aussi a-t-elle donné en plein dans le panneau tendu par moi.

— Un panneau?

Le visiteur prit le vieux médecin par le bras et l'attira à la croisée.

— Voyez-vous cette voiture ? demanda-t-il.

— Oui. Eh! bien.

— Eh ! bien, dans cette voiture se trouve la sœur de la générale. Je vais la faire monter. Répondez lui hardiment que sa sœur est vraiment folle et offrez lui de l'en convaincre. Elle acceptera. Vous la conduirez alors à la cellule de la générale et une fois entrée...

Il acheva en chantonnant :

> Tournez la clef dans la serrure
> Et poussez bien le gros verrou !

— Sauvé ! Je suis sauvé ! s'écria Castelli.

Cependant l'étranger avait ouvert la fenêtre et fait signe aux deux hommes, stationnant près de la portière.

— Qu'est-ce que ça ? demanda le docteur, avec méfiance.

— Eh ! bien, ne fallait-il pas lui apprendre que vous êtes disposé à la recevoir ?

— C'est juste. Mais cet imbécile de portier n'est pas prévenu.

La cloche s'ébranla de nouveau.

— Reybert, cria le docteur, en se précipitant sur le palier. Laissez entrer cette dame...

Et lui-même courut au devant de sa nouvelle victime.

Une jeune femme entra, mise simplement, mais avec goût, le

visage pâle et les yeux rougis par les larmes. Deux messieurs l'accompagnaient.

Profondément émue elle s'arrrêta un instant sur le seuil.

Castelli s'inclina devant elle jusqu'à terre, l'invitant du gesfe à entrer.

— Eh bien, madame, dit avec une feinte tristesse l'inconnu, vos craintes étaient fondées. Votre sœur est bien ici.

— Ciel! s'écria la jeune femme, en portant la main à son cœur. Mais il n'y a pas un moment à perdre! Il faut lui rendre la liberté!

L'aliéniste, nettoyant tranquillement les verres de ses lunettes, au moyen d'un pan de sa robe de chambre, s'inclina de nouveau.

— Permettez, dit-il. Dans quelques jours, je ne dis pas. Mais l'état présent de l'intéressante malade réclame les plus grands soins.

— Des soins! s'écria la jeune femme. Mais ma sœur n'est pas folle, monsieur!

— Je vous demande bien pardon, madame. Elle l'est si bien, que je n'oserais m'en dessaisir que sur l'ordre express de la famille ou de monsieur le procureur de la République.

Il dit cela avec une si calme assurance, avec tant d'autorité, que la visiteuse le regarda, toute saisie.

— Ainsi donc, s'écria-t-elle douloureusement, pauvre Clotilde, c'était là où devait te conduire ce fatal mariage? Mais, du moins je pourrai la voir, lui parler?...

— Dans sa situation, répondit Castelli, il vaudrait mieux ne pas le faire. Mais puisqu'il s'agit de ma réputation, de mon honneur, vous la verrez.

— Merci, docteur! murmura la jeune femme d'une voix faible.

Castelli alla pousser le bouton de la sonnerie électrique. La sœur de la générale et son introducteur échangèrent un rapide

regard. De leur côté, les deux hommes qui l'avaient accompagnée du dehors, ne purent réprimer un tressaillement.

— Quels sont ces messieurs ? demanda alors l'aliéniste, paraissant pris d'un vague soupçon.

— Des amis de Madame, répondit tout haut le premier visiteur.

Puis, tout bas, en prenant Castelli à part :

— Ce sont deux hommes à moi, dit-il. Ils nous donneront un coup de main.

— Pas besoin de vos gens ni des miens, répondit de même le médecin. Nous saurons bien à nous deux avoir raison d'une faible femme.

— Mais...

— Ces messieurs voudront bien nous attendre, ici, pendant que nous irons visiter la malade, conclut Castelli d'un ton d'autorité.

Il n'y avait qu'à s'incliner. Tous trois s'engagèrent dans le corridor.

A l'aspect d'une espèce de colosse, à barbe blonde, porteur d'une lanterne et d'un trousseau de clefs, le visiteur eut un mouvement nerveux. Mais aussitôt, une flamme intrépide brilla sous ses paupières et il porta la main à sa poche, comme pour s'assurer de la présence d'une arme.

Arrivé au troisième étage, Castelli s'arrêta devant la porte de fer, que l'on sait, et prêta l'oreille. Tout était silencieux à l'intérieur.

— Ils dorment ! murmura-t-il, avec un certain étonnement.

— Qui cela ? demanda vivement la jeune femme. Est-ce qu'on aurait eu l'inconvenance de mettre une autre malade dans la cellule de ma sœur ? La générale de Boislieu n'était-elle pas digne d'une chambre particulière ?

— En douteriez-vous ? dit le fourbe médecin. Mais ne lui fallait-il pas une garde, pour lui donner des soins ?

Le gigantesque gardien introduisit une clef dans la serrure et

un long grincement de ferraille retentit par les couloirs. La porte s'ouvrit.

— Veuillez vous donner la peine d'entrer, dit Castelli en s'effaçant. Mais marchez doucement, de peur d'éveiller brusquement la malade.

Sans hésiter, Madeleine franchit le seuil de la cellule. Mais la pestilence qui s'en dégageait était telle qu'elle pensa perdre connaissance.

— Entrez, vous aussi, Monsieur, dit le docteur à l'étranger.

Mais celui-ci répondit à cette invitation en le prenant à la gorge.

— Coquin ! s'écria-t-il. Cette fois, tu es pris !

— Joe ! râla Castelli, se débattant vainement contre la rude poigne de l'inconnu. Joe ! Assomme !

Le gardien, Irlandais d'une force herculéenne, arracha de sa ceinture le trousseau de clefs qui y pendait et le brandit sur la tête de l'inconnu. Mais il n'eut pas le temps de frapper. Hurlant de douleur, il roula sur le parquet, en se tordant. Par l'entrebaillement de la porte, Madeleine lui avait jeté dans les yeux une pleine poignée de poivre rouge.

— Tu ne me connaissais pas encore ! cria l'étranger, en tenant l'aliéniste collé contre la muraille. Je suis le colonel Picquart qui viens t'arracher une de tes victimes. Et malheur à toi, si nous ne la retrouvons plus vivante !

Au bruit de la lutte et aux cris de l'Irlandais, les deux hommes, restés en bas, étaient accourus.

Dépouillés de leur fausse barbe, ils offrirent au docteur épouvanté les traits de Mathieu Dreyfus et d'Emile Zola.

En quelques instants ils eurent ligotté et baillonné le gardien rugissant.

Quant à Castelli, il ressemblait plus à un cadavre qu'à un homme en vie. Ses yeux, encore vifs, étaient devenus glauques

et vitreux, son corps maigre et noueux tremblait comme une feuille agitée par le vent d'orage.

Le colonel Picquart le tenait toujours à la gorge.

— Prenez la lanterne, Zola ! cria-t-il, et éclairez-nous. Mais attendons-nous à un spectacle horrible. A en juger par cette insupportable puanteur, ces scélérats ont laissé croupir la pauvre femme dans un vrai charnier !

Ils se précipitèrent dans la cellule, toujours sombre et muette.

— Madame, dit le colonel, en avisant une forme humaine, étendue sur le parquet. Madame, réveillez-vous. Nous venons vous rendre à la liberté !

Mais la femme couchée ne répondit point.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Madeleine, pourvu qu'elle n'ait pas succombé. Et le fou, où est le fou ?

— Misérable ! tonna Picquart, en secouant Castelli. Si elle est morte, ta dernière heure a sonnée.

Mais un cri de stupéfaction, arraché à Zola, le fit taire et les rendit tous immobiles.

— Voyez, dit l'écrivain d'une voix émue. Approchez ! Et regardez !

Les sauveurs de Clotilde se penchèrent sur la forme inerte, pendant que le docteur, lui-même, portait la main à son front, comme frappé de démence.

Ils se trouvaient tous devant une énigme indéchiffrable.

CC

A la torture !

Un jour nouveau se lève, apportant aux humains de nouveaux espoirs, de nouveaux combats, du bonheur, des revers et des déceptions.

Mais il n'y a que de renaissantes tortures pour l'infortuné Dreyfus.

Le soleil lame d'or vif le vert Océan, déferlant contre les rochers de l'Ile du Diable.

Quelque chose se meut déjà, derrière la palissade élevée à hauteur d'homme devant la case du martyr. Car, par raffinement de cruauté, Baranos le Rouge lui a même masqué la vue de la mer, par un grillage de bois, tapissé de plantes grimpantes.

Deux gardiens causent, à quelques pas de la hutte.

— La nourriture, le vin et le tabac sont de jour en jour plus mauvais ! dit l'un d'eux. Je ne sais pas si c'est le nouveau gouverneur qui nous vaut ça, mais le service ici, devient absolument insupportable.

— Quant à moi je m'en fiche. Dans trois semaines mon temps est fini et je retourne en France. J'en ai assez de cette vie de chien !

— Tu es bien heureux ! Et qu'est-ce que tu vas turbiner là-bas ?

— Ils m'offriront peut-être d'entrer dans la police, mais il me faut mieux que ça. Le Gouvernement doit des égards à ceux

qui ont gardé son fameux Dreyfus. Si nous allions conter aux journaux ce que nous avons vu ici, ça ferait un joli potin !

— Tiens, c'est vrai ! Tu es un malin, toi, s'écria l'autre. Comme ça, le Dreyfus qui nous a tant cauchemardés ici, contribuera peut-être à notre avancement là-bas !

Celui dont ils parlaient avec tant d'indifférence, les écoutant caché derrière la haie épineuse qui le séparait d'eux. Il ne leur en voulait pas trop heureux d'entendre le son d'une voix humaine. Ces deux hommes n'étaient pas méchants, d'ailleurs. C'étaient plutôt ce qu'on appelle de bons diables, rivés par la nécessité au « métier » dont ils se plaignaient.

— Mes amis, dit le prisonnier d'une voix plaintive, permettez moi de jouir pendant quelques minutes de la vue de l'Océan ! Dieu vous récompensera et moi je vous bénirai !

Les deux soldats s'entre-regardèrent.

— Dis donc, Francisque, demanda le gardien, dont le temps était sur le point d'expirer. Il me semble que nous pourrions bien accorder cette faveur au prisonnier? Les autres dorment encore. On n'en saura rien. Puis ça peut faire tort à personne?

Et tous bas à l'oreille, en clignant de l'œil :

— La famille Dreyfus, c'est tous Juifs, riches à millions Si le traitre nous donnait un papier, attestant que nous avons violé notre consigne pour, lui procurer quelques douceurs, ils nous donneraient bien sûr, quelque belle gratification.

L'autre, émerveillé, ne répondit qu'en détachant un formidable coup de coude dans les reins de son camarade.

Tous deux, se rapprochant, écartèrent le rideau de verdure masquant la grille et ouvrirent au prisonnier.

— Arrivez, Dreyfus, dit le premier soldat. Mais faut pas trop vous éloigner de votre case.

Dreyfus parut.

Comme il était changé, l'élégant et svelte officier, qui faisait si brillante figure dans les salons parisiens ! Pâle, épuisé, la

la barbe et les cheveux gris, à peine eut-il la force de faire trente pas sans s'arrêter.

Mais ses yeux brillèrent à la vue du superbe océan étincelant à son regard.

— Oh ! la mer ! soupira-t-il. Il m'a donc été donné encore de la contempler et de respirer sa saline atmosphère au jour levant !

Un flot de larmes jaillit de see yeux, soulageant son âme oppressée. Les gardiens émus se détournèrent, respectant cette immense douleur.

— M'est-il permis de me rapprocher un peu plus du rivage? demanda Dreyfus d'une voix suppliante. Ah ! si je pouvais apercevoir une voile. Je m'imaginerai que c'est moi qu'on vient chercher pour me rendre à la liberté.

— Allez-y pendant que vous y êtes, dit Francisque. Mais motus avec tout le monde, surtout avec le Gouverneur.

— Oh ! merci, braves gens. Si je ne puis vous récompenser, les miens n'y failleront point.

Les deux soldats échangèrent un regard de satisfaction.

Dreyfus se pencha, pour ramasser sa canne qu'il avait laissé tomber et se dirigea d'un pas chancelant vers la grève.

Déjà le soleil, son grand ennemi, dardait ses traits du feu sur l'ile.

Mais la nuit, hélas ! n'avait-elle pas ses miasmes, ses fièvres, ses grouillements d'insectes et de vermine ?

Dreyfus, pour se rendre au rivage, devait passer devant la paillotte où se préparaient les aliments destinés aux prisonniers et à leurs gardiens. Par la fenêtre ouverte, s'exalint une abominable odeur de poisson corrompu et de graisse rance. Il pressa le pas et réprima un haut le cœur.

Il y a longtemps que toute nourriture était devenue pour lui un supplice. A chaque repas, il était obligé de faire appel à

son courage, son estomac rejetant les aliments de rebut que lui faisait servir le Gouverneur.

Ce misérable tortionnaire les faisait, par surcroît, fortement épicer. Et lorsque, la gorge brûlante, les intestins dévorés par le sel, le prisonnier demandait de l'eau à grand cris, on lui répondait que ce n'était pas l'heure de boire, qu'il lui fallait attendre le moment règlementaire.

S'il souffrait de la fièvre, on lui refusait l'indispensable quinine. On ne lui permettait plus même de sortir de sa case pour satisfaire ses besoins naturels.

L'atroce et intense lumière du soleil, réverbérée par les roches blanches de l'île, avait provoqué chez lui une cruelle ophtalmie. Craignant de devenir aveugle, il avait supplié ses gardiens de lui procurer des lunettes de couleur. Cette demande, transmise au Gouverneur, avait été repoussée.

Sa cabane fourmillait de vermine et il lui était presqu'impossible de fermer l'œil. Jamais, malgré ses prières, on n'y avait donné un coup de balai ni répandu un seau d'eau.

C'étaient, les cruels moustiques, acharnés à leur proie ; les mouches, friandes de sang humain ; les « screw-worms » ou « vers à vis » qui s'introduisent dans les oreilles, dans les narines, sous les yeux, provoquent des écoulements purulents et souvent la mort à bref délai ; les araignées géantes, les chiques et les scorpions !

Par contre, dans la saison de pluies, Baranos le Rouge, faisait passer Dreyfus plusieurs heures à l'air, sous prétexte de réparation à effectuer à sa case.

Et lorsque ruisselant, le prisonnier regagnait sa couchette en frissonnant et qu'un gardien compatissant, un nouveau, demandait s'il ne fallait point lui faire changer de vêtements, Baranos le Rouge répondait :

— Inutile ! Il sèchera bien tout seul.

Lorsqu'un de ces effroyables orages, particuliers aux tropiques

se déchaînait sur l'Ile du Diable, ordre était donné de conduire Dreyfus sur quelque rocher élevé.

Son bourreau s'imaginait l'épouvanter par le spectacle et la menace des élements en furie. Mais le malheureux Dreyfus ne redoutait plus que la méchanceté des hommes. Il tendait les bras à la foudre, la suppliant de mettre fin à ses tortures.

La foudre, frappait autour lui, arbres et rochers, et l'épargnait toujours.

Un des pires supplices inventés pour Dreyfus par Baranos le Rouge était celui du bain.

Oui, du bain, vous avez bien lu.

Presque au pied de la hauteur sur laquelle se dressait la paillotte de Dreyfus, se creusait une petite anse, où l'eau n'arrivait qu'entre des blocs de rochers et pas assez profondement pour que les requins pussent s'y ébattre.

C'est là que les gardiens prenaient chaque jour, en liberté, leurs bains reconfortants.

Depuis deux ans, Dreyfus avait demandé de pouvoir les imiter.

Enfin l'autorisation, si ardemment implorée, arriva. Quelle joie pour le malheureux, habitué jadis à prendre un bain chaque jour et à s'entretenir le corps dans un perpétuel état de propreté et de fraicheur.

Mais à sa grand stupéfaction, au lieu de le mener à la crique où se baignaient les gardiens, on le fit monter sur une falaise dominant à pic l'océan.

Là, après lui avoir ordonné de se déshabiller, on lui avait passé sous les aisselles, une longue corde, sous prétexte de l'empêcher de se sauver à la nage !

Dreyfus, plongeur intrépide n'aurait point hésité à sauter à la mer, au risque de se tuer, mais cela n'aurait point fait le compte de ses bourreaux.

Un des gardiens, muni d'un panier, en tira quelques gros

quartiers de viande gâtée, qu'il jeta à la mer. Aussitôt, une bande de voraces requins s'élança pour se les disputer.

Quelques coups de fusil, tirés dans les vagues, les éloignèrent quelque peu, mais ils se reformèrent à quelque distance, formant un demi-cercle et contemplant, nouveaux tantales avec avidité les éléments d'un festin si brusquement interrompu.

C'est alors, seulement que Dreyfus fut autorisé ou plutôt forcé, de plonger dans l'abime.

Il n'hésita point.

Cependant les squales alléchés par cette proie vivante, revinrent en masse pour la haper. Alors, ce fut de la part des gardiens ravis, un sport délicieux.

Malgré lui, Dreyfus jetait un cri d'effroi. Quoique résigné à mourir et même, emplorant le trépas, se sentir dévorer vivant lui semblait pas trop effroyable !

Les bourreaux, riant de ses angoises, ne le retiraient qu'au moment où les requins se retournaient sur le dos pour pouvoir le dévorer.

Quatre fois, Dreyfus fut précipité à la mer. Quatre fois on le ramena, à moitié évanoui.

Depuis lors, deux fois par semaine, cet épouvantable bain lui fut imposé et c'était une faveur pour les gardiens que d'être choisis pour le lui infliger.

Certain jour, un des squales, plus sournois que les autres ou ayant étudié de plus près le manège, revint brusquement à la surface, après s'être avancé entre deux eaux. Renversé sur le dos, il allait happer la jambe de Dreyfus, lorsqu'une balle adroitement dirigée, l'avait renvoyé, sanglant, au fond du gouffre liquide.

Si le gardien avait mal visé, il n'y aurait plus eu d'affaire Dreyfus.

Mais la Providence en avait décidé autrement. Sans doute la

Némésis céleste veillait en ce moment sur le noble martyr et préparait déjà le châtiment de ses vils ennemis.

Ecartons le regard de ces atrocités, pour suivre le malheureux Dreyfus sur le rivage de son aride rocher.

Est-ce un rêve? Un vapeur s'approche, battant pavillon français.

En même temps ses gardiens le rappellent à grand cris pour le réintégrer dans sa case.

Le cœur palpitant, il écoute, derrière l'épaix rideau de verdure et malgré lui, il renait à l'espérance.

Si c'était lui qu'on venait chercher, pourtant? Si son innocence était reconnue? Si ses amis avaient enfin obtenu la révision de son procès?

Un strident coup de sifflet lui annonce que le vapeur, à peine entrevu, a bien véritablement atterri à l'Ile du Diable

On approche de sa prison, on rouvre la grille. Devant lui se trouve le Gouverneur, qui le salue poliment. Baranos le Rouge est accompagné d'un chef gardien.

— Capitaine Dreyfus, dit-il, en rendant son titre au prisonnier, suffoqué de surprise, un navire vient d'arriver à Cayenne, m'apportant l'ordre de vous embarquer immédiatement pour la France. Votre innocence a été établie et le vrai coupable arrêté. Vous êtes libre !

Dreyfus chancelle et tombe presque sans connaisssnce dans les bras dn chef gardien, qui le ranime en lui faisant boire à sa gourde une gorgée de rhum.

Dreyfus se ranime, transfiguré, pantelant de fierté et de joie.

C'est sans trembler ni chanceler, maintenant, qu'il suit le Gouverneur sur le pont du navire et qu'il descend avec lui dans la cabine d'honneur.

Dans l'effusion de son cœur, il lui a déjà pardonné ses longues et cruelles tortures.

— Il nous faut d'abord retourner à Cayenne, dit poliment,

mais d'un air un peu inquiet le Gouverneur, qui craint sans doute d'avoir été trop loin. On vous y rendra vos habits et j'y préparerai les papiers nécessaires. Mais ce sera l'affaire d'une heure au plus. Puis en route pour la France.

Dreyfus joignit les mains comme en extase.

— Eh ! bien, capitaine, reprit Baranos le Rouge, que dites-vous de ce retour subit de votre destinée ?

— J'en remercie Dieu, monsieur, mais il me sera témoin que je n'en ai jamais désespéré.

— Il faut, en effet, qu'il veille sur vous. Mais vous avez à l'implorer maintenant pour qu'il vous accorde une heureuse traversée. Sur l'Océan, il faut compter avec tant de périls, les tempêtes, les écueils, les collisions, l'incendie...

Dreyfus secoue la tête.

— Si Dieu m'a protégé jusqu'ici, répondit-il, il permettra bien que j'atteigne sain et sauf le sol de la patrie lointaine.

Cependant, le navire s'est remis en mouvement.

Retiré dans un coin de la cabine, le malheureux verse d'abondantes mais bien douces larmes. Les images de sa femme, de son fils, de son frère dévoué se représentent à ses yeux et un avenir réparateur, plein de calmes félicités rayonne à son imagination.

— Je vous laisse, capitaine. reprend le Gouverneur, désormais d'une déférence presque servile. Je ne veux point vous troubler plus longtemps dans vos actions de grâces.

Lorsque le martyr se retrouve seul, il tombe à genoux, tendant vers le Ciel des mains reconnaissantes. Et sa prière monte vers Dieu comme un pur encens, lorsqu'il le remercie de l'avoir aidé et soutenu, de lui avoir rendu la liberté, l'honneur et la vie !

Tout à coup, le bateau reçoit un choc violent et craque dans toutes ses fibres. Il s'est arrêté. Deux gardiens se précipitent dans la cabine.

— Suivez-nous, capitaine, disent-ils.

— Sommes-nous déjà arrivés à Cayenne? demande le prisonnier.

— Venez, on vous attend, répondent-ils.

Il chancelle sous le poids de l'émotion et les deux gardiens sont obligés de le soutenir dans l'escalier.

Mais arrivé sur le pont, il pousse un cri épouvantable et avec un rire de fou, croûle sur le plancher goudronné.

Le vapeur, battant pavillon français, est arrêté exactement au même point dont il était parti.

L'atroce gouverneur qui le regarde en ricanant, ne lui a fait faire le tour de l'Ile du Diable que pour le replonger plus profondément dans les abîmes du désespoir.

CCI

La clef du mystère

Nous avons laissé le colonel Picquart et ses alliés dans l'affreux cabanon réservé au peintre macabre Marius Rugger et à la belle Clotilde de Boislieu.

Avec eux se trouvait le docteur Castelli, pâle comme un suaire et tout aussi stupéfait qu'eux-mêmes.

— La générale de Boislieu a disparu, s'écria Picquart et, avec elle, le fou, qui menaçait de l'étrangler! Ceci n'est qu'un mannequin de paille, revêtus d'habits féminins.

— Partie! Disparue! répéta Madeleine.

Le docteur Castelli se redressa, soudain rassuré, et dardant un regard diabolique, à travers les verres de ses lunettes, montées en or.

— Ah ! Ah ! s'écria-t-il en riant, les bonnes âmes qui ont donné dans le piège que je leur ai tendu !

Tous le regardèrent avec surprise.

— Vous aurais-je conduits dans cette cellule, poursuivit-il, si la générale de Boislieu y avait jamais été enfermée ? Et est-ce que je me serais jamais prêté à une séquestration arbitraire ? Mais vous paierez cher votre insolente algarade ! Vous vous êtes introduits de nuit, et par ruse, dans mon établissement !.. Vous avez aveuglé un de mes gardiens et m'avez grièvement maltraité, moi-même ! Eh ! bien, montrez-moi donc la personne pour laquelle vous avez si intelligemment travaillé ? Où est-elle, cette fameuse dame de Boislieu, dont avant ce jour, je n'avais jamais entendu parler ?

Muets, les vaillants défenseurs de Dreyfus étaient complètement déconcertés par l'audace et le cynisme avec lesquels le fourbe docteur retournait la situation à son profit.

— Où est la générale de Boislieu ? dit enfin Picquart. Certes, il nous serait impossible de le dire, pour le moment. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle a été séquestrée ici, par vous. La preuve en est dans ce manteau de fourrures, dans cette toque de loutre, dans cette robe de soie, en lambeaux, que nous lui avons tous connus.

— Dites cela aux juges du tribunal où je m'en vais vous attraire en dommages et intérêts ! répondit le dangereux charlatan, haussent épaules.

En ce moment, Mathieu Dreyfus poussa une exclamation :

— J'y suis s'écria-t-il. Regardez cette brèche faite à la muraille et que tout à l'heure masquait une plaque de tôle, peinte, rentrant dans la maçonnerie ! Elle donne sur une cheminée condamnée, garnie, à l'intéreur de barres de fer transversales,

formant échelle. C'est par là que Clotilde de Boislieu et le fou auront pu gagner le toit, d'où ils seront descendus par un moyen quelconque, indiqué par la Providence ou suggéré par la nécessité. Voilà la clef de l'énigme.

— Et maintenant, dit Picquart, nous n'avons plus rien à faire ici, puisque la victime que nous venions sauver s'est délivrée elle-même. Nous découvrirons facilement madame Clotilde de Boislieu, qui ne manquera point de porter plainte et à laquelle nous apporterons le concours de nos témoignages.

Tous quittèrent la cellule, sans daigner jeter encore les yeux sur le misérable docteur, pâle de rage et de crainte, mais qui n'osa point s'opposer à leur départ, bien que son second gardien, son concierge et les deux viragos, oomposant son personel, fussent accourus au bruit, en bon ordre et armés.

En attendant le roulement de la voiture qui ramenait à Paris, Madeleine, Picquart, Zola et Mathieu Dreyfus, Castelli serra les poings.

— Ne vous hâtez pas de triompher, s'écria-t-il. Clotilde de Boislieu n'est pas encore sauvée. Mais comment diable le fou, au lieu de la mettre en pièces l'a-t-il aidée et accompagnée dans sa fuite ? Quant à la repincer, maintenant, c'est l'affaire du général, que je vais avertir de ce qui se passe.

Castelli redescendit dans sa chambre s'habilla rapidement et ayant fait atteler la voiture qui servait au transport de ses pensionnaires, se fit conduire à fond de train, chez le général de Boislieu.

Le jour se levait lorsqu'il ressortit de l'hôtel de la place des Vosges.

. . . .

Que s'était-il passé, cependant, entre Clotilde de Boislieu, et son amant, réduit à la folie furieuse ?

Nous l'avons laissée, étendue sur le parquet, sous le genou

de Marius Rugger qui, d'un main frénétique la tenait à la gorge.

Elle commença par réunir toutes ses forces pour se débarrasser de l'étreinte du fou, et n'y parvenant pas, appela à grands cris au secours.

Mais les habitants de cette maison maudite étaient payés pour faire la sourde oreille. Sa voix s'affaiblis sait et bientôt allait s'éteindre.

Cependant le fou s'était penché sur elle. Son visage toucha le sien et ses lèvres se collèrent à son oreille.

— Crie, encore, murmura-t-il tout bas. Il faut qu'ils croient que je t'assassine.

Ces paroles furent une révelation pour la jeune femme. Elle osa regarder en face Marius Rugger. Malgré l'air égaré que conservaient ses traits, elle vit sur ses lèvres une sourire railleur. Pour la première fois, aussi, elle remarqua qu'au lieu de l'étrangler, les mains de son amant se contentaient de lui entourer le cou, mais sans lui causer le moindre mal.

L'intelligente Clotilde, obéissant à la voix du « fou » poussa un dernier et déchirant appel, qui ne rencontra pas plus d'écho que les autres. Alors, Marius se redressa, lui laissa la liberté de ses mouvements et bondit vers la porte, contre laquelle il appliqua son oreille.

— Tout est tranquille, dit-il, tout bas. Les gredins doivent croire que je t'ai mise en pièces et ne nous dérangeront pas.

En prononçant ces paroles, l'expression de son visage avait entièrement changé.

— Ainsi donc, murmura Clotilde, ce n'est pas un rêve. Tu possèdes toute ta raison et ta folie n'était qu'une ruse pour tromper nos cruels persécuteurs ?

Marius l'entraîna dans un angle de la cellule d'où, si quelque ouverture avait été pratiquée dans la porte, on ne put les voir.

Les deux amants échangèrent un long baiser.

Puis, tout bas, Marius, tenant Clotilde pressée contre sa poitrine, lui fit le récit tragique des évênements qui l'avaient mené en pareil lieu.

Après sa rencontre avec le général de Boislieu, déguisé en femme, il n'avait point douté de la trahison de Clotilde qu'il croyait avoir tué ou du moins blessée mortellement.

N'osant aller aux informations, il s'était renfermé dans son atelier, lorsqu'une nuit, des hommes masqués en avaient forcé la porte, l'avaient garotté et bailionné, puis transporté en voiture à la maison de santé du docteur Castelli.

Là, de la bouche même du général, venu pour assister à son supplice, il avait appris son erreur. Mais malgré les plus cruels traitements, il s'était refusé à reconnaître par écrit ses relations adultères avec Clotilde.

Soumis au régime de la douche, ne recevant que des aliments répugnants, arrosés encore d'assa fœtida, Marius avait songé, alors, à contrefaire l'insensé.

Le docteur Castelli, qui semblait s'attendre à ce résultat, ordonna alors de ne plus le torturer. On ne s'embarrassa plus de lui que pour lui apporter, chaque matin, un morceau de pain, une tranche de viande et une cruche d'eau.

Pour ne laisser subsister aucun doute sur sa feinte démence, Marius foulait souvent aux pieds ses aliments et un jour il avait engagé une lutte terrible avec Joe, l'herculéen infirmier irlandais.

Ne s'attendant point à cette agression, l'ex-valet de bourreau avait roulé par terre et on l'avait remporté sanglant, piétiné et à moitié étranglé.

Passé au rang de fou furieux, Marius, devant lequel il n'y avait plus à se gêner, avait entendu, le docteur et le général de Boislieu développer l'affreux complot dont Clotilde devait devenir la victime.

On devait la lui jeter comme proie à dévorer.

Aussi avait-il joué son rôle en conscience et de façon à tromper sa maîtresse elle même...

— Ah ! s'écria Clotilde, lorsqu'il eut achevé son émouvant récit, puisque je te retrouve m'aimant toujours et ne doutant pas de ma tendresse, je suis heureuse. Du moins, si nous mourons ici, nous mourrons ensemble.

— Non, nous ne mourrons pas, répondit le peintre. Car n'étant plus surveillé, j'ai eu tout le loisir de former un projet d'évasion et un hasard presque miraculeux m'en a fourni aujourd'hui même les moyens. Si je suis encore ici, c'est parceque je t'attendais et voulais rester pour te sauver.

Et comme Clotilde promenait autour d'elle un regard tristement incrédule :

— Vois, dit-il, en la menant vers un endroit de la muraille. En m'adossant ici, j'ai senti soudain bouger, sous la pesée de mon corps, ce que je croyais être un mur plein et qui n'est qu'une plaque de tôle, bouchant la brèche d'une ancienne cheminée...

Cette plaque est assez étrangement placée dans la maçonnerie. Certes, le docteur Castelli, qui a reprit cet établissement à la mort du docteur Robyn, tué par le fameux Ravaillac, le tueur de femmes, n'a jamais eu connaissance de cette disposition, car il n'aurait eu garde de m'enfermer ici. Maintenant, vois encore la disposition du canal de fumée, tout garni d'échelons de fer, sans doute pour la facilité du ramonage.

— Mais, demanda Clotilde palpitante d'espoir, où ce chemin nous mène-t-il ?

— Sur le toit même de la maison.

— Hélas ! dit-elle avec découragement, comment ferons-nous pour descendre dans la rue ?

— Profitant de l'ombre, j'ai déjà éclairé la voie. Il y a la tige du paratonnerre, espacée de la muraille extérieure par des tenons de fer. Il faudra nous laisser glisser le long de cette

tige, en nous aidant des attaches. Certes, le moyen est difficile, voire dangereux. Mais tu est forte et agile... Tu m'as dit souvent que tu avais fait de la gymnastique ton sport favori..,

— Avec toi, je ne crains rien ! s'écria Clotilde. La liberté n'est-elle pas au boût, ainsi que la réunion éternelle ? Car maintenant' je suis bien obligée de fuir avec toi, jusqu'à ce que j'aie obtenu ma séparation d'avec notre bourreau. N'attendons plus davantage. Montre moi le chemin, Je te suis.

Cependant, au dehors, la tourmente de neige, qui s'était annocée dès le début de la soirée, avait atteint son plus haut période de violence. Le vent s'engouffrait avee fracas dans la cheminée, et semblait secouer la maison tout entière.

— Un temps détestable pour se promener, dit en riant Marius, mais excellent pour une évasion. Allons, il est temps de brûler la politesse à l'honorable docteur Castelli.

Il fit glisser la plaque de tôle, mais au même instant un bruit effroyable retentit et ils reçurent tous deux au visage un paquet de suie, qui faillit les aveugler.

Tout le haut de la cheminée, disloquée par le vent, s'était écroulé, bouchant l'étroit conduit.

Ils se regardèrent avec désespoir. Pourquoi avoir tardé si longtemps ? Maintenant la fuite était devenue impossible !

C'est alors que Clotilde imagina d'écrire, au moyen de son sang, le billet, glissé entre les cercles de son bracelet d'or et qui, jeté à travers les barreaux de la cellule, avait roulé aux pieds de Picquart et de Madeleine.

Dans ce billet, tout n'était pas absolument exact. Ainsi, Clotilde s'y disait prisonnière depuis trois jours et feignait de croire à la feinte démence de son amant. Mais ne fallait-il pas, d'un côté, activer le zèle généreux d'un sauveur éventuel et, de l'autre, au cas où le bracelet serait ramassé par une créature de Castelli, ne point éventer une ruse dont on pourrait peut-être encore tirer parti, dans la suite ?

Pendant que la jeune femme, avec un sang froid étonnant, écrivait sa lettre et la lançait, lestée de son bracelet, par la lucarne grillée, mais sans carreaux, de la cellule, Marius, les bras enfoncés jusqu'à l'épaule dans le conduit de la cheminée, s'efforçait éperdument de repousser l'obstacle qui s'opposait à leur fuite.

Soudain il poussa un cri de joie.

— Les pierres bougent s'écria-t-il. Dieu soit loué! La cheminée communique avec celles des étages inférieurs. Peut-être y aura-t-il moyen d'y faire dégringoler les pierres. Mais elles forment un bloc compact, reprit-il avec découragement. Il faudrait les désagreger. Et comment? Ah! si j'avais un outil quelconque, ne fut-ce qu'un simple couteau.

— Un couteau, dit Clotilde. Alors nous sommes sauvés.

Et elle tendit un poignard italien rentrant dans le manche, que depuis sa rencontre nocturne, avec le général, déguisé en femme, elle portait toujours sur elle, dans la crainte de quelque sournoise vengeance.

Marius ne s'était pas trompé. Les différentes cheminées, toutes condamnées, d'ailleurs, et défoncées, communiquaient entre elles.

Avec une farouche énergie, le peitre se mit à déchausser les briques, unies entre elles par un ciment pénétré d'humidité. Bientôt les pierres du bloc, ainsi divisé, purent être repoussées et dégringolèrent avec bruit, sous l'heureuse responsabilité de la tourmente qui continuait à faire rage.

Le chemin était redevenu libre.

Mais avant de s'y engager, ils s'avisèrent d'une précaution à laquelle ils n'avaient pas songé d'abord.

Marius engagea Clotilde à se dépouiller de son manteau de fourrures et même de sa robe, dont il revêtit un mannequin de paille, façonné par lui, et coiffé de la toque en loutre, pour mieux faire illusion

Il arrivait que parfois, la nuit, Joe poussait sa tête par la porte entrebaillée, pour s'assurer de l'état de ses pensionnaires. Le mannequin, étendu sur la litière, devait, le cas échéant, représenter Clotilde endormie, évanouie ou morte. Quant à Marius, le gardien le croirait accroupi dans quelque coin obscur et ne s'en inquiéterait point.

Puis, le peintre ayant découpé en larges bandes, la solide étoffe de sa redingote, la noua bout à bout et enroula le tout, comme une ceinture, autour de sa taille.

Quelques minutes après, les deux amants se trouvaient sur le toit.

En se regardant, à la lueur de la lune, qui s'était dégagée, enfin de son rideau de nuages, ils se virent tout noirs de suie, méconnaissables, affreux.

— Tant mieux ! s'écria gaiment le peintre. Nous n'en échapperons que mieux aux poursuites.

Ils respiraient avec délice l'air vivifiant du dehors, succédant à l'atmosphère empestée de leur cabanon. Mais la marche n'était point aisé le long du toit, couvert de neige, étant donné surtout la violence du vent. A plusieurs reprises, Clotilde faillit être précipitée dans le vide. Mais son amant la retenait de la main et cet attouchement chassait le vertige qui trouble les plus fortes volontés.

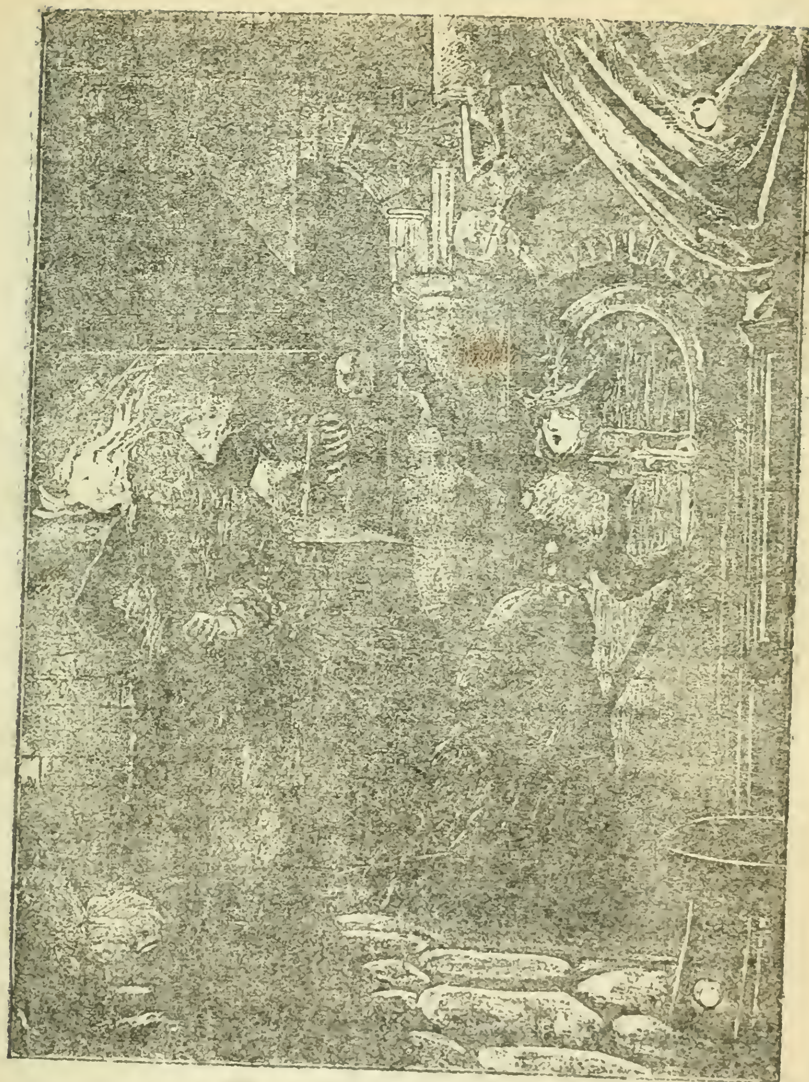
— Voilà le paratonnerre! s'écria enfin Marius. C'est l'instant critique. Mais à la grâce de Dieu.

Le premier, il se laissa glisser, se retenant, de distance en distance, aux attaches de fer, retenant la tige métallique. Sans crainte, Clotilde suivit.

Elle ne s'était pas vantée en parlant de ses talents gymnastiques.

Plus d'un acrobate de profession eut envié la facilité avec laquelle s'opérait sa descente hardie.

Un cri de Marius vint cependant la troubler.



Urielle sortit d'un air de défi...

A mi-hauteur de la facade, la tige du paratonnerre s'était rompue et, par économie mal entendue, le docteur Castelli avait négligé de la faire réparer avant la saison des orages.

Le peintre, heureusement, semblait avoir prévu le cas. Se retenant d'une main à la tige de fer, de l'autre il déroula les bandes de drap, nouées bout à bout, qui lui servaient de ceinture et en attacha l'extrémité à un des tenons.

— Tiens bon, Clotilde ! criait-il, ton en procédant méthodiquement à sa besogne. Encore un instant de courage et d'énergie, puis nous serons libres !

Il s'en fallait encore, cependant, de trois mètres que « la corde de sauvetage » improvisée fut assez longue.

— Marius ! cria Clotilde. Marius, je tombe !

Mais le déterminé et nerveux artiste s'était élancé et, retombé sur ses pieds, sans accident, reçut dans ses bras la jeune femme, à bout de force.

Ils étaient sauvés !

CCII

L'Orgie pendant la tempête

« La Gloire » ce bâtiment destiné au transport des condamnés, envoyés à Cayenne, et auquel les procédés du capitaine Norton, de sinistre mémoire, avaient valu le surnom « d'Enfer Flottant » continuait sa traversée par une brise et un temps des plus propices.

A fond de cale croupissaient les malheureux condamnés à

aller mourir ou à s'épuiser lentement sous le soleil meurtrier de l'Equateur et parmi eux la comtesse Nathalie Esterhazy, sous le nom de Fernande de Tourville.

Mais, du moins, il lui restait une consolation, un espoir. Elle savait son fils vivant et s'occupant, sans aucun doute, des moyens de la délivrer.

Hélas! il importait que cette délivrance ne tardât point. La comtesse souffrait horriblement du régime féroce infligé aux condamnés à la déportation. Bien qu'en considération de son sexe on l'eut logée à part, sa cabine, ou plutôt son cachot, lui semblait de plus en plus inhabitable. Pas une fenêtre, pas un ventilateur, pas la moindre ouverture par où l'air put se renouveler. Pour couchette une litière de paille, rarement renouvelée et pour nourriture, les aliments les plus grossiers, souvent gâtés et corrompus.

Un autre danger, plus grand que tous, peut-être, la guettait. Le capitaine Tellier, séduit par sa beauté encore, réelle, avait jeté sur elle son dévolu.

Un matin qu'il venait de terminer sa toilette, avec l'aide du petit Robert, promu valet de chambre, en qualité de dernier inscrit, parmi les mousses, Tellier commanda au jeune garçon de se faire accompagner du matelot Latour pour aller quérir à fond de cale, la prisonnière et la lui amener.

A cet ordre, le cœur de l'enfant battit violemment. Que pouvait bien vouloir à sa mère le capitaine Tellier? Voudrait-il, peut-être, ému de pitié, adoucir le traitement auquel la soumettait le règlement?

Latour, auquel, il confia son espoir, secoua soucieusement le front.

Le guichetier, obéissant à l'ordre du dapitaine, leur ouvrit la cale, puis l'étroite et insalubre cabine occupée par la prisonnière.

En se revoyant, pour la première fois, depuis le Havre, la mère et le fils eurent peine à contenir l'expression de leur joie.

Mais il fallait s'observer. La moindre indiscrétion pouvait faire s'évanouir tout espoir de délivrance.

Heureusement que le guichetier, après leur avoir remis la prisonnière, les laissa pour continuer sa ronde.

L'instant d'après, ils se trouvèrent seuls dans l'escalier.

— Mère chérie ! dit Robert en prenant l'heureuse femme dans ses bras, espère. Nous n'avons qu'un moment à nous, il faut en profiter. Ce matelot que tu vois là, c'est Latour, un ami dévoué, qui m'a recueilli, protégé et nourri de son pain. Lui et moi, nous mettrons tout en œuvre pour te rendre à la liberté.

— Oui, madame la comtesse, confirma l'ancien clown. J'aime votre fils, comme s'il était le mien et suis prêt à risquer ma vie pour sauver sa mère. J'ai déjà médité un plan d'évasion, mais il faudra vous résigner à souffrir encore quelque temps...

— Ah ! monsieur, dit la comtesse avec reconnaissance, ma captivité me paraîtra douce, à partir de ce moment... Mais ne vous aventurez pas imprudemment !.. Je serais désolée qu'il vous arrivât malheur à cause de moi !..

— Silence ! murmura Robert. Je crois avoir apercu le visage du timonier là haut... Peut-être nous a-t-il épiés.

Ils se turent. La comtesse reprit son air ferme et dédaigneux ! Latour et Robert feignirent l'indifférence.

Tellier à leur entrée, ordonna aux deux matelots de le laisser seul avec la prisonnière.

— Voilà ce que je craignais, se dit-il, l'ancien clown

A peine se furent-ils retirés que le capitaine avança, assez galamment, une chaise à la comtesse.

— Vous êtes inscrité sur mon régistre de bord, commença-t-il, comme déportée, pour avoir étranglé un espion de police. A la place de la justice, moi, je vous aurais félicitée pour ce coup là. Mais ces juges sont pleins de préjugés.

Nathalie, surprise et vaguement inquiète, le regarda avec défiance.

— La différence a dû vous paraître un peu rude, entre votre gentil tripot de la rue Rossini et la cale de la « Gloire » continua-t-il en grimaçant. La vie a de ces mouvements de bascule. Mais pour les belles filles, comme pour les bons zigs, il y a des grâces d'Etat. Le capitaine Tellier n'est pas un rhinocéros. Et si vous voulez être gentille, il partagera volontiers sa cabine avec vous.

A cette ouverture, la comtesse rougit d'indignation.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit-elle avec dignité et ne vous ai formulé aucune plainte.

— Ta, ta ta ! reprit l'impudent marin, dont les yeux pétillaient d'un feu cynique. Ne faites donc pas l'enfant. On sait de vos farces. Ça ne doit vous amuser que tout juste d'être logée comme une truie et de manger des gourganes aux asticots. Tandis qu'ici, vous seriez comme une reine, vous prélassant toute la journée sur un divan et boulottant des fricots choisis. Sans compter que le père Tellier vous recommanderait encore à ceux de là bas, qui, dans les mêmes conditions, pourront faire fléchir pour vous les règlements !

Prenant la stupeur de la prisonnière pour un acquiescement, le capitaine la saisit par la taille et voulut l'embrasser. Mais Nathalie se recula vivement, pleine de dégoût et d'horreur.

— N'essayez plus de m'outrager ! s'écria-t-elle. Je ne suis, à la vérité qu'une captive sans protection et sans défense, qui ne possède autre chose que la vie. Mais vous êtes comptable de cette vie auprès du gouvernement français. Or, je vous le jure, si vous osez renouveler votre infâme tentative, je me jetterai à la mer, comme j'ai déjà essayé de le faire. Et si je ne parviens pas à tromper la vigilence de mes gardiens, je me laisserai mourir de faim !

— Rien de tout cela, rézondit le capitaine furieux. Tu ne

mourras pas et tu en passeras par où je voudrais. Seulement c'est dans ta bauge, même, que je forcerai cette belle vertu de fille galante, et non ici. Si tu reviens à de meilleur sentiments, on verra plus tard.

— Infâme! cria la comtesse. Je te démasquerai. Je ferai connaître la manière dont tu t'acquittes de tes fonctions.

— Avec ça qu'on t'écoutera ! reprit Tellier en haussant les épaules. Qu'est-ce que ça peut bien faire au Gouvernement que je me paie quelques heures de bon temps à tes frais? Est-ce que toi et vos pareilles êtes encore bonnes à autre chose qu'à faire prendre patience à la chiourne? Mais assez causé. Je te laisse jusqu'à ce soir, pour faire tes réflexions et viendrai te voir vers les minuit.

Comme un gémissement étouffé s'éleva derrière la porte dd la cabine. Tellier, tout à sa colère, ne l'entendit point, mais le cœur de Nathalie se serra d'angoisse. Elle devinait que Robert et Latour étaient là, aux écoutes.

— Allons-nous en, dit ce dernier, en attirant l'enfant dans l'escalier. Ce n'est pas nous qui serons chargés de reconduire ta mère, à fond de cale.

Il ne s'était pas trompé.

A peine avaient-ils disparus, que Tellier, ouvrant la porte de sa cabine, donna deux coups de sifflet, signal convenu pour appeler le timonier.

Celui-ci accourut. C'était un marin, déjà d'uu certain âge, en apparence, l'âme damnée du capitaine, en réalité convoitant sa place et prenaut volontiers note de ses gaffes.

— Touzard, lui dit Tellier, tu vas reconduire madame dans ses appartements et m'en rapporter la clef dare-dare. C'est une condamnée d'importance, qu'on ne peut assez surveiller, et de jour et de nuit!

Le timonier répondit au rire grossier de son capitaine par un clignement d'œil. Il avait compris.

Quelques minutes plus tard, l'infortunée comtesse se retrouvait plongée dans son infecte cellule où au milieu de ses pleurs elle se renouvela à elle-même le serment de mourir plutôt que de se laisser outrager.

Pendant ce temps, Latour avait entraîné Robert près de la barre du navire, à l'abri de toute orielle indiscrète.

— Mon garçon, dit-il, il n'est que temps agir. Tu as entendu les paroles de ce gredin de capitaine ? Cette nuit, même, il faut que ta mère soit libre.

Robert lui serra les mains avec effusion.

— Tu as bien garni le canot que je t'ai désigné des avirons et des vivres nécessaires ? demanda Latour.

— Oui. Le maître-cok est toujours ivre, le soir, et j'ai pu enlever ce que je voulais, sans qu'il s'en aperçut.

— A merveille. D'après ce que je calcule nous devons nous trouver maintenant à la hauteur de Cuba, et non loin de la côte d'Afrique, c'est à dire dans des parages incessamment silonnés par des navires de toutes les nations...

Nous aurions bien du malheur si nous n'étions point aperçu de l'un deux, faisant la navette entre San Francisco et Liverpool. Profite du reste de la journée pour compléter notre ravitaillement et surtout notre provision d'eau douce... Mais chut ! Quelqu'un approche !...

. . . .

Le chronomètre du capitaine a marqué minuit.

Tellier, digne successeur de Norton, se relève de sa couche où il s'est affaissé après de copieuses libations de porto.

Il se plonge la tête dans une cuvette d'eau fraiche, se rajuste, allume la bougie d'une lanterne et descend en chancelant vers le cachot de Nathalie.

Par surcroit de précaution. il est armé du revolver qu'il porte toujours sur lui dans ses rondes nocturnes.

A mi-chemin de la soute au charbon, il voit une forme noire se dresser devant lui. C'est Touzard le timonier.

— Que le diable t'emporte ! s'écria Tellier, après avoir braqué sur lui la lueur de sa lanterne. Que viens-tu faire ici ? Ta place est sur le pont, puisque pour cette nuit, je t'ai abandonné le commandement de la manœuvre.

— C'est pour cette dernière raison que je suis venu vous attendre au passage, répond le marin. Capitaine, le ciel ne me plait pas ce soir. M'est avis qu'il se prépare un grain soigné, sinon un cyclone qui pourrait nous envoyer tous boire un coup à la grande tasse.

— Poltron ! Que veux-tu que j'y fasse. Chauffe et va à toute vapeur. Les ouragans sont lents à venir dans ces parages et souvent se contentent de sévir sur place, Gagne celui-ci de vitesse et laisse-moi aller à mes affaires.

Tellier repoussa rudement le timonier et, titubant, poursuivit sa descente.

— Il a encore liché plus qu'à sa soif, murmura Touzard. Et voilà les capitaines qu'on nous fiche ! Toujours saoul et s'occupant de son navire comme moi du Pape. Sois tranquille va... Je mettrai encore ça dans mon rapport.

Marin consciencieux, sinon ami fidèle, Touzard regagna le pont en hochant la tête.

Le ciel et l'eau étaient d'un noir d'encre et l'air semblait charrier du feu.

— Il va y avoir de la musique, murmura le timonier, en regagnant sa barre.

Cependant, Tellier avait doucement ouvert la porte de la cellule réservée à la comtesse, à l'écart des autres transportés.

La fatigue, l'accablement, les pleurs qu'elle avait versés en abondance, avaient eu raison de l'énergique créature.

Elle dormait profondément.

— C'est bien ça ! murmura l'ivrogne avec un hoquet. Elle fait

semblant de dormir pour mieux se laisser surprendre. Satanée farceuse ! Toutes les mêmes !

Il déposa sa lanterne sur le plancher et, s'étant agenouillé dans la paille, étendit ses mains, tremblantes de désir, vers la prisonnière endormie, lorsqu'un formidable coup, asséné sur sa tête au moyen d'une pièce de bois, l'étendit sans connaissance.

— Il a son compte ! dit Latour en se penchant sur le misérable, à moitié assommé. Tant pis si j'ai frappé trop fort. La société ne perdra pas grand chose en perdant un pareil gredin.

Robert, entré sur les pas du matelot, courut à la comtesse et la secouant doucement :

— Petite mère chérie, réveille-toi. L'heure de la délivrance a sonné !

Nathalie rouvrit les yeux et sourit en reconnaissant son fils.

— Vite ! dit Latour. Couvrez-vous de ce manteau goudronné, madame, il dissimulera votre uniforme de prisonnière. Coiffez-vous de ce « suroït ». Dans l'obscurité on vous prendra pour un parfait matelot. Mais il n'y a pas de danger, d'être surpris. J'ai enivré les hommes de quart.

Le déguisement fut opéré en quelques secondes.

Alors seulement, la comtesse aperçut le corps étendu à ses pieds.

— Le capitaine ! s'écria-t-elle avec effroi. Vous l'avez tué ?

— Non, répondit Latour, étourdi tout au plus. Mais avant qu'il ne revienne à lui, fuyons.

Il entraina la comtesse.

Comme des ombres, tous trois montèrent les degrés et, arrivés sur le pont, coururent au canot, muni par le mousse de vivres et d'avirons.

Les deux matelots, grisés par Latour, n'eurent garde de s'éveiller.

Cependant, le canot n'était plus retenu que par une seule

corde, qu'il suffirait de filer doucement du bord pour qu'il descendit horizontalement à la mer.

Latour, resté sur le pont, se chargerait de cette besogne, puis descendrait à son tour, ce qui ne serait qu'un jeu pour un ancien acrobate.

Et la corde tranchée d'un coup de couteau, la « Gloire » poursuivrait sa route, laissant derrière elle le frêle esquif contenant nos amis.

— Viens, petite mère, dit Robert. Donne-moi la main que je t'aide à monter dans le canot.

Nathalie mit sa main dans celle de son fils.

Déjà elle avait posé le pied sur le bord de l'esquif et Latour étendait le bras pour l'aider à s'y installer, lorsqu'un éclair aveuglant déchira la sombre voûte de nuages, éclairant sinistrement l'étendue liquide.

D'autres éclairs et de furieux coups de tonnerre succédèrent à cette première et soudaine explosion, et, comme à leur appel, les vagues se dressèrent écumantes.

Le ciel s'était changé en un dôme de feu et la mer semblait une cuve immense, en ébulition.

— Le cyclone !

Ce cri d'alarme, jeté par des voix épouvantées, retentit en un instant d'un bout du navire à l'autre.

Le timonier accourut, les matelots qui dormaient dans leurs hamacs surgirent, les yeux gros de sommeil, par les écoutilles béantes.

En un instant les plaintes, les gémissements, les jurons se confondirent, dominés par le terrible cri :

— Le cyclone ! Le cyclone !

— Nous sommes perdus ! dit tout bas Latour, en attirant vivement à lui la comtesse. Il serait insensé à nous de songer à affronter l'océan en furie dans cette coquille de noix. Dieu sait si le navire, même, résistera à cet effrayant cataclysme ?

— Où est le capitaine? hurla Touzard, le timonier. Qu'on aille chercher le capitaine. Mille milliards de bombes! Est-ce qu'il va nous ficher en plan pendant un pareil remue-ménage?

Mais le capitaine, que ses hommes cherchèrent vainement dans sa cabine, ne se retrouva point, on sait pourquoi.

Cependant la tourmente se déchaînait dans toutes ses fureurs.

Tantôt le navire s'élançait sur la crête formidable des vagues écumantes, tantôt il disparaissait au fond des gouffres ouverts pour l'engloutir.

En l'absence, inexpliquable, de Tellier et pour remonter le moral de l'équipage, luttant avec découragement contre la tempête, Touzard avait fait servir un grog aux matelots.

— A boire, vieux, encore à boire! cria l'un de ces derniers. Remets nous la clef de la soute. Pas un de nous ne verra l'aube de demain. Tâchons du moins de nous mettre en gaîté pour sauter le pas.

— Vous n'aurez plus une goute d'eau-de-vie! répondit le timonier. J'aimerais mieux jeter à la mer la clef de la soute que de vous la remettre. A la manœuvre, tas de lascars!

Mais les matelots fondirent sur lui et, en riant, lui enlèverent la clef.

Bientôt un petit baril d'eau de vie et une pleine barrique de vin furent hissés sur le pont.

Et pendant une des plus effroyable tempêtes qu'ait jamais affronté un navire, commença une orgie brutale et folle, une saturnale effrénée, à laquelle, en désespoir de cause, finit par se mêler le timonier lui même.

L'eau de vie coulait à flot, car du vin, ils n'en voulaient plus, le trouvant trop fade.

Au premier baril avait succédé un second, puis un troisième, puis d'autres.

L'ivresse flambait dans tous les yeux, pendant que le navire était balloté au gré des vents et des flots.

— A la bonne heure ! criait-on.

— Nargue à la camarde !

— Il ne nous manque plus que des femmes!

— Des femmes ! Il n'y en a qu'une, mais elle en vaut vingt.

— Qu'on la fasse monter. Elle n'aura pas le temps de s'ennuyer !

— Oui, ouvrons la porte aux prisonniers. Qu'ils trinquent avec nous, puisque tous nous allons la danser. Fête et bal partout !

Les fugitifs, cachés dans le canot sentirent le sang se glacer dans leurs veines.

Latour regrettait presque de n'avoir point affronté plutôt le désordre des éléments.

Cependant, secoués à fond de cale, les condamnés avaient conscience de quelque chose de terrible, car jusqu'à eux étaient parvenus, avec le fracas des vagues et les grondements de la foudre, les hurlements, les chants et les éclats de rire de l'équipage en délire.

Tout à coup, les portes s'ouvrirent devant eux et des matelots ivres leur crièrent de monter sur le pont. Pâlis, décharnés, attaqués de la fièvre ou du scorbut; ils apparurent effarés et chancelants. A leur aspect, des hourrahs s'élevèrent et des verres plein de brûlant alcool se tendirent vers eux.

Des caisses, brisées à coup de hache, furent tirés les éléments d'un banquet plantureux, savouré en face de la mord. On se partageait les pièces de viande et les conserves. On tendait son verre à même les barils d'eau de vie et de rhum, dont on avait fait sauter la bonde.

Comme pris de démence, matelots et déportés fraternisaient, s'embrassaient, et, à la lueur des éclairs, s'unissaient en une sinistre farandole.

C'était un scène d'une infernale et sublime beauté.

Mais soudain, le capitaine, auquel on ne pensait plus même

pour s'étonner de son absence, bondit sur le pont, le revolver au poing.

— Canaille! cria-t-il. C'est ainsi que vous faites votre service. Chacun à son poste. Celui qui n'obéit pas, je le tue comme un chien!

A la vue de Tellier, tous s'arrêtèrent et quelques matelots, moins gris que les autres, s'apprêtèrent, en titubant, à reprendre la manœuvre.

— Et les prisonniers aussi! tonna le capitaine. Qui a lach les prisonniers?

Son œil flamboyant rencontra Touzard, le timonier, complètement ivre, affaissé sur une barrique vide.

— Misérable! cria-t-il, en allant à lui. Tu as abandonné ton poste, pendant la tempête!

— Eh! bien, et vous donc? balbutia le marin.

Tellier dirigea vers lui le canon de son revolver.

— Prenez-garde à ce que vous faites, hurla un matelot qui, la hache au poing, se précipita entre eux. Si vous ne jetez pas votre pistolet tout de suite, foi de Breton, je vous fends le crâne.

Deux coups de feu lui répondirent et deux cadavres roulèrent sur le pont, le sien et celui de Touzard.

Il y eut un moment d'affreux silence, puis un seul et même cri s'éleva de partout:

— A mort, le capitaine! A mort!

Au lieu de mâter l'équipage, trop ivre pour réfléchir aux conséquences d'une rébellion, l'action énergique de Tellier ne fit que porter au comble sa furie.

Quatre hommes se jetèrent à la fois sur lui, le désarmèrent et lui lièrent les pieds et les mains. Puis, l'abandonnant écumant, sur le pont, on se remit à boire.

Cependant, une espèce de conseil se tenait dans un coin,

juste du côté où était toujours suspendu le canot contenant la comtesse, son fils et le dévoué Latour.

Six matelots, les fortes têtes du bord, examinaient la situation.

— Après ce qui vient de se passer, dit l'un d'eux, il n'y a plus qu'à jeter le capitaine à la mer, ou nous passerons tous en jugement.

— Et après ?

— Après ? Rien de plus simple. Nous ferons voile vers l'un ou l'autre port de l'Amérique du Sud ou de la côte occidentale d'Afrique et y vendrons le navire. Cette vieille carcasse vaut bien, encore, une cinquantaine de mille francs.

— Malheureux, s'écria Tellier qui les avait entendus. Auriez-vous l'audace d'assassiner votre capitaine ?

— C'est toi qui es un assassin ! répondit le matelot qui avait parlé en dernier lieu. Tu as tué deux de nos camarades ! Nous ne faisons que les venger.

Pendant ce temps, communication avait été donnée à l'équipage de la décision du « Conseil ».

Les hourrahs et les cris de mort recommancèrent.

— C'est cela, à mort ! A l'eau, le gêneur ! Nous sommes les maîtres ! A nous le navire !

— Liberté ! Liberté ! criaient de leur côté, les condamnés, en délire.

Quatre hommes soulevèrent Tellier écumant et le portèrent jusqu'au bastingage du navire, sur lequel ils le reposèrent.

— Lâches ! cria le capitaine. Personne ici ne viendra-t-il à mon secours ?

Tapis au fond du canot, la comtesse, Robert et Latour avaient suivi avec angoisse toutes les péripéties de cet effroyable drame.

— Est-ce que vous allez laisser assassiner cet homme sous vos yeux ? demanda tout bas Nathalie à l'ancien clown.

— Oubliez-vous son outrage et ses projets infâmes ? répondit Latour.

— N'importe ! C'st un de nos semblables. Ses bourreaux veulent-ils mieux, d'ailleurs ?

Latour se frappa le front, comme saisi d'une idée subite.

— Vous avez raison, dit-il. Si je le tirais d'affaire, avec lui, il y aurait encore moyen de s'entendre, tandis qu'avec ces brûtes là, rien ne pourrait vous sauver de la souilluree t de la mori !

— Courons ! dit le petit Robert, brandissant un couteau dans sa main mignonne.

— Un instant, reprit Latour. Les moyens violents ne serviraient de rien ici. C'est à la ruse qu'il faut recourir. Laissez-moi faire et surtout, ne vous montrez pas.

En ce moment, Tellier était soulevé au dessus du bord et on n'attendait plus que le signal de le précipiter.

— Fais-ta prière, cria le matelot breton, principal meneur de la bande. Nous ne voulons point perdre ton âme en même temps, que ton corps.

D'un bond, Latour fut sur le pont.

— Alerte ! cria-t-il d'une voix formidable. La chaudière va éclater. Nous sommes tous perdus !...

La foudre en tombant n'eut pas produit pareille terreur. Tellier roula sur le pont comme une épave abandonnée.

— Vite, à la chambre aux machines ! reprit Latour. Peut-être pourra-t-on encore conjurer le danger.

Comme une grappe humaine les matelots s'engouffrèrent par la grande écoutille, menant à la chambre de chauffe.

Latour les talonnait, poussant les hésitants. En un instant le pont fut déblayé. Il n'y resta que quelques marins ivres-mort et les transportés, an nombre d'une vingtaine, également domptés par l'alcool, ingurgité à profusion, après une tempérance forcée et débilitante de plusieurs semaines.

Les machines, continuant à fonctionner en vertu de la force acquises, étaient installées dans une chambres munie d'une solide porte de fer. Lorsque Latour eut vu s'y engager les derniers marins, il ferma cette porte, sur eux, et au verrou.

Des cris de rage s'élevèrent à l'intérieur, et des poings enragés tambourinèrent sur l'épaisse tranche de métal. Les matelots s'étaient rendu compte du piège, où moutonnièrement ils avaient donné. Ils était impuissants et prisonniers.

Latour ne perdit pas de temps. En deux enjambées il se retrouva sur le pont.

Déjà Robert avait tranché les liens maintenant les membres de Tellier.

— Capitaine, dit l'ex-clown, vous êtes libre et je me plais à croire que vous n'oublierez pas ceux à qui vous devez votre salut. Sans madame qui a intercédé pour vous, j'aurais laissé faire cette bande d'assassins et je puis encore les déchaîner, contre celui qu'ils traitent d'odieux tyran. Mais je ne le ferai pas... A une condition toutefois,

— Parlez, répondit Tellier, qui avait encore sur les lèvres l'amertume de la mort, vue de si près. Quoi que vous exigiez, je ferai en sorte de vous satisfaire.

— Eh! bien, dit Latour, je veux qu'au lieu de pousser jusqu'à la Guyane, vous nous jetiez sur quelque point de la côte occidentale d'Afrique. A défaut de votre équipage, retenu prisonnier jusqu'à soumission complète, nous et les condamnés suffirons à la manœuvre. Ils auront, d'ailleurs, promesse de liberté. Vous justifierez sans peine cette dérogation à vos ordres. La rébellion aura tout fait et le Gouvernement français vous saura encore gré d'avoir su lui conserver un de ses navires. Nul ne vous contredira, car les coupables auraient trop à y perdre.

— Je crois en effet que c'est ce que j'ai mieux à faire, dit Tellier d'un air bourru. Mais comment cette prisonnière se

trouve-t-elle mêlée à tout ceci ? ajouta-t-il d'un air profondement intrigué.

— Cette prisonnière, dit Latour, a été embarquée par erreur. En la remettant en liberté, vous ne ferez que prévenir la justice française, trompée par une substitution de personne.

— Quoi ! s'écria Tellier, cette Fernande de Tourville ?

— N'est autre que la comtesse Nathalie Esterhazy.

Le capitaine s'inclina avec confusion, en murmurant, à part lui:

— Certainement que je préfère la debarquer sur la côte d'Afrique, que de la mener là bas ! Si elle parlait, mon compte ne serait pas bon.

Grâce au secours de quelques marins, dégrisés à grand renfort d'eau froid et aux prisonniers, galvanisés, par la promesse de la liberté, le gréement de l'Enfer Flottant, marchant à voile, faute de vapeur, fut rapidement achevé.

La tempête étant tombée, le navire cingla rapidement vers la côte africaine, pendant que, dans la chambre de chauffe, les mutins, épuisés de cris et de blasphèmes, cuvaient lourdement leurs alcools.

CCIII

Les deux valises

Quoique Lucie Dreyfus eût généreusement offert de se charger du sort de Madeleine Francart, celle-ci était trop fière pour rien vouloir accepter en retour des services rendus par elle à la cause du martyr.

Habituée à se suffire par son travail, elle était d'autant plus certaine de trouver à s'employer qu'elle avait devant elle quelques petites économies réalisées du Cirque Mellini. Ce n'était plus, d'ailleurs, la désespérée que nous avons vu rôder dans les rues de Paris, sans but et sans asile.

Madeleine avait loué provisoirement une petite chambre meublée. Une résolution nouvelle l'avait rattachée à la vie. Elle voulait revoir Conrad, lui prouver l'inanité et l'injustice de ses soupçons et le fuir, alors seulement, s'il y persistait.

Que sont l'orgueil et l'amour-propre en présence d'un grand et sincère amour ?

Après avoir longtemps médité et hésité, Madeleine procéda avec plus de soin que d'habitude, à sa toilette, et sortit pour se rendre à la maison de son amant.

Ce n'était point tant de se retrouver face à face avec lui que le cœur lui battait. Elle était certaine de trouver des accents pour le convaincre. Mais la comtesse, qui jusque là avait toujours refusé de la recevoir, serait-elle aussi facile à persuader ?

Résolument, pourtant, elle tira le cordon de la sonnette du petit appartement, situé au troisième étage, que lui avait indiqué le portier.

Des pas traînants se firent entendre à l'intérieur, puis la porte s'ouvrit. Une dame âgée et à l'air aristocratique, sous ses cheveux blancs, parut sur le seuil. Elle avait les yeux rougis par des pleurs récemment versés.

— Que désirez-vous, mademoiselle ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Pardon, madame, répondit Madeleine, très émue. Je voudrais parler à M. Conrad Esterhazy.

— A mon fils ? dit la vieille dame, d'un air navré. A qui ai-je l'honneur de parler ?

La jeune fille trembla légèrement.

— Je m'appelle Madeleine Francard, répondit-elle pourtant

La vieille dame frémit à son tour, comme frappée d'un coup de poignard.

— Madeleine Gautier, répéta-t-elle d'une voix sourde. Vous vous êtes bien fait attendre. Mais n'importe. J'ai à vous parler. Veuillez entrer.

A cet accueil, Madeleine se sentit envahir par un sinistre pressentiment. Pourquoi la comtesse ne lui disait-elle point que son fils était là ? Pourquoi lui parlait-elle d'un ton si solennel et pourquoi avait-elle pleuré ?

— Dieu tout puissant ! s'écria la jeune fille. Il n'est rien arrivé de fâcheux à Conrad, madame ?

— Un peu de patience. Vous allez tout savoir.

Madeleine suivit la comtesse dans un petit salon, peu luxueux mais artistement arrangé.

A la muraille, au dessus d'un divan, était accroché le portrait de l'ingénieur et ce portrait était entouré d'une guirlande de fleurs fraîches.

Madeleine, succombant à son émotion, se laissa tomber aux pieds de la comtesse, dont elle saisit la main en un mouvement irrésistible et l'arrosant de ses larmes.

— Hélas ! madame, s'écria-t-elle, sans le vouloir j'ai dû vous causer bien du chagrin ! Conrad m'aimait et je l'aimais aussi. Comment résister à l'expression de sa tendresse, alors qu'il se déclarait certain de vaincre votre résistance ?

Cette résistance, madame, oh ! je la comprenais bien et ne pouvais vous en faire un grief. Mais suis-je responsable, hélas ! de la conduite et des erreurs d'un père indigne, notre bourreau à ma mère et à moi, et que j'ai abandonné après la mort de ma pauvre mère, la nuit même de l'horrible malentendu qui nous a séparés Conrad et moi ?

Car je vous le jure, madame, c'est à mon insu que j'ai été menée par mon père dans cette maison de la rue Rossini, où je croyais simplement prêter mon concours à une représentation

ordinaire. C'était pour adoucir les derniers moments de ma mère que j'avais consenti à suivre mon père...

— Je le sais, mon enfant, répondit la comteses, en relevant la jeune fille et en l'attirant maternellement auprès d'elle. Je le sais, Madeleine, et Conrad l'a su le lendemain même de votre fuite.

— Oh ! Ciel ! Si j'avais pu me douter ! Mais lui, Conrad, où est-il ? Ah ! madame, auriez-vous encore le courage de nous séparer, maintenant ?

— Non, Madeleine, non ma pauvre fille. Mais ce qui vous sépare, c'est le destin !

— Que dites-vous ?

— Conrad n'est plus ici. Depuis vingt-quatre heures il a quitté Paris pour se rendre au Hâvre et de là en Amérique.

— En Amérique ! répéta Madeleine avec accablement.

— Tout, disait-il, l'accablait ici comme un remords. Vous croyant morte il a choisi le lieu d'exil et d'expiation de tous le plus redoutable. C'est au Klondyke, le pays de l'or et du sang qu'il va tâcher d'oublier et de vivre !

— N'importe où, s'écria Madeleine avec résolution. Je le rejoindrai et le ramènerai dans vos bras.

— Quoi ? Noble et vaillante fille, que j'ai trop longtemps méconnue !... Oui, peut-être n'aura-t-il point encore quitté le Hâvre ! Il doit s'y embarquer sur la « Bourgogne. » En faisant diligence, vous le rattrapperez. Sinon...

— Sinon, je le retrouverai, fut-il séparé de moi par toutes les glaces de l'Alaska.

— Dieu te protégera, ma fille ! s'écria avec exaltation la comtesse. Il me rendra un fils et te donnera à toi un époux ! Oui, votre réunion est inscrite au livre du destin et ma bénédiction te suivra partout.

Après lui avoir imposé les mains sur le front, la comtesse l'embrassa avec tendresse.

— Maintenant, ma fille, il s'agit de nous entendre. Je ne possède pas grand' chose, mais tout ce que j'ai est à votre disposition, pour vous aider à atteindre votre but.

— Oh ! s'écria vivement Madeleine, je n'ai besoin de rien. L'argent que j'ai me suffira amplement pour passer en Amérique.

— Et là ?

— N'ai-je point mon travail ? Non, madame, non ma mère, ne gâtez point par de mesquines questions d'intérêt ce jour de réhabilitation et de saintes résolutions !

— Qu'il en soit donc ainsi, répondit la comtesse, sans insister, mais du moins tu emporteras là-bas, un souvenir de moi.

Détachant de son cou une petite croix d'or, retenue par une chaîne du même métal :

— Porte toujours cette croix, continua-t-elle, et si, lorsque tu auras rejoint Conrad, il lui arrive encore de douter de toi, montres-lui ce bijou, en lui disant : « Voilà ce que votre mère m'a donné. Croyez-vous qu'elle eût pu se séparer, pour une créature indigne, de cette sainte relique reçue par elle de votre père, en cadeau de fiançailles ? »

La comtesse déposa encore un baiser maternel sur le front de la jeune fille et toutes deux se separèrent, pour ne plus se revoir ici-bas, hélas !

. . . .

Un fiacre vient de s'arrêter devant l'immeuble où Esterhazy et sa maîtresse, occupent un élégant appartement. Un homme assez misérablement vêtu en descend. Il est glabre et a le visage d'une bouffissure malsaine. Ses cheveux rares sont ramenés sur le devant et lustrés de pommade.

C'est Urielle Frémy en personne qui vint lui ouvrir.

— Pardon si je dérange M. le comte, dit le visiteur d'un ton pressé. Mais ce que je viens lui dire ne souffre aucun retard.

— Et qui dois-je annoncer, demanda Urielle, en le toisant d'un air médiocrement confiant.

— Gauthier Francart, ex-pensionnaire de l'Odéon, actuellement commis aux écritures chez M. le juge de paix Alberty.

Ce nom eut la puissance de faire passer tout de suite la jeune femme dans la chambre du comte. Presque aussitôt elle revint et, sans mot dire, introduisit l'ex-comédien.

— Ah ! c'est vous Francart ? dit la sinistre major d'un to assez maussade. Ne vous ai-je point défendu de me relancer à l'avenir sans raisons d'importance majeure ?

— Et c'est bien le cas aujourd'hui, répondit le débraillé visiteur. Mais grâce à moi, Monsieur le comte ne sera pas pris en traître et saura parer le nouveau coup que ses ennemis s'apprêtent à lui porter.

— Que voulez-vous dire ? demanda le comte, se rapprochant "un air alarmé.

Urielle s'était rapprochée de son côté. Voyant cette impatience, l'ex-cabottin se caressa le menton.

— Vous voyez en moi, madame, dit-il d'un ton fatal, une misérable épave humaine, un pauvre naufragé de l'Océan de la vie. Ma femme, que j'aimais à l'idôlatrie, est morte et ma fille ingrate m'a abandonné, me forçant de chercher, pour subsister, un infirme gagne-pain.

— Voyons, Gauthier, pas de phrases et au fait, n'est-ce pas ? interrompit impatiemment le major.

— Au fait ? Nous y sommes en plein. Je suis donc entré comme gratte-papier dans le cabinet du juge-d'instruction Alberty.. Ah ! voilà que vous recommencez à vous intéresser à mon récit... Or ce matin, il a laissé traîner, par distraction, sur son bureau, certain document, portant le nom de Monsieur le Comte, et dont je me suis empressé de prendre connaissance... Ce document, je vous le donne en cent n'était rien moins que...

— Et ! bien achevez ! crièrent à la fois Urielle et le beau ténébreux.

— Qu'un mandat d'arrêt, acheva Gauthier.

Certes, jamais de sa carrière de comédien, il n'avait produit effet pareil à celui provoqué par ces quelques mots. Aussi parut-il jouir de son triomphe.

— Et sous quelle inculpation, un mandat d'arrêt pourrait-il être lancé contre moi ? demanda, au bout d'un instant, d'une voix altérée, le sinistre major.

— Sous celles de faux et d'usage de faux, répondit nettement Gauthier. Il s'agirait de rapports et de dépêches envoyés au colonel Picquart, pendant son séjour en Tunisie.

— Je vous remercie Gauthier, dit Esterhazy, en serrant la main au viex drôle. Comme vous dites, c'est un nouveau coup de mes ennemis. Mais me voilà prévenu, Quand croyez-vous que je doive être arrêté ?

— La chose n'était pas mentionnée sur la pièce, répondit Gauthier, mais je me suis tenu aux écoutes et ai entendu le patron dire à son greffier que ce serait probablement pour demain matin, après avis donné au ministère de la guerre.

Esterhazy sembla respirer avec plus de facilité.

Il tira deux billets de banque de son portefeuille et les tendit à Gauthier, qui fit mine de protester.

— Ne croyez point, au moins, que ce soit un vil intéret qui me pousse à trahir les secrets de la justice, dit-il noblement. Non, il a fallu les longs rapports que j'ai eu antérieurement avec monsieur le comte pour me déterminer à risquer ainsi la perte de ma bonne renommée et de ma place... Car si l'on apprenait mon indiscrétion, je serais certainement mis à pied et peut-être arrêté moi même.

— Prenez donc Gauthier, dit le major. Vous n'êtes point d'ordinaire si scrupuleux.

— Eh ! bien, dit le cabottin, si j'accepte, ce n'est qu'à titre de prêt, car j'ai aujourd'hui une échéance qui me gêne. Un billet de cinq cent francs souscrit pour tirer d'affaire un directeur de mes amis.

Esterhazy fit la grimace. Mais tirant trois autres billets de son portefeuille, il s'exécuta.

Le cabottin les plia proprement, les mit dans sa poche et se disposa à partir après s'être galamment incliné devant Urielle.

— A propos? demanda le major. Est-ce que vous n'avez encore rien appris, au sujet de votre fille?

— De Madeleine? s'écria Gauthier, en prenant une pose accablée. Non, monsieur le comte, cette enfant dénaturée a complètement abandonné son vieux père. Et cela parceque je voulais son bonheur. Que je m'opposais de toute mon autorité paternelle à son hymen avec son Conrad, un ingénieur sans le sou. Parceque je voulais l'introduire dans un milieu aristocratique où elle n'aurait eu qu'à vouloir pour faire ma fortune et la sienne. Ah! les enfants! ajouta-t-il en sortant d'un air tragique.

Les deux amants restèrent seuls.

— Urielle, dit le major d'une voix sombre, l'heure longtemps prévue a sonné. J'ai perdu la bataille et il me reste plus d'autre parti que la fuite. Ces dépêches que je t'ai dictées, suffisent à me perdre. Dès aujourdhui, il faut que j'aie quitté Paris.

— Mais où aller?

— En Amérique. Ecoute, j'ai bien réfléchi à la situation. Malheureusement à peine s'il me reste quatre ou cinq mille francs d'argent liquide.

— Mais tes amis? Le général de Boislieu. Les colonels Paulin et Melli de Flux?..

— Ne demanderaient peut-être pas mieux que de me sacrifier à leur propre sécurité. Il n'y a rien à attendre d'eux, du moins pour le moment. Mais voici ce que tu vas faire. Pendant que je prendrai, dans deux heures, le train pour le Hâvre, tu te rendras rue Madone, chez un brocanteur du nom de Pitou Bénas et tu lui vendras en bloc tout ce qu'il y a ici, mobilier, argen-

rie, œuvre d'art. Bien que juif, il te donnera bien du tout une demi douzaine de mille francs. Voici l'acte de vente, en blanc, tout préparé, et que tu antidateras de quelques jours. Tout est donc bien en règle de ce côté.

— Ces dix mille francs ne nous mèneront pas bien loin, dit tristement Urielle, sortout en pays étranger !

— Que je sois seulement là bas, dit le sinistre major, et je ne serai pas en peine de battre monnaie ! Perdu et brûlé à Paris, en Amérique je traiterai de puissance à puissance avec l'Etat-Major. Vois, ajouta-t-il, en ouvrant un tiroir de son secrétaire. Il y a là de quoi faire danser tous ces faux amis, qui ne feraient pas un geste pour me sauver. Si jamais je publiai ces lettres, le général de Boislieu n'aurait plus qu'à se loger une balle dans la tête et, du coup, Melly de Flux et Paulin seraient entraînés dans sa chûte !

— Quel bonheur ! s'écria Urielle, devenue aussi fourbe que son corrupteur. Te as raison. Avec cela, tu pourras les faire chanter...

— Jusqu'à extinction de voix, ajouta le major en ricanant. Mais ne perdons pas un instant. N'emballe dans cette valise que le strict nécessaire. Mais non... Mon chiffre est gravé dessus... Elle pourrait me faire reconnaitre... Il y a un malletier à deux pas. Vas y acheter une autre valise, pendant que je rassemblerai mes papiers...

Urielle descendit précipitamment mais prit un air d'indifférence en entrant dans un magasin d'articles de voyage. Elle demanda à voir les mallettes du modèle le plus simple et on lui en montra tout un assortiment. Son choix s'arrêta sur une valise de cuir brun et d'aspect assez solide.

— Cet article est fort demandé ! lui avait dit le commis de rayon. J'ai encore vendu le pareil hier à un monsieur qui s'en allait outre-mer.

Une heure plus tard, tout était empaqueté.

— L'express pour le Havre ne part qu'à deux heures, dit le major en tirant sa montre. Nous avons encore le temps de déjeuner.

— Et où faudra-t-il te rejoindre? demanda Urielle, ne pouvant retenir ses pleurs.

— Hôtel de l'Eléphant, sur le port, un logement bourgeois, où personne ne songera à me chercher.

— Mais, demanda la jeune femme, ne ferais-tu pas bien de te déguiser ? Tous les journaux illustrés ont publié ton portrait.

— Je n'ai malheureusement pas le temps, répondit le major d'un air soucieux. Mais, au Havre, même, j'aviserai.

Esterhazy expédia rapidement son déjeuner et prit congé d'Urielle qui se pendit à son cou avec douleur, saisie d'un douloureux pressentiment.

Quant au sinistre major, il ricanait dans le fiacre qui l'emportait rapidement vers la gare Saint Lazare.

— Ainsi donc, grondait-il, j'ai dû finir par abandonner le terrain aux Dreyfusards ! Le major Esterhazy en fuite ! Ma foi tant pis pour nos bons amis de l'Etat-Major. Ils n'auraient pas demandé mieux que de me jeter à la mer. De loin, je les tiendrai toujours par la crainte des révélations. Puis, Dreyfus n'est pas encore revenu de l'Ile du Diable.

Rabattant son feutre sur les yeux et tenant le bas du visage enseveli dans un ample cache-nez, le major prit un ticket de première classe et, après avoir jeté un regard circulaire sur le quai d'embarquement et n'y avoir rien remarqué de suspect, il se jeta dans le premier coupé venu.

Il ne s'y trouvait qu'une jeune dame, simplement vêtue, et dont les traits, à moitié voilés, parurent réveiller en lui un vague souvenir. Mais il eut beau se casser la tête, impossible de se rappeler où il avait déjà rencontré ce joli visage. Simple ressemblance, sans doute !

Quant à Madeleine, car c'était elle, elle avait reconnu d'emblée

le sinistre personnage. Mais elle n'eut pas le temps de changer de voiture, car au coup de sifflet du chef de gare, le train s'était mis en marche.

Contrairement à ses habitudes de galanterie, le major n'essaya point même de lier conversation avec sa compagne de voyage. Madeleine le vit se renfoncer dans son coin, plongé dans de profonde réflexions et étendant à chaque instant la main vers sa valise, comme pour s'assurer qu'on ne la lui avait pas enlevée.

Quelques minutes après l'arrivée du train express, la dépêche suivante était lancée du Hâvre au colonel Picquart :

« Le M. E. arrivé Hâvre avec valise, très surveillée par lui. Semble vouloir s'embarquer. — Madeleine ».

Aussitôt après avoir rendu ce nouveau et dernier service à la cause du malheureux Dreyfus, Madeleine quitta la gare pour commencer ses recherches.

Tout d'abord elle s'adressa à un commissionnaire pour se faire indiquer un hôtel à bon marché, situé dans les environs du port, et cet homme la mena à « l'Eléphant, » espèce d'auberge à l'usage des petites bourses, où elle fut logée dans une modeste chambre ayant vue sur la mer.

Redescendue dans la salle du restaurant, où elle se fit servir à diner, Madeleine s'informa du dernier navire en destination de New-York et demanda à quelle date il avait quitté le Hâvre.

— Il y a trois jours, répondit l'hôtelier. Mais la « Bourgogne » prendra la mer, demain matin à six heures. Est-ce que Madame aurait l'intention de traverser l'Océan ? Dans ce cas, elle n'aurait que le temps de prendre son coupon. Les bureaux de la ligne sont d'ailleurs tout proches d'ici.

Trois jours ! Conrad n'avait donc pu s'embarquer déjà. Il devait se trouver toujours au Hâvre.

Elle se hâta de dîner, mais on allait fermer lorsqu'elle arriva au bureau de la compagnie dont les navires, admirablement

construits et aménagés, font la navette entre la France et les Etats-Unis.

L'horloge marquait huit heures. Un vieux commis, prévenant et aimable, demanda à la « jeune dame » ce qu'elle désirait.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Madeleine, mais je désirerais savoir si le comte Conrad Esterhazy a pris passage sur la « Bourgogne » et compte s'embarquer demain ?

Le vieux commis ouvrit un registre et le feuilleta.

— En effet, mademoiselle, répondit-il. Je trouve renseigné ici un comte Esterhazy, comme passager de seconde classe. Est-ce que ce serait le célèbre major, qui a démasqué Alfred Dreyfus ?

— Oh ! non ! dit vivement la jeune fille. Mais ne pourriez-vous m'indiquer où loge ce passager ?

— Non, mademoiselle. Il ne nous l'a pas dit.

— Et la « Bourgogne » accepte-t-elle aussi des passagers d'entrepont ? demanda Madeleine, après un silence.

— Certainement. Est-ce que vous voudriez voyager dans l'entrepont, mon enfant ? Je ne vous le conseillerais pas. La société qu'on y rencontre n'est point de celles qui vous conviendraient.

— Il faudra bien que je m'en contente ! répondit Madeleine, en soupirant. Veuillez me délivrer un ticket d'entrepont, monsieur. Combien vous dois-je ?

— Cent vingt francs.

La jeune fille ouvrit sa bourse et en répandit le contenu sur la tablette de bois la séparant du guichet, qu'allait fermer le vieux et aimable employé.

Après avoir payé son passage, il ne lui resterait plus qu'une vingtaine de francs. Mais Madeleine n'hésita point.

Ne pouvant rencontrer Conrad au Hâvre, à moins d'un hasard providentiel, il lui fallait s'assurer à tout prix, le moyen de le rencontrer sur le navire, même, à bord duquel il avait pris passage.

Un peu rassurée maintenant, elle serra précieusement le ticket dans son porte-monnaie et regagna son hôtel.

Son intention était de s'éveiller aux premières lueurs de l'aube, afin de guetter au passage tous les étrangers qui s'embarqueraient sur la Bourgogne.

Mais quoiqu'elle fut certaine d'être réveillée en temps, elle ne put fermer l'œil de la nuit.

Cette insomnie n'était pas seulement due à son état d'exaltation et d'anxiété, mais aussi au bruit fait par son voisin de couloir.

En effet, ledit voisin passa de longues heures à se promener dans sa chambre en relisant à haute voix des letttres ou des documents qu'il devait être occupé à classer.

C'était le sinistre major.

Mais dans la chambre, située de l'autre côté de celle où l'on avait logé la jeune fille, un troisième voyageur, lui aussi veillait, se promenant et songeant.

Ah ! si Madeleine eût pû l'entendre prononcer son nom, à elle, avec des larmes dans la voix !

Si elle eut pû le voir, joignant les mains, comme pour implorer son pardon! Comme elle lui aurait tendu les bras en s'écriant :

— Conrad ! C'est moi ! Je suis venue pour te ramener près de ta mère qui consent à notre hymen ! Plus de soupirs et de larmes, mais de la joie et du bonheur.

Mais Madeleine ne savait pas!

Combion de fois dans la vie, une barrière fragile et dérisoire nous sépare, hélas! de la suprême félicité ?

La nuit s'écoula, longue et morne.

Et Conrad et Madeleine demeurèrent séparés, loin l'un de l'autre et pourtant si près!

A peine les premières lueurs de l'aube eurent-elles doré l'horizon lointain que Conrad procéda rapidement à sa toilette.

Le jour de ses adieux à l'Europe était arrivé.

Après s'être ajusté, il souleva la valise brune, achetée par lui, la veille même, à Paris, et la descendit dans la loge du concierge.

— Veuillez faire porter cette mallette à bord de la « Bourgogne » dit-il, mais faites diligence, car le navire lève l'ancre à 7 heures.

Conrad passa dans la salle à manger, avala rapidement une tasse de café, règla son compte et s'achemina d'un pas alerte vers l'embarcadére.

Il venait à peine de sortir, lorsque l'autre porte, voisine de la chambre de Madeleine, s'ouvrit à son tour. Un personnage de haute taille en sortit. Drapé dans un ample manteau, il tenait à la main une valise de cuir brun. C'était le major Esterhazy.

Tout en déjeunant, il rédigea une dépêche à l'adresse d'Urielle. Pendant la nuit il s'était décidé à modifier son plan de voyage. Au lieu d'attendre sa maîtresse au Hâvre, il prendrait passage à bord de la « Bourgogne » qui partait le matin même pour New-York. Mais il n'irait point jusqu'en Amérique. Il débarquerait à Plymouth, pour se rendre à Londres, choisi pour son centre d'opérations, et où il descendrait à l'Hôtel Royal, sous le nom de « signor Andorra. »

Ainsi que Conrad, il confia sa valise au concierge en lui recommandant d'en avoir le plus grand soin.

— Oh ! Monsieur peut être rassuré ! dit le digne cerbère. Depuis vingt ans que je suis ici, pas un objet de valeur n'a encore été égaré.

Sur cette assurance, Esterhazy règla son compte, courut porter sa dépêche au plus prochain bureau télégraphique puis revint, d'un pied léger, vers l'embarcadère.

Il faisait un temps maussade et gris, avec de la neige dans l'air. Sur le quai, une bande de musiciens ambulants, entamait déjà le défilé des « morceaux choisis de son brillant répertoire. »

Le major franchit la passerelle reliant le navire au quai. Le commissionnaire de « l'Eléphant » l'attendait.

Il lui reprit sa valise et descendit aussitôt s'installer dans sa cabine. Un sourire diabolique et menaçant crispait sa lèvre.

— Enfin, murmura-t-il. Dans quelques instants j'aurai échappé à mes persécuteurs. Et alors, gare à ceux qui se dresseront sur mon chemin. Je pourrai me rire de ce gêneur d'Alberty, faire la nique aux Dreyfusards, qui me croyaient déjà sous leurs pieds et compter avec mes bons amis de l'Etat-Major. Car je les tiens tous, grâce à ces lettres qui, dans mes mains se transformeront en billets de banque !

Il avait défait les courroies de sa valise. Mais soudain un cri de rage lui échappa.

C'était bien la valise, que Urielle avait achetée la veille à Paris, cela il l'eut affirmé sous serment, mais rien de ce qu'elle contenait ne lui appartenait.

Blême de stupéfaction, il éparpilla le contenu de la valise aux quatre coins de sa cabine, fouillant tout d'une main frémissante. Les précieux papiers, base de sa fortune et son unique arme d'attaque ou de défense, n'y étaient plus.

— Voilà ! cria-t-il. L'hôtelier de « l'Eléphant » doit être de connivence avec les Dreyfusards. Mais nous allons bien voir ! Ces lettres, il me les faut, dussé-je mettre le feu au Hâvre.

Il bondit sur le pont et de là sur le quai. A présent ne lui fallait-il point rester en France, du moins aussi longtemps qu'il ne serait pas rentré en possession de ses papiers ?

Comme il coupait par une rue traversière, pour regagner l'hôtel, un voyageur, drapé dans un ample manteau arrivait en sens inverse, se hâtant vers l'embarcadère.

C'était Conrad Esterhazy qui, ayant rencontré le commissionnaire auquel il avait confié sa valise, la lui avait prise des mains, craignant d'arriver en retard.

A la vue de cette valise, exactement semblable à la sienne,

le sinistre major, qui n'avait point reconnu son cousin, se précipita à sa rencontre :

— Halte, coquin ! lui cria-t-il, lui barrant le chemin. Rends-moi ma valise, ou je t'assomme !

Conrad s'arrêta stupéfait.

— Est-ce que vous êtes devenu fou ? demanda-t-il, dévisageant son agresseur.

— Conrad, s'écria le sinistre major d'une voix de tonnerre. Ah ! je devine tout, à présent. Tu fais le jeu de mes ennemis !

Ivre de vengeance, en même temps que de fureur, il se rua sur son cousin.

Celui-ci, laissant tomber la valise, objet d'une double erreur, avait eu le temps de se mettre en garde.

D'un premier coup de poing il frappa le major sous le menton et d'un autre lui fit presque rentrer la tête dans la poitrine.

Le major chancela, les yeux injectés. Mais un regard jeté sur la précieuse valise ranima sa rage.

Rugissant comme un taureau, harcelé par les banderillos, il s'élança de nouveau, les mains étendues pour le saisir à la gorge. Mais un troisième coup de poing lui ouvrit le front.

Cependant on avait fait cercle autour des combattants et la populace du port accoutumée, à de pareilles rixes, se délectait, applaudissant bruyamment.

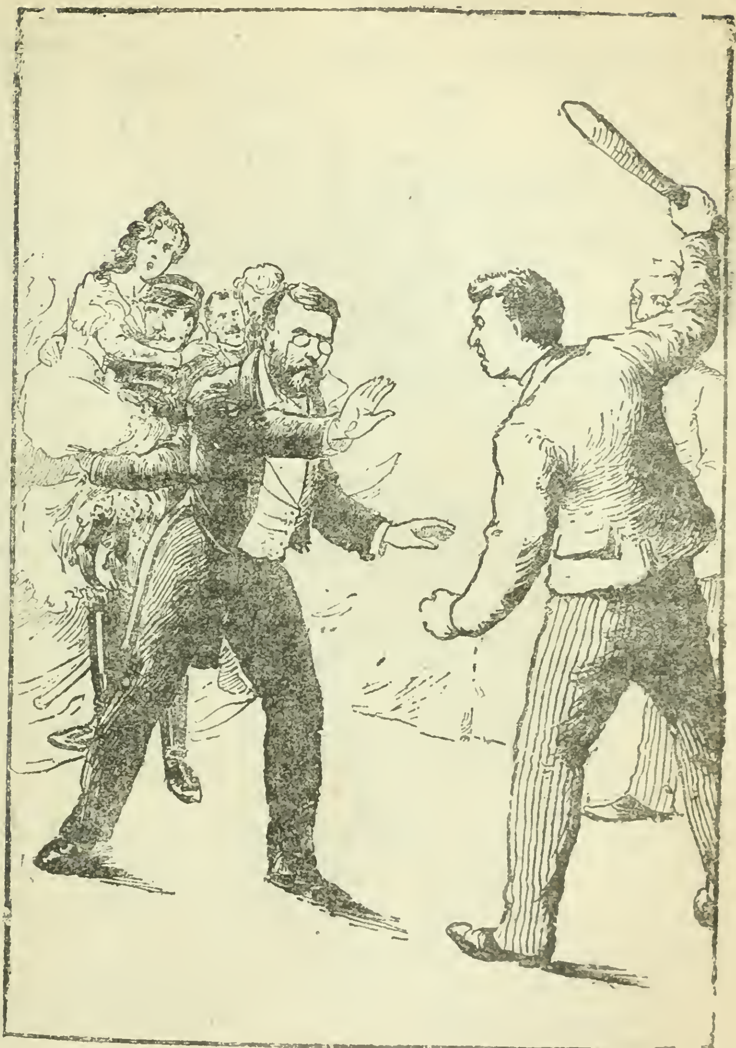
Sur le quai, la cloche sonna pour la seconde fois.

Le « Bourgogne » allait lever l'ancre.

Voyant que décidément son cousin l'emportait sur lui en agilité et en force musculaire le sinistre major eut recours à la ressource des lâches,

Il essaya d'ameuter la foule contre son adversaire.

— Mes amis, cria-t-il, d'une voix gémissante, est-ce que vous me laisserez assassiner par ce bandit, qui voulait fuir avec mon bien ? Cette valise est à moi !



Place ! leur cria Zola. Place !

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Liv. 103 — Livr. 103

Imprimerie L. RYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

— Tu mens, misérable ! reposta Conrad d'une voix tonnante.

En ce moment un lieutenant de la police du port écarta les curieux :

— Que se passe-t-il ici ? demanda-t-il.

Le major eut un cri de joie.

— Ah ! enfin ! s'écria-t-il. Monsieur, je suis le major comte Esterhazy et je vous somme d'arrêter ce malfaiteur, qui après volé ma valise, a tenté de me tuer moi-même.

— Cet homme est fou ! dit Conrad en haussant les épaules. C'est lui-même qui m'a attaqué tout à l'heure en voulant s'emparer de mon bagage, au moment où j'allais m'embarquer sur la « Bourgogne. »

— Alors, répondit le lieutenant de police, il vous faudra profiter d'un autre départ. Car la voici qui va lever l'ancre.

Les deux cousins regardèrent d'un air atterré dans la direction du port.

— En attendant, reprit le lieutenant, vous allez me suivre au commissariat, où vous vous expliquerez à loisir.

— Allons-y, dit Conrad.

— Oui, marchons, ajouta le major avec assurance. Cette fois, beau cousin, je vous tiens et vous ne m'échapperez pas.

L'ingénieur haussa les épaules.

La populace, toujours friande d'algarades, suivit les trois hommes jusqu'au commissariat, en sifflant, riant, dansant.

Le commissaire de police était un homme de mine respectable perspicace et fin. En entendant les noms des deux plaignants, il flaira plus qu'un simple vol ou qu'une erreur possible.

— Vous affirmez, monsieur, que cette valise vous appartient ? demanda-t-il au sinistre major.

— Oui, je l'affirme.

— Alors vous pouvez m'en indiquer le contenu ?

— Parfaitement. Il y a mes habits, d'abord, puis des lettres, des papiers d'affaire.

— Les vêtements ne m'apprendraient rien, fit observer le commissaire. Mais en parcourant les papiers...

Le sinistre major tressaillit.

— Monsieur, dit-il, contenant son angoisse, vous ne parlez point sérieusement? Prendre connaissance de mes papiers, ce serait violer un des droits les plus sacrés, garantis à tout citoyen français, le secret de la correspondance.

— Cependant, monsieur, il faut bien que je m'éclaire.

— Ma parole doit vous suffire, et lorsque je vous certifie, sur l'honneur, que cette valise m'a été volée, le nom que je porte...

— Eh! Monsieur, qui me certifiera que vous êtes vraiment le major comte Esterhazy.

— Ce sera, moi, si vous le permettez, dit une voix mâle.

Le sinistre major vit, debout, sur le seuil, un homme de haute taille. Il pâlit atrocement et jeta un regard vers la fenêtre entrouverte, comme s'il eût eu la pensée de fuir.

— Le colonel Picquart! murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Lui même, et arrivé à temps pour vous empêcher de mettre l'Océan entre la justice française et vous.

— La justice! s'écria le major. Vous osez me menacer de la justice, vous, contre qui l'Etat-Major ouvre en ce moment, même, une instruction criminelle? C'est de la dérision!

— Vous ne me contesterez pas à moi, le droit de vous demander compte de votre présence au Hâvre? dit un nouveau personnage, qui s'était tenu jusque là dans le couloir.

En reconnaissant d'Alberty, le major recula en chancelant.

— Que veut dire? balbuta-t-il.

— Major comte Esterhazy, reprit le juge d'instruction, faisant signe à deux agents, qui se placèrent aux côtés du misérable, au nom de la loi, je vous arrête.

Esterhazy n'était plus le même homme. Toute son assurance avait abandonné.

— Et de quoi m'accuse-t-on? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— De faux et d'usage de faux. La fille Uriellé Frémy, votre complice, a été arrêtée hier par moi et conduite à Saint Lazare, au moment où elle cherchait à vendre votre mobilier pour pouvoir vous rejoindre.

Esterhazy, accablé, baissa la tête. Il la releva bientôt.

— Je suis évidemment victime d'une déplorable erreur, dit-il. Mais en attendant qu'elle s'éclaircisse, j'insiste pour être remis en possession de mon bien.

— Ah ! c'est vrai, dit le commissaire de police, qui avait assisté d'un air curieux à cette scène. Il y a encore à éclaircir l'histoire de cette valise.

Il prit à part le juge d'instruction et lui exposa, en quelques mots, la nature de la contestation, portée devant lui.

Alberty revint vers le major.

— Aussi, demanda-t-il, vous affirmez que cette valise vous appartient ?

— Oui.

— Et vous exigez qu'elle vous soit rendue ?

— Je l'exige, car tel est mon droit.

— Du moins, tel il serait, si vous ne vous trouviez point en état d'arrestation. Mais à présent, il est de mon devoir à moi de m'assurer de son contenu.

Et, se tournant vers Conrad.

— Monsieur le comte dit-il, poliment, puisque de, votre côté, vous vous prétendez propriétaire de cette valise, il doit vous être facile de l'ouvrir ?

— Certes ! dit le jeune homme, en tirant une petite clef de la poche de son gilet.

Mais à sa grande surprise, la clef n'allait point à la serrure.

— Il faut que cette malette ait été changée contre une autre

de tout point semblable ! dit-il en pâlissant. Je m'expliquerai alors l'insistance et la fureur de ce malheureux.

Le juge d'instruction se tourna vers le major.

— Remettez-moi votre clef ! commanda-t-il.

Rapidement, l'officicier mit la main à la poche et en retira une clef. Mais au lieu de la tendre à Alberty, il la lança par la fenêtre aussi loin que possible.

— Allez la cherchez ! dit-il, payant d'audace.

Alberty haussa les épaules. Sur un nouveau signe de lui, un des agents tira de sa poche un crochet de serrurier. En un instant, la valise fut ouverte et son contenu vidé sur le plancher,

Le sinistre major voulut s'élancer. Mais des mains de fer le clouèrent sur place. Une sueur froide lui vint au front.

— Perdu ! murmura-t-il.

. . . .

Une heure après les événements que nous venons de rapporter, l'express ramenait à Paris le héros populaire de l'affaire Dreyfus, le fameux major Esterhazy auquel publiquement un prince d'Orléans, avait donné l'accolade !

Le colonel Picquart, le juge d'instruction et Conrad Esterhazy y revinrent par le même train.

Pendant la scène du commissariat, la « Bourgogne » avait levé l'ancre et le jeune ingénieur avait d'autant plus dû renoncer à son voyage en Amérique, que la valise, contenant tout son avoir, ne s'était pas retrouvée à l'auberge de « l'Eléphant. » Nous savons pour quelle raison.

Ce fut presque sans un sou qu'il Prentra à aris.

Et Madeleine ?

Madeleine, en ce moment faisait voile pour New-York.

CCIV

Les deux cellules

Le Président, ayant passé huit jours dans la prison de Versailles, avait été transferré sous bonne escorte à Paris. Comme on s'attendait à ce que toute la grinche parisienne fit l'impossible pour le délivrer, on lui donna une garde d'honneur de douze gendarmes qui le conduisirent d'abord au dépot, puis, en qualité de cheval de retour, et après que son identité eut été régulièrement constatée, à Mazas.

Le poignard de Latour, ayant glissé sur une côte, le bandit avait été promptement guéri et tout disposé à reprendre le cours de ses exploits.

Car pas un moment, en dépit des précautions prises contre lui, il n'avait douté de sa libération prochaine.

— Il vont tous se mettre en quatre pour moi, se disait-il. Et d'ailleurs, même abandonné, ne me resterait-il point mon génie?

La cellule où on l'avait enfermé, située au second étage, donnait, par une fenêtre grillée, sur une petite cour, enclose d'une épaisse muraille.

Le Président éprouva la force de résistance des barreaux. Un double attelage de bœufs ne les eût point ébranlés. Il regarda dans la cour. Une sentinelle s'y promenait, relevée de deux heures en deux heures.

— Diable! fit le bandit, en se grattant l'oreille.

Provissoirement, il résolut de s'amuser de la justice. Pour commencer, il fit le sourd. Mais les médecins ayant parlé de lui injecter les oreilles et de lui électriser le tympan, il recouvra aussitôt l'ouie pour troquer sa surdité contre un embarras de la langue.

— Je vois ce que c'est, avait dit alors un des médecins. Il nous faudra trancher le filet. Et comme il pourrait résister, nous l'endormirons.

Il s'en fallait pas tant pour rendre à l'ancien magistrat son ancienne faconde.

Mais alors, aussi abondant qu'humouristique dans ses discours, il parut affligé d'une éclipse partille de la mémoire. A chaque question, à lui, posée par le juge d'instruction et visant un fait précis, il répondit invariablement.

— Je ne me souviens pas.

Ici le juge se trouva désarmé. Il lui fallait rassembler péniblement les pièces à conviction et les documents de nature à rafraîchir la mémoire du prévenu. De là force retard. Et c'est bien sur cela qu'avait compté le légiste voleur.

Un des premiers soins de Dumesnil avait été d'interroger le parquet de sa cellule, c'est à dire de s'assurer, par des coups frappés de certaine façon, si quelque collègue n'était point logé à l'étage inférieur. Car il n'est voleur, même débutant, que ne soit vite au courant de cette télégraphie des prisons et des bagnes, compliquée des cris et de chants, en apparence dépourvus de sens, mais des plus intelligibles pour les intéressés.

Jusqu'à présent, le plancher était resté muet.

Mais quelques jours après, l'oreille du vieux bandit, devenue plus affinée que celle d'un Indien, perçut le bruit d'une porte ouverte et refermée au dessous de lui.

Aussitôt, se couchant sur le parquet, il avait distingué un bruit de pas et des mots entrecoupés, criés d'une voix rageuse.

Quel pouvait être ce voisin si expansif?

Un initié ou un « mouton? »

Le Président rhytma du talon, en espaçant ses coups, la question suivante : — « Qui es-tu ? » Mais il ne reçut aucune réponse.

— Ce n'est pas un mouchard, se dit-il. Peut-être croit-il que j'en suis un ? A moins que je n'aie à faire à quelque profane !

Juste en ce moment, un gardien pénétra dans sa cellule, pour lui apporter à souper.

— Bon ! dit le Président. Une soupe aux lentilles. Et moi qui l'exècre.

— Vous vous attendiez peut-être à être nourri de blanc manger et de foie gras ? demanda railleusement le geôlier.

— Non, mais on pourrait montrer plus d'égard vis à vis d'un ancien membre de la Cigogne, pour un vieillard victime, lui-même, d'une tentative d'assassinat et non encore guéri de ses blessures. C'est comme le voisin d'en bas, dont on vient de m'affliger. L'entendez-vous se promener comme un tigre en cage. Il n'y aura pas moyen de dormir avec un sabbat pareil. Qu'est-ce que c'est encore, que ce particulier là ?

— Vous me prenez pour un autre, répondit le gardien. Mais on ne me la fait pas, celle-là.

— Excusez, dit le Président. Du moment que je ne puis même savoir avec qui je partage la généreuse hospitalité du Gouvernement français !

— Vous n'aurez pas à en user longtemps, riposta le geôlier vexé du ton gouailleur affecté par le prisonnier.

— Quoi, on serait disposé à me rendre à mes occupations ?

— Allez, allez, votre compte est bon. Et si l'instruction aboutit, au sujet de plusieurs meurtres mis à votre charge, vous ferez connaissance avec la guillotine.

— La guillotine ! ricana l'incorrigible railleur. Ce serait me traiter en roi. Là où a passé le vertueux Louis XVI, peut bien

passer un humble ex-président de cour criminelle.

Le gardien sortit en haussant les épaules et Dumesnil, assis sur sa couchette, se mit à avaler son brouet.

— En être réduit aux lentilles, moi, qui faisais parfois grise mine aux truffes, soupira-t-il. Bah ! A cette époque j'étais riche et considéré. Aujourdhui, je marche libre et affranchi de tout jong, commandant à une armée de hardis écumeurs. Que je sorte seulement d'ici, et j'aurai tout le temps de me refaire l'estomac.

Il se leva, déposa sa jarre d'eau dans un angle de la cellule et, conforménent au règlement, plaça sa gamelle sur la planchette vissée sous le vasistas de sa porte.

— Si seulement tu étais de fer et non de plomb, murmura-t-il, en considérant sa cuiller, je ne désespérerais pas de m'évader cette nuit encore. Mais de la façon dont j'ai embrouillé les choses, ils en auront pour un trimestre à mettre sur pattes l'instruction. Et en trois mois tout est possible, même qu'il me pousse des ailes. Ah ! si j'avais près de moi quelque frangin ! Mon fidèle Léopard, où cet hercule de Jacques Salpêtre !

Le soir était venu. Ils s'étendit sur sa paillasse en se flattant de pouvoir dormir. Mais le sommeil ne vint pas. Son voisin de l'étage inférieur n'avait point interrompu sa marche sans but et ses solicoques.

— Arrêtons les frais ! dit le bandit. Pas moyen de pioncer Essayons d'une petite balade à la campagne.

Facétieux, même vis à vis de lui, le bandit s'aidant de son lit, se hissa jusqu'aux barreaux de sa cellule, où il se retint à la force du poignet. C'était ce qu'il appelait sa promenade champêtre.

Par dessus le vilain mur d'enceinte, s'étageait l'ensemble de toits, de tours et de coupoles qui rendent si curieux le panorama de Paris. Un silence presque absolu règnait au dehors.

On n'entendait que les pas réguliers et monotones de la sentinelle, faisant sa ronde.

— Heureux soldat! monologua le Président. Il peut respirer à pleins poumons l'air pur de la nuit, tandis que j'étouffe dans cette cellule! A supposer que je réussisse à déplacer les barreaux de cette fenêtre, ce clampin là n'hésiterait pas à me loger un pruneau dans la carcasse. Ah! du bruit... C'est la garde montante. Mais ce n'est pas moi qu'elle vient relever!

C'était, en effet, la garde. La sentinelle fut relevée de sa faction et remplacée par un autre soldat, de grande stature et de belle prestance.

— Un fier gars! murmura le Président. Mais que fait-il donc?

Le prisonnier colla avidement son visage contre les froids barreaux de fer. Les allures de cette seconde sentinelle étaient, en effet, assez extraordinaires pour éveiller sa curiosité.

Après avoir laissé s'éloigner ses camarades, le soldat, déposant son fusil contre la muraille, promenait autour de lui des regards méfiants. Du haut de son observatoire, Dumesnil le vit retirer de dessous son manteau, un paquet assez volumineux et le déposer au pied de la muraille, juste au dessous de la fenêtre de sa propre cellule, la seule, d'ailleurs, qui s'ouvrit de ce côté là.

— Oh, oh! dit le Président. M'est avis que ceci me concerne.

Le soldat se pencha vers le mystérieux paquet et y adapta une manivelle, qu'il se mit à tourner.

Aussitôt, Dumesnil vit monter, vers lui, une tige de métal, aux sections à ressorts, coupées de distance en distance, par des barres transversales.

— Je veux être pendu si ce n'est point là une échelle mécanique d'un nouveau genre! s'écria le prisonnier pâle d'émotion. Est-ce du secours qui me vient ou un danger nouveau

Cependant, l'échelle était arrivée à la hauteur de la fenêtre,

Le crochet, dont la tige était muni à son extrémité, emboita un des barreaux et aussitôt l'étrange sentinelle, la voyant fixée, se mit à procéder à la périlleuse ascencion.

— Bouffre ! dit le Président. Le gaillard n'a pas froid aux yeux. Mais qui diable ça peut-il bien être?

En ce moment les rayons de la lune tombèrent d'aplomb sur le visage du soldat.

Dumesnil étouffa un cri de surprise.

— Que j'éternue demain pour la dernière fois, place de la Roquette, murmura-t-il, si ce n'est pas le lieutenant-colonel Paulin ! Il n'a plus son masque noir, aujourd'hui. Attention, Président, et laissons le venir.

En un instant, il fut étendu sur sa couchette, feignant le plus profond sommeil.

Un diamant grinça sur le verre de la fenêtre, qui céda bientôt, attiré au dehors par un gâteau de poix.

Un jet d'air frais caressa le visage du faux dormeur.

— Président ! dit une voix contenue, mais distincte. Président ! répéta-t-elle avec impatience.

Un bras impérieux passait maintenant par l'ouverture.

— Hein ! Quoi ! demanda Dumesnil, feignant de se réveiller en sursaut.

— Me reconnais-tu ?

Le prisonnier leva la tête.

— N'êtes-vous pas l'homme masqué du Bazar de la Charité?

— Chût ! Tu vois que nous n'abandonnons point les amis dans l'embarras.

— Vous êtes bien bon, répondit tranquillement Dumesnil. Mais je suppose que ce n'est point par seul intérêt de ma personne que vous êtes là. On a encore besoin de mes services ?

Paulin se mit à rire.

— Drôle tu as deviné. Savais-tu que, depuis ce matin, la cellule, ménagée au dessous de la tienne est occupée?

— Parbleu! Le particulier qu'on y a colloqué fait assez de bruit pour ça.

— Et connais-tu le nom de ton nouveau voisin?

— Non. Ce ne doit pas être un des notres, car il n'a répondu à aucune de mes questions.

— A tes questions? Bon! J'oubliais vos moyens particuliers de correspondre à travers les murs. Mais tu as raison. Le prisonnier n'est pas un vulgaire malfaiteur.

— Ah, ah!

— Ce n'est ni plus ni moins que le major-comte Esterhazy.

— Vrai! Alors, c'est que l'innocence de Dreyfus a été reconnue?

— Pas encore, répondit Paulin, et c'est pour qu'elle ne puisse l'être que je suis venu ici. Il faut que tu fasses parvenir une lettre à notre ami.

— Rien que ça! Vous voulez vous payer ma tête? Est-ce avec mes ongles que je trouerai le plancher?

— Non, mais avec ces outils.

Dumesnil attrappa à la volée les ciseaux d'acier, la lime et la scie que lui jeta Paulin.

Son cœur frémit de joie.

— Bon! dit-il. Ce sera fait dans une heure. Et que m'offrez vous en échange de cette petite opération.

— Tu fixeras la somme.

— Avant tout la liberté!

— Cela va sans dire. Voici encore un flacon d'acide qui, en quelques minutes, aura raison de ces barreaux. Mais hâte-toi, dans deux heures on vient me relever de faction.

— C'est plus de temps qu'il n'en faut pour faire votre affaire et tirer ma révérence. Où est la lettre?

— La voilà. Mais je te conseille de ne pas y fourrer le nez. Il pourrait t'en cuire!

— Ah! fit le bandit souriant d'un air singulier.

Du bout des doigts il reçut une forte enveloppe de papier doublée de toile, sur laquelle n'était tracé qu'un mot : « Lis ! »

Les deux hommes échangèrent un regard significatif aux pâles rayons de la lune.

— « Epistolae Bellephontis ! » murmura l'ex-président de cour criminelle. Je suis pour le secret des correspondances.

Il déposa avec précaution la lettre dans un coin de la cellule et Paulin disparut.

Dumesnil l'entendit qui redescendait lentement l'échelle de fer...

— « Primo mihi ! » reprit Dumesnil, en veine de latinité ! Commençons par oindre ces barreaux. Il faut laisser à l'acide le temps de mordre.

Il déboucha le petit flacon bouché à l'émeri, que lui avait remis Paulin et, au moyen d'un baton de verre creux qui y était joint, cerna du dangereux liquide les deux extrémités des lourds barreaux.

Cela fait il se coucha à plat ventre et entama résolument le plancher.

Le ciseau, de trempe supérieure, tranchait sans bruit dans le bois, enlevé par larges copeaux.

Néanmoins, il fallut une demi-heure au Président pour ouvrir un large trou carré dans le parquet en chêne de sa propre cellule et pour percer le plafond, également en bois, de la cellule inférieure.

Cela fait, il s'arrêta pour souffler et, étendu sur une poutre, appliqua curieusement l'œil à l'ouverture pratiquée par lui dans le fond du tambour.

C'était effectivement Esterhazy qu'il vit assis, accablé, sur son lit de camp.

— Pauvre diable ! murmura-t-il, sur un ton vraiment apitoyé. Ayez donc des amis ! Ce n'est pas le Léopard qui chercherait à s'assurer de mon silence par de semblables moyens.

Il alla prendre la lettre, en la tenant à distance respectueuse de lui.

— Rien de nouveau sous le soleil ! dit-il. Voilà maintenant les Borgia et les Médicis recommencés par l'Etat-major français. Colonel Paulin, ne vous êtes-vous donc point souvenu de la maxime biblique : « Celui qui frappe par l'épée, périra par l'épée ! »

Puis avec un éclat de rire :

— Voilà que je moralise, moi ! Ce que c'est que l'influence de quinze jours de détention. Faisons ce qu'on attend de nous, sans nous embarrasser du reste.

Passant l'enveloppe par la fente du plafond, il la laissa glisser de façon à ce qu'elle tombât sur le lit même où songeait le sinistre major, puis recola son œil à l'ouverture.

Au bruit de la chute du papier, Esterhazy avait tressailli.

Son premier mouvement fut de s'emparer de la lettre, son second de lever les yeux au plafond.

Mais l'obscurité était profonde, il ne vit rien.

Dumesnil l'entendit murmurer :

— Est-ce qu'ils se seraient souvenus de moi ?

— Un peu, mon neveu, ricana tout bas le bandit. Maintenant attention, car nous voilà au dernier acte de la tragi-comédie.

Esterhazy se rapprocha de la fenêtre de la cellule, donnant sur le préau, et ouvrit la lettre d'une main tremblante.

Ce ne fut point sans difficulté, qu'il put rompre l'enveloppe de toile, qui en renfermait une deuxième en papier.

La lettre envoyée au major devait être écrites en bien petits caractères, car il dut la tenir tout près pour pouvoir la lire.

Cette lecture produisit sur lui un effet singulier.

Au lieu de trahir la surprise ou la joie, son regard se troubla. Sa tête s'inclina, comme sous un poids inattendu.

Puis, avec un profond soupir, il roula sur le plancher, où il demeura comme frappé de la foudre.

— La farce est jouée ! dit le Président. Celui-là du moins, ne parlera plus.

Mais une idée soudaine lui ravagea la cervelle.

Si lui aussi devait être la victime de Paulin, après lui avoir servi d'instrument?

Il bondit vers la fenêtre et entama un barreau de sa scie. Le métal se rompit comme verre à l'endroit ou l'acide avait mordu.

Le Président eut un soupir de soulagement. Il ne lui fallut pas dix minutes pour scier deux des épaisses barres de fer, c'est-à-dire assez pour qu'il put passer le corps à l'extérieur. Déjà l'échelle était remontée. Paulin avait tenu parole !

Dumesnil aspira une bouffée d'air frais et se mit à descendre. Mais à mi-chemin de la cour, un bruit de fusils, reposés sur le sol, retentit à quelque distance. C'était déjà la garde montante venant relever la sentinelle.

Leste comme un chat, le Président bondit sur la crête du mur d'enceinte, à la grande surprise du colonel qui avait repris son fusil.

— Sauvé ! cria-t-il d'une voix railleuse. Mais il était temps.

Et se tournant vers Paulin :

— Votre commission est faite, ajouta-t-il. Le major, à la lecture de votre poulet a été si stupéfait, qu'il en est mort de joie. Ah ! Ah ! Sur ce, à bientôt, n'est-ce pas ?

Le bruit des pas se rapprochant, il courut le long du faîteau vers l'angle du mur mais arrivé là, il parut hésiter à faire le saut.

— Diable ! dit-il. C'est un peu haut. Passez-moi donc votre échelle.

Mais Paulin ne répondit qu'en le couchant en joue.

— Rends-toi, misérable ! cria-t-il d'une voix tonnante Rends-toi, ou je tire.

Avant que le fuyard eut pu répondre, un éclair fulmina dans la nuit, suivi d'une détonation.

Le Président leva les bras au Ciel, tourna sur lui-même et disparut.

Quelques secondes plus tard le caporal et les six soldats de garde accouraient. Paulin présenta les armes.

— Vous venez de tirer ? demanda le caporal.

— Oui, caporal, sur un prisonnier qui s'évadait. Je crois l'avoir atteint, car il est allé rouler de l'autre côté du mur.

— C'est bien, dit le caporal. Je m'en vais prévenir le directeur de la prison. Votre garde est finie.

Paulin rentra au corps de garde avec ses camarades, pendant que la sentinelle, laissée à sa place, repliait vivement l'échelle mécanique que personne n'avait fait mine de remarquer. Et le caporal alla faire son rapport, accompagné d'un soldat servant de doublure au lieutenant-colonel, déjà retourné chez lui dans le même et facile incognito.

Le poste de Mazas avait été, cette nuit là, trié sur le volet.

. . . .

Cependant, aucun cadavre ne fut retrouvé au pied du mur d'enceinte où on ne releva pas la moindre trace de sang.

Quant à l'identité du fugitif, elle fut aisée à établir.

La cellule du Président était vide. A terre gisaient la pince, la scie et le ciseau ainsi que la bouteille, encore à moitié pleine d'acide, ayant servi à son évasion. Le prisonnier avait dû fuir par la fenêtre, veuve de ses barreaux. Mais comment ? Voilà ce qu'on devait ignorer toujours.

La mince ouverture pratiquée dans le plancher, mit la puce à l'oreille du directeur de la prison.

Sans aucun doute cette mystérieuse évasion devait se rattacher à la personne du major Esterhazy, dont la cellule était située dessous.

On courut visiter cette dernière et, au premier abord, on crut

que le major s'était évadé, lui aussi. Mais on le retrouva, étendu à côté de son lit, les traits décomposés et tenant encore à la main une feuille de papier couverte de caractères minuscules et indéchiffrables.

Le médecin de la prison, appelé à la hâte, déclara qu'il avait été empoisonné par la lettre jetée dans la cellule, mais qu'il y avait encore espoir qu'il en réchappât.

En effet, vingt quatre heures plus tard, le sinistre major revenait à lui.

Mais à toutes les questions qu'on lui fit au sujet de la façon dont lui était parvenue la fatale lettre il se contenta de secouer la tête.

Ses soupçons, ou plutôt ses certitudes, il jugea bon de les garder pour lui. Plus tard il règlerait ce compte là avec les autres. Or de toutes les nombreuses dettes du major, celles qu'il ne négligeait jamais d'acquitter étaient inscrites aux postes de la vengeance et de la haine.

Amours mortelles

L'évasion du Président nous ramène naturellement à celle tout aussi extraordinaire de Marius Rugger et de Clotilde de Boislieu, échappés, par une sombre nuit d'hiver, de la maison de santé du docteur Castelli.

La première idée de l'artiste avait été de se rendre au plus prochain commissariat de police, pour y déposer une plainte en séquestration arbitraire et tentative de mort. Mais Clotilde, dont

l'esprit ferme envisageait les choses dans toutes leurs conséquences, s'y opposa avec énergie.

— Par le double attentat dont nous avons failli devenir victimes, dit-elle à son amant, pendant qu'ils se hâtaient vers Paris, sous la tourmente de neige, nous pouvons juger de l'audace du général de Boislieu, soutenu par une redoutable et toute-puissante coterie. Qui sait si nous ne serions point ramenés d'autorité dans quelque cellule, convaincus de folie par des médecins abusés ou à la solde de nos ennemis ! Non, avant tout, il faut nous mettre hors de toute atteinte et, à distance, traiter de la question de mon divorce. Ce divorce, je n'aurais pas de peine à l'obtenir de consentement mutuel, en menaçant le général de révélations foudroyantes. Et alors, nous pourrons légitimer notre faute par un mariage, qui nous permettra de reparaître le front levé dans ce monde dont nous sommes aujourd'hui obligé de nous cacher honteusement.

Certes, nous ne nous permettrons pas de faire ici l'apologie de l'adultère. Mais n'est-il pas des natures ardentes et passionnées, auxquelles il faut plus pardonner qu'aux femmes, esclaves de la stricte morale, plus par faiblesse que par vertu ?

N'oublions point que Clotilde avait été littéralement vendue au général de Boislieu. Qu'elle s'était vue l'objet d'un marché abominable, dans lequel sa mère s'était conduite en proxénète du grand monde. Que bien avant son mariage, elle aimait Marius Rugger et n'avait point caché un seul instant ses sentiments à l'homme qui s'imposait à elle. Que le général n'avait rien fait pour surmonter l'antipathie qu'il inspirait à sa victime et, qu'enfin, l'indignité de ce personnage n'est plus à démontrer.

En réalité, la responsabilité des fautes de Clotilde remontait tout entière à une mère et à un époux indignes. Et en voulant devenir la femme légitime de son amant, elle obéissait à un incontestable sentiment de pudeur.

Marius s'était rendu aux raisons de la jeune femme. Mais où

se réfugier et comment ? L'un et l'autre, ils étaient presque en guenilles, totalement dénués d'argent et faits, véritablement, comme des fous échappés. Sans aucun doute, le général mettrait dès le lendemain à leurs trousses tous les limiers de la police et de l'Etat-major.

— Allons à mon atelier, dit l'artiste. J'y prendrai ce que j'ai d'argent et nous y trouverons de quoi nous habiller plus convenablement.

Mais l'atelier, comme nous l'avons vu, était fermé et à louer. Marius dut y pénétrer en brisant un carreau et vint ouvrir à Clotilde.

A force de chercher, ils trouvèrent à faire de la lumière. Un triste spectacle s'offrit alors à leurs yeux.

La maison avait été littéralement pillée par les émissaires du général Boislieu, qui en avaient enlevé tout ce qui pouvait avoir quelque valeur marchande immédiate. Marius ne retrouva plus un sou dans son sécretaire, bel et bien forcé.

Heureusement que sa garde-robe avait été respectée.

Si le général Boislieu, déguisé en femme, pouvait faire illusion, Clotilde portait à merveille l'habit masculin.

En quelques minutes, elle se transforma d'autant mieux en un joli et svelte jeune homme, que la rigueur de la température motivait le port d'un ample manteau, dissimulant les richesses de son corsage. Marius, lui aussi changea d'habits.

Puis, l'aube commençant à poindre, ils s'empressèrent de quitter l'atelier, où peut-être on pourrait songer à les relancer.

Mais il leur fallait de l'argent. Comment s'en procurer?

Tout en agitant les combinaisons les plus impraticables, ils étaient arrivés devant la gare du Nord.

A l'aspect d'un petit homme, rond comme une boule et tout hérissé de fourrures, Marius fit entendre une exclamation :

— Bernstein !

Le gros petit homme, qui tenait une valise à la main, se retourna.

— Tiens ! Monsieur Rugger ! s'écria-t-il. Que diable faites-vous ici à cette heure ?

— Et vous-même ?

— Moi, j'arrive de Bruxelles.

— Et moi j'y vais.

— Par quel train ?

— Oh ! j'ai le temps.

— Tant mieux ! Nous pourrons déjeuner ensemble. J'ai une faim bleue !

Clotilde et Marius échangèrent un regard. Eux aussi tombaient d'inanition.

Un restaurant voisin ouvrait ses portes.

— Voilà notre affaire, dit le petit homme.

Sans hésiter plus longtemps, les deux amants le suivirent.

Seulement Clotilde renfonça son chapeau sur ses yeux et, s'enveloppa plus étroitement dans son manteau.

Le garçon les introduisit dans un cabinet où déjà était allumé un bon feu.

— Pas de café au lait, n'est-ce pas ? demanda Bernstein. Ça ne vaut rien pour l'estomac. Mais quelque bonne cotelette de mouton, une tranche de pâté, des œufs sur le plat.

— Comme vous voudrez, répondit Marius en riant. Nous sommes d'assez bonnes fourchettes et nous en rapportons à vous.

Puis, faisant la présentation d'usage.

— Monsieur Bernstein, marchand de tableaux. Monsieur Wespoint, un peintre américain, mon élève.

— Ma foi, mon jeune ami, dit le marchand, en secouant la main de Clotilde, vous êtes bien tombé. Marius Rugger est un de nos maîtres les plus personnels. Dommage, seulement, qu'il soit si paresseux ! Voilà deux ans que je fais des bassesses pour

avoir un de ses tableaux, et il me remet toujours aux calendes grecques.

Marius reprima un mouvement de joie.

— C'est que vous êtes ainsi par trop dur à la détente, répliqua-t-il négligemment.

— Moi ? Je ne sâche pas que nous ayons jamais agité ensemble une question de prix. Avez-vous un tableau sur hevalet ? Je vous le paie ce que vous voudrez.

— Non, mais je puis vous en faire un.

— Quand cela ?

— Tout de suite.

— Parfait. Et le prix ?

— Vingt-cinq mille francs. Et moitié d'avance.

— Ah ! fit le marchand. Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

— Si fait, mais je compte passer à Londres, le reste de la saison d'hiver. Or, la vie est hors de pris là bas. Et si vous voulez que j'exécute votre commande avant celle des marchands anglais qui me font des offres ?..

— Comment, si je le veux ! Nous signerons le contract séance tenante, pendant que notre déjeuner chauffe.

— Soit. Quand faudra-t-il passer chez vous, pour l'argent ?

— Inutile. Je serais bien malheureux de n'avoir pas toujours sur moi une semblable bagatelle.

Et le marchand, sortant avec ostentation de sa poche un gros portefeuille, en tira douze billets de mille francs et un de cinq cents francs qu'il aligna sur la table.

Voilà comment, lestés d'un excellent déjeuner, Marius et Clotilde purent prendre le train de huit heures vingt cinq, en destination de Bruxelles, avant que le général de Boislieu, qui d'ailleurs devait les croire sans ressources, eût songé à faire surveiller les gares par la polic

De Bruxelles, les deux amants se rendirent à Ostende où ils s'embarquèrent la même nuit pour Londres.

Debout sur le pont, malgré la rigueur de la température, ils regardèrent, au clair de lune, les dunes blanches s'effacer lentement dans le brouillard nocturne. Marius tenait amoureusement pressée, dans sa main, celle de Clotilde.

— C'est toi seule, que je veux peindre désormais, ma belle Clotilde, lui disait-il avec exaltation, Je lèguerai ton image aux siècles futurs sous toutes les faces, dans toutes les attitudes, avec toutes les expressions de ta mouvante et éloquente physionomie. Et ma gloire n'existera que parceque mon génie se sera fait l'esclave de ta beauté.

— Cher Marius ! répondit la jeune femme attendrie. Que je suis heureuse de te voir renoncer pour moi aux hantises bizarres qui t'ont si longtemps obsédé ! Pour l'amour de moi, que tu appelles ton bon ange, ta muse, ta fée de bon conseil, tu oublieras ta passion morbide pour les sujets funèbres. Au lieu de t'absorber dans la comtemplation de la mort, tu rendras la fraîcheur, la sève, la flamme de la vie !

— Je te le promets ! dit Marius.

Pourquoi la nuit empêcha-t-elle Clotilde de remarquer l'étrange sourire arrêté sur les lèvres de son amant et qui eut certainement éveillé la défiance d'un médecin observateur.

Qui dira les dangers d'une idée fixe. La funèbre marotte du génial artiste, née au lendemain du mariage de Clotilde, aurait été si facilement combattue et vaincue prise à temps. Elle était devenue pour lui une véritable suggestion. Sa manie faisait partie de sa conscience même.

L'amour parviendrait-il à le guérir ? La vivante beauté de Clotilde aurait-elle raison de ses chimères macabres ?

Nous le saurons bientôt.

Arrivés à Londres, nos amants s'établirent dans un délicieux cottage des environs de Hyde-Park, sans autre domestique

qu'une bonne femme du voisinage, qui, chaque jour, consacrait quelques heures à expédier la grosse besogne. Mais Clotilde insista pour se charger elle-même des autres soins du ménage. Ce fut comme une idéale lune de miel, où la jeune femme se révéla telle qu'elle aurait été, sous une meilleure direction que celle d'une mère aventurière et joueuse.

De son côté, Marius se mit vaillamment à l'œuvre, et naturellement il exécuta d'abord la toile sur laquelle le gros Bernstein lui avait, sans rechigner, fait une si grosse avance. Tout naturellement encore, la belle Clotilde lui servit de modèle.

Il la peignit dans une ravissante toilette d'intérieur et quand l'œuvre eut reçu les dernières touches, lui même déclara n'avoir jamais fait mieux.

Ce fut aussi l'avis du marchand qui répondit par une lettre enthousiaste à l'envoi du tableau, qui avait immédiatement trouvé acquereur.

Bernstein suppliait Marius Rugger, de se mettre pour lui à une nouvelle œuvre dont il indiquait le sujet, fourni par l'amateur lui-même. Une Suzanne, sortie du bain.

Mais, il fallait que le même modèle posât.

Pour ce morceau, le marchand offrait le double de la somme payée précédemment, soit cinquante mille francs, et faisait miroiter l'espoir de commandes postérieures, encore plus chèrement payées.

— Nous voilà riches ! s'écria Marius. Tu verras qu'en me faisant dépouiller par ses siccaires, ton mari aura posé l bases de notre fortune.

Mais Clotilde éleva des objections.

Il lui répugnait de dévoiler à d'autres qu'à son amant les splendeurs secrètes de son corps admirable et charmant.

Marius déploya toutes les ressources de son éloquence pour vaincre les scrupules pudiques de la jeune femme.

La beauté avait-elle une plus belle mission que de s'associer à l'art, qui l'immortalise?

Enfin Clotilde se rendit, en se disant, qu'après tout, personne ne saurait quel modèle aurait posé pour la chaste Suzanne.

Puis, habituée à mener grand train, elle ignorait les premières notion de l'économie. Déjà la majeure partie des vingt cinq mille francs de Bernstein avait passé à remonter sa garde-robe. Ne voulait-elle point paraitre toujours diverse et irrésistible aux yeux de son amant ? Tout entier à ses amours, le joli ménage ne se refusait rien et le petit paradis de Hyde-Park côutait presque autant à entretenir qu'un hôtel à Paris.

De nouveau, Marius se mit à l'œuvre, avec un redoublement d'ardeur. Il dormait à peine, se claustrant jalousement, s'arrachant de parti-pris à toutes les contingences extérieures pour s'absorber dans son œuvre.

Mais à ce rude travail, l'artiste se surmena. Il était devenu plus pâle que jamais et montrait une nervosité extrême. Clotilde l'observait souvent avec inquiétude, se parlant à lui-même, en une espèce de délire artistique. Une expression étrange, qu'elle ne lui avait plus vue, depuis qu'ils vivaient ensemble, l'alarmait profondément.

Clotilde n'avait point donné suite encore à sa demande en divorce. Elle jugeait préférable de ne pas dévoiler, pour le moment, sa retraite au général de Boislieu.

Son action introduite, ne devrait-elle point se séparer momentanément de Marius, afin de ne pas prêter des armes à son mari !

Quelque chose aussi la faisait trembler pour son avenir...

Mais elle se raisonna et fit taire ses alarmes.

Lorsque le peintre eut terminé sa Suzanne, il eut toutes les peines du monde à s'en séparer.

Clotilde le surprit, la bouche attachée sur la toile resplendissante, à la vérité, d'une incomparable beauté.

— Pourquoi embrasser cette toile froide et sans mouvement, lui dit-elle d'un ton de reproche, lorsque Suzanne, elle-même t'appartient tout entière ?

— Hélas ! répondit Marius, comme s'éveillant d'un rêve j'hésite maintenant à livrer cette image aux regards d'un public ignare. Il me semble commettre une sorte de profanation. Je voudrais la conserver pour moi seul, comme un livre contenant des secrets délicieux, mais redoutables, qu'on brûle pour rester seul à les avoir connus.

— Est-ce à dire que tu serais capable de me tuer, par excès d'amour ? demanda-t-elle en plaisantant.

L'artiste tressaillit et la regarda avec un feu sombre dans les yeux.

— C'est pourtant à cela qu'il faudrait arriver pour rester logique avec sa passion, répondit-il d'une voix sourde. En détruisant ce qu'on aime, on aurait du moins la certitude d'une possession sans partage possible.

— Mais si j'étais morte, reprit la jeune femme, croyant à un paradoxe d'artiste, tu te serais privé toi-même de ton trésor le plus cher.

Un frisson fit trembler les membres de Marius, dont le visage se colora d'un feu soudain.

— Si tu étais morte, s'écria-t-il, je te peindrai à l'état de cadavre et je produirai un chef d'œuvre sans rival.

Clotilde dut s'appuyer au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber. Ainsi, donc, l'ancienne folie n'avait pas cessé de hanter l'âme de son amant ?

Elle n'en insista que plus vivement pour que l'œuvre achevée fut livrée sans plus attendre et le tableau partit pour Paris.

Quelques jours après, Marius recevait dans une nouvelle et enthousiaste lettre, un chêque de cinquante mille francs sur la banque de Londres.

Indisposé, par excès de travail, il pria Clotilde d'aller le toucher pour lui.

Depuis deux mois qu'ils étaient à Londres, c'était la première fois qu'elle sortait seule. Il leur était seulement arrivé, lorsqu'il faisait beau, de faire quelques tours dans le Park. Mais jamais, encore, elle ne s'était aventurée dans le bruit et la cohue de l'immense ville.

Marius lui avait recommandé de prendre un cab. Mais arrivée dans la rue, le radieux soleil, la froidure de cette journée d'hiver, lui fit se décider à achever la route à pied. Le précieux chèque serré dans une petite aumonière, suspendue à sa ceinture par une chaine de métal, elle se mit donc en route, mais à peine se fut elle éloignée de cent pas qu'elle se sentit suivie.

Un jeune homme, et même un très beau jeune homme, s'était attaché à ses pas.

Aussitôt elle reconnut lord Mortimer Lowel qui habitait une superbe maison de campagne voisine de son cottage. Ce n'était point la première fois qu'elle le rencontrait ainsi. Chaque fois qu'elle s'était promenée dans Hyde-Park avec Marius, elle avait surpris le riche Anglais attachant sur elle un regard plein d'admiration respectueuse et aussi d'inexplicable tristesse.

Cette fois, se départant de sa réserve, lord Lowel semblait décidé à aborder franchement sa belle voisine. Mais Clotilde, redoutant la jalousie forcenée de Marius, pressa le pas, en s'engageant dans une rue traversière. Déjà elle croyait avoir dépisté l'importun, lorsqu'au tournant d'une autre rue elle se trouva face à face avec lui.

L'Anglais se découvrit et, sans hésiter, s'avança vers elle, lui barrant le chemin.

— Excusez-moi, madame, lui dit-il d'une voix douce, et sans le moindre accent, pardonnez-moi si je vous aborde d'une manière peu conforme aux usages de mon rang et de ma

situation. Mais je n'avais pas le choix des moyens et avant l'observation des convenances je devais placer le souci de votre sécurité.

Clotilde, qui avait pris un air offensé, se sentit, à ces derniers mots, frappée d'une angoisse soudaine. Son mari aurait-il découvert sa retraite et lord Lowel en aurait-il été instruit?

— Ma sécurité? balbutia-t-elle. Je ne vous comprends pas, monsieur !

Le gentilhomme anglais s'inclina de nouveau.

— Je m'appelle lord Mortimer Lowel, dit-il, et ma propriété touche au jardin de votre cottage. C'est ainsi que j'ai eu plusieurs fois le plaisir de vous voir à la fenêtre, mais en même temps j'y ai vu... votre mari...

Il s'arrêta, en ayant l'air d'hésiter. Puis, avec résolution.

— Il faut vous dire, madame, que j'ai fait de fortes études de médecine et ai même pratiqué cet art sur le Continent, où j'ai conquis tous mes diplomes. Or, il est de mon devoir de vous avertir, que Monsieur Marius Rugger a la raison gravement altérée et que tout fait prévoir chez lui une prochaine explosion de folie furieuse.

Clotilde, à la fois stupéfaite et terrifiée, fut prise d'un tel frisson qu'elle s'appuya contre la muraille.

Lord Lowel lui tendit vivement la main pour la soutenir et elle sentit trembler cette main au contact de la sienne.

— Je vous ai effrayée, madame, reprit-il en s'excusant, et j'aurais désiré vous parler de cela avec plus de ménagement. Mais ignorant si cet entretien pourrait se prolonger, il me tardait de soulager ma conscience et d'accomplir mon devoir professionnel.

Oui, madame, Marius Rugger, à l'insu de tous, est déjà complètement et irrémédiablement fou. Je l'ai reconnu au feu anormal de ses regards. Mais il y a plus, je me suis permis de le surveiller.

Avez-vous connaissance, madame, des longues promenades qu'il entreprend parfois, la nuit, dans les rues de Londres?

— Je sais, qu'après avoir travaillé avec excès, il lui arrive de sortir, pour retremper ses nerfs surmenés.

— Et où croyez-vous qu'il se rend alors?

— Mais, dans le Park, je suppose.

— Non, madame. A la Morgue centrale, située au bord de la Tamise et dont, à prix d'or, il a corrompu le gardien.

— Que dites-vous!

— Il ne m'a pas été difficile de m'assurer le concours de ce homme, que j'aurais pu faire destituer. C'est ainsi que, plusieurs fois, caché derrière une draperie, j'ai pu voir votre mari en extase devant des cadavres de femmes, exposés nus sur des lits de pierre, incessamment mouillés d'eau froide. Sa funèbre monomanie se montre alors dans toute son horreur. Elle s'exprime par d'effrayants et enthousiastes monologues. Pour lui, la femme n'est vraiment belle que dans la mort, dont il rêve de fixer la sinistre majesté. Il ne se figure point Vénus sortant de l'onde, radieuse et vivante, mais inerte, violette, livide, comme les cadavres retirés de la Tamise. Madame, de tels fous sont les plus dangereux de tous et je vous conseille de vous tenir sur vos gardes.

Clotilde, elle-même, pâle comme la mort, porta la main à son cœur.

— Je vous remercie, mylord, dit-elle d'une voix oppressée. Mais si vous voulez m'obliger véritablement, ne cherchez plus à vous rapprocher de moi. Si la folie couve en effet dans le cerveau surexcité de Marius — et je nourris le ferme espoir de pouvoir encore la conjurer — elle ferait inévitablement explosion en apprenant que vous m'avez suivie et abordée. Je vous en supplie, monsieur, gardez-vous d'éveiller sa jalousie.

Lord Lowel sourit tristement, mais s'inclina avec respect.

— Vos désirs sont des ordres pour moi, répondit-il. Vous ne

me verrez plus, si ce n'est à l'heure du danger. Mais alors, rien ne m'empêchera de voler à votre secours.

. . . .

Ce matin là, le général de Boislieu était d'une humeur plus massacrante qu'à l'ordinaire. Toutes ses démarches, pour découvrir la retraite de Clotilde, avaient échoué et il vivait dans la constante angoisse des révèlations dont sa femme l'avait menacé, le jour même où il avait cru l'ensevelir à jamais dans un cabanon d'aliéné.

Cette disposition d'esprit s'empirait encore de l'amour effréné qu'il éprouvait toujours pour sa victime dont l'absence le torturait. Par moment il se croyait sur le point de devenir fou.

Ce ma.in donc, il était assis l'œil mauvais et la bouche contractée, devant son déjeuner intact, lorsqu'on lui annonça la visite du lieutenant-colonel Paulin.

Le général eut volontiers consigné l'importun, mais c'était un complice à ménager, en attendant qu'il put le perdre, sans danger pour lui-même.

Il invita du geste Paulin à s'asseoir et lui offrit un cigare.

— Général, dit Paulin, j'ai à vous entretenir de choses graves.

— Oh ! je vous en supplie, s'écria Boislieu, faites-moi grâce aujourd'hui de vos communications. J'ai de la politique par dessus la tête et l'on viendrait m'annoncer que Dreyfus est rentré à Paris, je ne ferais pas un pas pour me mettre en sùreté.

— Et vous auriez tort, répondit tranquillement Paulin, car Dreyfus réhabilité, il ne nous resterait qu'à recourir au suicide comme, paraît-il, ce pauvre Esterhazy vient de le faire dans sa cellule à Mazas. C'est du reste ce qui nous pend au nez à tous.

— Que voulezv-ous dire ?

— Que dans tous nos plans, si admirables qu'ils fussent, nous

avons commis une petite erreur de calcul en considérant comme quantités négligeables la fidélité ou l'inconstance de cet être charmant, mais dangereux, qu'on appelle la femme.

Ainsi, nous ne nous figurions point Lucie Dreyfus, inébranlablement convaincue de l'innocence de son Youtre, remuant ciel et terre pour rentrer en possession de cette ruine humaine. Nous supposions qu'en l'absence de son mari, elle se serait accommodée de quelque galant successeur. Et nous étions d'autant plus en droit de l'espérer que beaucoup de femmes, à Paris, n'attendent point que leur époux soit coffré, pour se consoler des ennuis de l'hymen.

Boislieu se remua avec colère dans son fauteuil.

— Dans quel but venez-vous me conter de pareilles balivernes ? cria-t-il d'un ton furieux.

— Tout simplement, général, pour vous bien convaincre, reprit tranquillement Paulin, qu'il n'y a rien de plus traître que les femmes et qu'en vous faisant une ennemie iréconciliable de la votre, vous pourriez vous être mis vous même la corde au cou.

Boislieu se leva comme mû par une pile électrique.

— Ma femme ! cria-t-il d'une voix rauque. Je n'ai plus de femme. Elle est morte pour moi !

— Mais bien vivante pour un autre, riposta Paulin, retournant avec délice le poignard dans la plaie.

— Vous savez donc où elle est? demanda Boislieu, devenant d'une pâleur livide.

Pour toute réponse, Paulin frappa dans ses mains et deux domestiques entrèrent, apportant une grande caisse, plate, recouverte d'une serge.

— Que veut dire tout cela ? s'écria Boislieu exaspéré.

Paulin arracha le voile recouvrant la caisse déposée de champ contre la muraille, et aux regards du général, stupéfait, apparut un tableau représentant Suzanne sortant nue du bain.

Un cri rauque sortit de la gorge de Boislieu,

— Clotilde ! murmura-t-il les mains étendues.

— Oui, c'est bien elle, dit Paulin, et à moins d'une invraisemblable conformité de visage.. Du reste l'œuvre est récente. C'est peint d'hier.

— Où avez vous découvert ce tableau? demanda le général d'une voix altérée.

— Chez un marchand du Boulevard des Italiens. Il me l'a confiée sur ma promesse de lui trouver un amateur. Car certes mes moyens ne me permettraient point de l'acheter pour mon compte personnel.

— Il en demande donc bien cher?

— Cent mille francs.

— Il n'y a que les œuvres de maître, côtées à de tels prix.

— Aussi est-ce un maître qui a signé celle-ci. Voyez son nom dans le coin de la toile.

— Marius Rugger!... s'écria Boislieu d'une voix tonnante. Elle a donc consenti à poser nue devant lui, comme une fille !...

— Parbleu ! Puisqu'ils vivent ensemble !

— Où ça?

— A Londres, dans une délicieuse petite maison du West-End.

Boislieu était retombé dans son fauteuil, se couvrant le visage des deux mains. A travers ses doigts tremblants, Paulin vit filtrer des larmes. Etait-ce la douleur, la jalousie ou l'amour qui faisait pleurer cet homme au cœur de pierre et de boue?

Au bout de quelques minutes, il se leva, plus calme en apparence. Après avoir été refermer soigneusement la porte, il revint auprès de Paulin et, lui posant les deux mains sur les épaules :

— Paulin, lui dit-il à voix basse, il faut que cette femme disparaisse ou ce sera elle qui nous entraînera tous à l'abime!

— C'est mon avis, général, aussi ai-je déjà ourdi mon plan.

Mais il fallait savoir auparavant si vous étiez décidé à ce sacrifice.

— Ah! murmura Boislieu, je l'ai profondément aimée! Mais notre sécurité à tous, réclame sa mort!

— A la bonne heure; dit Paulin. Nous n'en attendions pas moins de votre sagesse et de votre amitié. Clotilde est donc condamnée?

Boislieu frémit.

— Et comment vous y prendrez-vous pour vous en défaire? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Paulin se rapprocha et lui dit à l'oreille.

— Elle mourra de la main même de l'homme dont elle s'est fait un Dieu. Il faut que nous puissions dire comme Pilate: « Nous sommes innocents des mains de cette hostie ».

— Agissez donc, reprit Boislieu. Je ne veux plus entendre parler d'elle que pour apprendre sa mort.

— Vous serez satisfait, général. Mais à présent que nous n'avons plus besoin de ce tableau, je vais le faire rapporter chez le marchand.

— Non, dit Boislieu, en étendant le bras. Cette image m'appartient. Je vous abandonne la Clotilde vivante. Détruisez là! Mais que je conserve au moins son séduisant et impérissable souvenir!

. . . .

Depuis sa rencontre avec lord Mortimer Lowell, une ombre s'était répandue sur le bonheur que goûtait Clotilde avec Marius Rugger.

Ses nuits s'écoulaient sans repos et sans sommeil et sa tendresse avait contracté quelque chose de contraint et d'emprunté.

Mais Marius ne s'en apercevait pas.

Il adorait sa maîtresse autant et plus que jamais, lui prodiguant les mêmes attentions, les mêmes égards, qu'aux débuts de leurs amours imdomptées et entières.



Urielle Frémy attira la petite Victorine chez la Phalène.

10 Centimes la livraison de 32 pages.

Imprimerie L. HYNDERYKX, Rue Saint-Pierre, 30, Bruxelles.

De même, son ardeur au travail semblait avoir doublé.

Il avait commencé un nouveau tableau d'après Clotilde, représentée, maintenant, comme une de ces belles et intelligentes hétaïres conseillères et inspiratrices des plus beaux génies de la Grèce, tour à tour élèves et confidentes des Socrate, des Alcibiade, de Phidias et des Périclès.

— Je t'en prie, Marius, dit la jeune femme, mise à la torture par la pose compliquée imaginée par l'artiste, je t'en prie, restons-en là pour aujourd'hui. Je me sens toute brisée... Et toi même... regardes-toi dans la glace... Vois tes joues pâles et tes yeux cernés. Si tu contenues à t'épuiser ainsi de travail, tu tomberas certainement malade.

— Moi ! s'écria le peintre en riant. Je me sens une force et une ardeur que rien ne pourrait réfréner ou calmer. Comme Atlas, je me crois de taille à porter le monde sur mes épaules.

Clotilde frémit.

Elle s'était beaucoup occupée, depuis quelques jours, des particularités offertes par les différents genres de folie.

Or, ce sentement exagéré de la force musculaire est un des prodromes les plus fréquents de dérangement mental.

En ce moment on sonna rudement à la porte du cottage.

Marius et Clotilde se regardèrent avec surprise.

En dehors des fournisseurs qui, tous, se présentaient le matin, personne ne leur avait encore fait visite.

La jeune femme, ne voulant point se montrer à moitié nue sous son péplum, se réfugea dans sa chambre à coucher, pour passer une robe, et ce fut Marius, lui-même qui alla ouvrir.

Il se trouva en présence d'un homme, déjà d'un certain âge, à la barbe grisonnante, très voûté et affligé, par surcroît, d'une déformation de la colonne vertébrale.

Tout vivait, cependant, dans cette tête, pétillante de malice.

L'étranger, vêtu ave, [un luxe un peu voyant, arborait des diamants partout où il est possible à un homme d'en porter.

A l'espect de l'artiste qui, par distraction, avait gardé sa palette au pouce, l'étrange petit vieillard se découvrit respectueusement et s'écria avec un accent italien des plus prononcés:

— Enfin, ze souis donc parvenou à contempler lè plous grand artiste de nos temps! Z'ai découvert la zalouse ritraite où il se dérobe aux importounes visites des profanes.

A ce langage ampoulé et déclamatoire, Marius fronça le sourcil.

— Vous parlez de visites importunes? dit-il. Je ne sâche point que j'aie jamais eu l'honneur de faire votre connaissance?

— Giammai ! Et por mon malhore.

— Qui vous a donné mon adresse? demanda le peintre d'un ton bourru.

— Lè brave signor Bernstein, lé marsant dè tableaux dou Boulèvard des Italians. Il nè me l'a commouniquée qu'après bian de difficoultés et soulement parcèqu'il s'azissait por vous d'oune commande importante.

— Une commande? répéta Marius, d'un ton plus doux, mais sans désarmer, pourtant. Bernstein aurait pu me la transmettre sans violer le secret de la retraite où je me suis cloitré pour fuir les indiscrets.

— Ma il n'aurait pou vous commouniquer par oune simple lettre l'esprit et les particoularités de l'ouvre que je désire de vous.

Et, pénétrant résolument dans le vestibule, dont Marius semblait vouloir lui bauer le chemin.

— Permettez que je me présente moi-même, dit-il. Ze souis le counte Mathéo Colubrini, conservator et director de la célèbre galéria dou Vatican.

Marius pensa qu'à moins d'être le dernier des butors, il ne pouvait laisser à la porte l'homme qui s'annonçait si brillamment. Il invita, donc, du geste, l'inconnu à pénétrer dans son atelier et lui offrit un fauteuil.

Le comte s'y laissa tomber avec aisance, pendant que Marius, passablement intrigué, s'asseyait en face de lui.

— Comme vous dèvez le savoir, dit l'Italien, faisant miroiter les feux d'un magnifique solitaire qu'il portait au petit doigt de la main droite, lè Vatican a déjà acquis plous d'oune ouvre doue à vos pinceaux.

Marius fit un geste de surprise.

— Entr'autre lè dernier, votre Souzanne au bain, une maravilla !

— Vraiment !

— Ma, cette fois, il s'azit, pour vous, d'oune commande qui, non soulement vous procourera la rissesse, ma vous assourera certainemente l'immortalita.

Le peintre, agréablement chatouillé dans son amour propre, écoutait maintenant avec un intérêt croissant.

— Sommes-nous seuls ? demanda le comte Colubrini, en regardant autour de lui. Personne ne pout-il nous entendre ?

— Nous sommes seuls, assura Marius, assez surpris de tant de précautions.

— En ce cas, ze pouis m'espliqer sans embazes. Le Vatican, compte, vous lè savez, plousiours Magdaléna, doues aux plous famoux maîtres des temps primitifs et de la Renaissance. Ma ils nous l'ont tous mountrée dans l'attitoude d'oune belle pèsseresse, à laquelle le Sauvour remet ses errours. Tous représentent la Magdaléna vivante, accablée par le répentir ou illouminée, exaltée par la grâsse et le pardon.

— Eh ! bien, demanda Marius, cela n'est-il point concordant avec la tradition sacrée ?

— Parfaitement. Ma nous voudrions posséder aussi oune Magdaléna morte, étendoue sour sa couche dernière.

Marius tressaillit violemment. Il rougit et détourna les yeux pour éviter de rencontrer le regard perçant de son singulier visiteur.

— Vous figourez-vous, signor Rougger, vous qui êtes oun artiste dè primo cartello, l'effet saisissant que prodouirait oune Magdaléna ainsi coumprise ? Oune Magdaléna plous belle qui zamais, vaincoue par la doulor, gisant morte, sous la Croix, aux pieds du divin Croucifié ? Peut-être la mort l'a-t-elle sourprise tandis qu'elle priait. Il faut que ses traits respirent la béatitoude céleste. Sour ses lèvres doit se zouer oun inèffable sourire, comme si elle toussait enfin à l'amour divin dont, sour terre, elle n'avait connou què l'illousion et le van fantôme. Il faudrait què sour cet idéal visaze la volupté terrestre se marie à la félicita céleste ! Dites, signor Rougger, quel souperbe motif à la fois pictoral et mystique, philosophique et religioux ? Ma, point de prestize si la mort n'a point frappé vraiment la Magdaléna que je vois et que, sans doute, vous entrevoyez déjà vous même !

Marius s'était levé, le visage livide et, ayant dans ses yeux noirs la lueur des mauvais jours.

— Qui est-tu donc, s'écria-t-il avec angoisse, pour lire ainsi dans ma pensée et être venu me tenter ? N'aurais-tu pas mieux fait de jeter une torche allumée dans une tonne de poudre que cette fatale étincelle dans ma pensée?

Sans paraître surpris ni formalisé de cette sauvage apostrophe l'Italien se renversa dans son fauteuil en regardant l'artiste de ses yeux pétillants.

— Oui, cette Madeleine morte serait sublime, continua Marius et elle a toujours été le rêve, l'obsession de ma vie ! Mais elle ne s'est jamais présentée à moi que fugitive et voilée. Pour fixer sur la toile cette vision à la fois enivrante et redoutable, j'aurais offert tout le sang de mon cœur, j'aurai renoncé à mon salut éternel !

— Ainsi, mon ser mounsieur, demanda tranquillement le comte, vous assepteriez de nous peindre oune Magdalène au tombeau ?

— Oui, je veux la peindre ! s'écria avec emportement Marius.

Mais au même instant son visage trahit une crainte secrète et son regard se tourna avec inquiétude vers la porte, cependant toujours fermée, de l'atelier.

— Chut ! dit-il, un doigt sur les lèvres. Il faut qu'elle ne se doute de rien.

— Elle ? Qui elle ? demanda négligemment le comte.

— Madeleine ! répondit le peintre, d'un ton de mystère. Madeleine, ma bien aimée, qui sera bientôt Madeleine la morie

— Ah ! ze comprend, oun modèle, dit le comte.

— Et un modèle comme jamais peintre n'en a rencontré avant moi ! C'est bien la Madeleine biblique, la sublime courtisane, qui affolait les pasteurs et les prêtres de la Palestine. Seulement...

— Soulement ? répéta le comte.

— Elle est vivante, et il me la faut morte maintenant.

Un rire affreux, sinistre, déchirant sonna dans l'atelier. L'artiste, frémissant, extinué, hâletant, était retombé dans son fauteuil.

L'Italien lui laissa le temps de se calmer :

— Quand vous mettrez-vous à l'œuvre ? demanda-t-il.

Marius tressaillit et, d'une voix creuse, le regard attaché au parquet.

— Cette nuit même ? répondit-il.

— A la loumière ?

— Oui. Je trouve mieux ainsi certains effets de couleur.

— Ne désireriez-vous pas oun petit acompte sour la commande ?

Marius fit un geste de la main.

— Quand l'œuvre sera achevée, dit-il, tous les trésors du Vatican ne suffiraient pas à m'en payer la valeur.

— Ma, alors ?

— L'original restera en ma possession, Vous n'en recevrez qu'une copie.

— Bon ! Pourvou qu'elle soit dé vous et que personne d'altro au monde...

— Personne ! Je vous le jure.

— « Va bene ! » Surtout soignez la figoure, et l'espressionne. Que votre Magdaléna soit morte... bien morte !

Marius se laissa prendre la main par le vieillard qui, le voyant plongé dans ses rêves macabres, sortit sans bruit de l'atelier et du cottage, sans qu'il s'en aperçut.

— Oui, murmura le peintre, se déchirant la poitrine de ses ongles. Il faut qu'elle meurre ! Jamais je n'ai aimé et je n'aimerai qu'elle ! Sa disparition me plongera, peut-être, moi-même au tombeau. Mais l'Art avant tout ! Pendant des siècles, on prononcera avec religion et enthousiasme le nom de Marius Rugger, l'immortel créateur de Madeleine la morte !

Le fou se leva. Il passa sa main décharnée dans les boucles rebelles de sa chevelure noire comme l'aile d'un corbeau, en promenant autour de lui un regard craintif. Puis il tira de la poche intérieure de son veston un long poignard, rentré dans sa gaîne, pareil à celui dont il avait frappé le général de Boislieu, le prenant pour Clotilde.

Marius essaya le tranchant de la lame en coupant une mèche de ses cheveux.

— Elle ne souffrira pas longtemps, murmura-t-il. Je ne veux pas la torturer, car je l'aime éperdument. D'ailleurs, il faut que ses traits conservent toute leur sérénité !

Il éclata en sanglots et les mains qui tenaient le poignard tremblèrent violemment. Mais soudain il tressaillit. Le pas de Clotilde s'était fait entendre sur le palier. Vivement le peintre se passa la main sur le visage comme pour en effacer l'expression sinistre et égarée.

— Qu'as-tu donc, Marius ? demanda Clotilde, effrayée du feu sombre qui brillait encore dans les yeux de son amant. Tu es agité ! Tu trembles ?

Le peintre, s'efforça de sourire.

— C'est la joie, ma chère Clotilde.

— La joie !

— Oui. L'homme qui sort d'ici n'est autre que le directeur du Musée du Vatican, expressément venu à Londres pour me commander une œuvre capitale. Le prix n'a pas même été fixé. Mais ce n'est point la question d'intérêt qui me rend le plus heureux. C'est l'honneur de figurer dans la plus belle galerie du monde, à côté des Vinci, des Pérugin, des Michel-Ange et des Raphaël !

Clotilde se jeta au cou de son amant.

— Tu as raison, dit-elle. C'est bien là une heureuse nouvelle !

— Et que nous allons joyeusement fêter, ma chérie. Au diable le travail pour aujourdhui ! Il y a assez longtemps que je et fais vivre ici en récluse. Désormais, nous ne nous cacherons plus. Je veux que ta beauté soit admirée par d'autres que par moi. Ne suis-je pas certain, maintenant, de ta fidélité ? ajouta-t-il d'un ton singulier, de nature à faire réfléchir Clotilde, si elle m'eut été complètement sous l'empire de la joie. Allons, ma chérie, habille-toi, fais-toi irrésistible. Nous allons faire un tour en voiture, diner dans un restaurant à la mode et passer la soirée à l'Opéra. Que dis-tu de ce programme ?

— Enfin ! s'écria l'heureux Clotilde, voilà comme je te voulais ! Le dernier nuage qui obscurcissait notre amour est donc dissipé.

Et ravie, ivre de joie et d'espérance elle courut à sa chambre donc elle revint une demi-heure plus tard, resplendissante sous sa parure,

Marius, lui aussi, avait fait toilette. Tout vêtu de noir, il était redevenu le beau cavalier, que sa tristesse et sa pâleur, rendaient si poétique et si séduisant, à l'époque où il avait conquis à jamais le cœur de la pauvre Clotilde.

Leur promenade au Park, fut favorisée d'un temps superbe. Puis Marius conduisit et sa belle maîtresse au Savoy-Hotel, où il commanda un diner exquis. Les deux amants s'amusèrent

comme de jeunes mariés en voyage de noce, buvant l'ardent champagne dans la même coupe.

Quand ils eurent fini de déguster leur café.

— Puisque me voilà tout paré, dit en riant Marius, je veux en profiter pour faire une visite au Club français. Depuis mon affiliation, il y a deux mois, je n'y ai plus mis le pied et mes amis doivent se demander par où j'ai passé. Tu vas retourner seule, pour revêtir une toilette de soirée, car ici, on ne va au théâtre « qu'in fiocchi », et je viendrai te reprendre.

Clotilde se laissa mettre, sans aucune défiance, dans un cab qui la ramena au cottage de Hyde-Park.

En la voyant partir, Marius poussa un soupir de soulagement. Mais ce n'est point au Club Français qu'il se rendit.

La tête baissée et la mine sournoise, il s'engagea dans une dédale de ruelles étroites et sombres.

Longtemps il marcha et s'arrêta enfin devant une sordide masure, à l'intérieur de laquelle un vieux bonhomme, tout déjetté et courbé, faisait tourner sans relâche une meule à aiguiser.

Un assortiment de couteaux et de ciseaux pendus derrière le vitrage crasseux, ne laissait point de doute sur la profession du vieillard.

Cependant, tout à son obsession, Marius n'avait pas remarqué que, depuis le moment, où il avait mis sa maîtresse en voiture, un homme de haute taille, et drapé dans un grand manteau s'était attaché à ses pas.

L'inconnu se plaça de manière à ce que rien de ce qui se passait dans la boutique du remouleur ne pût lui échapper, mais sans être aperçu lui-même.

Marius avait tiré de sa poche un poignard dont le vieillard sembla admirer fort la trempe et la facture.

A ses gestes et à l'expression de son visage on aurait deviné qu'il recommandait au remouleur d'aiguiser cette arme, toute

autre besogne cessante, et une demi-couronne, déposée par lui sur l'établi confirmait bien cette supposition.

En effet, le vieillard ayant fait un signe d'acquiescement, se mit aussitôt à l'œuvre, pendant que l'artiste quittait la boutique en disant :

— Ainsi, c'est convenu ? Dans une demi-heure ?

— Donc, murmura l'inconnu, le fou fait aiguiser son poignard ! La crise, s'est déclarée. Heureusement que je suis là !

Sa voix vibrait de généreuse exaltation et ses yeux bleu lançaient des éclairs.

Sur ses traits nobles et énergiques passait une expression chevaleresque.

Nos lecteurs auront déjà reconnu en lui lord Mortimer Lowell.

. . . .

Une heure plus tard, Marius Rugger, fidèle à sa promesse, allait prendre Clotilde en voiture, pour la mener à Covent-Garden.

Une troupe italienne y donnait « l'Otello » de Verdi.

L'apparition du jeune couple fit sensation.

Plusieurs gentlemen du high-life connaissaient Marius, qui avait autrefois passé par Londres et y avait eu de nombreuses relations.

Mais ils ne pouvaient fournir aucun renseignement sur la merveilleuse créature qu'il avait le bonheur d'accompagner.

Un seul en savait plus long qu'eux tous.

C'était un élégant cavalier, en costume de soirée, ganté de blanc et portant un gardénia à la boutonnière.

Il occupait seul une loge faisant face à celle louée par le couple français.

Clotilde l'avait reconnu d'emblée et son cœur s'était mis à battre d'une façon insolite.

Les regards du jeune lord ne se détournaient pas d'elle un

instant et sous leur ardente caresse la jeune femme se sentait, malgré elle et dans le même instant, rougir et pâlir d'angoisse.

Cependant, artiste jusqu'au fond de l'âme, la jeune femme se sentit bientôt entièrement dominée par l'œuvre puissante où Verdi, admirablement servi par Arriégo de Boito, a effacé tous ses prédécesseurs dans l'interprétation lyrique du drame shakspearien.

Involontairement, songeant à l'ombrageuse jalousie de son amant, elle faisait de douloureux rapprochements entre les héros de l'œuvre et sa propre situation.

Il faisait très chaud dans la salle.

Lorsque vint le dernier entr' acte, Marius conduisit Clotilde au foyer, pour lui faire prendre un verre de limonade.

Un instant, il s'éloigna, échangeant quelqnes mots avec un jeune Français de passage à Londres.

Alors la jeune femme devina, plutôt qu'elle ne vit lord Mortimer, debout derrière elle.

Et avec une indicible angoisse, elle entendit tout bas une voix, qui lui disait :

— Je vous en conjure, tenez-vous sur vos gardes. La crise est proche et va éclater !

Clotilde laissa échapper son verre qui se brisa sur le parquet.

Mais déjà lord Mortimer s'était éloigné et Marius, qui revenait, ne put se douter de rien.

Une sonnerie électrique annonça la fin de l'entracte et le dernier épisode du drame, passionnel par excellence, se déroula devant une salle émue et palpitante.

La scène du meurtre, venant après la touchante romance du « Saule » produisit sur le jeune couple des effets bien différents...

Clotilde pleurait, et Marius soulevé sur son siège, semblait éprouver une âpre volupté.

Le peintre de cadavres songeait à sa Madeleine expirée.

Ses regards égarés se reportaient de la scène à Clotilde, pendant que sa main tourmente dans sa poche la gaîne du poignard, récemment affilé.

La toile tombe lentement, le public se retire, les lumières s'éteignent une à une.

— Marius !

C'est Clotilde, forcée de rappeler à lui son amant.

— Marius ! Est-ce que tu dors ?

En effet, le peintre semble sortir d'un profond sommeil.

— Ce n'est rien, répond-il, d'une voix altérée. Cette musique et surtout ce poème, m'ont ébranlé jusqu'aux moëlles. Partons.

Clotilde eut encore le temps de jeter un regard furtif vers la loge occupée par Mortimer.

Celui-ci concentrait, à présent, ses regards sur les traits de Rugger, comme s'il eut voulu lire dans les ténébreuses pensées du fou.

Une voiture de remise ramena chez eux Marius et sa maîtresse.

En rentrant chez lui, l'artiste non seulement referma à clef la porte du cottage, mais poussa encore les verroux.

— Comme tu prends des précautions, ce soir ! lui dit Clotilde en plaisantant. On te croirait chargé de la garde des trésors du grand Mongol.

— Le trésor sur lequel je veille est bien plus précieux, répondit le peintre. Car ce trésor, c'est toi, ma chérie !

Pendant qu'il rentrait dans l'atelier et allumait une cigarette, Clotilde alla dans sa chambre, faire sa toilette de nuit.

En fermant ses rideaux, après avoir allumé sa lampe, la jeune femme arrêta involontairement le regard sur la villa d'en face, occupée par lord Mortimer.

Aucune lumière ne brillait à l'intérieur. Mais il sembla à la jeune femme distinguer, à une fenêtre du premier étage, la silhouette de l'Anglais, semblable à une statue de pierre.

Clotilde soupira involontairement en se dépouillant de sa toilette de soirée, échangée contre un peignoir bleu garni de dentelles noires.

Elle retrouva Marius, couvrant lui-même un guéridon de son atelier des mets froids d'un délicat ambigu et de plusieurs flacons de vieux vin.

Le souper, plus encore que le dîner, fut d'une gaîté folle.

Clotilde remarqua seulement, avec peine, que son amant buvait beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Mais ses libations répétées ne faisaient que redoubler son entrain.

A un moment donné, il s'assit au piano et, s'accompagnant avec un gout exquis, chanta avec une expression délicieuse un lied amoureux de Schumann.

Jamais sa jolie voix de ténor n'avait vibré avec plus de fraîcheur dans le silence de la nuit.

— Non, se dit Clotilde, cet homme si gai, si aimable ne peut être fou. Je n'ai rien à craindre de lui.

Cependant, la pendule marqua deux heures du matin.

Marius prit la main de sa maîtresse et la porta à ses lèvres.

— Je crois, ma chère Clotilde, qu'il est temps de songer au repos. Tes yeux se ferment malgré toi. Dors bien, ma chérie, et que des songes radieux bercent ton sommeil !

— Mais toi ? demanda Clotilde. Est-ce que tu vas encore prolonger ta veille ?

— Oh ! pas longtemps. Mais je me sens trop énervé pour dormir. Les troublantes mélodies que nous avons entendues ce soir ne cessent de chanter à mes oreilles. Pour en chasser l'obsession, je recourrai à mon moyen habituel.

— Quoi ! Tu veux travailler, à cette heure ?

— Quelques traits de fusain, seulement, pour préparer l'œuvre nouvelle qui déjà éclot dans ma pensée.

— Ne sois pas longtemps, du moins ! Lorsque tu travailles ainsi de nuit, je me tourmente.

Il la serra tendrement sur son cœur et appuya longuement sa bouche sur les lèvres gourmandes de la jeune femme qui se retira en lui envoyant un baiser de la main.

Resté seul, Marius s'approcha de la fenêtre, cherchant à percer les ténèbres de ses yeux redevenus égarés et brûlants.

Au dehors, la neige tombait à gros flocons et des nuages noirs voilaient par intermittences les rayons blafards de la lune.

Une heure il demeura ainsi, rêvant, immobile.

Puis, soudain, il s'arracha á sa prostration.

Il avait tiré son poignard de sa poche et, à la clarté de la lampe, en contemplait la lame en grinçant des dents.

— Bientôt, murmura-t-il d'une voix sourde, tu seras teint du sang de la bien-aimée ! Je te plongerai dans le cœur que j'emplis seul et qui fut mon unique refuge. Mais la sainte cause de l'art l'exige ! Il faut que Clotilde meurre pour que ma gloire à moi, survive immortelle ! O Madeleine, pécheresse sublime et rachetée, je t'offre le sang de ma maîtresse, c'est-à-dire mon propre sang, pour entrer au Panthéon ouvert seulement aux purs génies.

En prononçant son invocation, le malheureux fou, si quelqu'un l'eût pu voir, aurait présenté au regard un spectacle lamentable.

Le rire et les larmes se confondaient sur son visage livide et son corps était secoué par de violents frissons.

Marius se recueillit quelques instants, puis, après un geste de féroce résolution, se glissa, en rampant, vers la porte de la chambre à coucher, qu'il ouvrit avec précaution.

Il avait tout prévu.

Pendant la journée, pendant que sa future victime s'habillait, il avait huilé les gonds et le pène, en cachette, afin d'empêcher tout grincement.

Sur la pointe du pied, Marius s'approcha du lit sur lequel était endormie Clotilde.

Jamais la ravissante créature ne lui était apparue sous un jour plus désirable et plus radieux qu'en ce moment même où il s'apprêtait à détruire ce chef-d'œuvre de la nature.

— Encore un baiser, le dernier, murmura le fou, comme l'Otello de Shakespeare et que ton âme soit aspirée par mes lèvres.

Se penchant vers la dormeuse, il colla sa bouche sur la sienne, puis leva son poignard.

Mais au moment où il allait porter le coup fatal, Clotilde se réveilla.

— C'est toi, Marius, murmura-t-elle. Tu viens te coucher ?

Alors, seulement, elle le vit brandissant son arme.

Avec un cri d'épouvante elle repoussa l'assassin.

— Marius ! cria-t-elle. Tu veux me tuer ?

D'un bras vigoureux il la rejeta sur sa couche.

— Non, dit-il, je veux te sacrifier sur l'autel de l'Art. Va me précéder au séjour des immortels où je te rejoindrai quand j'aurai mis le sceau à ma gloire.

Clotilde poussa un cri déchirant et sauta au bas de son lit.

— Dieu tout puissant ! gémit-elle, en se tordant les bras. Il est devenu fou ! Au secours ! Au secours !

Pleine d'épouvante, elle s'élança vers la fenêtre. Sa première idée avait été pour lord Mortimer.

Mais avant qu'elle eut pu faire jouer l'espagnolette, Marius s'était jeté sur elle comme une bête fauve.

L'étreignant par derrière, avec la force décuplée que possèdent les fous, il la força à lâcher prise et l'emporta dans l'atelier.

Il avait l'écume aux lèvres et ses yeux sortaient presque de leurs orbites.

— Ah ! tu résistes ! cria-t-il, d'une voix rauque. Tu veux te placer entre l'immortalité et moi !

Jetant Clotilde sur le parquet, il lui mit un genou sur la poitrine.

De la main gauche, il maintint la pauvre femme par la gorge et de l'autre leva son poignard.

Au même instant la vitre de l'atelier vola en éclat et le bras du fou homicide retomba le long de son corps.

Une balle de revolver le lui avait fracassé, et le sein découvert de Clotilde se marbra d'une rosée sanglante.

— Insensé cria une voix forte. Je t'arrache ta victime.

Sur l'appui de la fenêtre, violemment poussée, apparut un homme de haute taille, un révolver au poing.

C'était lord Mortimer Lowel!

CCVI

Herr Doctor Mispelbach

Depuis quelques semaines vivait à Cayenne un nouvel hôte qui observait bien la règle de conduite la plus sage qu'un étranger pût adopter en pareil lieu.

En effet, la police du Gouverneur Baranos le Rouge, avait été organisée sur le pied le plus rigoureux. A peine le sort des colons libres était-il plus enviable que celui des transportés. Quiconque débarquait à Cayenne était considéré préventivement comme un dangereux dreyfusard.

Aussi les rares négociants, ou agents de commerce, que leurs affaires appelaient dans la région, s'empressaient-ils de quitter le plus tôt possible le vaste pénitentier dont Baranos s'était constitué le garde-chiourne en chef.

L'étranger, dont nous nous occupons, avait commencé par

donner aux policiers du Gouverneur leurs plus complets apaisement.

C'était un brave homme du nom de Doctor Mispelbach, vêtu d'une longue redingotte grise et d'une large culotte, à pont-levis, comme on en portait en Allemagne, il y a cinquante ans, et coiffant sur son visag imberbe, encadré de longs cheveux blancs un gigantesque chapeau de paille.

Tous les jours, il sortait, portant en bandoullière une de ces boîtes en fer blanc, peintes en vert, communes aux botanistes et aux entomologistes, et à la main un grand parasol blanc.

Son bagage, transporté aisément par un homme d'équipage, tenait tout entier dans un vieux sac en tapisserie,

Lorsqu'on lui avait demandé ce qu'il était venu faire à la Guyane, le docteur Mispelbach avait répondu ingénument :

— La chasse aux papillons.

Cette réponse bizarre avait d'abord excité les soupçons du Gouverneur qui, après avoir sonmis les papiers du vieux voyageur à un minutieux examen, dit à ses hommes de le laisser aller et venir à sa guise.

Ces papiers, en effet, étaient absolument en règle.

Ils se composaient d'un passe-port allemand, d'un certificat de bonne conduite, émanant de la police berlinoise, et enfin du diplome académique conférant au docteur Mispelbach le titre de professeur à l'Université de Iéna.

Le savant avait élu domicile chez la veuve d'un patissier dont il avait fait littéralement la conquête.

Cette veuve habitait une jolie petite maison, non loin du rivage de la mer, avec ses deux fils, Pierre et François, l'un forgeron et l'autre bijoutier.

Les deux jeunes gens, eux aussi, s'étaient pris d'une vive affection pour le brave professeur, qui les émerveillait chaque soir par ses récits.

Depuis deux mois le docteur Mispelbach vivait à Cayenne, connu de tout le monde et fort bien vu de la population à

raison de son caractère affable et de sa libéralité à l'égard des humbles et des enfants.

Les glacis et les remparts de la forteresse semblaient exercer sur lui une attraction toute spéciale.

Quand on lui demandait le pourquoi de cette prédilection, il répondait que la chasse aux papillons et autres lépidoptères y était plus facile que partout ailleurs.

Et il appuyait son affirmation de considérations scientifiques que personne n'aurait été en état de rétorquer.

Un soir que le digne professeur avait fini de souper avec la famille dont il était l'hôte, au lieu de se retirer dans sa chambre, pour y étudier une partie de la nuit à la lueur d'une lampe, comme il en avait l'habitude, il convia les deux fils de la veuve à faire avec lui une promenade sur le bord de la mer.

Les jeunes gens acceptèrent sa proposition avec empressement, car il y avait toujours du profit à écouter discourir le vieux docteur.

Lorsqu'ils furent arrivés en vue de l'Océan, s'étendant au lointain horizon, Mispelbach commença par bourrer sa grande pipe de porcelaine, l'alluma, aspira quelques bouffées de tabac et, après avoir regardé autour de lui, pour constater qu'ils étaient bien seuls sur la plage, il parla en ces termes :

— Mes chers amis, si je vous ai amené ici, c'est pour vous faire une communication de nature à assurer notre avenir à tous les trois, mais aussi, à nous entraîner dans la ruine, au cas de la moindre indiscrétion. Commencez donc par me jurer que vous ne révèlerez à qui que ce soit au monde le sujet du présent entretien.

Fort surpris, Pierre et François prêtèrent le serment demandé.

— Comme vous ne l'ignorez pas, mes chers garçons reprit le professeur, tout le monde est bien près de me tenir ici pour un vieux fou, pour un maniaque, et vous-mêmes en me voyant chasser toute la journée aax insectes et aux papillons, vous

devez vous être demandés quelquefois si je n'étais point un peu timbré.

Les deux jeunes gens protestèrent du geste.

— La vérité est, reprit tranquillement Mispelbach, que l'amour de la science ne m'a point, seul, fait franchir le vaste Océan. Je suis venu chercher ici bien autre chose qu'un supplément aux répertoires entomologiques, déjà dressés en Europe.

Pierre et François le regardèrent avec une indicible surprise.

— Que diriez-vous, mes chers amis, continua le professeur, en apprenant que cette terre rocheuse et inféconde de Cayenne contient un riche trésor et qu'il n'y a plus guère qu'à étendre la main pour devenir millionnaire du coup ?

Cette fois, chez les deux jeunes gens ce fut de la stupéfaction.

Mispelbach, regarda de nouveau autour de lui et reprit en ces termes.

— Le dit trésor, à été probablement confié à la terre par les premiers habitants de la région, avant de prendre la fuite devant les envahisseurs européens. Un hasard le fit découvrir par un marin allemand qui préparait une expédition pour s'en emparer, lorsque la mort le surprit. Néanmoins, il avait eu la précaution de consigner sa trouvaille sur son journal de voyage. Malheureusement, ou heureusement plutôt, ses premiers héritiers ne savaient pas lire et lorsque, plus d'un siècle plus tard, un de ses arrières neveux homme de lettres attaché à un des principaux journaux de Berlin, s'avisa de mettre le nez dans ses papiers, il n'y vit que la matière d'un amusant roman feuilleton, dans le genre du Robinson Crusoé de Daniel de Foe...

Le trésor, enfoui par les Indiens parut à tous une ingénieuse légende, un simple conte de voyageur, sauf à moi qui me persuadai de plus en plus de son authenticité. Aussi n'ai-je eu de cesse qu'après m'être fait confier une mission scientifique, dans l'Amérique du Sud, et me suis-je tout d'abord attaqué à la Guyane française où, tandis qu'on ne me croyait occupé qu'à pour-

suivre quelque papillon inconnu, je me suis livré à d'incessantes recherches topographiques...

Or, je suis arrivé à relever scientifiquement, d'après les données très précises du marin allemand, l'endroit où doivent être enterrés les trésors en question. Mais jugez de ma mortification! C'est précisément là que s'élève la forteresse de Cayenne et, pour y parvenir, il faut percer l'épaisse muraille derrière laquelle sont creusées les casemates ou « autrefois » on enfermait les déportés récalcitrants.

Pierre et François firent entendre une sourde exclamation.

— Il me serait impossible, à moi tout seul, d'exécuter une pareille tâche, reprit Mispelbach, après un moment de silence. Mais à nous trois, nous pouvons l'entreprendre avec succès. Vous êtes jeunes, forts et résolus. Vous serez discrets. Voulez-vous vous associer à moi? Mais dites-vous bien que la besogne sera longue, difficile et scabreuse, surtout. Chaque jour, après avoir creusé, il faudra remettre en place les pierres déchaussées par nous pour pratiquer notre conduit souterrain. Si les soldats et les gardiens s'apercevaient de quelque chose, nous pourrions n'en point être quitte seulement pour révéler l'existence du trésor que nous convoitons. Seriez-vous disposés à affronter les fatigues et les dangers au bout desquels est pour vous la fortune?

Pierre, le forgeron, prit le premier la parole:

— Vous pouvez compter sur moi, dit-il simplement.

— Et sur moi aussi, ajouta François.

— Fort bien. Cette nuit même, nous nous mettrons à l'œuvre. Venez me rejoindre dans deux heures avec les outils nécessaires aux pieds de la citadelle, à l'endroit ou je vous ai déjà menés un soir, sous prétexte d'admirer le coucher du soleil. J'irai vous y attendre. Du reste, car j'ai encore à prendre quelques mesures, avant.

Les deux jeunes gens lui serrèrent la main avec expression et retournèrent chez eux.

Resté, seul, le docteur Mispelbach secoua les cendres de sa pipe et se frotta joyeusement les mains.

Il semblait fort content, de sa journée, le digne homme.

Cependant, la nuit était tout à fait venue et il n'y avait presque plus personne dans les rues de Cayenne, l'ombre amenant ordinairement le retour des miasmes fébrifères, exalés par les paludes voisins.

Mais le docteur Mispelbach n'avait cure de la fièvre.

D'un pas nerveux il se dirigea vers un point excentrique et élevé de la banlieue, où s'espaçaient une série de maisons de campagne occupées par les fonctionnaires supérieurs et les gros négociants de la place.

Parvenu à la dernière villa, assez éloignée des autres, le professeur frappa doucement, et d'une certaine façon, à la porte, qui s'ouvrit presque aussitôt. Un jeune homme, vêtu d'un élégant déshabillé de maison, lui tendit la main et, par le corridor non éclairé, le guida jusqu'à l'escalier.

Les deux hommes montèrent, sans prononcer une parole, jusqu'au premier étage et pénétrèrent dans une chambre, aux volets hermétiquement clos. Une lampe suspendue y jetait une vive lueur.

— Eh! bien? demanda impatiemment le jeune homme qui venait d'ouvrir.

— Eh! bien, mon cher Cazeau, je viens de m'assurer de mes gaillards. Mon histoire de trésor a produit son effet et il n'est rien qu'ils ne fassent pour s'en assurer une petite part.

Si quelque habitant de Cayenne se fut trouvé en ce lieu, en ce moment, il aurait été bien surpris.

Le docteur Mispelbach, se débarrassant de sa boite en fer blanc, avait envoyé sur un divan voisin, non seulement son large panama, mais encore sa respectable chevelure blanche.

Enlevant ses lunettes d'or, il s'était redressé, faisant succéder

subitement à toutes les apparences de la sénilité, les allures d'un homme jeune et robuste.

— Au diable cette perruque ! s'écria Walter Haupt, car c'était bien lui. Elle me fait suer sang et eau et je finirai par devenir bossu, comme l'ancien agent secret, Pitou Bénas, rien qu'à marcher courbé, toute la sainte journée.

— Encore quelques jours de patience, mon cher ami, et vous pourrez reprendre la liberté de vos mouvements, repondit en riant Paul Cazeau, le secrétaire particulier du Gouverneur de Cayenne. Mais êtes vous bien certain de la discrétion de vos jeunes gens ?

— Comme de la mienne.

— Et lorsqu'après s'être échiné, au prix de mille dangers, ils ne trouveront rien sous les murs de la citadelle ?

— Eh ! bien quoi ? On peut se tromper ! Ils me traîteront de vieille bête, mais je saurai les indemniser de leurs peines et nous resterons amis comme avant.

— Qu'importe, d'ailleurs. Vous serez loin.

— Pourvu que cette pauvre fille existe encore. Ce scélérat de Baranos est capable de l'avoir fait mourir à petit feu !

— Non, Alice Terry vit toujours, s'écria Paul Cazeau. La voix de mon cœur suffirait pour m'en convaincre quand je n'aurais point réussi à mettre la main sur le mémorandum du Gouverneur. C'est lui-même qui, toutes les nuits, lui porte à manger par un couloir secret, reliant l'Hôtel du Gouvernement aux casemates de la Citadelle. Elle vit, je vous le jure, et son âme énergique n'a dû cesser d'espérer en la délivrance.

— Eh ! bien, elle nous devra le salut, dit Walter Haupt. Mais mon cher Cazeau, vous venez de parler de votre cœur ? Est-ce que par hasard, vous aimeriez miss Terry ?

— Oui, répondit le secrétaire, d'une voix tremblante. Je l'aime et donnerais ma vie pour être aimé d'elle !

Walter Haupt lui saisit la main :

— En ce càs, mon pauvre ami, dit-il avec émotion, je me vois forcé de vous enlever une illusion, dont plus tard la perte pourrait vous être plus douloureuse encore. Apprenez que miss Terry ne s'appartient plus. Elle est fiancée à Mathieu Dreyfus, celui-la même qui m'a envoyé ici pour la délivrer.

Paul Cazeau pâlit et porta la main à son cœur. Un moment un silence pénible règna entre les deux amis, unis en une muette étreinte.

Le jeune secrétaire le rompit le premier.

— Hélas ! dit-il, je m'en doutais ! Mais croyez-vous que cette découverte puisse refroidir l'ardeur de mon dévouement ? Si je ne sauve point Alice Terry pour moi-même, je l'arracherai à la mort pour la rendre à celui qui a su toucher son cœur vaillant !

Les deux jeunes gens se regardèrent, les larmes aux yeux, et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Walter Haupt, lui aussi, aimait avec passion et sans espérance.

Une heure plus tard, le professeur Mispelbach se dirigeait vers la Citadelle où il devait attendre ses deux jeunes amis.

Mais confiant dans la comédie qu'il jouait depuis si longtemps avec tant de succès pour les bonnes gens de Cayenne, il ne songeait point à regarder derrière lui.

S'il s'en fut avisé, ses yeux vigilants eussent, sans doute, distingué une ombre qui le suivait à distance, se glissant le long des maisons.

Le ciel s'était couvert, d'ailleurs.

Cependant, Pierre et François avaient devancé le digne professeur au lieu du rendez-vous.

A la lueur de la lune, se dégageant brusquement de son rideau de nuage, Walter les vit se promenant au pied de la citadelle.

Pendant qu'il les abordait, l'ombre se tapit prudemment derrière un pan de mur, immobile et prêtant l'oreille.

Elle vit, les jeunes gens, sur les indications du professeur, entamer avec précaution le mur extérieur de la citadelle, se couchant à plat ventre dès qu'une sentinelle se montrait au haut.

Pendant plusieurs heures, elle resta ainsi à les écouter et à les épier. Et seulement alors qu'ils eurent disparu, elle regagna à son tour l'intérieur de la ville.

Cette ombre était celle d'une femme, enveloppée d'un grand manteau de couleur sombre.

Elle se dirigea rapidement vers les hauteurs où est établi l'hotel du Gouvernement et, au moyen d'un passe-partout, y pénétra par une porte de service.

. . . .

Cependant, chaque nuit, maintenant, les trois hommes s'attelaient sans relâche à leur besogne de mineur.

Le docteur Mispelbach faisait creuser à ses jeunes amis une sorte de canal, passant par dessous le mur rocheux de la forteresse,

Paul Cazeau lui avait remis un plan complet et exact de cette dernière, en marquant au crayon rouge l'endroit où il supposait que la malheureuse Alice Terry était retenue prisonnière par l'infâme gouverneur.

Avant de quitter les lieux, nos travailleurs avaient soin de recouvrir le trou, creusé par eux, de quelques planches, tapissées d'une couche de terre et de mottes de gazon artistement foulé. Il aurait fallu jouer de malheur pour que leur besogne clandestine fut éventée dans de pareilles conditions. Mais aucun hasard contraire ne leur survint.

Le plan de Cazeau renseignait l'existence d'un couloir souterrain cernant tout le pied de la forteresse.

Au bout de la huitième nuit, le pic des travailleurs nocturnes avait percé le dernier mur qui les séparât encore de ce corridor secret.

— Eh ! bien, monsieur le docteur, sommes nous bien loin encore du but ? demanda Pierre, le forgeron.

— Nous le saurons demain, mon cher garçon, répondit Mispelbach. Cependant, il ne faudrait pas trop se féliciter d'avance. Une erreur de calcul serait possible. Mais dans tous les cas nous irons jusqu'au bout.

Malheureusement, le lendemain, le docteur se réveilla avec une courbature et se remit au lit, pour se faire transpirer. Il fallait bien attendre qu'il fut rétabli pour achever la besogne si heureusement poursuivie en secret.

Comme on le pense bien, l'indisposition du soi-disant professeur n'était qu'une feinte. Pendant que Pierre et François, exténués par le rude travail de huit nuits sans repos, ronflaient à poings fermés, ainsi que leur digne mère, il sortait de sa chambre, située au rez de chaussée, par une croisée ouverte sans bruit, et se rendait, seul, cette fois, sous les murs de la Citadelle.

Dépouillé de sa perruque, il avait revêtu un manteau imperméable à large capuchon, et s'était muni, outre un matériel complet de « cambrioleur » d'un revolver à six coups et d'une certaine quantité de cartouches de rechange.

Sa montre marquait quelques minutes avant minuit. La nuit était noire et orageuse. Une violente tempête soufflait en mer et Walter Haupt pouvait entendre la musique furieuse des vagues répondant aux rugissements du vent. Mais pour l'œuvre qui l'attirait dehors à cette heure de nuit, on n'aurait pu choisir un temps plus favorable.

Arrivé sous les murs de la forteresse, Walter vit sortir d'une espèce de niche ménagée dans la pierre, un homme exactement équipé comme lui. C'était Paul Cazeau.

Les deux amis se pressèrent la main, puis, sans échanger un seul mot, se mirent à déblayer l'ouverture du canal souterrain

des herbes, de la terre et des planches qui la masquaient, pendant la journée, à tous les regards.

Cela fait, ils s'engagèrent dans l'étroit boyau, où ils ne pouvaient pénétrer qu'un à un et en rampant.

Malgré leur résolution, tous deux sentaient battre leur cœur avec violence. Non seulement c'était la mort, ou qui plus est la détention purpétuelle, qu'ils risquaient, en ce moment, mais il s'agissait aussi de la délivrance d'un être humain, inhumainement torturé, ce qui à leurs yeux était d'une bien autre importance que le soin de leur propre sûreté.

Au bout de quelques minutes, ils arrivèrent dans le couloir renseigné sur le plan de Paul Cazeau. Walter alluma une lanterne sourde et, l'un derrière l'autre — car ils n'auraient pu passer de front — ils marchèrent à la découverte.

Ils n'avaient pas fait cent pas qu'ils arrivèrent devant une cloison en planches masquant, sans doute, l'entrée de quelques casemates.

— Serait-elle enfermée là? dit Walter.

Cazeau secoua la tête, mais cependant s'approcha de la cloison contre laquelle il appliqua son oreille.

Walter suivit son exemple et tous deux perçurent alors de sourds gémissements

— C'est la voix d'un homme, dit Cazeau. Quelque autre prisonnier sans doute! Le malheureux! Qu'il accomplisse son destin.

— Avec votre permission, cela ne sera pas! s'écria vivement Walter. Je ne laisserai point cet infortuné sans secours. Qui sait, d'ailleurs, s'il ne pourra point nous renseigner sur l'endroit où se trouve Alice Terry?

— Mais cette cloison n'a pas de porte, objecta le secrétaire.

— En ce cas, nous en pratiquerons une, répondit Walter. A cette profondeur, on ne nous entendra point travailler.

Aussitôt, déposant sa lanterne sur le sol, il se mit à l'œuvre.

Une scie grinça sourdement dans le bois humide et, en quelque minutes, eut ouvert dans la cloture une brèche suffisante pour livrer passage à un homme.

Mais en même temps, une ordeur nauséabonde fit reculer les deux jeunes gens.

— Le Ciel a-t-il donc exaucé mes prières ? dit au dedans une voix caverneuse, et est-ce du secours qu'il me vient enfin ?

Surmontant son dégoût, Walter s'élança par la brèche, suivi par le jeune secrétaire.

Ils se trouvaient dans un cachot sombre et étroit, ne prenant jour que par une lucarne donnant sur un couloir intérieur. On aurait hésité à loger des animaux dans cet immonde cloaque, et cependant on y avait enfermé un homme !

A la lueur de la lanterne, les deux amis le virent assis sur une mince couche de paille pourrie et enchaîné à un pilier de pierre. Une barbe brune, grisonnant par place, lui descendait jusqu'aux genoux et ses cheveux blanchissants flottaient en mêches emmêlées sur les épaules.

Le visage de ce malheureux était d'un gris bistré et ses yeux brillaient faiblement dans ses orbites cernés de bleu. Il n'avait littéralement que la peau sur les os.

Cependant, le prisonnier s'était redressé sur sa litière. Ses yeux glauques s'étaient ranimés soudain et il tendait les mains en avant, en un geste implorateur.

— Qui êtes-vous ? demanda Cazeau en frissonnant.

— Un malheureux français, coupable seulement d'avoir voulu délivrer l'infortuné capitaine Dreyfus, répondit le squelette vivant.

Walter Haupt s'avança vivement :

— Ne t'appellerais-tu point Armand Bonnet ? demanda-t-il avec émotion.

— Oui, répondit le prisonnier. C'était mon nom, alors que j'habitais encore parmi les vivants. Mais qui vous l'a appris ?

— L'homme qui m'a envoyé ici et que tu dois connaître, Mathieu Dreyfus.

— Mathieu Dreyfus ! s'écria Armand d'une voix éclatante. Oh ! alors, je suis bien vraiment sauvé !

Et il s'agenouilla sur sa paille, remerciant Dieu avec transport.

Sans perdre de temps, Walter s'occupa de le délivrer de ses chaînes, pendant que Paul Cazeau lui faisait boire quelques gorgées d'un vin doux et fortifiant.

Tout en attaquant le métal, au moyen de fortes pinces, Walter questionna le prisonnier, galvanisé par la joie de la délivrance.

— Savez-vous quelque chose au sujet de Alice Terry, votre vaillante compagne ? demanda-t-il.

Armand Bonnet leva les yeux au Ciel.

— Parlez ! Est-elle morte ou vivante ! reprit Walter avec impatience.

— Hélas ! je ne saurais le dire !... Cependant, un jour, l'infâme Gouverneur s'est vanté devant moi de l'avoir emmurée vive dans un des caveaux de cette forteresse.

— Emmurée vive ! s'écria Paul Cazeau. L'infortunée !

— Mais vous-même, poursuivit Walter, comment êtes-vous tombé dans les griffes de Baranos le Rouge ?

— Sur l'ordre de la pauvre Alice, capturée par les gardiens de l'Ile du Diable, répondit Armand Bonnet, je m'étais élevé de nouveau dans les airs. Après avoir frolé l'Océan, mon ballon reprit son essor et bientôt plana sur l'immense forêt vierge, coupée d'affreux marécages qui s'ouvre presque aux portes de Cayenne. Mais alors, les précautions, mêmes, prises par Edison pour notre salut causa ma perte. Trompés par les vautours postiches, au moyen desquels il avait dissimulé le globe et la nacelle même de l'aérostat, une troupe d'urubus m'environna, poussant des cris aigus et s'acharnant contre ces oiseaux empaillés, pris par eux pour des ennemis...

En vain j'espérai faire remonter le ballon à une hauteur

inaccessible à ces féroces oiseaux. Avant que j'eusse pu jeter du lest, l'un d'eux avait crevé d'un coup de bec l'enveloppe de l'aérostat. Aussitôt le gaz s'échappa avec impétuosité par cette ouverture et j'allai m'abattre dans un marais, où lentement je me tentis enliser. Des milliers de crabes s'étaient attachés à moi, me dévorant vivant. Fou de souffrance et de terreur, je poussai des cris désespérés... A ma voix accourut une troupe de soldats qui battait la brousse à la poursuite de quelques transportés fugitifs. A leur tête se trouvait Baranos le Rouge.

On me retira du marais, on me dégagea de ma visqueuse et grouillante cuirasse de crabes, mais pour me charger de fers et me jeter dans ce coin ignoré de la forteresse. Hélas! combien de fois n'y ai-je pas regretté de n'avoir point péri dans la fange empoisonnée. Ce que j'ai souffert icir, depuis un an, dépasse toute imagination. Voyez, j'ai vingt sept ans, à peine, et je parais être un vieillard !

— Vous avez eu tort de désespérer de la puissance divine et d'appeler la mort ! dit Walter, faisant sauter le dernier anneau retenant l'infortuné à son pilier de pierre. L'avenir peut vous sourire encore et Dieu vous permet de concourir avec nous à la délivrance de l'héroïque créature qui a partagé vos périls et vos tortures.

Réconforté par une nouvelle gorgée de vin vieux, Armand Bonnet su suivre les deux hommes par le sombre dédale souterrain, à la recherche de la malheureuse Alice.

Tout à coup, Walter, qui marchait devant, le revolver au poing, et élevant en l'air sa lanterne sourde, trébucha et faillit tomber.

A ses pieds descendaient quelques marches, menant à un nouveau couloir, creusé sous le premier.

En le suivant ils arrivèrent devant une porte de fer, qu'au moyen d'un rossignol, le détective amateur ouvrit avec la plus grande facilité.

Sans hésiter il en franchit le seuil et se trouva dans un caveau, à voûte basse, reposant sur de lourds piliers. Devant lui, se dressait un mur, élevé à hauteur d'homme et ouvert dans la partie supérieure.

— Quelqu'un respire-t-il encore derrière cette muraille ? demanda Walter d'une voix forte pendant que ses amis pénétraient à sa suite dans la sombre crypte. Si oui, qu'il ne craigne point de me répondre, car nous sommes venus ici pour le sauver.

A cet appel, quelque chose remua derrière l'épais rempart de briques. Deux mains décharnées surgirent, suppliantes, et dans l'ouverture, s'encadra un visage de femme, qui n'avait plus rien d'humain.

A cet aspect effroyable, les trois hommes reculèrent involontairement.

— N'ayez pas peur, reprit Walter, en se rapprochant de nouveau. Et dites-nous qui vous êtes.

— Je suis l'emmurée de Cayenne, répondit la prisonnière d'une voix sépulcrale. Mais autrefois on m'appelait Alice Terry !

— C'est elle ! Nous l'avons trouvée ! s'écria joyeusement Walter.

— Dieu soit loué ! ajouta Paul Cazeau.

Quand à Armand Bonnet il tomba à genoux, en joignant les mains. Après avoir rendu grâce au ciel de sa propre délivrance, il le remerciait maintenant de celle d'Alice Terry.

Mais cette délivrance n'était pas achevée encore. Chaque minute devenait précieuse, car à tout moment le féroce Gouverneur pouvait survenir. Et il s'agissait d'abattre le mur épais qui séparait du reste du monde la fiancée de Mathieu Dreyfus !

Les trois hommes se mirent à l'œuvre avec une ardeur fébrile, Armand Bonnet les aidant de son mieux. Mais grâce aux instruments dont Walter avait eu soin de se munir, la besogne alla bon train. L'une après l'autre, les briques furent

déchaussées et il ne fallut pas une heure pour pratiquer une brêche suffisante pour laisser passer la prisonnière.

Mais lorsque l'obstacle fut écarté, l'infortunée se trouva trop épuisée pour faire un pas. Walter dut l'attirer à lui d'un bras vigoureux.

— Où me conduisez-vous ? demanda-t-elle d'une voix sourde, car l'excès des souffrances avait étendu un voile sur sa pensée. Est-ce que vous me traînez à de nouveaux supplices où bien à la douce mort ?

— Non pas à la mort, mais à la liberté et au bonheur, répondit Walter avec attendrissement. Un seul mot t'en convaincra. C'est Mathieu Dreyfus qui nous a envoyée vers toi !

— Mathieu Dreyfus ! répéta-t-elle.

Un frisson secoua les membres de l'infortunée, dans les yeux de laquelle brilla l'expression d'une joie folle et inespérée. La raison lui était revenue avec l'amour !

Mais la transition avait été trop subite et trop violente. Alice s'évanouit dans les bras de Walter.

Sans perdre de temps, les trois hommes reprirent le chemin parcouru, fuyant ce séjour d'horreur et de torture.

Quelques minutes plus tard, il se retrouvèrent à la surface du sol. Lorsque l'air pur et frais de la nuit les enveloppa, ils en respirèrent avec délices les effluves réconfortants.

En sortant des casemates de Cayenne, plus sinistres que des tombes, ils se croyaient vraiment ressuscités !

Mais le plus difficile restait à faire.

Où cacher Alice et Armand Bonnet. Y avait-il à Cayenne un refuge assez sûr pour échapper aux inévitables perquisitions de Baranos le Rouge, lorqu'ils s'apercevrait de la disparition de ses victimes ?

— Ma maison seule peut leur servir d'asile ! dit Paul Cazeau. Il ne viendra à l'esprit de personne de rechercher les fugitifs

chez le secrétaire même du Gouverneur, chez celui que l'on croit être le bras droit du tyran de Cayenne.

CCVII

L'Ange gardien

Nous avons laissé Madeleine sur la « Bourgogne » où elle s'était embarquée dans l'espoir de s'y rencontrer avec Conrad Esterhazy.

Mais vainement s'était-elle informée à bord et avait-elle obtenu, à force de supplications, l'autorisation de parcourir dans toutes ses parties le vaste steamer. Le jeune ingénieur, quoique régulièrement inscrit et ayant payé le prix de son parcours, n'avait point paru à bord.

Alors que l'esprit d'aventure, la joie de vivre, le plaisir du changement ou l'espoir d'un sort meilleur brillait dans tous les yeux, la jeune fille, mélancoliquement accoudée au bastingage ne pouvait retenir ses larmes.

Une voix bonne, quoique rude, lui fit retourner la tête.

— Pourquoi pleurer, mon enfant ? disait-elle. Vous est-il donc si pénible de vous séparer de la France ? Prenez courage. En Amérique aussi, il y a de braves gens et lorsqu'on est jolie comme vous l'êtes, on n'a point à craindre de manquer de sympathies.

C'était le capitaine, même, du navire, qui parlait ainsi.

Madeleine vit en lui un homme déjà d'un certain âge, à la physionomie franche et sérieuse.

